



”Ces étudiants étrangers qui restent ou qui veulent rester” : résonance de discours en circulation sur l’immigration dans les récits d’étrangers diplômés en Suisse, candidats à ”l’établissement”

Alessandra Keller-Gerber

► **To cite this version:**

Alessandra Keller-Gerber. ”Ces étudiants étrangers qui restent ou qui veulent rester” : résonance de discours en circulation sur l’immigration dans les récits d’étrangers diplômés en Suisse, candidats à ”l’établissement”. Linguistique. Université de Franche-Comté; Université de Fribourg (Fribourg, Suisse), 2015. Français. NNT : 2015BESA1028 . tel-01320975

HAL Id: tel-01320975

<https://theses.hal.science/tel-01320975>

Submitted on 24 May 2016

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L’archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d’enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

**UNIVERSITE DE FRANCHE-COMTE
ECOLE DOCTORALE « LANGAGES, ESPACES, TEMPS, SOCIETES »**

Thèse en vue de l'obtention du titre de docteur en

SCIENCES DU LANGAGE

« Ces étudiants étrangers qui restent ou qui veulent rester »

*Résonance de discours en circulation sur l'immigration dans les récits d'étrangers
diplômés en Suisse, candidats à l'« établissement »*

Présentée et soutenue publiquement par

Alessandra KELLER-GERBER

A l'Université de Fribourg (CH)

Le 12 novembre 2015

Sous la cotutelle de

Mme la Professeure Aline GOHARD-RADENKOVIC

Plurilinguisme et didactique des langues étrangères, Université de Fribourg (CH)

et de

Mme la Professeure Marion PERREFORT

Sciences du langage, Université de Franche-Comté (F)

Membres du jury :

Michel VIEGNES, Professeur à l'Université de Fribourg (CH), Président avec voix délibérative
Aline GOHARD-RADENKOVIC, Professeure à l'Université de Fribourg (CH), Rapporteur
Marion PERREFORT, Professeure à l'Université de Franche-Comté (F), Rapporteur
Philippe BLANCHET, Professeur à l'Université de Rennes 2 (F), Pré-rapporteur
Bruno MAURER, Professeur à l'Université de Montpellier 3 (F), Pré-rapporteur
Andrée CHAUVIN, Université de Franche-Comté (F), Pré-rapporteur
Uberto MOTTA, Professeur à l'Université de Fribourg (CH), Assesseur

La citation du titre est tirée de l'un des entretiens de recherche

Merci aux Professeures Aline Gohard-Radenkovic et Marion Perrefort
de m'avoir guidée dans ce parcours de recherche, pour nos échanges
fructueux et la finesse de vos observations

Merci au groupe de doctorantes-amies, Josianne, Costanza, Spomenka, Jésabel,
Aliya, Tiziana, Nicoletta et Marie-Françoise pour le soutien
que vous m'avez apporté et vos conseils sensibles

Merci aux collègues, Ruedi, Chaké, Pascale, Pierre-Yves,
Stefanie, Catherine, Marielle, Romaine, Thierry, Romain et Katrin
d'avoir su fermer un œil quand la thèse prenait (un peu trop) le dessus sur nos projets communs

Merci Kristof, Sandra, Ploum et Fanfan
pour vos précieuses relectures et vos encouragements

Merci aux *clans* Gerber – Keller
pour votre soutien, aussi bien sur les plans pratique qu'affectif

Merci Martine d'avoir partagé ton expérience de maman-chercheuse avec moi...

Merci Augusta

Merci Noè, Merci Lou qui – nés durant la thèse
– m'avez obligée à m'en évader de temps en temps

Merci Milo, tu as fait de cette thèse ton aventure

SOMMAIRE

1. INTRODUCTION11

1.1. Choix du sujet et questions de départ.....	11
1.2. Problématique et questions de recherche	15
1.3. L'interdisciplinarité, ses apports et ses limites	17
1.4. Articulation de la thèse.....	19

2. PARTIE CONTEXTUELLE23

2.1. L'étudiant étranger en Suisse	23
2.1.1. Histoire du voyage en Suisse pour des raisons académiques	23
2.1.2. Des pérégrinations estudiantines à la nationalisation	25
2.1.3. Former des citoyens suisses ou des ambassadeurs ?	32
2.1.4. Les étudiants étrangers en Suisse aujourd'hui.....	36
2.2. L'Université de Fribourg, l'internationale	39
2.2.1. Le projet des fondateurs	40
2.2.2. Les Fribourgeois et leur université durant les deux guerres mondiales	41
2.2.3. Réouverture sur le monde après 1945	51
2.2.4. Des <i>Weltsprachen</i> aux langues nationales.....	54
2.3. Le travailleur étranger en Suisse	57
2.3.1. Le XX ^{ème} siècle, de crise en <i>surchauffe</i>	57
2.4. Synthèse de la partie contextuelle	63

3. PARTIE THEORIQUE65

3.1. Les processus identitaires.....	65
3.1.1. L'identité, un concept « starifié » ?	65
3.1.2. L'identité pour soi	68
3.1.3. L'identité pour les autres.....	73
3.1.4. Stratégies identitaires et mobilité	79
3.2. D'étudiant à travailleur étranger hautement qualifié	82
3.2.1. Le concept d'étranger	83
3.2.2. Le diplômé immigrant ou travailleur étranger hautement qualifié.....	117
3.3. Synthèse de la partie théorique	127

4. PARTIE EMPIRIQUE 129

4.1. Choix des outils d'analyse en fonction des objectifs de la recherche	129
4.1.1. Outils d'analyse : du contenu au discours	130
4.2. Méthodologie – terrain	132
4.2.1. Constitution du corpus de presse	132
4.2.2. Constitution du corpus de récits de vie	138
4.3. Premier volet: analyse du corpus médiatique	150
4.3.1. Catégories d'identification	150
4.3.2. Les étudiants étrangers – travailleurs hautement qualifiés <i>parlés</i> dans les médias	151
4.4. Deuxième volet: analyse des récits de vie	164
4.4.1. Formes identitaires	164
4.4.2. Intrigues	166
4.4.3. Le récit d'Eric	171
4.4.4. Le récit de Louis	181
4.4.5. Le récit de Piotr	191
4.4.6. Le récit de Wiebke	199
4.4.7. Le récit de Banu	205
4.4.8. Le récit d'Anna	215
4.4.9. Le récit de Kasia	227
4.4.10. Le récit de Luisa	235
4.5. Troisième volet : analyse croisée des récits de vie	242
4.5.1. Entretien de recherche et positionnement(s)	242
4.5.2. Les objectifs de l'analyse	246
4.5.3. Le <i>moi</i> se positionne dans le discours	249
4.5.4. Les mondes dont <i>je</i> parle	255
4.5.5. Les objets qui <i>me</i> parlent... ou qui parlent de <i>moi</i>	262
4.5.6. Les langues qui <i>me</i> parlent... ou qui parlent de <i>moi</i>	264
4.5.7. Le <i>moi</i> qui émerge de l'interaction entre enquêteur et enquêté	266
4.5.8. Quand le récit de vie répond à une commande	278
4.6. Synthèse de la partie empirique	285
4.6.1. Deux corpus qui <i>résonnent</i> ou qui <i>raisonnent</i> ?	285
4.6.2. L'établissement dans le pays d'études: un récit de mobilité spécifique ?	286
4.6.3. Se <i>dire</i> aspirant immigrant	291

5. CONCLUSION	295
5.1. Le sujet tel qu'il s'est <i>déroulé</i>	295
5.2. La réflexivité... de l'enquêteur	300
5.2.1. Un terrain multilingue, une analyse pointilliste ?.....	300
5.2.2. Un sujet engagé ?.....	301
5.3. Une fascination pour le récit de vie.....	302
5.4. Apports et limites des démarches réflexives	303
5.4.1. Le récit de vie comme méthode et comme corpus	303
5.4.2. Le récit de vie comme mode de formation	304
6. BIBLIOGRAPHIE GENERALE	311
7. INDEX DES AUTEURS.....	327
8. ANNEXES.....	333
9. TABLE DES MATIERES DETAILLEE	459

LISTE DES ABREVIATIONS ET DES SIGLES

AELE : Association européenne de libre échange

ALCP : Accords de libre circulation des personnes

CE : Communauté européenne

CIUS : Cours d'introduction aux études universitaires (à Fribourg)

CRUS : Conférence des recteurs des universités suisses

CUS : Conférence des universités suisses

ECTS : Système européen de transfert et de cumul de crédits

EEE : Espace économique européen

EEES : Espace européen d'éducation supérieure

EPFL : Ecole polytechnique fédérale de Lausanne

EPFZ : Ecole polytechnique fédérale de Zürich

ESN : Erasmus students network

UE : Union européenne

UDC : Union démocratique du centre (parti politique suisse)

FLE : Français langue étrangère

FNS : Fond national suisse

HES : Haute école spécialisée (en Suisse)

IED : Institut d'études du développement (à Genève)

LEtr : Loi fédérale sur les étrangers (1998)

LMD : Trois cycles d'études licence, master, doctorat

LSEE : Loi fédérale sur le séjour et l'établissement des étrangers (1931)

NZZ : *Die Neue Zürcher Zeitung* (quotidien zurichois)

OCDE : Organisation de coopération et de développement économiques

OFS : Office fédéral de la statistique (en Suisse)

UFR : Unité de formation et de recherche (en France)

UNES : Union nationale des étudiants suisses

UNITAR : The United Nations Institute for Training and Research (un organe de l'UNESCO)

AVERTISSEMENT : pour une lecture de la thèse en ligne, dans son format .pdf, veuillez sélectionner l’affichage de deux pages en face-à-face. Certains schémas, en effet, sont à lire en lien avec le texte qui les suit – c’est ce qui explique la présence sauts de page dans le corps du travail.

1. INTRODUCTION

1.1. Choix du sujet et questions de départ

Mon intérêt pour la mobilité estudiantine date de mes années de formation en didactique du FLE à l'Université de Fribourg (Suisse)¹. Dans le cadre d'un séminaire de pratiques de recherches, j'avais décidé de m'atteler au récit de vie pour mettre en pratique les préceptes de Bertaux, dont l'ouvrage sur cette méthode fut l'une de mes premières *révélation*s académiques (Bertaux 2005 [1997]). Pour ce faire, il me fallait un terrain et, intégrée à un groupe de danse latino-américaine composé de nombreux étudiants étrangers, je me suis tout naturellement tournée vers mes amis de cours pour recueillir leurs témoignages. C'est ainsi que je découvris, au-delà des soirées festives, le petit monde d'un foyer abritant en son sein des étudiants en provenance, majoritairement, de pays du Sud. Ils étaient tous venus pour un séjour de longue durée afin d'accomplir un cursus d'études complet, bachelor, master ou doctorat. Lors de cette première recherche, portant sur les stratégies d'adaptation de trois étudiants africains dans le contexte fribourgeois, les efforts fournis par mes interlocuteurs qui tentaient – devant moi – une définition de soi, m'avaient interpellée (Gerber 2010). Leurs récits pouvaient se lire comme une enfilade d'autoreprésentations au caractère mouvant – parfois même contradictoire – dans l'intention de démontrer leur appartenance à une catégorie spécifique d'étrangers en Suisse, les étudiants, « des personnes éduquées[,] qui savent parler et qui maîtrisent plusieurs langues » (op. cit. p. 257). Dans ce travail d'auto-positionnement, *l'autre étranger* – décrit dans des termes empruntant aux discours émis par la société suisse sur l'immigrant – servait d'élément repoussoir, de représentation stéréotypée dont il fallait se distancier. Le pays d'origine lui-même était dénigré, « les poubelles comme ils font chez eux [les Arabes], j'aime pas. Ici [en Suisse], c'est plus tranquille », et les capitaux hérités niés au profit de ce que l'étudiant avait acquis via son expérience de mobilité, s'être « débrouill[é] seul [...] ne devoir rien à personne » (ibid.).

Malgré des passages isolés attestant de difficultés vécues à Fribourg (l'un d'eux raconte avoir été fouillé à la sortie d'un magasin parce qu'il mettait trop de temps à choisir un parfum), ces *étrangers visibles* brossaient leur portrait en empruntant des traits aux *Erasmus* – liberté de mouvement, exotisme, réseaux sociaux constitués lors de fêtes sur le campus, rapport neutre

¹ Cette introduction est rédigée à la première personne du singulier. A partir de la *partie contextuelle* (chapitre 2), j'adopterai le *nous* d'usage dans les écrits scientifiques.

(voire inexistant) avec les nationaux, apparente légèreté dans les études². Près de six ans ont passé et mes trois interlocuteurs, aujourd'hui détenteurs de diplômes suisses, sont restés pour chercher du travail dans leur pays d'études. Lors de discussions informelles, j'ai réalisé que leur discours sur eux-mêmes avait changé, peut-être en lien avec « l'établissement »³. Dorénavant, ce n'était plus à l'image de l'étudiant mobile qu'ils s'accrochaient pour légitimer leur présence, mais à celle du travailleur expatrié hautement qualifié. Dans la description de la place prise en Suisse, leur *culture d'origine* elle-même était réévaluée⁴.

Une fois diplômée, je fus engagée par le Service des Relations internationales de l'Université de Fribourg pour l'organisation d'un stage intensif de français à l'attention des étudiants de mobilité courte⁵. Je pus, dans ce contexte, mesurer les efforts fournis par une université pour séduire, et choyer, les *Erasmus* de passage. Alors que je m'impliquai dans cette fonction *maternante*, face à des étudiants désorientés par le simple fait de devoir ouvrir un compte en banque à l'étranger, je ne pus m'empêcher de repenser aux parcours de ceux qui – venus en mobilité spontanée – n'avaient bénéficié d'aucun accueil à leur arrivée, mais s'étaient accrochés. En voyant vivre les *Erasmus*, je compris que leur profil d'invité temporaire était le seul auquel l'institution universitaire faisait de la place – ce qui expliquait que les autres étudiants mobiles imitent ce mode de vie pour se constituer des *niches d'intégrabilité* (Gohard-Radenkovic, Vuistiner et Veshi 2003a et 2003b ; Gohard-Radenkovic 2004)⁶. Les étudiants étrangers venus pour un séjour de longue durée en Suisse s'enfermaient dans une vision d'eux-mêmes en orbite, d'éternels voyageurs, même s'ils finissaient par s'installer.

² Le mot *Erasmus* est pris dans son acception large, signifiant *étudiant de mobilité*. Les étudiants mobiles eux mêmes, bien qu'ils ne soient pas forcément insérés dans le programme *Erasmus* puisqu'en provenance de pays bénéficiant d'autres types d'accords avec la Suisse, se qualifient d'*Erasmus*. Ce mot évoque un certain mode de vie à l'étranger durant la *parenthèse* de mobilité.

³ *Etablissement* est un terme juridique en Suisse, indiquant un statut particulier et lié à un permis de séjour : « Après 5, respectivement 10 ans, de séjour en Suisse, les immigré-e-s obtiennent en général un permis d'établissement C. Les salariés disposant d'un permis C sont alors libres de choisir leurs emplois et leurs employeurs et ne sont plus soumis à l'impôt à la source. », voir : <http://www.migraweb.ch/themen/auslaenderrecht/aufenthalt/niederlassungsbewilligung/>. Pour le *processus d'établissement*, les années d'études ne comptent pas.

⁴ Suivant en cela Nicoletta Gazzana et Tiziana Protti, je signale les limites de la notion de *culture d'origine* (Gazzana 2014 ; Protti 2014).

⁵ Au sujet de ces stages, voir les articles de Gohard-Radekovic, A., Kohler-Bally, P. (2005) et Gerber, A. (2011). Voir également le descriptif des cours proposés, sur le site : <http://www.unifr.ch/centredelanguages/fr/courses/mobilitate>.

⁶ La notion de *niche d'intégrabilité* se construit en reprenant à la fois celle de *niche professionnelle* chez Gohard-Radenkovic, Vuistiner et Bera-Veshi 2003a et celle d'*espace d'intégrabilité* chez Gohard-Radenkovic, Vuistiner et Bera-Veshi 2003b ; Gohard-Radenkovic A. (2004), p. 46.

C'est en réfléchissant à ces différents types de mobilités estudiantines que s'est forgé ce projet de thèse. Alors que, dans ma recherche sur les étudiants africains à Fribourg, j'avais travaillé sur un repérage de stratégies d'adaptation, le fait de connaître la suite de ces parcours me permettait de voir poindre de nouveaux questionnements: comment la transition, de mobile à sédentaire, se produisait-elle pour les diplômés étrangers d'une université suisse ? Comment les individus parlaient-ils d'eux-mêmes dans ce processus d'établissement à l'étranger ? Se justifiaient-ils, d'une manière ou d'une autre, de la place prise dans leur pays non plus d'études, mais d'installation ? Ma première recherche avait révélé la perméabilité des narrateurs aux discours en circulation en Suisse sur les *autres étrangers* et je me questionnais sur l'impact de mon identité de chercheuse – Suissesse et universitaire – sur ces prises de position.

Il devint clair que les réponses à ces questions allaient surgir de la confrontation de deux corpus, l'un fait de récits de vie de diplômés étrangers en processus d'établissement, et l'autre apportant la voix de Suisses participant, d'une manière ou d'une autre, à ce processus. De là sont nées des premières pistes de réflexions :

- s'il a été démontré que le récit de mobilité étudiante est un type de récit de vie spécifique, peut-on en dire autant du récit d'établissement via les études (Murphy-Lejeune 2003 ; Lepez 2004 ; Gerber 2009 et 2010) ? Comment l'image de soi d'un diplômé étranger candidat à la migration évolue-t-elle par rapport à ce que peut en dire un étudiant étranger de courte ou de longue durée ? Quel rôle l'*autre étranger* joue-t-il dans la mise en scène de soi d'un individu en phase d'installation dans son pays d'études, détenteur d'un diplôme suisse ?

- quelles sont les représentations en circulation de l'étudiant étranger en Suisse ? Y différencie-t-on des *types* (l'*Erasmus*, l'étudiant en mobilité spontanée ou non cadrée, le futur diplômé, l'immigrant, etc.). Quels liens fait-on entre l'étudiant étranger en Suisse et d'autres catégories d'étrangers présents sur le territoire (le requérant d'asile, le travailleur membre de l'Union européenne (UE), ou l'expatrié) ?

- le discours des uns sur soi et sur l'autre (des diplômés étrangers parlant de soi, des Suisses et des étrangers) et des autres sur l'autre et sur soi (des Suisses parlant des étrangers et d'eux-mêmes) se répondent-ils ?

- quel impact, enfin, le dispositif d'une recherche par récit de vie a-t-il sur le discours produit par les acteurs interrogés ? Comment qualifier la parole issue de cette interaction spécifique ?

1.2. Problématique et questions de recherche

L'été 2010, moment où j'ai lancé mon travail de terrain, a vu naître dans la presse suisse et fribourgeoise une *nouvelle figure d'étranger* : l'étudiant. Les discours qui remettaient déjà en cause la place du travailleur hautement qualifié sur le marché de l'emploi ont alors déteint sur l'image des universitaires (en formation et collaborateurs scientifiques). Considérés jusque-là fondamentaux pour nourrir d'apports extérieurs la recherche nationale – et maintenir le pays compétitif internationalement sur le plan scientifique – différentes questions se sont alors posées à leur sujet : la question des coûts engendrés par ceux que l'on avait considérés jusqu'à la veille tels des *invités de choix*, celle de la qualité de leur formation antérieure sensée niveler par le bas les enseignements prodigués en Suisse, de difficultés potentielles d'intégration attribuées à des divergences de *mentalité* et de la concurrence qu'ils feraient aux autochtones si d'aventure ils décidaient de rester travailler. Tout au long du terrain (2010 – 2013), la presse a relayé à ce sujet le sentiment grandissant que « la barque [était] pleine » et l'ouverture progressive du marché de l'emploi aux travailleurs européens par la mise en application des Accords de libre circulation (ALCP) pour les membres de l'UE n'a fait qu'accentuer cette impression⁷. Au moment où je rédige cette introduction – nous sommes en octobre 2014 – les tensions autour de la question du personnel hautement qualifié en Suisse (travailleurs et étudiants) ont atteint un nouveau sommet puisque, suite à l'acceptation par le peuple d'une initiative visant au « contrôle de l'immigration de masse » le 9 février 2014 – demandant une renégociation partielle des ALCP – les programmes d'échange universitaires *Erasmus* et de recherche financés par l'Union Européenne (UE) sont compromis (*Erasmus plus* et *Horizon 2020* en particulier)⁸. Se faire engager à un poste hautement qualifié en Suisse pour un non autochtone, même détenteur d'un diplôme du pays, sera à l'avenir de plus en plus difficile.

Dans le contexte fribourgeois d'une université ayant construit sa renommée sur un réseau international (longtemps catholique), j'ai rencontré pour ce travail des personnes venues initialement dans la perspective d'une mobilité courte (*Erasmus* ou autre programme d'échange), ayant finalement décidé de poursuivre leur formation à l'Université de Fribourg puis de

⁷ Slogan datant de la Seconde Guerre mondiale, moment où la Suisse a « refoulé ou déporté des milliers de réfugiés, pour la plupart juifs, arguant que la persécution raciale, contrairement à celle d'ordre politique, ne leur donnait pas droit à l'asile ». Ce slogan revient périodiquement dans les débats médiatiques sur des questions d'immigration (http://www.swissworld.org/fr/politique/tradition_humanitaire/la_suisse_terre_dasile/).

⁸ Concernant la votation du 9 février 2014 : www.immigration-massive.ch; concernant Horizon 2020 : <https://www.unige.ch/recherche/euresearch/horizon2020/statutsuisse/>.

s'installer une fois diplômées. Ces personnes ont donc appartenu tour à tour à trois catégories d'étudiant étranger : l'étudiant de mobilité courte, l'étudiant de mobilité longue et l'étranger détenteur d'un diplôme suisse, candidat à l'immigration. Une analyse de ces parcours dans leur complexité révèle les écarts entre les enjeux de l'individu en voie d'établissement et les représentations que se font les membres de son pays d'études de ses motifs.

Ma question de recherche principale est : comment les acteurs parlent-ils des transitions multiples (de statuts, de rôles, de places physiques et symboliques) provoquées par le passage d'une mobilité académique à une situation d'installation ? Elle se traduit en trois objectifs de recherche, correspondant à trois volets d'analyse. Un premier volet d'analyse, de nature exploratoire, vise l'établissement d'un *paysage discursif* autour de la question des étudiants étrangers / travailleurs étrangers hautement qualifiés en Suisse – via l'étude d'un corpus de presse. Le second volet s'attelle au corpus des récits de vie, dans le but de décrire les stratégies de *mise en scène de soi* et de l'autre de chacun des narrateurs. Le volet conclusif reprend transversalement ce corpus principal dans le but de voir apparaître – dans ce contexte – des *typologies de narrateurs*. La nature performative du dispositif de recherche sera questionnée à ce stade afin de comprendre si le récit d'établissement à l'étranger peut être considéré comme un récit de mobilité spécifique.

1.3. L'interdisciplinarité, ses apports et ses limites

Devenue responsable pédagogique du cours intensif pour étudiants de mobilité dont il a été question plus haut, formatrice en langue et en didactique de futurs enseignants de français non-francophones pour le *Département de Plurilinguisme et de la didactique des langues étrangères* de la même université – ma pratique professionnelle me situe dans le champ de la didactique des langues et des cultures étrangères, avec un intérêt particulier pour les pratiques réflexives dans des contextes de mobilité académique. Sur le plan de la recherche, le récit de vie est, à mon sens, la méthode de collecte qualitative la plus fidèle aux voix du terrain. Si je partage l'idée, communément admise, que cette méthodologie permet au mieux de décrire les stratégies d'adaptation d'individus aux prises avec des contextes particuliers, je déplore que l'on fasse si souvent appel à elle pour sélectionner – voire sectionner – des bribes de discours illustrant des thèses préconçues (Bardin 1985). Une fois un corpus établi – qu'il s'agisse de récits de vie ou de tout autre type de collecte – les sciences sociales fournissent des outils de découpage menant de la catégorisation des matériaux à leur théorisation, je m'en suis grandement servie.

Si la *Grounded Theory* m'inspire, elle relève, pour moi, d'un idéal puisqu'on ne peut s'abstraire des lectures ayant guidé nos observations de terrain. Forte de ce constat, deux principes ont clarifié mon dispositif de recherche: si mes résultats n'émergeaient que partiellement du terrain – préformatés qu'ils étaient par des références en *anthropologie sociale et culturelle*, en *sociologie des mobilités* et en *didactique des langues* – il s'agissait de considérer les discours à analyser dans leur complétude. La contrainte que je m'imposais – celle de la lecture non segmentée d'un corpus qui, retranscrit, se déroulait sur plusieurs centaines de pages – était envoûtante et bloquante à la fois. Après de longues journées passées à écouter des pistes sonores en boucle en prenant des notes, ce fut l'impasse, j'étais noyée. C'est alors que des souvenirs me revinrent du temps où j'étudiais les littératures anglaises et françaises à l'Université de Lausanne, ainsi que la linguistique. En anglais, principalement, j'avais eu à appréhender des corpus de textes, qu'il s'agissait de relier par des thématiques transversales. Je me suis souvenue des outils proposés par Genette, éclairant un même texte sous différents angles, et des schémas actantiels de Greimas pour l'étude de contes. Ces outils faisaient des entailles aux textes afin d'en déceler les lignes de force. Sans perdre de vue l'unité de chacun, ils allaient me permettre de synthétiser les récits de vie en quelques *schèmes* ou *noyaux* – apprêtant l'ensemble du corpus à l'analyse transversale.

N'étant ni linguiste ni sémioticienne, je fus longtemps freinée par un sentiment d'illégitimité vis-à-vis des modèles que j'appliquais à mon matériau de recherche. Je sentais, d'un côté, les membres de mon école doctorale s'impatisser devant tant de méticulosité, me disant que j'étais « happée par une obsession du récit » et qu'il fallait « remettre l'individu au centre ». De l'autre, je frémissais à l'idée qu'un puriste tombe un jour sur mes analyses. D'une chose, pourtant, j'étais certaine : je désirais travailler sur les voix en résonance entre mes différents corpus et une analyse thématique classique n'allait pas répondre à ces besoins. Je fis donc de ces outils un usage modeste afin qu'ils guident mes découpages comme l'auraient fait des grilles thématiques.

Quel est le lien – pourrait-on se demander – entre l'intérêt que je porte, au niveau de mes enseignements, aux démarches réflexives et mon choix du récit de vie comme méthode de recherche ? Quand j'ai décidé d'approfondir mon questionnement sur l'étudiant étranger de mobilité longue en Suisse, je pensais que mes travaux auraient rapidement pris la voie d'une recherche-action, dans le but de proposer des pistes d'encadrement de ce public spécifique sur le modèle de ce qui se faisait déjà pour les *Erasmus* (Anquetil 2006, par exemple). Mais, rapidement, je me suis aperçue que si les recherches sur la mobilité académique de courte durée sont nombreuses, celles concernant les étudiants immigrants sont rares. Il devint clair, à ce stade, qu'avant de s'interroger sur le plan didactique, il s'agissait avant tout de cerner ce nouveau public cible – ce qui devint l'objet de la présente recherche.

1.4. Articulation de la thèse

La PARTIE CONTEXTUELLE s'organise en deux volets, consacrés respectivement à l'étudiant et au travailleur étrangers en Suisse. Il s'agit de deux figures sociologiques limites entre lesquelles se situent les personnes qui ont participé à la recherche, se trouvant toutes à un certain stade du processus de transition entre le monde académique et le monde professionnel. Si – et c'était une intuition de départ – la Suisse (et Fribourg en particulier) était en train de changer son regard sur l'étranger qualifié ou en voie de qualification, il fallait pouvoir le démontrer. C'est ce qui explique que j'ai choisi une perspective diachronique retraçant l'histoire du pays et de ses intellectuels étrangers. Ces deux volets s'articulent sur un double système d'emboîtements qui rythmera, d'ailleurs, toutes les parties du texte. Organisés de manière évolutive (hier – aujourd'hui), chacun des volets traite du sujet dans ses dimensions *macro-*, *méso-* et *micro-*, en livrant un cadre général sur la Suisse (niveau national), un agrandissement de focale sur Fribourg (niveau institutionnel correspondant à mon terrain de recherche), animé – quand cela fut possible – par la voix de témoins des deux bords (des étrangers et des membres du pays d'accueil, co-acteurs de la mobilité), (Gohard-Radenkovic 2007).

Les sources ayant nourri cette partie contextuelle sont de nature hétéroclite. Quand elles étaient disponibles, je me suis appuyée sur des publications monographiques et sur des travaux de recherche concernant des colonies spécifiques d'étudiants ou de travailleurs étrangers. Mais ne perdant pas de vue mon interrogation première – l'éventualité d'un *tournant* dans l'attitude de la Suisse à l'égard des personnes étrangères qualifiées ou en voie de qualification – je suis sortie des sentiers battus afin d'accéder à des documents d'époque, articles de journaux, statistiques ou émissions de radio.

Comme la précédente, la PARTIE THEORIQUE s'est construite en deux pans intitulés respectivement *Les processus identitaires* et *D'étudiant à travailleur étranger hautement qualifié*. Il s'agit du lieu où je dépose une sélection de lectures m'ayant accompagnée tout au long du terrain. Ces lectures m'ont permis de me positionner en tant que chercheuse dans un paysage bibliographique où se croisent des sociologues, des anthropologues, des didacticiens et quelques linguistes – en majorité francophones, mais pas seulement.

Ceci dit, il fallut, à un certain moment, se détacher de ce cadre pour voir des processus émerger du terrain. Un chercheur, c'est quelqu'un qui monte sur les épaules de géants pour arriver à

porter son regard plus loin qu'eux sur des phénomènes apparentés ; il rend hommage à un héritage en l'intégrant dans sa propre démarche scientifique. C'est ainsi que s'explique que, dans mes analyses, des termes comme *stratégie identitaire* ou *stigmat* – si centrales pourtant dans le cadre théorique – ne soient pas réapparus. Ces notions résonnent dans toute la thèse – le discours de mes narrateurs est, en lui-même, de nature stratégique – mais mes résultats tissent avec eux un lien de nature typologique⁹.

Je ne pouvais faire l'impasse sur la notion d'*identité* – comme sur celle de *culture* à laquelle elle se conjugue – pour de multiples raisons ; mais c'est surtout l'apparition répétitive de ce terme dans les récits étudiés qui m'a alertée. Il s'agit d'un *concept star* depuis que l'homme moderne joue à s'en découvrir de multiples (Kaufmann 2004). Mais ce que soulignent les chercheurs depuis Erikson – et qui va à l'encontre de la pratique rassurante d'*étiquetage* à laquelle nous soumettons les autres et nous nous soumettons nous-mêmes – c'est son caractère processuel. Chaque cercle social pénétré force à se *forger* de nouvelles identités et c'est du conflit de celles-ci que l'on souffre vis-à-vis des autres, ou mieux... en nous-mêmes *devant* les autres. Pour traiter de la notion d'identité, j'ai artificiellement distingué *l'identité pour soi* et *l'identité pour les autres*, en me posant la question du rôle du récit dans leur articulation. Le concept de *reconnaissance* est à cheval entre les deux puisque, pour l'obtenir, l'autre est indispensable au soi. La fin du chapitre consacré à l'identité s'intéresse aux liens entre *communication* et *culture*, en passant par la notion de *stratégie identitaire*. Cela m'a amenée à considérer les critères permettant de définir un groupe social et de comprendre, surtout, ce qui sécrétait des non-membres. La notion d'*interaction* prend le pas sur celle de récit à ce stade, la gestion des relations interindividuelles ne pouvant passer que par elle.

Après un détour par Simmel et sa *Sociologie de l'étranger* (1984, [1908]) – mise à l'épreuve de la postmodernité – le second chapitre du cadre théorique fait le point sur la notion de *mobilité académique*. J'y ai distingué trois figures d'étudiant mobile – l'étudiant de mobilité courte, l'étudiant parti pour un séjour de longue durée et le diplômé, candidat à l'insertion dans son pays d'études. A ces trois figures – se succédant potentiellement dans un parcours d'établissement par la voie des études – se consacrent trois pans de chapitre, très inégaux en longueur et en

⁹ En histoire de l'art, la notion de *rapport typologique* permet de lire des scènes du Nouveau Testament en relation à celles de l'Ancien Testament : l'histoire de Jonas séjournant trois jours dans le ventre de la baleine aurait fourni un modèle narratif et iconographique pour le passage du Christ dans les limbes. Il s'agit d'éléments narratifs fondateurs – qui échafaudent, en quelque sorte, l'histoire – mais qui ne se retrouveront plus sous leur forme littérale dans les versions successives.

exhaustivité puisque les recherches existantes se sont essentiellement consacrées à l'étudiant *Erasmus*. J'ai tenté de faire dialoguer – pour chacune de ces trois figures – des discours institutionnels et des voix d'individus mobiles, pour un recensement de critères permettant de les typifier (*capital de mobilité* pour l'*Erasmus*, *espace-temps de la transition* et *habitus migrant* pour l'étudiant de mobilité longue, *brain-drain* et *diaspora* pour l'aspirant immigrant).

L'absence d'une vue d'ensemble sur l'étudiant de mobilité longue et sur l'étudiant immigrant en Suisse m'ont menée à élargir la focale aux politiques de mobilité académique d'autres Etats, la France et le Canada en particulier. Alors que le Canada pratique une politique de séduction de l'étudiant étranger, la France met aujourd'hui en place des mesures de dissuasion pour ceux qui veulent rester, en les assimilant aux immigrants traditionnels. Si je m'attarde sur le cas français – ayant longtemps pratiqué une politique d'éducation des élites des pays anciennement colonisés – c'est qu'il présente un parallélisme avec la situation fribourgeoise.

La PARTIE EMPIRIQUE de ce travail se compose du *cadre méthodologique*, présenté en parallèle au terrain, et de la description d'outils d'analyse précédant chacun des trois *volets d'analyse*.

Suivant en cela Sophie Moirand – qui reconstruit la genèse d'*événements discursifs* dans des corpus médiatiques thématiques – j'ai commencé, avant même que le projet de thèse ne soit établi, à récolter des articles de presse contenant les mots clés combinés « étudiant » et « étranger ». A l'inventaire de termes qualifiant cette figure sociale – assez peu systématique encore initialement – a suivi un épluchage plus régulier de quelques quotidiens romands, et un système de classement de *données repères*.

Si Bertaux m'avait permis de lancer la récolte des récits de vie, ce ne fut pas ma référence principale au moment d'affronter les données retranscrites (Bertaux 2005 [1997]). J'ai *butiné* chez des auteurs parfois très éloignés entre eux sur le plan conceptuel, mais se revendiquant toujours d'une méthodologie qualitative (L'Ecuyer 1990 ; Bardin 1984 ; Rémy et Ruquoy 1990, par exemple). Trois outils méthodologiques m'ont permis de résoudre mon paradoxe de départ – entre nécessaire éclatement du matériel de recherche et appréhension globale des discours : un repérage de thèmes dans les récits (temporalités, lieux, personnes et voix, prises de positions sur des croyances, des opinions ou des idéologies, rapports aux langues) ; un découpage en

séquences titrées et l'établissement de schémas de vitesses, représentations graphiques de chaque élément du corpus (chronologie / thèmes ou chronologie / événements).

Le premier volet d'analyses – ou volet exploratoire – vise à recenser les fils de discours en circulation dans les médias suisses sur la question des migrations hautement qualifiées (étudiant et travailleur), sur une période donnée. Le second volet, analytique, se consacre aux récits de vie – pris dans leur singularité – afin d'en condenser les principaux nœuds problématiques. Le volet conclusif, interprétatif, considère la dimension interactionnelle de chaque rencontre et se pose la question d'une résonance du corpus principal (les récits) et du corpus secondaire (la presse).

2. PARTIE CONTEXTUELLE

2.1. L'étudiant étranger en Suisse

2.1.1. Histoire du voyage en Suisse pour des raisons académiques

La Suisse se trouve-t-elle aujourd'hui à un *tournant* dans son attitude à l'égard de l'étudiant étranger ? Les universités suisses sont-elles des vecteurs de travailleurs qualifiés pour le marché de l'emploi national ? Centrales dans nos recherches, ces questions impliquent que l'on adopte une perspective diachronique nous permettant de percevoir le tournant, s'il existe, par un recadrage à la fois spatial et temporel. Comment la Suisse s'est-elle insérée dans un réseau universitaire européen en place depuis le Moyen Âge ? Comment le pays a-t-il formé ses élites avant d'ouvrir ses hautes écoles ? Une fois ces dernières fondées au XIX^{ème} siècle, quelles interdépendances, quelles influences, quelles tutelles dans l'offre des enseignements et dans la sélection des enseignants-spécialistes ? Quand et comment une relève majoritairement helvétique d'intellectuels s'est-elle formée ?

Au tournant du XIX^{ème} au XX^{ème} siècle, la Confédération s'est garantie une place de choix dans une Europe en pleine industrialisation, par l'établissement d'un dense réseau universitaire:¹⁰ sept hautes écoles pour 3'300'000 d'habitants, sur un territoire de 41'000 km². Cet élan – dont certains observateurs contemporains dénoncèrent la démesure de la part d'une toute jeune nation – n'aurait pu se faire sans une collaboration étroite avec le monde extérieur¹¹. Le corps professoral initial, déjà, avait dû être formé ailleurs ; cela signifiait appliquer des méthodes, adopter des postures scientifiques et promulguer des enseignements tels qu'ils avaient été formulés pour d'autres pays. Ensuite, en nombre, la jeunesse « intellectuellement éduquée » – prête à recevoir une formation supérieure de type universitaire – ne justifiait pas l'établissement d'un tel réseau (Tikhonov 2003b, p. 173). Durant les vingt-cinq premières années de son

¹⁰ Voir N. Tikhonov pour une comparaison des effectifs d'étudiants étrangers entre la France, la Belgique, l'Allemagne et la Suisse entre 1870 et 1910 (Tikhonov 2003a, pp. 43 – 44).

¹¹ W.- E. Rappard (Rappard 1915, p. 539) : « On est tenté d'attribuer à la disproportion évidente entre nos hautes écoles et le chiffre de notre population. Alors qu'en Allemagne, patrie de l'enseignement supérieur moderne, on ne compte qu'une université par trois millions d'habitants, la Suisse, dont la population nationale dépasse de peu ce chiffre, s'en est accordé ou imposé sept. Ne serait-ce donc que pour rétablir un équilibre que notre zèle excessif pour études aurait rompu, que nous serions obligés de faire appel à des savants du dehors ? »

existence, c'est donc sa clientèle cosmopolite qui constitua la véritable raison d'être des universités helvétiques. Avec le recul des années, ce qui paraissait tenir d'un projet titanesque s'est révélé avoir été une intuition stratégique. Les hautes écoles suisses ont été cruciales dans l'extraordinaire développement culturel, économique et technologique du pays ¹².

Dès la fin du XVIII^{ème} siècle, en parallèle au développement d'un tourisme fortuné, l'éducation est vectrice d'une présence étrangère en Suisse. Au début du XX^{ème} siècle, dans certaines villes de taille moyenne comme Fribourg, les universités ont même été responsables de l'apparition d'un *étranger visible* au sein d'une population majoritairement rurale¹³. L'« invasion de l'élément russe » à Zürich, par exemple, a fait réagir jusqu'à la *Conférence des recteurs* en 1908 (op. cit., p. 167)¹⁴. Durant la Seconde Guerre mondiale, la présence de Polonais internés à Fribourg provoqua un sentiment d'injustice chez les jeunes locaux enrôlés pour la défense aux frontières. Non seulement ces Suisses prenaient du retard sur leurs études alors que l'on installait des bibliothèques pour ces étrangers mais, en plus, ces Polonais, « élégants » et « racés », semblaient plaire aux Fribourgeoises (Skowronski de 1992, p. 65 et ss.).

Ce cadre historique repose sur des recherches menées sur des questions de mobilité étudiante, dont nous avons fait une lecture emboîtée comme suit : Europe > Suisse > Fribourg. Dans *Universitäten als Brücken in Europa*, Victor Karady et Natalia Tikhonov adoptent une posture d'historiens-sociologues en réfléchissant en termes de *poussée* et d'*attraction* d'étudiants étrangers dans les pays européens, induits aussi bien par les politiques des États que par des logiques individuelles (Karady 2003 ; Tikhonov 2003).

En Suisse, les recherches tendent à se centrer sur une population particulière à une époque donnée. Comme des pièces d'un puzzle, elles nous ont permis d'approfondir quelques cas significatifs de *colonies* d'étudiants étrangers sur sol helvétique au cours de l'histoire. Pour compléter ce cadre fragmenté, nous nous sommes tournée vers des publications contemporaines aux faits traités, livrant la voix de co-acteurs de ces mobilités : rapports annuels des universités

¹² Voir les chapitres 8, 10 et 11 intitulés respectivement *L'idéologie nationale : la quête de l'identité*, *Une Suisse industrielle* et *Une Suisse urbaine* dans l'ouvrage de François Walter (Walter 2010 (4), pp. 71 – 110).

¹³ Le Canton de Fribourg a été, pendant longtemps, « un réservoir de main-d'œuvre pour des cantons plus industrialisés que lui », le taux d'étrangers est resté bas jusqu'en 1950/59. (Ruffieux 1977, p. 124).

¹⁴ « Die Rektorkonferenz spricht im gleichen Jahr von einer Invasion durch das slawische Element in der schweizerischen Universitäten » (Tikhonov 2003b, p. 167).

suisses, statistiques, documents d'archive, témoignages écrits d'anciens étudiants étrangers ou réactions de citoyens suisses dans la presse.

2.1.2. Des pérégrinations estudiantines à la nationalisation

A partir du XV^{ème} siècle, les universités européennes ont progressivement été investies d'un rôle dans la constitution d'un *esprit national*. Ce nouveau cadrage, géographique et de pouvoir, a bouleversé le fonctionnement du réseau universitaire médiéval. Les hautes écoles des XII^{ème} – XIII^{ème} siècles – Bologne, Paris, Oxford ou Cambridge – se considéraient comme des *centres d'études universels*, accueillant des étudiants en provenance de « toutes les régions du monde civilisé » (Waxin 1939, p. 22 ; Verger 1999). Le marché des études chrétiennes fonctionnait sur la base d'un calque des plans d'études et une langue commune, le latin, garantissait un transfert des connaissances.

La division du territoire féodal étant basée sur des seigneuries, l'*étranger* était celui qui « quittait le diocèse » (Waxin 1939, p. 21). La seule différence entre ce dernier et les « mécrus ou méconnus » – personnes « nées hors du royaume » – était « la longueur du voyage » (op. cit. p. 20). Dans ce contexte, le régime juridique extraterritorial des universités bénéficiait d'une grande indépendance. L'étudiant, s'il « ven[ait] de loin », n'était pas un étranger « ordinaire » car son appartenance sociale le définissait d'avantage que sa provenance géographique : un *corps ecclésiastique*, puisque les universités étaient dépendantes du clergé, et un *corps corporatif* selon la voie d'études choisie (op. cit. p. 21) :

Les historiens contemporains reprochent amèrement aux écoliers leurs mauvaises mœurs et leurs vices : les Anglais sont ivrognes et poltrons, les Français fiers, mous et efféminés, les Allemands furibonds et obscènes en propos, les Normands vains et orgueilleux, les Poitevins traîtres et avarés, les Bourguignons brutaux et sots, les Bretons légers et inconstants, les Lombards avarés, méchants et lâches, les Romains séditieux et violents, les Siciliens tyrans et cruels, les Brabançons voleurs, les Flamands débauchés. La rancœur s'exprimait sans ménagements mettant dans le même sac tous les écoliers, français ou étrangers (Richomme, 1837 in op. cit., p. 19) ¹⁵.

L'État-nation, à partir du XVI^{ème} siècle, offre donc un nouveau *corps* à ses étudiants. Ce recadrage inverse les critères distinctifs et le non-national intègre une « catégorie [d'étudiants] spéciale » (op. cit. p. 11). Ce nouvel étranger fera naître des sentiments contrastés de la part des

¹⁵ Richomme, P. (1837). *Histoire de l'université de Paris*. Paris : La librairie classique.

autorités qui tenteront de l'attirer dans une visée de rayonnement culturel, ou qui craindront sa concurrence. En France, par exemple, des diplômes spécifiques, les *Diplômes d'université*, seront délivrés pour réserver les fonctions publiques aux enfants du pays. Ces diplômes valorisaient les acquis scientifiques sans permettre « que les charges et offices publics, les leviers de commande de l'État, ne passent en mains étrangères » (op. cit., p. 12). Ces mesures eurent pour conséquence de décourager la mobilité universitaire européenne qui ne reprit qu'au tournant des XIX^{ème} – XX^{ème} siècles.

2.1.2.1. La formation des Suisses avant 1853

Avant la naissance des premières écoles polytechniques de Suisse – l'École Spéciale d'Ingénieurs de Lausanne en 1853 et l'École polytechnique fédérale de Zürich (EPFZ) en 1855 – les Helvètes s'expatriaient pour se diplômer. En 1803, suite à *l'Acte de médiation* avec Napoléon, les Confédérés capitulaient et s'engageaient « à fournir [...] un contingent permanent de 16'000 hommes » à la France (Bissegger 1989, p. 116). En échange, l'École Polytechnique de Paris réservait vingt admissions régulières aux Suisses (ibid.). Cette ouverture, qui eut un impact dans un contexte national d'industrialisation, cessa à la dissolution du régime en 1830. Progressivement, les Suisses n'accédèrent aux hautes écoles parisiennes qu'en tant qu'auditeurs, comme tout autre étudiant étranger. En 1880, malgré l'ouverture récente de l'École Polytechnique de Zürich, une pétition groupée de Romands fut adressée aux autorités fédérales demandant une reprise des négociations avec la France pour l'accès des Suisses à l'École Polytechnique de Paris. Cette initiative montre que, pour les Romands, Paris restait une alternative à Zürich :

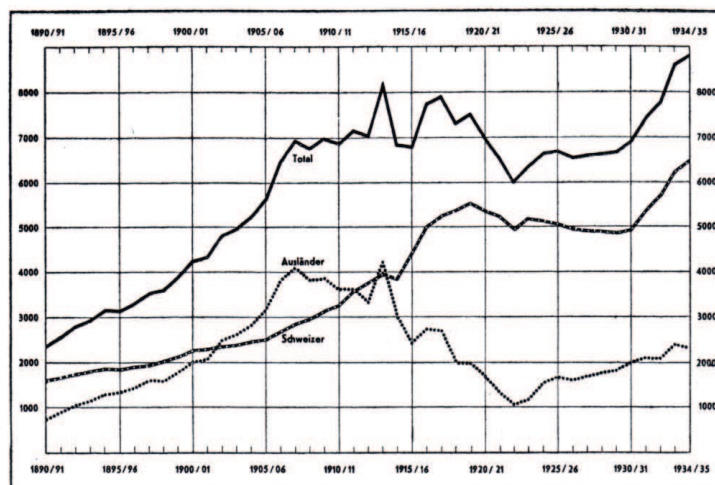
Cette école ne fait nullement double emploi avec notre École Polytechnique fédérale de Zürich, puisqu'elle n'est pas une école d'application dans laquelle les élèves sont initiés de la manière la plus complète à toutes les difficultés des sciences et des mathématiques. Nous pensons même que des élèves sortis de l'École Polytechnique de Paris pourront un jour, bien préparés qu'ils seront par les fortes études qu'ils y auront faites, embrasser la carrière du professorat et arriver à rendre des services à l'École Polytechnique fédérale où la présence de professeurs plus nombreux enseignant en langue française est vivement désirée dans nos cantons de l'Ouest de la Suisse. (AF, E8 (B), carton 7 19 mars 1880, *Missive du Conseil d'État de Neuchâtel au Conseil fédéral*, in Bissegger 1989, p. 122).

2.1.2.2. *Au tournant du siècle, reprise des mobilités: le rôle de la Suisse*

La reprise de la mobilité estudiantine internationale en Europe coïncide avec les débuts des universités suisses. Les motivations régissant le *voyage pour études* au XIX^{ème} siècle se diversifient. De nouveaux phénomènes de poussée (hors du pays d'origine), et d'attraction (vers le pays d'accueil, en retour au pays d'origine ou vers un autre pays), se définissent (Karady 2003, p. 19). Les universités suisses sont nées de la transformation d'institutions antérieures (académies ou écoles industrielles). En Romandie, elles ont toutes été fondées entre 1873 et 1909¹⁶. En 1848, l'effectif global de ces écoles d'études supérieures était d'environ 750 personnes, dont une centaine d'étudiants étrangers. A cette époque, « les Suisses qui étudiaient [...] dans des universités étrangères étaient à peu près aussi nombreux que ceux des universités du pays » (*Schweizerische Hochschulstatistik* 1935, p. 30). Le graphique, reproduit sur la page suivante, montre l'importance des étudiants étrangers dans l'enseignement universitaire en Suisse jusqu'à la veille de la Première Guerre mondiale. En 1890, ils constituent un tiers de l'effectif total et arrivent à égalité avec les Suisses autour de 1902. Si, entre 1905 et 1907, le nombre d'immatriculés augmente fortement, ceci est dû à un taux élevé d'étudiants étrangers inscrits, passant de 3'000 à plus de 4'000 (schéma sur la page suivante).

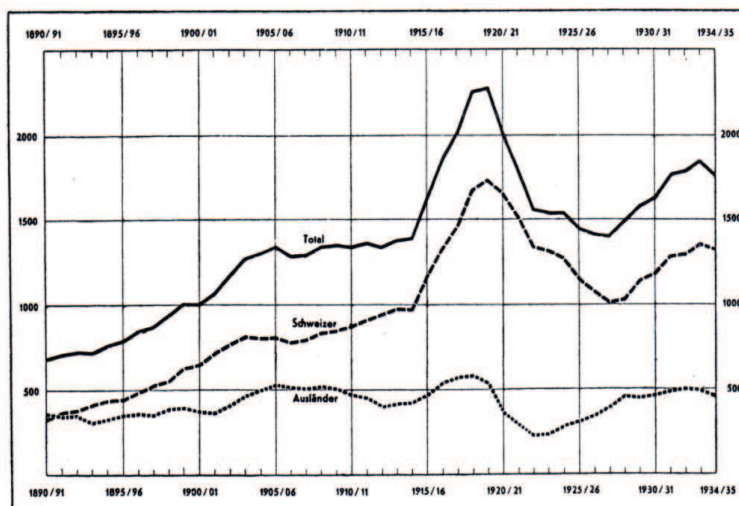
¹⁶ Dates de fondation des universités helvétiques : Bâle 1460, Zurich 1833, Berne 1834, Genève 1873, Fribourg 1889, Lausanne 1890, Neuchâtel 1909, École Polytechnique fédérale de Zurich 1855, École Polytechnique de Lausanne 1853 (fédérale en 1969) et Lugano en 1996.

Étudiants des universités suisses 1880 – 1935
 (tiré de *Schweizerische Hochschulstatistik* 1890 – 1935, Berne, p. 10)



..... étrangers
 ----- suisses
 _____ total

Étudiants des hautes écoles Polytechniques fédérales 1880 – 1935
 (tiré de *Schweizerische Hochschulstatistik* 1890 – 1935, p. 10)



2.1.2.3. Le « modèle zurichois »: l'étudiante russe en médecine

Alors que jusqu'au XV^{ème} siècle, les déplacements d'universitaires se faisaient entre pays occidentaux voisins, les étudiants étrangers en Europe au tournant des XIX^{ème} – XX^{ème} siècles sont d'origine orientale et méridionale. A l'époque déjà, les observateurs contemporains s'étonnent de la nature très particulière de ce flux :

L'augmentation particulièrement accentuée du nombre des étrangers qui étudiaient dans les universités suisses, au commencement du XX^{ème} siècle, provient surtout du fait qu'avant et après les troubles sanglants en Russie (1905) notre pays a donné dans une large mesure asile aux intellectuels russes. L'étudiante en médecine représentait alors, tout particulièrement, le type de la femme aux études dans nos universités (*Schweizerische Hochschulstatistik* 1890 – 1935 1935, p. 31 – 32).

En 1867, Nadejda Souslava ouvre la voie aux immatriculées en médecine à Zürich.

Au semestre d'hiver 1906-1907, 1'732 étrangères sont inscrites dans l'ensemble des universités suisses, pour 172 Suissesses (Tikhonov 2003a, p. 44)¹⁷. Parmi ces étrangères, on trouve des Bulgares, des Allemandes, des Autrichiennes et des Françaises en petits contingents, alors que les Russes sont majoritaires à 89 %¹⁸. Natalia Tikhonov dégage le profil type de ces étudiantes, dans ce qu'elle nomme le *modèle zurichois* (ibid.). Elle évoque d'abord le facteur de *poussée*, causé par les quotas imposés aux candidates de confession non-orthodoxe dans les universités de l'empire (3 – 10 %), (Karady 2003, p. 23 ; Neumann 1989, p. 50). Cet *apartheid universitaire* se double d'un second motif d'exclusion : le genre. Les centres universitaires de trop grande taille, ensuite, sont évités au profit de pays « pratiqu[ant] un recrutement plus libéral tels que la Suisse ou la Belgique » (Tikhonov 2003a, p. 49 ; Neumann 1989, pp. 93 et ss.). Ces pays constituent la première étape d'un circuit ; selon leur langue d'études, leur formation était poursuivie en France, en Belgique ou en Allemagne. Une prédilection pour des matières transférables expliquerait le nombre de femmes médecins étrangères diplômées en Suisse. Quelques-unes sont restées, à l'instar d'Anna Tumarkin qui devint, à 23 ans, la première *Privatdozentin* de Suisse (Tikhonov 2003b, p. 163).

¹⁷ « Die Schweizerinnen profitieren davon nur wenig, da das Oberstufen-Schulsystem den Mädchen faste keine Möglichkeit gibt um in der Universität einzusteigen » (Tikhonov 2003b, p. 157).

¹⁸ *Russe*, dans ce contexte, peut signifier d'origine polonaise, balte, arménienne, géorgienne, finlandaise ou allemande de Russie (Tikhonov 2003a p. 50).

Damals war Zürich voll von russischen Studenten und Studentinnen. Die bekannte Vorstadt Oberstrass war ein Stückchen Russland, wo die russische Sprache alles andere überwog. Wie russische Studenten zumeist führten sie auch dort, insbesondere die Studentinnen, ein sehr eingeschränktes Leben. Tee und Brot, etwas Milch und eine dünne, auf einer Spirituslampe gebratene Schnitte Fleisch und dabei eine belebte Unterhaltung über das Neueste in der sozialistischen Welt oder über das zuletzt gelesene Buch, das machte regelmässig ihr Mahle aus (Kropotkin 1969, p. 315, in Neumann 1987, vol.1, p. 117)¹⁹.

Dans le souvenir de cette jeune *révolutionnaire*, ses compatriotes et elles formaient un groupe compact, elles avaient importé en Suisse « un morceau de Russie ». Leur langue s'entendait partout, leurs repas se constituaient de « thé, de pain et d'un peu de lait », elles chauffaient leur viande « à la chaleur d'une lampe à pétrole »²⁰. Leurs esprits, par contraste, se nourrissaient des « plus récentes nouvelles du monde socialiste ». Le témoignage d'un observateur suisse concorde : « La majorité de ces jeunes filles s'illuminent de larmes humanitaires. Leur existence, comme leur jeune âme, est forte. La plupart est pauvre et se nourrit de thé et de quartiers d'orange » (une *Gazette de Lausanne* de 1905 in Tikhonov 2003b, p. 168).

En 1909, dans une lettre adressée au Sénat de l'université de Zürich, la première candidate suisse aux études de médecine demande l'exclusion de l'« élément russe » dont le faible niveau nuirait, selon elle, aux autres étudiants (op. cit., p. 169).

Les fonctions symboliques du séjour en Suisse

Nous nous sommes attardée sur les étudiantes russes en Suisse avant 1914 car ce groupe – de par son importance numérique, son homogénéité socioculturelle et des facteurs de poussée communs – constitue un premier cas significatif d'intellectuels étrangers (et de femmes !) dans les universités helvétiques. Mais des ressortissants d'autres nations s'y trouvaient également, ce qui diversifie les motifs de séjour. Dans certains cas, comme pour les Russes, il s'agissait de *séjours camouflages* dus à une exclusion au pays d'origine (Karady 2002, p. 23). Les visiteurs disent avoir trouvé une atmosphère « plus libre et plus vivifiante » qu'ailleurs et attribuent à la Suisse une fonction de *refuge* (Hulewicz 1938, p. 120). Cette image d'un pays neutre, havre de paix inspirateur d'une pensée libre, sera omniprésente dans les témoignages d'anciens étudiants étrangers : « C'est là que j'ai respiré pour la première fois à pleine poitrine et que j'ai compris à quel point il faut apprécier la liberté de pensée et d'enseignement » (op. cit., p. 121).

¹⁹ Kropotkin, P. (1969). *Memoiren eines Revolutionärs*. Frankfurt am Main.

²⁰ Notre traduction en français.

Cette représentation bucolique s'est paradoxalement renforcée à l'apparition des premières lignes de chemins de fer et des palaces, surgissant « de manière incongrue face aux glaciers » (Walter 2011, p. 1). Ces images servirent même à l'exportation comme quand, en 1896, l'exposition nationale de Genève ouvrait deux *vitrines* sur le pays : les halles aux machines illuminées et la grande attraction du *village suisse* – « 78 maisons reproduis[ant les] modèles de tout le pays, ses 353 habitants, une montagne de 40 m de haut, une cascade, un troupeau de vaches » (Walter 2010, vol. 4, p. 78). Les premiers clichés de cette Suisse attachée à ses valeurs paysannes furent tournés dans les Alpes « quelques mois seulement après les expériences des frères Lumières »²¹.

N'étant pas égaux en termes d'investissement dans un « capital intellectuel collectif » (création de laboratoires ou de bibliothèques, ressources pédagogiques, équipements matériels, moyens de communication et de diffusion du savoir) certains États envoyaient des candidats se *moderniser* en Occident via des bourses étatiques (Karady 2002, p. 49). La canonisation culturelle des pays occidentaux eut un impact durable sur l'élite internationale et, dans certains pays, cette fascination était telle que l'on consacrait plus de temps à l'apprentissage des *Weltsprachen*, le français et l'allemand, qu'à celui de la langue maternelle (ibid.). Le voyage à l'Ouest permettait d'accéder à un bagage culturel fortement valorisé par les sociétés d'origine. Au penchant *civilisation classique* s'ajoutait donc un penchant *culture contemporaine* dû au développement économique d'avant-guerre en Europe de l'Ouest. La vie des grandes métropoles – avec ses architectures modernes, ses théâtres, l'ouverture des premiers cinématographes, ses salles de concert et ses galeries d'art – a compté comme facteur d'attraction ou *snob appeal* (op. cit., p. 30). Au retour, ceux qui avaient eu la chance de goûter à ces biens para-culturels de consommation se reconnaissaient comme appartenant à une certaine élite *éclairée* par le voyage. Le fait de compter deux *Weltsprachen* dans ses langues nationales permettait à la Suisse de s'imposer en tremplin vers des universités de pays voisins.

²¹ Les universitaires prennent largement part à cette quête d'identité nationale. On la recherche dans des textes, on la construit de toutes pièces par des images et des métaphores. L'équipe de Wilhelm Oechsli, professeur d'histoire à l'EPFZ, a été mandatée en 1891 pour justifier la date de la fondation de la Suisse en 1291 (600 ans plus tôt), (Walter 2010, vol. 4, p. 74).

2.1.3. Former des citoyens suisses ou des ambassadeurs ?

Après quarante ans d'exercice, le réseau universitaire suisse s'affranchit de sa tutelle étrangère. L'arrivée de la Grande Guerre exacerbe deux positions contraires: certains s'inquiètent du fait que les chaires occupées par des professeurs étrangers puissent devenir des « caisses de résonance » d'idéologies partisans, aggravant le *fossé* entre les communautés linguistiques et culturelles du pays ; d'autres continuent à croire en une « grande confraternité des intellectuels [...] se tiss[ant] par-dessus les frontières de pays ennemis » (Busino, Hofer, Mieville 1991, p. 470 ; Chodat 1919, p. 11) :

A ne considérer donc que les intérêts de la pure recherche scientifique, il ne faudrait pas hésiter à largement ouvrir les universités suisses aux savants étrangers. On pourrait être d'autant plus portés à le faire que l'histoire est glorieuse des étrangers qui vouèrent leurs forces au développement des universités suisses. Quatre universités sur sept fondées par l'étranger. Des pléiades de savants passant par nos écoles. Quelques-uns des plus grands noms de la science illustrant les universités qui leur confièrent un enseignement [...]. De même, à ne considérer que le développement scientifique du corps d'étudiants dans les universités suisses, il paraîtrait indiqué de s'efforcer d'y attirer les étrangers. La clientèle suisse est en effet insuffisante pour remplir les auditoriums de nos sept universités. D'où la nécessité de donner à l'enseignement un caractère aussi international que possible.

Tout ceci est évident. Mais nos universités ne sont pas uniquement des instituts de pure recherche scientifique. Il n'y a pas que la bibliothèque et le laboratoire, la technique et la méthode, le texte et le compas. Il y a surtout l'enseignement, la pédagogie, la formation non plus strictement professionnelle mais intellectuelle de l'étudiant. Consciemment ou inconsciemment, par ses idées ou son activité, le maître impose à ses élèves des raisons de vivre [...]. Par la chaleur de ses convictions, par l'anecdote, par la critique, par l'ironie, la personnalité du maître se révèle et exerce son influence [...]. Ce rôle de l'universitaire peut d'autant moins être méconnu en Suisse que la nation est menacée jusque dans ses œuvres vives par une hypertrophie d'étrangers. Sur une population de moins de quatre millions d'âmes, on compte plus d'un demi-million d'immigrés. Le jeune Suisse qui vit dans les plus grandes villes du pays est exposé à des influences dissolvantes qui risquent de le dénationaliser.... Convient-il d'adopter dans ce domaine également une attitude de défense contre l'immigré ? (Sausser-Hall 1920, pp. 74 – 76) ²².

Une restriction dans deux domaines d'étude, la philosophie et le droit, permettrait d'éviter la « question [...] angoissante de savoir si nous pouvons confier à des étrangers la formation intellectuelle des personnes appelées, elles-mêmes, à modeler l'âme populaire (op. cit., pp. 77 – 78). Ce discours développe celui de Rappard qui, en 1915 déjà, avait mis en garde contre ces professeurs, « naturalisés de fraîche date », assimilés aux Suisses dans les statistiques et « dont la *nationalisation* morale et intellectuelle ne saurait être achevée » (ibid., nos italiques). L'auteur

²² *Die Ueberfremdung* est un terme apparaissant dans le contexte de la migration depuis le début du XX^{ème} siècle. Il a été introduit par la police des étrangers et a été différemment traduit par « envahissement de la Suisse par les étrangers », puis « emprise étrangère » et « surpopulation étrangère » (Bolzmann 2002, p. 66). L'institutionnalisation de cette notion – « [percevant] l'étranger comme une menace pour la stabilité du pays » – a marqué l'histoire de notre politique d'immigration (ibid.).

déplorait que la Suisse soit « tributaire [...] de l'étranger pour plus d'un quart de [son] alimentation intellectuelle » et concluait : « Je ne crois pas qu'il y ait en Europe, ni même au monde, une autre nation civilisée dont la situation soit à cet égard comparable » (Rappard 1915, p. 545). En maintenant l'idée d'une *force* socialement mutilante – les intellectuels étant définis comme des *forces sociales* – Rappard avait filé la métaphore : « Du point de vue national, ce seront des forces centripètes ou des forces centrifuges selon leur nationalité, suisse ou étrangère. Mais puisqu'un « talent étranger » valait mieux qu'une « bonne volonté nationale », il s'opposait au monopole (Busino, Hofer, Mieville 1991, p. 487 ; Rappard 1915, p. 547):

Je ne connais pas de nomination d'Allemand qui s'explique autrement que par la supériorité personnelle du titulaire choisi [...]. A quoi tient la supériorité des universitaires allemands ? J'écarte d'emblée l'hypothèse d'après laquelle elle résulterait d'une infériorité innée de l'intelligence helvétique [...]. La petitesse de notre pays et l'esprit jalousement démocratique de ses habitants barrent la route aux vastes ambitions universitaires (op. cit., p. 542).

Pour Robert Chodat au contraire, deux types de jeune existent: le *self made man* débrouillard et l'étudiant « élevé dans du coton [...] dont on a enlevé [du] chemin toutes les pierres » (Chodat 1919, p. 4) :

En créant les universités, les États n'ont pas voulu autre chose que de former une classe de citoyens aptes à rendre à la collectivité des services particuliers dans l'ordre de la pensée et de la science [...] Nos écoles secondaires sont des plates-bandes soigneusement ratissées, milieux artificiellement uniformes, dans lesquels chaque plante porte finalement le même seau, la même empreinte ; et les individus qui ont été formés ainsi sont appelés cultivés. Hélas oui, on ne les a que trop « cultivés » ! (ibid.).

L'instinct protectionniste des États sur l'éducation relèverait, pour lui, du *dogmatisme* :

Ne pas savoir admirer et louer en particulier ce qu'il y a de bien à l'étranger, ne vouloir reconnaître aucune supériorité en dehors de son petit cénacle et de son clan, c'est donner un signe de faiblesse morale et intellectuelle évidente. Nous, étudiants suisses qui sommes polyglottes par nature, par goût ou par nécessité, nous devrions, dans tous les domaines et plus particulièrement dans le domaine intellectuel, nous garder de scrupuleusement juger hâtivement et avec passion [...] Examinez objectivement, sans parti pris, un chapitre quelconque du savoir humain et vous ne pourrez vous soustraire à une certaine émotion lorsque vous aurez constaté que cette construction idéale est l'œuvre d'ouvriers de tous pays. Ainsi se tisse par-dessus les frontières de pays ennemis ou de pays en compétition d'intérêts matériels, un réseau idéal de relations intellectuelles, une fraternité plus réelle que celle qu'ont rêvée les congrès de la paix [...] ainsi, par-dessus nos mesquines rivalités économiques, par-dessus les haines de races et de peuples demeure la sainte, la belle confraternité scientifique (op. cit., pp. 10 – 11).

Ce débat se diffuse par voie de presse : « Dans les universités suisses. L'invasion étrangère » (*La Suisse libérale*, 5 juin 1915), « Professeurs étrangers dans les universités suisses » (*Journal de Genève*, 15-16 juin 1915), « Die Nationalität der Schweiz Hochschullehrer » (*Aargauener*

Nachrichten, 18 juin 1915), (Busino, Hofer, Mieville 1991, p. 473). Après la guerre, l'*helvétisation* de l'université suisse sera effective.

2.1.3.1. *Se sélectionner des interlocuteurs dans un monde globalisé*

Après la Seconde Guerre mondiale, le professeur Baumann présente « quelques aspects du problème des étudiants étrangers en Suisse » devant *l'Assemblée Générale ordinaire de l'Association Suisse des professeurs d'université* en réaction à un projet diffusé par le *Département politique fédéral* sur la question de l'internationalisation des hautes écoles (Baumann 1958, p. 10). La discussion porte sur le traitement des élites internationales étudiant en Suisse, perçues comme stratégiques dans le développement des relations extérieures du pays. L'auteur reconsidère, en premier lieu, les attentes de ce public spécifique. Il réitère l'idée d'une Suisse pays *refuge*, offrant à certains « non seulement un séjour paisible, mais encore la certitude de ne pas être impliqué[s] dans [d]es luttes politiques », mais apporte un constat nouveau: les étudiants étrangers « cherchent davantage chez nous le monde international que l'université suisse proprement dite » (op. cit., p. 5). Vouloir attirer une clientèle fortunée, « contingents de jeunes gens ou de jeunes filles » dont les études serviraient d'alibi à un voyage de plaisance, est dangereux (op. cit., p. 4). Il déplore qu'on les traite comme des « clients » :

Par respect de la vérité, nous devons bien reconnaître qu'un certain nombre d'entre eux, jouissant de grandes possibilités financières, semblent être venus ici pour s'amuser ; ce sont de bien mauvais ambassadeurs de notre civilisation lorsqu'ils rentrent chez eux (ibid.).

Si l'on veut que ces étudiants « retiennent » quelque chose de leur expérience helvétique, il faut avant tout prendre en compte leur habitus d'étudiant. En citant l'exemple d'un jeune formé au Proche-Orient en « chimie et physique (branches éminemment expérimentales chez nous) dans un collège coranique où le professeur li[r]ait un texte et où tous les élèves [seraient] assis en rond autour de lui [et] rép[èteraient] en essayant de mémoriser cette suite de mots ! » (op. cit., p. 6), il procède à quelques recommandations. Il faut d'abord soigner ses réseaux car la chaîne de sélection des candidats n'est pas toujours fiable : « Les décisions d'un comité, formé au-delà des mers de personnalités universitaires de tout premier plan, se [montrent] insuffisantes, et [...] fausses ». Une « conversation personnelle avec le candidat, détendue et amicale », par l'intermédiaire des ambassades par exemple, pourrait renseigner sur ses « qualités

psychotechniques ». Il répond ensuite à ceux qui confondraient l'étudiant étranger et le touriste en ces termes:

Sinon, si nous traitons les boursiers comme nous le faisons encore souvent actuellement pour une quantité d'étudiants étrangers, que nous tolérons en somme tout en les laissant toujours un peu à l'écart, il vaudrait mieux nous tourner vers le développement du tourisme. Nos confiseries et nos hôtels, notre chocolat, les belles vues de nos paysages, nos vaches, nos armaillis et nos glaciers, et tant d'autres attractions, n'ont jamais déçu les voyageurs qui passaient chez nous. Et en tout cas ils ne nous exposeraient pas à laisser rentrer chez eux des intellectuels à moitié formés, qui repartent aigris et déçus, et se font chez nous – ou nous font à nous-mêmes – plus de mal que de bien (op. cit., p. 11).

Pour contrer les dangers causés par ces « bandes [d'étudiants] mal assimilés [...] turbulentes, désagréables, insoumises, [car] incompris[es] de leur entourage [et qui,] ignoran[t] les règles du jeu, [restent] en marge de notre vie universitaire », ce sont les conditions d'accueil qu'il s'agit de revoir:

Quand on peut aborder un interlocuteur dans le champ de sa propre culture, on est bien vite très proche de lui [...]. Quelques lecteurs diront peut-être que je brode. Mais on ne s'imprègne jamais assez de la nature d'un élève qu'on veut diriger dans sa recherche ! [...] Dans la même salle de travaux pratiques à côté des Genevois (avec lesquels on doit être « genevois » !) des jeunes étudiants des U.S.A qu'on n'atteint pas si on n'arrive pas à rester sans réaction, et pourtant jovial lorsqu'ils vous tapent sur l'épaule en vous disant « hello, professeur » (ou « okay » pour toute réponse !), et encore des étudiants suisses allemands horrifiés par ce spectacle (et ceux-ci, il faut d'abord être avec eux le « Herr Professor » le plus classique qui soit, tant qu'ils s'adaptent, et ensuite faire entrer progressivement dans le personnage un peu de « fantaisie » et « d'esprit français », tels qu'ils doivent découler forcément d'un homme suisse romand qu'on est venu chercher intentionnellement à l'Ouest du pays !), (op. cit., p. 9).

Le professeur est sommé de se décentrer dans sa pratique pédagogique, pour « s'imprégner » de son nouveau public. Mais ce travail d'adaptation par le rapprochement n'est pas désintéressé puisque le but de cet *acteur* est – en définitive – d'agir sur les esprits :

Beaucoup de pays ont compris qu'en formant des chefs d'industrie, de commerce, ou de divers métiers et professions pour des pays moins favorisés du point de vue de l'instruction supérieure, ils s'ouvriraient du même coup de vastes marchés, et de grandes possibilités d'échanges et de profits. Et ces pays obtiennent en retour bien davantage que les crédits qu'ils ont alloués à leurs universités pour leur permettre d'être « attirantes ». Car les anciens étudiants, dans leur sphère d'activité ultérieure, restent fidèles à leur *Alma Mater* et au pays où elle siège (op. cit., p. 11).

Au penchant expansion économique s'ajoute donc une dimension *rayonnement culturel* qui doit, dans le cas de la Suisse, se profiler *humanitaire*. Car l'« œuvre d'entraide culturelle » des universités suisses ne sera reconnue que si elle forme massivement des élites étrangères (op. cit., p. 4) :

Les universités suisses ont un pourcentage exceptionnellement élevé d'étudiants étrangers [...]. Cependant nos universités [...] n'ont pas un très grand effectif d'étudiants de sorte que ce haut pourcentage ne conduit pas à un chiffre absolu très élevé d'étudiants étrangers. Il semble par conséquent légitime d'en augmenter encore le nombre dans le dessin d'intensifier l'action humanitaire de la Suisse (ibid.).

Mais cette « œuvre d'éducation et d'instruction » sera « comprom[ise] » si l'on ne prévoit pas l'avenir de l'élève boursier :

On compromet beaucoup de l'œuvre d'éducation et d'instruction si l'on abandonne l'étudiant dès qu'on lui a remis son diplôme, sans l'aider au moment où il commence à s'en servir ou essaie d'en tirer la possibilité de continuer sa carrière. Parfois, lorsque l'on a sélectionné des candidats en accord avec des autorités de leurs pays d'origine, on peut obtenir de ces mêmes autorités qu'elles facilitent le retour des diplômés et l'emploi des diplômés. Quelles que soient les conditions, il faut s'occuper avec les étudiants des démarches qui leur assurent un ou deux débouchés convenables, dans un délai raisonnable avant la fin des études (op. cit., p. 9).

A la veille des années 60, Baumann lance donc une série de thèmes qui essaieront – comme nous le verrons – dans les discours sur les mobilités académiques en Suisse.

2.1.4. Les étudiants étrangers en Suisse aujourd'hui

Avec la mise en place d'un espace d'enseignement supérieur européen, la présence d'étudiants et de professeurs étrangers dans les hautes écoles est devenue un indicateur d'excellence. Selon l'Office fédéral de la statistique (OFS) en 2010, le taux d'étudiants étrangers s'est fortement accru durant les vingt-cinq dernières années, passant de 13% en 1990 à 17% en 2008 (Babel et. alt., p. 21). Cette évolution suit l'augmentation générale des étudiants engendrée par la démocratisation des études supérieures. Trois quarts des étudiants étrangers en Suisse sont européens et la moitié provient de pays limitrophes (Allemagne, France et Italie), (Bolzman 2011, p. 85). Selon leur langue respective, ils se distribuent entre les institutions francophones, germanophones et italophones du pays. Si la Suisse romande est traditionnellement plus accueillante envers les étudiants étrangers que sa voisine alémanique, c'est à l'Université de Genève et à l'École Polytechnique de Lausanne que l'on y bat les records. Les chiffres présentés

ici ne prennent pas en compte les étudiants *Erasmus* restant inscrits dans leur université d'origine.

En Suisse – en comparaison avec d'autres pays européens – peu d'étudiants obtiennent une maturité, l'équivalent du *Bac* français ou de la *Matura* allemande. Cette faible fréquentation du Lycée (ou Gymnase) s'explique sur le plan structurel: au niveau secondaire II, déjà, des qualifications professionnelles sous la forme d'apprentissages sont proposées aux jeunes qui y perçoivent une possibilité d'entrer rapidement sur le marché du travail. Ceux qui le désirent peuvent couronner ces formations d'une *maturité professionnelle* donnant accès, depuis 2007, à des hautes écoles spécialisées (HES).

Avec un faible taux d'étudiants dans le secteur tertiaire (26%), « le pays est [donc] largement dépendant des étudiants internationaux » sur le plan de la recherche et de la qualification (Amato d' 2010). Les sciences exactes et naturelles sont les domaines les plus prisés par ces derniers (35 % selon l'OFS 2010), contrairement au droit et à la médecine, basés sur des réglementations nationales peu exportables. Dans les formations HES, ce sont les écoles d'art et les conservatoires qui obtiennent un majeur succès. 48 % des étudiants internationaux viennent en Suisse faire un doctorat, 30 % sont inscrits en master et 18 % en bachelor ; ils « restent de plus en plus longtemps » et leur taux de réussite est en progression (Dubach 2005, p. 30). Sous *étudiant étranger*, les statistiques comptent toute personne de nationalité étrangère sans distinction entre celles ayant suivi une scolarité secondaire en Suisse et celles venues y faire des études supérieures (ibid.).

2.1.4.1. « Apport massif d'étudiants étrangers [,] bien-être de la Suisse »

La nouvelle Loi fédérale sur les étrangers (LEtr), entrée en vigueur en 2008, fixait une série de conditions cumulatives pour l'accès aux études en Suisse (Bolzman 2011, p. 88): niveau d'étude et moyens financiers suffisants, accès au logement et retour programmé. Avec l'entrée en vigueur des *Accords sur la libre circulation des personnes* (ALCP) de l'UE et de l'*Association européenne de libre échange* (AELE), ce règlement cessa de s'appliquer aux Européens. En mars 2010, le Conseiller national vaudois Jacques Neyrinck déposait une motion en vue de

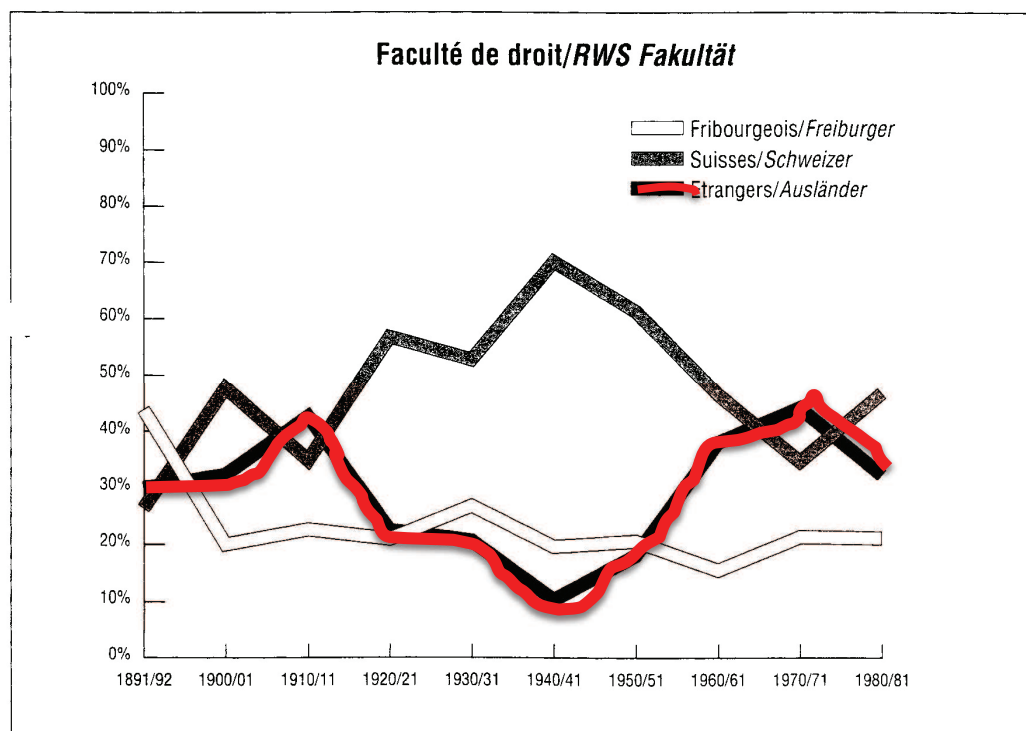
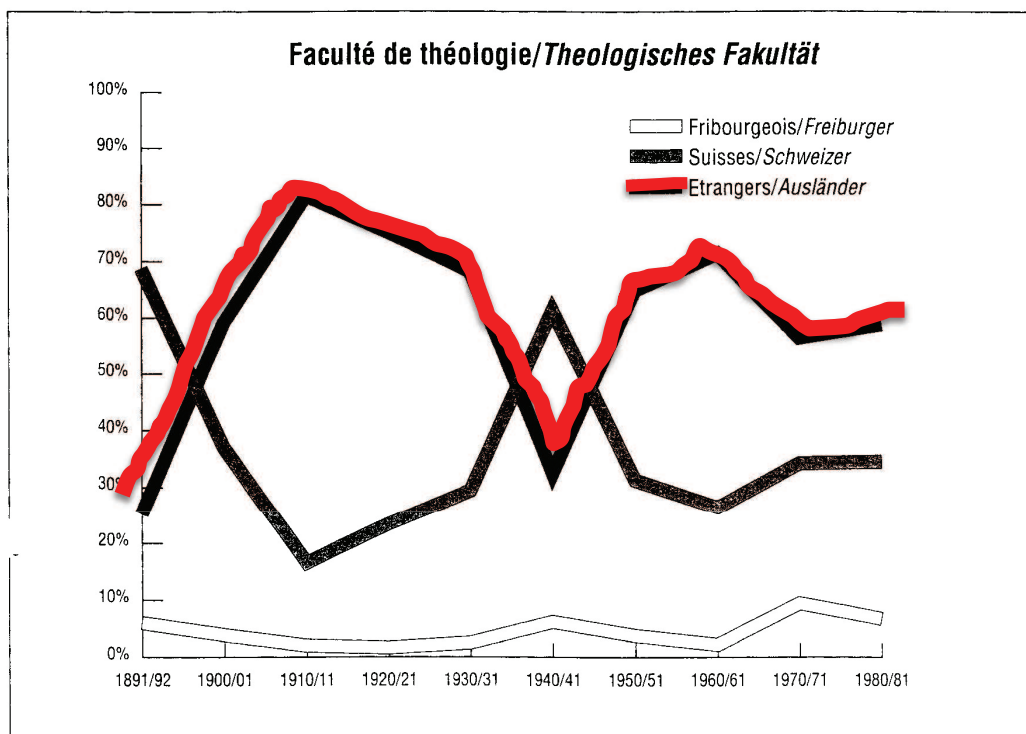
« faciliter l'intégration » au marché de l'emploi de tous les diplômés, sans distinction de provenance (Dufour 2010b ; Bersier 2010 ; Neyrinck 2008) :

- la suppression d'un engagement écrit selon lequel les étudiants étrangers promettaient de quitter la Suisse 15 jours au plus tard après l'obtention du diplôme convoité (cette mesure était en vigueur depuis le 16 décembre 2005). Aujourd'hui, les diplômés hors UE d'écoles suisses ont 6 mois pour intégrer le marché du travail helvétique – pour peu que l'activité lucrative recherchée revête « un intérêt scientifique et/ou économique prépondérant » (article 27).
- une dérogation du principe selon lequel les diplômés suisses et européens seraient prioritaires sur le marché du travail. Selon l'ancienne loi, pour pouvoir engager des ressortissants de pays-tiers, les employeurs potentiels devaient prouver qu'aucun candidat du profil recherché n'existait au sein de l'UE. A l'idée de telles démarches, les employeurs se décourageaient et renonçaient bien souvent à considérer le dossier d'un candidat extracommunautaire. Une exception à cette mesure : le domaine de la recherche fondamentale appliquée (article 30, alinéa 1, lettre i).
- la prise en compte du temps passé aux études pour l'octroi d'un permis C (permis d'établissement), (article 34).

Le but visé par la classe économique suisse n'était pas désintéressé ; il s'agissait surtout d'éviter un « gaspillage » de compétences à travers le renvoi de personnes que le pays avait en partie formées (Neyrinck 2008).

2.2. L'Université de Fribourg, l'internationale

Ruffieux Ed. 1992, pp. 1157 – 1158



Le bon chanoine Fontaine, familier des comptes des trésoriers qu’il compulsa avec une patience de Bénédictin, se lamente ainsi dans une glose inscrite en marge de l’année 1545 : « Il est douloureux de voir que pour avoir un prédicateur, un chanter, un maître d’école, un organiste, un trompette, un tambour, un musicien, un peintre, un maître maçon, un maître charpentier, un horloger, un passeur, un fontainier ou un batelier, on ait toujours recours à des étrangers ». La remarque vaut pour d’autres siècles. Ainsi, sous la Régénération, aux beaux temps du Pensionnat, on comptait à Fribourg un millier d’étrangers riches et oisifs suivant d’un œil distrait les études de leur progéniture ; la qualité de la société s’en trouva relevée. Les étudiants de l’université les ont remplacés. A regarder les choses de haut, on peut se réjouir de ce que les Fribourgeois aient si tôt reconnu les avantages du cosmopolitisme et qu’ils ignorent la xénophobie (Ruffieux 1964, p. 66).

Contrairement aux habitants de villes industrielles plus développées – où les étrangers arrivaient en qualité de main-d’œuvre – les Fribourgeois auraient su reconnaître « les avantages d’[un] cosmopolitisme » qui « relève la qualité de la société »²³. L’avènement de leur université se situe dans ce contexte...

2.2.1. Le projet des fondateurs

Dans un canton isolé sur le plan confessionnel – Vaud et Berne étant protestants – l’*Alma Mater* fribourgeoise est la seule des hautes écoles suisses à intégrer la religion dans ses statuts dès l’origine : un établissement d’État, catholique et international. Deux de ces trois caractères – son catholicisme et son internationalité – sont liés puisque c’est d’eux qu’elle tient sa raison d’être (Ruffieux Ed. 1992, p. 518 ; Fedrigo 1992, p. 214). Conservateur par conviction mais à la page en matière industrielle, Georges Python son fondateur l’introduit dans un faisceau d’initiatives qui feront de Fribourg l’un des « lieux d’éveil privilégiés de la conscience internationale des élites catholiques » ; il y apporte une vaste audience d’intellectuels étrangers (Chenaux 1989, p. 270):

Je veux faire de notre université une université cosmopolite, en donnant une extension particulière aux sciences économiques et sociales. Nous obtiendrons par là des étudiants de tous les pays. Partout on cherche, de nos jours, à désorganiser la famille et la société ; c’est le moment de combattre ces tendances subversives par la diffusion de saines doctrines (Python G., *Discours de décembre 1886*, in Bertschart 1993, p. 81).

Il s’agissait pour Georges Python de diffuser « l’esprit de Fribourg » pour freiner la sécularisation galopante des valeurs. La jeunesse à attirer se limitait aux *bastions catholiques* européens – France, Allemagne, Autriche-Hongrie, Belgique et territoires polonais (Fedrigo

²³ Sur les villes industrielles suisses et l’apparition de l’étranger en tant que travailleur qualifié, voir : Piguet 2009 [2004], p. 13.

1992, p. 214). La laïcisation de l'enseignement mettant à pied des professeurs catholiques, des congrégations étrangères s'établirent autour de 1900, emportant avec elles étudiants et capitaux (Python F. 2001). La cohésion des « retranchés » fut augmentée par ces *discriminations*:

Le canton catholique peut compter sur les sympathies d'autres cantons conservateurs et des catholiques français et allemands. Cette Suisse neutre, cette frontière de deux grandes nationalités, cette ville où les langues française et allemande sont également parlées, n'est-elle pas le lieu privilégié pour une université catholique internationale ? (Philipona in Ruffieux Ed. 1992, p. 126)²⁴.

Les étudiants étrangers devinrent des camarades de bataille dans ce qui prit la forme d'une croisade idéologique :

Diese Universität muss das Bollwerk der christlichen Armee Europa werden; sie soll eine Festung sein, aus welcher der Riesenkampf gegen den Atheismus und die revolutionären Lehren und Schleichwege leicht sein wird (Decurtins in Bertschart 1993, p. 81).

Ces préceptes dépassaient le domaine de la théologie pour s'appliquer à toute matière enseignable. La chaire de sociologie chrétienne visait, par exemple, à « constituer un front chrétien » de normes aptes à « défendre la part commune de l'héritage contre le matérialisme » (Ruffieux Ed. 1992, p. 178 et 186 ; Python F. 1989, p. 117).

Prenez garde que si nous perdons un maître de valeur, c'est un ami que nous gagnons dans son pays : et, surtout, s'il est pénétré de l'esprit de Fribourg, il sera chez lui un apôtre de cette compréhension entre races et entre nations qui fait tellement défaut en notre temps, qui doit être, autant que l'octroi de diplômes, l'objectif de notre Université (Python G., cité par Devaud 1940-1941).

2.2.2. Les Fribourgeois et leur université durant les deux guerres mondiales

Siégeant à la frontière physique entre germanophones et francophones de Suisse – l'université s'imposait tel un « pont entre les langues », les *cultures* et les *races*, un « espace de concorde et de réconciliation ». Mais, en mars 1915, le « malaise suisse » rattrappa Fribourg. Les habitants ne cachaient plus leur sympathie pour l'un ou l'autre des partis belligérants et des professeurs

²⁴ Philipona P. (1928). *Le chanoine Schorderet 1840 – 1893, un chapitre de l'histoire religieuse et de la politique de la Suisse*. Fribourg : imprimerie de l'œuvre de Saint-Paul.

allemands furent agressés (Guisolan 1979, pp. 3 et 66 ; Ruffieux 1988, p. 520). Un débat s'ouvrit alors dans la presse sur la « germanisation de l'université » (Guisolan 1979, p. 146) ²⁵:

Tant de condescendance et de générosité n'impliquent pas une abdication de notre volonté absolue et inébranlable d'être maîtres chez nous en tout et pour tout ; et nous sommes en droit d'attendre de ces hôtes, qui jouissent chez nous de belles situations, au moins un peu de tact et de réserve. Cette attente a été fréquemment déçue ces derniers mois. Et cette déception a été la cause principale des incidents qui se sont produits le mois dernier (Schorderet, 6 avril 1915, *Tribune de Genève* in op. cit., p. 87).

Les citoyens de la libre Sarine ont voulu prouver qu'ils étaient dignes de leur nom et n'ont pas permis que quelques étrangers qui viennent chercher leur gagne-pain chez nous, s'enflent de « Kultur » et viennent troubler la quiétude de leur ménage républicain (*L'indépendant*, 27 mai 1915, in op. cit. p. 96).

Le Fribourgeois défend ici sa position à travers une allusion répétée au salaire – au « pain », au « gagne-pain », aux « belles situations » – des étrangers travaillant dans sa ville. Le thème de l'argent que viendraient chercher les uns est mis en tension avec celui de l'hospitalité que lui octroieraient les autres...

La reconstruction de l'Europe d'après-guerre est envisagée d'« inspiration chrétienne » à Fribourg ; les élites catholiques étrangères passées par l'*Alma Mater* auront un rôle à jouer (Chenaux, 1989, p. 266). En 1949, un camp d'été sur les thèmes *L'Europe aujourd'hui* et *Universalisme chrétien* fut organisé entre la Suisse et le Luxembourg, au cours duquel le fédéralisme suisse fut prôné comme un modèle (Ruffieux Ed. 1992, p. 271).

2.2.2.1. Fribourg et la Pologne

Le contingent polonais avant 1918

La colonie polonaise fournit un nombre important de professeurs et d'étudiants aux universités suisses jusqu'en 1918 – date à laquelle nombreux repartent pour « reconstruire une nouvelle Pologne » (Python F. 1988, p. 48). A partir de 1864 déjà, l'absence d'écoles supérieures nationales en Pologne russe avait poussé les intellectuels à s'exiler. « Le recouvrement de l'indépendance » s'est donc préparé dans des organisations de jeunesse formées à l'étranger (Hulewicz 1938, p. 117).

²⁵ Les autorités fribourgeoises avaient décidé de supprimer l'arrêt de trains transportant des blessés français. Les habitants, qui avaient pris l'habitude de distribuer des vivres et des cadeaux à ces soldats par les fenêtres des trains, accusèrent les professeurs allemands de l'université d'avoir influencé cette décision (Ruffieux 1992, pp. 154 – 155).

Fribourg est la première à s'octroyer une chaire de slavistique et se constitue en « centre scientifique polonais [de] Suisse » dès 1889 (op. cit., p. 123). Ses fondateurs s'étaient garanti un accès direct à des spécialistes de langue et de culture slave par des voyages à Cracovie (Bertschart 1993, p. 85 ; Ruffieux Ed. 1992, p. 266)²⁶. Jozef Wierusz-Kowalski fut à la tête de la faculté des sciences naturelles et avec ses deux assistants, Ignacy Moscicki et Jan Modzelewski, ce chercheur polonais créa l'une des premières entreprises de pointe du canton (Python F. 1988, p. 47 ; Kokurek 2011, p. 48). Par l'invention d'une nouvelle méthode de production d'acide nitrique et de condensateurs à haute tension, ils fondèrent ensemble la *Société générale des condensateurs électriques*, qui fournissait entre autres « la plus grande station télégraphique de l'époque, située sur la Tour Eiffel » (op. cit. p. 50). Ignacy Moscicki – futur président de la République de Pologne – « équipera [les laboratoires de l'Institut d'électrochimie de l'Ecole Polytechnique de Lvov où il enseign[era] avec du matériel acheté aux *condensateurs de Fribourg* » (Fedrigo 1992, p. 219 ; Python F. 1988, p. 48). Jan Modzelewski – lié entre-temps par mariage à la famille aristocratique fribourgeoise De Diesbach – deviendra ministre de Pologne à la législation polonaise de Berne (Fedrigo 1992, pp. 218 – 219).

Fribourg est la dernière des universités suisses à admettre « l'élément féminin » et, comme à Zürich, les étrangères furent initialement majoritaires. Si ce changement put s'opérer dans les mentalités, ce fut pour ménager les professeurs étrangers:

La question de l'admission d'étudiantes régulières devait à la longue préoccuper le Sénat académique et l'assemblée plénière de l'université. Le résultat des votes, les rares fois où les professeurs s'étaient occupés de cette question, était invariablement négatif par l'opposition assez marquée de la faculté des sciences qui craignait de se voir envahie par l'élément russe pétulant et fort peu apprécié dans les universités voisines. Peu à peu certains professeurs étrangers, habitués à voir chez eux côte à côte étudiants et étudiantes dans les salles de cours, appuyèrent cette proposition. Leur renom, leur influence, faisaient connaître notre université dans leur pays et des demandes d'inscription d'étrangères nous parvenaient de temps à autre obligeant le Sénat à revenir sur ce sujet controversé (Sutorius 1928, p. 265).

Durant le semestre d'hiver 1905/1906, des « dames âgées de 18 ans [...] en possession d'un diplôme de baccalauréat délivré par les autorités fribourgeoises » furent admises (ibid. cite le *Décret officiel du Conseil d'État*). Si l'on accepta d'accorder des équivalences aux Polonaises, c'est qu'on leur reconnaissait une proximité de valeurs morales²⁷. Les Suissesses ne dépasseront

²⁶ Decurtins avait été mandaté par Georges Python pour recruter des professeurs en Allemagne, en Pologne, en Autriche, en Belgique et en France (Ruffieux 1992, p. 266).

²⁷ Kowalski fut moteur dans la reconnaissance de diplômes entre la Pologne et la Suisse (Hulewicz 1938).

en nombre les étrangères qu'à la fin de la guerre²⁸. En 1918, 602 étudiants Polonais étaient passés par Fribourg et les Polonaises formaient le groupe national féminin le plus significatif (op. cit., p. 123 ; Bertschart 1993, p. 19). Cinq associations d'étudiants polonais virent le jour avant 1915, trace de leur implication dans la vie académique locale (Altermatt 2004, p. 149).

« Les rouages de l'université en exil » 1940 – 1945

Un régiment polonais se dirige vers la gare de Delémont, dans un ordre parfait. Le défilé est magnifique ; il s'ouvre par une fanfare jouant une marche militaire française. Ces hommes ont une tenue splendide ; des uniformes bien propres, et neufs. On est frappé par la flamme de leur regard, leurs visages intelligents, fiers et d'une étonnante distinction, fait remarquable, et qu'on a rarement constaté ces jours-ci dans certaines autres troupes étrangères ; un officier marche à la tête de chaque détachement. C'est la grande parade de la nation qui ne veut pas mourir (*La liberté* 145, 22 juin 1940 in Sygnarski, et. alt. 2000, p. 30).

En juin 1940, la seconde division polonaise composée de 12'500 hommes passe la frontière suisse dans le Jura et demande protection au Conseil fédéral (Altermatt 2004, p. 151 ; Sygnarski J. et alt. 2000, p. 28 et ss.)²⁹. Ces soldats sont alors répartis dans différentes régions et des mesures exceptionnelles se mettent en œuvre afin que les étudiants – du lycéen à l'intellectuel confirmé – ne prennent pas de retard dans leurs formations respectives (Skowronski de 1992, p. 51)³⁰. Trois des sept universités suisses installent des camps rattachés à leur institution : à Winterthur, l'Université de Zürich met en place des enseignements de philosophie, de médecine vétérinaire, d'architecture et d'électronique; un camp préparant aux métiers industriels et économiques s'organise d'abord à Gossau, puis est déplacé à Herisau, pour le compte de la Haute École commerciale de Saint-Gall. Fribourg, enfin, sépare les théologiens des étudiants en droit et sciences humaines et économiques dans les camps d'Hauterive et de Grangeneuve. Elle est la seule à offrir des enseignements en français. Ce projet est largement appuyé par des professeurs polonais en poste à ce moment-là, mais des professeurs suisses participent tout aussi

²⁸ Blanche Sutorius commente l'attitude traditionaliste des Fribourgeois à l'égard de l'instruction féminine et ses changements (lents) au début du XX^{ème} siècle (Sutorius 1923, pp. 260 – 261).

²⁹ Les Chasseurs à pied avaient été encerclés par les Allemands et ont été internés en Suisse selon les modalités prévues par la *Convention de La Haye* (Fedrigo 1992, p. 226). Pour approfondir la question du statut des internés polonais en Suisse, voir également l'ouvrage *Helvétie, terre d'accueil* (Sygnarski 2000, pp. 28 – 30). Les Allemands et les Soviétiques étaient entrés en Pologne en 1939 (Nicoulin 1990, p. 11).

³⁰ Demande du *Fonds Européen de Secours aux Etudiants* (organisation estudiantine européenne d'influence catholique) dans un rapport intitulé : « De l'aide intellectuelle aux étudiants internés et des facilités qui pourraient leur être accordées pour continuer leurs études en Suisse » (Skowronski de 1992, p. 41).

activement aux enseignements dispensés. Des assistants sont sélectionnés parmi les internés pour assurer une continuité entre les formations reçues en Pologne et en Suisse.

De par sa position, le Canton de Fribourg a été moins touché par « l'afflux de réfugiés que les cantons frontaliers » (Fedrigo 2000, pp. 127 – 128). Du fait des contacts étroits entre l'université et la Pologne, l'implication de l'*Alma Mater* semblait aller de soi :

L'Université de Fribourg qui s'est de tout temps efforcée de faciliter, sur une base largement chrétienne, le rapprochement entre les esprits [...] a créé une chaire de langue et littérature polonaises qui a contribué à une meilleure compréhension de leurs cultures respectives. Aussi nous paraît-il que notre université fribourgeoise a, actuellement, un rôle tout particulier à remplir en ce qui concerne la continuation des études des internés que nous hébergeons en Suisse. Ce rôle, notre *Alma Mater* est prête à l'assumer [...]. Fribourg possède de nombreux pensionnats et internats grâce auxquels il serait aisé de loger et de garder, sous une discipline strictement militaire, les internés qui fréquenteraient les cours universitaires (*Lettre de la Direction de l'Instruction publique et des cultes au DFP* du 9 septembre 1940 in Skowronski de 1992, p. 42).

Suite à une recommandation du Général Guisan ne souhaitant pas « la présence d'internés en uniforme dans nos villes universitaires », les camps s'établirent en bordure des centres ; ce sont les professeurs qui se déplacèrent pour dispenser leurs enseignements jusqu'en 1941 (op. cit. p. 43 ; Sygnarski et alt. 2000, p. 96). L'organisation étant « soumise au règlement militaire », le « statut d'étudiant n'annulait en aucun cas le statut de soldat » (op. cit., p. 98). La vie s'organisait sous un régime de semi-liberté, très strictement respecté dans un premier temps. Les étudiants n'étaient pas autorisés à suivre les cours publics ou à approcher des lieux médiateurs entre la Suisse et leur pays : la poste, la gare et son buffet, la cathédrale ainsi que le siège de l'association polonaise *Pro Polonia* (Skowronski de 1992, p. 61). Publiées en novembre 1941, des recommandations à la population fribourgeoise édictaient neuf règles à respecter dans leurs contacts avec les internés (op. cit., p. 64) : ne pas offrir d'argent, d'habits, de nourriture ou de billets de chemins de fer ; ne pas recevoir d'argent de leur part, d'effets militaires ou d'objets d'art faits par eux ; ne pas servir d'intermédiaire ni pour la poste, ni pour le téléphone, ni encore pour les aider à fuir. Les internés pouvaient fréquenter des habitations privées, aller au cinéma ou au théâtre, emprunter des bicyclettes en demandant des autorisations spéciales. La bibliothèque cantonale universitaire leur était ouverte ainsi que quelques salles de l'université. Durant les vacances scolaires, ils participaient au *Plan Wahlen* s'attelant à des travaux d'intérêt général, comme « journaliers chez des paysans » (Sygnarski et alt. 2000, p. 58 ; Fedrigo 1995, p. 127).



Les internés polonais dans l'auditoire B de l'Université de Fribourg Miséricorde,
tiré de Sygnarski et. alt. 2000, p. 106.

Dans sa « promen[ade à travers les camps], André Florinetti – délégué de la *Pax Romana* – dépeint la vie des internés militaires en Suisse ³¹. Il procède par *tableaux* pour décrire l'atmosphère de ce lieu coupé du monde où se côtoyaient des personnes de toutes les nationalités:

Entrons chez les juristes, les plus nombreux ; un officier d'artillerie, avocat de renom dans la vie civile, initie ses étudiants de première année aux beautés du *Code Napoléon*. Dans la salle voisine, un simple soldat, brillant ingénieur d'une grande usine du Midi, donne un cours sur la résistance des matériaux. Plusieurs officiers sont parmi ses auditeurs. Ce n'est pas la caractéristique la moins curieuse de cette université militaire que d'entendre le professeur, simple soldat de 2^{ème} classe, dire à son étudiant-lieutenant : « Monsieur, vous ne savez pas votre leçon, je ne suis pas content de votre travail ». Passons chez les étudiants en lettres où le recteur d'une de nos universités romandes, helléniste bien connu, commente Platon. Parmi ses élèves, ces deux voisins que l'amour du grec a rapprochés sont un professeur de séminaire et un pasteur, les deux aumôniers du camp. Jetons un coup d'œil à la section « bachot ». Nous y verrons un capitaine aviateur, professeur de mathématiques au célèbre collège Stanislas de Paris, initier un auditoire particulièrement juvénile aux mystères de l'équation et du trinôme du second degré (Florinetti 1940, p. 448).

La *promenade* fonctionne comme une *vitrine*, une visite guidée des camps à l'attention des lecteurs suisses, auprès desquels l'investissement de moyens financiers et matériels doit être légitimé.

A partir de 1944, les autorités responsables assouplissent les règles de discipline en vigueur et préparent les étudiants étrangers au départ en leur *fabriquant* des souvenirs : excursions touristiques et sportives, stages dans l'administration et dans les entreprises (Fedrigo 1992, p. 229). Aux yeux de la population, l'image des Polonais – ces « premiers résistants au nazisme » – se détériore à mesure qu'ils passent du statut d'interné à celui d'étudiant ordinaire (Sygnarski J. et alt 2000, p. 96, Fedrigo ; 1992, p. 228) :

Des femmes rôdaient autour des camps [...] les officiers polonais, élégants, racés, connaissaient un succès flatteur et souvent inopportun. Bientôt, nos soldats, qui restaient sous les armes [...] se sentirent délaissés et conçurent quelques petites amertumes des préférences manifestées à l'endroit des étrangers » (Aerny 1984, p. 53).

³¹ A Fribourg, c'est surtout la présence des étudiants polonais qui a marqué les esprits, mais au même moment, des Français ont été internés, et d'autres nationalités encore. Au sujet des internés espagnols et italiens, Fedrigo 1995, pp. 124-125 et 131 – 132.



« A Ivesco, on aménageait sans peine des moments de récréation ! »
tiré de Sygnarski et. alt. 2000, p. 166

L'intellectuel exilé : une figure prête à l'emploi ?

A travers la biographie des frères Bronarski et le récit de leur passage à Fribourg, Renata Latala explore les *espaces constitués d'exilés* en termes de *formes de sociabilité spécifiques* (Latala 2002, p. 49). L'auteur montre que les lieux, les milieux et les réseaux formés à distance engendrent un type particulier de discours patriotique, prenant la forme de productions intellectuelles spécifiques – critiques ou engagements politiques, productions artistiques, littéraires ou scientifiques. Le lettré distancié de sa terre devient non seulement un *gestionnaire de biens culturels* pour le compte de sa patrie, mais il est également un producteur d'histoires sur elle ³².

Alors que les autorités tentent de décourager toute action de propagande, l'activisme politique des Polonais à Fribourg prit la forme de rencontres dans des salons privés et de publications destinées à l'exportation (Fedrigo 1992, pp. 230 – 231). Une *Petite encyclopédie polonaise* avait été éditée à Lausanne en 1916 et un chantier préparait une *Grande encyclopédie*, dont les trois premiers tomes sont parus aux éditions La Balconnière de Neuchâtel (*Vie politique et sociale* et *Vie économique* (1946), *Vie culturelle et artistique* (1947)) ³³. Durant les années de guerre, le journal catholique *La Liberté* multiplia les articles sur la thématique « civilisation polonaise », afin d'y présenter les églises de Cracovie, la « Rome de la Pologne », et d'y dresser le portrait de figures emblématiques (Kasprzycki 2006, p. 27 – 30). Les chœurs des camps étaient invités dans toute la Suisse, le groupe de Fribourg a même été diffusé par la radio suisse romande : « La souplesse et la qualité naturelle des voix slaves, une discipline collective remarquable, tant dans l'ordre rythmique que dans l'accent et la nuance, la fraîcheur du répertoire où folklore religieux ou profane tenait la place essentielle » (*Journal de Genève*, 12 février 1945, p. 4).

³² On doit à Modzelewski la direction des chantiers de l'*Encyclopédie*. Il fut animateur du Comité *Pro Polonia* pour les victimes de guerre et délégué de la Croix rouge polonaise. En tant que ministre, il devint un personnage clé dans la médiation entre la Pologne et la Suisse pour continuer à promouvoir les mobilités estudiantines (Fedrigo 1990, p. 225).

³³ Rosé, A.-C. (1945). *La Politique polonaise entre les deux guerres*. Neuchâtel : La Balconnière. Rosé, A.-C. (1945-1947). *La Pologne 1919-1939*. Neuchâtel : La Balconnière.



Représentation théâtrale des Polonais à Massagno en 1942, tiré de Sygnarski et. alt. 2000, p. 155.

Contrairement aux enfants étrangers invités en vacances, dont on craignait qu'ils ne puissent « s'incruster », un non-retour n'était pas envisagé pour les étudiants internés (ibid.). Mais, en guise de précaution, on avait décidé « qu'aucun diplôme [ne leur serait] remis avant la fin de l'internement » (Skowronski de 1992, p. 145). L'une de leurs pièces de théâtre porte le nom de « *Suisse... Auf Wiedersehen* » et un texte publié dans le *Courrier des camps* décrit la Suisse telle une « escale », une « île montagneuse émerge[ant] du déluge », où des « Mutti » – mairaines de substitution – « remplace[nt] » les foyers dont ils sont éloignés (Florinetti 1940, p. 449) :

Adieu Helvétie !

Il nous semblait alors que cette île montagneuse, qui émergeait du déluge allemand, ne serait pour nous qu'une escale momentanée sur notre voie de soldat [...] Pays tranquille [...] Les femmes suisses de tout âge et de toute position sociale [...], c'est leur bonté et leur complaisance qui remplacèrent en quelque sorte nos propres foyers dont nous avons été arrachés pour si longtemps. C'est donc elles qui contribuèrent le plus à nous rendre supportable cette « prison sans grillage », comme on pourrait définir à juste raison, notre vie d'internés. Goniec Obozowy, « Courrier du camp », paru en juin 1945 dans le dernier numéro du *Journal officiel des internés polonais*, (Sygnarski et. alt. 2000, pp. 212 – 214).

En mars 1946, les camps fribourgeois furent dissous. Entre 1950 et 1960, on ne recense plus que 44 polonais inscrits à l'Université de Fribourg.

2.2.3. Réouverture sur le monde après 1945

Après les guerres en Europe, l'*helvétisation* des effectifs des hautes écoles suisses se stabilise. A Fribourg, le décroissement de l'internationalisme est lié « aux circonstances plutôt qu'à une volonté politique (Ruffieux Ed. 1992, p. 176). Des « initiatives [...] pour revenir au cosmopolitisme de naguère » se multiplient et, avec la réouverture des frontières, l'université retrouve progressivement sa vocation internationale (op. cit., p. 203). Mais la reconfiguration du monde entraîne une diversification des motifs de séjour des étudiants étrangers (op. cit., pp. 229 – 230). Tout en restant fortement international, le corps professoral se laïcise. C'est dans ce contexte que l'on accueille, par exemple, d'anciens soldats américains pour un programme spécial de cours (op. cit., p. 192)³⁴. Alors que les représentants des anciens bassins de recrutement deviennent rares – l'Europe de l'Est étant sous domination soviétique – on assiste à l'arrivée de pupils plus *exotiques*, issus d'anciens empires coloniaux. Dès 1927, l'Œuvre et le Foyer St. Justin distribuent des bourses d'études à des étudiants étrangers en provenance de pays du Sud (Ridoré 1992, p. 321). La « motivation[,] religieuse et missionnaire » relaie les visées de « rayonnement culturel et religieux » de Python; on soigne l'« image [du] christianisme [...] que [les étudiants] emportent en rentrant chez eux » (Ridoré p. 323 cite le Père Bernardin Wild, l'un des directeurs de St. Justin) :

En Europe surtout s'impose le travail essentiel : les introduire dans un bon milieu, créer pour eux des foyers, les orienter vers des écoles convenables, leur donner l'impression de connaître le catholicisme sans avoir l'air de faire du prosélytisme, – en un mot, remplacer un peu leur famille et leur patrie. Souvent un secours matériel sera la condition de leur venue (*Bulletin de l'Œuvre* 1936, p. 4)³⁵.

La formation de ces élites *païennes* passe aussi bien par un secours matériel que par un soutien affectif durant des *foyers de vacances* où l'on « rattrap[ait] » des étudiants « fréquent[ant] des milieux non catholiques » durant l'année académique...

³⁴ Programme type offert par le commandement des forces d'occupation en Allemagne, *l'US Army College Courses* (Ruffieux 1992, p. 192). Le retour simultané de plusieurs générations de combattants désirant reprendre leurs études avait, en effet, provoqué un encombrement des universités aux États-Unis.

³⁵ Le *Bulletin de l'Œuvre* est une publication que nous avons pu consulter dans les archives de l'*Institut de St. Justin* à Fribourg.

Ils permettent à des étudiants de pays de mission qui, pendant l'année scolaire, fréquentent des milieux non catholiques, de se trouver en Suisse dans une ambiance qui leur permet de nous comprendre. Bien des préjugés tombent, et il est arrivé déjà que des conversions se sont amorcées pendant les vacances organisées dans notre chalet du Lac Noir. Nous n'exerçons aucune pression mais c'est précisément cela qui ouvre les yeux de beaucoup, venant d'abord avec une méfiance certaine. Ils nous posent alors d'eux-mêmes une quantité de questions, et les prêtres qui sont chargés de la direction de la colonie de vacances sont heureux d'y répondre, comme aussi les étudiants catholiques qui se joignent à nous pour créer un milieu favorable à nos hôtes (*Bulletin de l'Œuvre* 1936, p. 13).

« Dans les années 60, le *Tiers-Monde* s'impose à la conscience mondiale, à la fois comme problématique et comme acteur face aux deux blocs sur l'échiquier » (Ridoré 1992, p. 322). Une dimension *humaniste*, bientôt *humanitaire*, vient en renfort à la « lutte contre l'offensive communiste » : il faut donner aux « leaders africains le *background* idéologique qui les immunisera contre l'idéologie communiste » (ibid. cite *The US Project for Training African Professional Leaders in Switzerland* 1960) :

Les milieux catholiques prennent de plus en plus conscience – bien qu'encore trop lentement – de l'importance qu'il y a de s'occuper des jeunes d'Outre-mer qui viennent étudier dans les universités occidentales. Ce sont eux les futurs chefs de leur peuple ; ils exerceront une influence considérable pour le bien ou pour le mal. Nous ne pouvons que nous réjouir de tout progrès réalisé dans cette action, mais nous n'avons pas le droit de méconnaître les efforts entrepris par les ennemis du Christ, afin de gagner ces jeunes à leur idéologie. En voici un exemple précis : de nombreux Africains sont inscrits à l'institut d'Études économiques et Sociales de Prague. Une enquête approfondie a révélé certains détails indiquant clairement que cet institut n'est rien d'autre qu'une école de formation révolutionnaire. On y voit entrer et sortir des étudiants étrangers de toutes races et de toutes couleurs. Les Noirs sont en majorité et proviennent de toutes les régions de l'Afrique. Ils y arrivent un jour, tous frais payés et y demeurent trois ans, durée des « études » qui leur confèrent une licence très spéciale pour devenir licencié ou docteur [...]. Aucun enseignement ne s'appelle « économie ». L'unique matière qui est enseignée dans cet institut est le communisme. C'est une université où se fait l'apprentissage de certaines méthodes et matières aptes à l'action et à la propagande : un séminaire communiste pour étudiants africains et asiatiques de tous pays (*Bulletin de l'Œuvre*, juin 1969).

Alors que la décennie précédente avait été sélective à l'égard des étudiants du *Tiers-Monde* inscrits à Fribourg – en 1955 sur 533 inscrits dans les hautes écoles suisses 47 seulement sont à l'*Alma Mater* – à partir des années 60, ce public arrive en masse pour atteindre, en 1981, le nombre de 270 en provenance de 50 pays différents³⁶. A côté des missionnaires, nombreux s'inscrivent en droit, en sciences, en sciences économiques et sociales. A partir des années 60, l'étudiant étranger « colorait » donc les rues de la ville par « son idiome » et son aspect physique: « Une belle noire avec une belle robe, c'est un beau tableau devant la cathédrale de Fribourg ! » (Python F. 2001)³⁷.

³⁶ C'est ainsi qu'on parlait de l'Afrique, d'Amérique latine et d'Asie, « partag[eant] une situation comparable et un certain nombre de caractéristiques en fonction de critères géopolitiques, politiques, socio-économiques et démographiques », dans les années 1960 (Ridoré 1992, p. 320).

³⁷ Émission de radio : *L'Université de Fribourg et son histoire: avec le professeur d'histoire contemporaine, générale et suisse, Francis Python* (Domaine parlé 2001). Lausanne: Espace 2 (Radio suisse romande).



« Avec un vif intérêt, les invités suivent le jeu scénique haïtien »
Bulletin de l'Œuvre, mars 1970, pp. 4 – 5.

Extrait tiré de la page de droite :

Tout cela fait partie d'une telle fête d'inauguration. Mais ce qui donnait à cette soirée son cachet particulier, c'était les productions préparées par nos boursiers. Dans une suite variée et colorée, ils nous emmenèrent à Tahiti, au Brésil, en Argentine, au Congo, au Rwanda, en Guinée Équatoriale, en Corée, à Formose, en Inde et au Vietnam. En conclusion, un étudiant chinois nous présenta un jeu de flambeaux « endiablé » [...].

C'est maintenant à nous de faire de cette nouvelle maison « une patrie temporaire » pour nos étudiants et de l'animer d'une chaude bonté et d'une tranquille fermeté, afin qu'ils puissent y vivre joyeusement et dignement tout en préparant leur avenir pour le bien de leur patrie bien-aimée.

2.2.4. Des *Weltsprachen* aux langues nationales

En 1978, on considérait encore [à Fribourg] que l'université était une greffe qui n'avait pas bien pris [...]. Alors que la réalité sociologique montrait que l'université était plus helvétique qu'internationale, et qu'elle était plus cantonale qu'auparavant ³⁸.

Dans l'esprit du citoyen fribourgeois, l'idée que l'université était une *enclave* et ses représentants « trop à l'écoute des besoins d'autres milieux et d'autres régions de la Suisse et de l'étranger » (Ruffieux Ed. 1992, p. 210) eut la vie longue. Si la proportion d'étudiants étrangers n'a fait que baisser – 70 % en 1910, 36 % en 1950, 25 % en 1980, pour tomber à 14 % au début des années 90 – en chiffres absolus cette présence augmente (Python 2001 ; Ruffieux Ed. 1992, pp. 1154 – 1155). Quand, en 1969, la Confédération décide de soutenir financièrement les universités cantonales – se rendant à l'évidence qu'elles servaient des intérêts *nationaux* en accueillant des étudiants provenant de toutes les régions de Suisse, le bilinguisme, pratiqué de fait depuis sa fondation, s'officialise à l'Université de Fribourg: d'*internationale* celle-ci devient *nationale*. Ce recentrage sur les *Weltsprachen* participera à la réconciliation des Fribourgeois avec leur université, mais aura également un impact sur le *visage* de l'étudiant étranger venant y faire ses études (ibid.).

2.2.4.1. *Emboîtements linguistiques : la Suisse, Fribourg et son université*

Les trois langues administratives de la Suisse – l'allemand, le français et l'italien – sont égales en droits depuis 1848 et la quatrième langue, le Romanche, est devenue officielle en 1939 (Langner, Imbach 2000, p. 461). Si les frontières linguistiques du pays sont restées stables, c'est que ses habitants sont restés longtemps sédentaires. Aujourd'hui, le « principe de territorialité » protège les aires géographiques et leurs langues ³⁹. La Suisse plurilingue est officiellement bi-confessionnelle – protestante et catholique – mais le découpage des religions cantonales ne se superpose pas à celui des langues. C'est le « partage [d']une culture politique commune (la démocratie directe [et] le fédéralisme) » qui « constitue un lien puissant » entre les Suisses (Windisch 2007, p. 14). Si l'industrialisation a amené une plus grande mobilité des locuteurs, un

³⁸ Voir note 37.

³⁹ C'est le *principe de territorialité* qui reconnaît un « enracinement géographique des langues » (Gohard-Radenkovic, Kohler-Bally 2005, p. 250). Lors de démarches administratives, commerciales ou publiques, chacun doit pouvoir communiquer en utilisant la langue officielle en vigueur sur le territoire.

mélange de leurs langues et de leurs religions, « les traces de ces anciennes divisions restent » néanmoins fortement ancrées en Suisse (Langner, Imbach 2000, p. 461). Les frontières linguistiques internes ne correspondent d'ailleurs plus forcément aux frontières externes avec la France, l'Allemagne, l'Autriche et l'Italie ⁴⁰.

La ville de *Freiburg-im-Üchtland* a été fondée telle une ville bilingue en 1157, au carrefour des mondes latin et germanique. Au moment de rejoindre la Confédération, en 1481, les Romands de Fribourg durent se plier à une réalité de *germanisation galopante*, au point que le « français soit interdit comme langue publique » (op. cit., p. 462). Avec l'occupation des troupes napoléoniennes, la situation se renversa et une « tendance à l'équité entre allemand et français » s'établit progressivement. Si elle est officiellement bilingue, la ville de Fribourg est de fait majoritairement francophone, mais siège dans un canton où la majorité des districts sont monolingues germanophones ⁴¹. Aujourd'hui, Fribourg sait tirer parti de sa position à la frontière des langues. Les milieux professionnels et ceux de la formation en ont saisi l'enjeu :

Fribourg représenterait en quelque sorte, à un niveau microsociologique, la future Europe des langues, une sorte de laboratoire ou mieux d'observatoire géopolitique où s'affrontent et se négocient les rapports entre les langues (Gohard-Radenkovic, Kohler-Bally 2005, p. 250).

L'Université de Fribourg est donc une enclave majoritairement germanophone, doublement enchâssée dans une ville francophone et un canton majoritairement germanophone. Le taux d'étudiants suivant des études francophones était de 35% au début des années 2000, celui de ceux inscrits en allemand était de 43% et de ceux menant des études bilingues de 18% (Langner 2007). Actuellement, de nombreux cursus d'enseignement s'ouvrent en anglais également.

Durant l'année académique 2004/2005, le chiffre significatif de 10'000 étudiants a été atteint à l'Université de Fribourg, dont 18 % d'étrangers (*Annuaire Statistique du Canton de Fribourg* 2011, p. 370). Ces chiffres, malheureusement, ne permettent pas de distinguer les étudiants non-nationaux, ayant exécuté leurs études secondaires en Suisse, des étrangers venus à Fribourg pour

⁴⁰ Suivant les époques, les Suisses se sont rapprochés des habitants de pays limitrophes parlant la même langue ou, au contraire, avec leurs compatriotes en se réfugiant dans leur « hinterland *naturel* ». Ces fluctuations ont fait que la « mosaïque pouvait devenir très fragile et constituer une force centrifuge en ce sens que chaque communauté linguistique aurait pu être tentée de prendre fait et cause pour le pays étranger dont elle partage la langue et la culture » (Windisch 2007, p. 17).

⁴¹ L'introduction généralisée dans le primaire de l'allemand (représenté par une minorité germanophone à Fribourg) a été rejetée par les Fribourgeois lors du référendum du 21 septembre 2000, en vertu du principe de territorialité.

y suivre un cursus académique⁴². Ils ne comprennent pas non plus les étudiants de mobilité courte, venus par le biais de programmes tels qu'*Erasmus*.

Fribourg n'échappe pas à la mouvance touchant les universités du pays depuis quelques années : Dans un souci d'internationaliser – avec l'introduction de Bologne – de nouveaux types d'inclusion(s) / exclusion(s) se sont mis en place qui ont fait baisser le nombre d'étudiants étrangers en provenance de certains pays, ou de certains programmes. La fermeture des CIUS – une école fédérale qui proposait, depuis plus de quarante ans, des cours aux étudiants étrangers dont le diplôme secondaire n'était pas reconnu afin de les préparer à l'examen d'admission aux universités suisses – est symptomatique de ces nouvelles volontés politiques. Cette fermeture participe d'un tournant irréversible dans l'histoire de son université, des publics qu'elle accueille et qu'elle forme.

⁴² Proportionnellement, la Suisse attire plus d'étudiants étrangers au statut de doctorant que d'étudiants *Erasmus*. Selon Endrizzi, cela s'explique par « l'attrait des programmes de recherche proposés et/ou par la volonté politique de recruter des étudiants à un stade plus avancé de leur parcours, dans le cadre plus large d'une volonté politique d'immigration qualifiée » (Endrizzi 2010, p. 7).

2.3. Le travailleur étranger en Suisse

2.3.1. Le XX^{ème} siècle, de crise en *surchauffe*

La Suisse est un pays d'immigration qui s'est toujours ignoré – et qui s'ignore encore (Piguet 2009 [2004]). Pourtant, proportionnellement, elle maintient sur son sol plus d'étrangers que ne le font les États-Unis – pays s'affirmant comme destination d'émigration⁴³. Depuis le XIX^{ème} siècle, la question de *l'invasion étrangère* en Suisse déteint sur la légitimation de n'appartenant pas aux locaux au sein des universités nationales et sur le marché de l'emploi. Elle s'explique en partie par des raisons structurelles. Après 1848, des artisans qualifiés en provenance de pays limitrophes s'installèrent dans les premières villes industrielles de Suisse pour créer des entreprises. *Nestlé* – fondée par un Allemand, Henri Nestlé – diffuse une image de *swissness* autour de la planète et Ludwig Knie – fondateur du cirque national – a été naturalisé au début du XX^{ème} siècle (Talerman 2009, Berger 2013).

Au XIX^{ème} siècle, les ouvriers sur le sol suisse étaient majoritairement de nationalité italienne. La *Convention entre la Suisse et l'Italie*, datant du 22 juillet 1868, témoigne de l'extraordinaire libéralisme du moment (Piguet 2009 [2004], p. 13). Elle assurait un traitement égal entre les Italiens et les nationaux : « les citoyens de chacun des deux États, ainsi que leurs familles, pourvu qu'ils se conforment aux lois du pays, pou[vaient] librement entrer, voyager, séjourner et s'établir dans chaque partie du territoire ». Après la Première Guerre mondiale, le taux d'étrangers en Suisse chuta de deux tiers et en 1931, une *Loi fédérale sur le séjour et l'établissement des étrangers (LSEE)* fut promulguée, liant pour la première fois permis de séjour et permis de travail⁴⁴. De cette loi résultaient trois statuts régulant le séjour des non-nationaux : le statut de saisonnier, le permis annuel B et le permis d'établissement C. Par un « principe de rotation », elle assurait le caractère réversible des séjours de ceux que l'on appelait les *Gastarbeiter*, littéralement les *travailleurs invités* (Bolzman 1996, p. 391).

⁴³ « Les pays d'immigration hautement développés peuvent utilement être classés en trois catégories : les importateurs de main-d'œuvre postcoloniaux (la Grande-Bretagne, les Pays-Bas et la France) forment un groupe ; les pays qui ont tenté de s'en tenir à des « modèles de travailleurs migrants » et qui cultivent l'illusion de ne pas être des pays d'immigration (l'Allemagne, la Suisse, la Belgique) forment le deuxième groupe, tandis que les pays qui ont opté pour des politiques d'établissement permanent forment un troisième groupe » (Castle 1994, p. 377).

⁴⁴ Loi fédérale du 26 mars 1931 sur le séjour et l'établissement des étrangers (LSEE), (RS 1 113).

Au début des années 1960, l'économie suisse battait son plein au point que l'on craignit une *surchauffe* (Piguet 2009 [2004], p. 21). Des mesures de plafonnement furent proposées par ceux qui – prévoyant l'inflation – imputaient aux travailleurs étrangers une trop forte consommation (biens, services, logements). C'est la diffusion d'un premier discours au sujet de l'*Ueberfremdung*, « la menace de surpopulation étrangère » (op. cit., p. 134)⁴⁵. Par un *Arrêté fédéral du 9 janvier 1965*, le Conseil Fédéral imposa une réduction du personnel étranger à 5% dans les entreprises, mesure doublée d'une interdiction de tout accroissement de l'effectif total des travailleurs. En mai 1969, une initiative populaire lancée par le parti *Action Nationale contre la pénétration étrangère*, connue sous le nom de son instigateur, James Schwarzenbach, proposa que :

Dans aucun canton, le nombre d'étrangers ne [soit] supérieur à 10 % (à l'exception de Genève où la limite est de 25%). [Et qu'] aucun citoyen suisse ne [doive] par ailleurs pouvoir être congédié aussi longtemps que des étrangers de la même catégorie professionnelle travaillent pour son employeur (op. cit., pp. 28 – 29).

Rejetée à 54%, cette initiative fut néanmoins « responsable de l'adoption d'une politique de plafonnement global » des étrangers « reposant sur des quotas d'admission annuels » (ibid.).

Après le premier choc pétrolier de 1975, la Suisse fit état d'un taux de chômage excessivement bas. Ce taux s'explique par la fonction d'amortissement conjoncturel joué par les travailleurs saisonniers et les frontaliers qui avaient perdu leur travail, mais qui n'apparaissaient pas dans les chiffres (op. cit., p. 38). Lors du ralentissement conjoncturel de 1993, le même phénomène se produisit avec des travailleurs portugais et yougoslaves⁴⁶.

A partir des années 1980, les motifs d'immigration se sont diversifiés. Au-delà des personnes venues par le biais du regroupement familial, on observe l'arrivée de rentiers aux revenus suffisants pour vivre en Suisse, d'étudiants étrangers, de réfugiés et de cas humanitaires, de fonctionnaires internationaux et de diplomates (op. cit., p. 50). L'évolution de cette immigration non économique aura pour effet de diminuer l'impact des contingentements et, contrairement aux mouvements de travailleurs, elle continuera en période de basse conjoncture. Beaucoup moins contrôlable puisqu'engendrée par de multiples facteurs *pull* and *push*, elle fait craindre à

⁴⁵ Pour *Ueberfremdung*, voir note 22.

⁴⁶ La provenance nationale des immigrants se diversifiant dans les années 80, parler une langue nationale est devenu un critère pour l'obtention de la nationalité suisse (Arlettaz 2013).

certaines que ses coûts – liés à des *difficultés d'intégration* – n'effacent les bénéfices économiques que l'on reconnaissait jusque-là à l'immigration de main-d'oeuvre.

2.3.1.1. La Suisse et l'Europe, la crainte de l'isolement

Entre 1985 et 1990, 26 pays européens mettent en place un dispositif de surveillance commun du nom d'*Espace Schengen* et la Suisse – par sa situation géographique et ses intérêts commerciaux – ne pouvait pas rester à l'écart. Après le rejet de son entrée dans l'Espace économique européen (EEE) en 1992, sept accords bilatéraux se sont conclus avec l'UE en 1997. L'un de ces *Accords* stipule l'introduction progressive de la *libre circulation* (ALCP) des ressortissants suisses et de ceux des États membres de la Communauté européenne (CE).

De la *proximité culturelle* au *niveau de qualification*

Mandaté par le *Conseil suisse de la science* pour examiner « le phénomène de la société multiculturelle », le sociologue zurichois Hans-Joachim Hoffmann-Notwotny – l'un des théoriciens de la migration les plus connus du monde germanophone – publia un rapport intitulé : *Chancen und Risiken multikultureller Einwanderungsgesellschaften* en 1992⁴⁷. Dans ce rapport, il évalue les avantages et les désavantages liés à l'immigration pour un pays comme la Suisse (Castle 1994, p. 371). La *culture*, pour lui, est un important facteur d'intégration. Ainsi, « plus la distance culturelle des immigrants par rapport à la société d'accueil est grande, plus l'assimilation des individus à intégrer est difficile » (Caloz-Tschopp 1996, p. 398). *Assimilation* et *acculturation* sont, à son avis, des concepts équivalents – signifiant l'abandon progressif de la culture d'origine pour l'adoption d'une nouvelle identité ethnique. Le maintien de l'identité culturelle d'origine pour un immigrant n'est donc pas désirable, dans la mesure où elle accentuerait sa marginalisation sociale (Bolzman 1996, pp. 385 – 386). L'auteur en conclut que « l'immigration en provenance du *Tiers-Monde* conduit inévitablement à des sociétés aux *cultures incompatibles* » (Castle 1994, p. 372 cite le *Rapport* de Hoffmann-Notwotny 1992,

⁴⁷ La notion de *pays éloigné* avait été introduite en 1964. Les *pays éloignés* étaient ceux dont il ne valait mieux pas recruter des travailleurs (Turquie, Grèce, Yougoslavie, mais pas le Canada ou les USA).

p. 26, nos italiques)⁴⁸. Cette thèse a influencé une vision politique qui – matérialisée par la politique des cercles – verra l'apparition de deux catégories d'étrangers en Suisse.

Le modèle des trois cercles

A partir de 1992, le recrutement de main-d'œuvre étrangère devait respecter des critères de sélection basés sur la proximité géographique et culturelle. Le cercle intérieur – régulé par l'ALCP – regroupait les membres de la Communauté Européenne et les pays de l'AELE. Le cercle médian comprenait des pays hors CE et AELE où le Conseil Fédéral souhaitait néanmoins pouvoir recruter de la main-d'œuvre dans le cadre d'une politique restrictive: le Canada, les USA et certains pays d'Europe centrale, et de l'Est qui n'étaient pas encore entrés dans l'Union. Le cercle extérieur était constitué de tous les autres pays dont on disait qu'aucun immigrant ne pouvait être accepté, sauf dans le cas exceptionnel d'un spécialiste hautement qualifié. Le modèle des trois cercles était la solution de compromis trouvée en matière de politique migratoire entre les entreprises suisses – recrutant traditionnellement dans le bassin européen – et les branches internationales ayant recours à des spécialistes hautement qualifiés, pour qui l'on ouvrait exceptionnellement la porte du marché du travail extra-européen. Aux partis politiques, dont la lutte contre l'immigration avait traditionnellement été le cheval de bataille, on garantissait ainsi une « migration culturellement invisible » dans « un nouveau contexte international de rapprochement avec la communauté européenne » (Piguet 2009 [2004], p. 59).

Le modèle des deux cercles

Après quelques années de fonctionnement, le modèle des trois cercles est attaqué sur deux fronts. D'une part, les milieux professionnels désirant élargir leur bassin de recrutement à l'international et d'autre-part la Commission fédérale contre le racisme. Pour cette dernière, le critère de proximité / distance culturelle pose problème.

⁴⁸ Hoffmann-Notwotny, H.-J. (1992). *Chancen und Risiken multikultureller Einwanderungsgesellschaften*, Berne, Conseil Suisse de la science, FER-Bericht, n° 119.

Pour être reconnu comme appartenant au deuxième cercle, selon ce critère, un pays devait :

- respecter les Droits de l'homme ;
- présenter un milieu culturel aux conditions de vie proches des nôtres (ayant un caractère européen au sens large) ;
- nourrir des relations commerciales solides avec la Suisse et avoir une tradition de bonnes relations de recrutement de main-d'œuvre (Piguet 2009 [2004], p. 61).

Une nouvelle commission formée de spécialistes des migrations issus des milieux universitaires recommande, dans un rapport publié en 1997, de substituer le modèle des trois cercles par un système de permis à points. Selon ce système, déjà en vigueur en Australie et au Canada, l'immigrant ne serait plus sélectionné en fonction de son origine géographique mais selon ses qualifications individuelles (degré de formation, expérience professionnelle, âge, connaissances linguistiques).

A la fin de l'année 1998, le modèle des trois cercles fut abandonné, mais non pour le système de permis à points, jugé trop complexe. Ce dernier influencera, néanmoins, la nouvelle Loi sur l'immigration (LEtr), destinée à remplacer la LSEE de 1931, visant à privilégier le niveau de qualification comme critère d'admission pour les ressortissants de pays non membres de l'UE (LEtr, articles 23 al. 1 et 2) ⁴⁹:

Seuls les cadres, les spécialistes ou autres travailleurs qualifiés peuvent obtenir une autorisation de courte durée ou de séjour. [...] La qualification professionnelle de l'étranger, sa capacité d'adaptation professionnelle et sociale, ses connaissances linguistiques et son âge doivent en outre laisser supposer qu'il s'intégrera durablement à l'environnement professionnel et social (op. cit. p. 117).

C'est la naissance du *modèle des deux cercles* avec un cercle intérieur constitué, comme dans le premier modèle, des membres de l'UE et de l'AELE, et un cercle extérieur comprenant toutes les autres nationalités. Le critère de distinction de la « proximité culturelle » est remplacé par celui du *degré de qualification* ⁵⁰. La LEtr démultiplie les statuts de séjour de courte durée (un an au plus), et participe à la formation de « nouvelles circulations migratoires », les *Global Nomaden* (Zürcher 2008, p. 14). Ces nouvelles formes de mobilité concernent les cadres de

⁴⁹ Loi fédérale sur les étrangers (LEtr) de 1998. <http://www.admin.ch/opc/fr/classified-compilation/20020232/index.html> ; entrée en vigueur en 2008.

⁵⁰ Le *processus de naturalisation*, d'ailleurs, est en train d'être modifié par le Conseil national en ce sens. Alors que jusqu'à présent l'on exigeait des candidats de savoir parler une langue nationale, la volonté est aujourd'hui qu'ils sachent l'écrire (Berger 2013).

firmes multinationales, les artistes, les scientifiques ou les étudiants. Malgré des *soft factors* attrayants comme la qualité de vie, la beauté de la nature, les systèmes de santé et scolaires, ces migrations correspondent à de nouvelles formes d'instabilités rendant impossible la conception de projets à long terme dans le pays d'accueil.

2.4. Synthèse de la partie contextuelle

Dans cette partie contextuelle, nous avons adopté une vision diachronique (hier – aujourd’hui), doublée d’une analyse en emboîtement des espaces concernés (Suisse > Fribourg > Université de Fribourg). Ce jeu de focales croisées s’est centré sur deux figures sociologiques limites s’incarnant potentiellement durant le parcours académique d’un étranger en Suisse : l’étudiant et le travailleur étrangers. La rédaction de ces deux volets de contexte – l’historique et l’actuel – a servi de préparation au terrain d’enquête puisqu’il nous a permis d’affiner nos propres objectifs de recherche. Nous avons démarré cette thèse avec le sentiment que la Suisse (et Fribourg en particulier) était en train de changer son attitude à l’égard des étudiants étrangers, mais cela restait à prouver...

Depuis sa fondation, l’Université de Fribourg avait traditionnellement accueilli en son sein des intellectuels liés à ses réseaux catholiques, dans la perspective non voilée de « diffuser » à travers eux « l’esprit de Fribourg » (Python G., cité par Devaud 1940-1941). Si les *Weltsprachen* avaient, initialement, joué un rôle clé dans l’arrivée d’étudiants étrangers – et d’étudiantes étrangères ! – commençant un cursus à Fribourg dans une logique de mobilités enchaînées, ce sont précisément ces langues – articulées dans le cadre d’un bilinguisme officiel – qui furent responsables de l’*helvétisation* des effectifs. Par l’adoption du système de Bologne, le profil de l’étudiant étranger en Suisse se modifia de manière irréversible. A Fribourg, les personnes de provenances lointaines, inscrites en bachelor, dont la durée du séjour était indéterminée, furent remplacées par des Occidentaux, venus à partir du master par le biais de programmes d’échange institutionnalisés à durée déterminée, étudiant en anglais le plus souvent. Alors que l’Université de Fribourg avait pu se targuer longtemps d’être la plus internationale des hautes écoles du pays, elle a perdu aujourd’hui cette spécificité.

Nous avons tenté, quand cela fut possible, d’animer ce contexte de voix de co-acteurs de la mobilité étudiante, à travers des articles de presse contemporains aux faits traités, ou des retranscriptions de discours oraux. Cela nous a permis de voir se profiler différents regards posés sur l’étudiant et le travailleur étrangers à différentes époques – ces discours étant toujours centrés sur le rapport entre *éducation des élites* et *identité nationale*. Durant les années de fondation des universités suisses – par manque d’esprits formés – l’apport extérieur de professeurs et d’étudiants était une revendication. Progressivement, l’*helvétisation* des publics offrit leur

autonomie aux universités nationales qui se mirent – après les deux Guerres mondiales – à débattre des bienfaits de la mixité culturelle.

Ce fut l'apparition de discours qui, nous le verrons, sont parvenus jusqu'à nous. D'un côté, les *protectionnistes* – représentés ici par Sauser-Hall – inquiets qu'une « hypertrophie d'étrangers [ne] dissolv[e] » les valeurs de la nation (Sauser-Hall 1920, p. 76); de l'autre, les *internationalistes* demandant l'abattement de toutes les frontières, encourageant la circulation d'une *science globale*.

3. PARTIE THEORIQUE

3.1. Les processus identitaires

Dans ce premier chapitre théorique, notre réflexion s'est construite en diptyque : nous nous intéressons d'abord aux modes de production d'identité(s) sur un plan intime ; nous réfléchissons ensuite au rôle des interactions sociales dans la constitution d'un sentiment de soi.

Après avoir montré comment l'individu se constitue un moi *originel* dans ses premières socialisations, puis négocie ses cercles d'appartenance de manière intégrative en se confrontant à d'autres, nous tenterons de comprendre ce qui se passe quand tous ces cercles, familiers et rassurants, s'effacent et se restructurent dans la mobilité. A ce stade, il s'agira pour lui de se faire connaître et *reconnaître* dans un pays étranger ; de se construire une image acceptable dans les milieux où il espère se faire une place. Il devra se présenter en fonction d'attentes comportementales et langagières nouvelles, affronter les présupposés des autres – les membres du pays d'arrivée – sur les personnes de son *genre*, de sa *culture*, auxquelles il sera mentalement associé.

3.1.1. L'identité, un concept « starifié » ?

Bien qu'il n'ait jamais véritablement fait usage du terme identité, on doit à Georges Herbert Mead – dans *L'esprit, le soi et la société* (1963 [1934]) – une première réflexion sur le fait que « le soi est moins une substance qu'un processus » (Taboada-Leonetti, Vasquez 1990, p. 14 citent Mead, G.-H. 1934, p. 115)⁵¹. L'individu, pris dans un système d'interactions, est « marqué par un contexte historique précis », mais changeant. De là naîtront les travaux de *l'École de Chicago*, fin XIX^{ème} – début XX^{ème} siècle, autour de la question de la négociation identitaire. Mais c'est à Freud que l'on doit une première réflexion sur le « mécanisme psychique de l'*identification* » définie une « opération par laquelle le sujet humain se constitue » en se rattachant à certains cercles de socialisation, à des personnes, des mouvements, ou à des objets

⁵¹ Mead, G.-H. (1963 [1934]). *Mind, self and society*. University of Chicago Press.

(Laplanche, Pontalis 1967, p. 188 in Kaufmann 2004, p. 25, nos italiques)⁵². L'*identification*, c'est le processus qui rend possible l'expérience d'une « pluralité de personnes psychiques » et c'est par ce biais que se constituent, à partir d'une communauté affective, « les liens réciproques entre les individus et la foule » (Lipiansky, Taboada-Leonetti, Vasquez 1990, p. 9). Freud s'interroge sur les « identités de pensée » et les « identités de perception » indiquant à l'homme – grâce à son expérience du monde – les objets ou sensations pouvant lui procurer du plaisir. Le *moi*, selon Freud, se construit par des « échanges identificatoires », fruits d'une activité d'« intériorisation de [...] modèles et d'[...] images ».

Les ensembles sociaux qui, dans une première phase de modernité, étaient restés relativement stables, éclatent après la Seconde Guerre mondiale. Les individus de cette seconde modernité des années 50 se voient « livrés à eux-mêmes pour définir le sens de leur vie » (Kaufmann 2004, p. 17). C'est la fin des sociétés au fonctionnement traditionnel sur le plan de l'organisation en communautés et de la gestion du quotidien ; c'est l'avènement du sujet individualiste. De nouveaux besoins apparaissent en termes de quête d'appartenances. Erikson, que l'on nommera *le père de l'identité*, trouve une application de terrain aux thèses de Freud sur l'identification, dont il prouvera l'opérationnalité en lien avec ces nouveaux enjeux. Le concept est alors « immédiatement reconnu comme évident » non seulement par les scientifiques mais par les sujets eux-mêmes : les questions d'identité deviennent synonymes de « problèmes de la modernité » (ibid.). L'auteur travaille sur les moments de *crise de l'identité* provoqués soit par l'âge des sujets, soit par des problèmes d'interférence avec leur contexte de vie, principalement s'il s'agit de personnes déplacées (de minorités étrangères, d'où son concept de *crise de l'identité culturelle*, contradictions d'un double référent culturel). L'identité est pour lui un processus en huit phases et, ayant atteint une certaine maturité, celle-ci se transforme en produit – résultant de la somme des identifications. Deux aspects de l'identité sont ainsi réconciliés, le changement et la permanence (Lipiansky, Taboada-Leonetti, Vasquez 1990, p. 10).

Dans les années 60, l'identité est à la mode car elle répond à un besoin croissant des individus de se définir face aux autres. Les institutions elles-mêmes redoublent d'efforts pour identifier leurs membres. La carte d'identité, instrument étatique pour l'archivage et le contrôle des citoyens, repose sur le « corps comme garantie incontestable » de l'identité (photo d'identité, noms, âge, traits particuliers). Ce repérage des caractères stables de l'individu va à l'encontre de la nouvelle

⁵² Laplanche, J., Pontalis, J.-B. (1967). *Vocabulaire de la psychanalyse*. Paris : PUF. La notion d'identification a été décrite dans *Introduction à la psychanalyse* (1916) et *Psychologie des foules et analyse du moi* (1921).

liberté qu'il vient d'acquérir dans son autodéfinition. Mais la vulgarisation de la notion ouvre progressivement le spectre des identifications disponibles et le mot *identité* devient un « cristallisateur magique pour les minorités » (Kaufmann 2004, p. 36). Selon les contextes, il prend tour à tour la signification de *culture*, de *nation*, d'*ethnie*, de *région*. Pour certains, l'identité de genre est au centre de leur personnalité, pour d'autres c'est l'identité religieuse, corporative, sexuelle ou nationale qui prime. Pour tous, l'identité est la réponse à la question *qui suis-je ?* au sein de la société (ibid.).

L'acceptation scientifique de la notion d'identité souffre de sa démocratisation – Kaufmann parle d'une *starification* (Kaufmann 2004, p. 37). Devenu si évident, si stimulant pour tout un chacun, ce concept est néanmoins insaisissable sur le plan scientifique. Goffman redimensionne la part de subjectivité en soulignant que l'individu « ne peut pas inventer son identité sans tenir compte des éléments biographiques fixes, les *porte-identité* » (Goffman 1975, p. 74). Pour Lévi-Strauss l'identité, produit de socialisations successives, permet de décrire le lien entre individus et cadres sociaux. L'individu ne se résume pas à ses catégories d'appartenance, il les adopte en incorporant des *formes identitaires* (Kaufmann 2004, p. 46 ; Demazière et Dubar 2007 [1997], pp. 314 – 315). Ricoeur distingue la part immuable de l'identité, la *mêmeté*, de la part changeante qu'il nomme *ipséité*, et les fait interagir au sein d'une identité qui ne peut être que narrative (Ricoeur 1990). Alors que Dubar différencie *l'identité pour soi* et *l'identité pour autrui*, De Singly tranche entre un *soi intime* et un *soi statutaire* (Dubar 1991 ; Singly de 1996). Pour Tap, il s'agit d'un « système de sentiments et de représentations de soi » influencé par la réussite des expériences sociales (Tap 1979 in Kaufmann 2004, p. 41) ⁵³.

Si tous ces auteurs s'accordent sur une dichotomie entre être social et être privé, concordance et changement, c'est la place accordée à l'élément subjectif qui varie selon les objectifs disciplinaires: stables et provisoires, individuels et collectifs, subjectifs et objectifs, biographiques et structurels, ces *processus de socialisation* comment interagissent-ils dans la constitution de(s) identité(s) ? Le risque est de confondre les notions d'*identité* et d'*individu* alors qu'il s'agit de « phénomènes liés mais de nature différente » (ibid.). L'individu est « matière sociale », « fabriqué par son contexte », un « fragment de la société de son époque », l'identité – jouant un rôle essentiel dans la « fabrique multiforme » de cet individu – est un processus.

⁵³ Tap, P. (1979). « Relations interpersonnelles et genèse de l'identité », *Annales*, UTM, *Homo*, n. XVIII.

3.1.2. L'identité pour soi

3.1.2.1. *Le modèle de la double hélice*

L'expression si courante « être soi-même » ne signifie rien d'un point de vue scientifique (Kaufmann 2004, p. 59).

L'identité est un processus nouveau dans le sens où, progressivement, l'individu moderne s'est affranchi de ces automatismes fonctionnels que Bourdieu avait nommés *habitus* (Bourdieu 1972, p. 284)⁵⁴. Progressivement affranchi, oui, mais partiellement seulement car le processus identitaire ne peut s'expliquer que par l'articulation d'un système produisant de la permanence avec un autre produisant de la variation. Kaufmann décrit le fonctionnement de l'identité telle une double hélice articulée.

La première hélice, c'est Ego « fabriqué par le social ». L'auteur reprend le concept aristotélicien d'*habitude* – que Bourdieu avait évacué – pour étudier les schèmes incorporés perceptibles dans les « petits gestes tout simples », ces automatismes qui ne « transitent plus par la conscience » (Kaufmann 2008, p. 24). Ils proviennent d'un héritage social et peuvent être « relégués dans une zone de non-activation » jusqu'à ce qu'un événement les fasse ressurgir et qu'ils deviennent opératoires (op. cit., p. 120). La « longue mémoire sociale » a tellement sédimenté que l'individu tend à oublier que ses réactions, dans une situation donnée, ne sont pas spontanées. Mais comme ses cercles de socialisation sont multipliables, quand des cercles « produisant des manières d'être incompatibles » se croisent – Kaufmann prend l'exemple d'un fils jouant le rôle de l'éternel enfant avec sa mère et le rôle de l'amant protecteur avec sa fiancée – l'interférence d'images de soi incompatibles est insoutenable (op. cit., p. 62). Ce décalage entre *référence matérialisée* et *ordre concret* produit de l'*agacement*, notion aux pouvoirs opératoires chez Kaufmann (op. cit., p. 55).

La seconde hélice, ce sont les *envols identitaires* (op. cit., p. 53). Par la fluidité de l'imagination, l'individu teste des identités virtuelles. Par le rêve, l'imaginaire produit du réconfort, une « évasion compensatoire », il manipule, idéalise la réalité dans la représentation qu'il s'en fait.

⁵⁴ « La logique même de sa genèse fait de l'*habitus* une série chronologiquement ordonnée de structures, une structure d'un rang déterminé spécifiant les structures de rang inférieur (donc génétiquement antérieures) et structurant les structures de rang supérieur par l'intermédiaire de l'action structurante qu'elle exerce sur les expériences structurées génératrices de ces structures » (Bourdieu 1972, p. 284).

Ces identités virtuelles ont un impact sur le futur car la folie et l'aveuglement « donne[nt] l'élan » nécessaire pour agir (op. cit., p. 110). Parfois, les rêves peuvent, par une mutation cognitive, se transformer en projets et atteindre un certain degré de concrétisation. Schütz utilise à ce sujet l'image du *petit cinéma secret* qui, « très visuel, n'est rien d'autre qu'une expérience imaginaire des identités possibles par des prises de rôles virtuels » (Schütz 1987, in Kaufmann 2004, p. 70) ⁵⁵.

3.1.2.2. Pour l'articulation des deux hélices: le récit

Raconter son histoire est presque aussi important
que de se la raconter (Kaufmann 2004, p. 155).

L'identité est l'histoire que chacun se raconte. Le sujet s'attèlera continuellement à lisser les dissonances entre la face mouvante de son identité, le *je* qui se rêve *autre*, et sa face stable, *Ego* fidèle à ses cadres de socialisation. Cette réunification continue d'une totalité changeante se fait dans un travail de réflexivité (Kaufmann 2008, p. 21) :

L'homme vit en miroir de sa propre vie, il réfléchit et il s'analyse jusqu'à transformer son quotidien en objet d'interrogation [...] disséquant. [Il a] l'obligation de construire et de reconstruire sans cesse sa cohérence autour d'un axe. [L'identité est un] processus de fixation et de fermeture. (Kaufmann 2004, p. 110).

Se raconter, c'est produire une totalité signifiante, « faire bloc avec soi-même » comme si un *moi essentiel* existait (ibid. et Bruner 2010 [2002], p. 57). Par la fixation en mots, l'hétérogénéité interne s'ordonne ; « des régimes cognitifs s'articulent à des contextes (spatiaux, émotionnels, culturels) spécifiques, qui impliquent des régimes d'engagement adaptés » (Thévenot 2006, in Kaufmann 2008, p. 21) ⁵⁶. Faire son récit de vie, c'est « bâtir une histoire qui dirait qui nous sommes, ce que nous sommes, ce qui s'est passé, et pourquoi nous faisons ce que nous faisons » (Bruner 2010 [2002], p. 58). La narration donne la possibilité à son narrateur de s'expliquer ce qui n'a pas fonctionné et, en revenant sur les espoirs déçus, de se projeter dans l'avenir en « domestiquant la surprise » : « Voilà ce qu'a toujours été ma vie et ce qu'elle devrait continuer à être » (op. cit. pp. 30 et 16). Cette pensée critique qui « envahit la vie quotidienne [...] est un

⁵⁵ Schütz, A. (1987 [1962-1966]). *Le chercheur et le quotidien*. Paris : Méridiens-Klincksieck.

⁵⁶ Thévenot, L. (2006). *L'Action au pluriel. Sociologie des régimes d'engagement*. Paris : La découverte.

exercice complexe et fatigant » et si ce processus s'exacerbe, « l'enfer, c'est soi-même quand soi-même pense tout le temps » (Kaufmann 2008, p. 91) ⁵⁷.

L' « identité prend [donc] logiquement une forme narrative » car c'est le récit qui permet la mise en scène du *petit cinéma intérieur*. Par la mise en mots, on teste, on essaye, on évalue des projections biographiques avant d'en choisir une ⁵⁸.

Le récit [...] prend forme en se nourrissant d'images à charge émotionnelle tirées d'événements vécus. Très vite, l'ordre des facteurs s'inverse. Car le récit (et sa suite imaginée) devient l'instrument de perception des faits, et de structuration de l'action à venir. Il rappelle inlassablement les fondements identitaires, installant le système collectif de valeurs et de langage partagés jusqu'à prendre parfois les dimensions d'un véritable mythe avec ses rituels associés et ses idoles. [Il s'agit d'] une production imaginaire, un filtre cognitif qui structure la construction de la réalité groupale (Kaufmann 2004, p. 144).

« Chacun raconte [l]a vie qui donne sens à ce qu'il vit » (op. cit., p. 152). C'est parce que la narration fait partie du projet, déjà de l'après récit, que l'on peut lui attribuer des pouvoirs performatifs (en nommant, elle transforme). L'inversement du rapport subjectif / objectif par une manipulation mentale fait que les contraintes deviennent des ressources ou des stratégies (op. cit., p. 91).

Alors que *je* – entre *soi* et *soi* – se fatigue au démêlage complexe des fils de son identité, quand il doit se présenter à un autre, il se soumet à une simplification radicale. L'*autre* en effet – dans un face à face pouvant être bref – n'aura pas la patience de le suivre dans les méandres de ses négociations intérieures. Pour être perçu de manière positive, il faudra donc qu'il se prépare une image pouvant être *servie* de manière furtive. Certains gestes de la vie quotidienne fixent les souvenirs dans des scripts prêts à l'emploi. Lorsque l'on sélectionne des images à mettre dans un album-photo par exemple, on *s'essentialise* dans une *suite narrative* – cérémonie, fêtes, voyages. L'album-photo est un « pivot de l'organisation du souvenir ». Formé « à partir d'images périphériques et occasionnelles », il idéalise la réalité (ibid.). Pendant ces après-midis pluvieux de collage mécanique, on ne savait pas que l'on était en train de réécrire sa vie... (op. cit. p. 100 et ss.). Le *Curriculum Vitae* joue le même rôle dans une visée professionnelle. Les expériences du passé sont sélectionnées – et évincées – dans le but de construire un profil adapté à chaque postulation.

⁵⁷ Nous reprenons la notion de *lissage biographique* de Kaufmann J.-C. (2008 [2007]), pp. 16, 50 – 52.

⁵⁸ Austin nomme *énoncé performatif* une « performance [qui] serait l'accomplissement d'un acte par son énonciation même (Winkin 2001 [1996], p. 268, cite Austin, J.-L.(1962). *How to Do Things with Words*. Oxford : Clarendon Press.).

L'album-photo, comme le CV, est support d'autodéfinitions rapides aux effets irréversibles... Il prépare des « identités prêtes à vivre, délivr[a]nt de la fatigue d'être soi » (op. cit., p. 84) ⁵⁹.

3.1.2.3. *La reconnaissance, moteur de l'action*

Tout discours s'alimente de voix extérieures et, pour parler de soi, le narrateur dispose de scripts d'histoires entendues. Parfois, ce sont les discours sur lui en tant que personne – produits par son entourage – ou sur lui en tant que membre d'un certain cercle – produits par les médias ou les institutions – qu'il réélabore en racontant sa propre histoire : « Notre récit reflète alors bien vite ce que nous pensons que les autres attendent de nous » (Bruner 2010 [2002], p. 59). Lors de cette mise en cohérence, l'on s'affaire à une cacophonie de voix divergentes, principales responsables du complexe travail de démêlage à entreprendre pour paraître cohérent. Ce travail se mène « sous le regard d'autrui qui infirme ou certifie » les identités au sein d'une interaction (Kaufmann 2004, pp. 42 et 117). Parfois, le décalage entre autoreprésentations complexes et image de soi simplifiée – que les autres renvoient – est insupportable.

Dans le cadre d'un entretien biographique, l'enquêteur demande explicitement au sujet « de raconter sa vie comme si celle-ci existait » (op. cit., p. 155). Cette question déclenche le récit attendu d'un narrateur qui, « irrésistiblement entraîné [...] par le bonheur de l'expression qui donne sens à sa vie », finit par concevoir la demande du chercheur comme un grand moment de reconnaissance sociale. Mais, dans *la vraie vie*, ce « marché de la reconnaissance mutuelle » est « structurellement déséquilibré » (op. cit., p. 190). Ce sont les conflits de reconnaissance qui « dynamisent la production identitaire » et, chez l'homme moderne, « l'appétit de reconnaissance est désespérant » (Todorov 2002, p. 27 in Kaufmann 2004, p. 188) ⁶⁰. Le statut, les rôles, les places, les fonctions sociales n'étant jamais totalement assurées, nous passons notre temps à « guette[r] l'admiration, l'amour, l'approbation dans le regard de l'autre ».

Dépendant des compétences de reformulations identitaires du sujet, la démultiplication des identités est fortement liée à ses milieu(x) de socialisation(s) : le type d'éducation reçue, l'incitation à la réflexion et à l'analyse, la variété des mots possédés pour s'exprimer, le bien-être matériel et l'entourage culturel sont tous des éléments qui constituent son « capital de soi

⁵⁹ L'auteur reprend ici le titre de l'ouvrage : Ehrenberg, A. (1998). *La fatigue d'être soi*. Paris : Odile Jacob.

⁶⁰ Todorov, T. (2002). « Sous le regard des autres », *Sciences Humaines*, n. 131.

possible[s] » (Kaufmann 2004, p. 205). Si les personnes provenant de « milieux culturellement dotés » sont en mesure de « filtrer leurs passions à travers une multitude d'idées spécifiques », un faible capital de *soi possibles* se compense par « la fixation obstinée et obsessionnelle sur quelques-uns, soutenue par une vigoureuse charge émotive » (op. cit., p. 207). *L'estime de soi* est un « réservoir d'énergie permettant d'affronter [c]es situations plus ou moins favorables » pour l'image propre. Par son travail mental, *Ego* tente de « rempli[r] son réservoir » alors que bien souvent les autres le vident. *L'estime de soi* est un « lubrifiant social » (Cast, Burke 2002 in Kaufmann 2004, p. 118) ⁶¹.

Le monde est fait de « société[s] qui bouge[nt] et qui change[nt] (celle[s] de la réflexivité et des images identitaires) et [de] petits mondes résistants cherchant, comme autrefois, à rester simplement ce qu'ils sont » (Kaufmann 2004, p. 236). « La volonté de catégorisation est plus forte que les faits de nature eux-mêmes » et le processus identitaire sert aussi à faire cette distinction, nécessaire pour *je*, entre le groupe des *eux* et celui des *nous*. Les *identités collectives* sont des instruments de confirmation réciproque pour les membres d'un groupe et des instruments d'exclusion pour ceux que l'on étiquette comme des *eux*. L'individu s'attache aux cercles qui « confère[nt] un sens particulier à sa vie pour que les valeurs qui le constituent [...] gardent un sens » (op. cit., p. 141). Mais les identités collectives peuvent également avoir un effet dépersonnalisant car, « reposant[es] et socialement réconfortant[es], elles permettent de « se couler dans des évidences [...] partagées » (op. cit., p. 147). On peut s'y vivre comme une fraction d'un ensemble social, avoir l'impression de « posséder une plus grande personnalité » alors que notre seconde hélice s'endort (Mead 1963, p. 266 in Kaufmann 2004, p. 122) ⁶². Au sein d'un État, les médias construisent des identités collectives. Productrice d'images et de représentations, la télévision est un canal de perception, mais aussi d'identification pour les citoyens (Kaufmann 2008, p. 251). « Confortablement installé dans son petit monde », le téléspectateur « peut [ainsi] voir sans être vu », alors que les messages qui l'assaillent « opèr[ent] sur lui de véritables] mutations anthropologiques » (ibid.).

Les institutions peuvent également faire office de *niches identitaires* pour l'individu (op. cit., p. 259). Les « cadres de socialisation strictement définis par une hiérarchie administrative », que certaines entreprises mettent en place, offrent aux collaborateurs « un cadrage identitaire [...] stabilis[ant], confort[ant leur] estime de soi » (op. cit., p. 261). Par l'institution d'un système

⁶¹ Cast, A., Burke, P. (2002). « A Theory of Self-Esteem », *Social Forces*, n. 80.

⁶² Mead, G.-H. (1963 [1934]), voir note 51.

hiérarchique, une société attribue à chacun de ses membres divers degrés de « capital d'assurance psychologique » concourant, entre autres choses, à un sentiment de complétude identitaire (op. cit., p. 264). Un acteur social interrogé sur son rôle au sein d'une institution déversera donc un *discours de rôle*, reproduisant l'identité collective de celle-ci.

3.1.3. L'identité pour les autres

Déjà à la naissance, le petit humain est attendu et rêvé dans le cadre d'une culture qui a façonné les attentes et les rêves des parents et de l'entourage social. Si, en dernière instance, la culture n'est que « des individus qui réagissent à d'autres individus », il existe un processus psychologique de réification de la culture, et c'est cette « culture réifiée qui exerce une influence sur les personnes en tant que composante de la personnalité de chacun » (Devereux 1970, in Lipiansky, Taboada-Leonetti, Vasquez [1990] 2007, p.12) ⁶³.

En traitant une notion telles que celle de *reconnaissance* – résultant d'un processus de miroitement entre une image de soi subjective et celle que l'autre nous renvoie, pas forcément plus objective – nous avons artificiellement dissocié l'interaction sociale de ses effets sur l'image de soi. Le chapitre qui s'ouvre rétablira la place de l'interlocuteur dans ce processus puisqu'il sera consacré au rôle de l'*autre* dans la construction d'un sentiment de soi.

3.1.3.1. La communication comme « performance de la culture »

« Membership is predictability », « la culture, c'est tout ce qu'il faut savoir pour être membre » et la « performance de la culture », c'est la communication (Ray Birdwhistell et Ward Goodenough in Winkin 2001 [1996]. p. 14) ⁶⁴. Les codes culturels – allant des signaux reconnus par un groupe restreint aux pratiques sociales de citoyens d'un pays, ayant reçu une éducation scolaire commune – ne peuvent donc se manifester en dehors d'interactions sociales. La communication étant à la culture ce que le processus est à la structure celle-ci, pour être perçue, doit être performée (Birdwhistell, p. 51 in op. cit., p. 14 – 19).

⁶³ Devereux, G. (1970). *Essais d'ethnopsychiatrie générale*. Paris : Gallimard.

⁶⁴ Birdwhistell, R. (1970). *Kinesics and Contexts : Essays on Body Motion Communication*. Philadelphia, University of Pennsylvania Press. Goodenough, W. (1957). « Cultural Anthropology and Linguistics », Garvin, P. Ed., *Report of the Seventh Annual Round Table Meeting on Linguistics and Language Study*. Washington D.-C.: Georgetown University Press, pp. 167 – 173.

Alors que la communication avait été définie comme une transmission de messages, les anthropologues de la communication attirent l'attention sur sa dimension processuelle (Winkin 2001 [1996], p. 20). En psychologie sociale, Georges Herbert Mead, déjà, proposait de concevoir la « vie sociale comme un tissu de relations sociales régies par la communication » (op. cit., pp. 37 – 38). La communication, pour l'auteur, était « un vaste processus vital » permettant au monde de respirer. De là l'idée que « les relations sociales au sein d'un petit groupe [puissent] être envisagées soit comme une reproduction en miniature de la société globale, soit comme un extrait de cette société, à l'instar d'un nid d'abeilles, de cellules identiques ». Cette lecture, du *micro-* au *macro-*, est retenue par Goffman qui voit « dans chaque interaction, un rituel de célébration de la société toute entière » ; Winkin montre que l'inverse fonctionne également (op. cit., p. 24) :

La communication envisagée comme performance de la culture accomplit le même trajet mais, en outre, me semble-t-il, autorise le passage inverse, du *macro-* au *micro-*, par le fait qu'elle agit comme un processus permanent de renforcement des normes sociales. L'interaction accomplit l'institution, tandis que l'institution permet à l'interaction de s'accomplir (op. cit., p. 125, nos italiques).

Les liens entre la culture et ses performances sont « inscrit[s] à la fois dans le très court terme et le très long terme », au niveau de l'individu comme à celui des institutions. La prévisibilité des membres d'un groupe, pour Birdwhistell, est assurée par l'intégration de *patterns culturels*. L'échange entre deux personnes (ou plus) ne se limite donc pas à l'émission et à l'interception d'un message. Pour les interactionnistes symboliques, le message perdrait d'ailleurs de son importance face aux efforts produits par les locuteurs pour soigner leur relation.

3.1.3.2. De la vision orchestrale de la communication à la métaphore théâtrale

L'ensemble des codes et des règles qui régissent la communication des membres d'un groupe leur permet d'être prévisibles, de se construire socialement en continuité. S'opérant par de multiples canaux, les activités communicatives sont « des activités de contrôle, de confirmation, d'intégration où la redondance joue un rôle très important » (op. cit., p. 88). L'acteur social a appris les programmes de sa classe, de son groupe, de sa communauté, il les applique pour que ses rencontres se passent bien. Les membres d'un groupe « participent [...] à la communication comme les musiciens participent à un orchestre ». Mais « l'orchestre de la communication n'a

pas de chef et les musiciens n'ont pas de partition », ils se guident mutuellement en s'écoutant jouer, ce qui les rend – parfois – plus ou moins harmonieux.

L'air qu'ils jouent constitue pour eux un ensemble d'interrelations structurées. Si le chercheur prend le temps de décomposer cet air et de le transcrire, il verra sans doute que la partition qu'il obtient est d'une grande complexité et qu'il s'agit effectivement de musique et non de simples bruits (Winkin 2001 [1996], p. 90).

Cette image de l'orchestre jouant sans chef, on la doit à Schefflen pour qui l'« orchestre serait la société, la partition invisible la culture, et la performance musicale la communication » (Shefflen 1973, p. 171 in op. cit., p. 274)⁶⁵. Quand il y aura *performance de la culture*, « des règles de conduite, formelles ou informelles, implicites ou explicites, seront convoquées » (Winkin 2001 [1996], p. 273). « Des offenses et des réparations auront lieu ; des instants d'euphorie et de dysphorie se produiront ; rires, embarras, sourires ». Les personnes en présence affirmeront leurs valeurs sociales, « donneront de leur présence et de leur attention », en recevront en retour, « attendront quelque temps avant d'en offrir à nouveau ». « Le monde [ressemblerait à] une cérémonie de mariage » mais cette image comporte des dangers de simplification : l'exécution de cette *partition invisible* « laisse peu de place à l'improvisation » et « aux erreurs d'invention » qui – pourtant – se vérifient quotidiennement au cours des interactions. Tout n'est pas « réglé comme du papier à musique », la « société crée en permanence ».

Goffman préfère le terme *interaction* à celui de *communication*, puisqu'il permet de se recentrer sur l'échange – qu'il soit verbal ou non verbal. Il remplace l'image de l'orchestre par celle d'une mise en scène théâtrale (Goffman 1969, p. IX). Cette image lui permet de se concentrer sur l'individu en interaction avec un autre individu ou un groupe (contrairement à celle de l'orchestre qui considérerait la société tel un corps fonctionnant en système). Il met en scène des acteurs, des personnages, des rôles, des scènes, des coulisses et des jeux (Winkin 2001 [1996], pp. 111 – 113). Le système social tient toujours une place fondamentale en tant qu'il procure un cadre fixé aux interactions, une norme par rapport à laquelle les acteurs réagiront et se produiront. Mais quand les règles interactionnelles se disloquent, ceux-ci mettront en place des stratégies afin de se rétablir soi-même dans une continuité identitaire.

⁶⁵ Shefflen, A.-E. (1973). *Communicational Structure : Analysis of a Psychiatry Transaction*. Bloomington: Indiana University Press.

Après avoir décrit le système des *normaux*, l'auteur analyse les cas de déviance car « pour comprendre la différence, ce n'est pas le différent qu'il convient de regarder mais bien l'ordinaire » (Goffman 2010 [1963], p. 150).

La figuration

L'interaction verbale est traitée par l'inter-actant socialisé comme « quelque chose qui mérite des précautions rituelles », il « sait comment se conduire vis-à-vis d'une conversation » (Goffman 2010 [1963], p. 34). Il s'agit d'un jeu de figuration visant à « parer aux incidents » qui dégraderaient l'échange en cours. La figuration est la traduction de *face-work* en anglais, le jeu des faces où la *face* se conçoit comme « étant la valeur sociale positive qu'une personne revendique effectivement à travers la ligne d'action que les autres supposent qu'elle a adoptée au cours d'un contact particulier » (op. cit., p. 9). La face, donc, est une « image du moi délinéée selon certains attributs sociaux approuvés » par les partenaires d'une interaction. Elle se définit au moment de la première rencontre et dépend de la capacité du locuteur à présenter une image cohérente et continue au fil du temps. Mais elle peut également résulter de la bonne ou de la mauvaise image attribuée à son groupe d'appartenance, car elle est partageable et peut déteindre sur les membres d'une communauté entière : « En donnant une bonne image de soi [, l'on donne] une bonne image de son groupe ou de sa profession ».

Pour étudier le jeu des faces, la notion de *feed-back* est essentielle car la communication se joue toujours en miroir (Winkin 2001 [1996], p. 48). L'acteur fait passer un message, mais il s'agit surtout pour lui de recevoir l'attention qu'il estime mériter et d'en donner en retour. Si la « communication est gratifiante », les interlocuteurs seront attirés l'un à l'autre (*feed-back* positif, état d'euphorie). Si, par contre, la communication n'est pas réussie, le *feed-back* sera négatif et créera un état de dysphorie (un sentiment de malaise, de gêne, voire d'embarras). Les interlocuteurs gardent une mémoire émotionnelle de leurs interactions et se créent un horizon d'attentes qui prédéterminera les prochaines rencontres. « L'activation de souvenirs de plaisirs antérieurs » de faces préservées « fai[t] monter l'enchantement » pour l'évènement à venir (op. cit., p. 215).

Toute interaction est « un jeu sacré qui se joue essentiellement sur un terrain institutionnalisé [...] de telle sorte que l'individu soit en mesure de projeter un *moi sacré* viable et puisse tenir sa

place au jeu[,] sur la base rituelle qui convient » (Goffman 2005 [1974], p. 81, nos italiques). De l'adresse (à laquelle on se doit de répondre) à la clôture (durant laquelle les interlocuteurs devront se montrer rituellement satisfaits de la rencontre), des règles d'échanges gèrent l'interaction. Sur un mode action/réaction, les attentes des uns correspondent toujours à des obligations pour les autres. En termes de politesse, les échanges devront être symétriques, à moins que des différences de statut entrent en jeu. La déférence et la tenue ont une fonction protectrice de la sphère intime puisqu'ils « ferment aux autres des voies de pénétration » (op. cit., p. 69). Mais dans le cas où des incidents surgiraient, des jeux de figuration s'enclencheraient mettant en branle des pratiques défensives ou protectrices, telles que l'évitement, les « actes de compensation symboliques », ou le repli (op. cit., pp. 17 20 et 104). Le refus des règles, advenant dans des cas de litige ou de protestation contre une identité assignée, est tout aussi significatif car l'« infraction est toujours révélatrice du moi » (op. cit., p. 44).

Le stigmat

« Chaque moment de crise [étant] socialement déterminé », « c'est toujours par rapport aux critères de son propre groupe social que l'on ressent l'inconvenance dans la conduite d'autrui », (op. cit., 110 et 93). Une société donnée produit des attentes normatives à l'égard de ses membres, il s'agit d'attentes en puissance attribuant des « identité[s] virtuelle[s] » (Goffman 2010 [1963], p. 11). Au moment de la *reconnaissance cognitive*, « acte de perception qui consiste à situer un individu comme ayant telle ou telle identité sociale ou personnelle », si celle-ci *discord*e de l'« identité sociale [présupposée] », il sera considéré comme déviant – et l'attribut discordant désigné comme un *stigmat* (op. cit., p. 85). Comme toute catégorisation, la déviance prend forme dans l'interaction et l'attribut stigmatique, n'étant pas fixe en soi, doit être compris en termes de relation à la norme attendue (op. cit., p. 12).

L'individu stigmatisé est *discrédité* ou *discréditable* en fonction de la visibilité de son stigmat et de la manière dont sa différence perturbe l'interaction (op. cit., pp. 14 et 64). Goffman définit trois catégories de personnes dont le stigmat est instantanément visible: les enfants, les handicapés et les étrangers. Mais de ces trois catégories, seuls les stigmates tribaux sont potentiellement *contaminants* car les caractères du groupe, s'ils sont immédiatement perceptibles, « donne[nt] des informations sur l'individu » – il s'agit d'« informations sociales durables » (op. cit., p. 64). Le *stéréotypage* – compris comme l'action de profiler autrui –

s'active pour engendrer à première vue des stigmatisés *discrédités* et « les contacts impersonnels entre inconnus sont le lieu d'élection de [ces] réactions » (op. cit., p. 68). Si la relation s'approfondit, le stigmate visible perd de son importance au profit d'une personnalisation des interactions. Le cas des personnes *discréditables* fonctionne à l'inverse, il se met en place au fil du temps et repose sur l'indisposition des autres au changement de rôle.

Le fait de découvrir appartenir à une catégorie stigmatique tardivement, après avoir perçu – peut-être même partagé – les représentations des *normaux* sur ce même groupe, signifie que l'on doit « apprendre à faire face à la manière dont les autres traitent le genre de personne auquel, désormais, [l'on] appartient » (op. cit., pp. 49 et 99). Dans le groupe des *normaux*, tous peuvent ne pas ressentir la même intensité de puissance négative d'un stigmate donné. Les *initiés* ou *gate-keepers* sont des personnes qui – par un procédé d'*individualisation* – se sont rapprochées d'autres a priori stigmatisées pour prendre leur défense (op. cit., p. 44 ; Winkin 2001 [1996], p. 45 parle d'*experts* ou d'*influents*, suivant Katz et Lazarsfeld 1955)⁶⁶. Si elles en ont le pouvoir, elles peuvent – sur le plan institutionnel, social ou même politique – « canaliser, endiguer, bloquer le flot des informations » alimentant les traits stigmatiques (ibid.).

L'interaction entre *normaux* et *stigmatisés* est néanmoins toujours de type dominant dominé. Quand le stigmatisé tente de se défendre, « l'expression de défense [elle-même peut être] perçue comme l'expression d'une déficience », confortant le *normal* dans son jugement (Goffman 2010 [1963], p. 16). Le stigmatisé risque à la longue d'intérioriser « les critères des dominants » le profilant par épuisement de ressources défensives et de mettre en place des stratégies d'adaptation lui permettant, malgré tout, d'affronter une situation donnée :

L'individu stigmatisé se voit en outre conseiller de faire comme s'il appréciait les efforts des normaux pour lui faciliter les choses. Il doit savoir accepter l'aide et la sympathie qu'il n'a pas demandées, même s'il les ressent comme une intrusion injustifiée dans son intimité (Goffman 2005 [1974], p. 141).

La tolérance fait presque toujours partie d'un marché (op. cit., p. 143).

Ceux qui partagent le même stigmate participent au même *cercle des lamentations* (Goffman 2010 [1963], p. 32). L'individu stigmatisé devra créer des alliances avec ceux qui souffrent de la même image sociale que lui. Il « se résigne[ra] à un monde diminué », protégé des regards accusateurs mais fermé à d'autres types d'interactions où il pourra « élaborer, dans tous ses

⁶⁶ Katz, E., Lazarsfeld, P. (1955). *Personal influence*. New-York : The Free Press.

détails, la triste histoire du stigmatisme qu'on lui impute ». Si l'un des membres du groupe stigmatisé « atteint une position dans la société », il se verra attribuer le titre de *porte-parole* (op. cit., p. 40) :

La réalité la plus intime et la plus gênante se révèle donc tout à coup la plus collective, en même temps qu'il s'avère que les sentiments les plus profonds du stigmatisé sont précisément de l'étoffe dont sont faits les récits bien ordonnés des membres de sa catégorie doués pour le verbe (op. cit., p. 134).

3.1.4. Stratégies identitaires et mobilité

Comme fait de conscience subjectif, l'identité intéresse d'abord la psychologie, mais si l'on considère qu'elle est « une structure sociale et naît de l'expérience sociale », elle devient *un objet sociologique* à part entière. Au sein d'une interaction, elle se constitue dans une dialectique « d'intériorisation et de contestation » de la *place* occupée, et de l'image que l'individu pense projeter (Taboada-Leonetti 2007 [1990], p. 47). Elle « appel[le] des *rôles* sociaux » et une vérification de leur efficacité en société (Kastersztein 2007 [1990], p. 30, nos italiques).

Les groupes minorisés – tout comme les individus supposés y appartenir – ne peuvent que se situer et se définir par rapport à l'attitude du groupe dominant . Ces différenciations, opérées par les agents de l'administration, repris par l'opinion médiatique et l'homme de la rue, finissent par influencer le regard sur soi de l'exclu. L'indifférence ou le rejet, la sympathie ou la haine, suscitent autant de réponses spécifiques que l'on nommera *stratégies identitaires*.

3.1.4.1. Les stratégies identitaires

La marge de manœuvre du sujet agi par le système social a été sous-estimée dans les premières études consacrées aux identités ; ces « comportements fluctuants et adaptatifs des acteurs » ont été appelés *stratégies identitaires* (Taboada-Leonetti, Vasquez 2007 [1990], p. 24) :

Procédures mises en œuvre (de façon consciente ou inconsciente) par un acteur (individuel ou collectif) pour atteindre une, ou des finalités (définies explicitement ou se situant au niveau de l'inconscient), [ce sont des] procédures élaborées en fonction de la situation d'interaction, c'est-à-dire en fonction des différentes déterminations (socio-historiques, culturelles, psychologiques) de cette situation (Taboada-Leonetti, Vasquez 2007 [1990], p. 24).

Selon le *Larousse*, une stratégie, c'est l'« acte de coordonner des actions, des manœuvres, habilement, pour atteindre un but »⁶⁷. L'acceptation guerrière de la notion comporte l'idée d'une analyse stratégique du moment – représentation de la situation, contexte, enjeux, finalités perçues – induisant, par réaction, un processus d'adaptation tactique (Kastersztejn 2007 [1990], p. 31). Taboada-Leonetti l'appréhende plutôt dans un contexte de jeu, comme l'« ensemble de[s] décisions prises en fonction d'hypothèses faites sur les comportements des partenaires » (Taboada-Leonetti 2007 [1990], p. 49). La définition reportée en citation met en évidence le caractère dynamique des stratégies identitaires prenant forme en fonction d'une situation d'interaction et de finalités poursuivies. Il s'agit de procédures permettant – selon la place qui leur est accordée dans le système – de « refuser [une] identité prescrite [et] d'en produire de nouvelles » (op. cit., p. 24).

Les stratégies identitaires articulent trois éléments : des *acteurs*, qu'ils soient individuels et/ou collectifs, une *situation* d'interaction et des *enjeux* de cette interaction. Celles-ci se mettent en place dès que – par l'impact de l'un de ces éléments – il y a « atteinte à l'unité de sens » chez l'individu. Pour restaurer le sentiment de cohérence, les stratégies actionnées oscilleront entre une *fonction ontologique* – permettant à l'être de vivre *en tant qu'être*, fidèle aux principes l'ayant constitué – et une *fonction pragmatique* – lui permettant de s'adapter dans un nouvel environnement (Camilleri 2007 [1990], p. 93). La « survalorisation de la préoccupation ontologique » est propre aux comportements fondamentalistes qui « éliminent ainsi le conflit intérieur », « les contradictions objectives » entre le système hérité et le système en place. L'attitude opposée est celle où la préoccupation pragmatique serait survalorisée. Dans ce cas, le désir d'adaptation est tel qu'il se rapproche de l'opportunisme. Généralement, les individus oscillent entre ces deux extrêmes en choisissant des identités de rechange: moderniste avec les collègues de bureau et traditionaliste avec les personnes âgées.

Chaque changement de position peut entraîner des difficultés pour l'identité, les stratégies identitaires servent à « pallier l'incohérence de statut en vue d'une amélioration de l'image de soi » car « plus le statut d'une personne est incohérent, plus il est incertain, plus les autres [auront] tendance à réagir comme s'[il] était inférieur à son statut réel » (Malewska-Peyre 2007 [1990], pp. 130 – 134). Afin de se sentir exister dans le système, dans la conformité, ou dans la

⁶⁷ *Le Grand Larousse Illustré* (2005), pp. 2370 – 2371.

singularité, l'individu met en place des stratégies que Kastarsztein a classées selon le critère *invisibilisation* versus *visibilisation* (Kastarsztein 2007 [1990], pp. 32 – 39).

Le récit de mobilité, stratégique en réponse au stigmatisme culturel ?

La négociation de l'identité dans l'interaction est inséparable d'une *identité de valeur* pensée pour soi, mais revendiquée et remise en jeu devant un interlocuteur à convaincre (Camilleri 2007 [1990], p. 86). Dans une situation de morcellement culturel – l'arrivée en terre étrangère niant soudainement toute la personne sociale construite au préalable – l'« individu [est] particulièrement sensible [...] aux atteintes à [son] unité de sens et à la valeur qu'il[...] s'attribue[...] », sur le plan des références, des rôles et des modèles de socialisation. Ce sont toutes ses continuités qui éclatent – continuité sociale et affective, continuité socio-économique et professionnelle, continuité historique et culturelle. Être à l'étranger s'apparente donc à une « situation quasi expérimentale, une situation de crise [consciemment provoquée, bien que non forcément choisie où] les motivations et les mécanismes [des interactions sociales] deviennent plus facilement apparents » (Vasquez 2007 [1990], pp. 146 – 147). Ses relations avec les membres de la société d'arrivée seront prédéterminées par la place symbolique de l'immigré dans la mémoire collective de cette même société (Taboada-Leonetti 2007 [1990], pp. 50 – 52).

Le récit est défini par Jerome Bruner comme la *capacité à subjonctiviser* ce qui paraît aller de soi, à mettre en perspective – ou problématiser – la banalité (Bruner 2010 [2002], pp. 8 et 11). Il est nécessaire à la vie collective dans la mesure où – filtrant l'expérience individuelle en la rendant compatible avec la *culture* du groupe majoritaire – il est un « moyen pour contenir les intérêts ou aspirations incompatibles » (op. cit. p. 82). Car la culture « ne concerne pas la norme » mais bien la « dialectique entre ce qui relève de la norme et ce qui est humainement possible » (op. cit. p. 18). C'est un stock d'idées, de valeurs, « orientant subjectivement les conduites », régissant des « façon[s] de réagir au monde », « de définir des problèmes et des solutions » (Ochs 2014, p. 17 ; Ruquoy 1990, p. 95). L'individu *bricoleur*, *improvisateur* use du récit dans un jeu d'équilibre pour montrer qu'il se relie au monde des autres (op. cit. p. 70 ; Levi-Strauss in op. cit. p. 88). Dans une visée d'adaptation – mais également de singularisation – *l'étranger bricoleur* usera donc de récits pour lisser les tensions entre soi et la norme, telle qu'il la perçoit.

3.2. D'étudiant à travailleur étranger hautement qualifié

Ce chapitre sur les migrations hautement qualifiées s'est construit à partir d'écrits théoriques sur les mobilités estudiantines et de travaux concernant des problématiques de circulation de main-d'œuvre hautement qualifiée. Notre but, en observant la manière dont ces différents types de mobilités académique et / ou professionnelle ont été appréhendées, était de créer un cadre de comparaison à la figure que nous étudions : le diplômé étranger, candidat à l'établissement dans son pays d'études. Notre attention s'est centrée sur trois figures en particulier – l'étudiant de mobilité courte en échange pour quelques mois, l'étudiant de mobilité longue venant faire une partie de ses études dans son pays d'accueil et y restant éventuellement, et le travailleur expatrié. Le choix de nos auteurs de référence s'est fait selon deux critères : soit le terrain qu'ils exploraient était proche du nôtre (Guilbert 2009 ; Wauquier 2006 ; Guissé 2009 et 2001 ; Graber 2010), soit leur appareillage conceptuel nous donnait des pistes à suivre pour nos propres analyses (Murphy-Lejeune 2003, Anquetil 2004, 2006 et 2008 ; Papatsiba 2003 et 2004 ; Gaillard et Gaillard 1998a et 1998b 1999 2007). Concernant l'étudiant de mobilité longue – pour lequel peu de travaux existent encore – nous avons choisi des terrains francophones, le Québec, la France ou la Suisse romande, car les politiques d'immigration de ces territoires influencent fortement le déroulement des séjours qui s'y exécutent : le Canada mène une politique de séduction à l'égard des étudiants étrangers en fin de parcours académique, dans l'idée de les retenir une fois le diplôme obtenu (Belkhodja 2011 ; Gohard-Radenkovic 2013) ; la France, au contraire, discute d'une diminution des quotas d'étudiants non-nationaux et freine leur insertion sur le marché de l'emploi ; en Suisse, la *réention* de diplômés étrangers fait débat ⁶⁸.

Explorant l'un des trois états du processus de migration menant de la mobilité à l'établissement, chaque section de ce chapitre s'organisera de manière analogue. Notre objectif étant de travailler sur les écarts qu'une même situation peut entraîner dans le discours d'acteurs diversement positionnés sur la scène sociale, nous analyserons en diptyque les discours institutionnels sur les mobilités hautement qualifiées (niveaux *macro*- pour les discours étatiques, et *méso*- pour celui

⁶⁸ Pour une synthèse du débat : http://fr.wikipedia.org/wiki/Circulaire_du_31_mai_2011, (consulté le 13 octobre 2011). Le Québec met en place une politique de *réention* des étudiants étrangers. Voir à ce sujet Gohard-Radenkovic 2013 et Calinon A.-S., Ploog, K., Thamin, N. (2015). « Cartographie de l'espace dans l'élaboration discursive de projets de mobilité de jeunes Algériens », in Gohard-Radenkovic, A. et Veillette, J. (2015). *Nouveaux espaces dans de nouvelles logiques migratoires ? Entre mobilités et immobilités des acteurs sociaux. Les Cahiers internationaux de la sociolinguistique* n. 8. Paris : L'Harmattan.

des institutions académiques et du monde professionnel), et ce qu'en disent les individus eux-mêmes (niveau *micro*-). L'étranger détenteur d'un diplôme délivré par son pays d'accueil, désirant s'y installer, a peut-être lui-même fait un séjour *Erasmus*, a ensuite décidé de poursuivre ses études dans ce pays et a enfin pensé s'y établir en qualité de travailleur hautement qualifié. Il aura, dans ce cas, traversé divers statuts, endossé différents rôles, correspondant aux typologies répertoriées ici.

La place (physique et symbolique) qui leur est attribuée dans le pays d'études et la durée de leur séjour (déterminée ou indéterminée ?) sont les variables qui distinguent nos trois figures. C'est à travers elles que s'exprime la rencontre de l'acteur et de son nouvel environnement. Des concepts tels que *transition* et *espace-temps de la transition*, celui de *projet* et d'*anticipation*, nous permettront de lire les récits de vie du corpus dans leur dimension stratégique (Guilbert, Prevost 2009). Comment les narrateurs mettent-ils en scène leurs parcours de vie ? Quelle part la décision, le choix, la planification ou au contraire le hasard, ont-ils joué dans leur mobilité mise en discours ?

Le concept de *capital de mobilité* – revenant à Elisabeth Murphy-Lejeune – permet de valoriser les bénéfices supposés du séjour à l'étranger (Murphy-Lejeune 2003). Alors que la valeur positive de son expérience est rarement remise en cause pour un visiteur temporaire, il est plus difficile que l'on reconnaisse une augmentation de ce capital à une personne qui n'a pas prévu son retour... La valeur du capital de mobilité est donc étroitement lié au lieu de départ, soit au lieu où s'opèrera sa *capitalisation*.

3.2.1. Le concept d'étranger

3.2.1.1. La sociologie de l'étranger

La place accordée à l'étranger en dit long sur les sociétés dans lesquelles celui-ci s'insère, ou tente de s'insérer (Murphy-Lejeune 2003, p. 11). Dans son texte, *Digression sur l'étranger*, Simmel en fait un objet sociologique à part entière (Simmel 1984, [1908]). *Etranger* ne signifie pas la même chose selon que l'on se place du point de vue de la société d'arrivée, ou de celui de l'étranger lui-même. Le mot même, *étranger*, est polyphonique: dans le cadre d'une interaction sur terrain neutre, mis au pluriel, il signifie que les partenaires de la communication ne se

connaissent pas ; alors que si l'on est chez soi, l'étranger est celui qui viendrait de l'extérieur ayant, en comparaison, moins de droits civiques (Levy 2006, p. XII). Inclus dans un système social, l'« étranger est un élément du groupe même [...] un élément dont l'articulation immanente au groupe implique à la fois une extériorité et un face-à-face » (Simmel 1984, [1908], p. 663). Il est nécessaire pour définir, par sa position liminaire, les frontières de ce groupe (Cicchielli 2008, p. 145). C'est donc dans un processus d'interaction que se déterminent, par dissonance ou connivence, les caractéristiques sociales, culturelles et plus largement identitaires, de ces deux instances.

Simmel délimite quelques grands champs pour la description des *figures d'étrangers* que nous avons décidé d'adopter dans la constitution de notre propre typologisation : le champ spatial, le champ temporel, le champ social, les champs relationnel et symbolique et le champ identitaire. Nous empruntons l'idée du *kaléidoscope* des figures d'étrangers à Geneviève Zarate et à Aline Gohard-Radenkovic car cette image permet de voir se créer, sur une échelle graduée, des *types d'étrangetés* (Zarate ; Gohard-Radenkovic 2004, p. 5) ⁶⁹. Elle permet aussi de décrire le travail du chercheur qui – aux prises avec un corpus d'histoires décrivant une situation sociale similaire – tentera d'en lire les récurrences en se rattachant à ces champs spécifiques, composant l'identitaire.

La position de l'étranger dans l'espace s'exprime en termes de distance ou de proximité. Par définition, s'il est de passage, le nouveau venu sera pris entre deux espaces – son rapport physique et psychique au monde s'en trouvera complexifié (Murphy-Lejeune 2003, p. 22). Chaque espace, « qu'il soit physique, personnel, affectif, social, culturel ou mental », implique des rôles sociaux spécifiques, des hiérarchies dont découlent des rapports de force. Sa liminarité initiale génèrera des exclusions à la chaîne : exclusion linguistique et communicationnelle, exclusion médiatique, culturelle et relationnelle (op. cit., pp. 105 et 106). Comme il n'aura pas participé à écrire les règles de ce jeu social – et qu'il ne les comprendra peut-être pas toujours – il se sentira taillé de cette « complicité de sentiments qui unifient les liens » entre les membres d'un groupe. Il est possible, dans cet état de faits, que sa société d'appartenance acquière par contraste une dimension sacrée dans son esprit (Schütz 2010, p. 20).

⁶⁹ Nous reprenons le concept d'*étrangeté* tel qu'il est employé par Mathilde Anquetil 2006, p. 67, le reprenant elle-même de Schütz 2010 [1944]. Appliquée à la situation de l'étranger, *étrangeté* signifie *différence*, mais peut également évoquer le sens d'*étrange*. La traduction anglaise « stranger » / « strange » relie entre elles ces deux acceptions.

Le départ de chez soi provoque de la discontinuité sur le plan temporel comme spatial – aussi bien à l'échelle de la grande Histoire qu'à celle de la petite histoire individuelle et quotidienne. Non seulement l'étranger se verra coupé de son passé – ses proches continueront leur(s) histoire(s) sans lui – mais son histoire ne sera pas connue et aura peu de chances d'être *reconnue* par les membres de son nouveau groupe. Il sera initialement absent aussi bien socialement que culturellement dans sa nouvelle société (op. cit., p. 24, Sayad 1999). La culture partagée par les membres ne lui appartenant pas, il sera « en décalage entre soi et soi dans deux espace-temps » (Murphy-Lejeune 2003, p. 24). Dans ce contexte de précarité temporelle, c'est le présent et ses effets d'immédiateté qui prendront une importance totale et totalisante ; Mathilde Anquetil parle à ce sujet d'« inflation du présent ressentie par les étrangers amputés de leur histoire » (Murphy-Lejeune 2003, p. 25 ; Anquetil 2006, p. 70). C'est dans ce présent, précisément, que se construiront ses nouvelles références qui intégreront – ou rejetteront – les anciennes.

L'étranger est *excentrique* puisqu'il est *excentré physiquement* et *socialement* (Murphy-Lejeune 2003, p. 26). Sa position d'externe – plus objective, selon Simmel, puisque produite par les décentrement successifs qu'implique la mobilité – risque d'être appréhendée avec méfiance par les membres de la société d'accueil ; ce nouveau regard menace l'ordre établi (ibid.). Si le visiteur « échappe aux erreurs de l'ethno-centré », sa double appartenance affichée donnera de lui l'image d'un *porteur d'altérité* (ibid.). Il n'est pas rare d'entendre ceux qui l'ont accueilli reprocher sa *loyauté ambiguë* à celui qui n'accepte pas « en bloc leur modèle culturel comme la manière de vivre la plus naturelle et appropriée » (Schütz 2010 [1944], p. 37). C'est qu'ils ne voient pas qu'au cours de sa *transition*, leur monde est tout autre qu'un refuge pour lui. C'est au contraire – et malgré leurs *efforts* – un « labyrinthe dans lequel il a perdu tout sens d'orientation » (ibid.). Un modèle culturel *non questionné* confère assurance et sécurité ; mais face aux membres de sa société d'accueil, l'étranger est celui *qui questionne* les évidences (op. cit. p. 32).

La durée projetée de son séjour aura donc une grande importance dans la position prise, ou la place attribuée, au sein du système social pénétré par l'étranger. Si un individu de passage peut se contenter – ou choisir délibérément – de ne pas s'investir, de rester spectateur du monde à découvrir, l'immigrant potentiel pourra difficilement rester confiné à une position liminaire qui risquerait, à la longue, de l'exclure complètement de la scène sociale.

L'étranger diasporique, le retour (ou le non-retour)

La *place* accordée à l'étranger participe toujours à « la définition de la nation », « renfor[çant] la conscience en soi » des nationaux par rapport à celui qui serait non-national ; mais l'étranger diasporique échappe à cette dichotomie (Bordes-Benayoun 2006). Faisant partie d'un peuple dispersé, il est « fragment d'[une] nation » autre, au sein de la nation (ibid.). Du point de vue des nationaux, son identité nomade, cosmopolite, d'« être sans attaches », « symbolis[e] le contraire de la nation unie sur son territoire » (ibid.). Qu'il s'installe, ou désire s'installer, fait potentiellement de lui un *ennemi de l'intérieur*.

Son établissement durable ailleurs que chez lui, pourtant, fait qu'il peut se revendiquer de plusieurs lieux à la fois. Tout individu aspire à *se sentir chez soi* quand il s'installe et se sentir chez soi, c'est partager avec les personnes côtoyées un haut degré de *familiarité* et d'*intimité* (Schütz 2010 [1944], p. 47). Le pays natal – dans son acception symbolique – revêt le plus souvent ces dimensions, évoquant la maison d'enfance, la langue maternelle, la famille et les amours de jeunesse, le paysage aimé, la musique du pays et les plats cuisinés. Le départ annulant le partage d'espace et de temps entre les proches provoque inévitablement un décalage dans les systèmes de pertinence (op. cit. p. 57). Au moment du retour chez soi, celui qui aura goûté au « fruit magique de l'étrangeté » ressentira un sentiment d'inadéquation entre ce qu'il est devenu et ce qu'il redécouvre des autres et de soi-même (op. cit. p. 62). Les autres, ceux qui sont restés au pays, attendront peut-être de lui qu'il reprenne sa place d'avant, annulant ainsi tout un pan d'expériences vécues ailleurs. En suivant épisodiquement son parcours de loin, d'autres encore l'auront au contraire idéalisé et se montreront déçus qu'il n'incarne pas le héros qu'ils attendaient. Toutes ces raisons pourront reléguer l'individu à un espace d'éternel entre-deux ou le forcer à de nouvelles mobilités...

3.2.1.2. Post-moderne = mobile ?

S'interrogeant sur des notions telles que la mondialisation, l'immigration, les nouvelles migrations et les mobilités, les espaces et la citoyenneté européenne, le nomadisme, la culture et l'interculturel ou les identités culturelles – les chercheurs ont remis en cause l'image de l'étranger vu comme un négatif de son hôte. Considéré dans sa *visibilité extérieure*, celui-ci « ne correspondrait plus aux réalités contemporaines » puisque, dans les grandes métropoles du

monde, les individus déplacés sont majoritaires (Murphy-Lejeune 2003, pp. 35 – 36). Il s'agit alors de le redéfinir, de le « libérer de sa condition extérieure de muet qui n'a pas le droit à la parole », « dont le seul rôle [serait] de signifier les limites du groupe » car il en est, aujourd'hui, devenu un membre à part entière (ibid.). L'*excentré-excentrique* n'est donc plus une exception, mais la règle. « La quête d'appartenance [qu'il mène, au gré de ses diverses mobilités], [est devenue] une préoccupation essentielle » du monde contemporain (ibid.).

Elisabeth Murphy-Lejeune réitère l'importance de « poser l'étranger comme membre à part entière de nos sociétés » mais considère, comme Simmel, qu'on ne l'observe pas encore assez « du point de vue de [sa propre situation,] plutôt que de celui des sociétés réceptrices » (ibid.). Car, au fond, le « *navigateur professionnel* dans un espace entre distance et proximité », « se satisfera-t-il de sa position périphérique » ou tentera-t-il de devenir membre (ibid., nos italiques) ? La question n'est plus de savoir « quelle place lui sera accordée » mais de connaître le *rôle* qu'il jouera lui-même dans l'attribution qui lui en sera faite. Si l'*étrangeté* est « une manière d'être et de penser contemporaine », c'est que l'acteur moderne a pris conscience d'une quête, s'offrant à lui comme nécessaire.

A la différence de l'immigrant traditionnel, perçu comme une charge économique, un défi humanitaire ou un danger culturel, stigmatisé par son infériorité socio-économique réelle ou présumée, ressentant un « sentiment de perte d'authenticité dans [son] insertion sociale » du fait des inégalités perçues ou avérées du système dans lequel il s'est inséré – ces dernières années ont donc vu apparaître un *être mobile nouveau* (Budke 2008, p. 63 et Anquetil 2008, p. 236). Ni touriste, ni exilé, le *modern stranger* est rarement en situation de mobilité forcée⁷⁰. Il a voulu son voyage, l'a parfois désiré, son parcours est fortement assumé dans un projet aux allures de mission (Cicchielli 2008, p. 156). Il fait partie d'une minorité privilégiée dont le *capital cosmopolite* avait été, jusque-là, « consubstantiel au pouvoir et aux positions sociales dominantes », dans une perspective de formation des dirigeants et de contrôle de l'État-nation (Anquetil 2006, p. 4). Dans son cas, l'accent n'est pas mis sur la perte mais sur le changement et sur la capitalisation de nouvelles compétences (Ljalikova 2008, p. 118). Le changement de références, l'éloignement de chez soi, l'expérience du voyage, sont considérés comme des actes

⁷⁰ Pour Harman, chercheur en sociologie urbaine, le *modern stranger* est devenu une figure paradigmatique de notre monde contemporain, capable de lire la réalité à travers « the lense of in-between » (« la lentille / le verre réflecteur de l'entre-deux ») (Harman, L.-D. (1988). *The Modern Stranger: On Language and Membership*. Berlin: Mouton de Gruyter, in Anquetil 2006, p. 277; notre traduction.

de construction de soi pour leur pouvoir formateur et non comme des obstacles à la survie dans un autre pays (Levy 2006, XIII). Ses acquis – apprentissages des langues étrangères, d'attitudes et de valeurs autres – sont instrumentaux pour la création d'un esprit international, afin d'être opérant dans un avenir professionnel fait de mobilités enchaînées. Ces nouveaux capitaux ne mettent pas le voyageur « à l'abri des difficultés du contact avec les réalités peu ou nullement familières », mais toute difficulté sera considérée comme une épreuve qui, une fois surmontée, augmentera le capital expérientiel de ce *candidat au cosmopolitisme* (Cicchelli 2008, p. 156).

Pour tenter une insertion du *modern stranger* dans le *kaléidoscope* des figures d'étrangers, les dimensions temporelle, spatiale, relationnelle, identitaire et symbolique, proposées par Simmel, prennent toute leur pertinence. Le retour de l'expatrié est programmé – ou son séjour, du moins, relativement quantifié dans une temporalité allant de quelques mois à quelques années. Il atterrit généralement dans un milieu fait de personnes aux mêmes caractéristiques socio-économiques que lui, avec lesquelles il partage une catégorie socio-professionnelle et l'appartenance à une génération. Le caractère planétaire de ce type de mobilité fait que ce nouvel immigrant est attendu où il arrive, peut-être même l'a-t-on appelé à venir (Anquetil 2008, p. 235). Sur le plan de son insertion sociale, il apparaît clairement que le regard de l'autre – le national – posé sur lui sera différent puisqu'une place aura été conçue à son intention. Ce type d'étranger est peu visible puisqu'il tend à vivre en zone urbaine et que ses réseaux sociaux se concentrent autour de l'activité pour laquelle il est arrivé (Reiser-Bello 2012). Comme il n'a que peu de contacts avec les organismes d'aide sociale, qu'il est *considéré sans problèmes*, on n'entend très peu parler de lui dans les médias (Murphy-Lejeune 2003 ; p. 12, Reiser-Bello 2012). Quant à ses habitudes de consommation, la mondialisation lui permet de s'entourer de symboles collectifs planétarisés qui viennent – en quelque sorte – remplacer les « représentations mythologiques d'un passé révolu », auxquelles il est mieux qu'il ne s'attache plus (Anquetil 2008, p. 235). Sur le plan identitaire, cette nouvelle classe d'êtres mobiles a la capacité de s'auto-définir. Contractuels ou expatriés internationaux, ils s'organisent en vase-clos, ne s'intègrent pas dans leur environnement social et culturel, communiquent entre eux au moyen d'une *lingua franca* (l'anglais en général) indépendante de la langue du pays d'accueil (Reiser-Bello 2012). De ces personnes-là, la société tolère des formes de non-intégration linguistique ou sociale...

Groupés autour de nouveaux idéaux, les *modern strangers* se construisent des références partagées et, grâce à leur formation, leur vie sociale et professionnelle, ils mettent en place des compétences communicatives et des stratégies de défense de leurs intérêts communs. Ces

intérêts sont ceux d'une nouvelle classe de travailleurs transnationaux qui a su se rendre indispensable à la bonne marche du monde et qui sait se faire valoriser (ibid.).

3.2.2. L'étudiant Erasmus ou de mobilité(s) courte(s)

Nous attaquons le spectre du *kaléidoscope* par la figure de l'étudiant de mobilité courte, de type *Erasmus*. Ce premier pan de chapitre sera très développé par rapport aux deux autres pour les raisons suivantes. D'abord, il nous permettra de faire apparaître quelques concepts opératoires tels que *capital* et *rôle*, en contexte de mobilité, qui seront ensuite repris pour confronter entre elles différentes figures d'étrangers hautement qualifiés prises en compte. Ensuite, l'étudiant de mobilité courte est certainement la figure la mieux fouillée dans les recherches existantes sur les mobilités académiques et professionnelles. Elle est celle que les universitaires ont *sous la main*. Il s'agit d'une figure sociale au profil socialement cadré, facilement atteignable car se trouvant généralement en groupe au sein de son université d'accueil. La littérature à son sujet est riche en pistes de réflexions qui devraient nous permettre de développer (par comparaison ou contraste) notre propre réflexion sur l'étudiant diplômé immigrant. Rappelons, en outre, que tous les étudiants que nous avons interrogés pour cette recherche avaient initialement atterri en tant qu'étudiant de mobilité temporaire. L'évolution des trajectoires menant d'un statut à l'autre – dans un système de rôles emboîtés – fait que ce qui aura été observé au premier stade (chez l'étudiant parti pour une expérience de mobilité courte) reste partiellement valable s'il prolonge son séjour.

L'étudiant de mobilité temporaire se situe entre la figure du touriste – dont la mobilité est extrêmement courte – et celle de l'immigrant – dont la mobilité vise, à long terme, l'installation. Il s'agit d'un type de mobilité hautement valorisé par l'étudiant lui-même, mais aussi par les institutions qui coordonnent son départ, car postulée comme constituant un *enrichissement* (Murphy-Lejeune 2003, p. 200). En partant pour un échange, l'étudiant « bonifie considérablement [son] parcours [...] dans son actualité et potentiellement dans son avenir ». *Erasmus* est donc une nouvelle catégorisation se « superpos[ant] à l'identité nationale », créatrice de mythes à de multiples niveaux.

3.2.1.3. La mobilité académique de courte durée dans les discours institutionnels

Erasmus est devenu le symbole de la mobilité étudiante au point que les étudiants de mobilité au sens large – tant bien même celle-ci se soit organisée de manière spontanée, sans subventions ni conventions interuniversitaires, ou qu'elle participe d'un autre type de programmes d'échange – s'auto-définissent sans distinction comme des *Erasmus*. *Erasmus* finit par devenir synonyme d'étudiant mobile ; il s'agit d'une identité normative porteuse d'une certaine anonymisation (Perrefort 2008, pp. 76 – 77, Papatsiba 2004, pp. 11 et ss.)⁷¹. Quels sont les *mythes* rattachés à la mobilité étudiante de courte durée ? Quels sont les *enjeux* des États et de leurs institutions ? De quels discours ces enjeux se ponctuent-ils ou comment les intérêts particuliers sont-ils au contraire voilés ?

Le mythe du réseau Erasmus

Erasmus, qui s'est ensuite inséré dans un programme plus large du nom de *Socrates*, est né en 1987 entre les pays européens, afin de garantir une libre circulation des étudiants, des professeurs et des connaissances au sein de la communauté (Ballatore, Blöss 2008, p. 18). Le fait d'institutionnaliser la mobilité académique a permis de garantir aux usagers, inscrits dans un curriculum de leur université d'origine, de partir poursuivre leurs études pour une période déterminée dans un pays partenaire. Par un système d'accumulation et de transfert de crédits (ECTS) – et d'harmonisation des grades bachelor, master et doctorat, institué avec le *Processus de Bologne* depuis la *Conférence ministérielle de Bologne* de 1999 – il devenait donc possible de faire valider son expérience d'études à l'étranger au retour (Endrizzi 2010, p. 1)⁷². Selon les prévisions des ministres ayant participé au *Communiqué de Louvain* en 2009, l'objectif à atteindre dans les prochaines années serait le suivant : « En 2020, au moins 20 % des diplômés

⁷¹ Nous adopterons *étudiant de mobilité courte* pour éviter de tomber dans l'amalgame, sauf dans le cas où l'idée spécifique d'étudiant *Erasmus* – entendue comme un mode de vie spécifique – serait conviée.

⁷² « L'engagement international en matière d'éducation et de formation se nourrit en Europe de la *Stratégie de Lisbonne* et surtout du *Processus de Bologne*, lancé en 1999, qui fédère aujourd'hui 46 pays autour d'un projet commun : la création d'un *Espace européen de l'enseignement supérieur* (EEES). Les principaux instruments déployés, dans la perspective d'une dynamisation des mobilités académiques, sont la structure en trois cycles licence, et doctorat (LMD) et la reconnaissance des périodes d'études avec le système européen de transfert et d'accumulation de crédits ECTS » (Endrizzi 2010, p. 8). Voir à ce sujet les critiques de Schultheiss et alt. (2008). *Le cauchemar de Humboldt. Les réformes de l'enseignement supérieur européen*. Paris : Raisons d'agir.

d'une institution académique européenne aura fait des études ou un stage à l'étranger » (op. cit., p. 8)⁷³.

A une époque – les années 1980 – de prospérité économique en Europe, le programme *Erasmus* se voulait être le « volet humaniste du projet européen » pour la « construction technocratique d'une union économique » ; une réponse aux défis posés par la « mondialisation de l'économie » (Levy 2006, p. XIII, Anquetil 2006, p. 233). « Investir dans la mobilité devenait synonyme d'investissement dans les ressources humaines de la communauté » car c'est précisément la libre circulation que l'on croyait génératrice de compétences et de savoirs (Papatsiba 2003, pp. 52 – 54). La mobilité des élites académiques faisait donc pendant à l'ouverture progressive d'un espace marchand, mais visait également à renforcer la compétitivité de l'Europe telle une entité unifiée face au reste du monde. C'est la prise de conscience du *rôle de l'éducation* dans cette compétition – par la création d'un réseau éducatif supérieur commun aux pays européens – qui était nouvelle⁷⁴. Dans cette optique, les universités devenaient des acteurs essentiels pour la formation d'un *capital cosmopolite* chez ces nouveaux « opérateurs professionnels internationaux » qu'allaient devenir les étudiants partis en échange. A leur retour, les compétences acquises à l'étranger devaient pouvoir être « transférables au monde professionnel » du pays de départ (Papatsiba 2003, p. 3, Anquetil 2006, p. 62).

Cette recherche d'adéquation d'une « main-d'œuvre qualifiée flexible, polyglotte, grâce à la mobilité » est en accord avec *l'esprit du capitalisme* d'alors (titre de l'ouvrage de Boltanski, Chiapello 2001)⁷⁵. Les universités, dans ce projet, avaient le devoir d'accélérer « une stratégie d'intégration progressive des secteurs d'activité pour surmonter de fait les logiques nationales ». Elles devaient procéder à un *formatage* des individus visant l'« inculcation d'une européanisation des mentalités de la future classe dirigeante », qui finissait par « différenci[er de manière] horizontale (plus que démocrati[que] les] candidats à une carrière internationale » (Anquetil 2006, pp. 25 et 62). Dans cette perspective, une formation à l'observation des particularismes des pays visités n'était pas une priorité puisque l'université elle-même participait à lisser les différences.

⁷³ Notre traduction en français.

⁷⁴ En Europe, 80 % des étudiants mobiles le sont vers un autre pays européen (le Royaume Uni faisant exception car ses ressortissants choisissent massivement les USA comme destination d'études). On parle donc de mobilité « intra-régionale » au sein de l'UE (Endrizzi 2010, p. 6).

⁷⁵ Boltanski L., Chiapello E. (2001). *Le nouvel esprit du capitalisme*. Paris : Gallimard.

La création d'un « espace commun académique international et interdisciplinaire », ce « système fluide englobant des étudiants, des professeurs, des enseignements », devait permettre de circuler librement entre les pôles universitaires d'un réseau sans frontières, puisque les pays, dans ce système, n'auraient plus été que des régions d'une supra-nation d'académiciens (Ljalikova 2008, p. 120) ⁷⁶. Cette organisation devait promouvoir en Europe des valeurs de *respect* et de *tolérance*, démocratiser l'accès aux études à l'étranger et « résorb[er le] déséquilibre séculaire des migrations » (Anquetil 2006, p. 235 ; Ballatore, Blöss 2008, p. 19). *Ouverture, liberté, contact, abatement des frontières, pluralité, valorisation de la libre circulation des personnes et des idées, valorisation d'un socle culturel commun, respect de la diversité, réciprocité et compréhension interculturelle*, le discours de solidarité prônant, depuis la fin de la Seconde Guerre mondiale, l'« idéal d'un espace de paix partagé » où les jeunes auraient eu le rôle de ciment pour la reconnaissance unanime d'une « identité européenne commune » est invoqué comme l'une des motivations principales d'une promotion positiviste de la mobilité étudiante (Lévy 2006, p. XIII ; Anquetil 2006, p. 20 ; Ballatore, Blöss 2008, pp. 19 – 20 ; Maurer, 2011 et 2015).

Le marché de la mobilité académique

Au-delà des discours, de grandes disparités persistent quant au pouvoir d'attraction d'étudiants de mobilité des différents pays européens ⁷⁷. Certains pays sont plus recherchés que d'autres et

⁷⁶ Le mythe de cette *République des lettres*, datant du Moyen Âge, est souvent convoqué par les autorités européennes pour « doter d'une toile de fond symbolique leurs actuelles incitations et actions politiques » dans le domaine de la mobilité estudiantine. L'argument d'une amélioration de la stabilité politique intra-européenne est également soutenu par une référence à l'histoire puisque certains émettent l'hypothèse que la *perenigratio academica* a joué, de tout temps, un rôle dans l'entente des différents peuples européens (Papatsiba 2003, pp. 12 et ss.).

⁷⁷ Les différences de la mobilité intra-européenne d'un pays à l'autre : en comparant les étudiants entrant et sortant des pays européens, Laure Endrizzi distingue différents cas de figures : 1. Les pays à forte mobilité entrante et faible mobilité sortante comme la France, l'Allemagne et le Royaume Uni. 2. Les pays qui, à l'inverse, font état d'une faible mobilité entrante et d'une forte mobilité sortante d'Europe centrale et orientale, comme la Macédoine, la Croatie, la Géorgie, la Moldavie et la Slovaquie. 3. Les petits pays comme Andorre, Chypre, l'Islande et le Liechtenstein « combinant de hauts niveaux de mobilité entrante et sortante ». 4. Une majorité de pays où les départs et les arrivées s'égalisent mais présentent, généralement, un faible taux de mobilité (Endrizzi 2010, p. 10, Eurydice (2009), *L'enseignement supérieur en Europe 2009 : les avancées du Processus de Bologne*. Bruxelles : Agence exécutive éducation, audiovisuel et culture. Mais si l'on élargit notre perspective à l'échelle mondiale, « avec trois fois plus d'entrants que de sortants, l'Europe confirme sa position dominante de région d'accueil attirant au total près de la moitié des étudiants mobiles dans le monde (43 %), soit en moyenne 7 % de la population étudiante globale. Cette proportion dépasse les 11% en Autriche, Allemagne, Belgique, France, Royaume-Uni et Suisse. [Mais] dans certains pays tels que la France et le Portugal, les étudiants provenant de pays extérieurs à l'UE représentent plus de 80 % des effectifs : une attractivité qui n'est pas sans relation avec le passé colonial de ces deux pays » (Endrizzi 2010, p. 10).

obtenir son premier choix pour un candidat au départ revêt une signification sociale (Ballatore, Blöss 2008, p. 27). Les universités, entre elles, sont concurrentes car la présence d'étudiants étrangers améliore leur image de marque (Anquetil 2006, p. 209). L'analyse comparative des dispositifs montre que l'enjeu des accueils varie d'une institution à l'autre. La France, par exemple, tient à la présence d'étudiants étrangers afin de leur octroyer un « stage d'inculcation de la langue et [de] méthodes[,] dans le but affiché de participer à la diffusion dans le monde d'un certain idéal intellectuel *à la française* » ; l'Allemagne compte sur ses jeunes visiteurs pour « récupérer une image positive de la germanité » ; l'Italie propose prioritairement un « parcours touristique-culturel fondé sur la tradition du *Grand Tour* » aux étudiants visiteurs, afin de préserver son image de creuset d'art et de culture dans l'imaginaire symbolique collectif mondial » (ibid.)⁷⁸.

Pour les institutions, des intérêts financiers sont en jeu. L'étudiant *Erasmus*, de ce point de vue, est moins intéressant qu'un étudiant en mobilité spontanée puisqu'il est exonéré de taxes universitaires dans son pays d'études. Mais autour de l'université, la ville et ses infrastructures profitent de sa présence en tant que consommateur. Il se crée donc une « commercialisation de l'altérité » : on propose des séjours clés en mains participant à une politique auto-promotionnelle des villes universitaires (Anquetil 2006, p. 238).

Pour l'institution d'accueil, certains faits sont posés comme des évidences : l'étudiant en arrivée dans un pays étranger aurait « injonction à [s'y] intégrer [, à] s'assimiler [à son] fonctionnement universitaire [...] à s'intégrer [à son] corps social » (Anquetil 2006, p. 149). On tente de lui montrer que, « par cet exercice, il gagnera des compétences de flexibilité qui contribueront à son employabilité » (ibid.). Sa venue a fait, au préalable, l'objet d'un « parcours de scolarité négocié », il circule au sein d'un cadre bilatéral qui lui donne un statut, mais aussi des droits et des devoirs (Papatsiba 2003, p. 23). Cette mobilité institutionnalisée l'incite à « jouer son rôle d'étudiant » plus méthodiquement peut-être qu'il ne l'aurait fait chez lui.

« L'action éducative envers les étudiants étrangers est donc largement influencée par des enjeux de politiques interne et étrangère, nationale et internationale, qui investissent l'espace

⁷⁸ Proportionnellement, ce sont les petits pays qui accueillent davantage d'étudiants étrangers (Endrizzi 2010, p. 6). Les étudiants internationaux aux États-Unis représentent au final moins de 4 % de l'ensemble des étudiants inscrits dans les EES américains, contre près de 20 % en Australie, 15 % au Royaume-Uni, 14 % en Nouvelle-Zélande et en Suisse, 11 % en Allemagne et en France.

académique » (Papatsiba 2003, p. 25). La mobilité étudiante est au « centre d'un champ social traversé par de multiples enjeux [et octroie] des bénéfices symboliques » à ses acteurs, comme à ses co-acteurs. Les universités européennes mettent d'ailleurs beaucoup plus d'énergie à organiser l'arrivée des étudiants *incoming* qu'à prévoir le départ de leurs propres étudiants *outgoing* vers l'étranger (Lepez 2004). « Comme une institution familiale », l'université est « résistante à une démarche d'émancipation de ses pupilles ». Il n'est « pas simple [en effet] de reconnaître que la qualification de son propre produit (l'étudiant) passe par délégation à une autre source d'autorité » (Papatsiba 2003, p. 222).

3.2.1.4. Des discours institutionnels à l'expérience des Erasmus

L'étudiant étranger de courte durée peut-il être considéré comme un *modern stranger* ? Il a décidé de partir – généralement de son plein gré. Les raisons de son voyage sont de nature académique et, comme le travailleur étranger en mobilité professionnelle, il est investi d'une mission précise durant son séjour. Ses motivations peuvent aller de l'expérience de vie à l'apprentissage d'une langue étrangère, participer d'une stratégie de distinction sociale par rapport à d'autres étudiants plus sédentaires, ou d'une logique de promotion professionnelle (valorisation de l'expérience dans le CV, gage d'adaptabilité et d'autonomie), (Ballatore, Blöss 2008, p. 32). Etant cadré par un programme, son séjour aura été préparé par un réseau de professionnels qui aura même peut-être séduit le candidat par l'envoi d'une documentation promotionnelle ⁷⁹. Son cercle social à l'étranger sera constitué de personnes partageant la même culture générationnelle, sur les plans de la technologie et de la consommation.

Quand on demande à un étudiant de mobilité de parler de son expérience *a posteriori*, il tend à le faire en empruntant le champ sémantique de l'aventure : *aventure, test, épreuve, challenge, défi, obstacles, énigmes et résolution de problèmes, surprises*, etc. (Papatsiba 2003; Papatsiba 2004 ; Gerber 2012, p. 321 et ss.). Son récit d'aventure reproduit les grandes étapes d'un parcours initiatique: situation initiale dans le cocon rassurant du groupe d'appartenance et départ à

⁷⁹ Papatsiba 2003, pp. 133 – 134, note que l'« organisation, voire l'institutionnalisation de la mobilité étudiante contribuent à valider le bien-fondé de la décision de départ [...] les jeunes gens se servant de l'appui institutionnel comme adjuvant et légitimation de leur projet personnel. Dans ce contexte, il n'est pas toujours aisé pour les étudiants d'élaborer leurs motivations profondes puisque des raisons toutes faites sont disponibles ». Du coup, « ils donnent une vision instrumentale de la raison du départ et de leurs attentes concernant leur séjour [et] se rendent compte plus tard des multiples enjeux du séjour ».

l'étranger, obstacles et/ou duels, rencontres d'adjuvants et résolution de problèmes, situation finale et valorisation de l'exploit, retour au pays après avoir atteint une nouvelle maturité par le voyage, reconnaissance de cette dernière par le groupe d'appartenance et mariage éventuel marquant le passage à une autre étape de la vie (Gerber 2010). Les obstacles rencontrés sont décrits dans toute leur difficulté mais ne sont jamais présentés comme étant insurmontables. Ils participent à une chaîne de défis à relever, nécessaires pour grandir : « [C]es tensions [...] sont envisagées de façon positive comme créatrices de nouveaux modes d'appréhender le temps, l'espace, les relations sociales, comme la création d'une nouvelle identité se définissant par son *esprit international* » (Anquetil 2006, p. 68).

Comme tout *modern stranger*, l'étudiant *Erasmus* part donc en s'attendant à vivre une expérience formatrice – voire transformatrice – pour son identité personnelle :

On est frappé par l'insistance des étudiants sur la valeur existentielle de la période *Erasmus*, comme expérience de vie ; l'impression dominante étant d'avoir vécu intensément, contrairement aux années de sédentarité ou aux expériences touristiques (op. cit., p. 45).

Cette *période Erasmus* si intense, pourtant, est décrite le plus souvent comme une *bulle* hors de tout lieu et hors de tout temps...

L'expérience du temps

Le caractère sabbatique du séjour, l'âge de l'étudiant qui – jeune adulte – profite de l'occasion d'un voyage pour goûter une nouvelle liberté, l'« apesanteur sociale liée au statut atemporel » de l'étudiant de mobilité courte – le retour étant programmé, on ne s'engage pas avec la même ferveur dans des rencontres sociales à durée déterminée – tous ces éléments liés à la temporalité influent sur la manière qu'il a d'investir l'aventure (Budke 2008, p. 158). Cette difficulté à approfondir l'immédiateté vécue dans le pays d'études (manque de volonté ou manque d'outils pour l'appréhender) est contrebalancée par une attention accrue à sa *grande Histoire* (dont des clés de lecture auront été assimilées au préalable par l'éducation scolaire ou familiale). Les étudiants, dès l'arrivée, réactivent des *habitus* touristiques acquis au cours de leurs voyages. Les institutions d'accueil, d'ailleurs, les y incitent en proposant des tours à vocation culturelle. Quand ils déclarent, avant de partir, qu'ils profiteront de l'expérience pour connaître une autre *culture*, ils ont de ce concept polyphonique une perception naïve et superficielle, sans

implication (Papatsiba 2003, p. 88). Dans leur compte-rendu d'expérience, ils surestiment leurs acquis culturels qui se réduisent à une « approche livresque et impersonnelle du contexte étranger » (recherche d'une expérience esthétique, d'informations historiques et artistiques du monde à découvrir, par une documentation sur les coutumes et habitudes culinaires, tels que présentés dans des guides touristiques), (op. cit., pp. 81 – 87). Mais, contrairement à ce qui advient pour un voyage de plaisance, la destination du séjour n'a pas forcément été choisie par l'étudiant selon ces critères car il est rare que l'on sélectionne le même type de pays pour y faire ses études, y travailler ou y passer ses vacances (Anquetil 2006, p. 260). Se *refaire une culture*, c'est se donner l'illusion de pouvoir obtenir des clés de lecture de la société dans laquelle on s'apprête à s'insérer, en se basant sur ce qui paraît immuable. Mais c'est aussi une stratégie d'appropriation du nouveau terrain par la création de liens avec des savoirs existants. S'instruire sur la culture patrimoniale du pays d'arrivée peut faciliter la rencontre et alimenter les discussions avec ses membres. Mais cette attention à l'Histoire de l'autre est rarement contrebalancée par un intérêt porté sur celle du pays d'origine de l'étudiant : les dispositifs d'accueil des universités manquent singulièrement d'« attention envers les liens qui relient l'étudiant à son milieu d'origine, tant dans le passé que dans le futur » (Anquetil 2006, p. 71).

L'élément temporel peut également être envisagé dans sa dimension durative ; la mobilité est, dans ce cas, appréhendée comme une portion de temps, fixée à un moment donné de l'histoire personnelle du candidat. Son récit s'ordonnera par des *avant*, des *après*, des *pendant* et des *à la fin* ou *au début* permettant de voir évoluer des représentations ou des états. Certains événements, comme l'arrivée ou la préparation au départ, seront exposés de manière beaucoup plus détaillée que d'autres, sans doute en lien avec l'intensité des émotions qui les ont accompagnés (Gerber 2010). Ce sont des instants « emprunts d'une charge émotionnelle très forte » où les sens – notamment le visuel – se « dot[ent] d'une acuité inhabituelle (Murphy-Lejeune 2003, p. 113). « Les souvenirs et les images des tout premiers moments » restent « profondément ancrés dans la mémoire » ; ils sont le « symbole du passage dans le nouvel espace, et conditionnent parfois les perceptions de l'avenir ». Le temps du séjour vécu juxtapose donc plusieurs périodicités (op. cit., p. 100). L'histoire collective – nous venons d'en parler – l'histoire familiale et communautaire (invisibles à l'étranger jusqu'à ce que le sujet ne se décide à en dire quelque chose), l'histoire du groupe des étudiants *Erasmus*, se déroulant dans le présent du séjour tel que l'expérimente l'étudiant, le temps individuel enfin – une *parenthèse biographique* pendant laquelle l'étudiant mobile s'affranchit de contraintes sociales, professionnelles (et peut-être un peu académiques aussi !).

La nature déterminée du séjour peut induire le sentiment que l'on ne partage pas l'actualité des personnes que l'on rencontre (op. cit., p. 184). Elles parlent d'avenir et font des projets en commun, inscrits dans un quotidien suivi. L'étranger, sachant que sa continuité ne sera pas celle-là, est limité dans ses projections et ne participe que partiellement à celles des autres. Ses retours au pays, « motivés par la fatigue culturelle, ou linguistique, des débuts », peuvent le rassurer dans son sentiment de continuité (ibid.). Mais, à long terme, il sera également déstabilisant de voir que l'histoire – chez soi – a continué sa course sans le *moi*. Il y a « décalage entre l'importance que celui qui revient attribue à ses expériences et l'incapacité du groupe à les apprécier ». En rentrant, il se voit donc une seconde fois « amput[é] de son histoire ».

Ces retours itératifs de courte durée sont à distinguer du retour définitif, souvent décrit tel un nouveau *choc* (ibid.). L'individu, coupé du monde qu'il s'était créé, risque finalement de ressentir un sentiment d'« altérité [...] inversée » :

« L'autre » ce n'est plus le nouveau copain du pays d'accueil, mais c'est celui qui est resté dans le pays d'origine. L'étudiant d'échange s'est identifié à son nouvel environnement et renvoie une image d'altérité, d'« étrangeté » sur son pays et ses proches. Il réalise que son propre regard sur le monde comme sur sa personne a changé à travers l'expérience du retour dans son pays d'origine (Kohler-Bally 2001, p. 95).

L'expérience des lieux

L'appropriation de l'espace est plus détaillée que d'autres dimensions dans le discours des étudiants de mobilité car, dès l'arrivée, pour se mouvoir dans leur ville d'accueil, ils doivent en comprendre le fonctionnement (Papatsiba 2003, p. 71). Il ne s'agit plus d'accumuler des « connaissances livresques désincarnées » mais de se faire une base de *connaissances de survie* permettant d'affronter le plus rapidement possible une réalité quotidienne toute nouvelle (op. cit., p. 240). Souvent, un *pré-voyage sur la toile* – un visite virtuelle – leur aura permis de s'informer sur des détails pratiques, afin de se construire un réseau de références (Anquetil 2006, p. 41). Dans les rapports écrits des étudiants, le réalisme dans la description de ces repères pratiques contraste avec l'artificialité d'autres observations (démarches administratives à effectuer et localisation des services en charge, horaires d'ouverture des magasins, listing des magasins alimentaires bon marché, lieux de distraction, fonctionnement et tarifs des transports).

Les espaces décrits sont donc liés à des besoins primaires, en rapport aux rythmes de vie et au bien-être. La relation au corps, d'ailleurs, « marque les discours et les pratiques » par une série d'images symboliques « du dehors et du dedans », de l'intégration, de l'expulsion et de l'assimilation (Papatsiba 2004, p. 237). La gestion des repas, par exemple (lieux, modes relationnels, horaires, préférences ou interdits alimentaires) est un thème fondamental dans l'appréciation que l'étudiant fait de son adaptation (Gohard-Radenkovic, Kohler-Bally 2004). Le voyage permet de réaliser qu'il peut-être difficile de décaler des habitudes quotidiennes et que l'attachement aux espaces est fortement lié à l'appropriation de lieux, d'odeurs et de goûts, et à des rituels sociaux qu'on y associe (Gohard-Radenkovic, Rachedi 2009). Les maladies ou maladresses du corps semblent parfois s'accroître à l'étranger, comme si une perte de l'intégrité physique s'annexait au sentiment de perte de maîtrise sociale et langagière (Murphy-Lejeune 2003, p. 119).

Il y a des espaces intimes, liés aux rythmes du corps, et des espaces sociaux. S'il se sent de passage, l'étranger fixera son regard sur des aspects fonctionnels afin de vivre la ville le plus confortablement possible (Anquetil 2006, p. 123 et ss.). Ayant conscience de ses propres *caprices*, l'étudiant *globe-trotter* développera des pistes pour trouver où qu'il soit, des remèdes à ses petits inconforts de voyageur. Dans cette perspective, un *kit de survie*, bien pensé et déjà testé, lui assurera un bien-être minimal (nourriture, produits difficiles à trouver, vêtements adaptés à tout climat, boîte à souvenirs rappelant les proches et le pays que l'on a quittés). Ainsi, « le monde devient petit » pour celui qui « s'est construit un espace de vie transportable » (Budke 2008, p. 158, Anquetil 2006, p. 123). L'étudiant qui, *Erasmus* pour la première fois, n'aura pas pu prévoir son atterrissage, se confrontera de manière plus brutale au nouvel environnement, en subira les rythmes et souffrira de décalages avec ce qu'il connaît ⁸⁰.

Bien que nombreux avouent avoir tenté d'esquiver le *cocon Erasmus* – où l'on ne parlerait que l'anglais et où l'on ne rencontrerait que des étudiants étrangers – celui qui tenterait de l'esquiver court le risque d'être pris pour un asocial aux yeux de ses pairs. Car « la situation d'étranger

⁸⁰ Le *choc culturel* a été défini comme un moment du processus d'adaptation, se manifestant de manière plus ou moins forte selon les situations individuelles. Les premières définitions de ce phénomène se basent sur des recherches dans le domaine de la migration et envisagent le « choc culturel » comme un état psychologique, pouvant aller jusqu'au traumatisme. « La face temporelle du choc culturel est la courbe en U, qui postule que le processus d'adaptation comporte trois phases : excitation, dépression, satisfaction, formant une courbe descendante, puis ascendante, semblable à un U » (Murphy-Lejeune 2003, p. 126, cite Lysgaard, S. (1955). « Adjustment in a foreign society : Norwegian Fullbright grantees visiting United States », *International Social Science Bulletin* 7, pp. 45 – 51).

rapproche » et des affinités se créent sur le contraste avec les autochtones. Par « solidarité conjoncturelle », on devient compagnon d'infortune et on se sent appartenir à « une communauté qui se distingue des autres » sur le campus (Papatsiba 2003, p. 168 ; Kohler-Bally 2001). Mathilde Anquetil dénonce, à cet égard, une politique de logement préférentielle pour les étudiants de mobilité, menée par les institutions en collaboration avec le marché immobilier : « Le lieu alloué à l'étranger est éminemment significatif de la place que la société accorde au nouvel entrant et/ou que le nouvel arrivé s'accorde » (Anquetil 2006, p. 238). Les logements universitaires, réservés aux étudiants de mobilité, regroupent les *Erasmus* dans des *bulles nationales*, ce qui ne favorise pas leur intégration (Papatsiba 2003, p. 172). Le fait de protéger ainsi le nouvel arrivé le met dans une position d'assisté qui le « prive de ce contact avec l'espace urbain qu'il doit affronter activement lors d'une recherche autonome de logement ». Car « l'exploration du territoire et de ses codes sociaux », les « interactions aboutissant à la signature d'un contrat », « la négociation des modalités de cohabitation » sont des actes dictés par de multiples facteurs tels les goûts personnels, le style de vie ou les revenus. Ces actes, quand ils sont assumés, se révèlent telles de véritables stratégies d'intégration, impossibles à mettre en place si l'on est *casé d'avance* dans un *ghetto Erasmus* (Anquetil 2006, p. 239).

Le choix du mode d'habitation – que ce soit la sélection d'une chambre individuelle séparée du groupe, celle d'une cohabitation avec des natifs ou au contraire avec un groupe d'étudiants internationaux – est symptomatique de la manière dont l'étudiant pense pouvoir se projeter dans son nouveau pays. Les nombreux déménagements dont font état les étudiants au cours de leur séjour sont signe de tiraillement, d'un espace social et physique qui peut-être difficile à saisir (Murphy-Lejeune 2003, p. 119).

L'expérience sociale

La sensation de faire partie d'un petit monde à soi, englobé à plus grande échelle dans la ville, prend parfois tellement d'importance dans les témoignages qu'elle retourne les pouvoirs en faveur de la *bulle Erasmus*. Toutes les villes *Erasmus* se ressemblent, car ce sont les étudiants eux-mêmes, par leur internationalité, qui *font* la ville.

Voici ce qu'en dit une étudiante Erasmus allemande en séjour à Fribourg:

Chaque matin je me réveille avec la tête pleine de rêves bizarres, vivants de couleurs. Pourquoi ? Parce que le jour ne suffit pas pour absorber tout ce qui s'est passé. Les événements, les sentiments, les expériences – ils rentrent dans mes rêves et dansent une valse étrange [...] Parfois, si je pense au mélange des langues autour de moi, il semble que la ville entière est un groupe d'étudiants Erasmus mais aussi que nous-mêmes sommes une petite ville, un petit monde expérimental. Quand je pense au mélange des langues, il est clair qu'il faut faire le poutz dans les tiroirs de ma cervelle (Myria, de nationalité allemande, Gazette 2009, p. 24, in Gerber 2012, p. 334) ⁸¹.

Par « mélange des langues », Myria ne se réfère pas au blinguisme officiel de sa ville d'études, même si elle tire l'expression « le poutz » du parlé local (substantif signifiant le ménage, formé du verbe putzen = faire le ménage en allemand). Ce « monde expérimental » *Erasmus*, cette « petite ville » dans la ville qu'elle mentionne, est constitué d'étudiants cosmopolites communiquant dans une *lingua franca* autre (l'anglais).

Un réseau international d'étudiants est particulièrement important dans l'accueil, et l'accompagnement, des étudiants en échange à travers l'Europe : les étudiants ESN (*Erasmus Students Network*) ⁸². A Fribourg, ces anciens *Erasmus* de retour au pays organisent des activités durant les premières semaines du semestre pour leurs collègues entrants dans le cadre d'un cours de langue. Mathilde Anquetil a analysé le fonctionnement de ces festivités des premiers jours et des interactions entre étudiants locaux et nouveaux venus qui s'y créaient. L'auteur met l'accent sur les enjeux de ces rencontres, les avantages, mais aussi les risques impliqués dans cette *relation enchantée*. L'arrivée des *Erasmus* correspond à un « renouvellement du tissu social » au sein de l'université, mais il s'agit également de l'ouverture d'un « nouveau marché matrimonial » (Anquetil 2006, p. 229). Les étudiants étrangers expriment leur satisfaction de se voir ainsi accueillis et attestent d'une sensation d'« accélération d'intensité de leur vie durant cette période de festivités initiales ». Cela signifie aussi qu'ils se voient propulsés « comme protagonistes sur le devant de la scène[,] en tant que sujets disponibles à de nouveaux liens » (ibid.).

Ces échanges ne réduisent pas systématiquement les préjugés dans le regard porté sur l'habitant du pays d'accueil (Abdallah-Preteceille 2008, p. 217). L'expérience du voyage peut contribuer à renforcer les idées préconçues, surtout si celles-ci sont validées par des observations. L'autochtone avec lequel aucune relation personnelle ne se sera nouée viendra valider un tableau

⁸¹ Les *Gazettes* d'où sont tirées ces citations sont des journaux de bord collectifs produits par les étudiants de mobilité fréquentant les stages intensifs de français proposés à l'université de Fribourg, voir note 5.

⁸² www.esn.ch.

patrimonial préalablement établi : « On se forcera d'[en] saisir une *essence humaine* », ses dimensions psychosociales seront « supposées avoir été totalement forgées par [s]a culture » ; il finira par en devenir un représentant au même titre que n'importe lequel de ses concitoyens (Papatsiba 2003, p. 139). Les fêtes populaires seront décrites en termes spectaculaires avec la même distance que l'on emprunterait pour une œuvre d'art ou un monument historique. Le risque est grand que se crée un jugement formulé sur le mode de l'affirmation *les Anglais sont..., les Allemands sont..., les Italiens sont..., tous les Suisses sont...*

Par exemple, une chose qui a retenu notre attention, c'est la manière et le mécanisme que les Suisses ont pour ramasser la poubelle.... Ils sont fous ces Suisses ! (Mario et Claudio, de nationalité italienne, Gazette 2004, p. 23 in Gerber 2012, p. 331).

[Les Suisses] portent des pantoufles à la maison, jamais de chaussures ou de chaussettes (Paul, Gazette hiver 2005, p. 6, in ibid.).

Ces considérations se construisent en contraste avec ce que l'étudiant connaît chez lui. Des marqueurs d'implication et d'extériorité apparaissent : les pronoms *eux* et *nous* dressent une frontière entre l'endogroupe et l'exogroupe – l'endogroupe pouvant se constituer tout autant des co-nationaux au pays que du groupe des *Erasmus* dans le pays d'accueil. Sur le plan relationnel, autrui est « jugé par sa disposition à l'égard » de l'étranger (Papatsiba 2003, p. 142). S'il y a dysfonctionnement dans la relation, celui-ci lui sera attribué : soit il « n'[est] pas ouvert », soit il n'est simplement pas intéressé par le nouveau venu (ibid.). Le caractère fermé de son hôte contraste avec l'attitude d'*ouverture* et de *tolérance* que l'étudiant voyageur s'attribue (op. cit., p. 88).

Les *Erasmus* qui ont su nouer des liens avec des membres de la société d'accueil s'octroient généralement les mérites de la rencontre (op. cit., p. 178). Le fait de travailler, par exemple, est un élément induisant une accélération du processus de création de liens sociaux (Murphy-Lejeune 2003, p. 114). « L'étudiant change de rôle : de simple visiteur il devient participant temporaire à la scène économique » et cette « progression qualitative dans son statut n'est pas sans incidence » sur son sentiment d'appartenir à sa nouvelle société. Il dépasse, ainsi, le statut d'invité dans son nouveau pays, ce qui lui permet de « saisir l'aspect quotidien d'une réalité plus complexe ».

De l'autre côté du miroir, dans une ville universitaire, le risque que se développe un désintérêt pour les étudiants de passage est néanmoins réel (Anquetil 2006, p. 238). L'on apprécie ce

groupe vivant et sympathique, mais la durée déterminée de sa présence fait que l'on ne s'y attache pas. L'on fait preuve, à son égard, tout au plus d'*hospitalité*. L'hospitalité procède d'un « renversement de situation », d'une « transformation de l'ennemi en hôte », « du non-membre en membre », si son séjour est temporaire (Gotman 2001, pp. 3 – 4, in Anquetil 2006, p. 237) ⁸³. De passage, l'étudiant mobile incite les membres d'une société à s'y ajuster, à l'« intégrer sans [le] mélanger », à le protéger tout en « protégeant son [propre] territoire », à se sacrifier éventuellement, car cela lui procure des bénéfices symboliques en retour (Anquetil 2006, p. 237).

L'expérience identitaire et symbolique

Si nombreux sont ceux qui affirment ne pas avoir changé durant leur expérience de mobilité, c'est qu'ils ont avancé dans l'aventure en portant un masque ⁸⁴. Ils ont appris à maîtriser des savoir-faire leur permettant d'« emprunter des rôles différents afin [d'en] pénétrer le mode de vie, et [d]es schémas pragmatiques leur donnant l'impression d'avoir réussi, par une adaptation superficielle, à fonctionner dans un autre pays pour un laps de temps limité » (Murphy-Lejeune 2003, p. 271). Souvent, le temps du séjour « est trop court pour laisser le jeu social se faire » (ibid.). L'étudiant étranger, « rest[ant] sur le pas de la porte », s'en repart bombardé d'images partiellement comprises (ibid.).

La mission institutionnelle annoncée – celle de former des « citoyen[s] européen[s] acti[fs] », capables de vivre dans un espace-tiers de cohabitation pluriculturelle – reste partiellement inaccomplie (Endrizzi 2010, p. 1 ; Papatsiba 2004, p. 18). La mobilité étudiante de courte durée est donc bien le lieu d'un « heureux malentendu » car l'évocation du *grand projet européen* est absente du discours des principaux intéressés (ibid.). Les politiques institutionnalisées de préparation au voyage sont absentes ; les étudiants la vivent comme un défi personnel et ne se sentent pas accompagnés dans l'expatriation (Lepez 2004). « Partie intégrante de la formation universitaire », la mobilité internationale reste une « épreuve individuelle où l'étudiant doit mettre en œuvre des stratégies personnelles d'adaptation » (Lepez 2004). En rentrant, il reprend

⁸³ Gotman A. (2001). *Le sens de l'hospitalité. Essai sur les fondements de l'accueil de l'autre*. Editions PUF.

⁸⁴ « L'injonction *sois naturel*, souvent faite aux enfants, signifie en réalité : *sois conforme au modèle de culture qui t'a été transmise* » (Cuche 2010 [1996], p. 6). Une personne qui nie avoir changé lors d'un long voyage à l'étranger, dans cette perspective, veut signifier qu'elle est restée – malgré son expérience *ailleurs* – fidèle à la culture de son groupe d'appartenance. Il y a là une question de loyauté vis-à-vis du groupe primaire, « défense de l'autonomie culturelle », « liée à la préservation de l'identité collective » (ibid.).

éventuellement à son compte des discours qui *sonnent* juste en réponse à la demande institutionnelle (Papatsiba 2003, p. 93). Les idéaux de *relativisme*, de *tolérance* et de *non-hiérarchisation*, *l'esthétique de l'hétérogénéité*, la *juxtaposition* et le *mélange*, le « particularisme cohabitant avec le globalisme et l'a-chronisme comme déconstruction des catégories du temps et de l'espace » sont toujours à l'ordre des discours, idéalisant le mélange et le contact des cultures.

3.2.1.5. Concepts et outils opératoires pour l'analyse des parcours de mobilité courte

L'étudiant voyageur, une *Bildung* contemporaine ?

Le concept de *Bildung*, apparu dans le giron des *Lumières* allemandes, a été utilisé dans les recherches sur la mobilité étudiante contemporaine pour décrire les effets du voyage, sur les plans du développement personnel et identitaire (Anquetil 2006 ; Cicchielli 2008). Au XVIII^{ème} siècle, dans un souci d'éducation esthétique des jeunes aristocrates, on instaure des *vacances* – entendues comme un temps d'éducation – permettant la découverte de pays lointains. Le pédagogue genevois Rodolphe Toepffer, dans l'esprit du *Grand Tour*, mènera ses collégiens dans de longs parcours à pied à travers les Alpes, afin que ces derniers apprennent à se connaître en alliant exercice physique, vie collective et découverte de nouveaux espaces⁸⁵. Depuis lors, les voyages sont devenus le « symbole de l'appropriation par soi d'une identité méconnue ou inconnue » (Cicchielli 2008, p. 140 – 142). Le voyage est considéré comme une étape de transition permettant une fuite de soi, provoquant des « expériences juvéniles tumultueuses » nécessaires à l'entrée dans la vie adulte (ibid). Cette réflexion prend une forme littéraire dans le *Bildungsroman*, ou roman initiatique⁸⁶.

Comme l'expérience de mobilité académique contemporaine, la *Bildung* est donc pensée comme « un processus de formation culturelle de la personne par la pratique ». Le voyage comporte un enjeu identitaire car il jette « le même dans un mouvement qui va d'abord le faire devenir *autre*

⁸⁵ Rodolphe Toepffer était un pédagogue genevois, politicien, qui vécut durant la seconde moitié du XIX^{ème} siècle. Le *Grand Tour* fut initié par les Anglo-saxons à la fin du XVIII^{ème} siècle. La Suisse (et ses montagnes) fut l'une des terres élues par ces premiers grands voyageurs européens.

⁸⁶ *Bildungsroman*: l'exemple le plus célèbre étant certainement l'histoire de Wilhelm Meister, de Johann Wolfgang Von Goethe, publiée en allemand de 1795 à 1796 en quatre volumes.

[...] par l'expérience de l'altérité du monde. [...] A la fin du périple, c'est lui-même enrichi, transformé, mené jusqu'à sa propre identité, que l'Esprit retrouve » (Berman 1983, p. 147 in Anquetil 2006, p. 16, nos italiques)⁸⁷. Mais plus qu'une « connaissance socio-anthropologique de l'autre culture », l'expérience de mobilité doit d'abord « ouvrir le processus par lequel le sujet va se cultiver au contact avec l'altérité ». Le déplacement déclenchera alors une réflexion sur « sa place dans le monde et ses rapports aux autres » et « contiendra[...] un acte potentiel de mise à distance de ses appartenances socioculturelles et de[ses] liens affectifs » (Papatsiba 2003, p. 222).

La formation personnelle ne peut donc s'opérer que par la confrontation. Soumis à des influences culturelles extérieures, le sujet évolue dans sa manière d'appréhender ses propres références et appartenances identitaires. Afin que ce processus d'ajustement puisse se faire, il faut qu'un *espace-tiers* s'instaure, permettant syncrétismes et *rapprochements créatifs* (Bastide in Anquetil 2006, p. 19)⁸⁸. Cet espace-tiers, c'est le lieu de la mise en place d'une interaction de type spécifique appelée *relation interculturelle*, face à « l'inculcation d'une tolérance respectueuse [...] de conventions culturelles ». L'*acculturation* « ouvre [donc] la voie à des processus de création par métissage » où « l'individu [serait] invité à participer à un processus de construction culturelle » (Anquetil 2004, p. 88). Ce type d'adaptation « s'enracine dans un processus de socialisation qui permet à l'étudiant voyageur de faire évoluer sa conception de l'espace » et de se sentir chez soi, non plus « lié [...] à un environnement géographique donné » mais inscrit « dans un espace de vie sociale mobile et évolutif » (Endrizzi 2010, p. 15).

Les concepts de *capital* et de *rôle* en contexte de mobilité académique

La notion de *capital de mobilité* revient à Elisabeth Murphy-Lejeune dans l'*Étudiant voyageur, un nouvel étranger*⁸⁹. En s'appuyant sur le concept de fondateur de *capital*, devenu opératoire en sociologie grâce aux travaux de Bourdieu, l'auteur veut signifier tout ce qui, dans le passé du

⁸⁷ Berman, A. (1983). « Bildung et Bildungsroman », in *Le temps de la réflexion* 4, pp. 141 – 159.

⁸⁸ Cuhe, D. (2010 [1996]), p. 61.

⁸⁹ Le *capital de mobilité* : « En économie le capital se définit comme une ressource susceptible de fournir un produit et un revenu. Becker (1964) a introduit le concept de *capital humain*, constitué de l'ensemble des capacités et des connaissances productives que possèdent les individus. Bourdieu (1980), empruntant à Weber, a ensuite appliqué le terme à d'autres biens et forgé le concept de *capital culturel*. Le *capital de mobilité*, composante du capital humain, exprime à la fois ce qui sert de point de départ ainsi que la richesse que l'on accumule. Les voyageurs ont une longueur d'avance au départ sur la majorité des sédentaires [...] et le séjour à l'étranger contribue à augmenter leur patrimoine » (Murphy-Lejeune 2003, p. 60).

sujet, l'a sensibilisé à l'étranger. Au fil de ses expériences, les capitaux de mobilité s'accumulent, se recapitalisent, se transforment en repères sensoriels et cognitifs. Ils peuvent être de nature très variée : tenir de l'expérience directe, de l'imaginaire, de traditions familiales, d'histoires lues ou entendues, de films vus, d'un désir d'exotisme éveillé par des goûts ou des odeurs, par l'attitude des autres ou par des dispositions (personnelles et/ou héritées) d'ouverture à la personne étrangère ; ils peuvent tenir d'un bagage langagier effectif, être liés à des rêves d'apprentissage en langue ou à des prévisions de voyage. L'expérience de mobilité, donc, « ne se confond pas toujours avec un déplacement hors des frontières et [inclut] les *expériences d'étrangeté* vécues chez soi, entre systèmes linguistiques ou culturels concurrents » (Murphy-Lejeune 2003, p. 66, nos italiques). Mais pour qu'il y ait capital, il faut qu'il y ait un lieu et un moment de la capitalisation. Pour l'universitaire, ce lieu s'incarne généralement dans l'université de départ, au moment du retour. Divers capitaux sont quantifiables, puisqu'ils correspondent à une reconnaissance de crédits ECTS, mais nombreux sont ceux qui ne seront pas pris en compte, ou seront même pensés comme handicapants (s'il est en retard avec certaines matières, on dira de l'étudiant qu'il a *perdu* un semestre, par exemple).

Le capital de mobilité ne se constitue pas de manière spontanée. Le cercle familial en est le premier passeur par les habitudes et attitudes qu'il inculque, mais aussi par les processus d'identification à des modèles qu'il perpétue: si l'aîné est parti en mobilité durant sa jeunesse, il facilitera le départ du cadet (op. cit., p. 64). Les capitaux de mobilité, comme les capitaux culturels, font partie de la panoplie sociale des *héritiers* (Bourdieu, Passeron 1985 [1964]).

Elisabeth Murphy-Lejeune et Geneviève Zarate ont décrit les compétences interculturelles de mobilité de l'acteur social pluriculturel, liés à des capitaux de mobilité spécifiques, tels que « capacité de participation sociale par la mise en œuvre de stratégies d'insertion », « capacité à nouer des relations interpersonnelles de qualité » et « capacités d'adaptation et de communication résumées sous le terme d'aisance et de confiance en soi » (Murphy-Lejeune, Zarate 2003, pp. 89 – 90). L'acquisition de compétences se conjugue toujours avec la notion de *rôle* :

La possibilité ou la nécessité d'adopter des comportements sociaux différents selon le contexte dans lequel on se trouve est souvent évoquée dans les ouvrages sur la vie entre différentes cultures [...]. Le symbole en est le *masque* qui favorise la dualité voire la multiplicité des rôles que l'on joue dans la vie. La possibilité d'endosser des attitudes et comportements culturels autres que les coutumes élargit singulièrement la gamme sociale dont on dispose [...]. (Murphy-Lejeune 2003, pp. 95 – 97).

La notion de *rôle* permet de percevoir le lien entre *adaptation* et *imitation* (op. cit., p. 182). Comme un « costume que l'on endosse[rait] », il s'agit pour l'acteur d'acquérir un « manteau social » adapté à une scène nouvelle. « S'adapter à l'étranger consiste[rait donc] à mettre en scène sa vie » et, selon l'aisance avec laquelle ils portent leur nouveau déguisement, les étudiants mobiles seront plutôt des *caméléons* ou des *huîtres* (ibid.). Un rôle peut s'apprendre, contrairement à une manière d'être ; c'est ce qui rend ces apprentissages transférables et *réinvestissables*.

Les rôles joués en langue étrangère...

Si parler étranger est une jubilation, c'est que la langue permet une dilatation du moi, proche d'une seconde naissance. Parler une autre langue que celle avec laquelle on a grandi entraîne parfois la joie profonde du dédoublement de soi, de la multiplication des moyens d'expression, du refuge dans un autre territoire linguistique qui peut devenir une nouvelle patrie, potentiellement plus intime que la première [...], (Murphy-Lejeune 2003, p. 85).

La langue a un statut quadruple durant un séjour de mobilité (Kohler-Bally 2001, p. 101) : c'est un objet d'apprentissage, mais c'est également un moyen d'acquérir des pratiques spécifiques (des pratiques académiques pour l'*Erasmus*). C'est elle qui permettra de « déconstruire pour reconstruire la nouvelle réalité que constitue le milieu d'accueil, [ainsi que de] déconstru[ire] et [de] reconstru[ire] [une] identité culturelle ». Les compétences acquises dans un contexte de vie à l'étranger ont la particularité de ne jamais être déliées de la performance et de l'acte communicatif (op. cit., p. 44). C'est par l'immersion que l'individu « apprivois[e] une nouvelle identité sociale, après avoir nécessairement subi une phase de discontinuité socioculturelle et peut-être linguistique (Murphy-Lejeune 2003, pp. 85 – 87). Car « les activités partagées permettent de découvrir les autres et la langue, omniprésente, devient un moyen d'accès [à leur] monde »⁹⁰.

Parfois aussi, la difficulté de vivre dans une nouvelle langue et d'être « perdue dans la traduction » provoque un sentiment de coupure entre deux personnalités, la souffrance intense de se voir privée de la plénitude de ses moyens d'expression et de n'être qu'un « masque expressif », une mascarade [...] (Murphy-Lejeune 2003, p. 85).

Les étudiants eux-mêmes ne s'épanchent pas sur leurs progrès en langue durant leur séjour, sauf quand il s'agit d'exprimer le trouble provoqué par le fait de ne rien comprendre à l'arrivée

⁹⁰ Gajo, L. (1999). *Enseignement des langues par immersion et activité métalinguistique : enjeux didactiques, interactionnels et sociopolitiques*. Université de Lausanne [s.n.].

(Papatsiba 2003, pp. 105 – 106). Pourtant, l'apprentissage du *métier d'étudiant* dans un autre pays ne peut se passer en dehors de la langue. Ce « métier s'appuie sur des schèmes culturels intériorisés, rarement questionnés » par l'acteur avant son départ, mais « qui génèrent des variations très fortes dans [s]a relation au savoir » quand il *apprend* à l'étranger (Endrizzi 2010, p. 15). Si le vécu linguistique n'est pas un « objet de discours saillant dans les témoignages », c'est peut-être que ce dernier – par crainte du ridicule – a eu peur de s'exposer en langue étrangère [...] et de « perd[re] ainsi temporairement la *face* » (Perrefort 2008, pp. 71 – 72, nos italiques)⁹¹. « La détresse langagière de ne pas pouvoir se dire » provoque des situations d'exclusion, responsables de toute une série d'autres exclusions subies par l'*excentré*. La non-maîtrise de la langue, c'est le *stigmat*e de l'étranger car ce sont les « limites linguistiques qui restreignent [s]a capacité à pénétrer à l'intérieur d'un groupe culturel » (Murphy-Lejeune 2003, p. 118). « La gestion quotidienne de son identité bilingue perturbe [l'individu] par le fait qu'il se découvre une nouvelle façon d'exister, qui participe largement à déconstruire la représentation préfabriquée [du] monde qu'il transportait dans ses bagages » (Kohler-Bally 2001, p. 50).

... et si le *capital langue* ne fructifie pas, c'est toute la constitution des autres capitaux qui risque de s'écrouler. S'ils ne se sentent pas à la hauteur en langue, les étudiants en échange finiront par choisir des cours par défaut, selon l'estimation qu'ils feront de leurs chances de réussite dans ces matières. Ils entreront ainsi dans un cercle vicieux réduisant, de fil en aiguille, toute la panoplie de capitaux acquis à l'étranger...

3.2.3. L'étudiant de mobilité longue

Nous avons entamé notre premier pan, consacré à l'étudiant de mobilité internationale de mobilité courte, par la présentation de discours prônant *l'ouverture* et *l'échange* dans des programmes tels qu'*Erasmus*. Nous allons voir que, dans le cas des étudiants de mobilité longue, il y eut également un moment de grand enthousiasme pour l'accueil et l'intégration d'élites étrangères en Europe, au moment de la décolonisation et des premières indépendances. Mais, au

⁹¹ L'auteur constate, dans une étude comparée, que les élèves du secondaire ont tendance à s'exprimer sur leur vécu linguistique durant des expériences de séjour de courte durée à l'étranger, beaucoup plus que ne le font les étudiants plus âgés, après leur séjour *Erasmus*.

début des années 70, on s'est inquiété de l'apparition d'une nouvelle figure, *le diplômé immigrant*.

La théorisation sur la figure de l'étudiant étranger de mobilité longue étant rare, nous avons construit cette partie à partir des études monographiques de Lucille Guilbert (au Canada), de Serge Slama (en France), d'Ibrahima Guissé et de Myriam Graber (en Suisse), (Guilbert, Prévost 2009 ; Slama 1999 ; Guissé 2010 ; Graber, Megard, Gakuba 2010). Comme la précédente, cette partie confrontera des voix institutionnelles et individuelles.

3.2.1.6. La mobilité étudiante de longue durée dans les discours institutionnels

« Être étudiant étranger au XXI^{ème} siècle »

En 2001, un ouvrage intitulé « Être étudiant étranger au XXI^{ème} siècle », issu d'un colloque retraçant l'histoire de la *Cité universitaire de Paris*, propose de faire le point sur l'action d'une institution ayant accueilli, depuis les années 30, de nombreux étudiants du monde entier. Ce colloque regroupait d'anciens étudiants et des administratifs, co-acteurs de la mobilité.

C'est bien après, de retour en Afrique, que j'ai mesuré son rôle dans ma formation (la Cité) [...]. L'Afrique, alors qu'elle n'était pas encore indépendante, le penser constituait un délit [...]. C'est à la Cité africaine que le rêve de nos drapeaux est né [...]. En arrivant, j'étais un jeune boursier des colonies. Après quelques mois de séjour dans ces halls et jardins où j'ai plaisir à me retrouver aujourd'hui, j'étais devenu un jeune africain indépendant [...]. Où est dans tout cela la compréhension internationale ? Elle fut d'abord interafricaine [...]. Une Cité où je connus le premier Mozambicain de ma vie, le premier Rwandais, avec la même émotion que Montesquieu parlant de son Persan. Une Cité où il m'est arrivé d'héberger clandestinement des Angolais ; une Cité où nous, les Africains, avions la pudeur à indiquer notre territoire pour clamer plutôt notre citoyenneté africaine. Si, comme je l'espère, un jour on doit assister à l'avènement des États-Unis d'Afrique, l'une des sources de ceux-ci se situera dans ces espaces [...] (Henri Lopes, Ambassadeur du Congo, « Naissance d'un jeune africain indépendant », in Slama 1999, p. 63)

En 2001, la Cité internationale est au centre d'un « monde global » dont elle a contribué à « forger » cette « figure emblématique » qu'est l'étudiant étranger, ce « citoyen du monde » (op. cit., pp. 7 – 9). Pour le Directeur de la Division de l'Enseignement supérieur, il s'agit d'un lieu destiné à promouvoir « l'ouverture au monde », à « favoriser les échanges internationaux dans un esprit de tolérance », d'un site « où les frontières s'estompent et où tous les étudiants, chercheurs et universitaires du monde pourront s'*enrichir* de leurs différences pour contribuer à

l'édification d'un monde de paix et de progrès » (op. cit., p. 23, nos italiques). Pour ses administrateurs, elle offre des occasions d'alliances avec les « éléments influents » de demain, grâce au « souvenir de leur passage en Île-de-France » et aux « liens [que ces élites] auront pu [y] tisser » (Préfet de la région Île-de-France in op. cit., pp. 38 – 39).

« La fin de l'étudiant étranger »

Au cours des années 70, l'étudiant étranger sur le sol européen a néanmoins drastiquement *changé de visage* (Slama 1999, p. 16). Alors qu'avec les premières indépendances, les étudiants venus de pays anciennement colonisés étaient issus de l'élite économique, sociale et politique de ce que l'on nommait encore le *Tiers-Monde* – ils étaient fils de décideurs, futurs décideurs eux-mêmes, ayant reçu *une éducation à l'européenne* dans leur pays d'origine – vers la fin de la décennie, la *massification* des publics académiques toucha le Sud également (op. cit., p. 12). De 1974 à 1984, on assista à l'arrivée en France d'étudiants étrangers, « non sous la forme d'une élite mais comme une véritable immigration à l'image de l'immigration du travail à laquelle elle se substitue en partie » (op. cit., p. 34)⁹². De la part des autorités, c'est le déclenchement de ce que l'on a appelé *la logique du soupçon*, ou du *risque migratoire*, qui considérait tout étudiant comme un potentiel immigrant déguisé (op. cit., pp. 10 et 90).

Cette massification des étudiants étrangers dans les universités européennes – candidats en provenance de classes sociales moins aisées, à l'éducation préalable plus diversifiée, dont l'avenir au pays d'origine n'était plus assuré, dont la mobilité procédait plus d'une initiative spontanée et qui auraient dû, de ce fait, autofinancer leur séjour – a entraîné toute une série d'aménagements sur les plans légal, administratif, économique dans les pays européens. En France la *Circulaire Bonnet* restreint, à partir de 1977, l'accès des étudiants étrangers de deuxième cycle aux universités, afin de s'assurer un niveau plus élevé des candidats (Slama 1999, p. 94). Une collaboration entre les administrations académiques et policières procédait à un « contrôle de la réalité des études », afin de départager les étudiants *fraudeurs* des personnes sérieusement motivées à se former. Tout échec ou réorientation devenaient impossible, l'on procédait à un contrôle de la solvabilité du candidat afin d'éviter qu'il ne vienne engrosser la liste des immigrants à la charge des services sociaux. Ces mesures eurent l'effet de décourager

⁹² En 1973, suite au choc pétrolier, Valéry Giscard D'Estaing décide une « suppression brutale de l'immigration » (Slama 1999, p. 92). Les étudiants étrangers sont assimilés sans distinction à ces potentiels immigrants.

les mauvaises personnes tout en n'évitant pas les fraudes. Elles faisaient preuve d'une méconnaissance de la réalité puisque la majorité des étudiants étrangers – organisés dans des réseaux de solidarité – assurait sa survie par l'entraide ou par le biais de petits boulots non déclarés. Ne bénéficiant pas d'aides officielles, ils n'étaient pas en mesure de produire les documents requis puisque ces avantages, obtenus en nature, n'étaient pas quantifiables (op. cit., p. 252).

Une mesure ultérieure fut prise, interdisant à l'étudiant étranger de changer de statut légal (op. cit., p. 271). Alors que l'on aurait pu considérer son insertion sociale au sein d'une structure universitaire, ses expériences professionnelles, sa connaissance de la langue et ses apprentissages culturels tels des atouts pour son intégration, l'on décida que ses années d'études ne compteraient plus pour l'obtention d'un permis d'établissement. Le diplômé devait trouver d'autres solutions s'il voulait rester, tel le mariage ou la paternité d'un enfant français (ibid.). Si la voie estudiantine est un moyen d'entrer dans un pays, le mariage binational paraît comme sa prolongation naturelle, une « voie de secours en cas de menace d'expulsion » (Ossipow 2004, pp. 139 et ss.).

A la fin des années 1990, on réalise que de « limiter les flux d'étudiants des pays francophones » revient à « provoquer une perte d'influence de la France dans ces pays » et que ces mesures ont non seulement des « retombées culturelles ou intellectuelles mais aussi économiques » (Slama 1999, p. 175). Des membres de marchés plus attrayants du point de vue du rapport accueil / coûts engendrés – étudiants en provenance de pays industrialisés insérés dans des programmes d'échange anglophones – ont plus de chance d'avoir accès aux études en France que les étudiants des marchés qui avaient été jusqu'ici considérés comme *naturels*, détenteurs d'un baccalauréat français en provenance d'anciennes colonies (ibid. ; pour *marché naturel* voir Guilbert, Prevost 2009, p. 4). Refusés, ils se rabattront sur des pays anglo-saxons avec lesquels ils développeront des liens privilégiés. Ceci revient à « une perte à la fois pour la France et pour les pays en développement[,] car cette formation profite aux autres pays occidentaux plus libéraux » (Slama 1999, p. 175).

En 1998, un assouplissement est décidé afin que la France se replace « sur le marché de l'accueil des étudiants étrangers » et qu'elle « sauvegarde [...] son pré-carré en Afrique francophone » (Slama 1999, p. 285). Une nouvelle carte de séjour est créée, réservée à une migration scientifique de haut niveau, mais distribuée de manière très restrictive.

« La mission prioritaire de connaissance *désintéressée* et d'ouverture » a donc été progressivement supplantée par « une philosophie *instrumentaliste*, visant à [s']ajuster aux nécessités du monde économique et à protéger les diplômés et les débouchés dans une logique de concurrence entre les États (op. cit., p. 83, nos italiques). L'instauration de programmes d'échange universitaires au niveau européen y a joué un rôle par l'apparition d'une nouvelle figure sociale, l'étudiant étranger en mobilité courte. En France, l'occidentalisation de l'universitaire fait donc suite à sa désafricanisation (Slama 1990, p. 75) ⁹³.

3.2.1.7. Des discours institutionnels à l'expérience des étudiants étrangers

Les pays sont libres de mettre en place des politiques de discrimination, mais nous autres étudiants [africains en Suisse] savons comment jouer le jeu (Guissé 2010, pp. 46 et s.)

En Suisse, depuis 2008, les diplômés étrangers appartenant au *deuxième cercle* ont six mois pour trouver un emploi correspondant aux études menées, représentant un intérêt économique et/ou scientifique pour le pays d'immigration (voir chapitre 2.1.4.). Cette possibilité n'est que rarement connue des principaux intéressés qui – au contraire – persistent à évaluer leurs chances au vu des promesses faites à l'arrivée: sortir du territoire dès le diplôme obtenu. Représentant encore une sorte de cas limite d'altérité radicale, les Africains n'ont pratiquement aucune chance de rester sur le territoire helvétique ⁹⁴. Si le « label de formation suisse [les] attire », cela ne « correspond [donc] guère à une politique délibérée d'attraction » de la part de la Suisse qui – au contraire – désire mieux réguler l'établissement de ressortissants de pays défavorisés (op. cit., p. 76).

Ces restrictions sur le plan juridique déterminent le déroulement des séjours en suscitant des stratégies de contournement. Alors que pour les étudiants en échange, de type *Erasmus*, des structures d'accueil sont pensées, rien de tel n'est mis en place pour les étudiants en mobilité spontanée (Slama 1999, p. 167). Contrairement aux étudiants de passage – bien moins nombreux par ailleurs – ces personnes sont tenues pour seules responsables de la réussite de leur séjour, ce qui aboutit à un *double processus de précarisation* (Guissé 2010, pp. 19 – 20 et 98 – 99).

⁹³ Il ne s'agissait pas tant d'une sélection centrée sur des aires géographiques particulières, mais plutôt d'un jeu d'alliances profitable à des forces montantes sur les plans politiques et économiques.

⁹⁴ Exception faite des bénéficiaires du statut étudiant, permis B, des requérants d'asile, permis N ou des personnes obtenant un droit de résidence grâce au regroupement familial.

Comme en France, les services de l'immigration suisses procèdent à un *contrôle de la réalité des études* (Graber, Megard, Gakuba 2010, p. 61). Ces contrôles sont vécus comme une « épée de Damoclès » suspendue au-dessus de la tête des candidats et participent à des phénomènes de fragilisation à la chaîne, impactant sur les performances académiques (Guissé 2010, p. 98). Il arrive parfois que l'étranger fasse en sorte de « sauvegarder [son] statut d'étudiant le plus longtemps possible afin de légitimer une prolongation de son séjour » (op. cit., pp. 98 – 99). Ses derniers mois en Suisse sont alors vécus « dans une situation de schizophrénie » générée par sa situation d'illégalité entretenue (op. cit., p. 105). Cette précarité juridique se double d'une précarité matérielle. L'étudiant étranger peut travailler vingt heures par semaine au maximum, ce qui est à la fois peu pour quelqu'un qui doit gagner sa vie et beaucoup pour un étudiant ⁹⁵:

Moi je suis livreur de journaux, donc presque chaque jour je suis obligé de me lever à 4h du matin, je dois faire ce travail là jusqu'à presque 7h... Quelques fois, j'ai des cours à 8h, j'enchaîne directement à l'université, c'est vrai, souvent je somnole beaucoup en classe. Quelquefois, je ne peux plus, je m'absente. C'est très dur, il est vrai, mais je n'ai pas le choix, il faut bien que je vive, que je fasse vivre aussi un peu la famille là-bas, parce que je suis l'aîné et il faut bien que j'étudie aussi. Maintenant je suis quand même habitué. Toute ma vie est suspendue entre ces deux activités, je ne sors pas pour aller danser, rarement pour voir des amis... c'est fou... quelquesfois j'ai envie de tout laisser pour aller voir ailleurs (étudiant africain in op. cit., p. 117).

Il y a ici conflit d'intérêts entre les obligations liées au statut d'aîné dans le pays d'origine et la conduite d'une vie sociale à l'étranger. La décision de partir de *l'étudiant aventurier* ou du *non-sécurisé* procède d'une initiative personnelle et fait souvent suite à une insertion manquée sur le marché du travail local (op. cit., p. 66). Mais si la mission de réussite du *free mover* relève d'une décision individuelle, la collectivité contribue néanmoins à la chaîne de pressions qu'il subit ⁹⁶. Les motifs de la venue s'inversent donc : on gagne de l'argent pour vivre et l'on étudie s'il reste du temps. Les petits boulots – relativement bien rémunérés en Suisse – attisent les appétits, l'on tend à les accumuler durant le séjour (surtout si celui-ci est à durée déterminée): le passage en Suisse « aura au moins servi à ça » (Eric dans le présent travail). C'est l'émergence d'une figure sociale inédite finissant – précisément – par correspondre à ce contre quoi les autorités auraient aimé lutter : *l'étudiant étranger travailleur* (op. cit., p. 119).

⁹⁵ Ces mesures peuvent varier d'un canton à l'autre. Ainsi, dans le Canton de Fribourg, l'étudiant n'est pas autorisé à travailler plus de 15 heures.

⁹⁶ Dans une autre de nos enquêtes, l'un de nos interlocuteurs africains nous expliquait que si le voyage pour rentrer au pays coûte cher, ce sont surtout les cadeaux – attendus par la famille élargie – qui pèsent sur le budget et découragent les retours (Gerber 2010).

Le rappel de l'« imminence de leur sortie du territoire » rend difficile « une autoréalisation dans l'espace vécu » (Guissé 2010, p. 66). Les étudiants interviewés par Guissé parlent tous de « la question suisse » : *quand-est-ce que tu rentres ?* qu'ils interprètent, dans le meilleur cas, comme de la curiosité pour une vie exotique, telle qu'on l'imagine pour eux au pays:

Les Suisses pensent que nous, les étudiants africains, sommes issus de grandes familles aristocratiques, des fils à papa... en fait soit ils nous prennent comme des rejetons des dirigeants politiques africains corrompus, sinon ils nous prennent comme des requérants d'asile, or ils ne savent pas, en tout cas pour mon cas, et je connais bien la situation d'autres amis, que pour venir étudier ici c'est toute la famille qui se mobilise, même si on a rien, on trouve toujours les moyens (étudiant africain in op. cit., pp. 113).

C'est la résurgence d'un mythe, celui de l'étudiant de couleur qui ne peut être qu'un « fils à papa », dont l'avenir au pays serait tracé. En empruntant la rhétorique humanitaire *tiers-mondiste*, d'autres pensent au contraire que tout membre d'un pays du Sud devrait rentrer chez lui afin de partager ses acquis. Le droit à l'autonomie – considéré comme une liberté fondamentale pour un étudiant européen – ne serait donc pas automatique pour un Africain (op. cit., p. 141).

Si le mythe du diplôme européen – permettant d'obtenir une meilleure situation – reste tout aussi *fétichisé* par les Africains, ce n'est plus pour rentrer, mais pour repartir (op. cit., pp. 66 et 84). La Suisse est un pays où l'on transite pour se qualifier, un tremplin vers un ailleurs: le Canada.

Se dire dans l'espace académique

J'ai l'impression de ne pas véritablement appartenir à cette université, d'être un fantôme au sein du groupe d'étudiants de mon UFR. De nature très débrouillarde, j'en étais venue à douter de mes capacités à obtenir ce dont j'avais besoin. [Durant mes interventions en cours], les regards qui se tournaient vers moi me faisaient rapidement comprendre qu'en tant que Québécoise, je n'avais pas le droit à une opinion sur la langue française (Doctorante en linguistique française in Bardet 2001, pp. 121 – 122).

Être *fantôme* au sein d'un groupe revient à s'y sentir invisible, donc insignifiant. En situation de prise de parole, cela s'apparente à une mutilation de la voix : « Je n'avais pas le droit à une opinion ». La langue française n'est plus sienne à l'étranger, cette étudiante québécoise a l'impression d'usurper – en l'utilisant – une légitimité intellectuelle (celle *des gens du centre* par rapport *aux gens de la périphérie*). Myriam Graber étudie des cas similaires de mutilation de la voix d'étudiants étrangers en Suisse – au sein du groupe de pairs, et face aux enseignants

(Guilbert, Prevost 2009, p. 13). Avoir de la difficulté à se dire ou à se faire comprendre dans une situation d'apprentissage en pays étranger provoque une immobilisation mentale handicapante pour le développement d'une pensée construite (Graber, Megard, Gakuba 2010, p. 94). Si, de plus, cela se passe dans une langue que l'étudiant avait toujours considérée sienne, l'excuse atténuante de la langue étrangère – freinant l'expression d'une pensée complexe – ne peut pas être actionnée.

La culture académique des pays du Nord cultiverait, selon Myriam Graber, une pédagogie du débat où étudiant et enseignant discuteraient (presque) d'égal à égal des sujets de cours. Pour la majorité des étudiants africains en Suisse, ce nivellement des hiérarchies serait problématique et empêcherait, par exemple, des prises d'initiative au sein du groupe classe (op. cit., p. 129). Une situation où un individu resterait à l'écart pourrait être interprétée par les uns comme un « refus de s'intégrer » – une *marginalisation volontaire* – alors que pour lui, il s'agirait au contraire « d'une réponse à des comportements de natifs assimilés à des *attitudes de rejet* » (op. cit., p. 167, nos italiques). Les étudiants étrangers déplorent que leurs professeurs jugent leurs performances à la lumière de discours alarmistes colportés par les médias sur leur pays (op. cit., p. 67). La littérature sur l'insertion académique des Africains dans les institutions européennes, d'ailleurs, « se limite [...] à leurs problèmes et à l'échec » au lieu de « valorise(r) leurs compétences psychosociales » et « ce qui influe sur [leur] réussite scolaire » (op. cit., p. 64).

Les relations interpersonnelles sur le campus universitaire (ou dans la ville) peuvent porter à la valorisation (par confirmation) ou à un sentiment de décalage dévalorisant, car elles comportent un *potentiel identificateur* (Guilbert, Prevost 2009, p. 13). L'attitude des personnes significatives – ou moins significatives, mais permettant de se situer sur une échelle sociale – permet d'évaluer l'avancée et l'impact des apprentissages faits durant l'expérience de mobilité. Une étudiante canadienne se plaint, par exemple, de « certaines attitudes rébarbatives d'employés [sur un campus français,] insensibles à [sa] situation difficile » (Bardet 2001, p. 118). « Habitué[e] à déboursier une somme considérable [pour ses études] dans son pays, elle s'attend à être traité[e] en client[e] par le personnel ».

3.2.1.8. *Concepts et outils opératoires pour l'analyse des parcours de mobilité longue*

L'adaptation en milieu étranger

La *transition* implique que l'individu en voie d'insertion *vive* et *pense* simultanément ; ses souvenirs se révéleront inefficaces pour interpréter les multiples décentrement physiques et psychiques qu'il devra encourir. Il s'agira pour lui d'« ordonner [...] un champ dont il [serait] le centre » (Schütz 2010 [1944] p. 10).

L'espace-temps de la transition

Bien qu'il soit difficile de dresser un portrait type de l'étudiant étranger parti pour faire ou conclure son cursus universitaire – les âges, les projets de vie, les situations familiales pouvant varier fortement d'un candidat à l'autre – nous pouvons avancer l'hypothèse que son arrivée dans le pays d'études se fera entre 20 et 30 ans et que, s'il s'engage dans un cursus complet (bachelor, master ou doctorat), ce dernier sera susceptible d'y passer au moins cinq ans (soit près d'un quart de son âge présumé à l'arrivée). Cette période sera marquée par le passage de la jeunesse à la vie adulte (s'opérant, d'ailleurs, de plus en plus tard au fil des générations). Il s'agit d'un moment où l'on se détermine professionnellement par le biais d'un choix d'études ou de spécialisations d'une phase de vie où l'on entretient un maximum de relations sociales et amicales en même temps que l'on s'autonomise (affectivement, géographiquement et économiquement) du groupe d'appartenance primaire. Il s'agit d'un moment où l'on s'attèle parfois à de premières expériences professionnelles dans le but aussi bien de gagner sa vie que de tester des connaissances acquises où l'on rencontre parfois un/e amoureux/se, avec le/laquelle on imagine fonder une famille dans un avenir plus ou moins proche ; c'est l'époque – et ce, de plus en plus grâce à diverses incitations de nature économique, académique ou par simple *goût de l'aventure* – où l'on peut décider de poursuivre son voyage puisque l'on se sent encore libre de le faire. De manière générale, la période des études est celle où l'individu bénéficie encore d'une grande indétermination sociale.

Le récit de mobilité étudiante de longue durée est un récit de type particulier. Pour son analyse, Lucille Guilbert met en place des outils permettant de comparer les parcours individuels recueillis au sein d'un corpus (Guilbert, Prevost 2009). La notion d'*espace-temps de la transition* rend possible l'établissement d'une cartographie comparée hiérarchisant ces transitions. L'une d'entre elles, particulièrement mise en évidence, déclenchera toutes les autres. Le schéma du récit ne pourra donc faire l'impasse : d'une *situation initiale* interrompue par une *décision de départ*, d'une *phase d'adaptation* à la nouvelle situation dans le pays d'accueil portant à une *situation finale inachevée* (constituée de l'actualité du narrateur au moment de l'entretien). Des transitions de différents types pourront se superposer à ce schéma de base sur les plans physique, géographique, intellectuel, cognitif et professionnel, personnel, affectif et psychologique et de statuts juridiques successifs (Guilbert, Prevost 2009, p. 23).

En préparant son voyage, le candidat aura opéré toute une série d'*anticipations* de sa situation future, caractérisées par Boutinet de la plus abstraite à la plus opératoire : *anticipations imaginaires* – puisant dans l'étayage symbolique d'images associées au pays de destination ; *anticipations cognitives* – liées aux informations reçues sur ce pays (lectures, publicités, histoires entendues) ; *anticipations adaptatives et opératoires* – liées aux données que l'on aura récoltées en vue de l'expérience à venir et correspondant à cette situation de manière spécifique (op. cit., pp. 9 – 10, cite Boutinet 2005)⁹⁷. Associées à d'autres facteurs, ces projections sont des variables fondamentales dans l'établissement (et la lecture) du projet de mobilité (op. cit., p. 49).

S'intéresser aux *anticipations*, c'est lire un récit de vie dans la perspective des horizons d'attentes qu'il crée (en l'interprétant conscient de sa fin). Les lectures cartographiées proposées par Lucille Guilbert (les notions d'*espace-temps de la transition*, de *projet* et d'*anticipation*) se révèlent opératoires pour y lire les buts poursuivis en termes de démarches entreprises, afin d'y décrypter des stratégies d'adaptation dont découleraient – finalement – les apprentissages de la migration.

⁹⁷ Boutinet J.-P. (2005 [1990]). *Anthropologie du projet*. Paris : PUF.

L'habitus migrant

Agulhon et De Brito postulent l'existence d'un *habitus migrant*, rapprochant les étudiants des *immigrants ordinaires* (Agulhon, Brito de 2010). Il s'agit de sentiments de dévalorisation, voire de décalage, liés au processus migratoire : fragilisation, sentiment de domination ou d'infériorité provoquant des manifestations psychologiques telles la frustration, le sentiment de perte, d'angoisse ou de honte. L'inconfort économique – s'ajoutant aux difficultés d'ordre administratif et/ou de logement – amènerait les étudiants à conduire des activités accessoires alimentaires proches de celles d'autres catégories d'étrangers, menées en parallèle – et au détriment – des études (Graber, Megard, Gakuba 2010, p. 61). Certains subissent un déclassement socio-économique à l'étranger ; d'autres – qui entrevoyaient des perspectives d'ascension sociale dans l'expatriation – finissent par se percevoir plus misérables en mobilité qu'auparavant, car ils se comparent aux nationaux. Le fait de participer à deux mondes aux aspirations fortement distinctes – le groupe des immigrants et le groupe des étudiants – augmente ce sentiment de décalage. La stigmatisation sociale impliquée dans son statut d'étranger impacte sur les *espérances pratiques* de l'étudiant, ainsi que sur les relations qu'il pourra établir au sein de sa structure de formation (op. cit., p. 19).

3.2.2. Le diplômé immigrant ou travailleur étranger hautement qualifié

Nous nous sommes prise au jeu de recenser différents termes présents dans un seul article concernant la circulation de travailleurs hautement qualifiés (Nedelcu 2004, pp. 9 – 12) : *gain, échange, transition, transit, mobilité, retour différé, transfert, drainage, perte*. Classés sur une échelle des connotations (de positive à négative), ces termes reflètent, depuis les années 60, des discours caractéristiques des différentes phases du débat sur la *fuite des cerveaux*. Par un processus métonymique, l'individu est remplacé par ce qu'il est apte à produire – la *connaissance*. Par un procédé de synecdoque, celui-ci est réduit à l'une des parties de son corps – son *cerveau*. Que l'on mette l'accent sur les gagnants ou sur les perdants de la mobilité, on décline le mot *cerveau* à la négative (*drain*) ou à la positive (*gain*). Quand, enfin, c'est à son identité professionnelle qu'on le réduit, on spécifie qu'il sera *mobile* ou toujours en *transit*. La figure traditionnelle du travailleur immigrant s'est donc transformée: « On est passé de la migration alternée ou cyclique à l'installation durable d'une main-d'œuvre spécifique régulée

par la politique d'immigration, puis à une phase où prévalent la double citoyenneté et le co-développement » (Meyer, Hernandez 2004, p. 34).

Si nous avons décidé de consacrer un chapitre à ce *serpent de mer* qu'est *la fuite des cerveaux* – thème débattu depuis près de quarante ans dans une perspective macro-économique « cherch[ant] à établir une similitude entre les flux internationaux de biens et de services et la mobilité des ressources intellectuelles » – c'est que nous le relions à la problématique de la mobilité étudiante (Gaillard et Gaillard 1998a, p. 205 ; Ennafaa, Paivandi 2008). Selon les points de vue, l'étudiant étranger est considéré comme un travailleur hautement qualifié perdu pour son pays d'origine, un travailleur hautement qualifié gagné pour son pays d'études, un *client* pour l'institution académique dont les dépenses dans le pays d'accueil seraient profitables ou un *profiteur* venant se former à bas coûts, susceptible d'engrosser la liste des étrangers, en concurrence directe avec les travailleurs autochtones.

3.2.2.1. « *Brain drain* »: naissance d'un concept

En envoyant leurs élites se former en Europe par un système de bourses, les nouveaux pays indépendants donnaient une suite à l'éducation des administrations coloniales. Un consensus existait autour de l'idée qu'un séjour à l'étranger des futurs dirigeants aurait aidé à la mise en place d'un système politique, social et éducatif, juridique et économique dans ces pays s'inspirant des modèles de sociétés occidentales (Gaillard et Gaillard 2006, p. 37). Mais, entre les années 1970 et les années 1980, les investissements dans les formations obligatoires (primaires et secondaires) firent augmenter le nombre de candidats aux études. L'université – n'ayant pas bénéficié des mêmes ressources – se trouva dépourvue face à cette massification d'étudiants; le marché de l'emploi lui-même n'était pas prêt à les absorber, une fois diplômés. Toutes ces raisons cumulées expliquent que les départs pour études ne furent que rarement compensés par des retours au pays ; c'est ainsi qu'apparut le concept d'*exode* des cerveaux.

Pour les *tiers-mondistes*, appelés également *nationalistes*, « les mouvements migratoires des compétences [étaient] artificiels [,] car induits par les politiques migratoires sélectives des pays

d'accueil dans un objectif de profit » (ibid.)⁹⁸. Ils dénonçaient le phénomène de *reverse transfer technology* – les efforts des pays industrialisés envers les pays en voie d'industrialisation se transformant en investissement en leur propre faveur. De 1973 à 1987, des mesures furent pensées afin d'aider les pays défavorisés à « créer [un] environnement économique scientifique et social propice à réduire l'exode », afin de contrer les mobilités dues aux attractions de marché (op. cit., p. 54). On pensa à réglementer les départs et les retours par des dispositifs fiscaux et de taxation favorisant les individus qui seraient restés au pays ; on proposa que les pays d'accueil versent des sommes compensatoires aux pays ayant financé en totalité (ou en partie) la formation des candidats à l'immigration. La Grande-Bretagne dressa, par exemple, une liste des pays dont on n'aurait préférablement pas pu recruter du personnel qualifié (op. cit., p. 60).

Dans les années 80, l'économie des pays occidentaux se libéralisant, le discours des *tiers-mondistes* fut contrebalancé par celui des *internationalistes* pour lesquels « les compétences vont là où leur rémunération et leur productivité est optimale » (op. cit., p. 39) : « Les cerveaux vont là où les cerveaux sont, les cerveaux vont là où l'argent est, les cerveaux vont là où l'humanité et la justice prévalent, [là où] la reconnaissance et la saine compétition sont assurées » (Kao 1971, p. 37 in op. cit. 1999, p. 157)⁹⁹. L'encadré de la page suivante résume les principaux facteurs *push* (poussant hors du pays d'origine les candidats hautement qualifiés) et *pull* (attirant dans un pays d'accueil les candidats hautement qualifiés). Souvent, des facteurs *push* chez les uns correspondent à des facteurs *pull* chez les autres, formant un « contexte bipolaire d'appel et de rejet » (Gaillard et Gaillard 1999, p. 157).

⁹⁸ La distinction de ces deux courants de pensée, les *internationalistes* et les *nationalistes*, revient à Adam R.-H. (2006) « International Migration, Remittances, and the Brain Drain, A study of 24 Labor Exporting Countries », *World Bank Policy Research Working Paper* 3 (69).

⁹⁹ Kao, C.-H.-C. (1971). *Brain drain : A Case Study of China*. Mei Ya Publications : Taiwan Tapei.

Déterminants de la mobilité internationale des personnes hautement qualifiées¹⁰⁰

Facteur <i>push</i> hors du pays d'origine pour les professionnels et les chercheurs	Facteur <i>pull</i> dans le pays d'accueil pour les professionnels et les chercheurs
<p>Candidats trop nombreux pour peu de postes sur le marché de l'emploi local.</p> <p>Hierarchies figées dans les universités et systèmes de sélection dépendant de l'ancienneté des individus, malgré les diplômes hautement qualifiants obtenus par les jeunes générations</p> <p>Sous-utilisation des cadres qualifiés ou concentration dans des emplois au dessous de leurs compétences et de leurs qualifications (<i>brain-waste</i>).</p> <p>Absence de relais entre les mondes scientifiques et universitaires et le marché de l'emploi.</p> <p>Difficultés à obtenir le soutien des banques pour des projets scientifiques et d'innovation. Manque de soutien pour la recherche, de manière générale.</p> <p>Bas salaires.</p> <p>Lourdeur des charges administratives et des enseignements empiétant sur les activités de recherche.</p> <p>Fuite d'une situation politique empêchant le développement personnel et professionnel, et/ou la liberté d'expression.</p> <p>Dans certains pays, les postes à responsabilité sont exclusivement réservés aux hommes (cas de discrimination de genre).</p>	<p>Dynamisme scientifique et constitution de milieux stimulants sur le plan des rencontres, des collaborations, des groupes de travail. Esprit de compétitivité et stimulation intellectuelle.</p> <p>Qualité du matériel à disposition dans les laboratoires, matériel bibliographique accessible dans les bibliothèques.</p> <p>Hauts niveaux de salaires.</p> <p>Reconnaissance scientifique et possibilités d'ascension hiérarchique (rapide car liée aux compétences et non à l'ancienneté).</p> <p>Flexibilité dans l'établissement des cahiers des charges.</p> <p>Obtention de financements pour des projets de recherche facilitée.</p> <p>Disponibilité de moyens financiers et techniques pour publier des travaux scientifiques.</p> <p>Vieillessement de la population des pays occidentalisés, politiques visant une immigration sélective (immigrés hautement qualifiés).</p> <p>Internationalisation croissante des activités de recherche-développement des entreprises et de leurs équipes.</p> <p>Marché de l'emploi en manque de diplômés hautement qualifiés.</p>

¹⁰⁰ Ce tableau est une synthèse des travaux de Gaillard et Gaillard (Gaillard et Gaillard 1998a, 1998b, 1999, 2006, 2007), de Glaser (Glaser 1970), et de Amadou Dia (Amadou Dia 2005).

Facteur <i>push</i> hors du pays d'origine pour les étudiants	Facteur <i>pull</i> dans le pays d'accueil pour les étudiants
<p>Manque de choix dans l'offre de formation.</p> <p>Augmentation du nombre d'étudiants dans les universités nationales.</p> <p>Mauvaise qualité des infrastructures.</p> <p>Manque de moyens financiers pour la recherche.</p> <p>Manque de perspectives professionnelles dans le pays d'origine en lien avec les formations effectuées.</p> <p>Idéalisation des pays plus <i>avancés</i> sur le plan de l'industrialisation et de la technologie.</p> <p>Espoir d'une meilleure qualité de vie pour soi et pour sa (future) famille.</p>	<p>Qualité de l'offre et de la formation.</p> <p>Transférabilité et reconnaissance des diplômes.</p> <p>Qualité des infrastructures.</p> <p>Proximité linguistique ou géographique.</p> <p>Présence de diasporas et de réseaux d'accompagnement.</p> <p>Diminution des effectifs dans certaines filières d'enseignement > stratégies d'attraction d'étudiants étrangers dans ces domaines.</p> <p>Espoirs d'insertion professionnelle après les études. Possibilité de subvenir à ses besoins en tant qu'étudiant en pratiquant des petits boulots.</p>

Durant les années 1990, la conscience d'un devoir d'aide humanitaire et de développement envers les pays en voie d'industrialisation diminuera au profit d'un recrutement massif (et autojustifié) d'immigrants qualifiés (Gaillard et Gaillard 2006, p. 54). Certaines mesures qui avaient été proposées dans les années 70 – 80, comme celle d'exclure à l'embauche les ressortissants de certains pays, choquent aujourd'hui au nom de la liberté individuelle et intellectuelle. Glaser, en 1978, avait déjà attiré l'attention sur le fait que ces dispositions contrevenaient à ces libertés :

Various considerations might argue against recruiting foreign students from certain social groups rather than from others. Some policy-makers might say that educational exchange should optimize the preparation and utilization of manpower throughout the world; therefore all citizens of every society should be available, even if market forces induce some to work abroad rather than at home. Others might oppose any categorical restrictions on the rights of persons to travel study and work wherever they wish, as a violation of the Universal Declaration of Human Rights (Glaser 1978, p. 171).

Le terme *brain drain* ou *drainage des cerveaux* apparut pour la première fois dans une publication de la *Royal Society* en 1963 au Royaume-Uni, dans un contexte de départs de médecins européens pour les États-Unis (Gaillard et Gaillard 1998a, p. 16). Par *cerveaux*, on pensait aux élites de professions intellectuelles et techniques, tout métiers confondus (Gaillard et Gaillard 2006, p. 40). *Drainage* évoquait un mouvement par aspiration d'un milieu défavorable à un milieu favorable. L'OCDE mit en ligne une liste recensant sur les pays de naissance et les

nationalités des expatriés en fonction de leur niveau de formation, mais il ne s'agissait que d'un « flash momentané des stocks » ne renseignant pas sur la dynamique des circulations (op. cit., p. 41, données de l'an 2000). Pour parler de drainage, il aurait fallu que l'on soit en mesure d'exclure les retours, ce qui n'était pas le cas.

Les pays *pourvoyeurs de cerveaux* ne partagent pas tous le même sentiment de perte. Alors que les Américains se flattaient, dans un éditorial de *USA Today* de 1995 intitulé « *New immigrants* », de n'accueillir que des immigrants de qualité « *we do not take just huddled masses, we take the best the world can offer* », un tiers des scientifiques de la *Silicon Valley* venait de Taïwan (Gaillard et Gaillard 1998b, p. 107). Quelques années plus tard, on s'inquiéta du fait que la qualité des avancées scientifiques et technologiques américaines ne repose que sur des cerveaux étrangers « *can anyone be sure that the scientific elite in America today will not pack and move ?* ». Un pont s'était en effet créé « entre Taïwan et ses travailleurs émigrés dans les années 70 – 80 avec le *Hsinchu Science Park*, spécialisé dans le domaine des circuits intégrés, des ordinateurs et de la télécommunication » (Wickramasekara 2004, pp. 187 et ss., Amadou Dia 2005, p. 25). Plus de la moitié des cadres y travaillant actuellement sont des anciens de la *Silicon Valley*. Depuis 1958, l'Inde s'est également constituée des inventaires de scientifiques à l'étranger, des *brains-pools*. Considérant ses expatriés comme une extension nationale – une « *S & T (Sciences and Technology) watch* » – le Japon a donc su également, par une inversion des flux, rappeler les siens au bon moment.

3.2.2.2. *An peregratio conducat ad philophandum*¹⁰¹ ?

C'est par la grande bibliothèque d'Alexandrie que le premier roi Ptolémée assura la suprématie de sa capitale sur le monde hellénistique. Il avait compris alors qu'« attirer le gratin scientifique [...] ressortait du plus élémentaire des pillages » (Gaillard et Gaillard 1998a, p. 21). Alexandrie resta le centre culturel hellénistique le plus prestigieux pendant cinq siècles, on avait compris que l'itinérance était indispensable à l'accumulation de progrès scientifiques (Gaillard et Gaillard 1998a, p. 37). L'attraction opérée par les grands pôles scientifique continua avec la création du réseau universitaire européen médiéval, mais cet universalisme de la pensée trouva

¹⁰¹ « La migration stimule-t-elle la pensée scientifique ? », notre traduction en français.

sa fin au XIX^{ème} siècle, lorsque l'on commença à percevoir la science comme un capital national (op. cit., p. 38 ; voir chapitre 2.1.2).

On dit de notre époque qu'elle est celle d'un « marché international des compétences » (Harfi, Mathieu 2006, p. 28). Grâce à l'accélération des moyens de transport et à l'immédiateté de communication, les personnes hautement qualifiées – et leurs idées – circulent autour de la planète et forment des champs sociaux dépassant les confins nationaux (ibid.). Se superposant à ces phénomènes de *fertilisation croisée*, une compétition s'est instaurée entre les dirigeants, conscients des enjeux qu'impliquent ces échanges (Meyer, Hernandez 2004, p. 20). Au *Sommet de Tampere* de 1999, l'UE s'est posée la question d'une majeure perméabilité des frontières aux immigrants qualifiés, afin d'en attirer le maximum (Ouali 2007, p. 3). La pénurie de main-d'œuvre dans certains secteurs spécialisés, ainsi que le vieillissement des populations occidentales, incitent à modifier les politiques migratoires en vue d'attirer des immigrants de choix. Ces nouvelles formes de migration(s) viennent concurrencer les flux dits *traditionnels*, de main-d'œuvre peu qualifiée entre pays relativement proches. Mais ces manœuvres politiques à l'échelle internationale se heurtent aux inquiétudes populaires. Ces nouveaux étrangers ont, en effet, le pouvoir de modifier les rapports de force (et de pouvoir) au sein de ces sociétés (Ennafaa, Paivandi 2008). Pour les dirigeants, il s'agit donc de jongler entre deux logiques contradictoires : attirer du personnel qualifié pour assurer sa croissance économique et donner l'impression au citoyen qu'il a la priorité sur le marché de l'emploi local. Les mesures incitatives mises en place pour l'attraction de personnel hautement qualifié sont contrebalancées par l'émission de visas à durée déterminée ou par l'introduction de quotas. Visant la circulation des spécialistes expatriés plutôt que leur stabilisation, les employeurs ne s'opposent pas à ces restrictions. Circulant en cercles fermés dans des réseaux d'entreprises ou dans des groupes aux intérêts économiques communs, les migrants hautement qualifiés sont ainsi *invisibles* pour les nationaux (Harfi, Mathieu 2006, p. 35 ; Reiser-Bello 2012).

Dans leur aspiration à devenir des *pôles d'excellence*, les universités sont soutenues économiquement par certaines entreprises. Selon le modèle anglo-saxon, le paiement de taxes élevées de la part des étudiants étrangers est également un moyen de renforcer leurs capacités économiques. Sur le modèle entrepreneurial, certaines institutions délocalisent en se constituant des antennes *offshore* (Amadou Dia 2005, pp. 2 – 5). D'autres établissements, par le biais de cotutelles, parviennent à vendre des cursus aux pays du Sud, tout en n'ayant à charge qu'une partie des formations, c'est ce qui a été appelé le *modèle sandwich* (ibid.). Les étudiants

étrangers se polarisent actuellement dans cinq pays de l'OCDE (les USA, l'Australie, le Japon, l'Allemagne et la France catalysant 80 % de la circulation mondiale). Ce multiculturalisme instrumentalisé à des fins marchandes – générant de fait des relations asymétriques – est, pour certains, en train de reproduire le système colonial d'assistance technique et de dépendance scientifique (Amadou Dia 2005, p. 6).

3.2.2.3. *D'étudiant étranger à travailleur hautement qualifié*

Les départs pour formation sont un canal migratoire important, mais mal connu par la recherche. En Suisse, par exemple, on estime qu'en 2002, 11, 3 % des personnes étrangères établies et actives avaient complété leur formation dans une université du pays avant de s'y installer (Florez 2004, p. 214). La mobilité estudiantine internationale préfigure donc des migrations d'élites et, dans l'« enracinement cognitif et social graduel », les années d'études auront joué un rôle fondamental (Amadou Dia 2005, p. 20).

Alors que la question du *brain drain* avait toujours été traitée sous une perspective économique et politique, Glaser et son équipe de l'UNITAR – un organe des Nations-Unies – étudient pour la première fois cette question sous un angle sociologique. Ils publient en 1978 une première enquête pour examiner les raisons des non-retours des étudiants étrangers aux USA. A travers 6500 entretiens directifs visant à sonder les motivations individuelles, les auteurs remettent en cause les justifications données jusqu'alors au *brain drain* – les différences de moyens, salaires et équipements scientifiques, sensés attirer de manière définitive les cerveaux dans les pays *riches* – et montrent l'impact de dimensions moins palpables – la nostalgie, la nourriture, le souhait de pouvoir s'exprimer dans sa langue maternelle, le sentiment d'être intégré ou la sensation d'être discriminé – dans les facteurs induisant des retours. Les auteurs concluent que le *brain drain* a de tout temps été surévalué, d'autant plus que les non-retours sont impossibles à quantifier.

Que disent les individus sur les raisons de leur établissement dans le pays de leurs études ? La famille – ou le projet d'avoir une famille – a un impact non négligeable sur les projets professionnels à l'étranger. Un mariage binational constitue, par exemple, un frein au retour. L'idée que les enfants bénéficieraient d'une meilleure éducation dans le pays d'immigration, voire d'un meilleur plan de carrière, l'est également – et si les enfants sont *westernized*, le retour

de la famille a plus de chance d'être un échec et de conduire à une nouvelle migration (Glaser 1978, p. 219). Une autre raison expliquant le non-retour est la rencontre de personnes clés, comme des professeurs d'université ou des employeurs qui – dans l'espoir de garder auprès de soi des éléments de valeur – font pression sur l'immigrant pour qu'il reste et lui offrent des conditions de travail exceptionnelles (op. cit., p. 134). Dans ce contexte, les voyages au pays d'origine, les visites *go-and-see*, permettant de mesurer les décalages créés par l'absence, mettent l'individu face aux difficultés qu'un potentiel retour engendrerait (op. cit., p. 168, Guissé 2010, p. 140).

3.2.2.4. *Diasporas scientifiques, alternatives au brain drain ?*

Les diasporas sont des communautés organisées plus ou moins spontanément (avec ou sans l'aide de gouvernements), qui se génèrent et fonctionnent grâce à des volontés individuelles. Les personnes s'identifiant à la diaspora n'appartiennent jamais complètement aux lieux auxquels elles se rattachent. Elles sont suspendues entre deux mondes (le pays de départ et le pays d'arrivée). Surfant sur la vague de la globalisation, leurs membres s'auto-légitiment en tant que citoyens expatriés, ce qui leur permet de déjouer les disputes sur la possession / dépossession ou sur l'appropriation d'idées et de compétences, dont ils font l'objet. Les organisations diasporiques forment des champs sociaux qui se superposent à d'autres réseaux. Si l'on reprend l'image des flux d'hommes mobiles, les diasporas agiraient comme des contre-flux ou des régulateurs. Elles ont un impact sur le fonctionnement des États-nations dans la mesure où elles contribuent à en « déconnecter le pouvoir politique et économique » (Gaillard et Gaillard 1998b, p. 183). Alors que, dans son sens premier, *diaspora* signifiait *dispersion*, ce mot a aujourd'hui perdu sa connotation négative pour donner l'image d'une « mise en relation de deux espaces », « médiatisés par le migrant » (Fibbi 2004, p. 62)¹⁰². On dit d'ailleurs de l'individu qu'il est *transnational* puisqu'il agit, et interagit, dans ces deux lieux à la fois¹⁰³.

Depuis les études de l'*École de Chicago*, on s'est intéressé au rôle actif des immigrants dans les processus de *relocalisation*, *resocialisation* ou *assimilation* mais, souvent, les études sur les processus de migration se fixent sur un seul des trois pôles du triangle (ibid.): société d'origine / immigrant / société d'arrivée. Seule une articulation de ces trois dimensions permet de voir que,

¹⁰² Du grec *dia speiro*, signifiant *dispersion*. Meyer, Hernandez 2004, p. 34.

¹⁰³ Voir à ce sujet Bordes-Benayoun, Schnapper (2005). *Diasporas et Nations*. Paris : Odile Jacob, pp. 37 et ss.

dans des cadres diasporiques, les individus « manipulent leurs identités pour s'adapter » non à l'un ou l'autre des systèmes sociaux (d'origine ou d'accueil), mais qu'ils créent des identités hybrides. Car si « la mobilité déplace les allégeances qui lient les individus à leur territoire », ces allégeances ne se reconstituent jamais telles quelles dans les lieux d'arrivée et de départ (op. cit., p. 67). C'est « grâce à la multiplicité des appartenances, des légitimités et au potentiel grandissant des mises en réseau » que l'immigrant pourra se positionner en tant que médiateur social et culturel dans plusieurs localités à la fois. Ce phénomène a été appelé *globalocalisation*, fusion de *globalisation* et de *localisation* (Ennafaa, Paivandi 2008).

Les professionnels en circulation se confondent avec leur métier, puisque ce sont les compétences valorisées sur le marché du travail qui en déterminent le mouvement. On pourrait penser, en ce sens, que leur identité culturelle perde de sa significativité et que les hommes compétents – toutes appartenances culturelles confondues – finissent par être interchangeables. Le terme *globalocalisation* met l'accent sur l'homogénéisation du bassin de recrutement qu'est la planète. Mais si elles se superposent à des réseaux scientifiques, les diasporas contrebalancent ces *effets uniformisants*. Par elles, des flux de professionnels d'une même nationalité s'endiguent, et ce dans les deux directions (du pays de départ au pays d'arrivée, et inversement). Elles permettent l'institutionnalisation d'un transfert de compétences sans pour autant qu'il y ait mouvement physique des individus. Annulant l'espace et la distance temporelle, le web travaille à ces lieux suspendus, telle une plateforme de communication et de *visibilisation* virtuels des groupements diasporiques (Gaillard et Gaillard 1998a, p. 183).

Les diasporas contemporaines revalorisent l'identité culturelle des individus. L'attachement et la mise en évidence d'appartenances culturelles – voire nationales – se superpose aux réseaux professionnels. Bien qu'ils n'y retournent sans doute que pour des vacances, ces expatriés restent des consommateurs potentiels de produits de leur pays d'origine et font fonctionner les canaux d'exportation. Cédric Van Der Poel, dans un article sur la *Swiss House* de Boston, montre le rôle joué par cette association dans l'éveil, le réveil ou le maintien de l'« amour de la patrie » chez les jeunes élites helvétiques expatriées (Poel van der 2004). On s'assure qu'ils s'investissent dans le rôle d'ambassadeur du pays d'origine, transmettant et entretenant les mythes et les clichés – de manière bien plus efficace, souvent, hors des frontières nationales...

3.3. Synthèse de la partie théorique

Cette partie théorique s'est organisée en deux pans : un premier pan investiguant la dynamique identitaire *entre soi et soi*, et *en face-à-face avec l'autre* ; un second pan visant la constitution d'un cadre où situer la figure sociale du diplômé étranger en projet d'établissement dans son pays d'études, objet de ce travail.

Considérant le récit de vie comme une plateforme de mise en cohérence (entre soi et soi) et de mise en scène (face à l'autre) nous avons présenté, dans le premier pan, des concepts opératoires qui – tels que *récit* et *stratégie*, *interaction*, *place* et *face*, *reconnaissance*, *stigmat* ou *cercles de lamentation* – se conjuguent avec celui d'identité, le forment et l'informent. Le chapitre central et transitoire, consacré à *l'étranger*, reprend toutes ces notions dans des dimensions de mobilité. Constituant un cas extrême d'éclatement des cercles connus, la mobilité provoque, en effet, des discontinuités à la chaîne, menant à (re)constitution de nouvelles identités – elles-mêmes porteuses de discours sur *le nouveau* et *l'ancien soi*, sur les nouveaux cercles sociaux et les anciens. L'expression *se sentir chez soi*, par exemple, induit des comparaisons entre les pays de départ et d'arrivée, une reconsidération des places investies entre diverses temporalités, divers espaces et divers univers symboliques. La mention des retours – *du* retour ou de l'impossibilité d'un retour – constitue un élément pivot articulant les mises en cohérence de soi. Dans le deuxième pan, nous avons procédé à un tour d'horizon des recherches existantes sur l'étudiant de mobilité courte, l'étudiant de mobilité longue et le travailleur hautement qualifié, afin d'offrir un cadre de comparaison à la figure que nous étudions, le diplômé étranger s'installant dans son pays d'études. Ayant tour à tour incarné ces trois figures aux contours fluctuants, nous nous attendons, en effet, à ce qu'il en retienne des traits en mentionnant certaines étapes de son parcours. Dans chaque cas, nous avons fait dialoguer des discours individuels et des voix de terrain.

Nous considérons déjà l'*étudiant* comme un *étranger hautement qualifié*, même si celui-ci n'est pas encore diplômé. Arrivé à s'inscrire dans une université étrangère, il a bénéficié – avant son immigration – d'une longue scolarité. En nous intéressant à l'étudiant de mobilité longue (la moins étudiée des trois cas limite) notre attention s'est portée sur une sous-figure hybride : *l'étudiant étranger travailleur*. Le fait de devoir gagner de l'argent pour vivre dans le pays d'études en relais, souvent, à une bourse initiale, fait suite à la décision prise de prolonger le séjour. Il s'agit d'un changement de statut entraînant des contraintes difficilement compatibles –

les heures passées au petit-boulot étant soustraites au temps d'étude. Ces contraintes sont impliquées dans les *transitions* vécues à de multiples niveaux; elles s'accroîtront si d'aventure le diplômé décidait de s'installer.

La manière dont l'étudiant étranger est considéré au Québec reflète la situation suisse dans un miroir inversé : chacun y est pensé d'office comme un immigrant potentiel (Belkhodja 2011). Jeunes, en bonne santé, instruits aux frais d'un autre pays, si ces candidats à l'insertion couronnent leur formation d'un diplôme national, ils auront un profil *prêt à l'emploi* dans un pays fortement industrialisé, en manque de personnel hautement qualifié, à la population vieillissante et où les zones rurales se dépeuplent (Wauquier 2006, pp. 1 – 5). L'enjeu démographique et économique – le renouvellement des actifs – est secondé d'un enjeu identitaire puisque ces jeunes diplômés en arrivée, souvent francophones, contribuent au « front de résistance » linguistique et culturel face à l'anglicisation du continent américain (ibid.). Les universités, dans cette perspective, conduisent une politique d'internationalisation acharnée et – dès son arrivée – la *rétenion* potentielle du candidat aux études est souhaitée (Guilbert, Prevost 2009, p. 29).

Nous avons choisi d'adopter la notion canadienne de *rétenion* en y associant son contraire – la *répulsion* ou l' *expulsion* – utilisé dans le contexte des immigrants déboutés de Suisse ¹⁰⁴.

¹⁰⁴ Voir note 68.

4. PARTIE EMPIRIQUE

4.1. Choix des outils d'analyse en fonction des objectifs de la recherche

L'analyse croisée de deux corpus – une sélection d'articles de presse concernant les étudiants étrangers et les travailleurs hautement qualifiés en Suisse et huit récits de vie de diplômés étrangers en voie d'installation dans leur pays d'études – devrait mettre au jour les écarts entre les enjeux des individus et les représentations en circulation sur leur compte dans le pays où ils ont fait leurs études. Notre question de recherche principale est : comment les acteurs parlent-ils des transitions multiples (de statuts, de rôles, de places physiques et symboliques), provoquées par la transformation d'une mobilité académique en installation professionnelle ? Leur discours sur soi reflète-t-il l'*espace discursif* dans lequel ils sont immergés ? Elle se traduit en trois objectifs de recherche, correspondant à trois volets d'analyse.

Dans le *premier volet d'analyses*, nos entrées seront celles de l'anthropologie sociale et de l'analyse du discours des médias. Nous nous demanderons si l'*étudiant étranger* s'est constitué en *événement discursif* dans la presse suisse à partir de l'été 2010. En d'autres termes, l'étudiant est-il venu augmenter la liste des types d'étrangers – entre le requérant d'asile, le frontalier, l'immigré économique ou le cadre en provenance de l'Union européenne (Moirand 2004) ?

Dans le *second volet d'analyses*, nous proposerons une lecture des récits de vie – notre corpus principal – en termes de *mise en scène de soi et de l'autre*, afin d'en synthétiser les lignes de forces (Demazière et Dubar 2007 [1997]) : quels mythes sous-tendent les discours recueillis, tous centrés sur l'explicitation d'une pause dans le parcours de mobilité ? Peut-on lire ces récits en termes de discontinuité(s), de réappropriation(s) symbolique(s), de compatibilités ou d'incompatibilités, de bricolages ou de négations entre ce qui est dit du pays d'études et ce qui est dit du pays d'origine ? Comment ces lieux s'articulent-ils aux diverses temporalités convoquées ?

Le *volet conclusif* reprendra l'ensemble du corpus afin de voir si le *récit d'établissement* via la mobilité académique constitue un *type* de récit de mobilité spécifique. Quel impact le dispositif

d'entretien a-t-il eu sur les discours obtenus ? Ce sera également le lieu de la mise en résonance des deux corpus.

4.1.1. Outils d'analyse : du contenu au discours

Notre enquête est qualitative et s'inspire de différents auteurs se réclamant tous de la *Grounded Theory* (Bardin 1984 ; L'Ecuyer 1990 ; Rémy et Ruquoy 1990 ; Paillé 1994 ; Demazière et Dubar 2007 [1997] ; Ringoot, Demontrond 2004). Nous en retiendrons une approche du terrain guidée par une problématique générale – sans hypothèses préalables précisément formulées – une phase de pré-analyse parallèle au défrichage du terrain ayant permis d'en déterminer la clôture, l'émergence de codes se complexifiant au fil des avancées de la recherche. Nous nous distancions néanmoins de la *Grounded Theory* en reconnaissant au cadre théorique présenté son rôle de *guide*, ayant inévitablement induit les directions prises par nos observations.

Pour répondre à nos objectifs de recherche, il s'est agi de mettre en place un dispositif d'observation permettant d'attaquer les corpus sur plusieurs entrées car, en analyse, « il n'y a pas de prêt-à-porter », seulement « quelques patrons de base » – et si le tissu est à fleurs, « une couturière aura besoin d'un échantillon plus grand » (Bardin 1984, pp. 34 et 127). Pour éviter de travailler à partir de « sacs à thèmes détruis[ant] définitivement l'architecture cognitive et affective des personnes », nous avons procédé à des lectures complémentaires et croisées (op. cit., p. 95). Nous visions principalement une analyse de contenu par la mise au jour de réseaux de significations mais, très vite, il devint clair que le discours lui-même, dans sa forme, était signifiant. L'analyse de contenu « présuppose[...] le langage comme transparent », composé de « faits et d'opinions sur les faits » (Nossik 2014, p. 7). En négligeant le niveau discursif, elle échappe à la matérialité même du sens (Pêcheux 1981). En rendant compte de la construction de la langue, le linguiste fournit à l'anthropologue des modèles pour observer les manifestations individuelles de cette langue (Ringoot, Demontrond 2004). Nous ferons donc un usage souple de quelques modèles proposés en analyse de discours, fonctionnant pour nous tels des *révélateurs* de sens.

« Conçue comme [un] acte d'individuation et d'appropriation du système langue par le sujet parlant », l'énonciation est le lieu où s'exprime l'identité (Glady 2014, p. 78, cite Benveniste). Elle est le seul accès que l'on ait aux représentations, comprises comme des formes

d'appropriation du social. Le langage véhicule des représentations, mais il en est surtout la matrice de production (Demazière et Dubar 2007 [1997], p. 38). C'est lui qui « transforme le monde des sensations en un monde éclairé de l'intérieur, intuitivement et linguistiquement structuré » (Cassirer 1953, p. 249 in op. cit., p. 73)¹⁰⁵. C'est donc dans l'énonciation que prennent source les *formes identitaires* auxquelles se rattache le sujet, que nous tenterons de décrire (Demazière et Dubar 2007 [1997], pp. 314 – 315).

L'individu « s'inscrit dans des mondes de discours qui lui préexistent », « avec lesquels il établit des rapports d'emprunt complexes » aussi bien sur le mode de la reproduction que dans une visée de décalage (Glady 1997 et 2004 in Glady 2014, p. 79). Traversé par le discours d'autrui, le discours autobiographique laisse « apparaître la complexité et l'hétérogénéité de [ces] assemblages » (ibid.). Afin de se définir (momentanément), le sujet mobilise des *appuis*, des *autrui*, des *interactions*, des *débats*, des *idéologies* et des *cadres normatifs* (ibid.). Son récit portera tantôt des marques de « résistance, de défense, de conflits », mais aussi des processus d'*étayage* ou d'*identification*. C'est par un repérage de ces « ressources de sens qu'il (re)mobilise » au fil du souvenir, que l'on pourra lire dans le récit de vie « de[s] formes de détermination[s] culturelles et sociales ».

¹⁰⁵ Cassirer, E. (1944). *An essay on man : an introduction to a philosophy of human culture*. New York : Doubleday.

4.2. Méthodologie – terrain

4.2.1. Constitution du corpus de presse

4.2.1.1. *Notion d'événement discursif*

S'inscrivant dans un contexte spatial et temporel déterminé, un *événement* renvoie à une interaction sociale précise, réunissant un ensemble d'acteurs spécifiques (Fracchiolla, Moïse 2009). Tout changement social en cours ou *événement* peut s'envisager au travers de la notion d'*espace discursif*, défini comme « le positionnement d['] acteurs sociaux [...] autour d'une thématisation singulière » (ibid.)¹⁰⁶. L'événement se lit donc dans sa dimension processuelle, dans sa dynamique de production de significations. Il prend forme dans des documents visuels, sonores, textuels ou graphiques qui sont les emblèmes d'un *paysage sémiotique* (ibid.). Actualisant des rapports de force, ces emblèmes révèlent des formes de légitimité et d'illégitimité (entre les individus, les valeurs qu'ils prônent, les espaces qu'ils traversent, les attributs symboliques qu'ils s'approprient).

Un *espace discursif* se constitue au fil de *moments discursifs*. Envisagé dans sa dimension diachronique, l'événement se lit alors dans les *liens discursifs* qu'il tisse avec une *famille d'évènements* cousins (Moirand 2004, p. 378). En travaillant sur des corpus construits, « réunis autour de moments discursifs précis », il est possible de retracer le *trajet discursif* de mots « porteurs [de] mémoire » (ibid.). Reprenant à leur compte le discours des officiels, les médias reproduisent, arrangent, reformulent des thèses avant de les remettre en circulation. Ces thèses auront des résonances dans les conversations ordinaires ; les locuteurs les adopteront en oubliant, très souvent, l'origine de leurs sources.

¹⁰⁶ *Espaces discursifs* est le nom d'une collection, publiée chez l'Harmattan, dirigée par Thierry Bulot. Elle s'intéresse à l'impact des discours (identitaires, épilinguistiques, professionnels, etc.) dans la représentation d'espaces (sociaux, géographiques, symboliques, territorialisés, communautaires, etc.) ou dans la constitution de pratiques langagières pouvant être révélatrices d'inclusions et d'exclusions sociales.

4.2.1.2. *Notion de mot-vedette*

Les « [discours] circul[a]nt dans l'arène sociale [...] s'interpellent et se répondent, se limitent les uns les autres, mais s'interpénètrent aussi ». Les enchaînements de mots malaxent et transportent des représentations en écho à d'autres moments historiques, à d'autres pratiques sociales et à d'autres lieux. Certains mots ou certains énoncés sont particulièrement porteurs de mémoire. Ils *sont habités* des sens et des contextes qu'ils ont traversés, « ils transportent en eux-mêmes [les] différentes acceptations dont ils [se sont] color[és,] à travers leurs voyages dans [les] communautés, dans un mouvement dialogique à la fois *intertextuel* et *interactionnel* » (Bakhtine in op. cit., p. 375, nos italiques)¹⁰⁷. On parle à ce sujet de *mots-vedettes*, se chargeant sémantiquement à l'usage et fonctionnant telles des caisses de résonance produisant de nouvelles connotations (Moirand, 2004). Parfois, ces mots-vedettes se fixent. En étudiant l'apparition du terme *immigration* et de ses dérivés dans la presse écrite, par exemple, le caractère figé des représentations véhiculées et « leurs effets néfastes sur la société » ont été dénoncés (Varro 1997 ; Bonnafoou 1991). Envisagées dans leur « valeur sociale et non juridique », ces désignations banalisées créent et consolident des représentations *excluanes* ou *stigmatiques*. Par des chevauchements de catégories, comme étranger et pauvre par exemple, des associations se créent dans le discours médiatique sur un mode quasi automatique, et une « illusion d'homogénéité s'implante dans l'imaginaire collectif » (Moirand 2004, p. 378).

4.2.1.3. *Construction du corpus de presse et traitement des données*

Un dispositif est un ensemble d'éléments hétérogènes – discours, institutions, lois, énoncés scientifiques – *convergeant* sur le plan stratégique (Studer, Arlettaz, Argast 2013, p. 27). L'analyse d'un dispositif doit donc déceler les interférences entre ces différents éléments, constitutifs ensemble d'une problématique (ibid.). La notion de *dispositif* a été à la base de ce premier corpus, dans l'objectif de cibler l'*espace discursif* où les étudiants étrangers / travailleurs hautement qualifiés étrangers étaient *parlés* dans les médias en Suisse romande. Ce corpus exploratoire se constitue de documents concernant trois moments saillants du débat sur *l'étudiant étranger / travailleur étranger hautement qualifié* en 2010 : l'entrée en vigueur de la motion de Neyrinck, demandant que l'on rende possible l'installation des diplômés étrangers dans leur pays

¹⁰⁷ Bakhtine, M. in Todorov, T. (1981). *Mikhaïl Bakhtine. Le principe dialogique, suivi de Ecrits du Cercle de Bakhtine*. Paris : Minuit.

d'études (voir chapitre 2.1.4); la discussion, lancée par l'Université de Saint-Gall et par la Haute Ecole Polytechnique de Zurich à la rentrée universitaire 2010, prônant une hausse des taxes universitaires pour les étudiants étrangers en Suisse et des mesures de contingentement (quotas, examens d'admission); une « interpellation urgente concernant l'afflux d'étudiants étrangers en Suisse », publiée par le parti politique UDC ¹⁰⁸.

Ce corpus exploratoire se constitue pour l'essentiel d'articles de presse recueillis lors d'une navigation sur internet par mot-clé *étudiant étranger / travailleur étranger hautement qualifié*. Le dépouillement de données parues sur les sites des principaux hebdomadaires et quotidiens romands sur ce thème n'a donc pas été régulier. Le quotidien local fribourgeois *La Liberté* a, quant à lui, été lu systématiquement à partir des mêmes mots-clés, et pour une période sensiblement plus étendue (2009 – 2013). Il était important que ce média soit consulté plus scrupuleusement puisqu'il concerne directement notre terrain de recherche ¹⁰⁹.

Afin de préparer le matériau à l'analyse – dans le but de décider si l'étudiant étranger s'est constitué ou moins en un *événement discursif* au moment qui nous intéressait – nous avons procédé à un repérage systématique de thèmes, de qualificatifs (sous la forme d'images ou d'associations d'idées) et d'éléments permettant de relier le débat à d'autres moments discursifs (antérieurs ou concernant d'autres zones géographiques). Nous avons d'abord considéré les titres des articles et leur péri-texte en général (titraillé, légendes, illustrations) ; puis, par un système de surlignage, nous avons traité le corps des textes et établi des catégories d'éléments à repérer (voir page suivante).

Deux exemples d'articles de presse tirés du corpus sont reproduits en annexe 3.

¹⁰⁸ L'UDC, Union démocratique du centre, est un parti politique suisse qui fait du combat anti-immigration son cheval de bataille. Voir : www.udc.ch.

¹⁰⁹ Fribourg a été marquée, en 2011, par un épisode en relation avec notre problématique : la fermeture des cours d'introduction aux études universitaires suisses (CIUS), que mentionnent, par ailleurs, la plupart de nos narrateurs dans leurs récits de vie.

Les contenus ou thèmes reliés à la problématique	<ul style="list-style-type: none"> - Le champ sémantique de l'économie - Le champ sémantique du droit - Le champ sémantique des langues - Le champ sémantique de la culture - Le champ sémantique de l'apprentissage - Le champ sémantique de la politique (nat. / intern.)
Les qualificatifs / les images / les métaphores et les associations d'idées (ou d'attributs ou de stigmates) avec les représentations traditionnelles de l'étranger en Suisse	<ul style="list-style-type: none"> - Les images - Les effets d'exagération ou d'atténuation - Les métaphores valorisantes - Les métaphores dévalorisantes
Le trajet discursif : peut-on relier ce débat à des <i>événements cousins</i> , soit à d'autres époques, soit dans d'autres zones géographiques ?	- Repérage de phénomènes d'interdiscours concernant le débat sur les étudiants étrangers

C'est à partir de ces repérages que nous avons – peu à peu – fait émerger des *files de discours*. L'analyse nous permettra de déterminer si ces *files* ont une histoire... en résonance, par exemple, avec ce qui a été exposé dans le contexte historique.

CORPUS MEDIATIQUE

Inventaire des titres classés par ordre chronologique

1	hebdo.ch	« Les étudiants étrangers à la caisse ou au boulot »	3.2.10
2	lereseau.ch	« Plus de souplesse pour les étudiants étrangers »	15.2.10
3	letemps.ch	« Inciter les étudiants étrangers à investir en Suisse »	5.3.10
4	journal24heures.ch	« Les Romands se refusent à tondre les étudiants étrangers »	14.4.10
5	swissinfo.ch	« Les étudiants étrangers appelés à payer davantage »	18.4.10
6	20minutes.ch	« Unis prêtes à limiter le nombre d'étrangers »	05.9.10
7	24heures.ch	« Des Unis alémaniques dénoncent l'afflux d'étudiants étrangers »	6.9.10
8	letemps.ch	« Davantage de permis de séjour pour les diplômés étrangers »	21.9.10
9	letemps.ch	« Augmenter les taxes pour les étudiants étrangers est problématique »	21.9.10
10	letemps.ch	« La contradiction universitaire »	21.9.10
11	letemps.ch	« L'afflux d'étudiants inquiète »	21.9.10
12	reduitnational.com	« Suisse : l'afflux d'étudiants étrangers inquiète »	21.9.10
13	icp.ge.ch	« Faut-il fermer le robinet aux étudiants étrangers »	30.11.10
14	20min.ch	« L'UDC veut moins d'étudiants étrangers »	30.11.10
15	rfj.ch	« Le gouvernement devra se pencher sur le flot d'étudiants étrangers »	2.12.10
16	reduitnational.com	« Suisse : y a-t-il trop d'étudiants étrangers ? »	2.12.10
17	letemps.ch	« Y a-t-il trop d'étudiants étrangers »	3.12.10
18	sandrinesalerno.ch	« Etudiants étrangers: les moutons de l'UDC vont-ils se remettre en marche? »	3.12.10
19	hebdo.ch	« Etudiants étrangers : l'UDC dit n'importe quoi »	8.12.10
20	archives.tdg.ch	« Etudiants étrangers : les recteurs prônent l'ouverture »	16.12.10
21	hebdo.ch	« Afflux d'étudiants étrangers: les revers du succès »	12.1.11
22	letemps.ch	« La contradiction universitaire »	21.09.10
23	swissinfo.ch	« La Suisse attire les chercheurs. Les hauts salaires n'expliquent de loin pas tout »	16.10.12
24	swissinfo.ch	« Universités suisses : qui doit payer la facture pour les étudiants étrangers »	7.4.13
25	<i>La Liberté</i>	« Les étudiants étrangers lâchés »	5.12.09
26	<i>La Liberté</i>	« Berne trie les étudiants étrangers »	10.03.10
27	<i>La Liberté</i>	« Cours d'introduction à sauver »	13.4.10
28	<i>La Liberté</i>	« Les Cours d'introduction aux études universitaires en Suisse ont vécu »	23.9.10
29	<i>La Liberté</i>	« Il faut sauver les cours de langues »	11.11.10
30	<i>La Liberté</i>	« L'UDC veut moins d'étudiants étrangers »	01.12.10
31	<i>La Liberté</i>	« Les recteurs pour l'ouverture »	17.12.10
32	<i>La Liberté</i>	« Les universités suisses sont sous pression »	23.12.10
33	<i>La Liberté</i>	« Cours d'introduction: il faut marquer dommage »	4.5.11
34	<i>La Liberté</i>	« Des quotas d'étrangers? On y pense »	5.5.11
35	<i>La Liberté</i>	« Les CIUS, un joyau pulvérisé »	22.6.11
36	<i>La Liberté</i>	« Le «röstigraben» entre Unis subsiste sur l'accueil des étudiants étrangers »	02.8.11

37	<i>La Liberté</i>	« Le « röstigraben » se creuse entre universités suisses »	02.8.11
38	<i>La Liberté</i>	« L'Université est utile à tous »	13.9.11.
39	<i>La Liberté</i>	« Originalité fribourgeoise: fermer une école! »	17.9.11
40	<i>La Liberté</i>	« Mauvaise rentrée pour <i>Erasmus</i> »,	17.10.12
41	<i>La Liberté</i>	« Vent d'indignation à l'université »	16.11.11
42	<i>La Liberté</i>	« Des remous dans l'«aquarium» »	19.12.11
43	<i>La Liberté</i>	« Des étudiants contraints à l'exil »	2.5.12
44	<i>La Liberté</i>	« Mauvaise rentrée pour <i>Erasmus</i> »	17.10.12
45	<i>La Liberté</i>	« La science menacée de déclin »	18.12.12
46	<i>La Liberté</i>	« Doubler les taxes d'inscription ? Impossible ! »	23.12.10
47	parlament.ch	« Faciliter l'admission et l'intégration des étrangers diplômés d'une haute école suisse »	13.3.8
48	parlament.ch	« Maîtriser efficacement et judicieusement l'afflux d'étudiants étrangers »	30.9.10
49	udc.ch	« L'UDC demande des mesures contre l'afflux d'étudiants étrangers pour sauvegarder la qualité »	30.11.10
50	crus.ch	« La science doit dépasser les frontières à tous les niveaux »	12.10
51		Leander A., Tafani T., et alt. Ed. <i>Studying in Switzerland 2014 : Why Study in Switzerland ?</i> , Bern : swissuniversities.	2014

4.2.2. Constitution du corpus de récits de vie

Nous tenions à obtenir un corpus de récits de vie varié au niveau des pays d'origine, des branches d'étude, des professions et des appartenances générationnelles. Cette diversité des types de mobilité allait nous permettre de revisiter le cadre contextuel et historique présenté en première partie de thèse. Arrivé dans les années 70, l'aîné de nos informateurs a connu une Suisse qui – sur le plan de sa conjoncture – n'était pas celle de 2010 – 2013. C'était le plein emploi et non la crispation autour de postes pressentis comme réservés aux nationaux. La ville de Fribourg qu'il dépeint est à l'image des descriptions des *Bulletins de l'Œuvre* de St. Justin: un « port d'attache » pour des étudiants échoués en provenance du Sud (Louis)¹¹⁰. Dans le discours d'Anna, la plus jeune de nos informatrices, l'étudiant étranger à Fribourg est devenu européen.

Une fois leurs études terminées, les anciens étudiants fraîchement diplômés ne sont pas égaux devant la loi suisse. Selon leur provenance, ils n'entrent pas dans les mêmes *cercles de désirabilité, d'acceptabilité, et d'intégrabilité* (Weygold, Berset, Crevoisier, Hainard 2001, p. 117). Grâce à la libre circulation des personnes avec l'UE (ALCP), les Européens dotés d'un diplôme suisse bénéficient des mêmes droits que les nationaux en termes d'installation (pour autant qu'ils aient un contrat de travail, même faiblement qualifié)¹¹¹. Les autres, par contre, ont six mois pour trouver un emploi correspondant au diplôme obtenu, hautement qualifié, constituant « un intérêt scientifique ou économique » pour la Suisse (voir chapitre 2.1.4.1)¹¹². Leur employeur devra prouver n'avoir trouvé aucun candidat au profil équivalent dans le bassin élargi Suisse-Union européenne – une charge administrative décourageante.

4.2.2.1. *Lancement du terrain*

Ayant mené quelques recherches préalables sur le thème des *étudiants de mobilité*, nous étions intéressée à travailler sur la phase successive de l'expérience : l'après-mobilité en vue d'une installation (Gerber 2009, Gerber 2012). Ayant démontré ailleurs que le récit de mobilité académique prenait une forme canonique (départ – quête – retour et reconnaissance des acquis par la communauté d'appartenance), nous désirions voir si le non-retour avait des implications

¹¹⁰ Au sujet du *Bulletin de l'Œuvre*, voir note 35.

¹¹¹ <http://www.europa.admin.ch/themen/00500/00506/00519/index.html?lang=fr>

¹¹² <http://www.admin.ch/opc/fr/federal-gazette/2010/373.pdf>

dans l'agencement du discours sur soi: la pause décidée (à durée indéterminée) apportait-elle un nouvel éclairage au parcours l'y ayant conduit (Gerber 2010) ? Habitée à recevoir un accueil favorable de la part des étudiants interrogés jusqu'alors, notre première surprise fut d'apercevoir des réticences chez ce nouveau public de diplômés en voie d'installation ou déjà installé. A une demande par *email* en ces termes :

Le 12 août 2011

Bonjour,

Dans le cadre d'une recherche doctorale, je suis à la recherche de personnes étrangères diplômées de l'Université de Fribourg, ayant décidé de s'installer en Suisse. Je travaille à partir de récits de vie, et le but de ma recherche est de tenter de comprendre, par l'analyse de ces narrations, quels sont les enjeux d'un parcours de mobilité académique menant finalement à une installation dans le pays d'accueil.

Ayant obtenu votre contact par le biais de..., je me permets de vous solliciter pour une rencontre, en vue d'un entretien. Pensez-vous que cela serait envisageable ?

Je vous remercie d'ores et déjà de l'attention que vous aurez portée à ma demande et je vous souhaite une excellente journée.

A. Gerber

Ne recevant aucune réponse, nous avons tenté d'envoyer un message téléphonique (SMS) – moins invasif qu'un appel direct. La réponse fut immédiate : « Bonjour, je ne suis plus étudiante. Je ne suis pas étrangère, mais naturalisée depuis 2008. Bonne soirée. Maria Tulipas » (le 24 août 2011).

Par ce refus, l'auteure du message niait correspondre au profil recherché. N'étant « plus étudiante », même « naturalisée » – d'origine étrangère aujourd'hui, mais bien « étrangère » durant le processus d'installation – elle y correspondait bien, pourtant. Nous avons donc compris que les termes choisis pour qualifier nos interlocuteurs pouvaient leur paraître en décalage avec l'image qu'ils avaient atteinte d'eux-mêmes. Par notre demande, l'interlocutrice s'était sentie renvoyée à des images de soi dont elle se pensait libérée (Goffman 1975). Contenant deux termes potentiellement antinomiques, « étrangère » mais aspirant à l'« installa[tion] », notre demande faisait écho à des discours en circulation sur l'immigration. Il s'agissait d'un *étiquetage*, la « forme [,] la plus banale [,] de violence symbolique » (Demazière et Dubar 2007 [1997], p. 279). Cet impair confirmait que nous travaillions sur un terrain brûlant, il nous a amenée à revoir notre dispositif méthodologique.

Si quatre demandes écrites ont mené à des rencontres effectives, le corpus s'est finalement constitué au fil des rencontres, par des contacts pris dans un système en réseau *amis d'amis*. La découverte d'un ouvrage intitulé *Vous et nous, c'est Fribourg !** – grâce à l'un de nos interlocuteurs y ayant participé – permet de briser ce système de repérage par connaissance interposée¹¹³. Il s'agit d'une récolte d'articles rédigés à deux mains par des couples d'amis, l'un Fribourgeois et l'autre étranger résidant à Fribourg.

¹¹³ Pour des raisons de confidentialité, le titre de cette publication a été légèrement modifié.

Nom d'emprunt	âge / pays d'origine	langues parlées	lieu de résidence	en CH depuis...	études / diplômes / profession	statut civil	retours	date / lieu d'entretien	durée de l'entretien	contacté(e) par...	langue
Eric	33 Cameroun	allemand français anglais dialecte camerounais	Fribourg, en départ pour l'Allemagne	2006	MA germanistique MA daf MA litt. comp. enseignant remplaçant traducteur on line	cél.	2	5.3.11 dans son bureau UNIFR	1h06 1h18 + arrêt magnéto + 48 min	ancien collègue d'études, rencontre fortuite et rendez-vous	FR
Maria	40 ?									email puis sms	-
Refus le 24 Août 2011											
Louis	65 ? Burundi	kirundi français anglais	Genève	années 1970	licence journalisme / hist / géo DEA IED doct. géo enseignant secondaire + chargé de cours UNIGE	marié enfants	aucun au pays d'origine, mais en Afrique	13.9.11 dans son bureau UNIGE	1h30	par une connaissance commune	FR
Piotr	40 ? Pologne	polonais anglais allemand français	Fribourg / son village en Pologne	1996	licence philo / théol UNIFR doct. philo. UNIFR chercheur / conseiller / médiateur	célibat. ?	réguliers	11.12.11 dans le salon prof. UNIFR	2h06	par une connaissance commune	FR
Wiebke	25 Allemagne	allemand anglais français	Fribourg	2008	MA pédagogie curative / éducation spéc. UNIFR directrice d'une institution pour adultes handicapés	fiancée en CH	très réguliers	10.12.11 dans son lieu de travail à Fribourg	33 min.	fiancée à une connaissance commune	FR
Banu	34 Turquie	ture français allemand	Fribourg	2003	diplômes langue CIUS échec entrée UNIFR formation bibliothécaire en cours	divorcée 2 enfants	réguliers depuis 2008	11.12.11 chez elle à Fribourg	48 min.	par témoignage dans un ouvrage sur les étrangers à Fribourg	FR
Anna	25 Italie	italien français latin grec anglais	Fribourg	2010	MA italien / latin-grec HEP / enseignante stagiaire au secondaire	fiancée en concub.	très réguliers	10.03.12 dans un bar de Fribourg	1h20	avait participé au stage intensif SP 2009, rencontre fortuite 1 an plus tard et rendez-vous	It
Kasia	25 Pologne	polonais anglais français	Fribourg	2008	MA chimie Doct. Chimie UNIFR enseignante école privée	mariée en CH	réguliers	10.11.12 chez elle à Fribourg	1h20	mariée à l'un des participants d'une recherche antérieure	Angl.
Luisa	36 Colombie	espagnol français anglais allemand	Lugano	1993	licence géol. UNIFR MA géol. EPFL ingénieur au service des eaux, gouvernement tessinois	mariée en CH divorcée, en couple	2000 2005 2008	20.12.12 dans un bar à Lugano	2h16	par une connaissance commune	It.

4.2.2.2. Préparation du terrain

Nos objectifs de recherche ont donné lieu à la constitution d'une liste de thèmes, organisés en *domaines d'intérêt*, suivant l'évolution chronologique classique d'une expérience de mobilité académique – de la préparation au départ à la décision de s'installer (voir tableau en annexe 2). Chacun de ces domaines a été décomposé en *aspects*, sous-thèmes que nous pensions initialement voir se développer au cours de l'entretien. Au bas de cette liste, nous n'avons jamais ôté les *intuitions de départ*, fruits de nos tout premiers questionnements sur l'objet. Par souci de cohérence, nous avons systématiquement gardé cette grille sous les yeux à chacune des rencontres, mais l'avons très peu consultée.

Principes méthodologiques adoptés

Une fois le rendez-vous obtenu et fixé dans un lieu choisi par la personne, une courte fiche biographique a été remplie avant l'entretien (tous ne l'ont pas complétée entièrement).

Nom et prénom	Age	Etat civil
Pays d'origine / lieu de naissance	Année d'arrivée en Suisse	Nombre de retours depuis le départ
Domaine(s) d'étude	Profession(s)	Langues maternelle(s) / étrangère(s) / d'étude(s)

Un recueil silencieux de ces données évitait que l'une ou l'autre des informations demandées ne déclenche trop tôt un début de récit de vie. Notre problématique était ensuite explicitée en ces termes:

Je mène une recherche à partir de récits de vies de personnes qui, comme vous, ont décidé de rester en Suisse après avoir obtenu un diplôme de l'Université de Fribourg. Je m'intéresse donc au parcours de vie dans son entier, qu'est-ce qui vous a amenée à Fribourg ? Pouvez-vous me raconter votre parcours et ce qui, à votre avis, fait de vous ce que vous êtes aujourd'hui ?

Contenant les syntagmes « raconter » et « à votre avis », le déclencheur incitait au récit subjectif (Demazière et Dubar 2007 [1997]). Nous nous sommes engagée, face à nos interlocuteurs, à ne jamais nous éloigner des thèmes qu'ils avaient eux-mêmes lancés, jusqu'à ce qu'ils aient conclu leur récit de vie. Pour obtenir un flux de parole le plus libre de contraintes possible, nous ne

sommes intervenue qu'aux moments où la parole, bloquée, nécessitait une relance. Pour l'explicitation de fragments ou le développement d'un sens latent, nous avons attendu la partie *discussion* de l'entretien. Nous revenions alors sur des mots-clés marqués sur nos notes d'une étoile. Ces deux parties de l'entretien – le récit et la discussion – ont été traitées séparément au moment des analyses (Kaufmann 2008 [2007], pp. 47 – 56).

... et entorses aux principes annoncés

L'aspiration à la non-directivité que nous venons de décrire est de l'ordre de l'idéal et les entorses aux principes seront à prendre en compte dans les résultats. Nous nous sommes trouvée à deux reprises face à des narrateurs dont le récit de vie semblait ne jamais démarrer (Louis et Eric). Au bout de près d'une heure d'enregistrement, nous avons fini par poser une question concernant le pays d'origine, sans quoi nous n'aurions probablement pas obtenu de récit d'enfance. Deux autres interlocuteurs ont classiquement commencé par un récit d'enfance mais, à chacune de ses étapes, ils semblaient attendre qu'on les aide à poursuivre (Banu et Wiebke). Dans ces quatre cas, nos interventions ont donc été plus marquées.

Parfois, au contraire, c'est l'intensité de l'histoire en cours qui nous a fait perdre momentanément notre posture qui se voulait neutre. Ces moments d'interaction plus relâchée ont donné lieu à un matériel dense dont il aurait été dommage de se priver. D'autres fois, des interventions maladroites de notre part auraient pu faire perdre un fil important au narrateur...

A: Parce que t'allais en vacances /

J: Mes parents / ils allaient // ils aiment bien aller en vacances en France, donc ça c'était mon lien avec le français.

A: Où est-ce qu'ils allaient en France ?

J: Pfff / soit en Provence ou vers l'Atlantique / où il y a un bon vin (RIRES).

A : Parce que vous faites du bateau ?

J: Non, du vin.

A: Ah vin, d'accord, j'ai cru vent / parce que nous / on fait de la voile alors j'ai cru "vent", d'accord. Oui oui /

J: Et bien, c'est parce que c'était vraiment le quotidien où j'ai pu apprendre, et puis là, ça vient tellement naturellement (RIRES) c'est vraiment autre chose d'apprendre ça comme ça, on l'entend toute la journée ou si tu entends par des livres et par des cours. Et puis là, j'ai même pas dû apprendre exprès, dès que j'étais à Fribourg, ça m'est venu comme ça, en écoutant, il y a des gens qui m'ont corrigée [...] c'est parce que j'ai pu le lier à un bon contexte, avec de bonnes expériences et de bons souvenirs, et puis j'ai vraiment commencé à apprécier la langue. Parce que d'abord, j'ai essayé de l'apprendre mais bon pour l'école (RIRES).

« Atlantique », suivi de « bon », s'associait à « vent » dans notre esprit et non à « vin ». Comprenant notre erreur, notre tentative de justification « parce que nous on fait de la voile alors j'ai cru « vent » », a mis en péril le développement d'une séquence où la narratrice explicitait son rapport aux langues. Par chance, cela n'a pas semblé perturber son fil de pensée puisqu'en ignorant la remarque, elle a repris son explication où elle l'avait interrompue.

Le récit de vie unique est un mythe. S'il sait qu'il devra prendre en compte son impact dans la production du discours, le chercheur pourra se laisser porter aux mouvements de l'entretien avec plus de liberté. A l'application de règles trop strictes sur la conduite à adopter, il risquerait de sacrifier la densité d'un matériel obtenu de manière plus spontanée ; « l'objectivation ne s'acquiert pas contre ou en marge du sensible, mais par un retour (une réflexion) sur lui [...] » (Hachez 1990, p. 147).

4.2.2.3. *Clôture du terrain, phase de pré-analyse*

Dès notre premier entretien, nous nous sommes mise à la transcription totale du matériel récolté par le biais du programme F4 (13,5 heures d'enregistrement / 5 minutes d'entretien = 1 page de transcription en moyenne)¹¹⁴. Les notes prises à la main durant l'entretien d'un côté, le cahier de terrain de l'autre, la transcription permettait de repasser le film des rencontres à la vitesse d'une goutte à goutte, ce qui faisait apparaître des premières pistes de réflexion. Considérant le discours dans sa dynamique, telle une « succession[...] de transformations de la pensée », nous désirions observer principalement ces transformations au niveau du contenu ; *un premier niveau de granularité* était donc suffisant (Bilger et al. 2008, p. 93). Nos transcriptions ont un aspect proche des discours oraux tels qu'ils sont reportés dans la presse par exemple, conservant « l'orthographe et la ponctuation standard propres à l'écrit [, mais] n'adopt[ant] aucune convention particulière » (op. cit., p. 94). Leur effet visuel est celui d'un bloc de texte continu produit par un locuteur dont l'initiale apparaît en marge à gauche (dans les dialogues) ou intégralement à la fin des blocs. Les pauses brèves sont signalées par des virgules, les hésitations plus longues ou les interruptions par des *slashes* (/ – ///); les accentuations de ton sont mises en relief par un souligné; les citations en discours rapporté direct sont insérées entre guillemets ; les rires, les expressions faciales significatives et les attitudes ou gestes sont décrits en lettres

¹¹⁴ <http://www.audiotranskription.de/english/f4.htm>

capitales, mis entre des parenthèses : « (RIRE), (IL SE LEVE), (EN SOURIANT) » ; les onomatopées, bégaiements ou fautes de langue non significatives pour l'analyse n'ont pas été retranscrits.

Une grande majorité de nos interlocuteurs évolue en Suisse dans une langue autre que sa langue maternelle (dans l'une des langues nationales ou en anglais). Nous avons pris le parti de laisser choisir la langue d'entretien, dans la mesure où nous pouvions la comprendre. Pour faciliter la lecture des résultats, nous avons cependant traduit les extraits qui n'étaient pas en français.

Défrichage des récits de vie

Pour contrer l'effet « bombe à fragmentation » de l'analyse, un dispositif de défrichage des données en trois phases a été mis en place (Hachez 1990, p.142). L'ensemble du matériau a d'abord été classé dans *des grilles thématiques* ; les récits de vie ont ensuite été repris dans leur linéarité dans un *découpage en séquences* ; ces deux lectures, réconciliant deux préoccupations de nature opposée (entre fragmentation et récupération du fil chronologique), se sont rejointes dans des *schémas* graphiques superposant *événements / thèmes*, représentés en fonction des portions de récit qui leur étaient consacrées.

Grilles thématiques

La *lecture thématique* du corpus s'est faite en trois temps : durant la transcription – ayant fait apparaître une première liste de thèmes communs aux éléments du corpus – pendant les écoutes flottantes des bandes son et durant la lecture détaillée de chaque entretien (selon un système de couleurs) :

E quindi città amatissima, amici, tranquilla, nessuna idea di andare via, anche in un contesto in cui spesso invece i miei coetanei parlavano di / vado via / a Torino non c'è niente / vado fuori. Io, invece, ero proprio tranquilla stavo benissimo. Ho cominciato il master, sempre in lettere classiche a Friburgo, e si a Friburgo a / vedi ormai mi confondo. A Torino. E poi, insomma, si è presentata questa opportunità di fare un Erasmus. Che io non volevo fare, io ero terrorizzata. Dicevo: « Ma cosa mi serve ? Io sono quà tranquilla, a casa mia » insomma non avevo una forte motivazione, e poi, anche se non può sembrare, io sono una terrorizzata dalle cose nuove, cioè / l'idea di trovarmi in mezzo ad un sacco di gente che non conoscevo, da sola, insomma / qui è cominciata la mia prima fortuna, la fortuna di avere il mio fidanzato al mio fianco, perchè lui che aveva dovuto rinunciare, a suo tempo quando faceva l'Università, a fare l'Erasmus, perchè la sua fidanzata l'aveva minacciato che se partiva non l'avrebbe ritrovata al ritorno.

C'est sur la base de ces plages de couleurs, une fois l'ensemble du corpus traité, que nous avons procédé à un premier codage :

Chronologie reconstituée	Lieux	Acteurs et voix	Valeurs	Qualificatifs du moi	Situation d'entretien	Langues
(...)	(...)	(...)	(...)	(...)	(...)	(...)
<ul style="list-style-type: none"> - Vie tranquille à Turin en famille. - Fin du bachelor, les camarades partent faire leurs études à l'étranger. Pas envie de partir. - Début du master en lettres classiques - Opportunité de faire un <i>Erasmus</i>. 	<ul style="list-style-type: none"> - Turin « città amatissima ». - Les camarades disent qu'il n'y a rien à faire à Turin. Veulent partir à l'étranger. - Confond : dit « Friborgo » à la place de « Torino ». - « Io sono tranquilla a casa mia, eh ? ». - La mobilité manquée du copain. - <i>L'envie d'émigration du copain. ?</i> 	<ul style="list-style-type: none"> - Les camarades parlent de leur envie d'aller à l'étranger. - A : « Ma cosa mi serve ? ». La mobilité manquée de son amoureux. - Il ne part pas à l'étranger à cause de son ex copine. - L'amoureux insiste pour qu'A. parte. <i>Il va la suivre et le couple émigre.</i> 	<ul style="list-style-type: none"> - L'amour de sa ville, le confort de son cercle familial. - « La mia prima fortuna » : son amoureux qui la pousse à partir. - Son copain savait mieux qu'elle que la mobilité allait la transformer > <i>c'est la matière du récit.</i> 	<ul style="list-style-type: none"> - Aime sa tranquillité à Turin. - Ne veut pas faire de <i>Erasmus</i> contrairement à ses camarades. - « Io sono una terrorizzata dalle cose nuove ». - Peur de se retrouver seule, sans connaître personne. - Le copain : « sapeva che mi avrebbe... » <i>Le copain savait mieux qu'elle que sa mobilité allait la transformer > c'est la matière du récit.</i> 	<ul style="list-style-type: none"> - <i>Je réagis à la mention de « Torino » en disant que j'adore cette ville > cela suscite une discussion sur Torino.</i> - « Io sono una terrorizzata dalle cose nuove, anche se non può sembrare » > <i>A. anticipe sur mes impressions potentielles, ou ce que je sais d'elle.</i> - A. pleure en se rappelant de la manière dont son départ a été décidé et du rôle qu'a joué son petit ami. 	

Ce tableau à double entrée condense les récurrences de chaque thème dans des colonnes séparées. Les données enregistrées, puis transcrites, ont été transformées en discours indirect ou narrativisé et traduites en français si besoin. Nos propres commentaires sur le déroulement de l'entretien apparaissent en italique. Quelques extraits ont été laissés en langue originale; ils se distinguent par des guillemets.

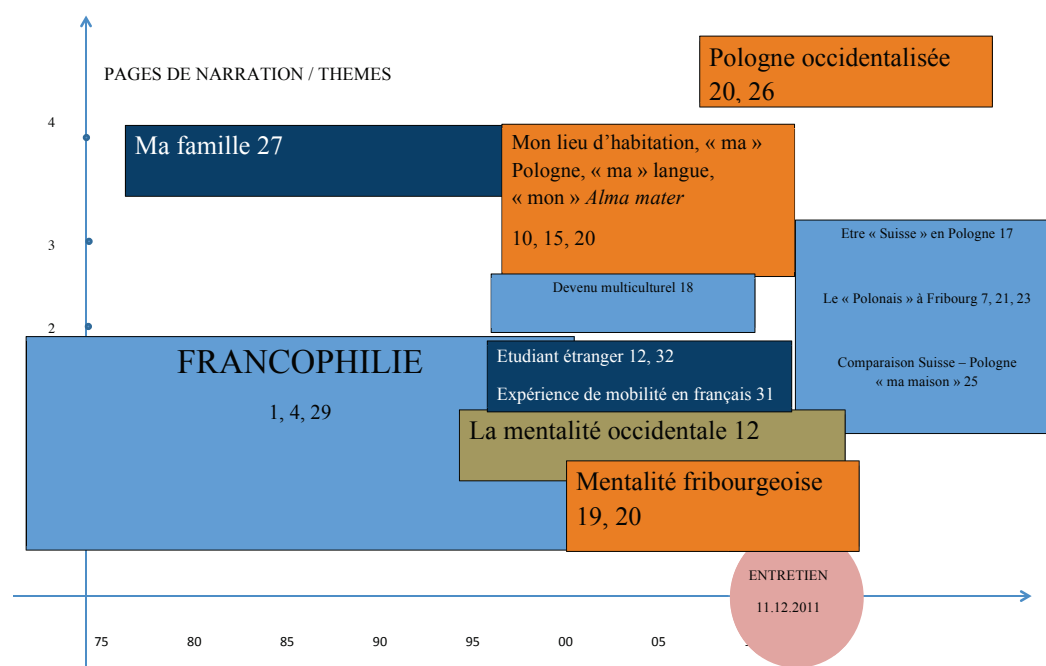
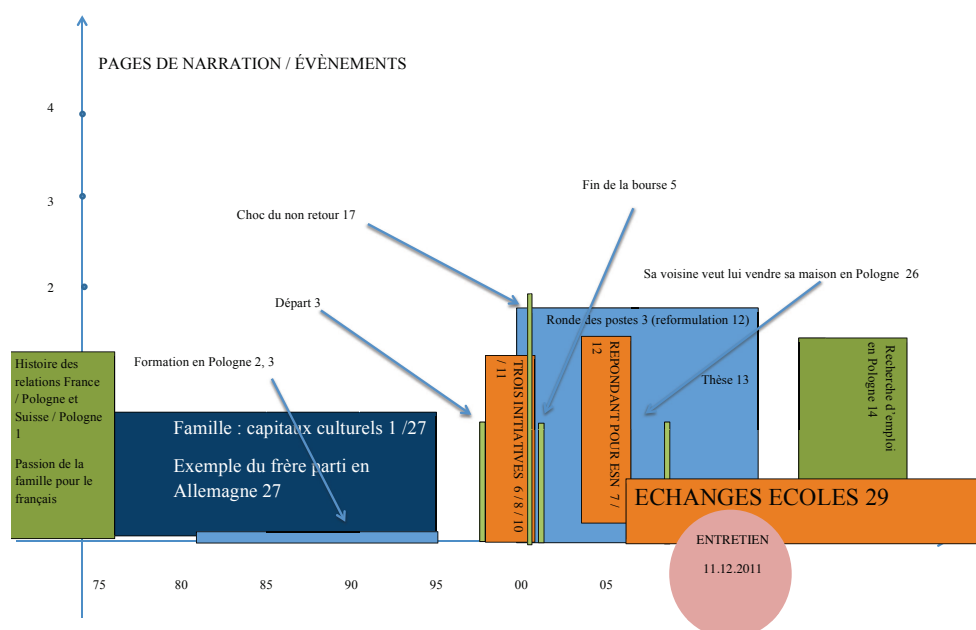
Ce regroupement des récurrences d'un thème dans une colonne crée différents parcours de lectures ciblées d'un même récit. *Espaces, temps et chronologie, acteurs et voix, valeurs et qualificatif du moi, rapport aux langues* sont des entrées à portée neutre, un système de classement des éléments fondamentaux d'une narration.

Découpage en séquences

TITRE DE SEQUENCE	LONGUEUR	PLAN DES THEMES	SEQUENCE A DOMINANCE...	INDIC. TEMPS
Moi et mes langues	p. 3 début > p. 4 début	- Scolarité : choix du français, puis anglais. Voyages d'étude et en famille. Choix des disciplines universitaires.	narrative	J'ai 25 ans
Préparation au départ		- Université : habite chez ses parents. Normal en Italie. Etrange vu d'ici. - Turin, « città amatissima » > vie tranquille et protégée. Image du cocon.	narrative argumentative / évaluative descriptive	
Je confirme, je trouve également Turin magnifique				
	p. 4	Amis critiquent l'Italie et veulent partir. Elle a la terreur de quitter son pays. - Amoureux > pas pu partir à cause de son ex-fiancée > insiste « la mia prima grande fortuna ».	narrative narrative (récit enchâssé de l'amoureux) argumentative / évaluative	
Elle pleure : « Oddio, sento ancora l'emozione che sale » > émotion de cette prise de décision.				
		- Choix : Tessalonique, La Sorbone, Fribourg > petite ville, plus facile de se l'approprier. A 3 heures de la maison, montagnes, souvenirs de vacances.	Argumentative / évaluative	
Arrivée	p. 5 (1 ligne)	- Partie, arrivée, je devais rester 5 mois.	narrative argumentative / évaluative (justification ?)	

Pour récupérer la ligne chronologique que la lecture thématique avait éclatée, une reprise diachronique de chacun des récits fut nécessaire. Cette opération avait deux buts : obtenir, sous une forme schématisée, une trace des échanges ayant cadré l'entretien (par un marquage de nos interventions les plus significatives) et replacer la liste des thèmes répertoriés dans leur succession chronologique. Une fois ces *séquences* circonscrites, nous en avons quantifié l'étendue en termes de lignes de transcription ou de pages, ce qui permit de mettre à jour la *respiration de l'entretien* (Bardin 1984, p. 34). Chaque séquence a été titrée et ces titres – marquant les grandes étapes du récit de mobilité – sont susceptibles d'indiquer des lectures transversales dans le corpus.

Schémas de vitesses : évènements et thèmes



Des graphiques d'un dernier type ont été conçus pour chaque entretien, mettant en relation la quantité de lignes de transcription consacrée à un thème ou à un événement (la portion d'entretien) et la ligne du temps (Baudoin 2010). Si les blocs colorés s'étendent sur l'axe

vertical, c'est que le narrateur s'est épanché sur le sujet pendant une grande portion de son récit de vie. Si, au contraire, les blocs s'étendent sur l'axe horizontal, c'est que ces événements ou thèmes ont concerné une longue période de sa vie sans pour autant qu'il en parle longtemps.

Les deux graphiques superposés sont à lire en parallèle : les *événements* – qui se succèdent tendanciuellement car ils sont de nature ponctuelle ou ne concernent qu'une période circonscrite; les *thèmes* qui – au contraire – apparaissant sous la forme de commentaires ne peuvent pas toujours être attribués à une époque donnée (ils concernent des périodes passées, mais trahissent également les pensées du narrateur au moment de l'entretien). Contrairement aux *événements*, les *thèmes* sont donc plus difficiles à fixer sur la ligne du temps et tendent à se chevaucher. Le plus souvent suspendus dans l'espace du graphique par manque de place, c'est leur portée qui importe.

Ces schémas, que nous présentons en derniers, se sont constitués à partir des deux précédents. La couleur des blocs correspond à celle des grilles thématiques (*espaces* = orange, *temps et chronologie* = vert, *acteurs et voix* = bleu marine, *valeurs et images du moi* = bleu ciel, *rapport aux langues* = beige) ; les titres et la numérotation se réfèrent aux découpages par séquences. La numérotation permet de voir apparaître des phénomènes d'anachronie, d'accélération ou de ralentissement dans les narrations.

Ces schémas de vitesses ont permis de lancer l'interprétation des récits de vie. Représentant graphiquement la place accordée par les narrateurs aux différents éléments de leurs narrations, c'est à partir d'eux que nous avons pu sélectionner les *enjeux* du second volet des analyses. Des trois types de schémas présentés ci-dessus, ce sont les seuls qui apparaîtront dans la formulation des résultats – les deux autres représentant des étapes intermédiaires du processus d'interprétation des données.

4.3. Premier volet: analyse du corpus médiatique

Le discours construit la réalité (Petitclerc 2009, pp. 17 – 19). Il noue, à travers un dispositif d'énonciation spécifique, des champs symboliques et des lieux sociaux (Charaudeau, Maingueneau 2002 ; Moirand 2004). Il est à la fois constitutif de pratiques et constitué par celles-ci. Il est tout autant instrument de contrôle de ces pratiques qu'un moyen de pression sur les acteurs qu'elles concernent. Continuellement négocié entre les locuteurs, le sens est retravaillé sur les plans situationnel, institutionnel, politique et sociétal puis – ainsi rechargé – il est remis en circulation.

L'analyse de discours retrace et explore la circulation sociale du sens. Elle décrit les forces sociales qui impactent sur la construction de significations, en fonction des contextes. Ciblant une thématique, elle se dresse un parcours d'observation et se positionne comme un « outil d'émancipation de[s] idéologie[s] dominante[s] » (Petitclerc 2009).

4.3.1. Catégories d'identification

Afin d'étudier la manière dont les acteurs sociaux sont représentés dans les discours médiatiques, Theo Van Leeuwen propose de répertorier les catégorisations de l'autre en termes d'*inclusion* et d'*exclusion* (Leeuwen van 2009, p. 65). L'agent dont on parle est-il doté d'un rôle actif ou passif ? Quels sont les groupes d'acteurs nommés, lesquels sont au contraire dépersonnalisés ? Dans les histoires, nous dit l'auteur, les « personnages sans nom ne remplissent que des rôles fonctionnels et temporaires [ils ne sont en aucun cas] des points de repère pour le lecteur [...]». Dans les histoires que l'on trouve dans la presse, la même chose se produit » (op. cit. p. 53). L'*identification* – physique, morale ou statutaire – c'est coller des *attributs* à un groupe de personnes qui le connotent et le surdéterminent. La *fonctionnalisation*, c'est les catégoriser pour ce qu'elles font, et non pour ce qu'elles sont. A travers des propositions impersonnelles ou des nominalisations – utiliser le terme immigration au lieu de se référer à l'action d'immigrer par exemple – on fait le choix de repousser l'agent en arrière-plan du discours (op. cit. p. 36).

Dans l'univers journalistique, les *autres* prendront forme sur la base d'univers symboliques supposés partagés avec un public de lecteurs (Amossy 1999, p. 148). Lorsqu'une collectivité

détermine qu'elle assiste à un changement social, la presse devient un espace où les valeurs identitaires s'évaluent, « combin[ant] des discours en conflit ». Ce faisant, elle élabore une *identité collective commune* avec son auditoire (Leeuwen van 2009, p. 92). Pour fonctionner, le discours médiatique doit donc procéder à un *double stéréotypage*. Celui dont on parle est « évalué en fonction du modèle préconstruit que diffuse la communauté de la catégorie dans laquelle elle le range », mais le *stéréotype* doit également se nourrir des « modes de raisonnement propres [au] groupe » auquel il parle. C'est sur ce « système de croyances socialement partagé », que Ruth Wodak désigne par *idéologie*, que « s'inscrit le processus de construction du groupe social » (Wodak 2009, p. 27). Décrivant l'autre, les frontières de l'endogroupe et de l'exogroupe se régulent par « l'établissement de dichotomies eux/nous ». En déterminant des critères d'appartenance, des activités communes, des normes, des positions et des ressources, les idéologies permettent de « gérer le problème de la coordination des actes et des pratiques des membres [...] ». Une fois partagées, elles « assurent une manière d'agir similaire » (ibid.). « Les différents traits d'une idéologie sont partagés sous la forme de représentations mentales [contrôlant] le système d'évaluation du groupe » (ibid.).

4.3.2. Les étudiants étrangers – travailleurs hautement qualifiés *parlés* dans les médias

Dans ce premier volet d'analyse, nous tenterons de voir si l'apparition en force de l'*étudiant étranger* et du *travailleur hautement qualifié étranger* dans la presse suisse et fribourgeoise entre octobre et décembre 2010 peut être considérée comme un *événement discursif* (Moirand 2007). Par un inventaire de termes qualifiant les *étudiants / travailleurs étrangers hautement qualifiés* dans un petit corpus d'articles et de documents administratifs, nous compléterons le cadre dressé dans notre contexte historique, afin de répondre à la question ayant lancé cette thèse : l'étudiant / le travailleur hautement qualifié en Suisse sont-ils en train de changer de visage ?

Il s'agira avant tout de percevoir des chaînes d'énonciateurs parlant des étudiants / travailleurs hautement qualifiés étrangers : quelles sont les voix légitimées à s'exprimer (statuts et rôles, appartenances à des réseaux) ? A partir de catégories sociologiques telles qu'*étudiant*, *travailleur*, *étranger* ou *immigré*, est-il possible de remonter à des *slogans*, portant sur des *macro-thèmes* comme *immigration*, *internationalisation du monde académique* ou *fuite des*

cerveaux ? En suivant le parcours de *mots-vedettes* caractérisant les étudiants étrangers / travailleurs hautement qualifiés étrangers en Suisse, nous avons circonscrit cinq fils de discours correspondant à cinq types de construction sociale d'une même réalité.

Les articles cités dans le corps du texte ont été numérotés en relation au tableau présenté dans la *partie empirique*, au chapitre 4.2.

4.3.2.1. *Fluidités et débordements...*

L'Université de Saint-Gall a initié le débat en déclarant vouloir « plafonner » le nombre d'étudiants étrangers dans son établissement à 25 % de l'effectif total, dans le but de « conserver un équilibre harmonieux entre étudiants suisses et étudiants étrangers » (34). La CUS (Conférence des Universités Suisses) a « avalisé » cette mesure, considérée comme « parfaitement légale, selon un avis de droit [qu'elle a] demandé », « rendu public par la *NZZ am Sonntag* » (36) ¹¹⁵. Elle « renon[çait] à édicter des règles régionales » en la matière, « faute de consensus » entre les différentes régions. Cette mesure eut un fort écho en Suisse romande où les universités accueillent globalement – et traditionnellement – un plus grand nombre d'étudiants étrangers que celles de Suisse alémanique. Le 1^{er} décembre 2010, le Conseiller national argovien UDC, Luzi Stamm, récupérait cette thématique dans une « interpellation urgente concernant l'afflux d'étudiants étrangers en Suisse » (49). Un postulat avait déjà été soumis au gouvernement quelques semaines plus tôt demandant d'examiner la pertinence d'introductions de quotas d'étrangers dans les hautes écoles du pays ou de l'augmentation de taxes pour les étrangers (48). La CRUS (Conférence des Recteurs des Universités Suisses) a fait connaître sa position dans une *Newsletter* intitulée : « La science doit dépasser les frontières à tous les niveaux » (50).

Le premier problème est donc d'ordre technique : « La capacité d'accueil [avait] atteint des limites », elle était « dépassée » même, selon certains (34). Les universités alémaniques étaient « inquiète[s] » et se sont « sent[ies mises] sous pression » concernant leurs infrastructures (37). Leurs « portes [étaient restées longtemps] trop grandes ouvertes » et « lorsque la proportion d'étrangers devient trop grande, des quotas doivent être introduits » (11). Mais ce « grand défi du

¹¹⁵ La *Neue Zürcher Zeitung* est le quotidien le plus lu en Suisse alémanique.

nombre » s'est doublé d'un problème d'ordre qualitatif : « La qualité du déroulement des études [était] compromise », cet « afflux » menait à « une détérioration du niveau des hautes écoles suisses » puisque « notre maturité [est] meilleure » que celle des voisins (48, 34). En Allemagne, par exemple, l'entrée en master est très sélective et les moins bons étudiants « afflue[raient] » vers la Suisse « après avoir été refusés » (12). Un troisième problème, lié au précédent, est la crainte de voir la « réputation internationale d'excellence » de la Suisse « m[ise] en danger » par ces étudiants étrangers « principalement allemands, dont le niveau [est] jugé plus faible » (36) ou qui n'ont simplement « pas le niveau souhaité », selon la Rectrice de l'EPFZ (6). Un quatrième problème évoqué est celui des finances : « Qui doit payer la facture » de ces personnes « attiré[e]s par ces taxes universitaires peu onéreuses », et qui « se font offrir une formation coûteuse » (24, 48) ? Les « étudiants étrangers [doivent-ils passer] à la caisse » ou est-ce au « contribuable [de] mettre la main au porte-monnaie » (1) ¹¹⁶ ? Un cinquième point aborde la question de la concurrence déloyale opérée par les pays d'origine des étudiants étrangers car « la Suisse assume de toute évidence [d]es coûts dont bénéficient d'autres pays puisque beaucoup d'étudiants étrangers repartent [...] une fois leurs études terminées, afin d'y décrocher un emploi qualifié » (47, 49). « Grâce à la Suisse, d'autres pays peuvent donc mieux se positionner face à la concurrence internationale ». « Il s'agit [...] d'éviter de former à grands frais des praticiens qui regagneront leur pays à peine leur diplôme en poche, alors que la Suisse manque de médecins (ce qui la conduit à se « servir » elle-même dans les facultés étrangères) ».

Les étudiants étrangers constitueraient donc, selon ces thèses, un « fardeau financier » pour leur pays d'études (24). Luzi Stamm, dans une interview au sujet de son « interpellation urgente », s'était exclamé : « Ça ne peut plus continuer comme ça ! Les jeunes Suisses ne peuvent plus étudier et le niveau se détériore » (17). Pour son parti, « le contribuable [doit payer] pour former des étudiants suisses » et non des étrangers (24). L'argument conclusif est de nature protectionniste : la Suisse doit investir dans la formation de ses propres élites, elle ne doit pas payer pour celles des autres.

Durant les différentes phases de ce débat, le *mot-vedette* a été celui d' « afflux », avec ses dérivés (« afflux croissant », « afflux exagéré », « afflux sans précédents »), (24, 48, 17, 12, 14, 11). Il a été suivi par celui de « masse », de son adjectif « massif » (« afflux important, voire massif »),

¹¹⁶ En Suisse, les frais d'écologie d'un étudiant sont facturés selon un système de péréquation financière par le canton de résidence de l'étudiant. La différence entre les frais d'écologie et le coût réel des études des étudiants étrangers revient au canton universitaire qui les accueille.

par d'autres métaphores du débordement telles que celles des « flots » et du « robinet » ou encore celle de l'« explosion » (48, 5, 1, 13, 11). Il s'agissait, pour ceux qui prônaient ces restrictions, de « maîtriser efficacement et judicieusement » l'« afflux » d'étudiants étrangers en Suisse, de le « stopper » par des « méthodes » et des « mesures », comme une « augmentation appropriée des taxes d'études », l'« instauration d'examens d'admission », de « contingentements » et de « quotas » (48, 49). D'autres mots-vedettes émergent en contre-poids à ces images de débordement : limites, restrictions, contrôles pour endiguer ces flux.

4.3.2.2. *Diplômés étrangers, gages de prospérité économique...*

La Suisse partage avec le reste du monde la crainte d'une « fuite de [ses] cerveaux » (23). Bien qu'ancien puisqu'il remonte aux années 60, ce discours reprend de la vigueur dans la presse nationale en 2010 avec la motion de Jacques Neyrinck (47). Aux personnes désirant voir les postes clés réservés aux nationaux, le politicien avait rappelé que le pays constituait un « bassin de recrutement » minuscule par rapport à ses besoins de main-d'œuvre hautement qualifiée (47). « Les personnes d'origine étrangère fournissent une contribution décisive à l'innovation et au développement économique en Suisse », « le pays leur doit une large part de ses prouesses scientifiques » (14). David Bohmert, directeur de *Swiss Core* (Bureau de Liaison FNS à Bruxelles), souligne avec satisfaction le fait que, si la Suisse « occupe une des cinq premières places dans tous les classements et sur toutes les listes d'indicateurs » dans « différents domaines de la recherche et de l'innovation », c'est qu'elle est un « aimant pour les chercheurs étrangers » (23). « Les hauts salaires n'expliquent pas tout » ; si ces travailleurs choisissent la Suisse, c'est parce qu'elle constitue un creuset de rencontre et d'émulation pour ces spécialistes venus du monde entier (23). En comparaison avec d'autres pays d'Europe, dont le « bilan » entre travailleurs hautement qualifiés entrants et sortants est négatif – ce qui « reflète la fuite des cerveaux » – la Suisse est « le pays vers lequel la migration de chercheurs de pointe est la plus marquée » (23). Ces pronostics satisfaisants ne sont pas partagés par tous, car d'autres constatent « alarm[és] » que « la Suisse est menacée de déclin » et « réclame[nt d'ultérieures] mesures pour renforcer l'innovation ». Qu'ils soient pessimistes ou optimistes sur cette question, tous sont d'accord : tout doit être mis en œuvre pour « recrute[r] les meilleurs talents du monde », les « meilleurs techniciens et ingénieurs de la planète » (45).

Dans le discours sur la fuite des cerveaux, les universités sont vues comme des actrices clés, « engagées dans [cette] bataille internationale pour attirer le plus grand nombre de talents, dans le but de stimuler les performances domestiques » (44): « L'économie et le bien-être du pays passent par un apport massif d'étudiants étrangers » (47, 11). Selon un politicien fribourgeois invité à en débattre durant les *Journées de l'Europe* de 2011, ces étudiants « contribuent à l'excellence » et à la « prospérité de l'économie locale » (34)¹¹⁷. « La Suisse ne peut que se montrer heureuse et reconnaissante de voir de si nombreux scientifiques choisir ses universités pour se former ou exercer leur activité professionnelle, pour stimuler et enrichir sa pensée scientifique et ses projets. Ces personnes contribuent, chacune à leur façon, [au] prestige de [s]a formation et de [s]a recherche » avait affirmé la CRUS dans sa *Newsletter* (50). Son « unique ressource naturelle [étant] l'éducation », la « mobilité des étudiants » représente donc un « grand potentiel scientifique et économique », puisqu'elle « fournit à l'économie et à la recherche [les] cadres et [les] spécialistes qualifiés » dont elle a besoin (24, 48).

Dans les propositions qu'il avait faites dans sa motion, Jacques Neyrinck avait demandé que les années d'études en Suisse comptent pour l'obtention d'un permis C (ou d'établissement) pour les ressortissants de pays-tiers, ce qui – encore aujourd'hui – n'est pas d'actualité. Six mois de délai avant de devoir repartir devaient permettre à ces diplômés de « se préparer à intégrer le marché du travail » (47). Pour leur engagement, il demandait également une « dérogation du principe de priorité » qui aurait libéré les employeurs de la nécessité de prouver n'avoir trouvé aucun profil équivalent dans le bassin européen (3). Il reprenait à son compte l'argument des coûts engendrés par la formation de ces personnes, la Confédération ayant « investi » en elles et « dépens[é] de l'argent public à cet effet ». Ne « recrut[ant pas ces] chercheurs et [ces] techniciens provenant du monde entier, sans limitation de nationalité », la Suisse « s'interdi[sait] à elle seule de profiter de son action ». Il fallait « cesser d'expulser des spécialistes » dans ce contexte où « la plupart des pays craignent la fuite des cerveaux ». « Il n'[était déjà] pas aisé de recruter sur le marché international, [il était] donc absurde de renvoyer ceux que nous [aurions] embauch[és] le plus facilement parce qu'ils [étaient] déjà en Suisse ».

Le « retour sur investissement [du coût des études n'était donc] assuré que si les diplômés étrangers de nos écoles décid[aient] de rester ». Afin de « récupérer l'investissement consenti », il fallait « faire fructifier [c]e capital humain ». L'argument du coût des études était donc

¹¹⁷ *Européanisation des universités suisses – y a-t-il une limite au nombre d'étudiants étrangers?* Table ronde organisée lors de la 36^{ème} journée de l'Europe à l'Université de Fribourg, le 3 mai 2011.

renversé : « La Suisse dépense pour l[a] formation universitaire [de ces étudiants étrangers], mais bénéficie de ce que leur pays d'origine a investi dans leur scolarité de base ». Il était illusoire « de croire qu[e ces personnes allaient] retourn[er] dans leur pays d'origine une fois leur cursus universitaire terminé, surtout s'il s'agit d'un pays en voie de développement. Le discours qui veut que la Suisse apporte une contribution importante à ces pays par ce biais [était donc] erroné » (47, 3). En « expuls[ant] » ces spécialistes, la Suisse fournit des « cadres [à] l'économie mondiale ». L'« investissement d'argent public dans la formation de jeunes étrangers [,] perdu pour [elle, est à ce stade] transféré à un pays concurrent ».

Les *mots-vedettes* ici – « attraction », « récupérer », « aimant », « stimuler » – filent la métaphore des champs magnétiques et participent d'un argumentaire économique – « retour sur investissement », « fructifier », « capital humain », « contribution importante », « perte », « gain ». Les universités sont unanimement reconnues comme les actrices clé de cette *attraction*, gage de bien-être national. L'étudiant – qu'il soit suisse ou étranger – telle une graine prête à germer, est déjà considéré comme une richesse quantifiable, un *investissement* dont il serait absurde de se défaire.

4.3.2.3. *Etudiants de passage, gages de rayonnement culturel*

Le constat d'excellence de la formation et de la recherche suisse – dont font état ses acteurs à l'interne – est relayé par des voix extérieures au pays : « La Suisse est « donn[ée] en exemple pour l'excellence de sa recherche [par] les partenaires européens » et, selon la Commission européenne, elle est – avec l'Autriche, le Luxembourg, le Royaume-Uni, l'Australie, la Nouvelle Zélande – l'un des pays au « pourcentage le plus élevé d'étudiants étrangers » (23)¹¹⁸. Ses hautes écoles polytechniques fédérales jouent « un grand rôle » dans cette attractivité et « la part importante d'étudiants titulaires d'un certificat de fin d'études secondaires à l'étranger » dans ses effectifs serait même « un gage de [cette] qualité » (23, 48). Certains acteurs issus des milieux universitaires romands s'inquiètent des répercussions des débats menés au sujet des taxes et des quotas pour étudiants étrangers : « Si nous discriminons les étudiants de l'UE, nous envoyons un mauvais signal » à l'étranger, déclare le Recteur de Bâle (36). Un politicien fribourgeois se dit

¹¹⁸ Selon le classement sur la coopération internationale dans les domaines de la recherche et de l'innovation.

« choqué qu'à l'heure où la Suisse doit soigner son image », elle affiche de telles positions (25, 35).

Les étudiants étrangers sont acteurs dans la constitution de cette bonne réputation, puisqu'« une grande partie des principales performances scientifiques et de la renommée de notre pays repose sur la contribution de personnes d'origine étrangère » (50). Mais « ceux qui ont étudié, enseigné ou conduit des recherches en Suisse et retournent ensuite dans leur pays ou s'en vont dans d'autres pays, sont [également] des ambassadeurs de la Suisse en tant que place scientifique et en tant que pays offrant une bonne qualité de vie », précise la CRUS dans sa *Newsletter*. Car c'est un « réseau international qui naît ici et il est de notre intérêt de soigner ces personnes qui, bien formées [...] n'oublient pas que la Suisse les a aidées » (25). Les étudiants étrangers participent donc à « accroître le rayonnement [de leur pays d'études] à travers le monde » (44).

Le mot-vedette de *rayonnement* implique que les étudiants étrangers poursuivent leur périple ou retournent dans leur pays d'origine pour parler des expériences faites en Suisse. L'Œuvre de St. Justin à Fribourg fait signer – aujourd'hui encore – des « promesses de retour » aux étudiants qu'elle aide à venir à travers des bourses d'études¹¹⁹. Cette pratique était longtemps doublée d'un engagement de retour signé à l'ambassade de Suisse dans les pays d'origine des étudiants, mais suite à l'acceptation de la motion Neyrinck, elle a été abandonnée. Certaines institutions voient leur soutien à la mobilité estudiantine comme une action humanitaire : il est « dans notre intérêt de soigner ces personnes qui, bien formées, s'investissent dans le développement de leur pays » (38). « Soignons les pays émergents », « tissons des liens » avec ces étudiants de pays lointains, afin qu'ils « mettent au service de leurs contemporains » ce qu'ils ont acquis durant leur mobilité, car l'« ouverture d'esprit [acquise en Suisse] leur permet d'envisager, pour leurs pays, de grands projets » (25). D'autres y voient une manière de créer un « réseau » de futurs clients pour l'industrie suisse ou pour son tourisme. Selon « une étude commanditée par l'EPFL en 2004, un étudiant étranger rapportera[it] au cours de sa carrière six fois plus que ce que ses études ont coûté à la collectivité » (1)¹²⁰. La mobilité des étudiants est un moyen de « créer des liens avec la future élite des pays émergents » (25). L'ancien directeur des Cours d'introduction aux universités suisses (les CIUS) a d'ailleurs une « pléthore d'exemples d'[anciens] élèves

¹¹⁹ Selon un entretien mené avec le Directeur de cette institution, le 14 mars 2009.

¹²⁰ Cette étude, citée dans l'*Hebdo* du 3.2.10 (1), n'est malheureusement pas référencée ; nous n'avons pas réussi à la retracer.

[venus étudier à Fribourg,] devenus chefs d'entreprise ou hauts fonctionnaires [ou] ministres » (25).

Ici, les arguments pour une *réten*tion des diplômés étrangers sont donc littéralement renversés au profit d'un discours prônant leur (r)envoi ailleurs. Car ce n'est qu'à travers des individus de passage, des « ambassadeurs », que la Suisse fera parler d'elle à l'étranger. *Rétention*, *attraction* et *recupération*, centripètes, sont remplacés par des mots-vedettes centrifuges – *rayonnement*, *image*, *signal*, *renommée*, *réseau international*. A Fribourg, ce fil de discours sert en particulier les milieux catholiques aidant les étudiants étrangers dans un but humanitaire et dont l'action est rendue obsolète par leurs non-retours.

4.3.2.4. *Les bienfaits du mélange...*

Le discours mené autour des « intérêts économiques et scientifiques » du pays est jugé trop ouvertement « ultralibéralis[t]e » pour les milieux académiques qui désirent voir leurs institutions libérées de ces logiques « utilitaristes » (41). On souhaiterait une « société moins corsetée par l'économie », la qualité des différents cursus universitaires proposés ne devrait pas être jugée selon des critères d'« employabilité » (41). Si « les entreprises profitent déjà depuis belle lurette de la force des universités », « former l'élite du pays » doit servir « au bien-être de la société » et non à assouvir un désir de « compétitivité » (41). Mais « avec la mondialisation, l'industrie et la pratique se rapprochent [...] les universités sont gérées comme des entreprises, avec une similarité des méthodes comme des offres, et l'anglais s'y est taillé la part du lion, l'allemand et le français en tant que langues scientifiques dépérissant en proportion » (41). L'introduction de taxes plus élevées pour les étudiants étrangers reviendrait à faire de la « discrimination socio-économique », et aboutirait à une « modification de la composition sociale des arrivants » (24, 22). L'Union des Etudiants Suisses (UNES) prévient : si les étudiants étrangers sont sélectionnés d'après leurs moyens financiers, cela s'en ressentira sur la « qualité » des candidats. On n'accueillerait plus que des enfants « de bonne famille au détriment de cerveaux brillants mais aux moyens modestes ».

L'université « assume [sa] vocation d'acteur culturel » (41). Elle doit « rester ouverte » aux étudiants et aux chercheurs étrangers qualifiés car « les études, l'instruction et la recherche ne sont pas un système herméneutique » (14). La crainte concernant la qualité des cursus est ainsi

balayée par un discours sur les « bienfaits du mélange » et l'« enrichissement culturel » (9). Le directeur de la Haute Ecole Polytechnique de Lausanne (EPFL) « met en avant les 120 nationalités de son campus et souligne sa multiculturalité » (1, 4); il faut « louer les apports des universitaires venus de Berlin ou d'Alger » car « les étrangers dans les universités suisses apportent de nouvelles idées, [les] internationalisent ». Son homologue zurichois renchérit : « Attir[er] » des étudiants et des chercheurs étrangers « fait partie de l'ADN de [son] école » (24).

« On ne peut [d'ailleurs] pas se permettre de sélectionner les meilleurs étudiants étrangers et donner le libre accès à tous les Suisses », rétorque Jacques Neyrinck, « nous avons besoin de bons étudiants et leur passeport importe peu », « ce sont les aptitudes qui comptent, pas la nationalité » (17). Le directeur de l'EPFL réfute l'idée de quotas, puisque les candidats étrangers dans son école sont « sélection[nés] sur dossier » (17). Les étudiants nationaux, d'ailleurs, profitent de cette émulation puisqu'ils « sont exposés à un environnement international sans même devoir quitter la Suisse » (24). « Les étudiants, les enseignants et les chercheurs des universités suisses dépendent de cet échange fructueux et de ces rencontres quotidiennes avec des collègues disposant d'expériences différentes. Car sans cette confrontation permanente avec des idées nouvelles, l'apprentissage et l'exercice de la science s'uniformiseraient et s'appauvriraient rapidement » (50).

La métaphore de l'« ouverture », d'une « science [qui] n'est pas un système fermé mais [qui] profite fortement de l'échange et de la collaboration par-delà les frontières entre pays », qui devrait « dépasser les frontières à tous les niveaux » pour permettre « l'internationalisation des points de vue », répond donc à celle de l'« explosion » et de l'« invasion » (34, 24). Les *mots-vedettes* suivis ici retournent la logique économique en faveur d'un discours social. *L'enrichissement* est d'ordre *culturel* ; c'est l'*ouverture* à l'autre, la *confrontation* à d'autres manières de penser, l'*exposition à un environnement international* des élites qui contribueront au *bien-être national*. L'étudiant étranger est donc investi d'un rôle de médiateur entre le monde extérieur et la société suisse. Il est *porteur d'altérité*...

4.3.2.5. *L'étudiant étranger change de visage à l'Université de Fribourg*

Jusqu'en 2011, Fribourg pouvait se targuer d'« accueillir » près de six cents étudiants « du monde entier » par année à travers les CIUS qui préparaient des candidats étrangers – dont le diplôme de maturité n'était pas reconnu – à l'entrée dans l'une des universités helvétiques. Ces personnes « dépos[aient] leurs valises », « dispos[aient] d'une offre variée [de formations] » qui leur permettait de « combler leurs manques » et de « se mettre à niveau » tout en étant « bien encadré[e]s » (25). Leur présence dans la ville « correspond[ait] à la tradition internationale de notre *Alma Mater* », « à cet élan visionnaire des fondateurs » qui – « dès ses débuts » – avaient accueilli « des personnes motivées et compétentes » pour lesquelles elle avait toujours « off[ert] une place d'étude, indépendamment des conditions financières » (39, 41). Mais le processus de Bologne a fait changer le profil de ceux que les « Universités souhaitent attirer » (35). Aujourd'hui, l'étudiant étranger en Suisse arrive « après le bachelor et bien formé[...] », et parle l'anglais (25). Les cours d'introduction qui étaient donnés à Fribourg « ne répond[ent donc] plus à cette catégorie d'étudiant ». Cette « école fédérale cosmopolite » a été « liquid[ée] », ce « joyau », ce « sésame de la formation universitaire Suisse », a été « pulvérisé », cette « vitrine » de Fribourg sur le monde n'as pas pu être « sauvée » (33, 25, 39, 35). On n'a pas pu « maintenir en vie les CIUS », le gouvernement cantonal a « enterr[é] définitivement » cette institution en lui refusant son soutien. La « décision » prise par les autorités est qualifiée de « lamentable » « ratage monumental ».

On a vu dans la fermeture de ces cours la « fin d'un idéal », la « fin d'un modèle », celui qui garantissait la « coopération de l'Université de Fribourg avec des étudiants du Sud » : « Le modèle universitaire basé sur l'entraide et l'aide au développement n'a pas résisté au vent de libéralisme soufflant sur le monde académique dans la foulée de l'introduction du système de Bologne » (39). L'arrêt de ces cours à Fribourg induit des discours alarmistes au sujet de ces « étudiants [étrangers] lâchés » et « tri[é]s » (25, 26). Certains ont même laissé entendre que cette sélection ressemblait à un *apartheid*: les milieux universitaires « préf[èreraient-ils] les détenteurs allemands d'un bachelor aux jeunes étudiants de pays en développement » ? [...] « La Suisse n'accueillera-t-elle donc plus que des doctorants étrangers surdoués ou de riches étrangers pouvant se payer des écoles privées ? » (35).

4.3.2.6. *Etrangers qualifiés ou en voie de qualification en Suisse, un événement discursif ?*

Les défenseurs d'un contingentement d'étudiants étrangers dans les universités suisses s'appuient sur l'argument des coûts que ceux-ci engendrent, considérés comme perdus pour leur société d'études puisque ces derniers repartent (voir chapitre 2.1.4.1). Cette thèse est renversée par Jacques Neyrinck qui montre la valeur de l'accueil et du maintien d'étudiants étrangers sur le sol suisse, dans un monde où l'on se dispute les meilleurs talents. L'argument du retour des diplômés n'est pas l'apanage de ceux qui voudraient préserver les postes clés aux enfants du pays ; il est également celui de ceux qui – à travers l'éducation des élites de pays défavorisés – pensent faire de l'humanitaire. Faisant signer une promesse de retour, l'obligation morale à laquelle ils lient les bénéficiaires des bourses ressemble bel et bien à un renvoi. A l'argument de la détérioration des cursus, engendrée par la provenance mixte des candidats, s'oppose celui qui verrait d'office ces « pèlerins internationaux » du savoir comme porteurs d'« enrichissement[s] » sur les plans « culturel » et « académique » (1). Quant au problème des espaces – ou plutôt des frontières à ériger pour éviter qu'on ne soit à l'étroit dans les établissements universitaires – on y répond en suggérant d'affiner les critères de sélection, afin de s'assurer les meilleurs candidats, suisses ou étrangers.

L'analyse des différents fils de discours repérés et suivis dans ce corpus exploratoire donne à voir un jonglage de quelques thèmes – *finances, qualité, espaces et frontières, phénomènes d'attraction et de répulsion, dettes et profits*. Pour certains, l'étudiant étranger, futur travailleur hautement qualifié en Suisse, serait à repousser, pour d'autres il s'agirait de l'attirer. Pour certains, sa venue n'a de sens que si celui-ci promet de repartir, tandis que d'autres créent des lois facilitant son insertion dans la société d'études. Pour certains encore, la polémique concernant l'« afflux » concernerait surtout les « Allemands » et d'autres déplorent l'effet de ces mesures sur les personnes en provenance de pays-tiers. Des champs sociaux s'allient – le monde académique et le monde humanitaire, le marché de l'emploi et l'économie, les politiques nationales, internationales, le peuple suisse et ses politiciens. Chacun de ces domaines sécrète des champs symboliques où celui *dont* on parle est soit idéalisé, soit stigmatisé. Sa caractérisation se compose de *mots-vedettes* qui – transportés d'un champ à l'autre – s'emplissent et se désemploient selon les thèses qu'ils corroborent. Le verbe « attirer », par exemple, aura une valeur fortement négative si son sujet est l'étudiant, « attiré » en Suisse comme une abeille sur un pot de miel. Mais si les institutions parlent d'elles-mêmes comme des

« aimants », c'est qu'elles mettent en place des stratégies pour « attirer » celui qui devient précieux à leurs yeux – un « talent », une monnaie d'échange dans une guerre transnationale académique et économique (23). Ces termes font un trajet, fonctionnent par renvoi, circulent en fabriquant du sens pour la société à laquelle ils s'adressent. Dans ce contexte social précis – durant une période s'étalant sur l'année 2010 – l'étudiant et le travailleur hautement qualifié sont donc bel et bien devenus de *nouveaux étrangers* dans l'*espace discursif* médiatique de la Suisse francophone.

Par ces attributs, comment ce *nouvel étranger* se relie-t-il à d'autres types d'étrangers déjà présents dans les discours sur l'immigration en Suisse ? Les principaux thèmes identifiés dans le débat – qui font que ces caractérisations revêtent plus de la *fonctionnalisation* que de *l'identification* – l'étudiant et le travailleur hautement qualifié les partagent, effectivement, avec les autres étrangers : on se questionne sur leur situation financière, craignant qu'ils ne pèsent économiquement sur leur société d'accueil ; on se demande quelle sera leur capacité d'adaptation aux us et coutumes locaux ; on dénigre la formation qu'ils ont reçue ailleurs en la comparant aux *excellentes* formations locales ; on s'inquiète de la place qu'ils prendront sur le territoire.

En réponse au qualificatif de « profite[ur] » – dans la phrase « ils *se font offrir* une formation coûteuse » par exemple – les défenseurs des étudiants étrangers en Suisse rétorquent en invoquant la mascotte des adversaires : *le mouton noir* (nos italiques) ¹²¹. En titrant leurs articles – « Les Romands refusent de tondre les étudiants étrangers » ou « Les moutons de l'UDC vont-ils se remettre en marche ? » – les auteurs laissent entendre que les étudiants vont intégrer la liste des étrangers dans la ligne de mire de la fronde anti-immigration. Chez ces derniers, le débat prend une tournure idéologique qui résonne fortement dans les discours ordinaires. Ces arguments contre les étudiants étrangers ont d'ailleurs été associés à une initiative populaire concernant les « criminels étrangers en Suisse » ; par un hasard de calendrier, ces deux thèmes se déployaient en parallèle sur la scène médiatique (14) ¹²². Un article paru dans un journal français en atteste : « Après les criminels étrangers, l'UDC s'en prend aux étudiants » ¹²³.

¹²¹ Le parti politique de l'UDC est connu pour ses affiches percutantes, sur lesquelles la figure de l'étranger est toujours représentée sous la forme d'un mouton noir.

¹²² Initiative populaire fédérale *Pour le renvoi des étrangers criminels* (initiative sur le renvoi), www.admin.ch.

¹²³ www.lepoint.fr

Les discours « deviennent efficaces au sein d’une hégémonie sociale, économique, culturelle » parce que l’on reconnaît en eux des « vérités historiquement inventées » (Studer, Arlettaz, Argast 2013, p. 27). Considéré sur un plan diachronique, l’étudiant étranger en Suisse a donc bel et bien *changé de visage* dans le paysage médiatique de 2010.

Deux articles qui ont servi pour cette analyse – « Maîtriser efficacement et judicieusement l’afflux d’étudiants étrangers » (www.parlement.ch 30.09.10) et « Etudiants étrangers: les moutons de l’UDC vont-ils se remettre en marche? » (www.sandrinesalerno.ch, 3.12.10), sont disponibles dans leur version intégrale en annexe 3 pour consultation.

4.4. Deuxième volet: analyse des récits de vie

Les procédés de décodage décrits dans le cadre méthodologique (chapitre 4.2.) eurent pour effet de retarder notre plongée dans les analyses ; il s'agissait maintenant de *faire parler* les récits de vie, constitutifs de notre corpus principal. Des liens entre les discours étaient apparus durant nos premières lectures du matériel, mais nous nous sommes vite aperçue que les grandes catégories ainsi repérées s'écartaient peu de celles proposées par nos auteurs de référence. Les boîtes d'archivage des autres, opératoires sur notre terrain, permettaient certes de confirmer des affinités disciplinaires mais occultaient la spécificité de notre propre objet.

Recentrage : nous avons pour objectif de travailler sur des récits de vie de personnes en situation de transitions multiples – dues à un parcours de mobilité(s) académique(s) et professionnelle(s) momentanément arrêté. La phase de pré-analyse nous avait fait pressentir que cette mise en scène serait faite de *lieux*, de *temporalités*, de *personnages* et de leurs *voix*, de *considérations sur les langues* et d'une mise en perspective de *valeurs héritées* ou *acquises*. Au fil des relectures du corpus, nous avons pressenti que chacun de nos interlocuteurs était mû par une *image de soi* qu'il s'appliquait à rendre par la mise en mots. Cette ligne de force devait donc faire l'objet de notre second volet d'analyses ; à notre demande, chacun de nos interlocuteurs nous présentait un monde, de quoi était-il fait ?

Nous sommes donc partie à la recherche d'outils qui nous auraient permis de dégager ces lignes de force que nous pressentions en filigrane. Ce sont les schémas actantiels de Greimas qui ont le mieux répondu à ces objectifs de systématisation (Greimas 1966). Engluée que nous étions dans une reformulation des codes recensés, ce modèle nous permettait de les mettre en perspective afin d'y lire des *mises en scène de soi* et *des autres*.

4.4.1. Formes identitaires

« La sociologie fait intervenir l'homme deux fois », en tant que *sujet* et en tant que *sujet parlant* (Jongen 1990, p. 150 ; Bourdieu 1980, pp. 18 et 64). Solliciter un entretien par récit de vie, c'est demander au *sujet parlant* de se mettre en mots en expliquant ce qui – dans son parcours – répond aux questionnements de la recherche. Notre enquête elle-même a été induite par l'apparition de discours de presse où l'étudiant et le travailleur hautement qualifié en Suisse

étaient *parlés*. Ce travail vise donc non seulement à rétablir la voix de ces personnes face à ceux qui les ont catégorisées, mais à observer si – et comment – dans l’expérience de se dire, celles-ci reflètent ces discours produits sur elles. Donner de la voix à un sujet qui ailleurs est *parlé*, c’est l’inciter à s’approprier ces discours sur son compte en soupesant les désignations dont il fait l’objet. Il se fera ainsi le relais des « visions du monde qui transitent en lui », donnera de la substance à des éléments culturels et sociaux, qu’il introduira dans sa propre pratique (Molitor 1990, pp. 30 – 31). Par la mise en mots, il élaborera, à partir d’elles, ses propres *catégorisations* de lui-même et des autres – de lui-même *face* aux autres...

L’entretien de recherche fonctionne donc comme un lieu de réappropriation individuelle du social. Il permet de travailler sur la relation entretenue à des objets du monde dans un *processus d’identification*. L’analyse devra ainsi « dégager ce qui est ressenti, donné comme ressenti » de ce « qui ne fait que reproduire un discours stéréotypé non pris en charge » (Demazière et Dubar 2007 [1997], p. 76). En étudiant l’ordre catégoriel qui organise le récit de vie, on percevra alors « la dynamique d[’]inscription [du sujet] dans cet ordre » (ibid.). Mais s’approprier de visions du monde, c’est d’abord « se situer par rapport à des discours plus ou moins établis », et s’en « distancier [aussi,] pour affirmer [sa propre] subjectivité » (ibid.).

Les récits de vie portent les traces de *classements*, d’*affiliations*, et d’*évaluations* « impliqu[ant] des négociations informelles avec les autres et avec soi-même » (Strauss 1989 in op. cit. 305)¹²⁴. La notion de *forme identitaire*, introduite par Simmel, permet de décrire le processus d’identification à des *figures sociales*, dans « les espaces de confrontation et de négociation » que sont les socialisations (Demazière et Dubar 2007 [1997], p. 65). Il s’agit de « forme[s] symbolique[s] et langagière[s] dans l[es]quelles [on] se raconte », de « définition[s] satisfaisantes] de soi » institutionnellement validées. L’enjeu de l’analyse sera donc d’observer la « manière dont le sujet rend compte de la reconnaissance ou de la non-reconnaissance [qui lui est] attribuée par tel ou tel partenaire de son parcours ». Pour ce faire, il s’agira d’éclairer sa parole « par celle des acteurs institutionnels avec qui il[a négocié] les étapes de [sa] dynamique identitaire ». Par leur rôle dans le récit, les autres *offrent* des identités en « proposant [au sujet] des *catégories d’identification* structurantes » (ibid., nos italiques). Dans un moment de crise, tout spécialement, l’individu est en demande de *catégories d’identification attractives* ou du moins « socialement acceptables » (ibid.). Le récit de la crise rejouera ces négociations par la

¹²⁴ Strauss, A.-L. (1989). *Miroirs et masques*. Paris : Métailié.

mise en scène de soi du sujet face à ses principaux *offreurs d'identité(s)*, (Nossik 2014, p. 10 ; Glady 2008 et 2014, p. 77).

4.4.2. Intrigues...

Les hommes en conversation, se racontant mutuellement leurs souvenirs, confirment et reformatent continuellement leur vie. Progressivement, certains thèmes ou étapes comme l'entrée à l'école, les vacances en famille, des cérémonies ou des grands départs, deviennent des incontournables du *récit des origines* (Bonnot 2014, p. 95). A mesure qu'ils réapparaissent au cours de conversations ordinaires, ces événements se figent, fonctionnent comme une *source* ou une *prophétie* justifiant la suite de l'histoire.

Le petit enfant, déjà, est prédisposé au récit, comme si les règles du genre étaient inscrites en lui tel un savoir essentiel (Bruner 2010 [2002], p. 8 et p. 32). Le récit lui sert à donner « une forme convenue [à ses] mésaventures », à « réduire ce qui est accidentel », mais il serait bien incapable d'en expliciter le fonctionnement (op. cit. p. 30). C'est en nous interrogeant sur la manière dont les récits se génèrent, mettant en action ce « système implicite d'unités et de règles », que nous avons trouvé un axe de lecture pour notre corpus principal (Barthes 1966, p. 1).

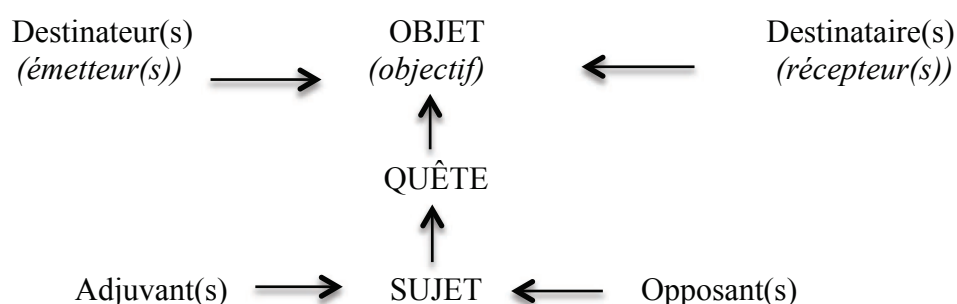
4.4.2.1. La grammaire du récit

« Pour parvenir à créer ses effets », le récit littéraire « doit plonger ses racines dans ce qui est familier, ce qui semble réel » (Bruner 2010 [2002], p. 14). Dans le cadre d'une *situation de départ* allant de soi, un *événement imprévu* survient (op. cit. p. 17). Cet événement lance un « procès transformationnel », une *quête* faite d'*actions* qui mèneront à la restauration d'une situation de calme (Adam J.-M. 1994, p. 15)¹²⁵. Cette « opération de reconfiguration », cette « re-catégorisation des expériences sociales vécues à travers des choix discursifs particuliers » est ce que l'on appelle une *mise en intrigue* (Nossik 2014, p. 8).

¹²⁵ Tous les langages disposent de *marqueurs de cas* distincts désignant les éléments essentiels d'un récit. Une histoire ne peut être dite sans qu'il y ait au minimum « un Agent qui s'engage dans une Action pour réaliser un Objectif, dans un Cadre bien identifié, en usant de certains Moyens » (Bruner 2010 [2002], p. 33). C'est la *pentade* dramatique de Kenneth Burke – reprenant la notion aristotélicienne de *peripeteia* – qui donnera lieu à de nombreuses variantes. Burke, K. (1945). *The Grammar of Motives*. New-York : Prentice-Hall.

La *sémantique structurale* de A.-J. Greimas et son célèbre *carré sémiotique* (ou *schéma actantiel*) ont été à la base de nombreuses pistes pour l'étude de récits (Greimas 1966). Le carré est un outil permettant de faire apparaître des relations de *conjonction*, de *disjonction* ou de *complémentarité* entre les signes sémiotiques d'une structure discursive. Appliqué à différents types de messages, il répond au problème de la génération de significations. Le parcours prototypique du récit de quête, par exemple, s'organisant autour d'enjeux principaux et secondaires orientés vers un objectif commun, valorise certains modes d'être.

Si Propp avait proposé d'étudier la *fonction narrative* des protagonistes d'un conte – il avait démontré l'existence de quelques *fonctions fondamentales* pouvant être remplies tour à tour par une multitude de personnages – Greimas suggère d'observer *les actants* d'un récit selon leurs *rôles narratifs* respectifs : qui fait quoi à qui et pourquoi ? Avec quel résultat ? Dans quel cadre, quand et avec quels moyens ? Selon sa position dans la structure, un *actant* – n'étant pas synonyme d'*acteur* – peut être de nature humaine, animale, matérielle (un objet, un lieu) ou immatérielle (une valeur, une instance temporelle). Initialement vide de contenu sémantique, il joue des rôles, se chargera progressivement de significations en se distinguant des autres éléments distribués sur l'échiquier narratif. Les actants n'existent pas par eux-mêmes ; ils ont des « attentes faciles à identifier sur ce que doit être l'état normal du monde » (Bruner 2010 [2002], pp. 19, 33 et 71). Leurs relations se lisent sur les trois axes d'un carré sémiotique : pouvoir (axe horizontal inférieur) / communication (axe vertical) / pouvoir (axe horizontal supérieur).



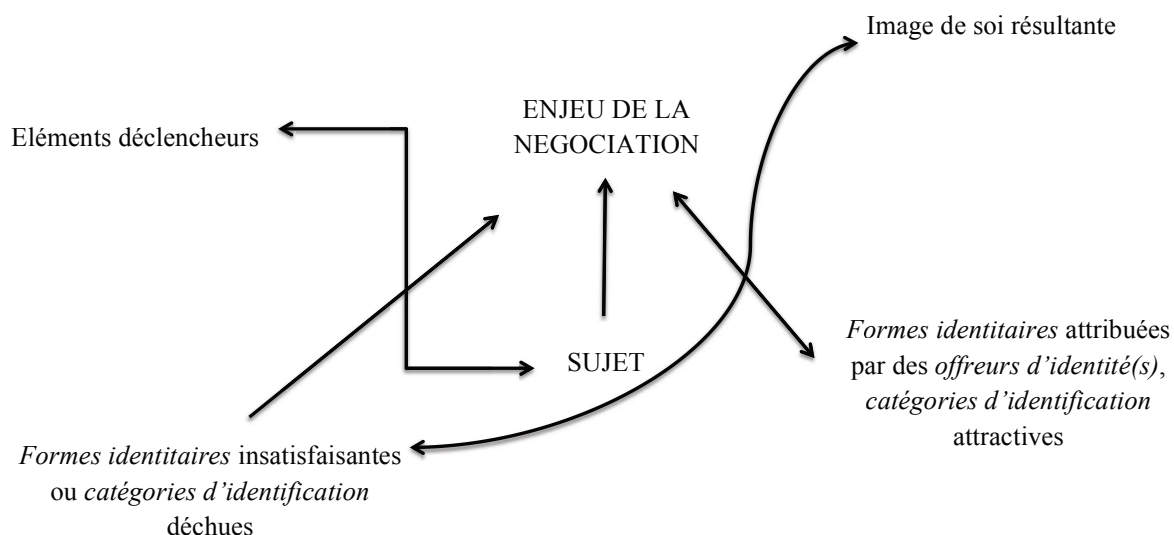
Pour qu'il y ait matière à récit, un narrateur aura sélectionné des épisodes de sa vie « dignes d'être racontés », perçus en « rupture avec l'ordinaire » ; il ne racontera du passé que ce qui a un rapport avec eux (Baudoin 2010 ; Bruner 2010 [2002], p. 65). *Processus de sélectivité*, le récit apparaît surtout sur un fond de *négativité* (Baudoin 2010). Provoquées par la surprise, les *épreuves* – qui en forgent la trame fondamentale – visent à rendre l'*inconnu connu*. C'est le

distal – l'espace de mise en crise du familier caractéristique des moments de *transition* – qui impactera sur la perception de soi du sujet. Les compétences mises en acte pour faire face à ces nouvelles dimensions « reposent toujours sur des régimes de familiarité ou d'habitude » (ibid.). La portée de l'épisode vécu dans le *distal* pourra être mesurée uniquement quand le sujet réintègrera – physiquement et symboliquement – son milieu ordinaire.

« Une autobiographie ne se termine jamais : on y met simplement un point final » (Bruner 2010 [2002], p. 67). Ce type de narration, en fait, « résout moins les problèmes qu'elle ne les détecte » (op. cit. p. 17). Elle met en scène quelques tournants particulièrement significatifs permettant au narrateur d'explicitier la personne qu'il pense être devenu. Mais cette suite, pour faire l'objet d'un récit continu et lissé, devra se lier par le biais d'éléments *coda*. C'est eux qui lui permettront, comme à son auditeur, de revenir du « là-bas et alors » du récit à l'« ici et maintenant » de l'entretien: qu'est-ce que tout cela peut bien vouloir dire ? Comment se relie-t-il aux autres tournants de l'histoire ? (Bruner 2010 [2002], p. 21).

Les carrés de mise en scène

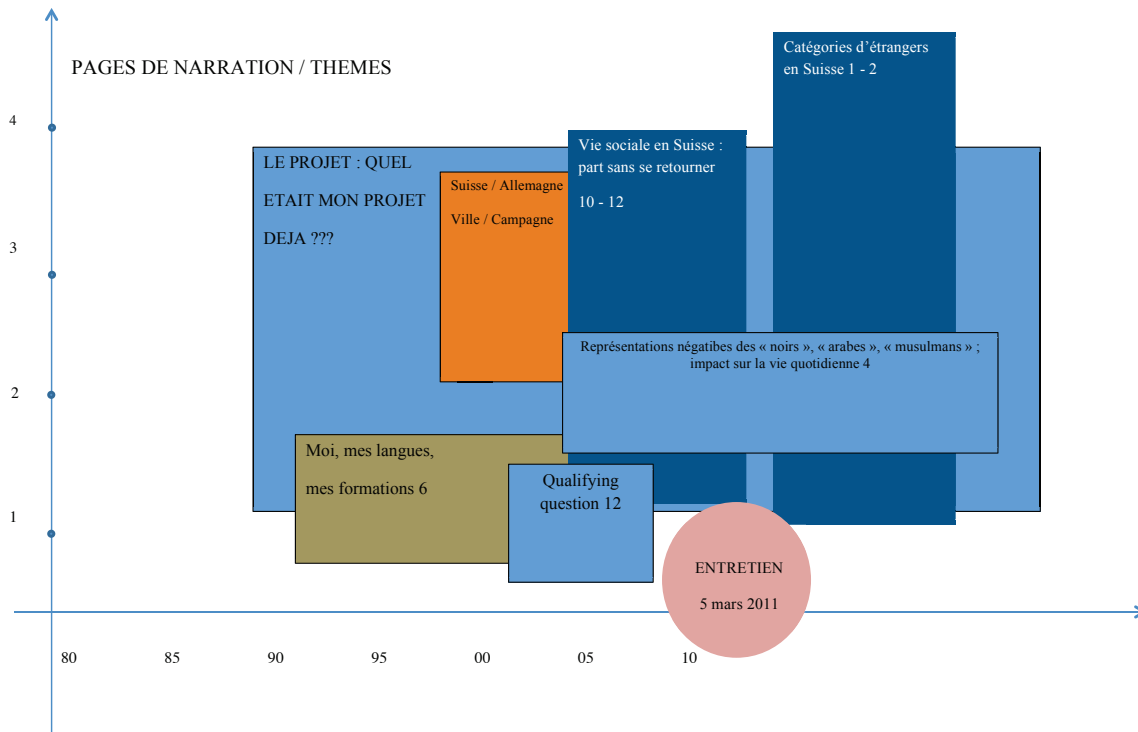
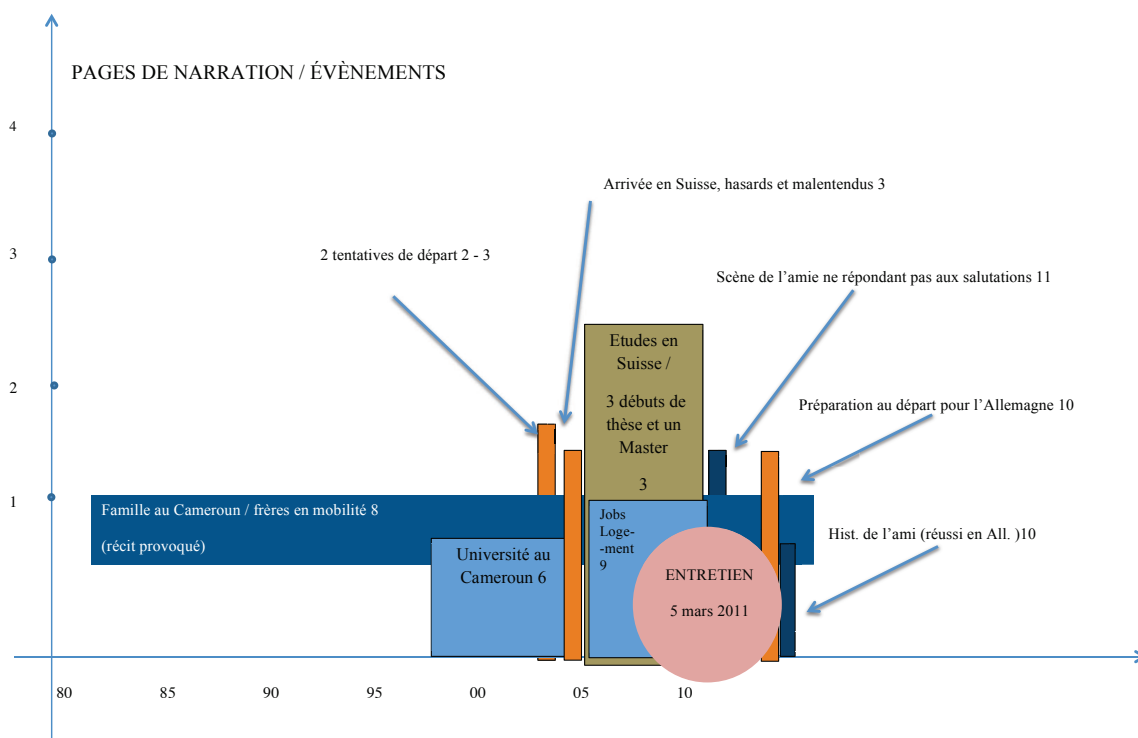
Fortement inspirée des carrés sémiotiques de Greimas – dont nous maintenons les quatre places actantielles mises en tension autour de la quête – nous avons décliné ce modèle pour la lecture de notre propre matériel de recherche. Nos *carrés* fonctionnent sur un système d'*actants* spécifiques, dans le but de décrire les étapes de la *mise en scène de soi* dans les récits de vie. Ils permettent de lire des épisodes clés des narrations telles des *négociations de formes identitaires*, proposées au *sujet* par des *offreurs d'identité(s)*.



Dans notre analyse, nous maintiendrons l'idée de force adjuvante et de force opposante pour décrire les *formes identitaires disponibles* ou *déchues* (ou *catégories d'identification attractives* ou *insatisfaisantes*). Les flèches sont amovibles (d'où leur nombre et leurs directions multiples sur le graphique ci-dessus).

Ce sont les *schémas de vitesses* – présentés en 4.2.4.1. – qui nous ont permis de sélectionner les *événements* ou *thèmes* sur lesquels se construit ce premier volet. Il s'organisera toujours de la même manière : le *schéma de vitesses événements et thèmes* sera annexé d'un encadré, comprenant les données biographiques minimales de chaque narrateur et un bref commentaire du schéma lui-même. L'analyse du corpus suivra, organisée chronologiquement, selon la date à laquelle ont été menés les différents entretiens.

La référence aux séquences de récit (*découpage en séquences*, voir chapitre 4.2.2.3.), par le biais d'un système chiffré, apparaît encore dans ce premier volet puisqu'elle permet de suivre les éléments du récit dans leur succession. Elle n'aura plus lieu d'être dans le volet suivant, présentant une analyse transversale du corpus.



4.4.3. Le récit d'Eric

Données biographiques

L'entretien d'Eric s'est déroulé dans notre bureau à l'université, le 5 mars 2011. Le connaissant de vue puisqu'il avait fait des études au Département de Plurilinguisme et de didactique des langues étrangères de l'Université de Fribourg, nous l'avions rencontré par hasard, une semaine auparavant et, nous ayant questionnée sur notre projet de thèse, il s'était proposé d'y participer. Il était, à ce moment-là, en train de préparer son départ définitif de la Suisse pour entamer de nouvelles études en Allemagne.

Eric est né au Cameroun dans la seconde moitié des années 1970 (il ne précisera jamais son année de naissance). Né dans une famille de classe moyenne, ses frères et sœurs avaient tous fait des études supérieures et la majorité d'entre eux vivait en Europe. Dans son pays d'origine, il avait obtenu un master en germanistique mais, « boulimique » de nouvelles connaissances, il y avait également appris l'anglais et s'était formé en civilisation française et en traduction en cours du soir. Il était arrivé à Fribourg suite à l'obtention d'une bourse délivrée par une instance ecclésiastique de la ville, pour y effectuer un doctorat en germanistique. En Suisse, il changera de voie d'études plusieurs fois. Il entamera un second doctorat en littérature comparée, puis s'inscrira pour un master en didactique de l'allemand langue étrangère. Quand sa bourse fut épuisée, il fit des remplacements en tant qu'enseignant d'allemand langue étrangère (au CIUS d'abord, dans une école secondaire ensuite) puis, faute de poste de travail fixe, il se mit à son compte dans une activité de traduction en ligne.

Analyse du schéma de vitesses événements et thèmes

L'entretien d'Eric ressemble plus à une discussion qu'à un récit de vie. Son analyse des « catégories d'étrangers en Suisse » – filant sur cinq pages de transcription – en est de loin le thème principal (séquences 1 et 2). S'il donne des informations sur sa vie, le narrateur le fait en racontant des épisodes isolés, toujours dans le but d'illustrer une thèse avancée par une expérience personnelle. Il en est ainsi quand il raconte les péripéties de son départ du Cameroun (séquences 2 et 3), son arrivée en Suisse (séquence 3), l'épisode de l'amie ne répondant pas à ses salutations ou son départ pour l'Allemagne (1,5 pages de transcription pour chacun de ces épisodes, séquences 11 et 10). Son récit d'enfance, advenant en fin d'entretien (séquence 8), a été provoqué par une question de notre part et est extrêmement succinct (moins d'une page). Les sujets traités – aussi bien s'ils le sont sous la forme de thèmes que d'événements – sont systématiquement reliés à son analyse de l'attitude d'autres actants envers les étrangers en Suisse ou à sa relation (ou son absence de relation) avec eux. Sur le schéma, cela se traduit par une dominance de blocs de couleur bleu-marine ou bleu-ciel.

4.4.3.1. Ces (ou ses) « catégorie[s] d'étranger[s] » en Suisse

E : Tout ce que je te dis, c'est subjectif, je n'ai pas fait d'études et au contraire, j'ai rencontré quelquefois d'autres étudiants qui ne comprenaient pas que eux, qui étaient des personnes qualifiées en fait, il semblait qu'on / qu'il y avait / que le désir de les repousser était plus fort pour eux que pour ceux qui étaient peu qualifiés. Et puis ça m'a fait réfléchir et je suis arrivé à une conclusion, un peu personnelle, que j'assume / je crois qu'il y a une forme de cynisme en politique. Tu sais, les étrangers, ça fait gagner les élections // ouais ? Et puis, je me suis dit tout généralement / disons / les pauvres, c'est difficile // mais les étudiants et gens qualifiés, en tout cas pour ceux que / avec qui j'ai causé, qui étaient majoritairement des Africains de différents pays, donc c'est une autre catégorie d'étrangers / et eux, ils avaient plus de mal que ceux qui étaient là, et qui n'avaient aucune qualification. Et je pense que s'ils ont cette perception là, et qu'elle est assez générale, c'est peut-être [...] parce que eux déjà, ces étudiants qualifiés, on les voit comme des potentiels concurrents pour les bonnes / pour les bons emplois. Et là, ça joue un rôle, et en plus aussi au niveau politique, j'ai plutôt l'impression que ça sert d'avoir ces étrangers non qualifiés qui sont là.

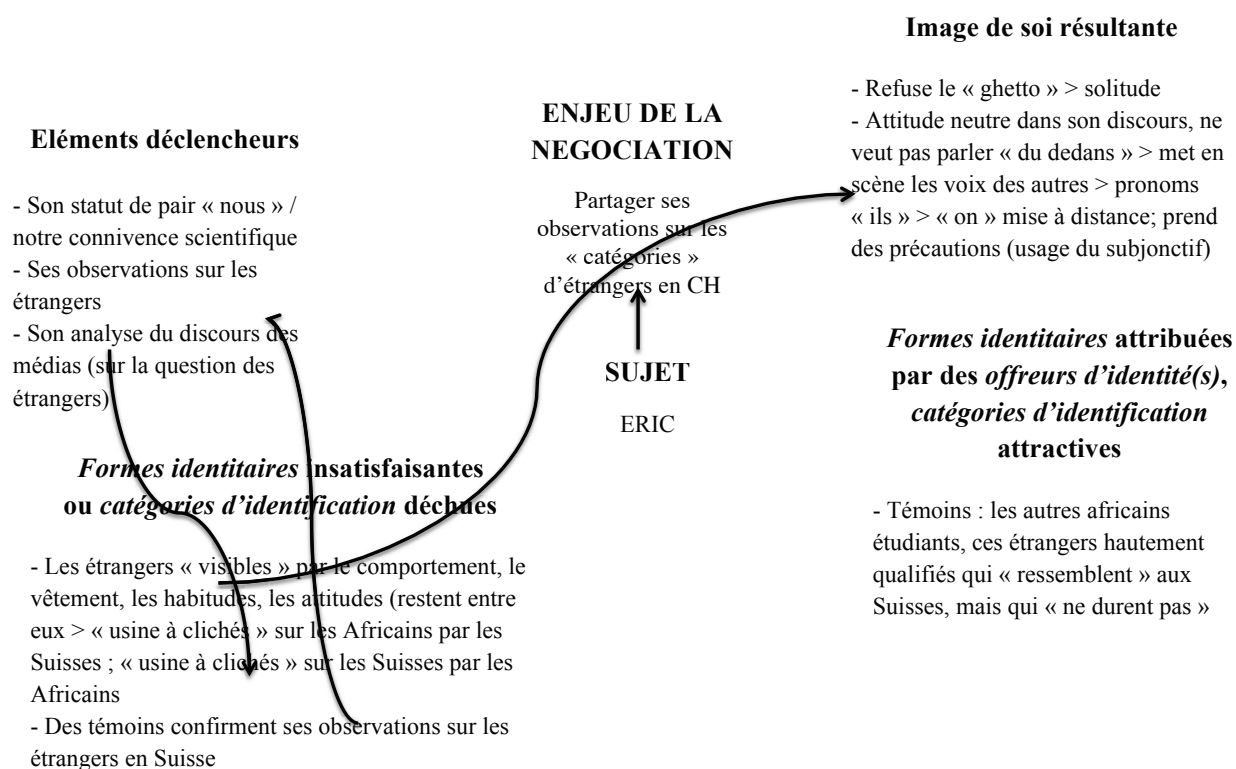
A : Non qualifiés /

E : Oui, déjà / qui suivent les temps à la mode, qui se font remarquer tout de suite, et aussi forcément qu'on ne voit que de loin. Donc, j'ai l'impression que c'est quand même un potentiel, bref / ils offrent quand même cette / ils ont, politiquement parlé, ils ont une qualité, ils ont un avantage, c'est qu'ils sont un réceptacle de tout type de représentation puisqu'on ne se rapproche pas / tu vois ? Et alors que des / ceux qui sont qualifiés qui seraient là, qui s'installeraient, ne dureraient pas beaucoup dans ce sens-là parce que ce serait un peu un contrepoids. Or / ma perception / par exemple, c'est que ces gens-là, ceux qui ne sont pas qualifiés, on en a besoin finalement parce qu'ils permettent, entre guillemets / en quelque sorte / de gagner les élections (RIRES), (séquence 2).

Eric distingue deux « catégorie[s] d'étranger[s] » en Suisse : ceux qui se remarquent par le vêtement, par le comportement, parce qu'ils sont « pauvres », parce que leur statut juridique est instable et qui sont *parlés* dans les médias, et ceux qui se rapprocheraient des Suisses par leur profil socio-professionnel. Le maintien du premier type d'étranger dans sa *visibilité* et dans son *extériorité* est instrumentalisé puisqu'il sert le discours de ceux qui, dans la société d'accueil, dénoncent les problèmes liés à la mixité culturelle : il est le « réceptacle de tout type de représentation puisqu'on ne s'[en] rapproche pas ». Le second type – Eric cite en exemple les étudiants ou les travailleurs hautement qualifiés – constitue une concurrence pour les autochtones dans différents domaines de la vie quotidienne (marché du travail ou réseaux sociaux) car il leur *ressemble* et peut prétendre à une place parmi eux. La majorité des étrangers se conforme aux critères définissant la première « catégorie » : ils « se font remarquer » et vivent de manière grégaire. Ne se sentant pas intégrés, les Africains établis à Fribourg s'insurgent parfois contre leur société d'accueil et confirment les représentations négatives en circulation. Ceux qui pourraient s'intégrer – puisqu'ils ont les capitaux sociaux et culturels pour le faire étant « qualifiés » – ne s'installent pas puisqu'ils ne « durent pas » (on les bloque). C'est parce qu'il travaille à son insertion dans son pays d'études qu'Eric a fui ces lieux de « ségrégation » mi-induits, mi-voulus, qui finissent par devenir eux-mêmes des « usines à clichés » dans les deux sens : dans le regard des Africains critiquant leur pays d'accueil et dans celui des Suisses sur les Africains « ghéttoisés » (séquence 12).

Dans son discours sur les « catégorie[s] d'étranger[s] », Eric s'appuie sur la voix d'autres personnes avec lesquelles il a « causé », des « étudiants africains » pour l'essentiel. Il met en scène un jeu de regards entre les membres du pays d'accueil qui « ne voi[ent] » physiquement l'étranger « que de loin » et ceux qui percevraient, en ricochet, ces réticences dans leur propre sensibilité : « Le désir de les repousser [de la société d'accueil] était plus fort [pour eux, ces étudiants africains] » que pour l'autre « catégorie d'étranger ». En s'appuyant sur des sources médiatiques (relayant des discours politiques), en nous incitant à aller les rechercher – « donc, si tu peux retrouver ça, ça te permettra, déjà, de définir les catégories d'étrangers parce que ça change par rapport à l'origine ethnique (RIRES), la perception est différente » – le narrateur diversifie ses références pour l'établissement de ses « catégories » (séquence 2). Mais il souligne aussi la subjectivité de ses propos par l'emploi de modalisateurs – « je crois », « j'ai l'impression », « c'est subjectif » – ajoute qu'il n'a pas fait de recherches ou de sondages sur la question – « je n'ai pas fait d'études », « je suis arrivé à la conclusion un peu personnelle, que j'assume » – et multiplie les indices de précaution – « entre guillemets », « en quelque sorte ».

Dans ce jeu de regards croisés, les membres du pays d'accueil ne sont pas pointés directement, ils participent d'un « on » impersonnel à valeur générique : « On en a besoin pour [...] », « on ne se rapproche pas », « on les voit », « ça sert d'avoir ». Les étrangers paraissent, au contraire, englobés dans le pronom « ils » où le narrateur ne s'inclut pas : « Ils avaient plus de mal », « politiquement parlé[,] ils ont une qualité », « ils permettent », etc. Cette attitude de distance s'explique aussi bien par une volonté de s'insérer dans la seconde « catégorie d'étrangers » qu'il décrit que par notre connivence disciplinaire. Diplômés du même département, Eric pense que ses réflexions sur les « catégorie[s] d'étrangers » en Suisse auront plus de valeur pour nos recherches que son expérience personnelle : « Je ne vais te donner aucune donnée, mais tu auras probablement des pistes de réflexion » (séquence 13).



4.4.3.2. Ces bribes subjectives qui échappent au discours distancé

Ecoute, moi, on voit tout de suite que je suis étranger, moi je suis déjà étranger d'une autre catégorie donc maintenant, il faut définir les catégories d'étrangers (séquence 2).

Une fois sa démonstration sur les « catégories » d'étrangers achevée (séquence 1), Eric illustre ses propos dans une séquence consacrée aux difficultés vécues par un étudiant africain à Fribourg. Insérées avec une fonction illustrative, quelques séquences autobiographiques ponctuent son discours :

Déjà, juste au niveau du logement, tu te rends compte des limitations légales. Ouais. C'est-à-dire, on te dit « non non » et puis plusieurs semaines après l'annonce est encore en ligne (RIRES). On te dit « non, on a attribué à quelqu'un d'autre » et puis / ouais, c'est une vraie galère. Ou bien alors, au téléphone, l'arrogance avec laquelle on te parle, c'est vraiment / (RIRES), (séquence 9).

... ou pour trouver un emploi, après plus de « 150 postulations »:

C'était une banque privée qui a son siège, ici, à Fribourg, et qui dit « on aimerait bien, mais désolés, nous ne pouvons pas ». Une autre, c'était pour dire la formule habituelle qu'ils nous balancent « malgré votre profil intéressant tout ça, nous sommes dans l'obligation de vous annoncer que nous n'avons pas de postes disponibles ni maintenant, ni dans les années à venir », ni jamais quoi ! (séquence 9)

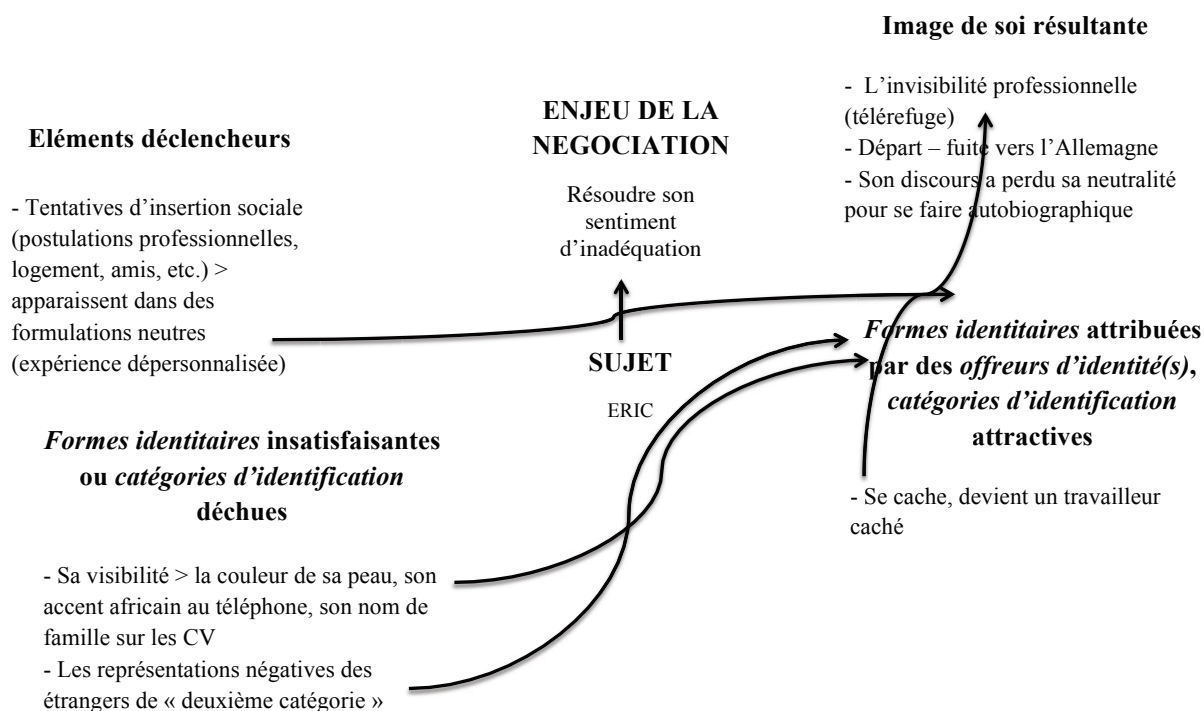
... ou un ami :

Oh, écoute. Je peux te citer un exemple. Le regard des autres, ça joue un grand rôle. C'est l'exemple d'une collègue avec laquelle j'avais une relation plutôt bonne, jusqu'au jour où elle était avec des amis à elle, ils étaient tous sur le campus, je suis passé, je lui ai adressé la parole, elle m'a ignoré. Parce qu'elle s'est dit / elle a dû penser « mes amis vont se faire des idées, sinon ». Et puis elle m'a ignoré. Je pense qu'en fait, c'est quelque chose qu'on découvre parce qu'elle-même, elle était totalement crispée lorsque je lui parlais. Donc ça veut dire que c'était une réaction qu'elle n'avait pas prévue elle-même (RIRES) // je suppose (séquence 11).

Le discours à dominante argumentative de la séquence 2 – diversifiant les points de vue – s'estompe ici pour laisser place à des micro-scènes de la vie sociale d'Eric en Suisse. Dans ces situations où les personnes n'ont dit que quelques mots – avec l'amie, il n'y eut qu'un échange de regards – il se livre à une interprétation des comportements et des attitudes de ceux qu'il met en scène : « Elle m'a ignoré, parce qu'elle s'est dit / elle a dû penser « mes amis vont se faire des idées » », « c'était une réaction qu'elle n'avait pas prévue elle-même » ; cite de mémoire des bribes de conversation : « Non, on a attribué à quelqu'un d'autre » ; mime la lecture à haute voix d'une lettre reçue : « Malgré votre profil intéressant tout ça, nous sommes dans l'obligation de vous annoncer que... ». Que son *étrangeté visible* (le fait d'être Noir, d'avoir un accent africain) soit responsable de l'attitude des autres est laissé dans l'implicite ; c'est surtout son sentiment d'inadéquation – dans son *hypervisibilité* – qu'il exprime : « Le regard des autres, ça joue un grand rôle ». Les actants opposants qu'il met en scène sont définis en quelques traits, relatifs à la tension qu'ils engendrent sur ses objectifs (un statut, un rôle, une relation).

Et bien, écoute, j'ai cherché des jobs, je n'en trouvais pas. Alors // j'ai eu l'idée de faire des traductions. Par internet, ça y est, ça arrive, ça peut venir de n'importe quel pays et ensuite / tu fais, tu traduis, on te paye (RIRES) En fait, c'est essentiellement de ça que j'ai vécu pendant les autres années (séquence 9).

Le télétravail est une manière de se rendre *invisible*, pour Eric, dans ses relations professionnelles. Il exécute ses traductions en mode caché, les commandes sont déterritorialisées : « Ça peut venir de n'importe quel pays » et ça peut se faire de n'importe où. Sur le plan social, n'ayant « pas été admis dans la société suisse [et ayant] délibérément [choisi] de [se] retirer par rapport au groupe africain », il dit assumer *sa posture de double extériorité*, quitte à « souffrir un peu de solitude ». Cette posture fait qu'il n'est pas difficile pour lui d'envisager un départ de Suisse, « sans se retourner » (séquence 11).



4.4.3.3. Entre « projet » et « hasards », l'émergence du « je » dans le récit

Alors qu'il n'avait jamais entendu parler de la Suisse auparavant – sa formation en germanistique l'aurait plus naturellement conduit vers l'Allemagne – Eric fut dévié par une série de hasards : « Une secrétaire qui n'avait pas bu assez de café » lorsqu'il postula pour une bourse allemande ; un ami qui insista pour qu'il tente sa chance pour obtenir une bourse de départ vers la Suisse ; un professeur fribourgeois qui répondit rapidement (et contre toute attente) à sa demande d'aide pour la constitution d'un dossier en vue d'une seconde bourse, une « bourse de coopération » (séquence 3). Qu'il se soit spécialisé dans le domaine des langues européennes n'avait pas non plus été un « calcul », et qu'il se soit finalement diplômé en didactique des langues étrangères, s'explique par une attitude de résignation plutôt que par choix :

Ecoute, je suis arrivé à Fribourg un peu par hasard, je n'avais jamais prévu ça. Mon projet, en fait, c'était d'étudier un certain temps en Allemagne, pour la langue, parce que je faisais germanistique au Cameroun et, ensuite, d'aller vers un pays anglo-saxon cette fois, pour une autre formation, qui n'avait pas forcément à faire avec les lettres, mais beaucoup avec l'économie. Et, ensuite, après l'expérience que j'aurais accumulée, voir le pays ou bien la société, qui serait / qui aurait / un niveau de tolérance élevé et puis / monter une affaire en indépendant pendant un certain temps, et puis ensuite / transférer mon affaire (RIRES) dans mon pays. Enfin, c'était ça mon projet. Bon, il n'avait pas de solides fondations mais c'était un peu ça l'idée [...] Je suis arrivé ici et puis c'était un malentendu. Un prof assez conservateur était persuadé que quelqu'un de langue étrangère ne peut pas faire germanistique avec les autres étudiants de langue maternelle. C'est un peu arriéré comme pensée. Là où je vais, l'Allemagne, par exemple, on ne pense pas comme ça / bon, mais c'était / c'est de la très très vieille école (RIRES) on la trouve beaucoup à Fribourg (RIRES) et puis / donc / j'ai insisté une année et puis, finalement, il m'a proposé de travailler sur un thème qui l'intéressait lui et qui ne m'intéressait pas moi, et donc finalement je suis venu ici en Fremdsprachen Didaktik en fait, pour garder la bourse il me fallait être inscrit quelque part [...] et finalement j'ai aimé ce que je faisais ici (séquence 3).

A cette suite de « malentendu[s] » expliquant sa présence à Fribourg, Eric oppose un « projet » de départ maîtrisé, prenant corps dans un discours créant une suite logique : « Parce que », « et ensuite », « cette fois pour », « mais », « et tout ça parce que », « et ensuite », « après l'expérience que j'aurais accumulée », « et puis », « enfin, c'était en fait ça mon projet ». Dans son récit, l'évocation de ce « projet » revient systématiquement au moment de clore une digression, avec une fonction de recentrage : « Quel était mon vieux projet déjà » ?

Donc, quand j'ai fini, ici le master, j'ai décidé de reprendre la thèse mais cette fois en littérature comparée avec Kramer en français. Lui, c'est un prof très correct mais / j'ai perdu l'intérêt, cette fois, c'est moi qui ai perdu l'intérêt. Je me suis rendu compte que l'intérêt pour la littérature n'était plus là. Surtout que j'avais fait la linguistique, bon / j'aime bien la linguistique mais je me vois pas continuer avec ça puis changer / et me dire : « Mais quel était mon vieux projet déjà ? ». Bien sûr, c'était faire ces lettres, là, et puis passer à l'économie, non ? Et bien il n'est pas trop tard (RIRES). Et puis aller en Allemagne et puis un pays anglo-saxon, non ? Je suis encore jeune, tu vois, faut y aller [...] Et puis, récemment, j'ai décidé de résilier mon contrat parce que je ne voulais pas, j'avais dit, je pars maintenant je n'attends pas l'été (RIRES). Ça a été finalement la décision je veux partir maintenant, je veux plus attendre / voilà (séquence 4).*

L'évocation en refrain du « projet » se ponctue de verbes conjugués à la première personne du singulier – « je suis encore jeune », « j'ai décidé », « je voulais pas », « j'avais dit [...] je pars », « je n'attends pas l'été », « je veux partir », « je veux plus attendre » – contrastant avec les tournures passives qui irriguaient le récit de l'arrivée. Dans cette séquence, *le moi se positionne* mettant deux pays en confrontation, la Suisse et l'Allemagne – l'un ayant été le lieu d'atterrissage effectif d'Eric en Europe et l'autre constituant un lieu de destination potentiel, convoité dès le départ. Ayant vécu la Suisse sur le mode du désenchantement, l'Allemagne reste le lieu où le « projet » pourra encore se concrétiser. C'est par ses compétences dans la langue du pays qu'il s'y *distinguera* des autres « Noirs », francophones pour la majorité, et qu'il trouvera

du travail en tant que travailleur hautement qualifié – en Suisse, sa maîtrise de l'allemand l'avait rendu suspect...

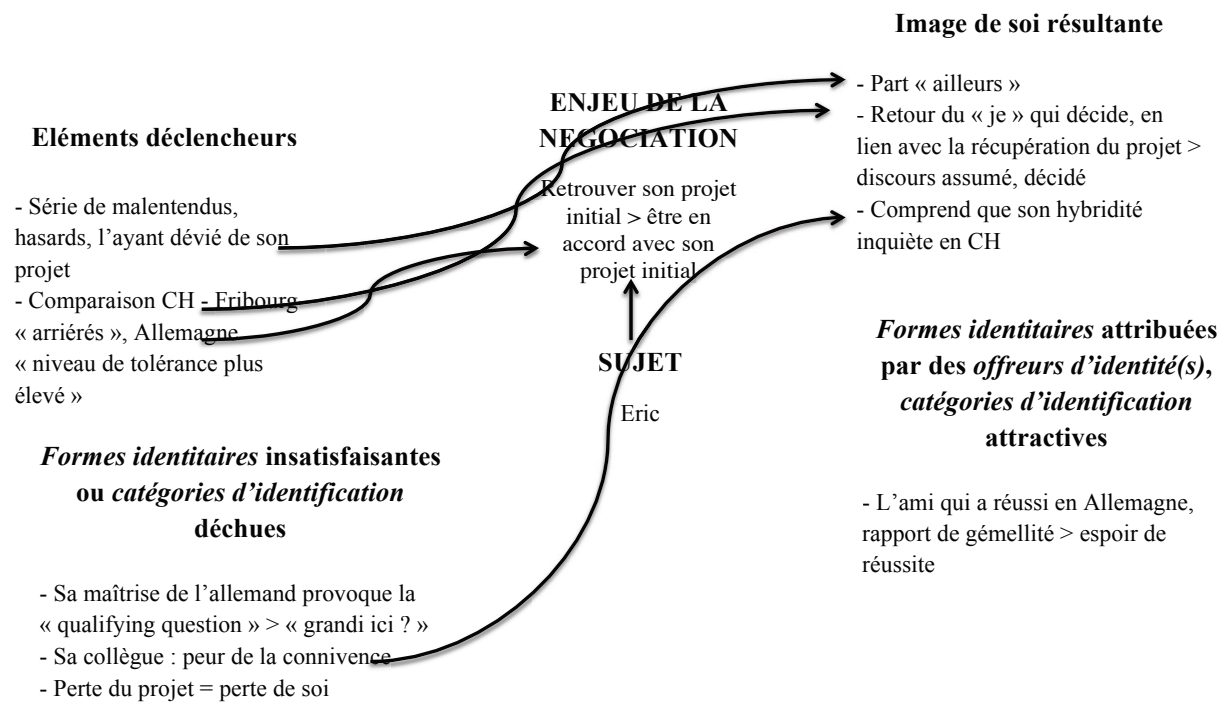
L'Allemagne est implicitement associée à ce pays au « niveau de tolérance élevé » contrastant avec les « pensé[es] arriéré[es] » récurrentes à Fribourg où les gens sont de la « très très vieille école ». Le parcours de réussite de son meilleur ami, parti du Cameroun pour l'Allemagne en même temps que lui pour la Suisse – et avec lequel il se décrit dans un rapport de gémellité – lui permet d'anticiper sur ses chances d'intégration là-bas. Eric a été *agi* à Fribourg, il a *subi* les événements et les hasards. En prenant la décision de partir, il *tente d'agir*. On est ici dans un processus de renoncement en Suisse et de projection de soi en Allemagne, comportant des désaffiliations et la formulation de nouvelles affiliations...

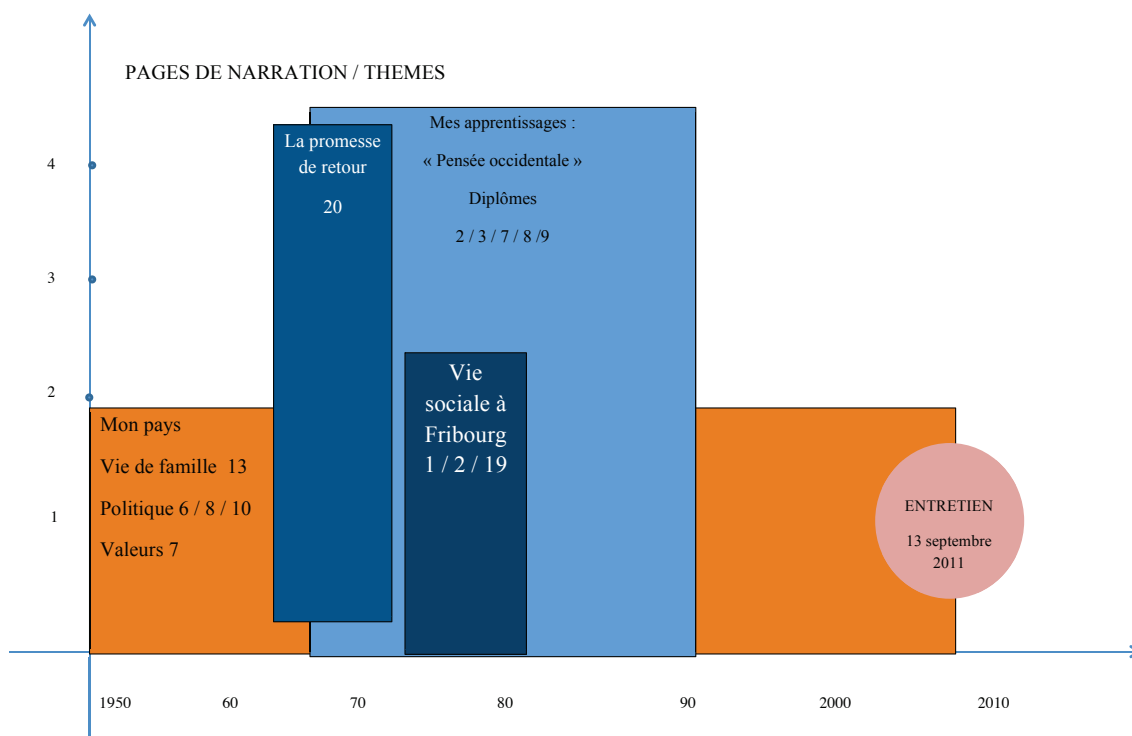
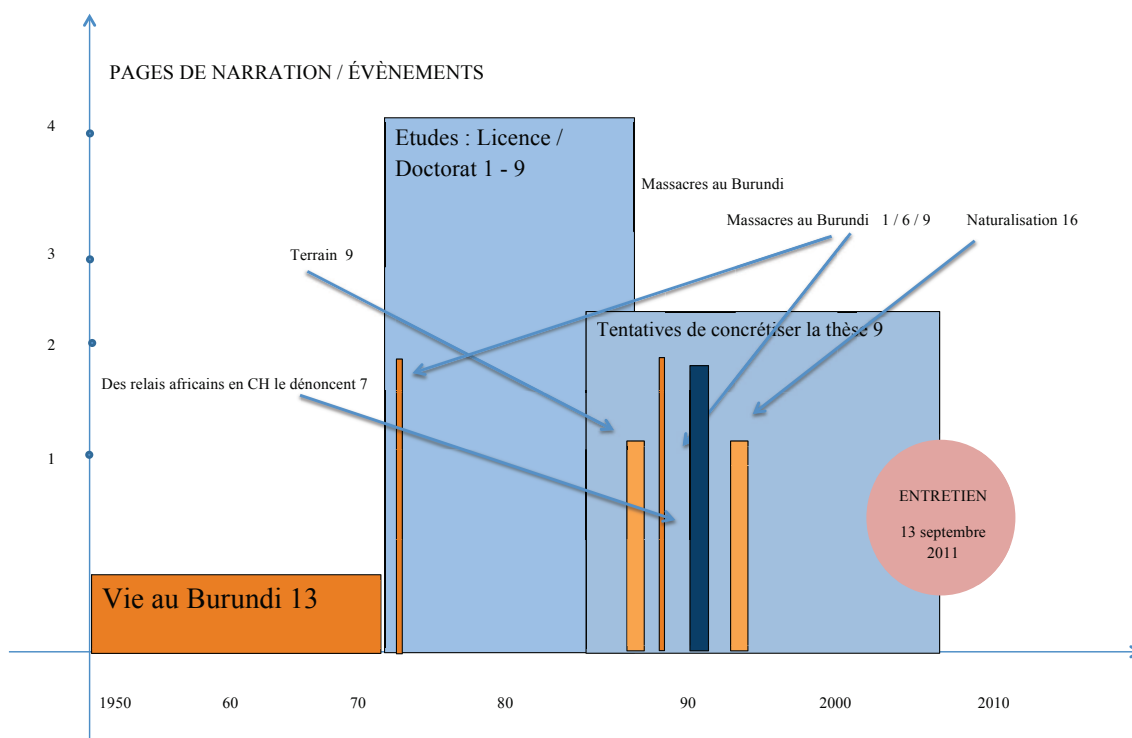
E: J'ai une expérience de ce que l'on appelle qualifying question en anglais. Il y a deux questions, lorsque j'ai parlé un peu avec d'autres étudiants un peu comme moi / il y a deux types de questions que l'on pose. Lorsque l'étudiant est bon: « Quand est-ce que tu rentres ? », tout le temps, on lui demande « quand est-ce que tu rentres ? », « quand est-ce que tu rentres ? », « quand est-ce que tu rentres ? », « quand est-ce que tu rentres ? ».

A: Pourquoi ?

E: C'est un concurrent potentiel, hein ? Ce sont les collègues qui lui demandent. Et puis moi, j'ai quand même eu une autre expérience, parce que je serais, ce que certains diraient plutôt, très intégré c'est-à-dire au niveau des habitudes même si, socialement, ce n'est pas le cas. Et donc, j'ai souvent / je rencontre souvent des gens // j'avais pris cela un peu naïvement au début, mais ça c'est tellement répété, répété, que j'ai fini par y réfléchir et j'en ai discuté avec certains qui m'ont dit que / et puis j'ai compris que ce n'était pas une question aussi innocente que ça / c'est-à-dire « est-ce que tu as grandi ici » [...]. Oui. Ce sont des gens qui, au départ, montraient une certaine / disposition / une certaine ouverture mais // et puis, chaque fois, je me suis rendu compte que c'était la dernière / « est-ce que tu as grandi ici ? » / « non ». C'est comme une question, ça qualifie, ça qualifie pas / « non » / et la porte se referme (RIRES), (séquence 12).

Dans son analyse de la « *qualifying question* », en clôture d'entretien, Eric reprend le thème de l'extériorité de l'étranger posé en début de rencontre ; il sort du discours autobiographique et recommence à s'armer de l'expérience « d'autres étudiants un peu comme [lui] ». Il analyse le glissement d'une question récurrente concernant le retour au pays d'origine des étudiants africains – pouvant traduire de la bienveillance – à une seconde question portant sur leur processus de socialisation : « Est-ce que tu as grandi ici ? ». Comme il ne peut pas rassurer en livrant les clés de sa *ressemblance* – sa maîtrise de la langue allemande, entre autres – son *hybridité* inquiète « et la porte se referme » (séquence 12).





4.4.4. Le récit de Louis

Données biographiques

Nous avons rencontré Louis dans son bureau à l'Université de Genève où il enseigne la géographie en tant que chargé de cours à temps partiel, le 13 septembre 2011.

Louis ne précisera pas son année de naissance au Burundi. Orphelin, il fut élevé par sa grand-mère et par son oncle paternel, entouré par une troupe de cousins. Il insista pour aller à l'école, fit des études et devint enseignant dans un institut secondaire de son pays où il rencontra des prêtres fribourgeois. C'est ainsi qu'il fut mis en contact avec l'Œuvre de St. Justin qui finança son séjour en Suisse à partir de 1973. Louis aurait aimé devenir médecin mais se forma finalement en géographie et en journalisme. Après un mémoire de licence portant sur les tensions ethniques au Burundi, il entreprit un second diplôme à l'Institut d'Etudes de Développement à Genève (IED). Il rédigea ensuite une thèse à l'Université de Lausanne, un projet sur la culture du manioc dans la région des Grands Lacs africains.

Louis s'était toujours projeté dans un retour au pays d'origine, mais la situation de guerre à cause de laquelle il avait fui le Burundi ne s'améliora pas durant son exil. Dans les années 1990, marié en Suisse, il se résolut à « accepter la nationalité » (séquence 17).

Analyse du schéma de vitesses événements et thèmes

Louis avait d'emblée pensé que nous l'aurions interrogé sur son expérience d'ancien étudiant à Fribourg, en tant que témoin du monde « multicolore » qui caractérisait la ville dans les années 70. C'est ce qui explique, sans doute, qu'il ait été surpris qu'on lui demande – au bout d'une heure d'entretien – de raconter sa vie au Burundi (à laquelle il ne consacra finalement que quelques minutes en enregistrement « off »). C'est ce qui explique également que ses schémas de vitesses se concentrent sur les études (séquences 1 – 9), et sur le projet de recherche mené pour sa thèse (séquence 9). Des épisodes de courte ou de très courte durée s'épanchent sur plusieurs pages d'entretien, comme les nuits de massacres au Burundi (séquences 1, 6 et 9), les voyages en Afrique pour y exécuter ses recherches de terrain (séquence 9) et son processus de naturalisation en Suisse (séquence 16). Les thèmes prédominants dans l'entretien d'Eric sont le non-retour (séquence 20), la « pensée occidentale » contrastée aussi bien avec la « culture de base » du Burundi qu'avec l'atmosphère de corruption gelant toute initiative intellectuelle dans les pays africains (séquences 2, 3, 7, 8 et 9).

Le narrateur distingue clairement les épisodes autobiographiques à proprement parler de commentaires à visée générale où il propose sa vision du monde.

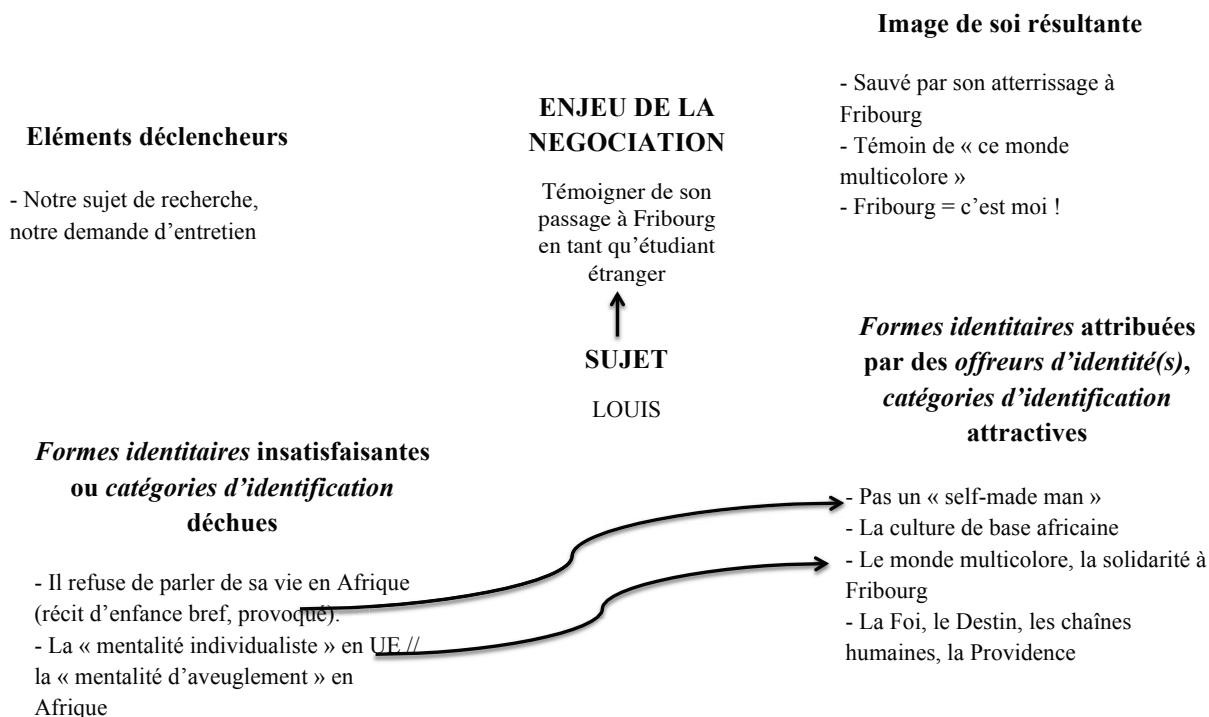
4.4.4.1. Témoin de « ce monde multicolore » fribourgeois

Louis est le narrateur le plus âgé du corpus de nos récits de vie. Il vécut à Fribourg durant les années des indépendances, au moment où – en partenariat avec les institutions catholiques de la ville – l’université accueillait de nombreux étudiants venus de pays que l’on appelait alors encore le *Tiers-Monde*. Durant notre entretien, il se profile en tant que « témoin » de cette époque « magnifique » où Fribourg était une « université ouverte », « l’une des plus ouvertes au monde », et en faisait « sa spécificité » (séquences 1-4) :

Quand vous me demandez mon parcours de vie, il est ce qu’il est, mais il ne se comprend pas sans cet environnement. Il y avait tout ce monde multicolore, les Latinos, l’Asie, l’Afrique, et puis // et puis, il y avait aussi des Suisses, il y avait quelques Suisses, il y avait quelques Français et des Allemands aussi (séquence 1).

Sa ville d’études l’a « construit » : Louis ne se laisse pas dévier de cette thématique durant tout notre entretien. C’est lui qui décide de ce qui nous servira et de ce qui – tenant de la digression – n’aurait pas sa place dans nos échanges : « Je ne vais pas vous amener sur ce terrain-là », « ce n’est pas pertinent pour votre recherche », « ce n’est pas votre sujet ». Quand nous lui suggérons de nous parler de sa vie au Burundi ou quand nous lui demandons de nous renseigner sur ses enfants, (nés en Suisse ?), il paraît surpris (séquence 11). Il acceptera de raconter son enfance « en off » – en reprenant la phrase humoristique projetée sur les écrans de cinéma avant le démarrage d’un film « vous n’oublierez pas de le rallumer après » – et rétorquera que « parler de [s]es enfants serait hors sujet ». Malgré cela, son entretien est le plus long du corpus : il se compose de deux enregistrements (50 et 40 minutes), interrompus par une coupure dans le temps.

Après les « massacres de 1972 – 1973 » au Burundi, l’Œuvre de St. Justin organisa l’arrivée de Louis dans l’urgence (séquence 6). Son atterrissage le dépeint dans une position passive comme si, naufragé, il s’était soudainement retrouvé échoué à Fribourg, « sa première terre d’attache » : Les allusions à la « Providence », au « hasard », à la « foi » et aux « aventures heureuses » parsèment le récit consacré à cette arrivée, donnée comme le fruit du « Destin ». Faisant partie de cette « classe d’intellectuels qui dérangeait le pouvoir », il put être « sauvé » grâce à de « multiples interventions », à des « chaînes humaines » de solidarité « contrib[uant] à la fabrication de l’être que l’on est » (séquence 7). L’idée qu’« il n’y a pas de *self-made man* » lui vient de sa « culture de base » africaine fonctionnant, dans son discours, en antithèse aux aspirations individualistes attribuées à la « mentalité occidentale ».



4.4.4.2. Appris « à dire » en Suisse

Dans ses travaux scientifiques sur l'Afrique, Eric eut « le culot » – depuis la Suisse – « de [s']intéresser à des problèmes qu'il ne fallait pas toucher » (séquence 8):

Et c'est comme ça que j'ai fini mon travail sans que jamais les gens ne l'aient lu, non non, jusqu'à aujourd'hui, ils n'ont jamais lu (RIRES). Et puis, ils ont estimé que c'était un crime de lèse-majesté d'avoir traité le sujet de cette manière là [...]. En enfreignant la règle du jeu, je voulais, bon // je me posais // je me compliquais la vie. De toutes les façons, elle n'était déjà pas facile (SOUPIR) (séquence 8).

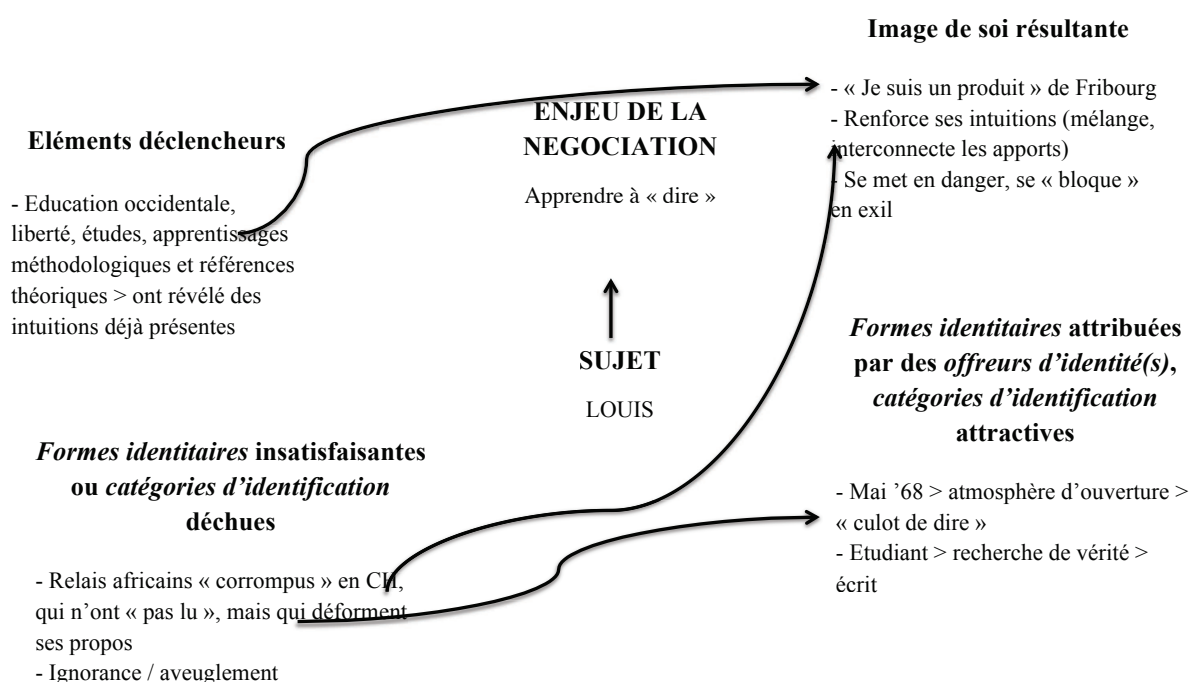
Durant ses études, il avait découvert que « la liberté d'expression » lui permettait de « démystifi[er] de faux problèmes », de « découvrir la forêt qui se cach[ait] derrière le sequoia » (séquence 8). Son éducation occidentale a fonctionné tel un *révélateur* d'intuitions déjà présentes chez lui :

... C'était pour dire est-ce que les choses dont je / que je connais, dont je suis conscient, est-ce que je les conforte ? Ça c'était pour moi l'IED / ça a été de conforter les visions, les idées, les conceptions que je m'étais faites à travers les études universitaires, mais qui, elles aussi, ont été renforcées par les préoccupations que j'avais quand j'étais chez moi [...]. Involontairement, sans le savoir disons, j'étais le fruit de mai soixante-huit / ça, il n'y a pas le moindre doute // et c'est à travers mai 68, j'entends, ces préoccupations mythiques mais qui / donc / à un moment donné / on a envie de dire des choses (séquence 8).

Le processus de maturation de la pensée de Louis en Europe superpose de nouveaux « mythes » – la libération de la pensée qu’a entraîné le « Mouvement de 68 », l’appropriation, par les études, d’un mode de raisonnement liant observations de terrain et lectures – et des « mythes » diffusés dans les sociétés africaines, opératoires pour maintenir les foules dans l’« aveuglement ». En Europe, et en Suisse en particulier, on est « gavés » d’informations selon lui, alors que dans d’autres pays du monde, c’est la « famine de la connaissance ». Ici, il « s’asso[i]t sur des piles de livres » qu’il ne sait plus où ranger (séquence 11). Malheureusement, ce sont précisément *ces apprentissages* et ces choses *dites* depuis l’étranger qui plomberont ses espoirs de retour au pays. Et pourtant, au « principe du retour », il y « étai[t] favorable » :

... Et je le suis toujours, favorable. Je suis pour, et c'est pour ça que je vous le dit aussi / j'ai fait une thèse / dans cette optique-là. Parce que j'étais venu non pas pour m'installer, mais pour acquérir des connaissances, comme on dit dans ma langue d'origine, c'est-à-dire faire un peu comme l'oiseau qui vole, qui va voir où le grain est mûr, et puis qui prend ce qu'il veut et qui revient // et ceci, c'était mon engagement. J'avais signé aussi, d'ailleurs, un papier, c'est pourquoi je devais retourner (séquence 20).

Le soutien qui lui était octroyé en Suisse n’avait de sens que dans une optique de chaîne d’entraide et c’est dans la perspective d’une réinsertion au pays qu’il avait « appris » à « dire » en Suisse. Mais sa parole elle-même – déformée, mal comprise par des relais africains depuis l’Europe – le bloquera dans l’exil.



4.4.4.3. *Un exil doré, mais stérile...*

L'entretien de Louis s'ouvre sur une tentative de qualification de soi par la négative, empruntant aux catégories juridiques départageant les étrangers en Suisse, et se clôt sur l'évocation d'un rôle :

Je n'étais pas un immigré au sens premier du terme, je n'étais pas un immigré économique, je n'étais pas clandestin, je n'étais même pas réfugié politique, j'étais en dehors [...] des grandes qualifications, j'étais / je suis venu / en tant qu'étudiant » (séquence 1, ouverture de l'entretien).

Cette série de formules négatives dans l'autocatégorisation du narrateur résonne fortement avec les discours collectifs sur les étudiants étrangers, tels qu'ils sont colportés par les médias suisses. Elle fait suite à l'affirmation « j'étais venu non pas pour m'installer, mais pour acquérir des connaissances » : Louis semble avoir intégré la critique actuelle faite aux étrangers soupçonnés de vouloir s'installer via les études même si, lors de son installation à lui, ce *soupçon* n'existait pas encore (voir chapitres 2.1. et 2.2.).

Sa thèse de doctorat tient une place centrale dans son discours et, par sa présence physique durant l'entretien, elle matérialise les acquis de l'exil. Notre interlocuteur nous demande, d'ailleurs, de sortir « cette brique » de l'étagère et de la confronter à la version publiée. Il lit à voix haute quelques lignes de la *Préface*, rédigée par l'ancien Directeur de l'IED : le travail « a été reçu avec les félicitations du jury » (séquence 9). Il se défend de l'idée – que nous pourrions éventuellement partager – selon laquelle un étudiant étranger choisirait de travailler sur son pays d'origine par stratégie de facilité : « J'aurais pu faire une thèse sur les Alpes, sur / n'importe quel sujet, l'urbanisation en Suisse / j'étais formé pour [...] j'avais les compétences ». L'évocation de soi enfant, « fai[sant] des arabesques dans la poussière » de la cour d'une école africaine en absence de cahiers, met en perspective l'« extravagante réussite académique et humaine » faite en Suisse (hors récit, séquence en « off » et séquence 9).

Dans cette *course à la réussite*, le thème du temps est central. Des dates, mentionnées de manière très précise, définissent les limites temporelles des différents rôles joués en Suisse par Louis et donnent une allure haletante au discours: étudiant depuis 1973, doctorant de 1987 à 1991, assistant diplômé de 1991 à 1994, période de « vide » en 1991, tentatives de retour en octobre 1991 et en 1994, chargé de cours à l'université depuis 1996 (séquence 10). Mais, dans

cette suite marquant des succès, des anniversaires d'un autre ordre – vécus depuis son lieu d'exil – l'ont freiné dans sa course:

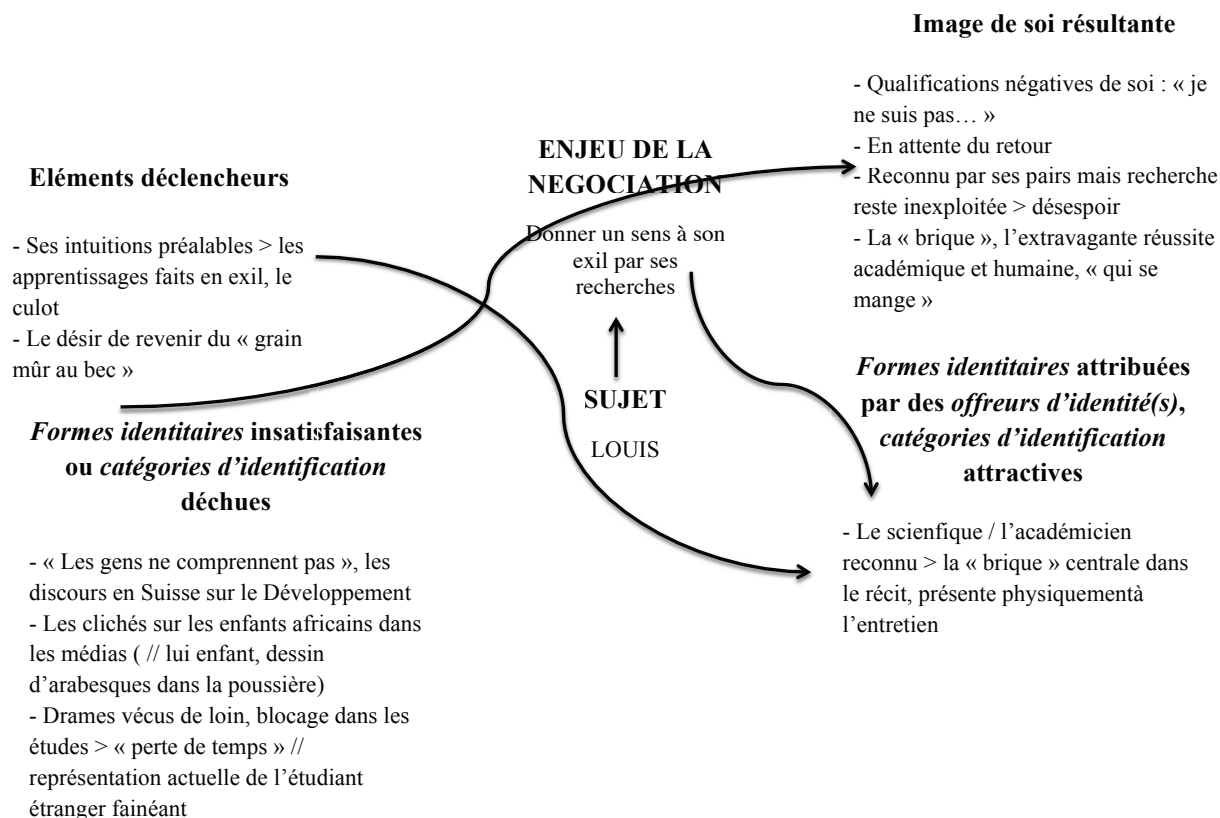
Le contexte de l'époque dans lequel j'ai vécu pendant quatre ans et demi à peu près, donc exactement / ça je me souviens / de mars septante-quatre à mars septante-neuf, ça fait cinq ans en fait, mais je dis quatre ans et demi parce que l'autre, le dernier demi, je ne le considère pas comme / ce n'est pas moi, donc / c'est parce que c'est un demi qui est lié aux circonstances, autrement j'aurais pu / terminer dans // (LA VOIX SE BRISE), (séquence 2).

Le narrateur fait ici allusion à un drame survenu dans son pays d'origine, quand il était en Suisse, qui aurait altéré son rythme de travail pendant six mois. Qu'il prévienne un reproche sur une éventuelle perte de temps dans ses études en mentionnant cet événement tragique – au point de se désolidariser d'une époque de sa vie dans une phrase incongrue « le dernier demi [...] ce n'est pas moi » – montre qu'il est sensible au stéréotype en circulation de l'étudiant étranger fainéant.

Son éducation occidentale lui avait donné les mots pour « dire » des réalités concernant son pays d'origine, mais la concrétisation des propositions faites pour résoudre les problèmes pointés en Afrique se fit attendre. Cette « thèse qui se mange », cette « recherche qui gicle », aucun moyen ne fut trouvé pour l'« exploiter » (séquence 19); le récit s'embourbe et un reproche envers la Suisse perce :

Non, ça c'est / on est dans une vision un peu // ouais // un peu // ouais, je n'arrive pas à trouver un qualificatif qui ne soit pas méchant / non / il ne faut pas que je sois méchant. Mais les gens ne comprennent pas, tout simplement / et puis, on est toujours en train de vous raconter que les gens crèvent de faim, que les gens font ci, que les gens font ça / et puis, quand vous dites: « Voilà des solutions toutes simples » on dit qu'il n'y a pas les moyens, et puis après on est prêt à déboursier des millions ou des milliards pour vendre de la camelote qui ne tiendra pas un jour // donc c'est ça, on est dans une problématique d'un tout autre genre, c'est les problèmes du développement. Qu'est-ce que ça signifie le développement ? Et puis, qu'est-ce qui fait qu'on se développe, que l'on ne se développe pas ? Mais je ne vais pas vous amener sur ce terrain-là (séquence 9).

Après l'affiliation enchantée avec son pays d'études, c'est le désenchantement. La société qui avait reconnu la valeur de ses travaux théoriques refuse son expertise sur le terrain. Au lieu de cela, sans comprendre, elle dépense de l'argent pour ce qu'elle appelle « le développement ». Il s'agit d'une notion connotée, fonctionnant dans le regard porté par les Occidentaux sur les pays moins favorisés, que le narrateur – de l'intérieur – désapprouve.



4.4.4.4. De l'« eau dans [s]on vin du retour »

Et puis après, jusqu'en nonante-huit/nonante-neuf je crois // quand j'ai vu les événements, comment les choses se passaient, j'ai commencé à mettre un tout petit peu d'eau dans mon vin du retour, je me suis dit, ça risque de ne jamais arriver et puis mieux être là où l'on est, c'est à ce moment-là qu'on a décidé de demander la nationalité. Finalement, je me suis comment dirais-je // enfin libéré, en me disant, je peux demander la nationalité sans me sentir forcément culpabilisé d'aucune manière, parce que j'ai fait ce que j'ai pu, et puis bon / ma foi / il fallait à un moment donné être réaliste (séquence 20).

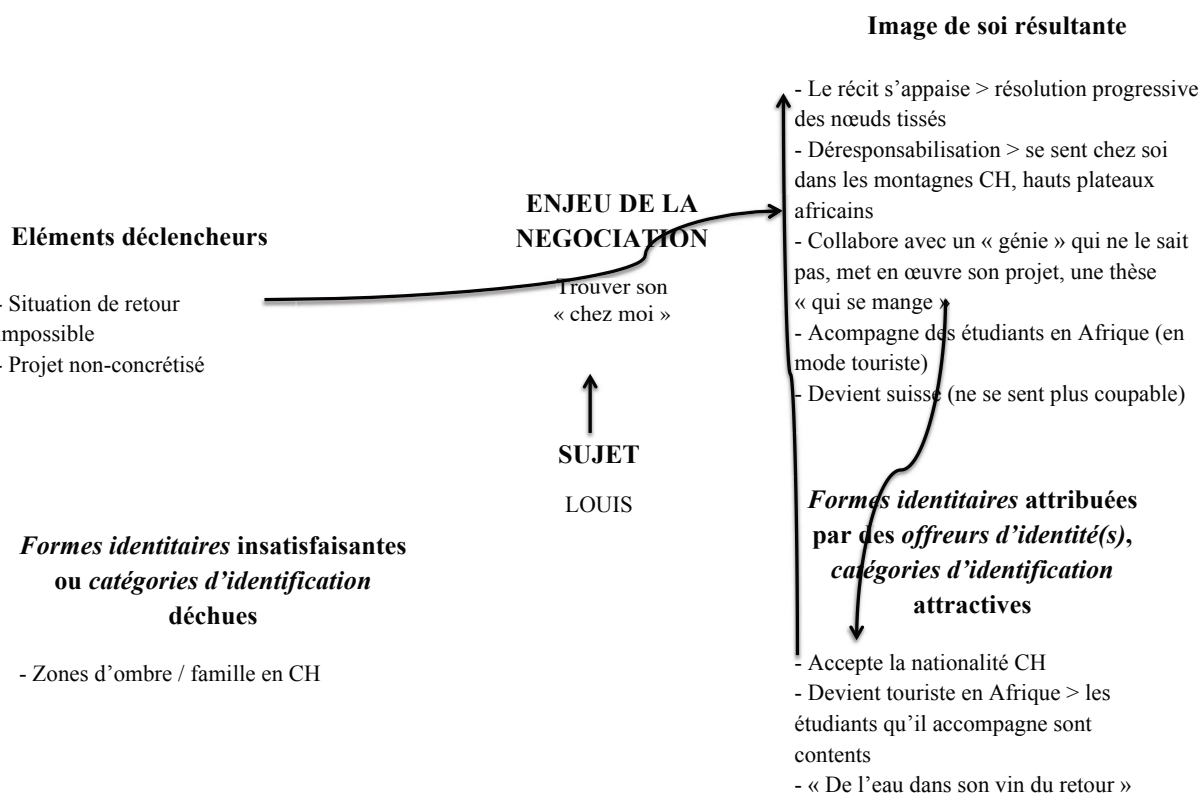
Sans application concrète, les *exploits de l'exil* perdaient tout leur sens. Le retour lui-même paraissant compromis et l'acceptation de la nationalité suisse « libér[a Louis de sa] culpabili[té] » (séquence 20). En mentionnant ses doubles « repères », le narrateur s'apaise :

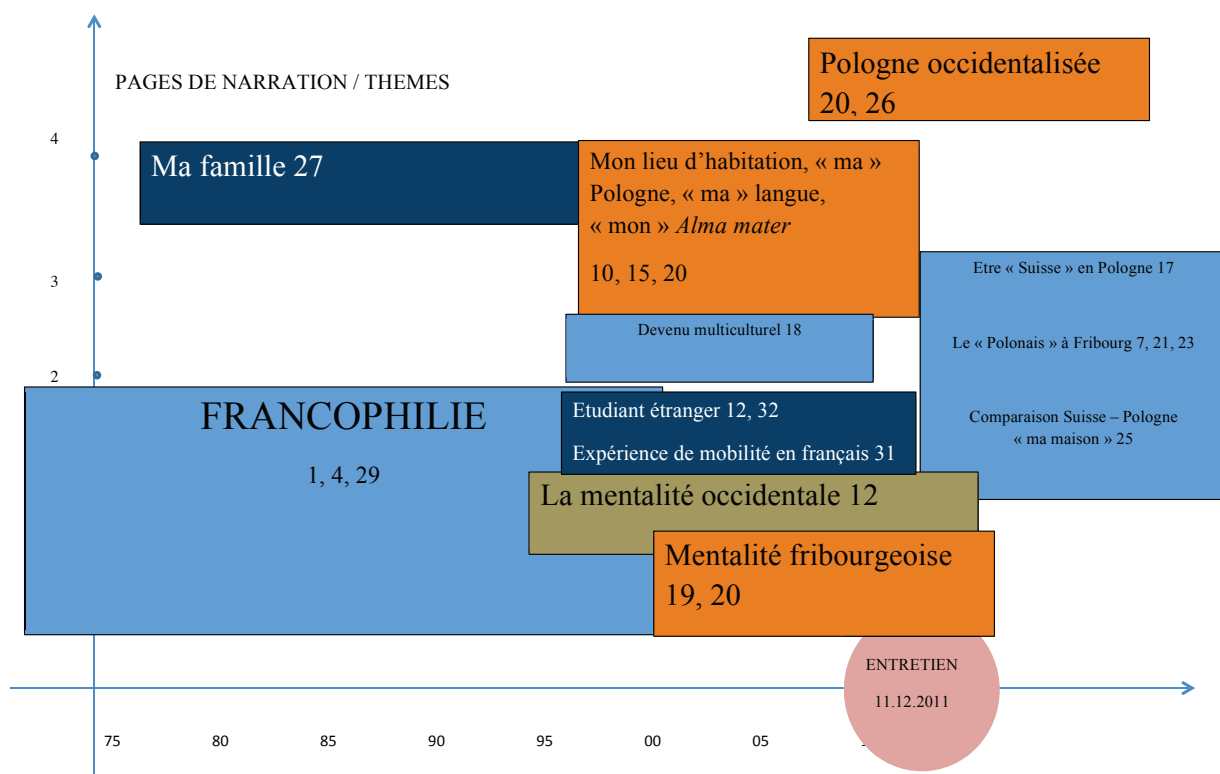
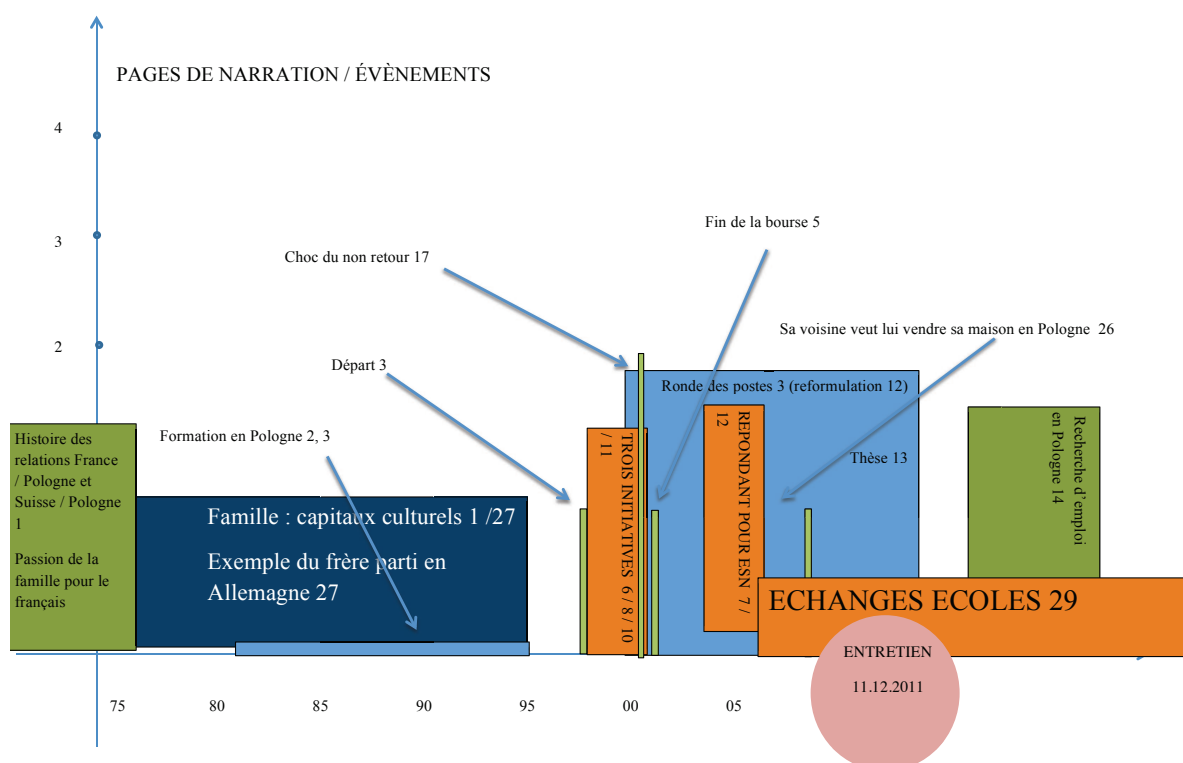
Et ceux-ci, ces repères, évidemment, ils sont à la fois culturels, philosophiques, intellectuels. C'est ce qui fait tout cet ensemble justement, ce monde, cet univers de départ qui me resitue sur les hauts plateaux de l'Afrique de l'Est, et puis qui me resitue en même temps dans les montagnes suisses ou les plateaux suisses. Et puis, que je me retrouve chez moi, que je me retrouve dans les Grands Lacs, que je me retrouve ici, je me sens chez moi (séquence 16).

Ecartelé jusque-là entre un pays d'origine inatteignable et un pays d'accueil dont il n'a jamais réussi à partir, Louis arrive à situer – en fin d'entretien – son chez soi entre les montagnes suisses et les hauts plateaux africains.

Progressivement, les nœuds noués au fil du récit se dénouent puisqu'il trouvera le moyen, depuis la Suisse, d'insuffler une nouvelle vie à son œuvre d'exil. En Afrique, il a « déniché » un « génie » devenu son « associé » pour la construction d'une « machine extraordinaire » (séquence 18). Grâce à cette machine – fabriquée sur la base de son projet de doctorat par un homme « n'étant pas allé plus loin que l'école primaire » – « les gens vont enfin pouvoir manger ». La concrétisation du projet réconcilie sa « culture de base » avec ce qu'il est lui-même devenu en Suisse.

Le rêve de retour de Louis s'est, lui aussi, exaucé, puisqu'il se rend aujourd'hui au Burundi en *mode touriste*, pour accompagner ses classes d'étudiants sur les terrains qu'il enseigne à l'université (séquence 20).





4.4.5. Le récit de Piotr

Données biographiques

Francophile, venant d'une famille appartenant à « l'intelligentsia polonaise », Piotr obtint une bourse ecclésiastique en 1998 pour terminer ses études de philosophie et de théologie à l'Université de Fribourg ; il avait 22 ans. L'objectif de sa mobilité était de devenir un « expert de l'Occident », en vue d'un retour dans son pays (séquences 12 – 14)¹²⁶. C'est la raison qui le mènera à faire une recherche sur le XIX^{ème} siècle français pour son mémoire de licence. Son rêve aurait été de rentrer écrire sa thèse à l'Université de Varsovie mais, côté polonais, on l'en dissuada. Alors qu'il pensait avoir définitivement quitté la Suisse, il revint à Fribourg pour son doctorat (portant sur « le monde anglophone »), obtint des mandats dans divers domaines, tels que l'économie et la politique. Il vit aujourd'hui entre la Pologne et la Suisse où il est appelé régulièrement en tant que « conseiller » (séquences 14 et 17).

Notre entretien avec Piotr s'est déroulé le 11 décembre 2011, dans le salon des professeurs de l'Université de Fribourg.

Analyse du schéma de vitesses événements et thèmes

Le récit de Piotr s'organise en une enfilade d'épisodes construits, circonscrits dans le temps, nourris de détails, découlant les uns des autres. Sur le schéma, ces épisodes prennent la forme de larges blocs d'une portée d'au moins une page de transcription à chaque fois. S'il ne dit pas grand-chose de sa vie en Pologne (séquences 1 et 27), il parle longuement de l'histoire des liens entre son pays et les pays francophones (d'où l'apparition d'un bloc de couleur verte, placé avant sa naissance sur le graphique, séquence 1). Le fait qu'il ait suivi des études de FLE au département où nous travaillons a certainement influencé l'émergence de thèmes qu'il aborde durant l'entretien. Son insistance sur la « culture francophone » – visant à mettre en avant sa propre francophilie – est également à lire comme une intention de créer de la connivence entre nous (l'entretien se termine, d'ailleurs, sur une proposition de collaboration de sa part, pour l'enseignement du français en Pologne).

L'entretien s'est clairement divisé en deux parties. Le récit de la première partie – dont nous venons de parler – a été suivi d'une discussion, d'allure moins sûre. Le schéma des thèmes reporte les grands pans de cette discussion, ayant porté essentiellement sur le rapport du narrateur aux pays de départ et d'arrivée.

¹²⁶ La Pologne fait partie de l'Ouest et de l'Occident. Que Piotr restitue cette dichotomie Est / Occident – ne correspondant à rien au moment de l'entretien – montre à quel point il se rattache encore à l'histoire.

4.4.5.1. Mythes propulseurs, exil et production(s) de soi

Entre « le Duché de Varsovie », « le code napoléonien en usage en Pologne jusqu'en 1931 » et les intellectuels polonais en retraite « au bord du Lac Léman », Piotr dresse, en préambule à son récit de vie, l'histoire des liens entre la France et son pays (considérant la Suisse comme faisant partie de ce cercle d'influence), (séquence 1). Sa famille l'avait élevé dans la « vénération » et la « grande estime » du français, « langue habituelle » de « la table ». Fribourg a, d'ailleurs, une histoire particulière avec des intellectuels polonais, qu'elle a accueillis durant la Seconde Guerre mondiale (voir chapitre 2.2.2.). Certains étaient restés et avaient leur « plaque commémorative » dans la ville (séquence 9). Ces « personnages illustres » sont moteurs pour Piotr dans les objectifs qu'il se fixe – et qu'il attribue à tous ses camarades polonais, en mobilité avec lui:

Je me disais toujours, ça c'est notre devoir aussi, un peu de continuer / parce qu'on ne va pas s'asseoir sur les lauriers, comme ça, et puis en profiter [...]. Cette tradition était toujours en cohabitation, vous voyez, parce que quand on venait chez quelqu'un, donc on apportait quelque chose également, et puis on recevait de l'autre côté. Je crois que la terre fribourgeoise était extrêmement bienveillante pour la Pologne, peut-être le catholicisme, les grandes familles / il y a eu des mariages qui ont été effectués, les camps des étudiants polonais ici, à l'Université de Fribourg [...]. Et puis, le rôle indéniable du professeur Bochenski à l'essor de cette université. Donc / nous / on savait ça en venant ici / on savait déjà, dès le départ (RIRES) quelle est notre carte de visite. Mais, maintenant, il fallait assumer (séquence 8).

Au moment de choisir ses thématiques de recherche – pour le mémoire de licence comme pour le doctorat – il dit avoir refusé de « transporter la Pologne en Suisse » (séquence 13). Ses collègues suisses, inscrits en slavistique, travaillaient sur des matériaux en provenance de son pays, alors que lui voulait profiter de son séjour pour « apprendre l'Occident ». Son expérience de mobilité lui avait enseigné à « fonctionner » dans une société réglementée sur d'autres principes – il avait appris à « pousser la porte d'une banque », par exemple, à Fribourg. Dans ses travaux académiques, il avait interrogé les racines de cette « mentalité occidentale » :

J'étais dans ce dans ce mythe des Polonais qui allaient en Occident étudier, qui rentraient dans leurs campagnes, leurs villages, et apportaient de l'industrie, des idées, de la culture, et tout ça. Donc je vivais // je dis ça d'une manière consciente / ce fut un mythe // parce que c'est un mythe (séquence 17).

Se sentant porteur d'une « mission », le jeune homme fut à la source de plusieurs initiatives qui, s'inscrivant dans la continuité de celles lancées par l'ancien Recteur Bochenski, avaient pris forme entre compagnons de route durant les voyages en bus Cracovie-Fribourg (séquence 8)¹²⁷. Il y eut le « *Journal de la diaspora polonaise estudiantine* » – dont Piotr était le rédacteur en

¹²⁷ Le Père Jozef Maria Bochenski, polonais, fut Recteur de l'Université de Fribourg de 1964 à 1966.

chef – qui, rédigé dans leur langue maternelle, devait servir de référence aux étudiants polonais de Fribourg (60 selon son estimation à l’époque), et à ceux qui planifiaient de le devenir. Le titre de cette publication signifiait « *Alma Mater Friburgensis* » en polonais et il y en eut 10 numéros (séquence 6). Puis, ce furent les « *Tertulia Polska* », soirées de « causerie sur un thème », dont les affiches étaient écrites en mode trilingue : français, allemand et polonais – le polonais étant devenu à l’époque « une troisième langue *in-officielle* à Fribourg ». Durant ces soirées, les échanges entre les participants se faisaient d’après la règle de l’alternance linguistique. Il y eut, enfin, les « *Journées Mondiales de la Jeunesse polonaise en Suisse* », réunissant annuellement les étudiants polonais de toutes les universités helvétiques pendant trois jours.

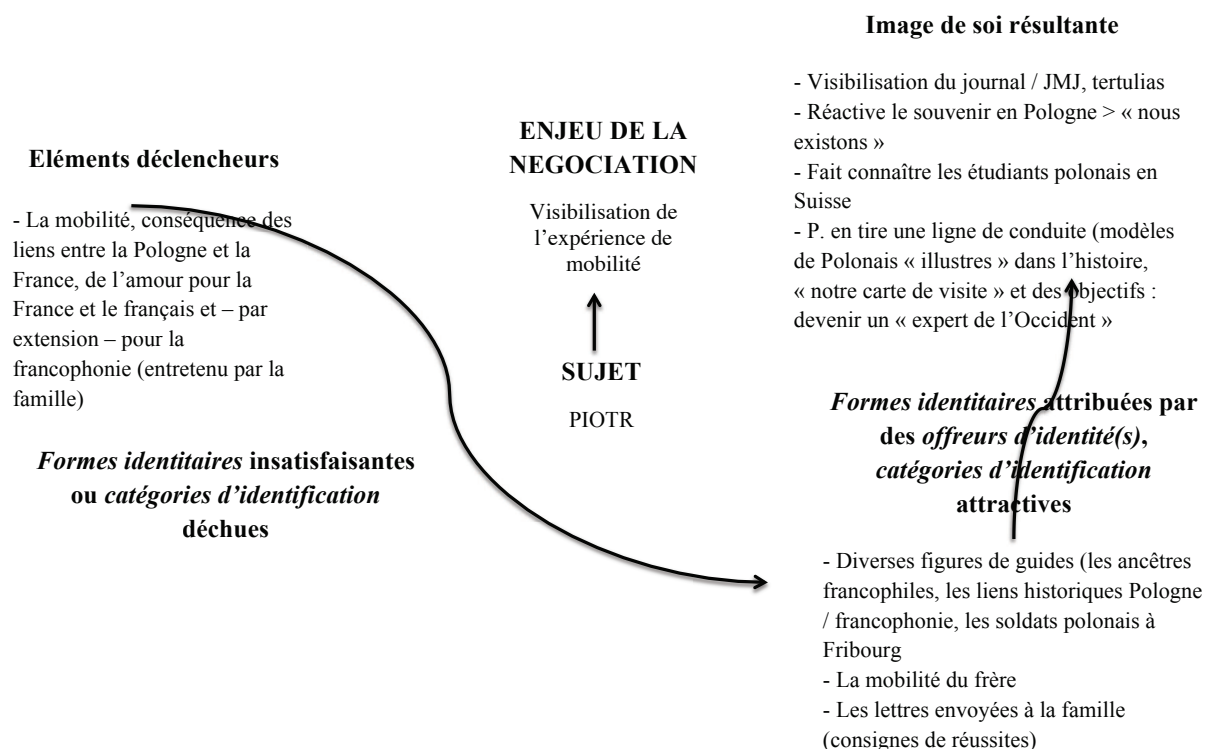
Ces entreprises de *visibilisation* du groupe de pairs n’étaient pas confinées à la Suisse. Les étudiants polonais de Fribourg se sentaient également investis du devoir de « rapport[eurs] » de leur expérience dans leur pays d’origine:

... Et puis ça permettait aux gens, parce que nous on aime beaucoup écrire, on aime beaucoup partager des idées, et ça a donné l'occasion à ceux qui aiment la plume de s'exprimer dans le contexte international / dans le contexte de l'Ouest. Donc / les gens / avaient la possibilité de partager ces remarques en langue polonaise, on est beaucoup plus à l'aise à écrire en polonais (séquence 6).

Au sujet du *Journal*, Piotr dira encore :

L'année suivante, ça commençait à s'ouvrir. On a donné cette possibilité à plusieurs universités en Pologne que nous / que ce journal, existe // que nous existions également // ça peut être très pratique pour ceux qui s'intéressent à venir à Fribourg (séquence 7).

Comme le ferait une carte postale, cette publication maintenait vif le souvenir des expatriés au pays. L’équivalence entre « ce journal » et « nous », en association avec le verbe « existe[r] » montre son rôle dans la production d’un soi en exil. Piotr avait remarqué, à ce sujet, que la langue d’étude choisie influençait la manière d’appréhender l’expérience de mobilité. Lui, par exemple, voyait Fribourg avec les lunettes du français, alors que d’autres en faisait l’expérience en allemand. La langue d’étude formait donc la transmission du vécu, même si celui-ci était rendu dans une langue maternelle commune aux étudiants expatriés. Piotr mentionne en outre l’existence d’une correspondance hebdomadaire avec sa famille durant son séjour en Suisse où étaient consignées « chaque étape », « chaque réussite » (séquence 12). Ces différents types de productions de soi parallèles – de l’écriture intime aux journaux de bord collectifs – ont sans doute prédéterminé des pans de son récit de vie.



4.4.5.2. *Projet de retour et errances: le rôle des langues*

Son diplôme obtenu, alors qu'il pensait sa vie fribourgeoise bouclée, il s'en alla exaucer « son rêve », « faire sa thèse en polonais à l'Université de Cracovie ». Contre toute attente, ses professeurs polonais s'opposèrent à sa réinscription :

(EN IMITANT LA VOIX D'UN PROFESSEUR POLONAIS) « Mais écoutez, vous avez le privilège d'étudier en Suisse, nous, nous n'avons pas autant d'argent pour vous payer des bourses. Etudiez là-bas ! Et puis on sera en contact, comme ça on créera des liens ! » (séquence 17).

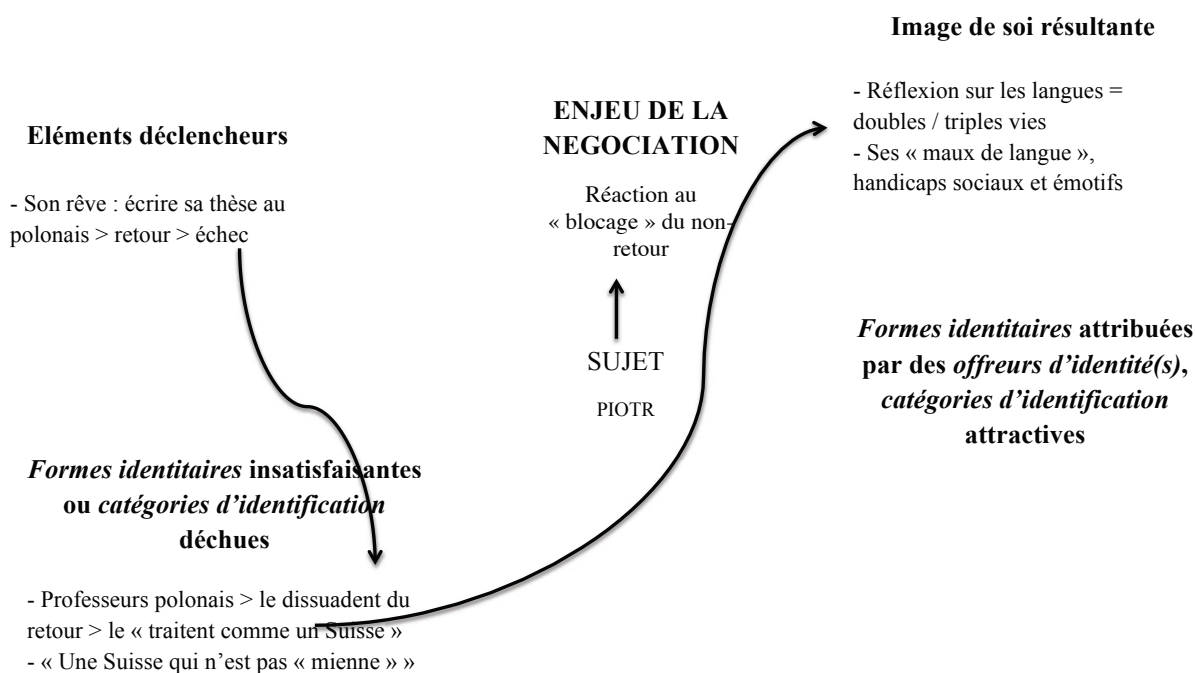
Le parcours de mobilité de Piotr avait été pensé en fonction d'un but précis: devenir un « spécialiste de l'Occident » à l'usage de l'Est. Mais qu'on le confine à une position de médiateur externe n'avait pas été envisagé : « Si tu rentres dans un pays, mais le pays ne te reçoit pas ? Ah / On a tapé avec le bec / « Et vous ? Vous étiez à / et maintenant, vous voulez nos postes ? » » (séquence 32). On le forçait dans cette position afin qu'il puisse, depuis la Suisse, continuer à être un « rapporteur » suspendu entre les deux pays : « [Ils] me traitaient comme un Suisse » et « pour pouvoir m'entendre avec les gens [les Polonais], j'ai dû retourner / donc, revenir en Suisse, qui n'était pas la mienne ».

Durant son séjour en Suisse, il dit s'être « arrêté » dans sa langue maternelle, « porteuse des affects de quand [il] avai[t] 18 ans » ; il aurait donc désiré renouer avec le polonais dans le développement d'une réflexion académique (séquence 17). Appris en lisant Voltaire, son français lui permettait de débattre de thèmes philosophiques, mais le « jargon » de la vie quotidienne lui posait problème :

On a besoin de partage, et puis on ne connaissait pas encore la mentalité occidentale. On peut se confier, mais on se confie et ça reste sur le plan linguistique, sur la sémantique / c'est-à-dire que nous parlons, moi j'essaie d'exprimer ce que je vais exprimer, mais je ne respire pas entre ces deux mots, donc on ne comprend pas ce qui se passe entre les mots. J'utilise des mots qui correspondent plus ou moins à ce que je veux dire, mais ce n'est pas toujours le cas. Donc, on savait pas encore raccourcir les mots, on ne savait pas parler dans le langage courant, argotique ou autre ou le jargon d'étudiant. C'était un langage qui permettait de communiquer, mais on se demandait: « Est-ce que moi j'ai bien compris la personne qui est en face de moi ou est-ce que la personne m'a comp / ». C'était toujours comme ça (séquence 12).

Face à ses pairs, lors de discussions informelles ou de débats d'idées, l'iniquité de moyens linguistiques s'exprime dans des maux physiques telles que la perte de la voix ou des irrégularités de respiration. Cette mutilation de la pensée a un impact sur son image de soi à l'étranger. Chacune de ses langues couvrant des domaines de réalité différents – sur les plans publics et intimes – Piotr a le sentiment de « vivre une double vie » (séquence 12) :

J'étais très curieux toujours des débats et puis je parlais la langue mais souvent, les discussions étaient très poussées, j'avais tellement de choses à dire et je me disais: « Mais je suis à l'école primaire, je dois apprendre les mots basiques ». J'étais très énervé / parce que j'avais tellement de choses / j'avais l'impression que: « Je veux participer à ce débat, je peux apporter quelque chose moi-même mais comment ? ». Bien entendu, on levait le doigt et puis on essayait de bah // je sais pas, comment dirais-je ? (séquence 12).



4.4.5.3. Installation dans un entre-deux

Après l'échec de son propre retour à Cracovie, lors d'une tournée d'ESN dans son pays d'origine, « le Polonais » prendra conscience de l'Université de Fribourg telle une « référence », l'« unique » pour lui, « dans le domaine universitaire » :¹²⁸

J'allais toujours avec le président de ESN, les collaborateurs collaboratrices / vu que je connaissais bien les universités [polonaises], pour entamer le débat // mais c'était très Université de Fribourg donc / parce que moi, j'avais terminé mes études ici, j'étais en première année de thèse, et avec mes amis de Suisse, on avait fait, justement, de la publicité pour cette université, c'était notre Alma Mater. C'est là où j'ai compris que c'était la mienne d'Alma Mater, ce qui était très important pour moi. En tant que Polonais, à un moment donné, je m'identifiais avec cette université. Parceque j'avais obtenu ma licence, ma demi-licence ici, et ensuite je me suis dit: « Mais je n'ai pas une université mère polonaise ! » (séquence 12).

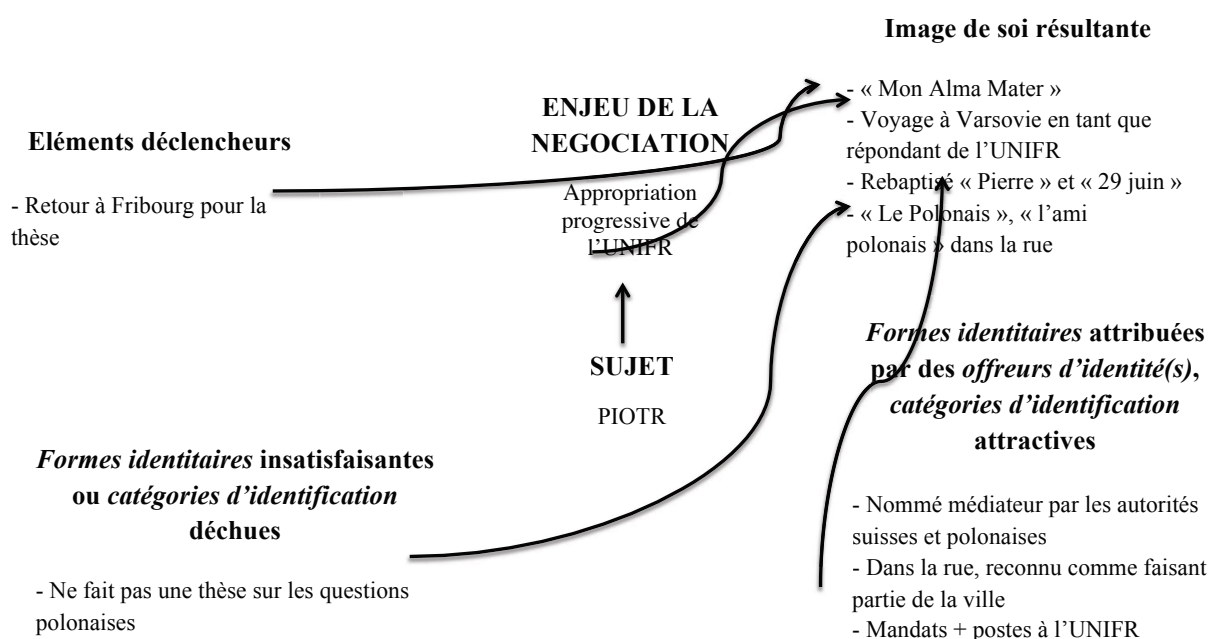
Le doctorant insiste ici sur la maternité symbolique l'unissant à désormais à « son *Alma Mater* » fribourgeoise. A travers l'appropriation progressive de l'université d'études, il se stabilise dans une nouvelle affiliation – c'est le choix de la nécessité.

¹²⁸ Concernant les étudiants ESN (*Erasmus students network*), voir chapitre 3.2.2.

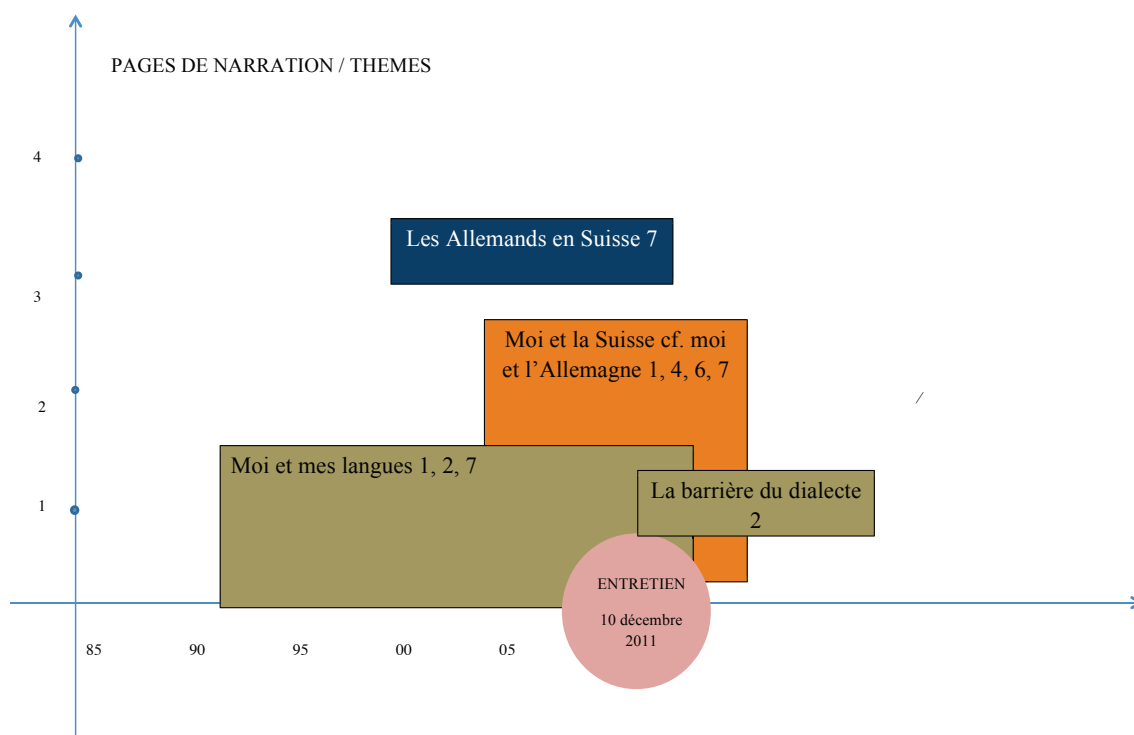
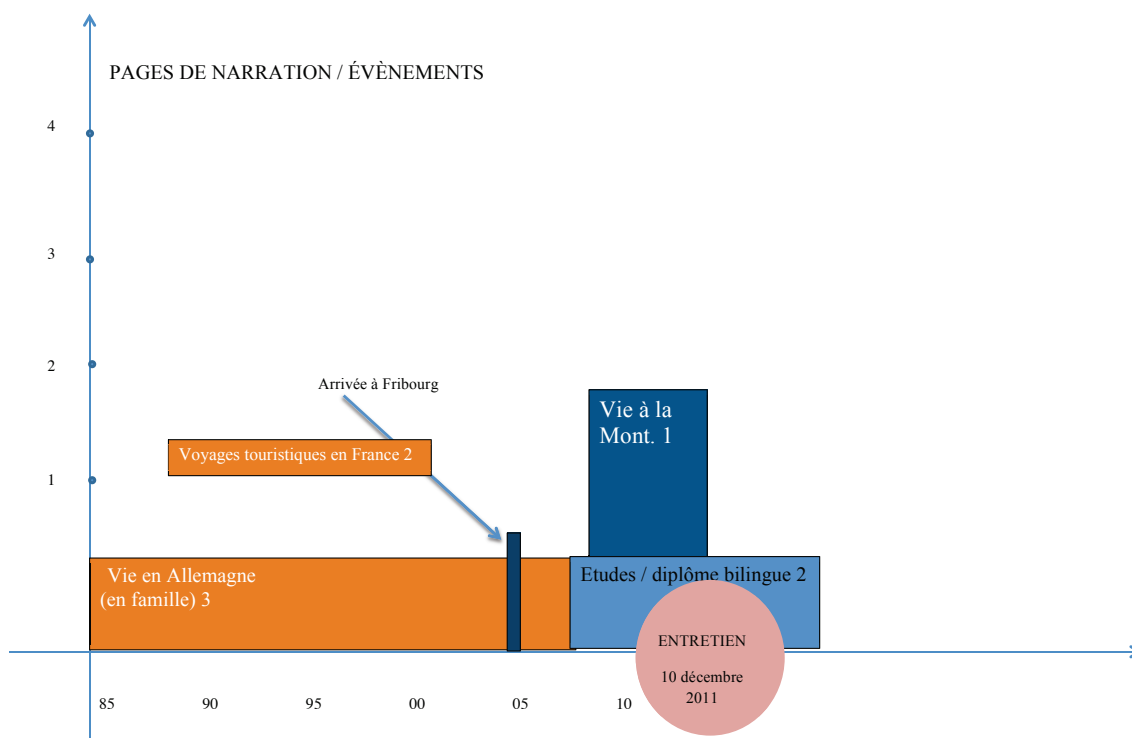
En filant la métaphore de l'adoption, il se laisse même *rebaptiser* par son réseau social de Fribourg:

Dès mon arrivée, ils m'ont dit « Pierre » parce que mon nom c'est Piotr. Ils ont dit « Pierre » tout de suite, voilà / ils m'ont donné la fête de Saint Pierre l'apôtre, le 29 juin, et c'est là où je devais fêter ma fête (RIRES) même si en Pologne, on fêtait le 16 octobre, donc il fallut changer, s'adapter au Pierre, et puis au vingt-neuf juin (séquence 21) ¹²⁹.*

Devenu une référence sur les questions polonaises, son visage apparaît régulièrement dans le journal local au côté d'une interview. Se sentant « responsables » de leur ville, « les gens » l'arrêtent de temps en temps dans les rues de Fribourg pour lui demander : « Et vous, vous êtes qui ? ». Piotr s'émeut de ces rencontres qui lui montrent – quand il revient de Pologne pour des séjours à Fribourg – à quel point il y est « (re)connu », comme faisant partie de *leur* ville à eux, *sa* ville d'études.



¹²⁹ La date du 16 octobre est fictive, elle a été choisie pour des raisons d'anonymisation.



4.4.6. Le récit de Wiebke

Données biographiques

Wiebke, une jeune femme Allemande de 27 ans, est venue à Fribourg pour terminer son master en éducation spécialisée en 2004. Durant son séjour, elle travailla et logea à la Montagnette comme éducatrice auprès d'adultes handicapés, ce qui lui permit de financer ses études. Son diplôme obtenu, elle partit en Suisse orientale pour un stage, et fut rappelée à la Montagnette pour en devenir la directrice.

Nous avons connu Wiebke par une connaissance en commun. Notre entretien du 10 décembre 2011, le plus court du corpus, s'est déroulé dans le salon de la Montagnette, en présence de quelques résidents dont elle devait s'occuper.

Analyse du schéma de vitesses événements et thèmes

L'analyse du schéma de vitesses événements et thèmes montre que, durant l'entretien, la narratrice s'est limitée à des sujets liés au thème de la recherche. Ici encore, le récit de son enfance et de sa vie dans le pays d'origine s'est limité au minimum (séquence 3, une demi page), la mention des voyages en famille l'ayant d'ailleurs précédé (séquence 2, quelques lignes). Le schéma des thèmes forme quatre blocs et développe des thématiques attendues dans un récit de mobilité académique : un état des lieux de ses langues (l'allemand, sa langue d'origine, le dialecte suisse allemand parlé dans son pays d'accueil et le français – une des langues officielles du pays d'accueil, étrangère pour elle) ; une brève mention des pays visités avant d'arriver en Suisse.

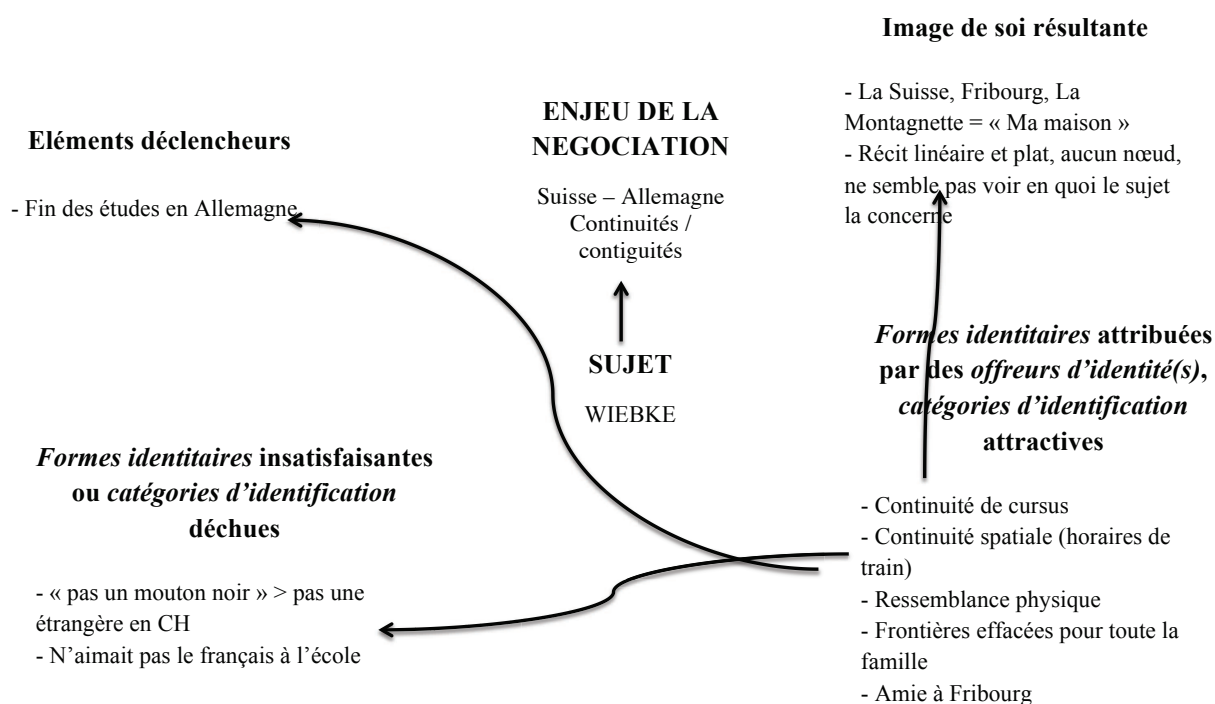
L'entretien de Wiebke comporte très peu d'actants humains en comparaison aux autres éléments du corpus (blocs bleu-marine). Si des personnes sont mentionnées, c'est toujours dans un rapport de ressemblance avec elle : son amie l'avait précédée en Suisse, sa sœur l'y a succédée ; les Suisses-allemands lui ressemblent physiquement mais ne désirent pas partager leur langue avec elle – elle choisit donc de parler le français moins « naturel » pour elle. De manière générale, si des personnes entrent en scène, c'est surtout pour valoriser les stratégies que la narratrice a mises en place pour s'insérer – et non pour montrer comment les autres l'y ont aidée.

4.4.6.1. Fluidités matérielles

Le récit de Wiebke est fluide par rapport à d'autres éléments du corpus (séquences 1 – 7). En nous entendant exposer l'objet de notre recherche, la jeune femme semble ne pas comprendre en quoi son témoignage pourra nous être utile. Elle présente sa vie en Suisse tel un prolongement de sa vie en Allemagne : elle cherchait une formation en éducation spécialisée, sa meilleure amie – venant du même village qu'elle – était déjà à Fribourg et avait trouvé une place à la *Montagnette* où il était possible de vivre gratuitement en assurant un 40 % d'assistance aux personnes

handicapées (séquence 1). Elle aurait eu le choix entre Freiburg en Allemagne et Fribourg en Suisse – équidistants par rapport à son domicile – mais Fribourg « était mieux pour les horaires de train ». Bénéficiaire des Accords de libre circulation pour étudiants et travailleurs de l'Union européenne, « les frontières se sont effacées » pour elle et sa famille (séquences 3 et 4): alors qu'ils n'avaient jamais pensé venir en Suisse auparavant, ses parents y séjournent aujourd'hui très régulièrement et sa sœur, formée dans l'hôtellerie, y passe ses hivers en tant que saisonnière. Depuis son arrivée, Fribourg et la *Montagnette* sont devenus « comme [s]a maison » pour Wiebke au point où, quand elle rentre en Allemagne et qu'elle entend parler de la Suisse à la télévision, elle se dit plus intéressée que quand l'inverse se produit (quand elle entend parler de l'Allemagne depuis la Suisse), (séquence 6).

Ce discours quasi linéaire déroule les trois quarts du récit. Nous avons fini par faire une entorse à nos principes méthodologiques en provoquant une question sur les étrangers en Suisse (séquence 7). La réponse de Wiebke fut que « ressemblant à une Suisse physiquement », elle ne s'est jamais sentie un « mouton noir » ¹³⁰.

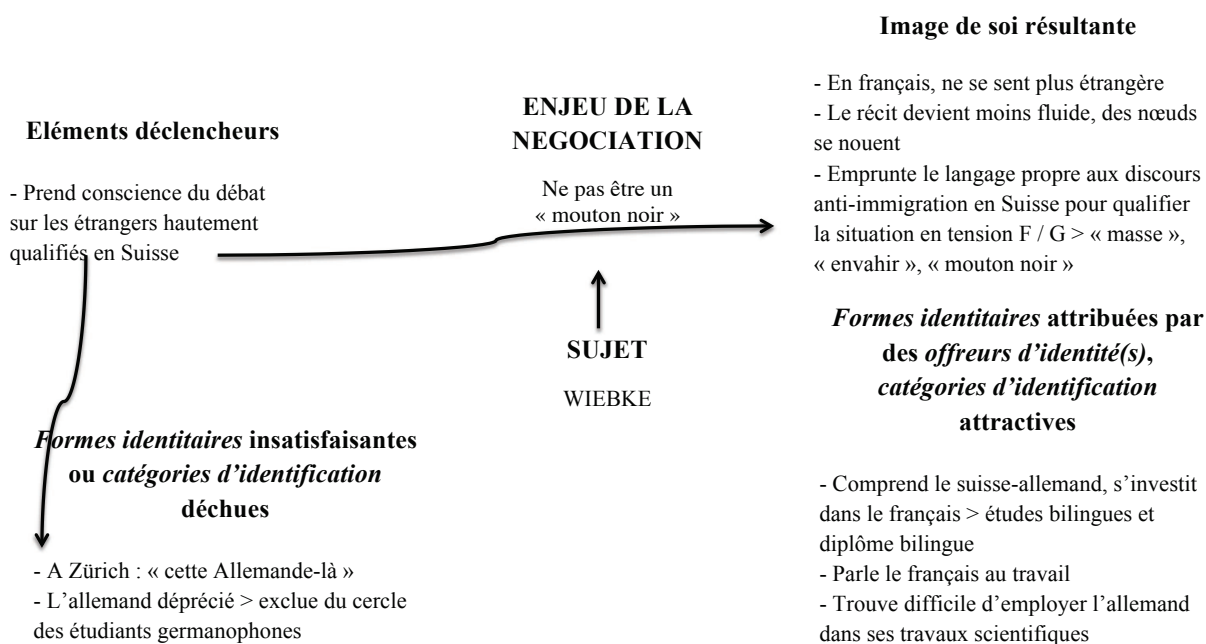


¹³⁰ La mention du « mouton noir » est une référence à la mascotte du parti militant contre l'immigration en Suisse, voir chapitre 1.2 et note 121.

4.4.6.2. *Barrages immatériels*

C'est au sujet de ses langues que Wiebke entamera une réflexion sur des formes d'exclusion subies en Suisse (séquence 7). Durant ses études, quand elle s'approchait d'un groupe d'étudiants discutant en suisse-allemand au sortir des cours, ceux-ci viraient instantanément au « bon allemand » même si elle les rassurait sur sa compréhension de leur dialecte. Cette alternance linguistique altérait les contenus, qui se faisaient soudainement superficiels. En lui niant l'accès au cercle des locuteurs de dialecte, ses collègues suisses excluaient donc Wiebke d'une intimité qu'ils partageaient. Elle reliera cette expérience – où elle prête aux autres des pensées sur elle en la voyant, « ah ! Cette Allemande là ! » – à ce qu'elle sait de la polémique grandissante en Suisse allemande concernant l'arrivée de personnel hautement qualifié venant d'Allemagne. Quand elle se rend à Zurich, elle dit ressentir ces regards, l'incluant dans « cette masse d'Allemands qui viennent envahir la ville ».

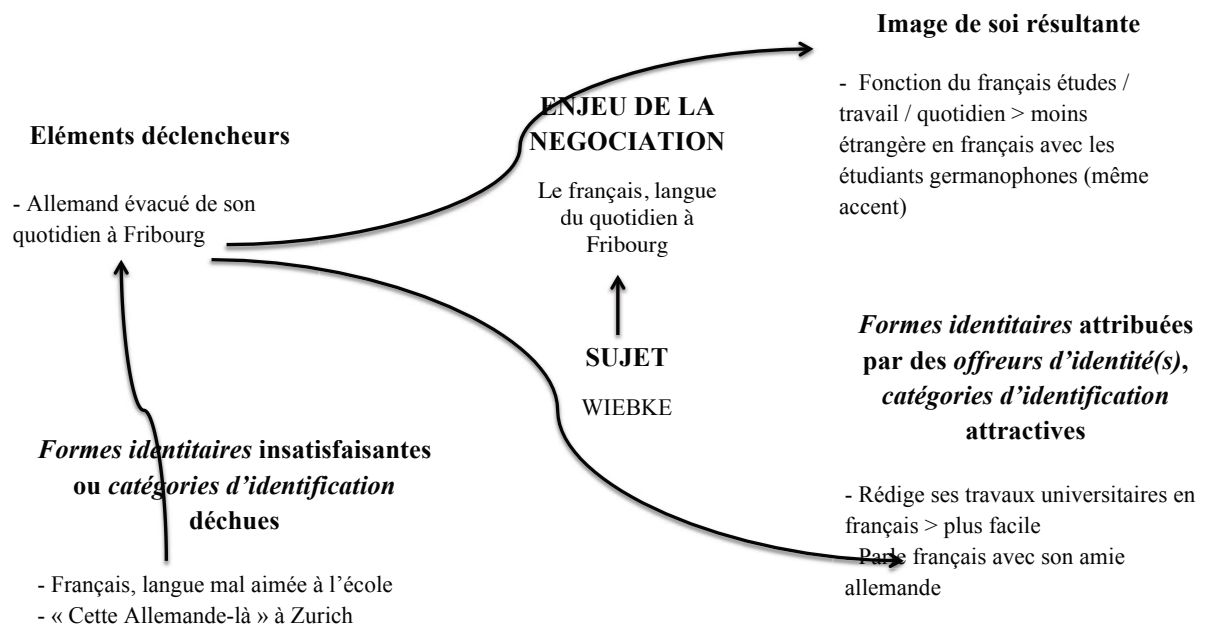
Le discours de fluidité et de prolongement des espaces physiques et légaux, caractérisant les débuts du récit de Wiebke, s'est modifié dans ces interstices de commentaire. Alors qu'elle avait choisi Fribourg au lieu de Freiburg postulant la langue tel un *liant* – sur les plans social et académique – c'est celle-ci, précisément, qui s'érige en barrage entre elle et les habitants de son pays d'études (séquences 1 et 7). Pour décrire ces tensions, la narratrice emprunte le discours politique des opposants à l'« immigration de masse » et son champ sémantique de la guerre (masse / envahir) – ce qui fait qu'elle finit par adopter l'image du « mouton noir » (qu'elle avait précédemment repoussée).

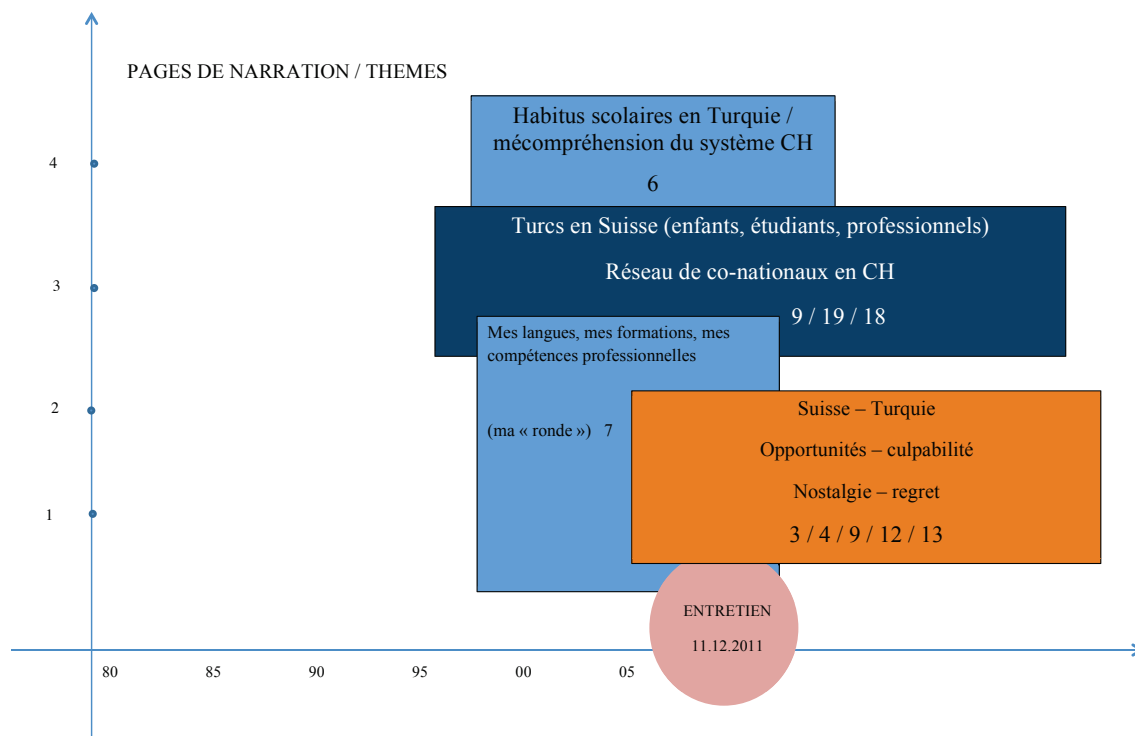
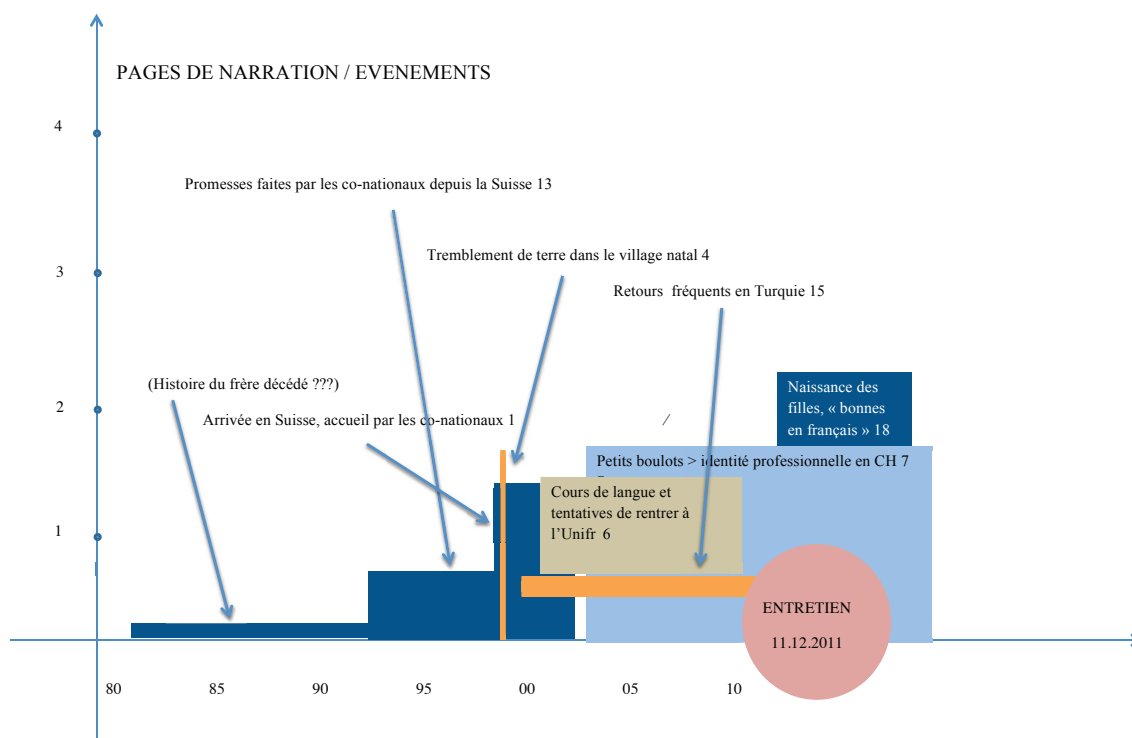


4.4.6.3. Une langue médiatrice: fluidités retrouvées

Wiebke n'avait jamais aimé le français à l'école quand elle était en Allemagne (séquence 2). L'anglais – pris en seconde langue – devint vite « plus naturel » pour elle. Mais, à la *Montagnette*, elle vivait dans une atmosphère francophone et, très vite, elle se rendit compte qu'il n'était pas facile de traduire ses expériences de terrain – faites en français – dans sa langue maternelle pour ses travaux universitaires. Elle décida de s'inscrire au cursus d'études bilingue, français-allemand et ressort, à ce sujet, son excuse des horaires : « Les cours en français étaient mieux pour l'horaire ». Le français est aujourd'hui devenu également sa langue professionnelle : « Gérer une situation avec une personne handicapée, pour moi, c'est en français ». En Allemagne, en retrouvant l'amie avec laquelle elle a travaillé à la *Montagnette*, si les deux femmes parlent de leurs expériences communes faites à Fribourg, elles « *switchent* » au français, sans même s'en rendre compte.

Aujourd'hui, pour communiquer avec ses collègues suisses alémaniques, elle passe par le français (séquence 7). En tant que germanophones, ils ont en commun un accent semblable dans cette langue étrangère et elle se sent – paradoxalement – « moins étrangère » face à eux dans cette langue médiatrice...





4.4.7. Le récit de Banu

Données biographiques

Banu est arrivée en Suisse de Turquie peu après 1999, elle avait 20 ans. Elle devait y épouser un homme qu'elle avait connu « par l'intermédiaire de [s]on oncle » (séquence 1). La jeune fille pensait être inscrite à l'université avant son arrivée, mais cette « promesse » n'avait pas été tenue (séquence 4). Elle apprend le français et l'allemand aux CIUS, trouva du travail dans des bars de la ville d'abord, puis dans diverses institutions culturelles. Divorcée, elle est aujourd'hui mère de deux enfants nés en Suisse de pères turcs. Insatisfaite professionnellement en Suisse, elle projette – périodiquement – des retours définitifs en Turquie.

Nous avons connu Banu grâce au recueil « Nous et vous, c'est Fribourg »* où on la qualifiait d'« étudiante étrangère ». En la rencontrant dans son appartement, le 11 décembre 2011, nous avons réalisé que – bien qu'elle semblât se reconnaître dans le qualificatif d'« étudiante » – la jeune femme aspirait toujours à le devenir. Ce récit a donc un statut particulier par rapport aux autres éléments du corpus car il présente une situation inversée – l'établissement ayant, dans le cas de Banu, précédé les études à l'étranger.

Analyse du schéma de vitesses événements et thèmes

Le schéma des événements a été difficile à établir car la narratrice n'a donné que peu de dates durant son récit, et que la narration elle-même comportait de nombreuses anachronies. Banu, en effet, semblait s'attendre à un entretien directif et avait du mal à lancer son histoire. Le choix des mises en scène s'est donc constitué plus à partir du schéma des thèmes que sur celui des événements.

Les thèmes traités par la narratrice – en réponse à l'idée qu'elle se faisait de notre sujet de recherche, probablement – se sont centrés sur son expérience de Turquie en Suisse. A partir d'une dichotomie étranger musulman / étranger non-musulman, elle met en scène son rapport aux pays d'origine et d'accueil en termes de culpabilité pour son non-retour en Turquie et d'attachement à la Suisse – lui provoquant différents *maux* physiques et de langue. C'est à cette dichotomie qu'elle attribue les différents *blocages* subis, soit par elle, soit par les *gens comme elle*.

4.4.7.1. Un atterrissage désengagé

Avec son mari, Banu habita initialement dans la campagne fribourgeoise. La « première année » fut « dure » (séquence 4). Elle avait « la boule au ventre », souffrait de « torticolis » chroniques et de fortes fièvres ; elle n'était pas habituée aux températures des hivers suisses. Son *climat social* allait de pair avec la météo :

La Suisse m'a paru comme mon pays un peu, dès l'arrivée. Les gens aussi. Au village, tout le monde est gentil et tout mais, tu ne connais personne, il n'y a pas de voisinage / ou s'il y a, ce n'est pas pour nous / c'est pour ceux qui sont déjà là / ou qui sont suisses. Autrement, je n'avais pas de contacts avec les Suisses au début, pas tout de suite, sauf avec les collègues de travail de mon ex-mari, et c'était limité. Après / moi / j'ai créé mon propre entourage, puis là, bon / ce n'était pas très // apprécié / voilà / il fallait que je / si tu veux, je suis quelqu'un qui n'aime pas rester dans son coin et que ça lui suffit. Moi, il me faut de l'air, puis des gens, et discuter (séquence 7).

L'équivalence « la Suisse » = « mon pays » est d'emblée démentie ici par l'évocation d'une double prise en otage. D'un côté, le « voisinage » n'était pas pour les gens comme eux (elle et le réseau turc qui avait organisé son arrivée) et de l'autre, son cercle social n'« appréc[ait] pas » qu'elle désire rencontrer « des gens » en dehors du groupe. Au lieu de se faire médiateur, son réseau d'atterrissage brouillait donc à Banu des pistes de compréhension du monde à pénétrer :

J'avais dix-neuf ans tu vois, donc j'étais / je suis venue ici avec beaucoup d'espérance / je ne sais pas, je pense que j'attendais beaucoup de choses / de la vie / à cet âge-là / donc lui [mon mari], il avait ses conditions de vie tout à fait / banales, si tu veux / aujourd'hui / pour moi. Même là, à l'époque, c'était pas ce qu'il m'avait raconté au téléphone (RIRES). Tu vois ? Il y avait d'abord ça, et il y avait un certain âge entre nous deux / bon, moi, je l'aimais, c'était vraiment un mariage d'amour, ce n'était pas un mariage arrangé parce qu'on a fait un enfant, on est restés ensemble huit ans, tout. Mais lui / tu ne connais pas cette personne avant. Je l'ai vu seulement ici, je ne savais pas comment il était, comment il vivait, et ses habitudes tout, et puis j'étais toute jeune, voilà. Donc tout ça, c'était la première raison on peut dire. Puis, la deuxième, c'est que je ne connaissais rien de cette langue française. Même une autre langue, on a appris l'anglais à l'école, mais c'était des notions mais très peu / on n'a pas pu pratiquer, c'était juste pour avoir de bonnes notes, tu apprenais cette langue. Je n'avais pas une expérience linguistique, si tu veux (séquence 4).

Banu explicite les « raisons » qui ont rendu son arrivée en Suisse difficile (séquence 4). Sa relation sentimentale n'était pas optimale et les promesses faites « au téléphone » n'avaient pas été tenues. Ses difficultés dans l'appropriation d'une nouvelle langue – différant de l'exercice scolaire auquel elle était habituée – constituent sa « deuxième raison ». La « langue française » est mise à distance par un pronom démonstratif comme le seront, plus loin et toujours en relation à la culture du pays d'accueil, « cette scolarité » et « cette éducation européenne » (séquence 10).

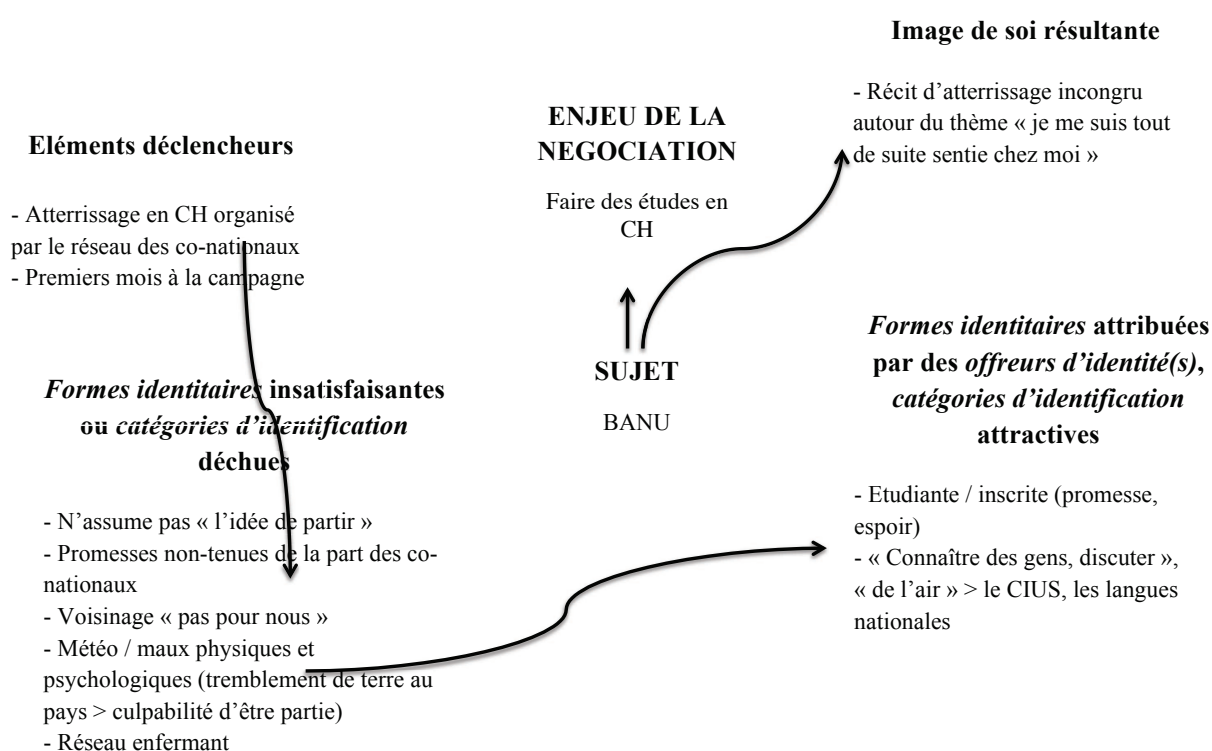
La troisième raison s'explicite plus loin :

Sinon, je me sentais toute seule, voilà, pour finir, la première année. Très seule même, parce que je suis arrivée ici juste après le tremblement de terre de nonante-neuf et ça, on l'a vécu vraiment parce que c'était où l'on habitait. Donc on était sauvés, mais il y en a eu beaucoup dans le quartier soit blessés, soit morts ou voilà. Et c'était juste après ce tremblement de terre que je suis arrivée ici, il y avait aussi le regret d'avoir quitté la f / ou de les avoir laissés là-bas, c'est comme si je pouvais faire quelque chose même si / il y avait ça, la peur que ça se répète / je ne sais pas, il y avait tout ça qui / (séquence 6).

Deux groupes de co-nationaux se confrontent, ceux qui sont restés au pays et ceux qui s'en sont « sauvés » (au sens propre comme au figuré). Banu est émotionnellement tiraillée entre un cercle de connaissances proche physiquement, mais que la mobilité a transformé, et une famille dont elle se sent proche émotivement, mais géographiquement éloignée.

Je n'avais pas cette idée de partir. J'avais l'idée de quitter la famille oui (RIRES) parce que tu sais / dans l'adolescence / t'as toutes les idées / un peu farfelues mais / mais non! Clairement, comme ça, partir, non ! Mais une fois que j'ai eu cet / qu'on m'a dit que / j'ai eu cette idée, ça me plaisait beaucoup. Ça c'est // ça, je peux l'admettre quoi / mais bon, il y a eu des moments où j'ai regretté / (séquence 8).

Outre sa jeunesse – attribut invoqué pour expliquer les erreurs de parcours – le sujet responsable de « cette idée » change continuellement dans cette série de phrases tronquées : « Je n'avais pas cette idée », mise à distance initiale de l'idée, « j'ai eu cette idée », appropriation de l'idée, « t'as toutes les idées », prise à partie de l'interlocuteur par l'usage de la deuxième personne du singulier, « on m'a dit que », rejet de la responsabilité de l'idée sur un tiers indéfini. Par l'utilisation qu'elle fait du verbe « admettre », Banu semble encore – au moment de l'entretien – vouloir se justifier d'avoir pu désirer ce départ.



4.4.7.2. Ronde des postes

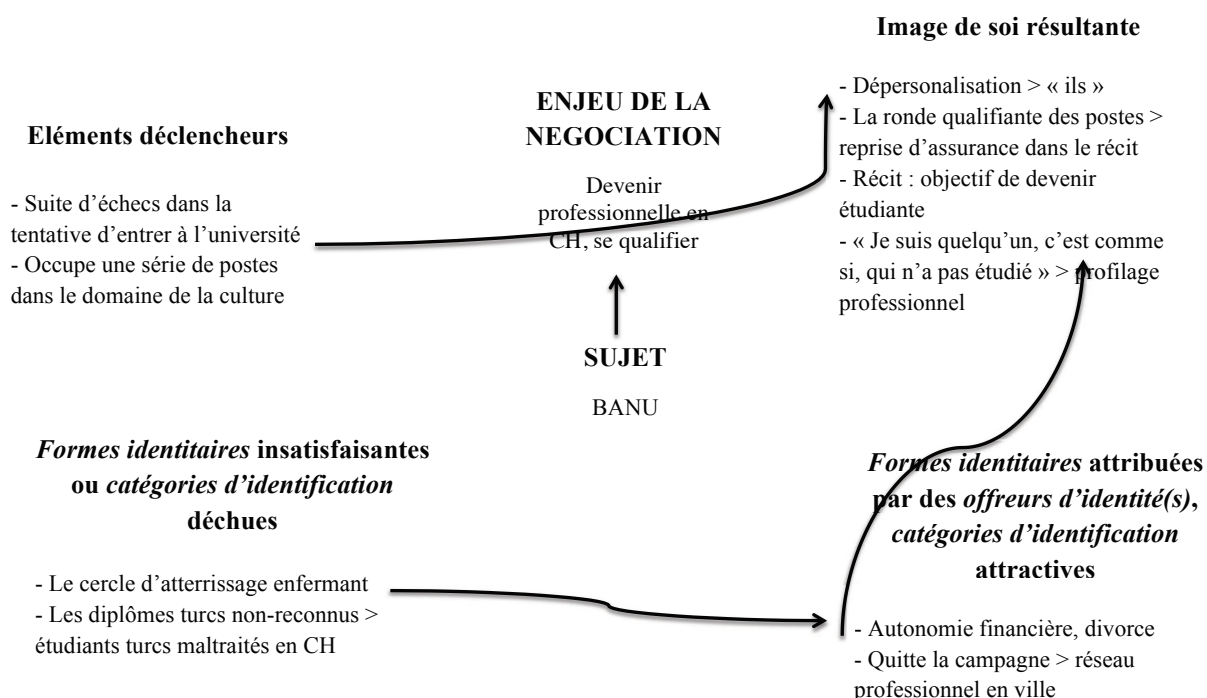
Banu n'atteindra jamais les bancs de l'université – malgré une dernière tentative récente de s'y inscrire par le biais d'un concours spécial destiné aux femmes de plus de trente ans, sans diplôme (séquence 20) :

Et puis voilà, la première année, j'ai fait la demande auprès de l'Université de Fribourg, parce que j'ai étudié / enfin / j'ai fini le Lycée donc j'avais fait toute ma scolarité et tout, et j'avais mon diplôme avec mais, par contre, mon diplôme de l'école professionnelle n'était pas valable ici, et il n'y avait pas d'équivalent. J'ai été encore frappée par ça, parce qu'ils m'avaient dit, avant de venir, qu'ils m'avaient préinscrite à l'université. Donc j'avais encore cet espoir / de pouvoir étudier [...]. J'ai envoyé mon dossier, puis ils m'ont tous donné la même réponse / donc ça passe pas / donc je suis quelqu'un qui / c'est comme si / qui n'a pas étudié qui n'a pas fait / voilà /// ça c'était très / je ne sais pas / il fallait / il faut donner peut-être une chance quoi, je ne sais pas. Et le cours d'introduction, je ne pouvais même pas le faire, même pas. Même si c'est moi qui payais, je sais pas même si tu payes, hein, ton année de cours et que c'est assez cher, et que voilà, et que c'est toi qui travailles qui // c'était pas possible. Ils ont même pas /// je sais pas / ils ont même pas voulu essayer ou quoi, c'était non / donc il n'y avait aucune chance que je puisse (EN RIANT) continuer les études. Et j'étais jeune hein, j'avais 20 ans, donc c'était encore le moment où je pouvais encore étudier ou / je sais pas / ce serait peut-être difficile, d'accord, avec la langue que je viens d'apprendre, tout, mais je sais pas, au moins essayer. Donc, tout d'un coup, la vie de travail m'est apparue comme ça, j'ai déjà travaillé en Turquie, à Istanbul je travaillais aussi, ça m'est égal / mais c'est juste, c'était pas ce que j'espérais (séquence 7).

L'arrivée en Suisse est d'emblée associée au désir d'étudier au point que la perspective d'un mariage loin de chez elle paraît assujettie à ce projet (séquence 4). Au moment de l'entretien, elle repense encore avec rancœur au moment où « ils » – les représentants des universités suisses – l'en ont empêchée, dans un dialogue rejoué comprenant des bribes de discours direct non signalé : « J'ai envoyé mon dossier, puis ils m'ont tous donné la même réponse / donc ça passe pas ». Cette avancée manquée, à un moment de la vie où l'on s'attend à voir toutes les portes s'ouvrir (elle « avai[t] 20 ans », « c'était [...] le moment où [elle] pouvai[t] encore étudier ») la mènera à s'autodéfinir par la négative : « Je suis quelqu'un qui / c'est comme si / qui n'a pas étudié qui n'a pas fait /// voilà » (séquences 4 et 7). La suite n'exprime que désorientation (« je sais pas » répété cinq fois), blocage (par des « je pouvais même pas » intercalés de « même si »), et conclusions intermédiaires faussement détachées (« ça m'est égal »). Cette position de progressive déresponsabilisation mène logiquement à la formulation passive « la vie de travail m'est apparue ».

Mais au récit du « blocage » s'oppose la *ronde des postes* qui, par son rythme cadencé, met en file les étapes d'une vie professionnelle en Suisse dirigée vers les objectifs de départ annoncés : obtenir une formation suisse (séquence 8). A la manière de Piotr – à qui nous empruntons le terme de « ronde » – si Banu signale ces emplois, c'est pour leur vertu qualifiante et non

alimentaire : du temps de son mariage, il y eut les cours de langue qu'elle prit durant trois ans et son travail de serveuse (séquence 7). La séparation de son mari en 2007 l'ayant forcée à une autonomie financière, elle activa ses réseaux – des personnalités fribourgeoises connues dans des brasseries « mythiques » – pour obtenir des contacts professionnels. Elle enchaîna alors à la bibliothèque cantonale et universitaire de la ville – où elle faisait du « cotage » – au Musée du Vitrail de Romont et Musée d'Art et d'Histoire de Fribourg pour se diriger, enfin, vers le Service des Biens culturels et les Archives d'Etat ¹³¹. Dans cette succession de postes – où elle occupa des emplois administratifs – se profile un domaine d'intérêt : le monde de la culture. Qu'elle choisisse l'histoire de l'art pour ses examens d'admission à l'université paraît donc cohérent dans ce profilage.



4.4.7.3. Turquitude

Le récit de Banu met en scène des discours circulant sur les étudiants étrangers en Suisse, et sur les enfants d'immigrés scolarisés. Au sein de cette mise en scène, elle se situe à trois niveaux : à un niveau individuel avec sa propre histoire, à un niveau national en tant que Turque en Suisse, à un niveau corporatif quand elle parle au nom des étudiants musulmans.

¹³¹ Banu utilise l'expression *faire du cotage* pour signifier qu'elle mettait l'étiquette de *cote* sur les livres.

Je pense que la Suisse ne donne pas la même valeur pour tous les pays du monde. C'est leur politique peut-être, je ne sais pas. En tous cas, les pays musulmans / les gens qui viennent de l'Orient ou du Proche-Orient ou de Turquie ou de / ils sont accueillis, ils sont bien accueillis, mais après il y a beaucoup de difficultés dans leur démarche, ils ne peuvent pas avancer. Je connais / surtout / les Kurdes / (séquence 15).

Elle s'appuie sur le témoignage de co-nationaux pour montrer qu'un bon « accueil » peut parfois constituer *une cage dorée* pour ceux qui viennent – comme elle – dans le but d'« avancer ». C'est précisément ce blocage au niveau des études qui pousse les étrangers à s'engager – contre leur gré – dans le monde du travail. Par ce raisonnement, elle retourne contre la Suisse l'un des reproches les plus récurrents faits aux étudiants *déguisés*, ces personnes qui viendraient par le biais d'un permis B étudiant, dans le but de travailler. Banu distingue deux types d'étudiants étrangers en Suisse, d'après des critères de *désirabilité*:

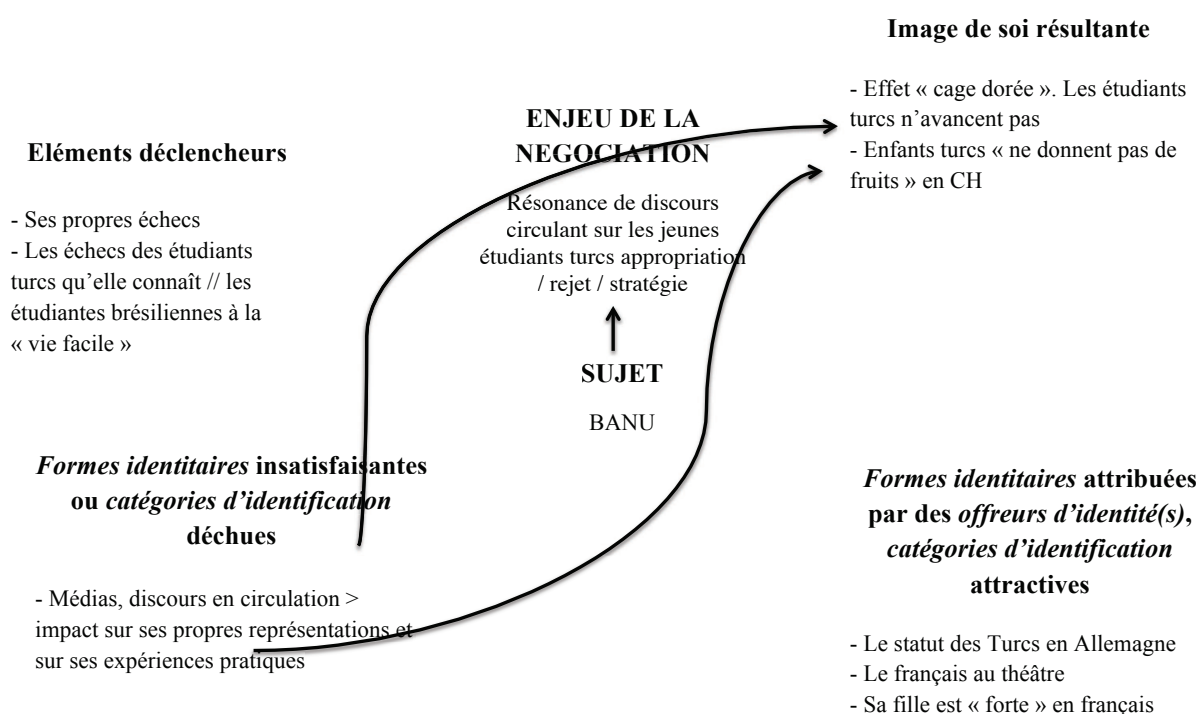
J'ai deux amies brésiliennes qui n'ont pas eu de souci pour pouvoir commencer l'université, pour continuer et après finir les études. Tu vois, elles ont fait vraiment tout ici. Mais à côté, nous, c'était pas la belle vie (RIRES), (séquence 15).

Sa méfiance déteint sur les *espérances pratiques* de ses filles :

Pour le moment, ça se passe bien, [ma première fille] est très forte en français, mais quand elle aura des problèmes, on dira que c'est parce que c'est une étrangère. Les enfants turcs, ce n'est pas comme en Allemagne, ça ne donne pas de fruits ici (séquence 22).

« Cette langue française » est devenue un critère d'intégration scolaire pour sa fille, alors qu'elle l'avait placée du côté des forces opposantes à sa propre intégration sociale (séquences 4 et 22). Banu considère d'ailleurs positivement qu'elle devienne la première langue de ses enfants qui font aujourd'hui « l'effort » de s'exprimer en turc avec son nouveau compagnon (séquence 12). Mère et fille en ont même fait un objet de passion commun puisqu'elles font partie ensemble d'une petite troupe de théâtre francophone en Basse-Ville de Fribourg (séquence 19).

« Mais quand elle aura des problèmes, on dira que c'est parce qu'elle est étrangère » (séquence 22). Reprenant à son compte les discours ordinaires qui expliquent l'échec scolaire des enfants en raison de leurs appartenances culturelles – elle anticipe des potentiels problèmes pour ses filles. Alors que tout semble démontrer que son « fruit », aux « racines » turques, grandit bien dans cette Suisse – non plus d'accueil, mais de naissance pour elles – la mère en ternit déjà l'avenir dans son imagination. La valeur salvatrice d'un ailleurs imaginé – l'Allemagne – fonctionne comme une échappatoire à l'engluement décrit « ici » : « Là-bas », les gens comme elles trouvent leur place (et donnent des fruits).



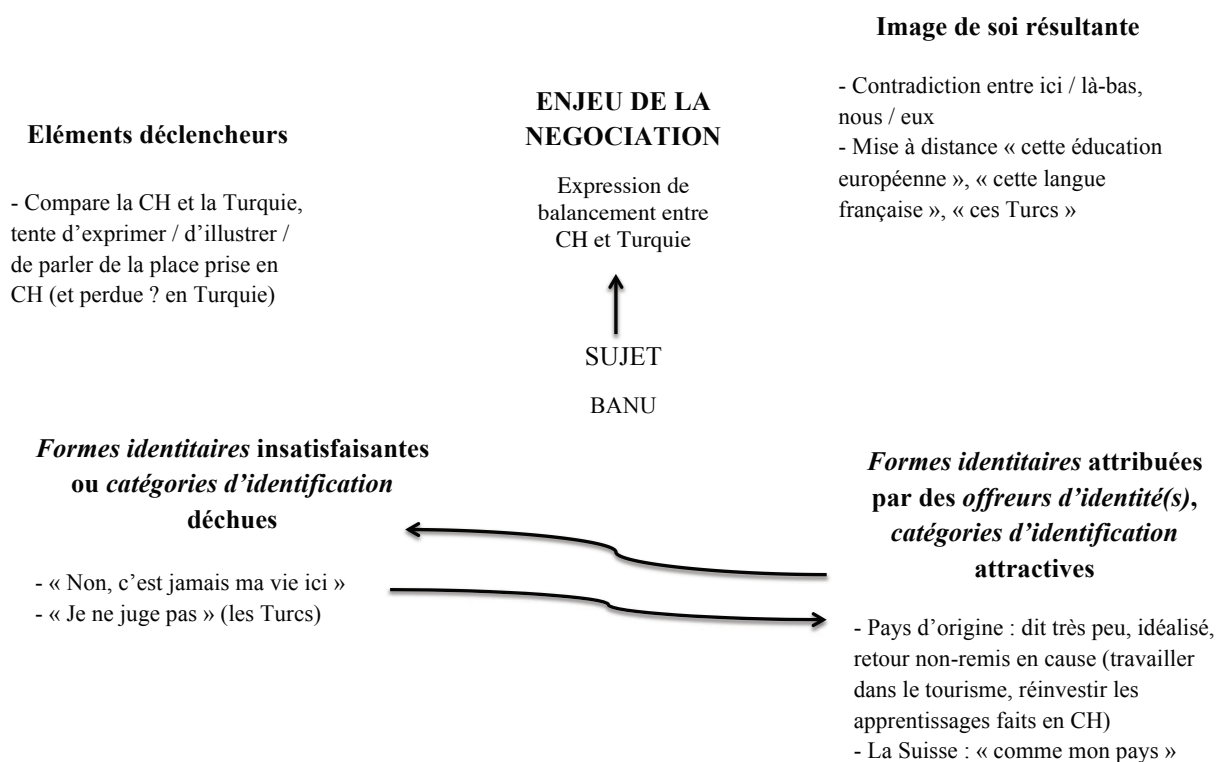
4.4.7.4. Balancements...

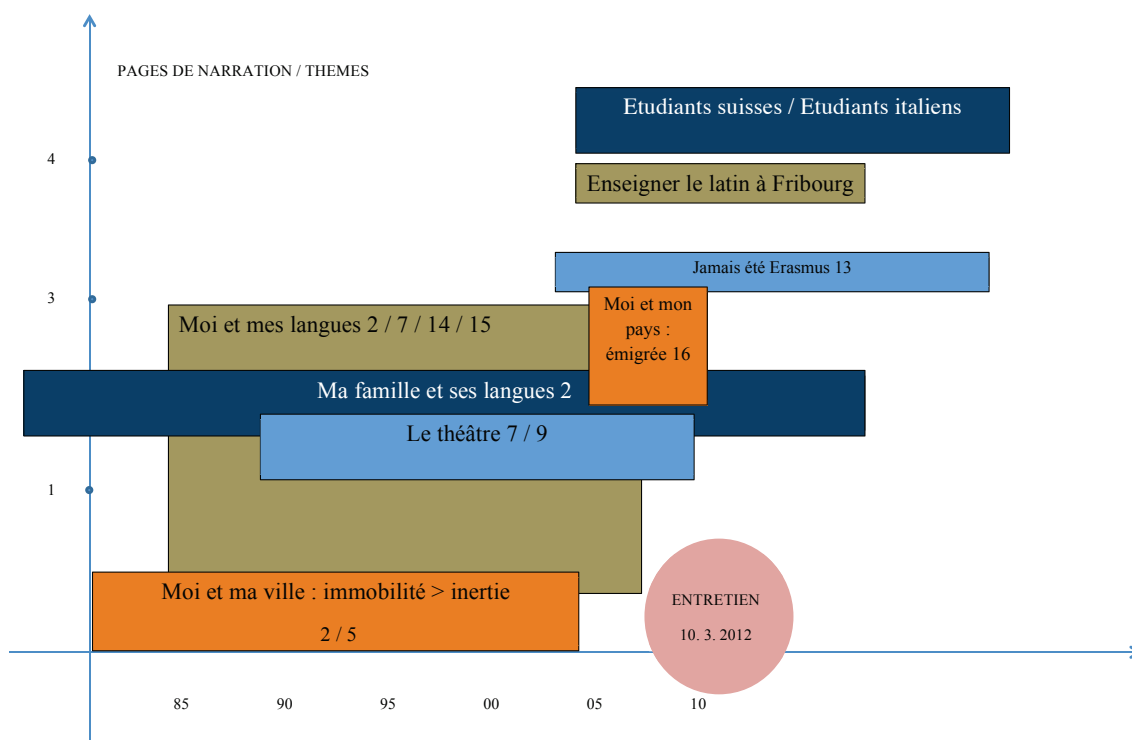
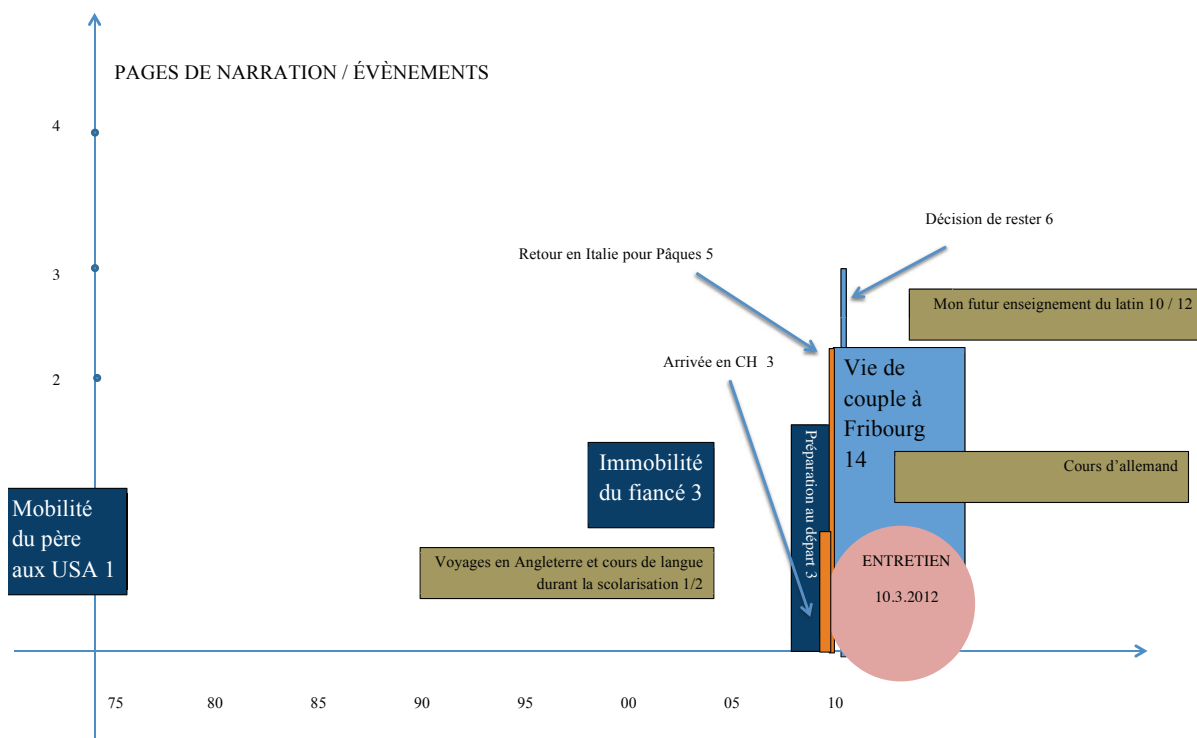
De son pays d'origine, Banu dira très peu. Nous savons qu'elle y a grandi jusqu'à ses 19 ans dans la capitale, qu'elle y a fait des études en lycée professionnel, qu'elle y a appris l'anglais et qu'un tremblement de terre s'y est produit peu avant son départ pour la Suisse (séquences 1, 4, 5, 6, 20). A l'une de nos questions sur ses projets d'avenir, la jeune femme répondra : « Non. C'est jamais ma vie ici [la Suisse]. Je ne pense pas que je vais / je ne sais pas / je vais mourir ici, je ne pense pas. Un jour où l'autre, je vais retourner ». Naissance et mort appartiennent donc encore au pays d'origine, dans une acceptation mythique liant l'individu à sa terre natale (séquence 13).

Mais la Turquie joue un autre rôle dans le récit de Banu, celui d'une échappatoire du quotidien. Elle pense à un retour définitif au pays pour y travailler dans le tourisme ou dans la traduction – domaines correspondant aux compétences acquises en mobilité sur les plans linguistique, culturel et professionnel (séquence 14). Au moment de l'entretien, elle avait augmenté la fréquence de ses retours en Turquie ; son pays se colorait d'une saveur de vacances – parenthèse de tranquillité – ou prenait la forme d'un refuge :

Mais après être retournée chez moi, je vois des petits trucs comme la propreté des villes ou des rues, soit les habitudes des gens, ça me plaît plus là-bas qu'ici. Mais jamais je me dis : « Mais comment ils vivent ces gens, comment j'ai pu vivre ici », tu vois ? C'est mon pays, c'est mes gens, et puis mes / voilà. Mais il y a eu beaucoup de changements, mais voilà (séquence 11).

Par une série de « mais » introduisant une opposition, fonctionnant comme des « et », le discours ricoche et se dément. Son regard sur la Suisse est ambivalent. Au sujet de son arrivée, elle avait dit que la Suisse lui était « paru[e] comme [son] pays » mais ce pays se révélera si difficile à apprivoiser, qu'au fur et à mesure des années, elle s'en défendra par une mise à distance (« *cette* langue », « *cette* éducation européenne », séquences 4 et 10). Et pourtant, c'est précisément à la lumière de ces « changements », provoqués en elle par l'éloignement physique, qu'elle dit ne pas juger « les gens », « ces gens » de Turquie. L'indétermination dans l'attribution des pronoms est symptomatique d'un balancement du moi, entre « ici » et « là-bas ».





4.4.8. Le récit d'Anna

Données biographiques

Anna, Italienne de 25 ans, est une ancienne participante au stage intensif de mobilité que nous organisons pour le Service des Relations Internationales de l'Université de Fribourg (voir introduction, chapitre 1). Alors qu'elle ne devait rester qu'un semestre, cette étudiante en langues anciennes (latin et grec) décida de prolonger son séjour en Suisse quand son échange *Erasmus* pris fin en juin 2010. Son petit ami, ingénieur en informatique, Italien comme elle, la rejoignit et trouva facilement du travail dans une entreprise de la région. En attendant la fin des études d'Anna – qui se forme actuellement dans une haute école pédagogique pour devenir enseignante – le couple nourrit des projets d'établissement en Suisse.

Nous avons revu Anna à la fin d'un spectacle de la troupe universitaire où elle jouait le rôle de Britannicus. Constatant qu'elle s'était installée à Fribourg alors qu'on la croyait repartie, nous lui avons proposé un entretien. L'entrevue s'est menée en italien le 10 mars 2012, les citations sont le fruit de notre traduction.

Analyse du schéma de vitesses événements et thèmes

De tous les narrateurs, Anna est celle qui donne l'impression d'avoir raconté son parcours de mobilité le plus souvent. La première partie de l'entretien se compose d'une suite d'épisodes et de thèmes rôdés, donnant de la jeune femme une image cohérente de voyageuse à son aise partout, parlant plusieurs langues. Sur le schéma, cela se traduit dans des superpositions de blocs, correspondant à différentes phases de sa vie, de la vie de son père avant qu'elle ne naisse et de celle de son petit ami : apprentissage des langues, voyages touristiques et d'études (séquences 1 – 7). La décision d'un départ, cependant, rompt ce discours sûr et lissé. Graphiquement, de hauts blocs fins apparaissent, représentant des épisodes de courte durée (quelques jours filant sur plusieurs pages de transcription) : la préparation au départ, l'arrivée en Suisse (séquence 3). Des blocs thématiques se relient à ces épisodes (langues et capitaux hérités séquences 2, 7, 14, 15, pays d'origine et d'accueil séquences 2, 5, 16, passion du théâtre séquences 7 et 9). Dès l'arrivée en Suisse, cependant, un nouveau thème apparaît, celui de l'immigration et du futur professionnel dans le pays d'études (séquences 16 et 5).

4.4.8.1. Des langues et des rôles – du rôle des langues

Alors, j'ai 25 ans, je suis italienne, de Turin. Ma famille est de Turin, j'ai vécu toute la vie, jusqu'à vingt-trois ans, à Turin, avec ma sœur / ma famille. Ma maman est employée, mon papa est enseignant et / c'est une famille qui m'a toujours, depuis petite, fait voyager beaucoup, en fait // c'est quelque chose que je porte à l'intérieur de moi, une // que j'ai toujours en tête de reproduire, en fait, quand j'aurai, moi, une famille à moi. Et en ce qui concerne les langues // il y a eu une répartition parce que mon papa était celui qui parlait bien l'anglais / il avait fait un semestre aux USA donc, en fait, maintenant il est un peu rouillé mais / c'était celui qui parlait dans les pays anglophones, mais ma mère était celle qui parlait dans les pays francophones parce qu'elle avait fait le français au lycée et / donc c'était pour elle. Moi, en ce qui concerne les langues, bon / j'ai toujours été douée donc j'étais bonne et / j'ai commencé au secondaire et je faisais du fran/ en réalité, j'ai commencé avec le français parce que // à ce moment-là, l'anglais n'était pas obligatoire en Italie, et alors on passait du primaire au secondaire, mes parents m'avaient dit : « Fais seulement une langue étrangère parce que ce sera déjà un passage en fait, un passage difficile » alors j'avais commencé avec le français. Et puis, je m'étais rendu compte qu'en réalité, à l'école, j'étais bonne et tout / donc j'étais entrée aussi dans une classe d'anglais, avec un an de retard. Donc j'avais dû / en fait, j'avais un peu récupéré après, puisque j'étais assez douée, ils m'avaient fait passer dans la classe avec mes camarades, et au secondaire, justement, j'ai commencé à faire des vacances d'études, en Angleterre. Je l'ai fait depuis la seconde année du secondaire jusqu'à la seconde, troisième année du lycée, deux, trois semaines par an. Et là, j'ai appris un bon anglais... peu à l'école, disons que quand j'ai commencé à le parler un peu comme il faut, j'ai perdu complètement l'intérêt pour les cours de langue à l'école, qui me paraissaient complètement inefficaces, en fait. Mais je me suis passionnée, j'ai toujours été orgueilleuse du fait de bien parler l'anglais et tout. Mais en fait, le français, au lycée, je ne l'ai plus fait. J'ai seulement fait trois ans au secondaire, et c'est tout. Mais j'ai continué à l'entendre, à le fréquenter parce que / justement, en étant à Turin, on est à côté de la France, de la Suisse, donc durant les vacances ça arrivait qu'on aille en Corse, en fait. Disons que je ne parlais pas français mais je pouvais / commander au restaurant, m'acheter des T-shirts en vacances (EN RIANT) en fait / ça / c'est / oui, c'est en ce qui concerne les langues, justement [...] (séquence 2).¹³²

Guidée par ce qu'elle imagine être nos intérêts de recherche, Anna ouvre son récit par une tirade sur ses langues, (séquence 2). La jeune femme se présente de manière classique en donnant son âge et sa nationalité, en revendiquant l'appartenance de sa famille à une ville « Turin », en

¹³² Allora, ho 25 anni, sono italiana, di Torino. La mia famiglia è di Torino, ho vissuto tutta la mia vita fino ai ventitre anni a Torino, con mia sorella / mia famiglia. Mia mamma è un'impiegata, mio papà è insegnante, e / è una famiglia che mi ha sempre, fin da piccola, fatto viaggiare molto, che insomma // è qualcosa che mi porto dietro, una // che ho in mente di replicare insomma, quando avrò io una mia famiglia. E per quanto riguarda le lingue // c'è stata una bipartizione perché mio papà era quello che parlava bene inglese / aveva fatto un semestre negli Stati Uniti per cui, insomma, adesso è un po' arrugginito però / era quello che parlava nei paesi anglofoni, mentre mia mamma era quella che parlava nei paesi francofoni perché aveva fatto francese al liceo e / per cui toccava a lei. Io, per quanto riguarda le lingue, va beh / sono sempre stata portata per cui a scuola ero brava, e / ho iniziato alle medie e facevo fran / in realtà, ho iniziato col francese, perché // al tempo, l'inglese non era ancora obbligatorio in Italia, e allora passavo dalle elementari alle medie, miei genitori mi avevano detto: « Fai solo una lingua straniera perché sarà già un passaggio, insomma, un passaggio difficile », allora avevo cominciato col francese. Poi mi ero accorta che in realtà, a scuola, andavo bene, e tutto / per cui ero entrata anche in una classe d'inglese, con un anno di ritardo. Per cui avevo dovuto / insomma, avevo un po' recuperato poi, siccome ero abbastanza brava, mi avevano fatta passare nella classe coi miei coetanei, e proprio alle medie, ho cominciato a fare delle vacanze studio, in Inghilterra. L'ho fatto dalla seconda media fino alla seconda, terza liceo, due, tre settimane all'anno. E lì, ho imparato bene l'inglese... molto poco a scuola, diciamo che poi, quando ho cominciato a parlarlo un po' bene, ho perso completamente l'interesse per i corsi di lingua a scuola che mi sembravano completamente inefficaci, insomma. Però, mi sono appassionata, sono sempre stata orgogliosa del fatto di parlare bene l'inglese e tutto. Invece, il francese, al liceo, non l'ho più fatto. Ho solo fatto tre anni alle scuole medie, e basta. Però, ho continuato a sentirlo, a frequentarlo perché / appunto essendo di Torino, siamo vicini alla Francia, alla Svizzera, per cui anche coi miei in vacanza capitava la Corsica, insomma. Diciamo che non è che parlassi francese però potevo / ordinare al ristorante, comprarmi le magliette in vacanza (RIDENDO) insomma / questo / è / sì, questo per quanto riguarda le lingue, poi appunto [...].

indiquant l'appartenance socio-professionnelle de ses deux parents (enseignant et employée de bureau). Si elle retient un héritage de son enfance, c'est bien l'amour des voyages ; c'est quelque chose qu'elle dit vouloir « reproduire [à son tour] quand [elle] aura[sa propre] famille ». L'anglais et le français – langues qu'elle continuera à mettre en opposition tout au long de l'entretien – sont clairement associés à chacun de ses deux parents. Selon le choix d'une destination anglophone ou francophone pour leurs vacances, sa mère ou son père prenaient à tour de rôle la place de médiateur linguistique pour la famille.

A partir de ce constat, Anna exposera les germes de sa « passion » pour les langues étrangères en trois temps : ses critères de sélection, sa facilité à les apprendre et à les cumuler, ses premiers pas à l'étranger. Si elle avait commencé par choisir le français plutôt que l'anglais, c'est que « l'anglais première langue n'était pas encore obligatoire en Italie ». Son père (qui tenait beaucoup à la forme physique de sa fille) avait insisté pour qu'elle privilégie les classes de français dont l'horaire était compatible avec le cours hebdomadaire de gymnastique (séquence 6). L'apprentissage précoce du français résulte donc d'une stratégie de distinction puisque l'anglais, Anna l'aurait appris de toute manière durant le reste de sa scolarité : le français, « c'était plus rare ». Contrairement aux appréhensions de ses parents – craignant qu'un cumul de deux langues étrangères ne charge trop son entrée au secondaire – la jeune fille démontrera vite qu'elle est « douée » en rattrapant facilement son retard en anglais. En été, elle commencera tôt à se rendre en Angleterre pour des séjours en immersion, ce qui aura comme conséquence qu'elle s'ennuie, de retour en Italie, en classe de langue.

A Fribourg, son français – qui en était resté au stade d'une « commande au restaurant » – évoluera vite grâce à sa pratique quotidienne (dans le cadre d'une collocation avec des francophones ou dans des échanges d'usage en ville), (séquence 7). Sa passion de toujours pour les arts de la scène conduira la jeune fille à intégrer la troupe de théâtre universitaire francophone, composée en majorité de francophiles non natifs en français: des étudiants de mobilité étrangers, Suisses allemands ou Tessinois – ne pouvant pas rentrer le week-end dans leurs foyers respectifs – pour lesquels les amis du théâtre constituent une « famille » de « substitution ».

Cette expérience lui permettra de dépasser sa peur de la « faute » en français :

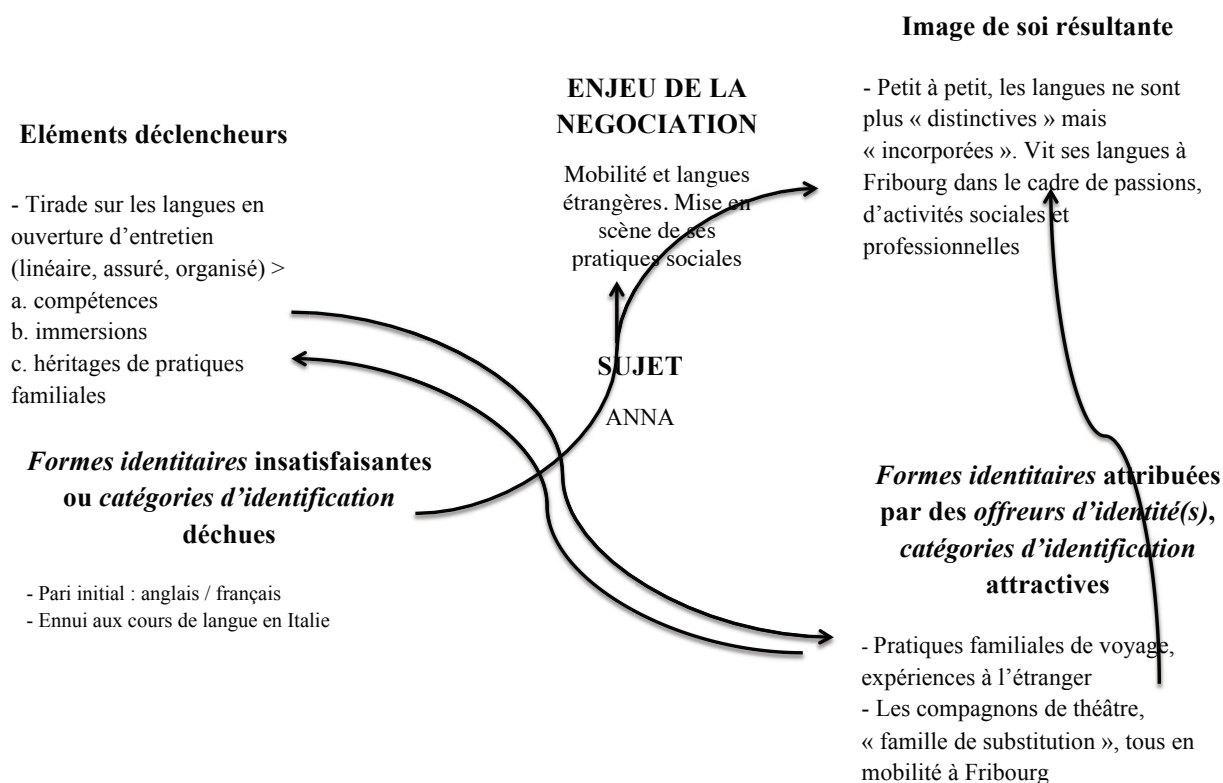
Moi, ma préoccupation, c'était pas tant celle d'avoir un accent, parce que je me suis rendu compte que je l'aurais de toute façon, je ne pouvais pas faire autrement. Mais c'était d'être compréhensible. C'est quelque chose que j'avais vraiment à cœur parce qu'à la fin, le théâtre comme toutes les formes d'art, c'est de la communication. Si tu n'arrives pas à communiquer ton texte, tu n'as pas atteint le but de // de ce que tu es en train de faire. Donc, j'ai demandé de me corriger la prononciation, de m'aider en ça (séquence 7).¹³³

De l'apprentissage scolaire à la commande au restaurant, de la commande au restaurant à la communication avec le natif, Anna finit par transmettre à des spectateurs francophones une œuvre issue de leurs grands classiques. Au théâtre, on ne récite pas un texte, on le digère ; on fait vivre un personnage par son corps tout entier, de la posture au regard, de l'expression faciale à la voix. C'est donc en poursuivant ses aspirations artistiques durant l'expérience de mobilité qu'Anna *incorporera* littéralement ce français qu'elle avait délaissé durant sa scolarité.

En prenant Fribourg plutôt que Paris (séquence 3) – « la Sorbonne, [ce] grand nom ! » – pour effectuer son échange, elle partira pour l'une des rares villes européennes où le latin est encore enseigné à large échelle dans les lycées (séquence 12). Le pouvoir distinctif de cette langue s'en verra démultiplié puisque – contrairement à ce qui se passe en Italie où les élèves l'apprennent par obligation – les classes de langues anciennes sont constituées de « la crème de la crème » (lui a-t-on dit) à Fribourg¹³⁴. *Incorporées* dans des rôles touchant à sa vie sociale et professionnelle, les langues d'Anna seront le gage de son insertion à l'étranger.

¹³³ Io, la mia preoccupazione, non era tanto di non avere accento, perché mi sono resa conto che tanto quello c'è l'avrei avuto comunque, non potevo fare altro. Ma di essere comprensibile. Questo è una cosa che avevo veramente a cuore perché alla fine, il teatro, come ogni forma di arte, è comunicazione. E se tu non riesci a comunicare il tuo testo, hai fallito lo scopo del // di quello che stai facendo. Perciù, ho chiesto molto anche di correggermi la pronuncia, di aiutarmi in questo.

¹³⁴ Comparativement à ce qui se produit en Italie ou dans d'autres pays de l'UE, les candidats à la maturité sont peu nombreux en Suisse, même si en augmentation, voir chapitre 2.2.4.



4.4.8.2. Mobilité(s)

Et donc / ville adorée, amis, tranquille, aucune idée de partir loin / même dans ce contexte dans lequel souvent mes contemporains parlaient de / « moi je m'en vais, à Turin, il n'y a rien, je vais au dehors ». Et moi, par contre, j'étais vraiment tranquille, j'étais super bien. Et / j'ai commencé le master, toujours en lettres classiques à Fribourg, non // Fribourg / tu vois ? Je confonds / à Turin ! Et puis, en fait, la possibilité s'est présentée de faire un Erasmus. Et moi, je ne voulais pas le faire, j'étais terrorisée, je disais : « Mais à quoi ça va me servir ? Moi je suis bien, je suis tranquille, dans ma maison, hein ? ». En fait, je n'avais pas une grande motivation, et puis même si ça peut sembler étrange, je suis quelqu'un de terrorisé des choses nouvelles, en fait / l'idée de me retrouver au milieu de plein de gens que je ne connais pas, toute seule, enfin / j'avais // et là, ça a été ma première grande chance, c'était d'avoir mon fiancé à côté de moi / parce que lui, il avait dû renoncer, quand il faisait lui-même l'université, à faire un Erasmus / parce que sa fiancée, en fait, l'avait menacé que s'il partait, il ne l'aurait plus retrouvée au retour. Lui, au contraire, il m'a vraiment donné envie, il m'a presque contrainte à faire cette demande d'Erasmus, parce qu'il savait que ça m'aurait // que ça m'aurait /// (FOND EN LARMES) [...] Et donc j'ai fait cette demande. A l'aide /// (SE REMET A PLEURER). J'ai fait cette demande pour lettres classiques. Il n'y avait pas beaucoup de possibilités de destinations, il y avait Thessalonique en Grèce, mais c'était très loin [...], il y avait Paris, La Sorbonne, tu sais, grand nom « magnifique, je vais faire mon Erasmus à Paris ! », et puis y avait Fribourg (séquence 3).¹³⁵

¹³⁵ E quindi / città amatissima, amici, tranquilla, nessuna idea di andare via / anche in un contesto in cui spesso i miei coetanei parlavano di / « vado via, a Torino non c'è niente, vado fuori ». E io, invece, ero proprio tranquilla, stavo benissimo. E / ho cominciato il master, sempre in lettere classiche a Friburgo // e sì, a Friburgo, a // vedi ? ormai mi confondo / a Torino ! E poi, insomma, si è presentata questa opportunità di fare un *Erasmus*. Che io non volevo fare, io ero terrorizzata, dicevo: « Ma cosa mi serve ? Io sono qua tranquilla, a casa mia, eh ? ». Insomma, non avevo una forte motivazione, e poi, anche se non può sembrare, io sono una terrorizzata dalle cose nuove, cioè / l'idea di trovarmi in mezzo ad un sacco di gente che non conosco, da sola, insomma / avevo // e qui, è cominciata la

L'idée d'un cocon sécurisant retentit comme un martèlement, aussi bien dans un monologue intérieur situé dans le passé « je disais : « Mais à quoi ça va me servir ? Moi je suis bien, je suis tranquille, dans ma maison, hein ? » », que dans un commentaire sur un soi qui n'est plus « et moi par contre, j'étais vraiment tranquille, j'étais super bien » – préparant la rupture engendrée par la décision du départ. « Cette demande », mise à distance à deux reprises par un article démonstratif, Anna en attribue la responsabilité à son fiancé ou au rendez-vous qu'il avait lui-même manqué avec *Erasmus*, quelques années plus tôt.

A Pâques, Anna est retournée dans sa ville natale pour les vacances et elle « s'est rendu compte » « que tout le monde [lui] demandait si [elle] voulait rester là-bas [en Suisse] » (séquence 5):

[...] Et je me suis rendu compte que, dans le fond, oui. C'était étrange. Et donc, d'un jour à l'autre, je me suis rendu compte que ça m'aurait fait plaisir de rester. Et pas / en réalité / il y a deux aspects par rapport à cette volonté de rester. Une chose, c'est justement le fait que l'endroit me plaisait et tout / je me sentais bien / et puis, il y a aussi le fait que / avec la formation que j'ai / et moi, j'ai toujours voulu être une enseignante, mais en Italie, les perspectives étaient / assez grises. Le monde de l'école est très fermé, pour un jeune diplômé, c'est / presque impossible d'avoir un poste / des années et des années de précarité nous attendent, de contrats renouvelés tous les six mois, c'est très difficile. Et c'était une réalité que je connaissais d'assez près puisque mon papa est enseignant / et je me suis rendu compte, justement, durant ces mois d'Erasmus et que / d'une certaine manière / même si je n'en étais pas vraiment consciente, quand j'étais en Italie, cette perspective de ce futur / difficile / dans lequel même si un jour j'avais réussi à entrer dans une école, ça aurait été tout de même difficile / que je n'aurais pas / j'aurais eu du mal à trouver un poste / stable ou dans lequel je me serais sentie bien / je me suis rendu compte à un certain moment que ça, ça influençait beaucoup ma vie, que ça m'enlevait, tu sais, cette lumière que l'on devrait avoir dans les yeux quand on est jeune et qu'on regarde vers son futur. Moi, au lieu de voir le futur comme une possibilité, comme des choix, comment dire, de nombreux sentiers possibles à explorer, entre lesquels choisir, moi je me voyais une voie toute tracée / qui en plus était aussi /

Al : Difficile /

A : Difficile et / un peu grise. Et parlant justement avec des étudiants ici, je me suis rendu compte de l'attitude complètement différente que ces étudiants ont par rapport à moi et à mes amis de Turin. C'était des étudiants qui pouvaient se permettre de dire : « Ah, moi je pars deux mois, je fais un stage là-bas, puis pendant un an, je m'arrête et je vais travailler à Londres, parce que je veux faire une expérience, je veux apprendre / ». En fait, ils m'ont donné un sens de liberté, ce sont des jeunes qui peuvent se permettre d'être libres, et ça, ça m'a vraiment fait un déclic, et donc, à peine rentrée à Fribourg, j'ai couru voir comment ça fonctionnait pour les inscriptions (séquence 5).¹³⁶

mia prima fortuna, era di avere il mio fidanzato al mio fianco / perché lui, che aveva dovuto rinunciare, a suo tempo quando faceva l'Università, a fare l'*Erasmus* / perché la sua fidanzata, insomma, l'aveva minacciato che se partiva non l'avrebbe ritrovata al ritorno. Lui, invece, mi ha proprio invogliata, mi ha quasi costretta a fare questa domanda per l'*Erasmus*, perché sapeva che mi avrebbe // che mi avrebbe // (PIANGE) [...] E quindi ho fatto questa domanda. Aiuto /// (PIANGE DI NUOVO). Ho fatto questa domanda per le lettere classiche. Non c'erano molte possibilità di destinazione, c'era Tessalonica, in Grecia, però era molto lontano [...] c'era Parigi La Sorbona, sai, grande nome, « magnifico, vado a fare l'*Erasmus* a Parigi ! », e poi c'era Friburgo.

¹³⁶ A: [...] E mi sono accorta che, in fondo, sì. E stato strano. E quindi, da un giorno all'altro, mi sono accorta che mi avrebbe fatto piacere restare. E non è / in realtà / ci sono due aspetti rispetto alla mia volontà di restare. Una cosa, è appunto il fatto che mi piaceva il posto e tutto / mi trovavo bene / e poi, c'è anche il fatto che / con la formazione che ho / e io ho sempre voluto essere un'insegnante, ma in Italia, le prospettive erano / abbastanza grigie. Il mondo della scuola è molto chiuso, per un giovane laureato è / quasi impossibile avere una cattedra / si prospettano anni e anni di

L'usage qu'Anna fait du verbe se rendre compte – « je me suis rendu compte » est répété cinq fois dans l'extrait reporté ci-dessus – montre que la jeune femme tient à présenter son désir d'immigration telle une prise de conscience ponctuelle. Elle prend appui sur deux groupes de voix qu'elle met en contraste : les jeunes diplômés italiens qui ne trouvent pas de travail (et dont elle avait précédemment ignoré les arguments en faveur du départ) et les étudiants suisses pour lesquels la mobilité va de soi, dans une revendication de « liberté » (séquence 5). En imitant ce second groupe d'actants guides – dans une enfilade de phrases en « je » – « ah, moi, je pars », « je fais », « je m'arrête », « parce que je vais », « parce que je veux faire », « je veux apprendre », elle prend position en faveur du second groupe: « Ça m'a vraiment fait un déclic ». Filant la métaphore de l'empressement, elle dit avoir « couru » au Service des immatriculations dès son retour à Fribourg.

Et c'est peut-être le fait d'être loin de la maison qui te donne un peu plus, comment dire, ce courage de te lancer dans les choses nouvelles. Parce que quand tu es dans ta maison, d'une certaine manière, tu es dans ce / tu entres dans une vie dans laquelle tu penses avoir moins de choix. Mais tu n'as pas moins de choix / parce qu'à Turin, je veux dire, une ville d'un million d'habitants, les opportunités, il y en a mille / mais il se crée aussi une sorte d'inertie. Donc toi, tu t'habitues à la vie que tu as, tu te sens bien / et tu as le regard moins ouvert sur ce qui t'entoure (séquence 5).¹³⁷

Avec la mobilité, l'image positive du cocon de bien-être se renverse pour devenir symbole d'« inertie ». Mais ce n'est pas la ville natale en elle-même qui est bloquante, c'est le fait que, blottie dans « [tes] habitu[des] tu entres [...] dans une vie dans laquelle tu penses avoir moins le choix ». La métaphore initiale du « cocon » prend sens dans ce basculement où se lisent les

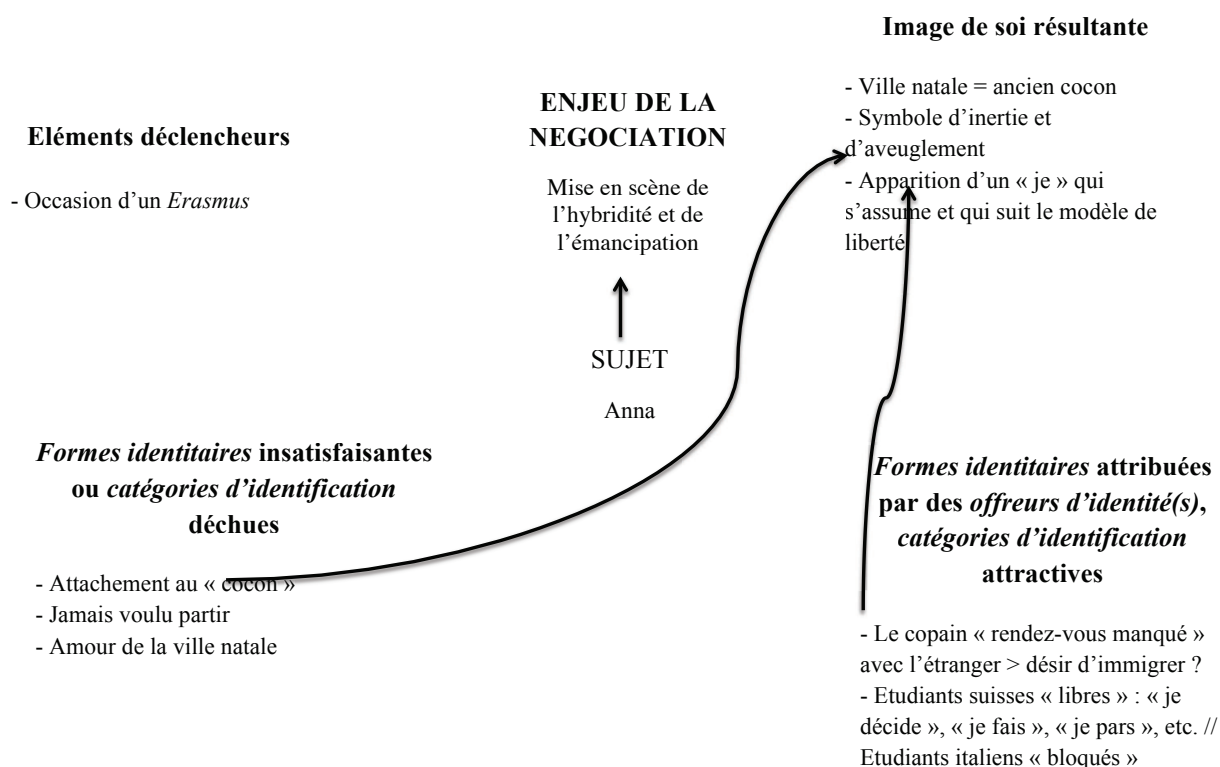
precariato di contratti rinnovati di 6 mesi in 6 mesi, è molto difficile. Ed era una realtà che conoscevo anche abbastanza da vicino perché mio papà è insegnante / e mi sono resa conto, proprio durante quei mesi di *Erasmus* / in qualche modo / anche se non ne ero completamente cosciente, quando ero in Italia, questa prospettiva di questo futuro / difficile / in cui anche se un giorno sarei riuscita ad entrare nella scuola sarebbe stata comunque dura / che non / avrei fatto difficoltà a trovare un posto / stabile o comunque dove avrei potuto sentirmi bene / mi sono resa conto ad un certo punto che questo influenzava moltissimo la mia vita, che mi toglieva, sai, quella luce che uno dovrebbe avere quando è giovane e guarda al futuro. Io, invece che vedere il futuro come una possibilità, come delle scelte, come dire, tanti sentieri possibili da esplorare tra cui scegliere, io mi vedevo come una strada unica segnata / che per di più era anche /

Al: Difficile

A: Difficile e / un po' grigia. E parlando proprio con degli studenti qua in Svizzera, mi son resa conto dell'attitudine completamente diversa che questi studenti avevano rispetto a me e ai miei amici a Torino. Erano studenti che si potevano permettere di dire: « Ah, io parto sei mesi, faccio uno stage là, poi per un anno mi fermo e vado a lavorare a Londra perché voglio fare un'esperienza voglio imparare / ». Cioè, mi ha dato un senso di libertà, sono giovani che possono permettersi di essere liberi, e questo, proprio, che mi ha fatto il *declic*, e quindi, appena arrivata a Friburgo, sono corsa subito all'Uni per vedere come funziona per le iscrizioni.

¹³⁷ Ed è anche magari il fatto di essere lontano da casa, ti dà anche un po' più di, come dire, quel coraggio di buttarti nelle cose nuove. Perché quando sei a casa tua, in qualche modo, sei in questo / entri in una vita in cui ti sembra di avere meno scelte. Ma non hai meno scelte / perché a Torino, voglio dire, una città di un milione di abitanti, sono mille le opportunità // però si crea una sorta d'inerzia. Per cui tu ti abitui alla vita che hai, stai bene / e hai lo sguardo meno aperto su quello che c'è intorno.

acquis de l'expérience (capacité à bouger et à se bouger, faire des choses, prendre des initiatives, rencontrer des gens, apprendre une nouvelle langue, etc.). Progressivement, les actants qui parlaient pour elle (son fiancé, « tout le monde » dans son réseau social, les camarades diplômés en Italie et les étudiants suisses) disparaissent au profit d'un « je » qui s'assume.



4.4.8.3. Sédentarisation(s)

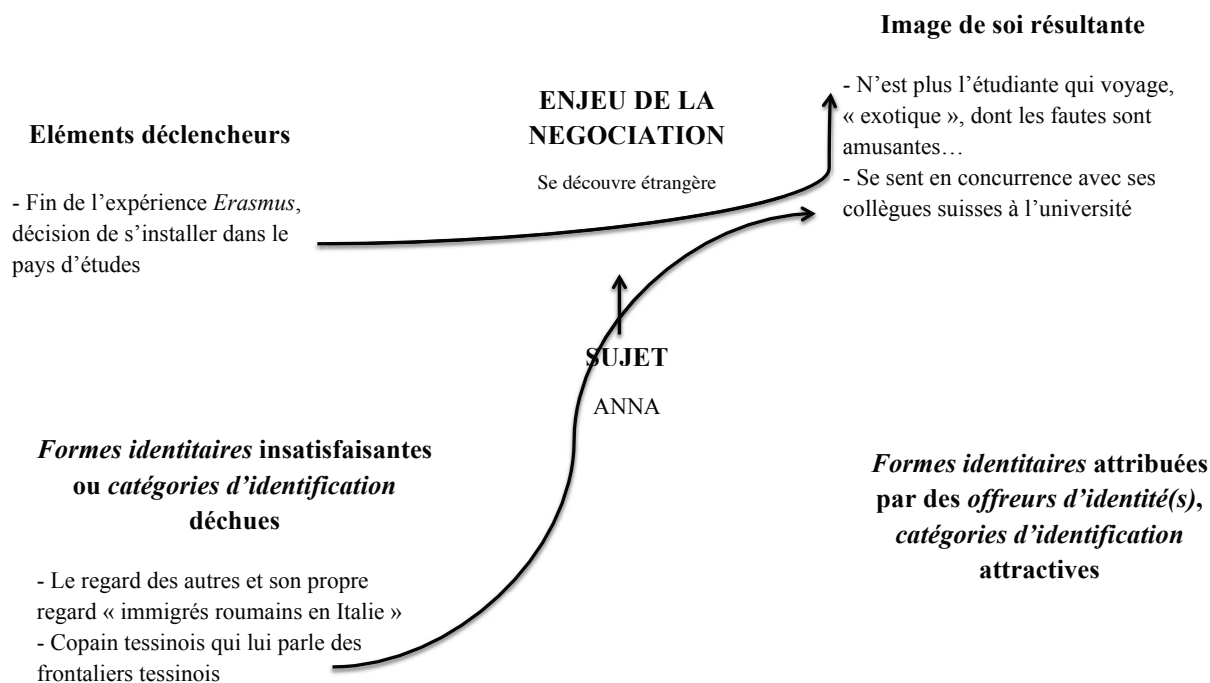
Ça, c'est ma manière de raisonner qui est peut être, d'une certaine manière / due à une difficulté de / qui peut être, dans une certaine mesure, due à ma difficulté de // d'être étrangère /// ici. Parce que moi, j'ai eu un peu / le moment de la prise de conscience d'être vraiment une expatriée, quand j'ai fini mon Erasmus. Parce que quand j'étais étudiante Erasmus et je me présentais à des étudiants suisses comme l'étudiante Erasmus, j'étais / exotique, j'étais : « Chouette, cette étudiante qui voyage, ah ah ah, qu'elles sont sympa ces petites fautes de français ». Il y a eu un changement / d'attitude des autres, mais aussi de moi, parce que soudain on était / j'étais plus / comment dire / un élément extérieur mais qui ne perturbe pas / leur / normalité / mais j'entrais directement dans leur réseau, leur structure sociale et tout. Donc là, il y a eu « Ok. Je suis une immigrée /// comme ceux qu'il y a en Italie, comme / je ne sais pas moi, une famille roumaine qui arrive en Italie. Je suis pareille (séquence 16).¹³⁸

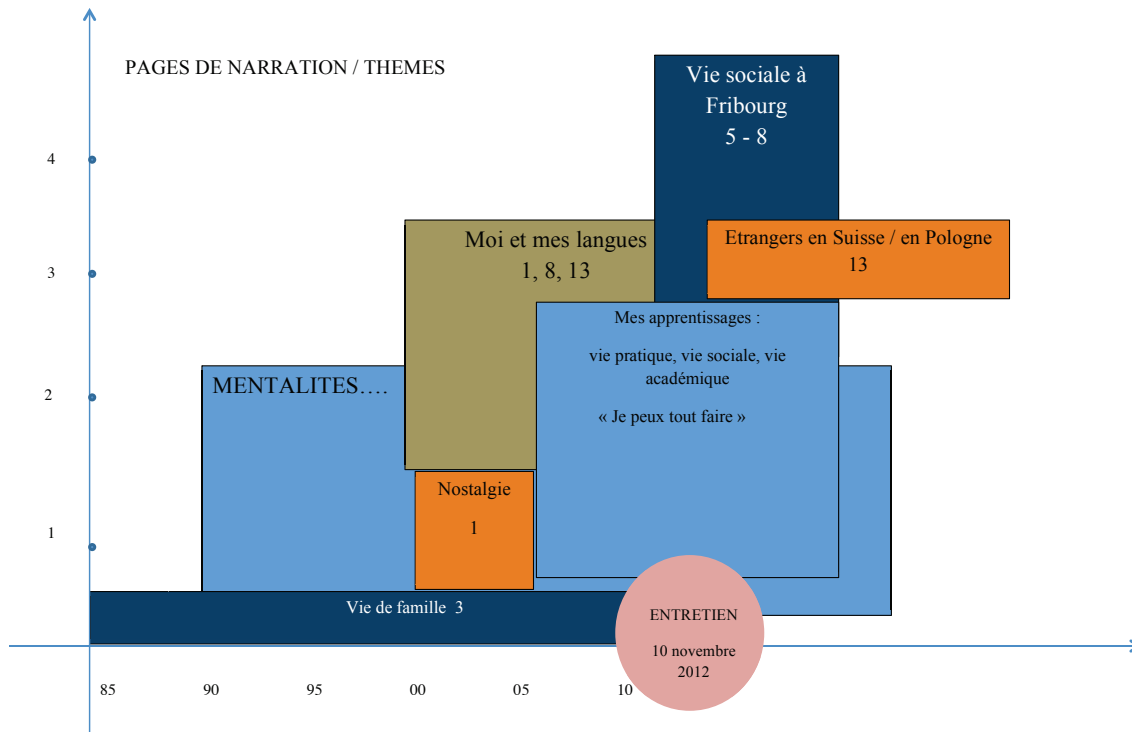
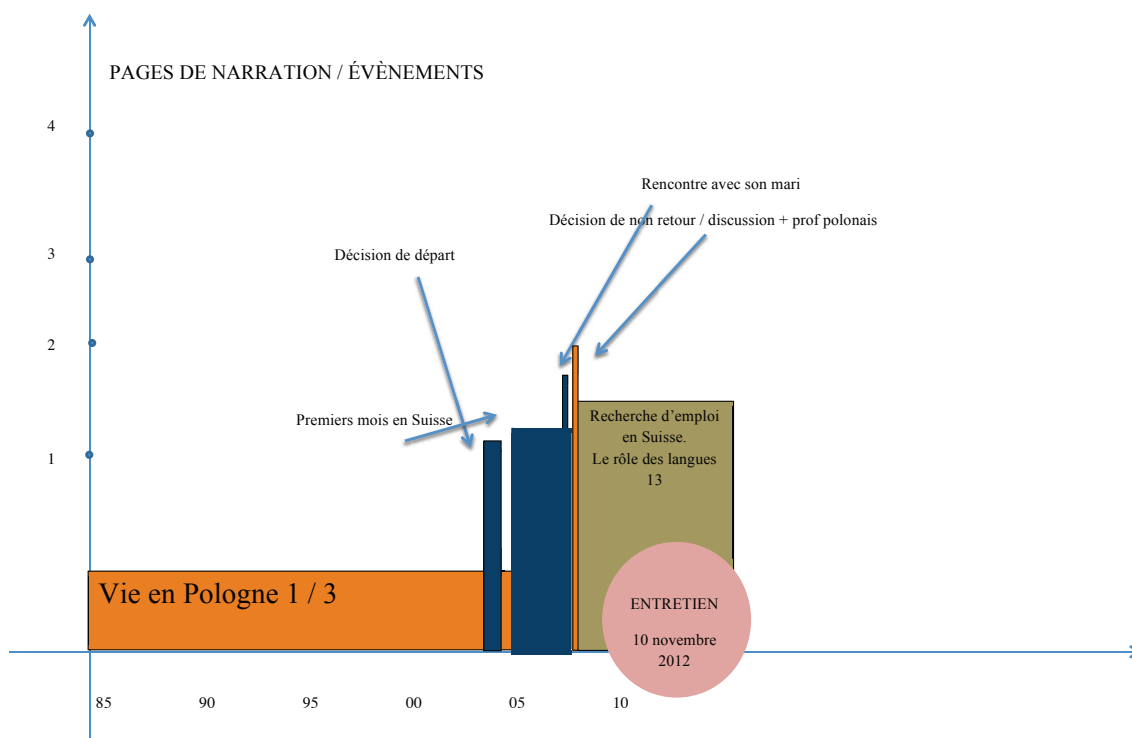
Anna décrit ici le moment où elle est passée de l'« étudiante qui voyage » – bénéficiant d'un halo d'« exoti[sm]e », dont on tolère les « petites fautes de français » parce qu'elle n'est que de passage – à l'« étrangère » prétendant à une place dans son pays d'études. Ce basculement s'opère dans le regard des autres – des étudiants suisses dont elle intègre le cercle – mais surtout dans son propre regard puisqu'elle lâche, à ce stade, toutes les représentations positives de la mobilité qu'elle s'était attribuées pour s'inclure dans celle des « immigré[s] » économiques.

Trois lignes thématiques sont repérables dans le récit d'Anna. Le schéma consacré aux langues met en scène une narratrice en confiance, proposant l'histoire de ses apprentissages linguistiques en termes de *pratiques distinctives héritées*, qu'elle fait fructifier, dont elle recueille aujourd'hui les acquis en termes de diplômes et de perspectives professionnelles. L'assurance dont elle fait preuve en évoquant rôles, statuts, valeurs attribuées à tel ou tel parler s'explique par le fait qu'il s'agit d'un positionnement qu'elle partage avec tout un clan – familial et social. Dans l'exposition de ses *mobilités*, par contraste, le discours patine, elle ne prend pas en charge son départ sans s'armer de la voix des autres. Elle cherche de nouveaux modèles légitimant la décision qu'elle a prise de quitter une place confortable dans son pays d'origine, pour en prendre une autre – dont la légitimité reste encore à prouver – dans le pays qu'elle et son compagnon ont choisi pour leur avenir. Mais c'est également dans cette phase centrale de son récit de vie, que le « je » s'émancipe, aussi bien des voix rassurantes du clan que des voix qui – se superposant à la

¹³⁸ Questo è il mio modo di ragionare che può essere, in qualche misura / dovuto a una difficoltà del / dell'essere straniera /// qui. Perché io, ho avuto un po' / il momento di presa di coscienza dell'essere veramente un'espatriata, quando è finito il mio Erasmus. Perché quando ero studentessa Erasmus, e mi presentavo a degli studenti svizzeri come la studentessa Erasmus, ero / esotica, ero « che bello, la studentessa che viaggia, ah ah ah, che simpatici sti errorini di francese ». Poi c'è stato un cambiamento / di atteggiamento degli altri, ma anche mio, perché di colpo eravamo / non ero più / come dire / un elemento estraneo che però non perturba / la loro / normalità / ma che entrava direttamente dentro la loro rete, la loro struttura sociale e tutto. Per cui lì, c'è stato: « Ok. Io sono un'immigrata /// come quelli che / ci sono in Italia, come / che ne so, una famiglia rumena che arriva in Italia. Io sono uguale ».

sienne – paraissaient décider pour elle. Dans *sédentarisation(s)*, enfin, la narratrice fait ses comptes avec toutes les catégories d'étrangeté mises en scène dans son récit, et finit par dire sa « difficulté [à] être [elle-même] étrangère » en Suisse.





4.4.9. Le récit de Kasia

Données biographiques

Kasia, étudiante en chimie, a vécu en Pologne jusqu'à l'âge de 21 ans. Fille d'une jardinière et d'un chauffeur de taxi, elle ne s'était éloignée de son pays que pour de courtes vacances jusqu'au jour où l'un de ses professeurs la désigna pour partir en Suisse « à la place d'un autre » pendant six mois (séquence 1). Ce professeur, qui la suivait pour son master, envoyait par tradition ses meilleurs étudiants à un collègue fribourgeois dans le cadre d'un échange *Erasmus*, et la personne qui aurait dû y aller avait renoncé au dernier moment.

Kasia partit donc pour un pays dont elle n'avait entendu parler que dans un téléfilm et dont elle ne connaissait aucune des langues nationales. Etre accueillie dans le milieu international des scientifiques parlant l'anglais la réconforta rapidement. Elle y trouvait le soutien dont elle avait besoin et n'eut pas l'impression de côtoyer des « Fribourgeois » durant les premiers mois. A mi-séjour, elle rencontra Mohamed, Marocain, étudiant en informatique, et se fiança. Elle fit une demande pour devenir étudiante régulière en doctorat à Fribourg et, devenue résidente suite à l'extension des Accords sur la libre circulation des personnes à la Pologne (ALCP), elle s'y maria. Elle enseigne aujourd'hui la chimie et d'autres branches dans une école internationale de la région.

Nous avons rencontré Kasia via Mohamed qui avait participé à une enquête que nous avons menée en 2008 sur les étudiants étrangers de longue durée à Fribourg. Elle nous accueillit le 10 novembre 2012 dans leur appartement. L'entretien s'est déroulé en anglais, les citations sont le fruit de notre traduction.

Analyse du schéma de vitesses événements et thèmes

Chez Kasia, comme chez Wiebke, le récit de vie s'est constitué avec peine car la narratrice s'attendait à être plus dirigée. De sa vie avant l'arrivée, elle ne donnera que des données très factuelles (représentées par un bloc de moins d'une demi page de transcription, séquences 1 et 3). Le récit commence dès l'arrivée en Suisse, mais se concentre sur quelques épisodes comme la décision du départ (séquence 1), l'arrivée et les premiers mois (séquences 5 et 8), la rencontre de son mari (séquence 10), la décision de non-retour et la recherche d'emploi dans le pays d'études (séquences 9). Les thèmes, représentés dans le second schéma, sont en cohérence avec les événements du premier.

4.4.9.1. *L'éclatement de la « bulle »*

A son arrivée à Fribourg, un étudiant polonais venant de sa ville natale attendait Kasia à l'arrêt de bus. Il l'accompagna dans la chambre que son professeur fribourgeois avait réservée à son attention, « tout avait été organisé pour [elle] » (séquence 5). Durant les premiers mois, ses collègues du laboratoire se relayèrent pour l'aider dans l'organisation du quotidien ou dans des

démarches administratives. Les communications se faisaient en anglais, Kasia n'avait aucune raison de sortir de cet « environnement isolé » où toute difficulté était aplanie (séquence 8). En parlant de cette phase d'atterrissage, la description qu'elle fait de Fribourg est hautement stéréotypée : une « petite ville » « mignonne » où « les gens sont gentils » où la « nature est belle » et où « tout est propre ».

La séparation de ses parents fut difficile, Kasia n'avait jamais voyagé sans eux – hormis de courts séjours à Budapest et à Rome (séquence 7). Elle dit, amusée, que les seules représentations qu'elle avait de la Suisse à son arrivée lui venaient d'un feuilleton à l'eau de rose datant de son adolescence, mettant en scène un jeune expatrié polonais employé dans une maison pharmaceutique helvétique (séquence 5). En rentrant en Pologne, cet homme parlait de la Suisse comme d'un « lieu inatteignable », « comme s'il revenait de l'univers ». Elle n'aurait jamais imaginé, à l'époque du feuilleton, « être à sa place, aller en Suisse pour étudier ».

En rentrant de ses vacances de Noël, Kasia rencontra Mohamed durant une soirée où ni lui ni elle n'avaient été vraiment invités (séquences 5 et 7). Elle reçut le lendemain un *email* du jeune homme qui s'efforçait d'écrire en anglais mais, pour déchiffrer ce message, elle dut prendre en main un dictionnaire de français. C'est avec Mohamed qu'elle « goûta » Fribourg, en l'insérant dans le cercle social d'étudiants africains, latinos ou asiatiques, connus lorsqu'il habitait chez les Pères Augustins (séquence 10) ¹³⁹. C'est en référence à ce *bond hors de la bulle* que se déploient les apprentissages de sa mobilité (séquence 7), « payer les factures », gérer l'administratif lié aux permis de séjour, « apprendre à vivre seule ». Kasia met en relief les acquis du séjour en termes de « confiance en soi » – « je peux dorénavant décider pour moi-même » – d'autonomie aussi bien physique qu'émotionnelle – « je peux tout faire et aller partout maintenant ! » – plutôt qu'en termes de réussite académique. Les traits stéréotypés qui caractérisaient, jusque-là, sa ville d'études – rendant celle-ci interchangeable avec n'importe quelle autre petite ville suisse – sont abandonnés au profit de réflexions où elle lit son propre changement dans ce « monde » qu'elle met en scène (séquence 13):

¹³⁹ Le foyer des Pères Augustins de Fribourg – situé dans l'ancien Couvent des Augustins – loge, traditionnellement, des étudiants étrangers, voir chapitre 2.2.

Le monde [ici] fonctionne, dans un sens comme j'aime / ce que je ne sentais pas en Pologne / comment les règles sont, les règles qui s'appliquent aux gens et que les gens respectent, ce que je ne sentais pas en Pologne. Donc, je sens que je suis au bon endroit / ça ne veut pas dire qu'en Pologne je ne suis pas au bon endroit mais / je n'ai pas eu l'impression de devoir spécialement m'adapter ici (séquence 13).¹⁴⁰

Du fait de sa mise en couple, ses représentations de la Suisse se colorent de valeurs affectives, « tu vis ici et tu aimes le pays, tu commences à penser que ce sera le pays pour le reste de tes jours, pas seulement pour les études ». Le pays lui-même s'anime d'observations plus concrètes et réalistes :

En Suisse, vous avez beaucoup d'étrangers. Je vois, quand on va en Pologne, que les gens regardent [Mohamed] dans la rue / ici, ça n'arrive pas. Si tu vas à Pérolles, et tu rencontres des Noirs, des Asiatiques, des Indiens, ça peut arriver en cinq minutes alors les gens ne regardent pas // car ils se croisent, ils ne te fixent pas (RIRES) comme en Pologne. En Pologne, ça arrive comme ça, je / donc c'est seulement en Pologne que je réalise qu'il ne ressemble pas à un Européen. Ici, je n'y pense pas (séquence 9).¹⁴¹

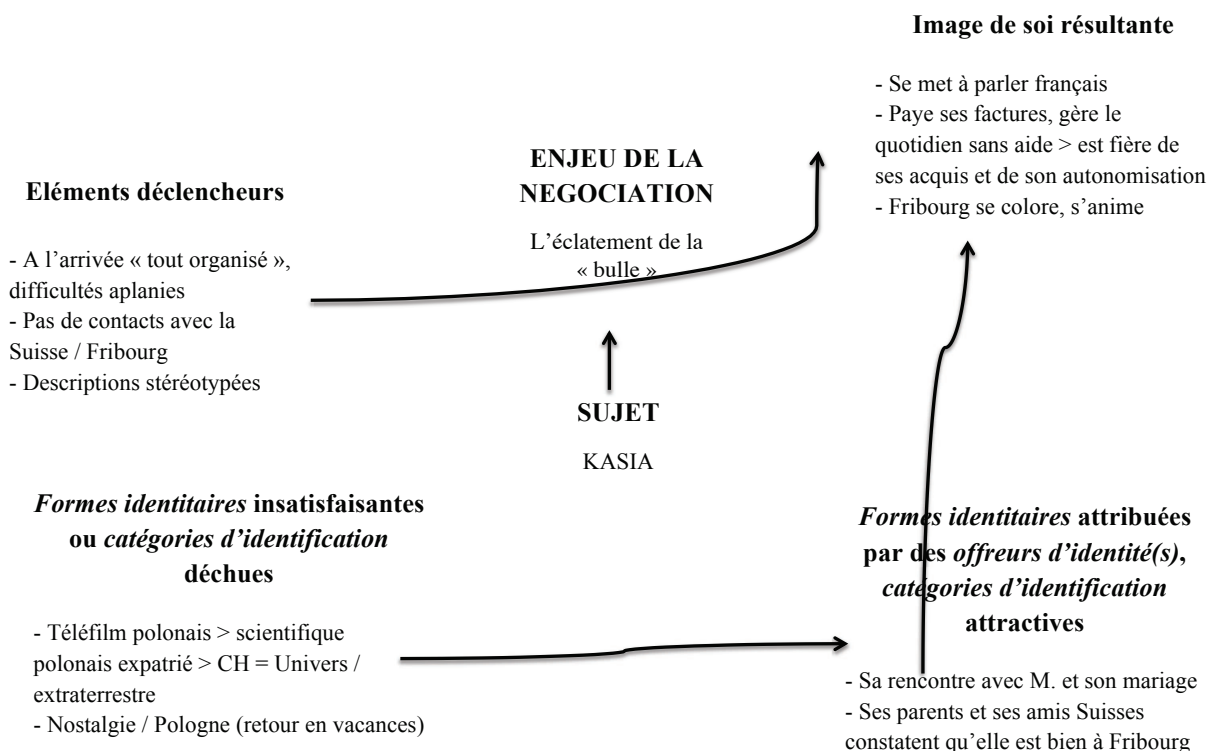
Cette description de Fribourg – par l'évocation de ses rues – a évolué si on la compare aux qualificatifs stéréotypés du récit d'atterrissage. La ville est faite des gens qui la sillonnent, dans leurs différences – ce qui la fait réfléchir au degré d'*étrangeté* de son mari, plus étranger dans le regard de ses concitoyens polonais (et dans le sien, par effet de ricochet, quand elle est en Pologne) qu'en Suisse.

C'est également en lien avec les amis de Mohamed – ce cercle d'étudiants étrangers *free movers* dont le séjour en Suisse n'est pas encadré institutionnellement – que Kasia décrit sa gestion des *langues* à Fribourg, en rapport à des *rôles* : elle se mit au français pour des « raisons sociales », afin de sortir de son cercle protégé de scientifiques anglophones pour intégrer celui de son futur mari et de ses amis francophones (séquence 8). Dès qu'elle s'en sentit capable, la chimiste cessa de donner ses cours à l'université en anglais (langue d'enseignement, pourtant, dans sa faculté), afin de s'adresser à ses étudiants dans leur langue maternelle. Elle dut, pour cela, « réapprendre la chimie en français » et découvrit avec satisfaction que « les étudiants en sciences ne sont pas

¹⁴⁰ The world is [here is] functioning in a way I like / which I did not feel in Poland / like the rules are, some rules are applied and people respect them, which I did not feel in Poland. So, I feel like I'm in the right place / it doesn't mean that in Poland I'm not in the right place but / I didn't think that I should adapt in a special way here.

¹⁴¹ In Switzerland, you have a lot of foreigners. I see, when we are going to Poland, that people look at Mohamed in the streets / here it does not happen. If you are going to Pérolles and you meet someone Black, Asiatic, Indian, and this can happen in 5 minutes, so people don't look // people look at each other because they pass each other, they don't stare at you (LAUGH), like in Poland. In Poland, it happens so, I / so, it's only in Poland that I realise that he does not look like an European. Here, I don't think about this.

aussi à l'aise en anglais qu'on le dit » (séquence 9). Ses langues ont donc été stratégiques dans l'éclatement de la « bulle » et dans son adaptation à Fribourg.



4.4.9.2. Arrêt de la mobilité : une double « déloyauté »

Sa rencontre avec Mohamed permettra à Kasia non seulement de s'émanciper de sa famille nucléaire, mais également d'un réseau académique polonais fonctionnant sur un système d'éternelle redevabilité (séquence 9):

K : C'était le contact de mon professeur parce qu'il m'a envoyée à l'étranger, il m'a donné la possibilité et je ne suis pas rentrée. Alors il m'a dit que j'étais déloyale [...] envers lui, que j'ai pris le projet et que je l'ai réalisé en Suisse et que je ne voulais pas revenir, et oui / comme si je le laissais tomber, je ne sais pas vraiment comment // alors il a interprété ça peut-être trop personnellement (RIRES). Mais c'était seulement son point de vue / oui [...]. Mais je vois, mes amis qui ont fini la chimie, leur doctorat en Suisse, ils étaient en train d'essayer de leur trouver une position dans une université polonaise quelque part, pas seulement à W. mais dans d'autres villes. En Pologne, ce qui compte c'est la loyauté, que tu fasses ton doctorat (ELLE TAPE SUR LA TABLE), que tu études quelque part, et seulement si les professeurs, et toute la communauté scientifique, voient que tu es loyale, peut-être ils peuvent te trouver une place / mais oui, la loyauté c'est avant, après tes compétences / ça ne devrait pas être comme ça.

A : Donc la science se fait à l'international ? [...]

K : Oui, je pense que c'est magnifique ! Ça fonctionne comme ça / oui / et c'est comme ça que ça devrait être / plus d'environnement international tu as, plus d'expérience / c'est ça qui est enrichissant. Il n'y a rien de mal à ça, et c'est ce qui fait bouger les sciences, c'est pas que je sois loyale avec mon professeur ou pas, ça n'a rien à voir avec les sciences (séquence 9).¹⁴²

Elle avait été « envoyée » en Suisse pour maintenir vive une collaboration amicale entre collègues, mais que l'élève ne réintègre pas son équipe n'avait pas été prévu par les acteurs polonais ; c'était considéré comme un manquement au contrat moral :

Et je me suis dit : « Oui, je suis peut-être déloyale mais d'un autre côté, si tu donnes à quelqu'un une meilleure opportunité, ne compte pas sur le fait qu'il va la laisser partir pour revenir à une moins bonne situation » (séquence 9).¹⁴³

Depuis la Suisse, Kasia met le doigt sur le paradoxe de pays qui, comme le sien, encourageraient l'internationalité de leurs cerveaux tout en faisant peser sur eux la dette du retour. Elle-même a évolué par rapport à cette « mentalité », en adoptant la perspective des internationalistes...

Mais en Suisse, la décision qu'elle a prise de s'établir l'exclut d'un second réseau de solidarités :

Si je voulais continuer ma carrière scientifique ça aurait été, parce que mon professeur [suisse] et d'autres professeurs ont des coopérations avec des universités américaines, par exemple. Mais le fait que je veuille rester en Suisse, je ne veux pas aller à l'étranger pour un post-doc, ça limite vraiment l'aide que je peux recevoir de ces gens. Ils pourraient m'aider pour ma carrière scientifique, pour des développements scientifiques, mais de switcher maintenant à l'industrie, c'est très dur et je dois le faire seule. Alors je regarde sur des Sites web d'entreprises pharmaceutiques ou chimiques, je regarde s'ils ont des postes. Ça c'est la manière dont je procède (séquence 9).¹⁴⁴

¹⁴² K: It was more the connection of my professor because he sent me abroad, he gave me this opportunity and I didn't come back. So, he told me I'm ungrateful [...] to him, that I took a project and I realised it in Switzerland, and I did not want to come back, and yes / like I let him down or, I don't know how /// so, he treated this maybe too personally (LAUGH). But it was only his point of view / yes [...] but I see this, that my friend who finished Chemistry, PHD in Switzerland, he was trying to find a position at the Polish university somewhere, not only in W. but in other cities. In Poland, what really counts, it is this loyalty, it means that you did your PHD (BANGS THE TABLE WITH HER HANDS) you where studying somewhere, and only if the professors and all these scientific people see that you are loyal, maybe they can find a place for you / but so, loyalty is first, and after your skills / which shouldn't be the case (LAUGH).

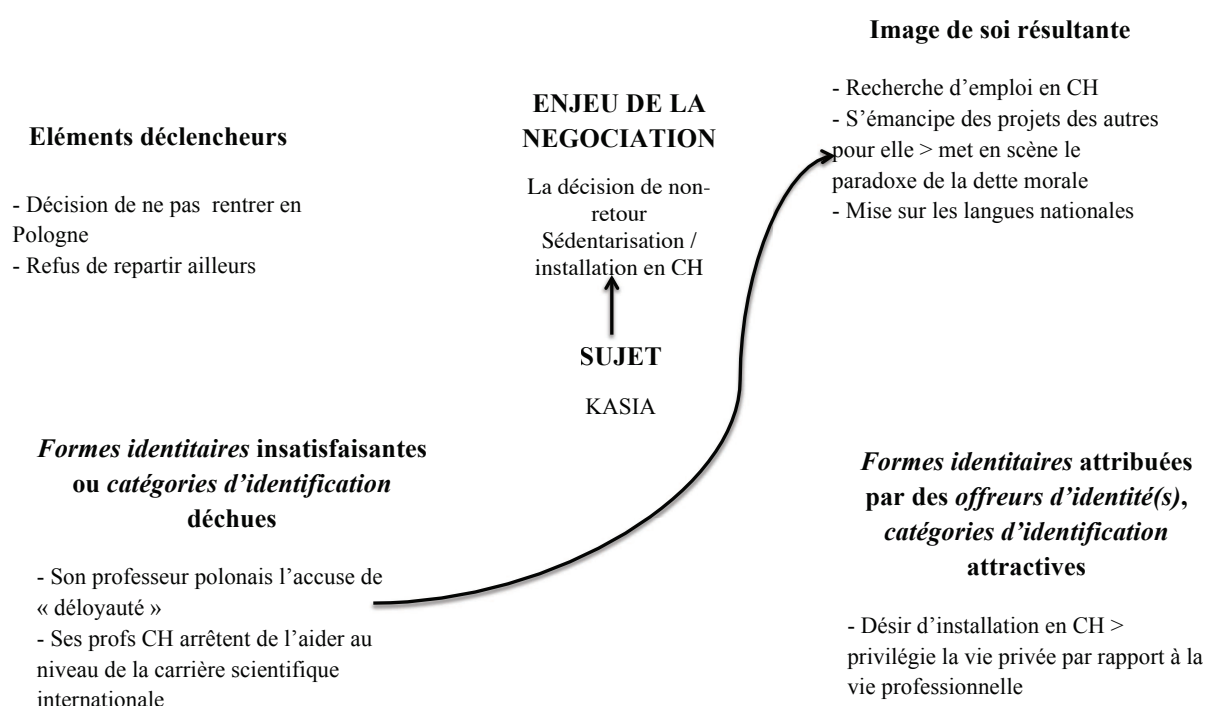
A: But what do you think about this internationality in Sciences ? [...]

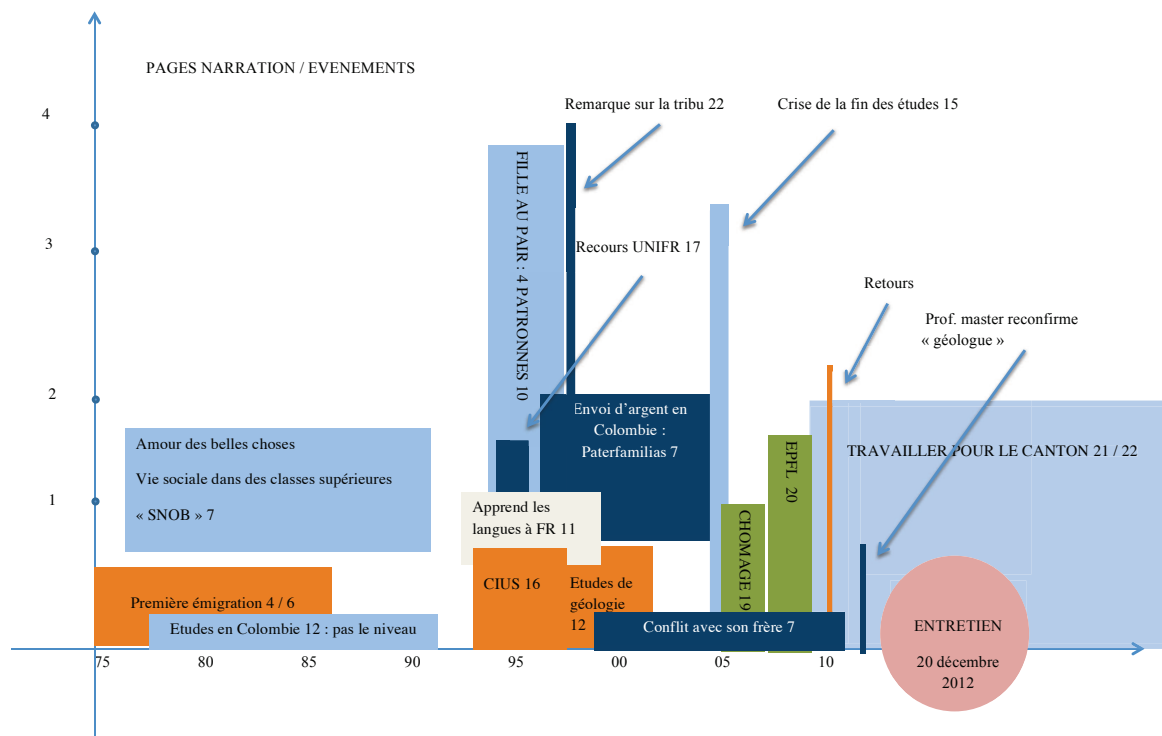
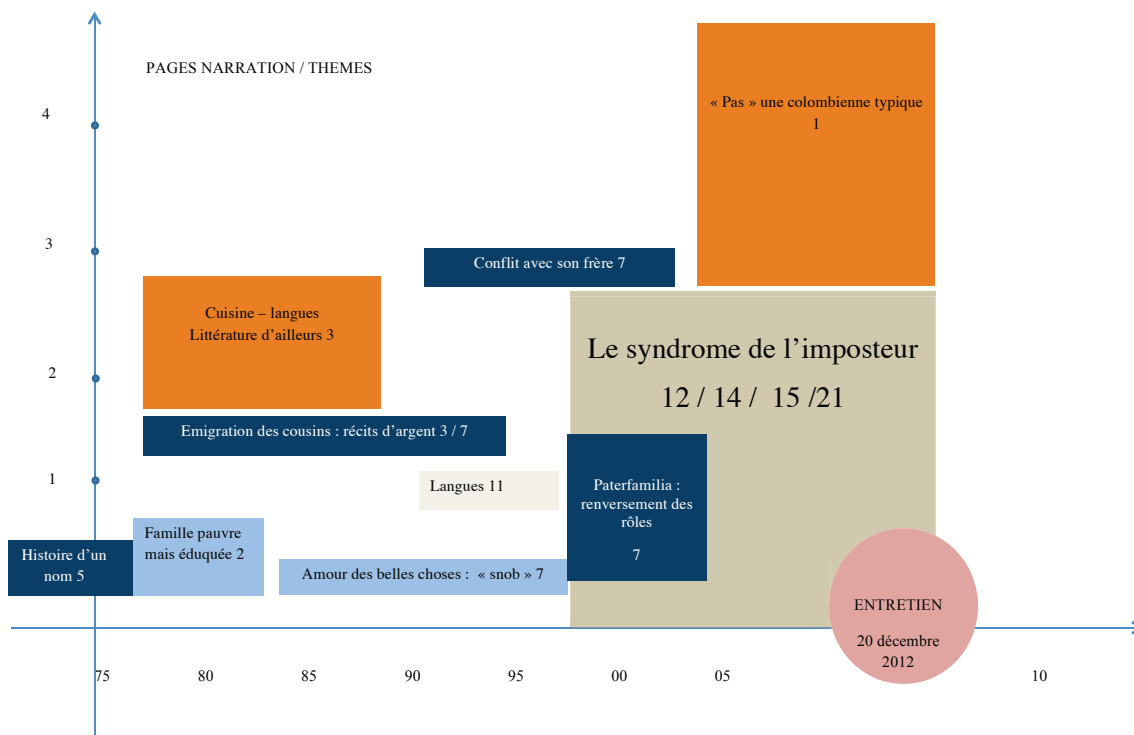
K: Yes, and I think that's how it should be. That more international environment you have, more experience, it's / It can be only enriching. That can't be anything bad about this, this is what makes Sciences to move, it is not that I'm loyal to my professor or not, this has nothing to do with Sciences.

¹⁴³ It made me think about this : « Yes, maybe I'm ungrateful but from another side, if you are giving someone better opportunity don't expect that he will leave it to come back to sort of worse place ».

¹⁴⁴ If I wanted to continue my scientific career, it could have been so, because my [Swiss] professor and other professors, they have cooperations with some universities in America for example. But the fact that I wanted to stay in Switzerland, I don't want to go abroad for a post-doc, it really limits the amount of help I can get from people. They could help me in scientific career, for some scientific development, but to switch now to industry it's quite hard and I need to do this on my own. So, I'm looking on the websites of pharmaceutical or chemical companies if they have some vacancies, this is how I'm doing this.

En clôture d'entretien, la narratrice propose une relecture de son expérience – et des attentes de ses commanditaires – à la lumière des découvertes faites durant son installation. On l'avait forcée à s'expatrier afin de propulser sa carrière. Elle avait atterri dans un milieu où tout s'organisait en vase-clos, de manière à ce qu'elle puisse à tout moment être re-propulsée dans l'orbite de la recherche internationale. Une rencontre, cependant, vint contrarier ce projet des autres pour elle et lui fit ressentir le besoin d'un nouvel ancrage. Ses « familles scientifiques » réagirent de deux manières, la première s'irrita de ne pas la voir revenir, la seconde s'inquiéta de ne pas pouvoir la relancer plus loin.





4.4.10. Le récit de Luisa

Données biographiques

Luisa, Colombienne, est arrivée en Suisse à l'âge de 18 ans en 1993, aidée par « l'ex-mari de [s]a tante ». Elle aurait voulu s'inscrire à l'université mais, pour des questions de permis et de reconnaissance de diplômes, elle dut attendre près de deux ans avant de pouvoir intégrer la faculté de géologie de l'Université de Fribourg. Après un master au Polytechnique de Lausanne, elle fut engagée au service cantonal des eaux du Canton du Tessin en tant qu'ingénieur.

Notre entretien eut lieu en italien 20 décembre 2012, dans un bar de Lugano au Tessin. Les citations sont le fruit de notre traduction. Nous l'avons rencontrée par l'intermédiaire d'une connaissance commune.

Analyse du schéma de vitesses événements et thèmes

Luisa, comme Anna, paraît avoir raconté son parcours de nombreuses fois – elle le dit, d'ailleurs, en fin de récit (séquence 26). Ce parcours se compose de longs épisodes fourmillant de détails, se développant sur plusieurs pages d'entretien (par exemple les expériences de fille au pair en Suisse et le portrait de ses patronnes séquence 10, la crise de la fin des études séquence 15 ou les retours en Colombie séquence 24). Il est parfois difficile de démêler les épisodes des thématiques qu'ils évoquent ; sur les graphiques, cela se traduit par quelques redondances.

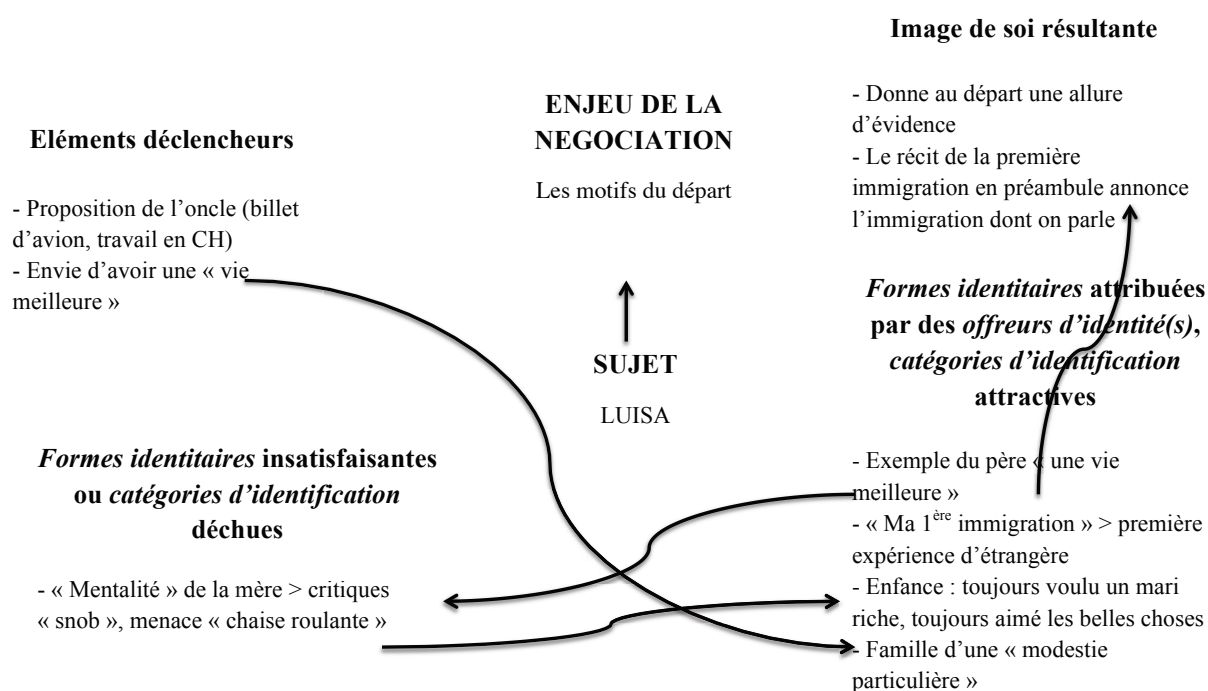
4.4.10.1. Les graines de mobilité

Le récit de mobilité de Luisa est lancé par l'évocation de sa « première émigration », du Sud au Nord de la Colombie, quand « [s]on père cherchait une vie plus facile » (séquence 4). Bien qu'elle ait été petite à l'époque du déménagement – et qu'elle ne soit revenue dans son village natal que peu de temps avant de partir pour la Suisse – elle se remémore, à cette occasion, ses « premières sensations d'étrangère ». Quand ses petites amies d'école venaient manger chez elle, par exemple, elle se voyait « étrangère » dans leur regard parce que sa mère servait « des haricots rouges » – « aliment de base dans le Nord ».

En posant cet épisode, Luisa constitue un précédent à « l'émigration » dont il sera question par la suite. Elle aussi, comme son père, partit « pour avoir une vie plus facile » et pose d'emblée son attrait pour « les produits de luxe » comme l'un des moteurs de sa mobilité : alors qu'une autre aurait acheté trois pulls de mauvaise qualité au marché, elle avait toujours préféré en avoir un seul, mais « en cachemire » et si elle ne mangeait de la viande qu'une fois par semaine, elle

prétendait recevoir un « bon steak saignant » (séquence 2 et 9). Quand elle disait, petite, vouloir se trouver « un mari riche », sa mère – qui l’avait élevée dans « la mentalité catholique de l’acceptation » – lui répondait qu’elle était « snob » et que les riches « finiss[ai]ent tous en chaise roulante » (séquence 15).

Ses parents étaient « modestes », mais d’une « modestie particulière » (séquence 2). « Grâce à des contacts avec des gens des classes supérieures », on parlait un beau langage chez elle et on avait « d’autres centres d’intérêts ». Durant son enfance, elle lisait des livres, appréciait particulièrement les « biographies » ou les « récits mythologiques » ; comme elle était « gourmande », elle « rêvait de ce que les gens mangent autour de la planète ». Ses cousins émigrés lui avaient parlé de leur vie en Amérique et leurs récits étaient « toujours des récits d’argent » (séquence 7). Quand « l’ex-mari de [s]a tante » proposa de payer son billet pour la Suisse, sa valise fut prête en quelques jours (séquence 8).



4.4.10.2. Colombienne en Suisse...

A l'occasion d'une escale à Paris, Luisa reconnut « la Tour Eiffel » (séquence 9). Elle ne s'y était pas préparée et ce symbole de l'Europe confirma sa sensation de s'être élancée dans un « rêve ». Ses premières impressions du « Pays d'Heidi », par contre, la déçurent : « Au lieu des chalets de montagne de [s]es livres », elle découvrit les « immeubles gris » des villes. Très vite, on lui trouva un emploi de fille au-pair, mais comme elle était « au noir » – venue avec un « visa de touriste » – elle n'eut pas toujours de chance avec ses employeurs. Une « patronne machiavélique », en particulier, « une Italienne mariée à un Africain » qui l'appelait « la bonne », lui faisait nettoyer sans gants avec de l'alcool sous prétexte que « les gens qui nettoient développent une résistance particulière à toutes les substances irritantes » (séquence 10).

Semblant suivre la trame d'un conte de fées, Luisa se dégagea de la précarité grâce à un mari suisse qui lui assurait « une vie de couple tranquille » (séquence 13). Les démarches pour son inscription à l'université furent rocambolesques, mais elle put compter sur le soutien du « fan club, *Luisa studia vai !* », composé de son nouvel entourage: une « amie bolivienne mariée à un Suisse », dont les enfants n'avaient pas étudié, finança son écolage; d'autres amis l'aidèrent à écrire un recours contre l'Université de Fribourg après le refus de son inscription; un « directeur d'école secondaire », qui « eut de la peine pour [elle,] écrivit une lettre pour [s]a défense » (séquences 13, 16 et 17).

Luisa ne s'épanche pas sur la période de ses études à Fribourg. Elle s'inscrivit en géologie « un peu par hasard » : c'était « la plus humaniste des disciplines scientifiques » et « géologie, ça sonnait un peu comme écologie, qui était à la mode en Colombie » (séquence 12). Mais au contact d'autres étudiants, le « sentiment de toute puissance » qui l'avait accompagnée durant les démarches d'entrée à l'université laissa place au doute: face aux Suisses, elle sentait que la formation secondaire reçue en Colombie n'était pas à la hauteur des exigences. Dans le discours des « Colombiens riches » ou « binationaux Suisse-Colombie », côtoyés durant ses cours de langue, elle découvrait « une autre Colombie », « une Colombie magnifique [et] facile » qu'elle ne connaissait pas (séquence 16). Pour s'expliquer son décalage des deux côtés, elle s'auto-diagnostiqua le « syndrome de l'imposteur », maladie psychique dédoublant corps et esprit, donnant la sensation d'exécuter des tâches en « mode pilote automatique ».

Voici comment elle se remémore la défense orale du travail de diplôme :

Ils se seraient rendu compte, ce jour-là // la honte de ma vie. Et moi, je continuais, j'avais, je répondais aux questions et je disais : « Voilà, ça se voit, ça se voit que je suis une nulle, ça se voit que je ne suis pas géologue, ça se voit » (séquence 15).¹⁴⁵

Un autre épisode renforça ce sentiment de décalage/dédoubllement. Un ami curieux lui demanda un jour : « Comment avez-vous décidé, dans ta réserve naturelle, que tu serais partie ? » (séquence 22). Bien qu'elle répondit, ironiquement sur le coup – « Ah, tu sais, on s'est tous mis autour du feu et on a lancé des cailloux pour voir lequel rougissait plus vite » – cette conversation fut l'occasion d'une prise de conscience pour Luisa : elle se découvrait « indigène » dans le regard des Suisses ¹⁴⁶.

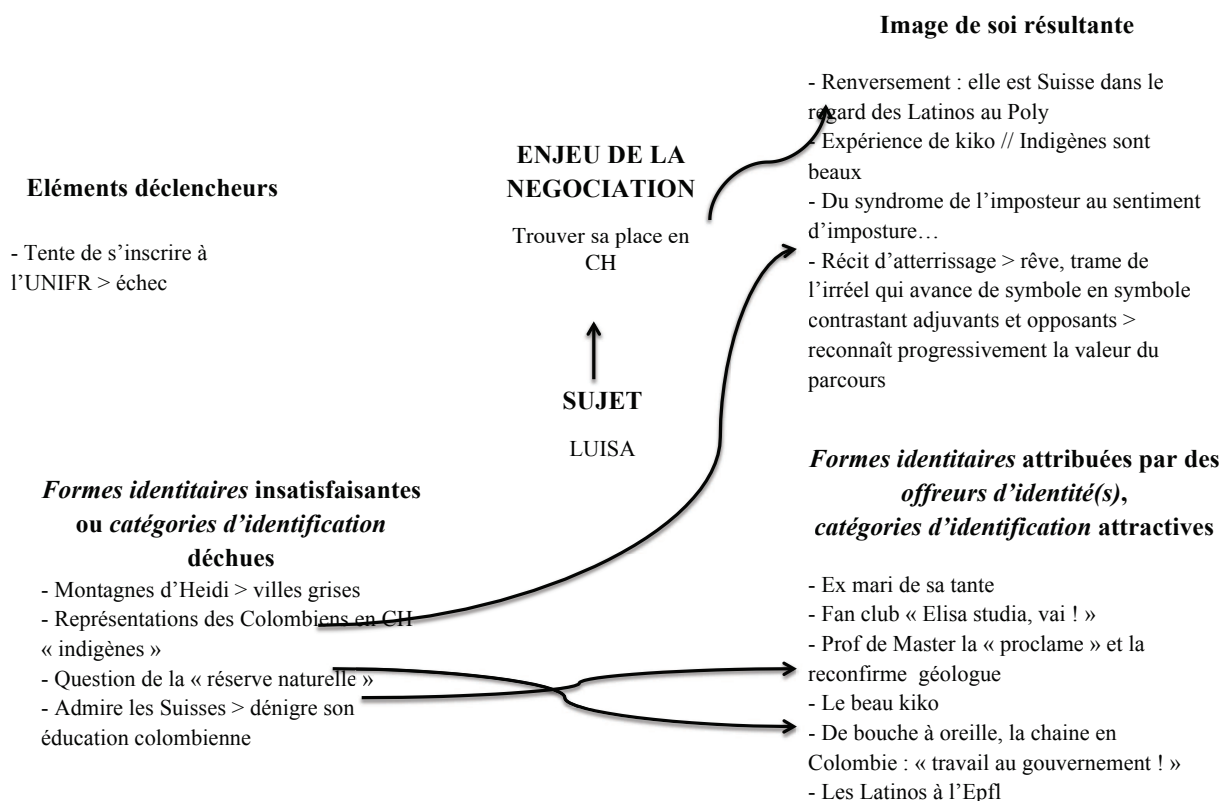
Mais dans le discours d'autres actants, elle réalisa que des qualificatifs tels que « Latino », « étranger » ou « indigène » peuvent également avoir une connotation positive. En entendant son ami Kiko, qu'elle a toujours trouvé beau, lui confier qu'on lui demandait souvent s'il avait été adopté – il est le seul de sa famille à avoir la peau si brune – Luisa reconsidéra positivement ses « traits d'indigène » (séquence 22). A son exclamation dans ces termes – « Vous vous rendez compte ? La moins géologue de vos étudiantes a trouvé du travail au canton ! » – il fallut que son professeur de master réplique – « Mais, tu sais, peu de mes étudiants suisses ont trouvé du travail, comme toi, au canton » – pour que Luisa se considère, enfin, « une géologue » (séquence 21). Au Polytechnique de Lausanne, elle rencontra des « Latinos fraîchement arrivés en Suisse [pour un post-grade] » qui la « traitaient comme une Suisse » (séquence 20). Face à eux, elle dut admettre « avoir bénéficié d'une éducation suisse ». Luisa, progressivement, s'approprie les représentations que les autres ont d'elle, lui permettant de construire une image positive d'elle-même (qu'elle n'a pas).

Mais la reconnaissance des acquis de sa mobilité n'aurait pu être complète si ce succès n'avait pas été prononcé dans sa communauté d'origine. Quand au téléphone, elle chuchotait à sa mère : « Tu sais, je travaille pour le canton », celle-ci lui répondait avec enthousiasme : « Mais oui ! Je lui ai dit à la voisine que tu travailles au Gouvernement suisse ! » (séquence 21). Par modestie,

¹⁴⁵ Si sarebbero accorti proprio quel giorno lì // sarebbe stato il giorno più vergognoso della mia vita. Invece io continuavo, andavo avanti, rispondevo alle domande e dicevo: « Ecco si vede, si vede che sono una schiappa, si vede che io non sono geologa, si vede ».

¹⁴⁶ La référence à l'*indigène* n'a pas le même effet en Suisse et en Colombie. Si, en Suisse, elle peut être ressentie dans sa connotation exotique, elle était fortement dévalorisante en Amérique latine, car socialement connotée, jusqu'à récemment.

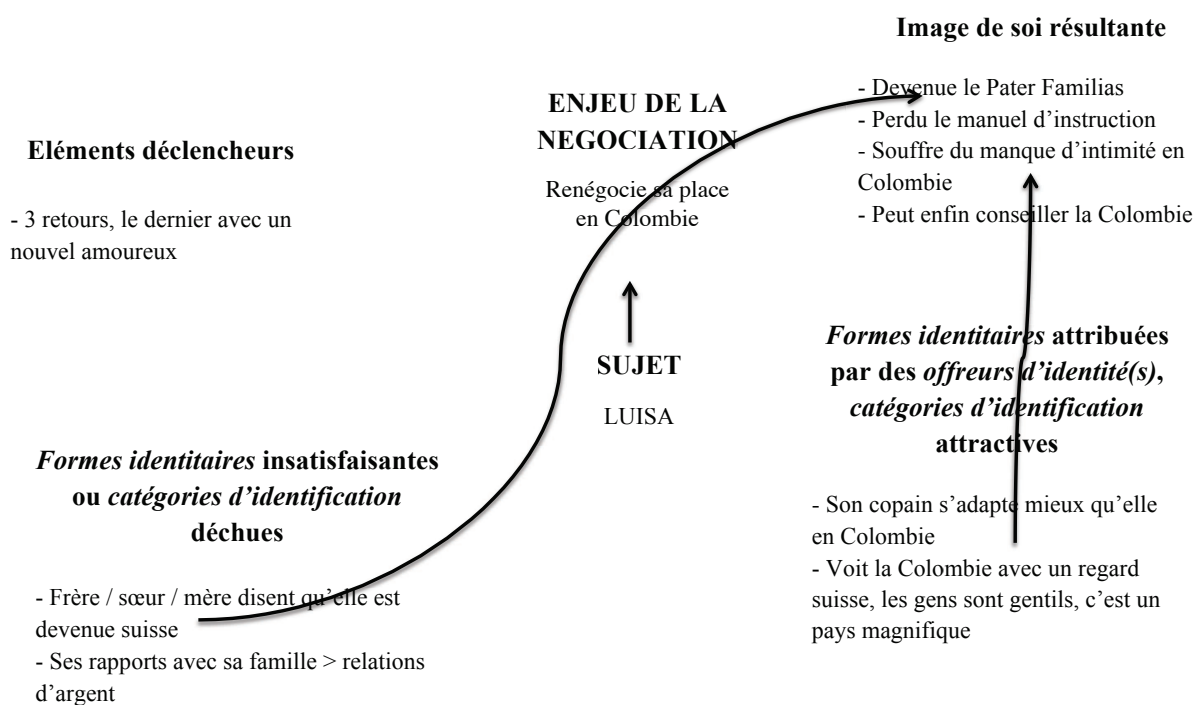
Luisa s'empresse de relativiser durant l'entretien: « Je ne postule pas pour un poste au Conseil fédéral non plus, hein ? [...] on n'est pas des super-héros au Service des eaux ! ».



4.4.10.3. ... mais suisse en Colombie

En treize ans de séjour, Luisa est rentrée trois fois dans son pays. Ses deux premiers voyages n'avaient fait qu'accentuer son malaise : ses rapports avec la famille, dominés par l'argent, avaient fait d'elle le « *Pater Familias* » (séquences 7 et 24); pour son frère, la Suisse l'avait « pourrie » et sa sœur, trop petite au moment du départ, ne semblait plus la reconnaître (séquence 7). Ils avaient raison, elle était devenue « suisse » dans ses valeurs et avait « perdu le manuel d'instructions » pour la Colombie (séquence 24). Le manque d'intimité durant ces retours lui pesait et, par son « comportement individualiste », elle savait ne plus correspondre aux attentes : elle ne supportait plus, par exemple, d'être en train de « ronfler tranquillement » et de se réveiller « le visage de [s]a tante » collé à elle la regardant dormir. Pour qualifier ses parents, elle adopte à son tour la métaphore de « la réserve naturelle » (séquence 22): « Mon père, c'est un Indien, il ne lui manque que la plume ! [...] et moi, quand je rentre, je suis la fille du chef de la tribu ! ».

Mais son dernier retour en 2008, avec son nouvel amoureux, lui permit de se réconcilier avec le pays d'origine (séquence 22). Ce nouvel actant sans nom, qui avait été laissé dans l'ombre jusque-là dans le récit – au point qu'on aurait pu manquer la transition entre ce nouvel amoureux et l'ex-mari – apparaît comme l'élément « tampon » qui parera aux éclaboussures du retour : « Il est facile », « plaît à tout le monde », « s'adapte mieux qu'[elle] », « il est [le] frein à main » auquel elle attribue les mérites de cette réconciliation. Aujourd'hui, quand les amis du couple demandent de parler de la Colombie, en le poussant du coude elle lui dit à voix basse : « Dis-le, toi, comme c'est beau la Colombie » (séquence 24).

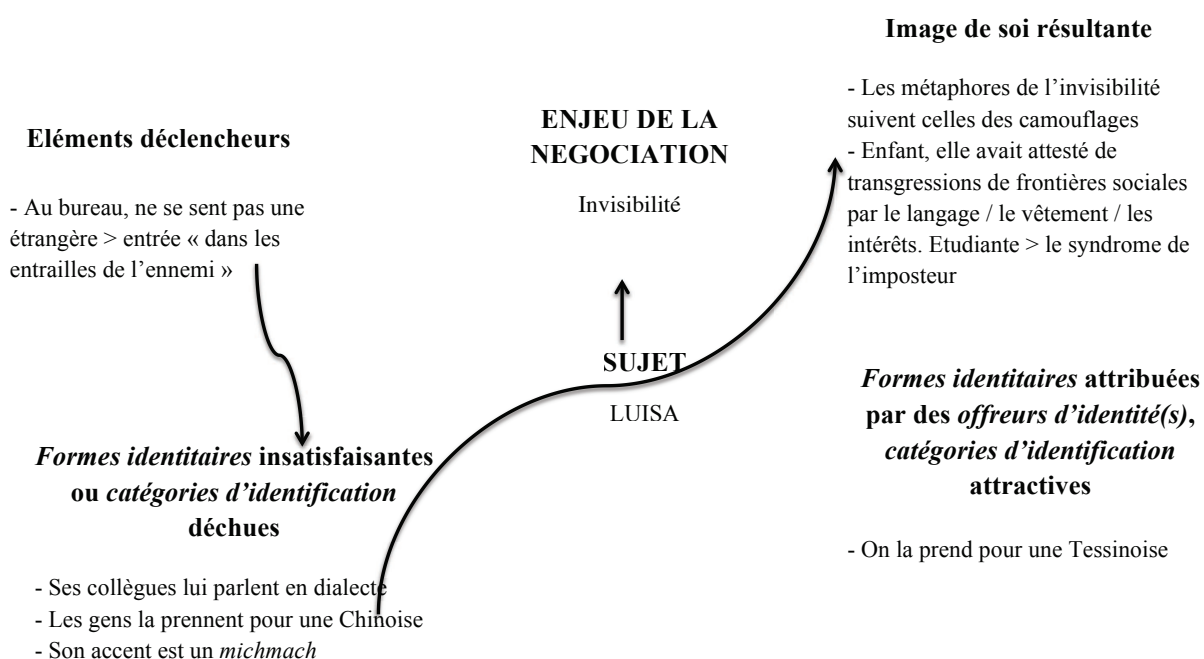


4.4.10.4. Camouflages

Peu de temps après avoir été diplômée de l'Ecole Polytechnique de Lausanne, Luisa obtenait sur concours un poste d'ingénieur au Service des eaux et du territoire du Canton du Tessin – position qu'elle occupe au moment de l'entretien. La narratrice décrit ainsi son insertion dans son équipe de collègues :

Ça m'arrive que moi, j'arrive au bureau, je te dis, j'arrive le matin au travail et je me rends compte que je suis encerclée de Suisses / de Suisses italiens / qui te parlent seulement en dialecte, donc vraiment je ne sais pas / c'est comme entrer dans une forteresse tu sais, et je dis : « J'ai réussi » [...]. Je ne devrais pas le dire, c'est pas beau, mais pour moi dire : « Dis-donc, je suis l'étrangère qui est arrivée / et maintenant, je suis entrée / je ne sais pas / chez l'ennemi / je suis arrivée (RIRES) dans les entrailles du / » et, d'une certaine manière, c'est ma petite satisfaction personnelle (séquence 21).¹⁴⁷

Elle est entrée « chez l'ennemi », au cœur de son « territoire » – « puisque l'eau, c'est la vie ! » – « par [le biais d'] un cheval de Troie » (séquence 21). C'est donc en acquérant une *invisibilité sociale* que cette « étrangère » se dit « arrivée ». Cette aspiration au camouflage a des précédents dans le récit puisque, dès l'enfance, Luisa avait appris à s'insérer dans de nouveaux cercles en cachant ses appartenances sociales par l'habillement, le parler et l'affichage d'« intérêts » qui n'étaient pas ceux de sa classe (séquences 3, 7 et 15). Aujourd'hui, quand on la prend pour une « Chinoise » en Suisse, à cause de son « accent qui est un *mich-mach* », elle semble encore contente de brouiller les pistes (séquence 22).



¹⁴⁷ A me capita quello, che io arrivo, ti dico, arrivo al lavoro al mattino, e mi rendo conto che sono attorniata da Svizzeri / da Svizzeri italiani / che ti parlano solo in dialetto, quindi è veramente, non lo so / è come entrare in una fortezza, sai, e io dico: « C'è l'ho fatta » [...]. Non dovrei dirlo, non è bello, però per me dire: « Cavolo, sono la straniera che è arrivata / e adesso sono entrata / non lo so / dal nemico / sono arrivata (RIDE) *dans les entrailles du /* ». E in un certo modo è la mia piccola goduria personale.

4.5. Troisième volet : analyse croisée des récits de vie

Un récit de vie, c'est l'histoire de moi(s) en transition. Le moi final – image avec laquelle les deux partenaires de l'interaction repartent – totalisant la suite de moi(s) successivement mise en jeu durant la rencontre. Le deuxième volet d'analyses portait sur une lecture globale de chacun des récits de vie ; dans le volet interprétatif, nous envisagerons le corpus transversalement, dans le but de comprendre si le *récit d'établissement* d'un diplômé étranger dans sa ville d'études peut être considéré comme un *récit de mobilité* spécifique (Murphy-Lejeune 2003).

Pour introduire ce dernier volet, nous présenterons brièvement les travaux de Gabriele Lucius-Hoene et de Arnulf Deppermann. Leur modèle permet de lire des situations d'énonciation en emboîtement au sein d'un entretien de recherche, toutes signifiantes dans la production d'une *identité narrative* « in situ » – c'est-à-dire en voie de construction (Lucius-Hoene, Deppermann 2000 ; Ricoeur 1990 ; Ricoeur 1983 et 1984). Nous décrirons, ensuite, le fonctionnement du *dispositif d'orchestration* des voix au sein d'un récit de vie par le repérage d'indices linguistiques et sémantiques qui y participent.

4.5.1. Entretien de recherche et positionnement(s)

Si, à l'écrit, les références au destinataire d'un message sont abstraites, le destinataire d'un récit de vie oral est présent en chair et en os : il s'agit du chercheur l'ayant commandité. Contrairement à ce qui se produit pour un écrit, la réception du message n'est pas différée à l'oral. On dit du chercheur qu'il est *co-auteur* du récit de vie puisqu'au-delà du fait qu'il en ait eu l'initiative, il en influencera le flux par sa présence physique et par la manière dont le narrateur recevra sa demande.

S'il est un produit, le récit de vie est surtout un processus : c'est la mise en mots d'une histoire au sein d'une situation de communication spécifique et peu commune, l'entretien de recherche. Gabriele Lucius-Hoene et Arnulf Deppermann proposent un modèle pour décrire les différentes instances en jeu dans la création d'une *identité narrative* au sein d'un tel dispositif (Lucius-Hoene, Deppermann 2000). Le chercheur, se projetant mentalement dans son futur terrain d'observation, construit un objet de recherche en établissant le profil sociologique des personnes

pouvant y répondre (positionnement 1). En prenant contact avec un interlocuteur potentiel et en lui exposant son projet, il exécutera une première manœuvre de profilage de celui dont il sollicite le témoignage, orientant déjà le contenu de leurs futurs échanges (positionnement 2). Durant le laps de temps s'écoulant entre cette prise de contact et la rencontre effective, le futur narrateur présélectionnera des éléments de son expérience correspondant aux attentes qu'il suppose être celles du chercheur (positionnement 3). Des épisodes – qui auront déjà fait l'objet de micro-récits aux cours d'interactions préalables – seront, à ce stade, *prêts à l'emploi*. Durant la rencontre, une inversion des rapports de force se produira (positionnement 4). Puisqu'il a accepté de se soumettre à un entretien, le narrateur devra s'exécuter sans attendre de réciprocité, ce qui induira un discours proche du monologue – les tours de parole du chercheur étant idéalement réduits au minimum. En réponse à un déclencheur, il sondera dans un stock de présentations de soi disponibles – acceptées et testées par d'autres, ayant pris une forme plus ou moins institutionnalisée (blogs, romans, trames, scénarios de premières rencontres) – qui deviendront des prototypes pour la construction de ses propres « soi[s] protagoniste[s] » (positionnement 5 ; Goffman 1974, p. 511). Durant ce face-à-face, le narrateur sera amené à se repasser le film de conversations advenues dans le passé avec des tiers absents, qu'il ravivera dans des dialogues rejoués (positionnement 6). Ces dialogues mettront en scène une galerie de soi(s) déchu(s), eux-mêmes présentés dans *l'acte de se positionner* face à des interlocuteurs du passé.

Le dispositif d'entretien, enfin, produira un positionnement-cadre auquel tous les autres positionnements seront soumis (positionnement 7) : la négociation qu'il engendre, elle-même déterminée par des critères de *désirabilité* sociale, marquera les contenus progressivement mis en jeu. Le narrateur, par exemple, pourra opposer une résistance au fait que l'on veuille ranger sa vie dans des catégories codées. Pour avoir l'impression de « contrôler son récit », il s'éloignera peut-être volontairement du discours attendu (Kohler-Riessman 2000, p. 12). Nous tendons à « *performer* nos identités préférées » ; le monde qu'une narration met en place – personnages et rôles, temporalités et lieux – est toujours au service d'une définition de soi face à des normes, des croyances et des valeurs (Langellier 2001, p. 699 in Kohler-Riessman 2000, p. 12, nos italiques)¹⁴⁸. Parfois, le pronom *je* est artificiellement contourné pour être confronté à ces valeurs sous des angles de vue variables.

¹⁴⁸ Langellier, K. (2001). « 'You're Marked': Breast Cancer, Tattoo and the Narrative Performance of Identity », *Narrative and Identity: Studies in Autobiography, Self, and Culture*. Brockmeier J., Carbaugh D. Eds. Amsterdam, Philadelphia: John Benjamins. La formulation anglaise « we perform [our] preferred identities » prend sens dans notre perspective puisqu'elle rappelle l'idée de *performance*, telle qu'on l'emploie en art pour désigner le croisement entre les arts plastiques et les arts de la scène.

L'entretien de recherche, comme toute interaction sociale, est donc à considérer en termes de « territoire[s] » où les partenaires ne bénéficient pas des mêmes droits et devoirs. L'un aura le droit de l'initier et de demander des précisions alors que l'autre pourra « garder [artificiellement] la parole » sans qu'on la lui coupe (Revaz 2014, p. 61). L'un fera dire, ses tours de parole seront de type *initiatif*, alors que l'autre dira, ses tours de parole seront de type *responsif* (Dufour 2014, p. 46). Les partenaires de l'échange testeront différents rôles, au sens goffmanien du terme, dans une dynamique exploratoire et pragmatique.

4.5.1.1. *Les tensions exercées par le dispositif d'entretien sur le narrateur*

Parler de soi, c'est produire une allocution organisée visant à s'inscrire dans un monde cohérent, en tant que personnalité structurée. Mais le discours oral étant de nature cumulative, tout enchaînement reposera sur du déjà dit, s'efforcera d'y coller tout en faisant évoluer les significations progressivement mises en jeu. La crédibilité d'un récit dépend des circonstances de son énonciation. L'intention du narrateur – la raison pour laquelle il se met à raconter et les buts qu'il désire atteindre – constitue la *force illocutoire* de l'histoire ((Bruner 2010 [2002] cite Searle 1972, p. 25)¹⁴⁹. Le destinataire d'un récit de vie mettra en tension le discours produit et le narrateur, aux prises avec sa propre cohérence, guettera l'effet de ses dires. Car sentir que l'on convainc, c'est s'assurer soi-même de sa propre unité, serait-elle momentanée et éphémère. Cette situation d'énonciation spécifique cimente les liens sociaux, donnant le sentiment à ceux qui s'échangent des histoires de partager un univers (Bruner 2010 [2002]).

Si la narration est désignée comme dominante – on parle de *récit* de vie – c'est qu'elle « gouverne et transforme les éléments » du discours qu'elle cadre (Bardin 1984, pp. 288 et ss.). Mais elle est également au service d'un autre type de macro-séquence : l'argumentation. Une déclaration déclenchant naturellement une suite d'exemples ou d'explications, un micro-récit – même le plus anecdotique – sera toujours à lire comme participant à une thèse. La typification des séquences (description, narration, explication ou argumentation/évaluation) et l'étude de leur répartition au fil du récit permettront de décrire ces effets de dramatisation. Faite

¹⁴⁹ Searle, J. (1972). *Les actes de langage*. Paris : Hermann.

d'incohérences successivement revisitées, voire partiellement corrigées, la narration est donc fruit d'un long processus de « lissage » (Bertaux 2005, [1997]).

4.5.1.2. La fonction du discours rapporté dans un récit de vie

Sous la forme d'extraits décontextualisés, des interactions advenues antérieurement viendront se greffer, telles des répliques dans la réplique, au récit de vie (Bakhtine 1987, [1978]). Les récits de paroles sont des procédés rhétoriques orientés : en s'associant à la voix d'un autre, on s'armera d'un argument d'autorité ; en exposant, à titre d'exemple, une situation vécue par des tiers, on fera état – par contraste – de ses propres principes de éthiques. La force générée par l'accumulation d'arguments compatibles a une visée pragmatique pour le narrateur qui pourra laisser sa thèse à l'état d'implicite, incitant son interlocuteur à tirer ses propres conclusions.

Les conversations spontanées – les papotages, les ragots – portent la trace d'images de soi(s) en construction. On se met à parler d'un tiers, mais cette référence à autrui n'est souvent qu'un détour pour parler de soi (Vincent 2004). « Coûteux sur le plan discursif », le discours rapporté est « efficace sur le plan interactionnel » puisqu'il permet au locuteur de se situer face à des paroles prononcées précédemment, en lien avec les thèmes abordés (op. cit., p. 244). Le public auquel ils s'adressent est « concerné différemment par [l]es échanges de parole [cités] » que l'étaient leurs récepteurs primitifs ; s'il les prend en compte, c'est toujours en référence au discours qui les englobe (et non pour juger ses premiers locuteurs). C'est l'aptitude à l'artifice qui, paradoxalement, donnera au récit de vie son allure d'authenticité.

Le caractère spécifique du discours autobiographique – autocentré par nature – fait que les détours par l'histoire des autres sont à traiter sous un angle particulier : le narrateur, que veut-il signifier de lui-même par ce détour ? Parfois, les limites entre les voix exposées et la voix exposante ne sont pas claires. Autrui est cité mot-à-mot ou, au contraire, absorbé sans signalement dans le discours cadre. Diane Vincent attire l'attention sur l'espace donné à ces tiers absents dans le discours autobiographique. Les discours cités permettent, pour elle, de résoudre une incompatibilité entre deux sentiments moteurs du discours sur soi : la modestie et l'autovalorisation (op. cit., p. 243). Les soi(s) du passé, traités comme des tiers absents, prennent d'ailleurs beaucoup de place dans les récits de vie. En écoutant discrètement des conversations spontanées autour de soi, l'on s'aperçoit que « chaque locuteur est [en fait] son auteur préféré ».

4.5.2. Les objectifs de l'analyse

Le discours sur soi est un système qui avance par déséquilibres successivement dépassés. Le narrateur commente, soupèse, réfléchit rétroactivement, regrette peut-être d'avoir dit, se laisse envahir par une nouvelle idée, perd le fil de sa pensée, tente de mettre en mots une sensation ou revient sur une affirmation. Quand il laisse parler ses personnages, il en observe mentalement le dialogue – comme si son opinion sur l'échange mis en scène pouvait encore évoluer. Il arrive qu'il demande explicitement son aide au chercheur pour que ce dernier juge, après des années, les faits qu'il a lui-même fait remonter à la surface.

L'observation transverse du corpus principal reprendra la grille de thèmes construite durant la phase de pré-analyse, afin d'en faire une lecture par entrée – *espaces, temps et chronologie, acteurs et voix, valeurs et qualificatif du moi, rapport aux langues*. Dans la ligne de ce qui a été fait pour le volet 2, le volet 3 mettra au jour des forces adjuvantes et opposantes autour de nœuds – ou enjeux – des récits de vie. La notion de *fonction actantielle* chez Propp pour l'étude des contes – considérant les *places* des actants comme interchangeable d'un épisode à l'autre, (et d'une histoire à l'autre !) – sera opératoire pour lire l'ensemble du matériel dans une visée comparative (Propp 1970). C'est elle, en effet, qui permettra faire apparaître des combinaisons – de repérer des *familles d'actants* et les rôles narratifs qu'on leur fait jouer – et de discuter de leur degré de *typicalité*, sur une lecture transverse des deux corpus.

4.5.2.1. Les catégories d'actants

Pour rappel, un *actant* peut être de nature humaine, matérielle ou immatérielle (voir chapitre 4.4.2.) :

- *les lieux* : la cartographie des lieux que tisse un récit ne se superpose pas à une carte de géographie classique ; elle apparaît comme surplombée d'une loupe, permettant de créer des effets grossissants ou d'éloignement sur les endroits cités. Certains espaces sont familiers parce qu'habités, d'autres sont superficiellement traversés ; des parcours se dessinent pour relier des points séparés. Des espaces sont interdits, délimités par des frontières physiques ou mentales ; il y a des espaces que l'on intègre, mais l'on s'y sent étranger. La caractérisation d'un lieu est toujours le

fruit d'un cadrage, d'une sélection. Certains lieux sont à peine nommés, d'autres paraissent en filigrane, au détour d'un mythe ou sous une forme métaphorique; certains lieux sont vides alors que d'autres sont peuplés d'habitants plus ou moins stylisés. Les « espaces de référence » peuvent être *fermés*, *ouverts*, *universels* ou *précisément localisés* (Ruquoy 1990, p. 100). Des lieux reviennent au cours d'un récit dans une autre tonalité car le souvenir qui les accompagne les a transformés. Tous ont une fonction : ils dressent un cadre au narrateur pour qu'il s'y positionne.

- *le temps* : la « chronologie » ou ligne du temps d'un récit de vie, fonctionne de manière analogue. Les points de départ ou d'arrivée de la narration ne concordent pas avec l'évocation des origines et du présent de l'entretien. Les temporalités peuvent être linéaires ou cycliques, stables ou dynamiques, relatives à l'histoire individuelle, collective ou à des mythes (Ruquoy 1990, p. 100). Toutes sont liées à une conception de l'historicité, déterminent des modes d'anticipation et de perception du changement. Diverses dimensions temporelles s'expriment – le quotidien, le siècle, la génération, les âges de la vie, la modernité ou la tradition.

- *les personnes et leurs voix* : les acteurs ou figurants d'une histoire devront être considérés dans les rôles qu'ils jouent les uns par rapport aux autres (chacun ayant une place non-interchangeable dans une galerie de portraits). Certains s'opposeront à des désirs du sujet, d'autres, décrits comme des maîtres à penser, se verront attribuer les mérites d'une réussite. Nous avons apporté une attention particulière à la voix des acteurs car nous nous sommes rendu compte que les narrateurs faisaient intervenir leurs personnages à des moments particuliers de leur histoire, souvent en relation à des basculements ou à des bifurcations. Quand, et pourquoi, le narrateur laisse-t-il ses personnages s'expliquer eux-mêmes (Bruner 2010 [2002], p. 65) ?

- *les objets* : les objets, enfin, s'investissent d'une valeur symbolique. Ils permettent aux narrateurs de faire valoir des capitaux propres au milieu d'origine ou, tels des *trophées*, de s'approprier les symboles de nouveaux cercles sociaux. Ils peuvent prendre le rôle d'*attributs*, investissant le narrateur de valeurs ou au contraire révéler des *stigmates*.

- *les langues* : certains thèmes sont liés à la nature du discours récolté. L'inventaire des langues parlées, par exemple, tient à la spécificité d'un récit de mobilité. Se faire une place à l'étranger pour un professionnel ne signifie plus – comme cela pouvait l'être encore pour un étudiant qui n'étudierait pas dans la langue de son pays d'accueil – apprendre une langue à des fins strictement communicationnelles. Au-delà des apprentissages linguistiques il s'agira, pour le (futur) travailleur, de s'approprier des modes de fonctionnement, de comprendre et d'incorporer de nouvelles identités par la langue, rattachées à des rôles ou à des statuts. La décision d'installation a, nous le verrons, un impact sur la manière de *dire ses langues* – par la mise en contraste des fonctions que les individus leur prêtent.

Comment la mise en discours de tous ces éléments s'organise-t-elle ? Les lignes tissées par le(s) parcours de mobilité, avec toutes leurs bifurcations et leurs effets déformants, sont soumises à des lois : celles d'un portrait en train de se peindre. Travailler sur la récurrence d'un thème, en décrire l'évolution, prêter attention aux écarts qui se produisent entre des éléments d'un même ordre, aux évolutions, aux transformations, c'est travailler sur les isotopies d'un discours – ces éléments qui lui donnent sa cohérence. Car la transformation du souvenir ne se fait que par, et dans, la parole prononcée. Les thèmes sont des figures discursives à appréhender dans leur enchaînement. Dans une perspective d'analyse, ces figures nous aident à faire des entailles au matériau, elles nous permettent de systématiser les données récoltées en réseaux de signification (Goldenstein 1990).

L'analyse devra donc mettre à jour ces successions de ruptures et de détentes que le récit de vie provoque. Elle le fera par le repérage d'indicateurs sémantiques, de marqueurs de redondances, de digressions, d'illogismes, de dénégations ou de récurrences thématiques significatives (Bardin 1984, pp. 234 – 235). Elle sera sensible aux incongruités de style passant de lissé à confus, de linéaire à morcelé. La récurrence de lieux communs, par exemple – ces *raccourcis sociaux* jouant un rôle justificateur – seront à considérer comme des « alibis que l'on plaque sur le discours » (ibid.). Des figures de rhétorique fréquentes dans le langage parlé dénotent tout autant de *décrochements*, « le signifiant de remplacement [étant] plus symbolique » que celui qu'il remplace, elles permettent un « passage d'un plan associatif à un plan connotatif » (ibid.).

L'horizon de connaissance d'un entretien de recherche est donc double : alors que ses (re)positionnements seront porteurs de production identitaire pour le narrateur, le chercheur les

percevra en fonction de ses propres objectifs de recherche (Glady 2014, p. 85 ; Dufour 2014, p. 56). L'entretien par récit de vie est, pour toutes ces raisons, à considérer comme une pratique sociale produisant des déterminismes, observables à l'analyse (Glady 2014, p. 75).

4.5.3. Le *moi* se positionne dans le discours

4.5.3.1. *Les inspireurs de mobilité et déclencheurs de sédentarisation*

Pour chacun des parcours étudiés, il est possible de retracer une *figure* ou un *groupe d'actants* ayant semé la *graine* de la mobilité. Eric et Wiebke attribuent à leurs meilleurs amis respectifs le conseil qui les aurait décidés à partir. Ces figures, avec lesquelles ils se décrivent dans un rapport de gémellité, procurent la promesse d'une expérience similaire. Luisa, elle, s'est laissée inspirer par des narrations autant mythologiques ou légendaires (les Dieux de l'Olympe et Heidi) que réalistes (les « récits d'argent » de ses cousins immigrés aux USA). Kasia, Banu et Anna déchargent la décision du départ sur un autre, son professeur pour la Polonaise, son futur mari et son cercle d'amis pour la jeune Turque, et son petit-ami pour l'Italienne. Chez Piotr et Louis, les instances ayant encouragé le départ sont dépersonnalisées puisqu'il s'agit de représentants de cercles sociaux spécifiques : un réseau de Polonais francophiles et des Fribourgeois « bienveillants » envers la Pologne pour Piotr, des autorités africaines hostiles aux intellectuels pour Louis.

Le descriptif des préparatifs du départ est systématiquement absent. On trouve, à sa place, de longues séquences consacrées aux sentiments ressentis à son approche : Eric et Louis s'étaient laissés emporter dans un projet établi par d'autres pour eux ; Kasia, Anna, Banu et Wiebke sont parties angoissées par l'inconnu qui les attendait en Suisse et regrettant déjà leurs familles. Toutes les quatre laissent entendre que leur vie au pays leur convenait, et que les autres voyaient mieux qu'elles les avantages de leur départ. Elles recourent à la voix des autres au moment (miroir) de décrire *les circonstances d'installation définitive en Suisse* : Wiebke fut « rappelée » par ses supérieurs pour diriger l'institution où elle s'était formée ; Piotr exprime dans des termes identiques la satisfaction que lui procurent les mandats réguliers pour lesquels il est « rappelé » à Fribourg. Si Banu reste aujourd'hui, c'est pour ses filles et si Kasia n'en est pas repartie, c'est pour son couple. Chez Anna, Louis et Piotr, le retour fut découragé par la société de départ.

La majorité de nos interlocuteurs fait état de sentiments d'indifférence, voire de réticence, à l'idée initiale d'une mobilité et quand ils n'attribuent pas les bifurcations de leurs parcours à une personne spécifique, c'est le destin qui choisit pour eux : Wiebke partit étudier à Fribourg plutôt qu'à Freiburg à cause d'un horaire de train ; l'histoire de Louis se tisse de « coïncidences heureuses » ; Luisa, partie de Colombie « dans un état second », s'exclame à chaque revirement de situation : « Ce n'était pas prévu dans mon rêve ». Cette attitude détachée s'accompagne de formules passives : Wiebke « a été choisie » pour rester en Suisse ; Piotr et Louis furent « bloqué[s] » par d'autres en exil ; Banu avait « été frappée » par le refus de l'université « la vie de travail [en Suisse lui était donc] apparue ». Les réussites de Louis sont mises à distance par des tournures au conditionnel – « Ça s'est très bien passé sinon je ne serais pas ici » ou « ça s'est très bien passé sans quoi je ne serais pas là » – et celles de Banu par des pronoms démonstratifs – « cette langue française », « cette éducation européenne ».

Chez tous, pourtant, ces marqueurs de distanciation laissent soudainement place à des « je » : « J'aurais voulu rentrer [...] mais j'avais aussi envie [de] parfaire mes études » (Louis) ; « j'ai dit, c'est fini, j'arrête / je pars / je veux plus attendre / c'est moi qui ai perdu l'intérêt », « j'ai décidé », « j'ai choisi » (Eric) ; « moi, l'étrangère [...] je suis arrivée dans les entrailles [de] l'ennemi » (Luisa). Ces « je », signalant une reprise en main de l'action et du destin, sont toujours annonciatrices de bifurcations¹⁵⁰.

4.5.3.2. *Les pourvoyeurs de pouvoir et semeurs d'embûches*

Ce n'est pas un hasard si le professeur de Kasia et son mari se retrouveront, en fin de récit, dans un face-à-face autour d'un nœud : quand elle exprima son désir de s'établir avec Mohamed en Suisse, son professeur polonais l'accusa de « déloyauté » envers lui, son pays et sa communauté scientifique de départ. Ces deux figures incarnent des tensions propres aux mondes traversés – et propres au choix qu'elle a faits entre vie privée et vie professionnelle. Elles permettent à la narratrice de mettre en scène son émancipation d'un parcours dont elle se disait initialement captive. Le récit de Luisa avance d'embûches en embûches. Dans l'ordre chronologique, la jeune femme vient à bout de sa situation d'enfant pauvre, d'une « patronne machiavélique », d'une

¹⁵⁰ Anna ne prend pas personnellement en charge ce *je*. Elle donne l'exemple d'étudiants suisses qui disent « je » dans une suite de *moi, je veux faire, moi, je veux aller*. Elle s'appuie sur cet exemple, néanmoins, pour justifier sa propre bifurcation.

administration universitaire hostile, d'un discours stéréotypé sur les indigènes, de collègues de travail face auxquels elle se sent « transparente ». Ces épisodes lui permettent de faire état de manques, systématiquement attribués à sa société d'origine (absence de moyens financiers, faiblesse d'éducation scolaire, « mentalité colombienne » prônant l'acceptation du destin, traits physiques faisant d'elle une étrangère *visible* en Suisse, méconnaissance des langues étrangères). Elle comblera ces manques en invoquant « le syndrome de l'imposteur » ou sa « naïveté », opératoires pour une mise en scène dépersonnalisée de sa transformation : sur les traces de Cendrillon, la « bonne » illégale d'hier s'est aujourd'hui placée dans les hautes sphères de sa société d'accueil.

Les raisons pour lesquelles Louis a fui son pays sont semblables à celles expliquant qu'il n'y soit jamais retourné. Pour lui, comme pour Banu et Eric, la Suisse offrait des opportunités de formation inégalées. Mais une fois cette « vie plus facile » décrite, tous centrent leurs récits sur les obstacles dressés par le pays d'arrivée à leur émancipation scolaire et professionnelle. Malgré la qualité de sa thèse, Louis ne recevra jamais de soutien pour son projet ; malgré ses diplômes, Eric n'obtiendra pas de poste en Suisse. Banu bénéficiera de formations, mais jamais de celles lui permettant de se professionnaliser dans le domaine désiré. Quand Kasia, enfin, décide de sortir de l'équipe des scientifiques « en orbite », son réseau universitaire ne pourra « plus rien faire pour [elle] ». Dans tous ces cas, un actant initialement adjuvant – la Suisse qui « sauve » – se transforme en agent bloquant, déclenchant des séquences de vagabondage ou de « poireautage » (pour reprendre l'expression d'Eric). Il en va ainsi parfois à cause d'actants faussement adjuvants, comme les co-nationaux en Suisse des récits de Banu et de Luisa (ayant transmis des informations inexacts sur les possibilités d'études en Suisse) ou des compatriotes au pays, comme chez Louis et Piotr (ayant encouragé la mobilité mais ayant bloqué le projet de retour). L'individu se retrouve alors dans un *double bind* : le moment du blocage se fait sous le signe d'une double désorientation, d'un sursis fixant mentalement et physiquement à un non-lieu.

Trois narrateurs du corpus s'opposent dans leur gestion des places actantielles autour des nœuds. Les récits de Piotr et de Wiebke, avant qu'ils n'évoquent leur non-retour, ne présentent aucun opposant ; il s'agit de *récits-constats*, progressant de réussite en réussite. Eric ne fait, au contraire, état d'aucun adjuvant sur toute sa période suisse – ou en minimisera la portée en les laissant dans l'anonymat : « Quelqu'un » lui trouva le poste mais « ils [lui avaient] donné les cours dont personne ne voulait ». Les positionnements de Piotr et d'Eric – l'un désirant se

peindre dans la continuité d'une lignée qui réussit, l'autre voulant montrer qu'il s'est « débrouillé tout seul » et qu'il « ne doi[t] rien à personne » – sont cohérents avec l'antithétisme de leurs incipits : alors que Piotr s'était présenté par son milieu social, Eric n'avait rien dit de sa vie en Afrique. Le fait de ne pas nommer ses adjuvants révèle chez lui, comme chez Wiebke, une volonté de valoriser ses stratégies personnelles. Si, chez la jeune Allemande, les opposants sont pointés (les Suisses allemands), c'est sur ses propres stratégies pour dépasser des frontières de langue qu'elle insiste, non sur l'(in-)action des autres pour l'intégrer à leur groupe.

L'équilibre des instances adjuvantes et opposantes doit donc être considéré comme un acte de positionnement de soi de la part des narrateurs. La distribution des actants en couples antithétiques, changeant éventuellement de position autour d'un nœud sur le carré de mise en scène, est non seulement signifiante du rôle qui leur est attribué dans le parcours décrit, mais également des stratégies mises en œuvre par le narrateur lui-même pour *les* positionner – ou agir sur eux.

Les guides nommés

Les récits de vie étudiés contiennent *des actants guides* représentant des valeurs phares pour les narrateurs. Ces figures opèrent une tension sur le nœud mais, contrairement aux adjuvants, elles peuvent agir à leur insu. Ouvrir son récit sur les capitaux de mobilité hérités de sa famille permet à Anna de doter son parcours d'un caractère d'évidence. Chez Eric, c'est l'expérience d'un ami qui permet de se projeter dans un avenir « ailleurs ». L'oncle paternel de Louis, cet homme non-scolarisé l'ayant « pris sous son aile » alors qu'il était orphelin, est la personne dont il détient son « acharnement au travail » – ce qui explique qu'il lui dédie sa thèse de doctorat et qu'il conserve sa photographie dans un cadre sur son bureau. Conscient de la renommée des Polonais à Fribourg, Piotr s'en était inspiré – y avait « cohabité » – pour dresser les objectifs de sa propre mobilité. Chez Kasia, bien que cela fasse l'objet d'une blague, ce rôle est donné au héros d'une série télévisée, dont elle n'aurait jamais pensé « être à [l]a place » un jour. La famille de Luisa, bien que « modeste », lui avait transmis des capitaux culturels – l'amour des livres, un beau langage, des intérêts. C'est d'eux qu'elle tient ses premiers rêves d'ailleurs.

Dans les récits de vie étudiés, on trouve également *des figures de contre-modèles*. Si Luisa attribue à son cercle « d'une modestie particulière » les prémices de son émancipation, elle

limitera la présentation de ses parents à trois critères négatifs (la non-scolarisation, l'immobilité, le monolinguisme) que sa propre mobilité lui permettra de dépasser. L'immobilité du fiancé d'Anna, ce jeune homme qui n'avait pas « osé » *Erasmus*, est moteur de sa mobilité. Chez Kasia, ce sont les universitaires attachés à de fausses valeurs – comme « la loyauté » primant sur les compétences personnelles – qui sont dénoncés et qui finissent par légitimer son émancipation. La résolution du nœud est effective s'il y a reconnaissance de la valeur acquise. En attestant verbalement de l'avancée du sujet, les opposants ou contre-modèles, peuvent se transformer en adjuvants. La mère de Luisa emblématique, jusque-là, de la résistance au changement, finit par être celle qui relayera sa réussite au village. Le pouvoir politique africain – ayant forcé Louis à l'exil – lui procurera une reconnaissance cachée en inscrivant ses thèses dans sa *Constitution*.

Se référant à des rumeurs ou à des lectures – résonnant dans les discours produits comme des arguments d'autorité – certains narrateurs s'enlisent dans des interprétations négatives de leur situation (cas de *contre-modèles dépersonnalisés*). En calquant l'expérience d'autres personnes sur les leurs, des épisodes problématiques sont relus à la lumière de notions telles que le « racisme » chez Banu, Eric ou Luisa. La comparaison des récits d'Anna et de Banu permet d'illustrer l'impact de ce phénomène sur les parcours. L'une, ayant fait l'expérience d'une mobilité valorisée, *Erasmus*, promet déjà des voyages et une « liberté » de mouvements à ses futurs enfants. L'autre, considérant son insatisfaction professionnelle en Suisse, anticipe un blocage scolaire pour sa fille, sous prétexte qu'elle est « étrangère ». De nationalités et d'origines sociales différentes, les représentations collectives auxquelles elles se rattachent pèsent donc sur leurs *espérances pratiques*, et sur celles de la génération suivante.

Les actants sans nom

Alors que les cercles de départ (parents, cercle socio-culturel élargi) sont généralement décrits en détail – à part chez Louis et chez Eric que nous avons été obligée de questionner à ce sujet – les familles qui se sont composées dans la mobilité sont laissées dans l'ombre. Assez rapidement après son arrivée, Luisa ira vivre chez son mari suisse dans un « beau quartier » de Fribourg. Comme son nouvel amoureux l'accompagnant en Colombie, ce mari n'aura pas de nom. Les deux compagnons de Banu se distinguent à peine dans le discours et ne sont pas nommés non plus. Le fait qu'elle révèle, hors récit, la présence d'un frère l'ayant précédée dans son immigration remet en cause le récit de son arrivée. Louis, tout en laissant transparaître le rôle de

sa femme dans l'acquisition de sa nationalité helvétique, refuse de parler de sa famille constituée en Suisse.

Certains actants, enfin, s'inscrivent dans le récit sans faire l'objet d'une problématisation. Contrairement aux membres du pays d'origine – caractérisés, voire caricaturés – les Suisses sont mentionnés pour leur appartenance à des catégories sociales et professionnelles abstraites et n'ont pas de nom. Fribourg se peuple d'administratifs, de gens de la rue, de commerçants, de professeurs ou de compagnons d'études exerçant une tension sur les enjeux et situations personnels des narrateurs.

4.5.3.3. *Les personnes qui me parlent ou qui parlent de moi...*

Les actants mis en scène sont tous *offreurs d'identité(s)* – et *d'étiquettes* – auxquelles nos interlocuteurs réagissent. Ils seront présentés ici selon leur degré d'abstraction.

Le récit de Luisa répond à la voix de Colombiens sur elle : sa mère, son frère et sa sœur lui avaient signalé – depuis qu'elle était petite – ses aspirations « matérialistes ». La narratrice finit par reprendre cette image à son compte au point d'en faire l'un des objectifs de son immigration – avoir « une vie plus facile ». En Suisse, son rapport au cliché de la « Latino typique » est fluctuant : elle utilise la métaphore de l'« indigène » pour décrire son propre père, mais est satisfaite de voir, chez les « Latinos » rencontrés au Polytechnique, qu'elle est « suisse pour eux ». Piotr a cultivé sa « polonitude » depuis son arrivée. Qu'on l'appelle « le Polonais » à Fribourg conforte son sentiment de bénéficier d'une image positive, due à la réputation de co-nationaux l'y ayant précédé. Mais il « accepte » que les Fribourgeois *francisent* son nom (passant de Piotr à Pierre) et changent la date de son saint (16 octobre* – 29 juin*).¹⁵¹ Sa transformation dans le regard des autres lui permettra de s'expliquer le « blocage » de son inscription à l'Université de Varsovie : « J'étais Suisse dans leur regard [des Polonais] ». Comme Piotr, Louis dut admettre que son éducation occidentale l'avait irrévérablement banni aux yeux de ses compatriotes qui le « bloqu[èrent] » en exil à cause de ses écrits.

¹⁵¹ Pour des raisons d'anonymisation, ces dates sont fictives.

Des pensées discriminantes sont attribuées à la voix (ou aux regards) des autres. Eric lit la honte dans le regard de l'étudiante suisse qui n'assume pas leur amitié, il lui prête même un discours intérieur : « Elle a dû se demander [...] c'était une réaction qu'elle n'avait pas prévue elle-même ». Pareil pour ses élèves qui, selon lui, se mettent à travailler « quand ils ont fini de fêter le fait d'avoir un prof. africain ». Anna ressent un basculement dans le regard des Suisses quand elle annonce son installation : De petite *Erasmus* « exotique » et « sympathique », elle est soudainement devenue une « concurren[t]e » pour eux – une « immigrée économique » à l'image des « frontaliers italiens au Tessin ». Wiebke, s'avançant vers un groupe de collègues suisses allemands, leur prête également des pensées sur son compte : S'ils arrêtent instantanément de parler en dialecte, c'est qu'ils pensent : « Ah, cette Allemande-là ! ».

Certains événements – en lien avec la reconnaissance – sont pris en charge à des degrés variables par nos narrateurs. L'autre – dans une fonction de *porte-voix* – est parfois nécessaire pour dire une réussite ou un échec. Luisa cite littéralement son professeur de master la proclamant « géologue » au moment du diplôme, et la reconfirmant « géologue » lors d'une rencontre informelle. Pour que sa réussite soit proclamée au pays d'origine, elle mime un jeu de *téléphone arabe* entre elle, sa mère, et la voisine, criant à la chaîne l'insertion de sa fille au « Gouvernement suisse » à tout le village. Chez Piotr, ce sont les lettres envoyées aux parents où il consigne tous les succès qui jouent ce rôle. Pour arriver à se dire légitime dans son installation, Kasia met en scène son mariage à Fribourg à l'intention de ses parents qui ont ainsi constaté sa *suissitude*.

4.5.4. Les mondes dont *je* parle

Dans le corpus, on retrace des types de mobilité divers, correspondant à celles qui ont été institutionnalisées entre l'Université de Fribourg et l'étranger depuis 1889 (voir *partie contextuelle*, chapitre 2.2.). Louis témoigne du « cosmopolitisme intellectuel » du temps où l'on y accueillait des étudiants « du monde entier » via des réseaux catholiques post-colonialistes. Piotr, dans les années 1990, compte encore sur l'amitié – devenue traditionnelle – entre l'*Alma Mater* fribourgeoise et son pays, datant de la Seconde Guerre mondiale. Les discours des deux narrateurs africains s'opposent : alors que Louis décrit Fribourg comme un endroit « ouvert au monde » dans les années 70, Eric semble s'enfuir, en 2011, à la recherche d'un pays avec « un taux de tolérance [plus] élevé ». Banu décrit l'« arc en ciel de nationalités » constitué par les

étudiants étrangers des CIUS mais ces étudiants ne sont pas ceux que côtoieront, quelques années plus tard, Kasia, Wiebke et Anna venues via *Erasmus* – une « internationalité » blanche et occidentalisée, de niveau master et communiquant en anglais.

Au-delà des variables statutaires, ces différents parcours se rejoignent dans la mise en œuvre de la mobilité. Chez Anna, Kasia et Wiebke, tout commence par la mention de voyages touristiques en famille – la langue du pays visité ne servant qu'à « acheter un T-shirt » ou à « commander au restaurant ». Ces souvenirs de vacances facilitent une transition vers *Erasmus*, d'autant plus qu'un dispositif d'accueil permet de retarder l'entrée dans la *vraie vie*. Intégrées à des réseaux de collègues communiquant en anglais, ces trois narratrices ne ressentent pas d'effet d'atterrissage dans la société d'arrivée, elles se maintiennent – ou sont maintenues – dans une *bulle* académique.

Tous nos narrateurs disent qu'en arrivant en Suisse, ils ne savaient pas où ils allaient atterrir. Eric visait l'Allemagne et Piotr la France, mais tous deux entrèrent en matière avec Fribourg pour des raisons de langue. Luisa crut être arrivée en voyant « la Tour Eiffel » du hublot de son avion. L'arrivée de Louis se construit sur la métaphore du naufrage : Fribourg fut son « premier port d'attache » en « arriv[ant] de l'autre côté ». En lien avec l'atterrissage, nous obtenons chez tous l'évocation d'une Suisse hautement stéréotypée – montagnes, nature, air pur, climat, cherté de la vie, facilités d'ordre fonctionnel (rigueur, précision, propreté et organisation) et creuset d'internationalité étudiante.

A l'euphorie de l'arrivée succède l'expression d'un *désenchantement*, une perte d'orientation et un sentiment d'exclusion. Les mondes que découvrent Banu et Luisa leur sont clairement hostiles sur les plans climatique et social. Malgré un bon accueil, Wiebke, Kasia et Anna sont dépassées par leur nouveau quotidien sur les plans administratif, affectif et langagier. Les cercles sociaux qui s'étaient constitués en filet de sauvetage face au « monde réel » s'évaporent dans l'évocation du projet d'immigration. Aux images d'« ouverture » – apparaissant dans six des huit discours étudiés pour caractériser la Suisse de l'arrivée (chez Banu, Piotr, Louis, Kasia, Anna et Wiebke) – succèdent des métaphores du « blocage » social, légal ou matériel. La recherche d'un logement propulse Anna dans une situation inextricable: pour signer un bail de loyer, il faut un compte en banque, mais pour ouvrir un compte en banque, il faut une adresse en Suisse. Pour Eric et Louis, l'obtention d'un logement, d'un travail ou d'une bourse d'étude relèvent d'un parcours du combattant et malgré la persévérance qu'illustrent leurs respectives *rondes des*

postes, Banu et Piotr vivront une impasse professionnelle qui les mènera l'un et l'autre à rêver de retour au pays d'origine.

Progressivement, la représentation stéréotypée du lieu d'accueil se remplit des gens *qui font* la ville. Kasia, en évoquant la diversité des visages croisés à Fribourg, réalise à quel point « les Polonais ne connaissent pas d'étrangers » – ou n'en ont pas l'expérience chez eux. Eric livre une analyse des « catégories d'étranger[s] » présents dans le paysage fribourgeois qu'il distingue par leur aspect physique et par les espaces qu'ils occupent en ville face aux Suisses. Piotr se met en scène lui-même dans la rue, en dialogue avec un Fribourgeois curieux de son identité: « Mais vous, vous êtes qui ? ».

4.5.4.1. *Les mondes d'où je parle*

Plus les narrateurs s'éloignent des lieux dont ils parlent, plus les descriptions qu'ils leur consacrent se densifient de détails, s'agrémentant de commentaires sur *les effets* de ces lieux sur eux ; c'est le *paradigme du proche et du lointain* de Simmel (Cingolani 2004). Anna, Wiebke et Kasia avaient décrit leur ville natale tel un *cocon* de sécurité, ce qui avait rendu leurs départs difficiles. En empruntant le credo de ses amis suisses sur un droit à la liberté universelle pour les étudiants, Anna constate rétrospectivement avoir vécu à Turin sur un mode léthargique par rapport à ce qu'elle vit à Fribourg. D'autres narrateurs raisonnent en termes de distanciation de la « mentalité » du pays d'origine comme Louis qui, ayant goûté à la « liberté d'expression », se rend inapte à réintégrer une nation dont « l'architecture du pouvoir [serait] basée sur un faux problème » ; comme Kasia déplorant une mentalité polonaise priorisant les rapports de loyauté aux dépens du mérite personnel ; et comme Luisa pour qui « la mentalité colombienne » fonctionne comme un véritable actant dans le récit...

Ne rien vouloir d'autre, ne rien attendre d'autre, ne pas / [...]. Pour te donner une idée de la vision de mes parents, de ma mère, elle me dit / (RIRES) je ne sais pas si maintenant elle a beaucoup changé, elle me disait : « Non / écoute, tu sais, les riches finissent tous en chaise roulante ». Je disais : « Mais comment en chaise roulante ? » (RIRES). [...] Elle est comme dans un film, elle est grandiose : « Non, les riches terminent toujours dans des chaises roul / tristes et dans des chaises roulantes ». Je disais : « Mince alors ! ». Je me rappelle que petite, déjà, je disais : « Que ce serait bien de devenir riche ». Elle disait : « Non non » (ELLE FAIT UN SIGNE DE L'ANNULAIRE) les riches, toujours en chaise roulante ». Je disais : « Shhhhh / alors je ne veux pas devenir riche si je finis en chaise roulante, ah non / alors ça coûte trop cher ». Pour te donner une idée de la mentalité / [...] et voilà, pour retourner à mon discours, quand j'appelais ma mère [depuis la Suisse] et je disais : « Maman, j'en ai marre / ils m'ont dit à l'université que je dois encore attendre », « Dieu décidera. Si Dieu veut que tu étudies, tu étudieras. Si Dieu ne veut pas, tu n'étudieras pas » (séquence 15).¹⁵²

Luisa se met en scène petite face à sa mère et encadre des discours passés de commentaires actuels sur sa « mentalité ». Par cet artifice, elle montre son évolution personnelle face à cette femme qu'elle qualifie de « grandiose », et dont les raisonnements lui paraissent tellement absurdes aujourd'hui qu'on la croirait « dans un film ». Le même procédé de distanciation d'avec les habitudes du pays d'origine caractérise le discours de Banu déclarant, en lien avec ses récents retours en Turquie ne pas juger ces « gens » aux normes d'hygiène moins strictes que « les nôtres [en Suisse] ». L'on constate, dans ces deux cas, l'écart culturel qui s'est mis en place dans (et par) le processus d'émigration.

4.5.4.2. *Le non-retour – l'entre-deux*

Mobilité courte de type *Erasmus*, mobilité moyenne sur mandat renouvelable pour chercheurs étrangers, mobilité longue à durée déterminée comportant une promesse de retour, aucune de ces formules ne prévoit que l'individu ne s'installe dans le pays d'études. A part Banu, tous nos interlocuteurs avaient initialement présenté un projet de mobilité d'une durée limitée, en expliquant même comment les acquis allaient être réinvestis dans le pays d'origine. Louis aurait voulu devenir médecin, l'Afrique manquant de personnel soignant. Inscrit en géographie, il

¹⁵² Del non volere altro, del non aspettare altro, del non / [...]. Per darti un'idea della visione dei miei, mia mamma mi diceva / (RIRES), adesso non so se è cambiato parecchio, ma mi diceva: « No / guarda che i ricchi finiscono sempre in sedia a rotelle ». Dicevo: « Ma come in sedia a rotelle...? » (RIRES) [...]. E da film, è grandiosa! E da film: « No no, i ricchi finiscono sempre in sedia a rot / tristi e in sedia a rotelle ». Dicevo: « Ammazza però! ». Mi ricordo, da piccola già dicevo: « Che bello diventare ricchi ». Diceva: « No no, (ELLE FAIT UN SIGNE DE NON AVEC L'ANNULAIRE) i ricchi, sempre in sedia a rotelle » Dicevo: « Shhhhh... / ma non voglio diventare ricca se no finisco in sedia a rotelle, a no / allora costa troppo allora ». Per darti un'idea della mentalità / [...]. E per tornare al mio discorso, quando chiamavo mia mamma [dalla Svizzera] che dicevo: « Mamma, non c'e la faccio... Mi hanno detto di no all'uni, devo ancora aspettare », « Dio provvederà. Se Dio vuole che tu studi, tu studierai. Se Dio non lo vuole, tu non studierai ».

s'arrangea pour agir d'une autre manière, à travers des études sur les « problèmes ethniques » de son pays. Que la section de journalisme à Fribourg octroie un « certificat » et non un « diplôme » à ses étudiants en fin de cursus l'inquiétait car il savait qu'au Burundi son « certificat » allait être considéré comme un « diplôme au rabais ». Eric, lui aussi, aurait voulu « transférer [s]on affaire » dans son pays d'origine après les études. Luisa dit avoir choisi la géologie car « ça sonnait écologie » et que « c'était à la mode en Colombie » et Piotr, dans la même veine, désirait devenir un « spécialiste de l'Occident » à l'usage de l'Est. Pour Anna et Kasia, parties en *Erasmus*, le retour était programmé – bien qu'Anna, par son analyse de la situation des diplômés italiens sans travail, jette un doute sur ses véritables attentes de départ. Eric, comme Louis, avait « signé » auprès des autorités de police fribourgeoises et auprès de l'institution religieuse qui lui octroyait sa bourse. Il était donc lié à une double « promesse de retour ».

Dans l'explication donnée pour leur établissement en Suisse, la position de nos narrateurs varie entre la déclaration d'avoir été pris en otage et la justification : deux retours – dont on nous dit qu'ils constituaient la raison d'être de la mobilité – ont été niés par ceux-là mêmes qui les avaient motivés (Piotr et Louis). Piotr analyse, à ce propos, le mécanisme qui fait que certains pays d'origine ne « reçoivent plus » leurs étudiants partis étudier ailleurs, de peur qu'ils ne « prennent » leur postes à ceux qui sont restés ; Louis déplore que son pays – au lieu d'accueillir les nouvelles connaissances et compétences de ses étudiants expatriés – bloque en exil les trop éclairés. Kasia dénonce le contrat moral liant les étudiants polonais à une promesse de retour et témoigne – à travers l'expérience d'amis rentrés après leur séjour en Suisse – du gaspillage de compétences que cette « mentalité » engendre. La scène où le non-retour se décide chez Anna fait basculer toutes les valeurs initialement posées dans le récit (modèle de la famille traditionnelle, sécurité dans l'immobilité ouatée d'une ville connue et d'une langue maternelle maîtrisée, plus-value de prestige social du voyage et du séjour à l'étranger durant les études) pour faire d'elle une « immigrée ». Wiebke et Banu avaient été « rappelée[s] » en Suisse par d'autres, mais s'appuient sur le discours de leurs co-nationaux pour légitimer leur présence. Seules Luisa et Kasia attestent ouvertement d'une volonté de s'installer dans un pays présentant des « avantages » sur les plans professionnels et académiques que leur pays d'origine n'offre pas.

Mais tous, sauf Eric, expriment à des degrés divers le malaise que le non-retour provoque chez eux. Chez Banu, Louis et Luisa, le mot « culpabilité » est lâché : avoir « laissé » ses proches au pays après le tremblement de terre provoque chez la Turque une inquiétude telle qu'elle semble

responsable des maux physiques ressentis à l'arrivée ; Louis fut « habité par [sa] promesse de retour » jusqu'à l'obtention de la nationalité suisse, les œuvres d'exil fonctionnent chez lui comme des contreparties à ces dettes impayées; Luisa revit – en fin d'entretien – le mouvement de panique éprouvé en visionnant un film colombien qui l'avait amenée à se demander « quelle est la porte de ma maison ? ».

Le mot « maison » et ses dérivés désignent, d'ailleurs, le moment où l'un des lieux prend le dessus sur les autres dans une visée d'ancrage. Chez Wiebke et Banu, il apparaît très tôt dans le récit, en lien avec les cercles sociaux d'atterrissage : « Je me suis tout de suite sentie chez moi [à la *Montagnette*] » (Wiebke); « la Suisse m'est parue comme ma maison » (Banu). Pour Anna et Kasia, c'est l'image du foyer familial qui est conviée, au moment de la mise en ménage et des démarches légales en vue d'un établissement. Mais au-delà de ces phases clé du parcours – l'atterrissage et l'établissement – l'idée de « maison » revient surtout quand la question plus profonde des appartenances survient. Le motif de l'étranger reconnaissant, voulant reconnaître, voulant être reconnu par ou disant se reconnaître dans ce pays d'accueil qui – à la rigueur – l'aurait attiré à lui, est un trait systématique des discours étudiés ¹⁵³. Kasia constate : « Le monde [ici] fonctionne, dans un sens, comme j'aime [...] je sens que je suis au bon endroit ». En parlant des rares amitiés nouées en Suisse, Anna conclura qu'elle préfère avoir « peu d'amis, mais fidèles [comme en Suisse] », car cela « correspond[rait] plus à [s]on caractère » que les relations superficielles nouées entre Italiens. Luisa n'était pas « une Colombienne typique » ; elle a trouvé, en Suisse, « la tranquillité » qui seyait à sa personnalité. Le parcours de Louis « ne s'explique pas sans [s]on passage à Fribourg », il y a « laissé un bout de [s]on cœur », c'est « [s]on monde ». Piotr use également du *motif de l'incorporation* des caractéristiques du pays d'immigration quand il déclare s'être « imprégné de la mentalité fribourgeoise ». L'ancrage, chez lui, s'est fait au niveau de *l'Alma Mater* – son *Alma Mater* fribourgeoise. La phrase – « j'étais l'un de ses représentants même s'il était Polonais » – montre, par l'usage incongru qu'il fait des pronoms personnels, son rapport hybride à l'université « mère ».

D'où, justement la question « est-ce que je suis en Suisse ? ». Je suis justement entre les deux. Je suis exactement entre les deux, parce que je suis établi en Pologne, je suis établi en Suisse, mais je suis établi en Suisse de manière temporaire toujours, donc mon lieu d'habitation était toujours la Pologne et il l'est toujours [...]. Je crois que je suis entièrement polonais quand je suis en Pologne / et quand je suis en Suisse, les gens m'appellent : « Voilà le Polonais » (RIRES). Le Polonais, ça signifie que donc « Voilà, oh ! Notre ami polonais », on dit souvent (Piotr).

¹⁵³ Sauf chez Eric, interviewé au moment où il quittait la Suisse.

Cette citation révèle les difficultés que l'exercice du positionnement provoque : selon les moments, Piotr se sent suisse en Suisse ou est traité comme un Suisse en Pologne, est appelé « le Polonais » en Suisse ou (re)connu comme le loup blanc à Fribourg. Son discours lui-même s'embrouille et se dément. Chez Banu, comme chez Piotr, l'enchantement exprimé pour le pays d'établissement sera fluctuant au fil du discours, même se contredisant: après avoir affirmé s'être tout de suite sentie chez elle en Suisse, elle conclura « la Suisse, c'est jamais ma maison ». Louis viendra à bout du dilemme par l'acceptation d'une double affiliation. Il identifie aujourd'hui ses repères entre les « crêtes des montagnes suisses » et les « hauts plateaux africains ». Dans l'expression de son entre-deux, son discours lui-même s'apaise.

4.5.4.3. *Les produits de l'exil*

Louis et Piotr inscrivent leur parcours dans le même mythe : l'un partait pour ramener du « grain mûr » au pays, l'autre « la science et la technologie ». Leurs *produits* en Suisse sont en accord avec cette image : durant son exil, Louis a préparé une thèse « qui se mange » et Piotr est devenu un « spécialiste de l'Ouest [...] au service de l'Est ». Si Piotr a refusé de « transporter la Pologne, et [...] de la retranscrire en Suisse », Louis s'est au contraire concentré – depuis la Suisse – sur des réalités africaines.

Mais au-delà de ces objectifs académiques annoncés, des produits d'autres types se repèrent dans le corpus. Le Polonais, nous l'avons vu, a consacré son temps libre à organiser à Fribourg des manifestations autour de son pays d'origine, les *Tertulias*, les JMJ et le *Journal de la diaspora polonaise estudiantine*. Ces actions « transport[aient non seulement] la Pologne en Suisse », mais faisaient « exister » les étudiants polonais expatriés chez eux (par un *effet carte postale*). Elles avaient donc la fonction de *niches d'intégrabilité* à double titre, puisqu'elles garantissaient, d'une part, une insertion plus douce aux candidats à la mobilité et permettaient aux expatriés de retrouver « un peu de Pologne » durant leur séjour (Gohard-Radenkovic, Vuistiner et Veshi 2003a; Gohard-Radenkovic 2004)¹⁵⁴. Kasia s'est, elle aussi, trouvée une niche d'intégrabilité dans sa ville d'accueil, à travers l'église polonaise de Marly (un quartier de Fribourg). Elle explique en souriant qu'elle y rencontrait de nombreux Polonais « devenus religieux » durant leur séjour en Suisse, tant le groupe de prière était important pour eux sur le plan social et

¹⁵⁴ Voir note 5.

identitaire. Anna se trouva une « famille » au sein de la troupe de théâtre universitaire constituée d'étudiants de mobilité (suisse et étrangers). Leurs *produits* communs, les pièces jouées en français, étaient à leur image puisque les personnages incarnés trahissaient une multitude d'accents. Elisa, Piotr et Louis ont organisé des voyages pour « faire découvrir » leurs pays d'origine à des Suisses. Louis a « redécouvert » le Burundi avec un groupe d'étudiants ; Piotr n'a jamais cessé d'organiser des départs afin que les étudiants de l'Université de Fribourg puissent « connaître la Pologne ». Aujourd'hui, Luisa peut enfin « conseiller » son pays d'origine aux Suisses, car elle sait qu'elle le voit dorénavant « avec un regard de Suisse ».

L'autre, le membre du pays d'accueil, prend un rôle actif comme témoin de la redécouverte des mondes de départ et dans la réconciliation avec ces mondes. En appréciant ce qu'ils découvrent, les autres réveillent des sentiments de fierté qui avaient été reniés dans l'émigration, pour des raisons de mise en conformité sans doute. L'habitant du pays d'accueil s'érige donc en *offreur d'identité(s)* pour ces individus qui se redécouvrent – à travers un regard tiers – des identités perdues.

Les *produits* de l'exil sont des traces matérielles du processus de remédiation dans le rapport des narrateurs aux deux pays : le non-retour physique de la personne impliquant des retours symboliques.

4.5.5. Les objets qui *me* parlent... ou qui parlent de *moi*

Les actants injectant la *graine* de mobilité dans les parcours de vie des narrateurs peuvent également se constituer d'objets immatériels. Les livres de mythologie grecque suggèrent à Luisa une métaphore pour caractériser la distance prise avec ses parents, qui « ne sont [plus aujourd'hui] des Dieux de l'Olympe » pour elle. Partie des images d'exotisme plein la tête – des odeurs et des saveurs fantasmées – son atterrissage en Suisse emprunte aux récits fantastiques ses revirements de situation magiques : du statut de victime (et de Cendrillon), elle passera à celui de *princesse*. Chez Kasia, l'expatrié polonais du téléfilm joue un rôle semblable puisqu'elle fera, en riant, un lien avec sa propre expérience. Piotr est guidé par le mythe de l'intellectuel polonais exilé.

Des diplômes ramenés au pays, des lettres écrites régulièrement ou des récits de vie collectifs – comme la publication d’un témoignage sur son rapport à Fribourg pour Louis ou le *Journal de la diaspora* pour Piotr – font en sorte que les acquis du séjour soient reconnus par les sociétés d’origine ou d’accueil ; ce sont des *trophées de la mobilité*. Parfois, ces acquis doivent être reconfirmés ; Louis s’inquiète que l’on considère la « scientificité » des travaux académiques accomplis en Suisse. La « brique » (sa thèse), actant central dans son récit, fait office de preuve durant l’entretien puisque le narrateur nous demandera de la feuilleter. Chez Kasia et Anna, ce sont les « factures » et les « contrats » qui se constituent en *trophées* puisque ces documents, symbolisant la sortie de la *bulle*, représentent la prise en charge personnelle du parcours.

Chez Eric, les lettres réponses négatives à des candidatures tiennent plus du *stigmat* que du *trophée*. Elles s’appuient sur ce que l’on connaît de situations semblables de discrimination à l’embauche ¹⁵⁵. Le même type de tension sourde se constitue dans l’image des « Tupperware » symbolisant – chez Piotr et Anna – le confort de leurs collègues suisses rentrant en famille le week-end remplir des « boîtes » de nourriture à réchauffer durant la semaine. Cette image symbolise les difficultés de l’installation pour les étudiants étrangers sur des plans tout autant pratiques qu’affectifs ; mais elle permet, par défaut, de mettre en scène les compétences d’autonomisation acquises. Chez Luisa, c’est dans le « livret bancaire » – rempli par les parents suisses pour leur enfant à « chacun de ses anniversaires » – qu’elle lit, par la négative, sa propre situation. Dans son cas, c’est la fille expatriée qui soutient financièrement ses parents et, quand elle rentre – au lieu de recevoir l’accueil réconfortant et sécurisant dont parlent les Suisses revenus d’un week-end au foyer familial – on la sollicite encore pour lui soutirer de l’argent. Chez Louis, ce sont les livres et les articles que l’on peut lire « à longueur de journaux » en Europe qui jouent ce rôle dans une comparaison acide : ici, c’est la surabondance intellectuelle ; là-bas, c’est la « famine » de la « désinformation ».

¹⁵⁵ Il nous englobe dans un « nous » de connivence en disant : « La formule habituelle qu'ils nous balancent « malgré votre profil intéressant tout ça, nous sommes dans l'obligation de vous annoncer... » ».

4.5.6. Les langues qui *me* parlent... ou qui parlent de *moi*

4.5.6.1. *Les langues de la distinction*

Dans la sélection des langues étrangères à apprendre, des choix ont été opérés en amont de la mobilité par les sujets eux-mêmes ou par leurs parents. Anna avait appris le français plutôt que l'anglais dans une visée de maximisation des connaissances linguistiques, puisque ses parents considéraient l'anglais comme un incontournable de sa scolarité – « [elle] l'aurai[t] appris de toute façon ». Et puis, les cours de français étaient compatibles avec les horaires de gymnastique, discipline à laquelle son père tenait (autre forme de *pratique distinctive*). Wiebke avait également choisi le français car c'était « plus rare » mais, dès qu'elle le put, elle passa à l'anglais qu'elle arrivait mieux à « intégrer ». Eric s'était inscrit en faculté de germanistique au Cameroun, mais se défend d'avoir multiplié les langues étrangères dans une visée d'immigration. Le fait d'être germanophone, pourtant, s'avère avoir été sa clé d'accès aux bourses d'étude à l'étranger, puisqu'en allemand la concurrence était moindre que dans les autres langues. Le français avait permis à Piotr de se distinguer de son frère aîné qui avait misé sur l'allemand et qui était parti dans un pays germanophone. Cette langue avait d'ailleurs toujours été *distinctive* dans son milieu social puisque c'était la langue du « charme » et du discours savant.

Les *langues étrangères distinctives* donnent une allure d'évidence aux départs, puisqu'il s'agit pour les narrateurs d'en approfondir la connaissance. Mais si elle vécut son quotidien en français à Fribourg, c'est sa maîtrise des langues anciennes qui distingua Anna en Suisse – elle en fit son métier. Eric tomba de haut quand il s'aperçut que sa maîtrise de l'allemand était contre-productive dans la poursuite de ses projets académiques en Suisse. On lui avait dit, pourtant, qu'en Allemagne, les Noirs germanophones se distinguaient face aux francophones – ce qui n'était visiblement pas le cas à Fribourg où son « bel allemand » fait l'objet de suspicion. En Suisse, Piotr continuera à faire du français une langue de distinction. Inséré dans le milieu de la diplomatie internationale où cette langue est encore de mise, le Polonais parle avec délectation de la saveur d'une « blague » en français – un « *joke* en anglais *how are you* » ne faisant pas le poids... Pour Kasia, enfin, le français fut la voie d'une triple émancipation (cercles familial et académique de départ, « bulle » du laboratoire fribourgeois et communauté scientifique internationale). Banu s'autonomise également grâce à ses cours de français, lui permettant de sortir de son village et de son réseau d'atterrissage « étouffant », de divorcer, de trouver du

travail et d'élever ses filles dans un milieu francophone, de partager une passion commune pour le théâtre avec son aînée.

4.5.6.2. *Les langues incorporées ou «mises en corps»*

Nos narrateurs opposent leurs habitus scolaires ou touristiques en langue étrangère – commande au restaurant, achat de cartes postales – aux compétences acquises en immersion. Wiebke n'aimait pas le français à l'école, mais en Suisse, cette mal-aimée de sa scolarisation deviendra « plus naturelle » pour « parler de handicap » que sa propre langue. Finalement, elle décidera de faire son diplôme en mode bilingue français-allemand (c'est ce qu'elle appelle « le français double effet »). Avec sa meilleure amie, en Allemagne, le français est plus apte que leur langue maternelle commune pour revivre les expériences faites ensemble à Fribourg. Elles « *switchent* » dans cette langue, sans même s'en rendre compte. Anna, comme Wiebke, avait fini par « abandonner » le français au profit de l'anglais lorsqu'elle était adolescente en Italie, mais c'est le français qui lui permit de partir dans le cadre d'*Erasmus*. En mobilité, c'est au théâtre qu'elle *incorporera* littéralement le français, une langue dans laquelle elle ressentira les textes et les fera ressentir aux autres. Pour Piotr, « la langue détermine [t]a façon d'être », c'est « un système ». Quand il parle en polonais, il se sent « polonais entièrement », quand il parle en français, il se sent « suisse ». En passant d'une langue à l'autre, durant son séjour, il a l'impression de vivre de « double[s] » ou de « triple[s] vies ». Luisa, comme Piotr, sait que son espagnol est lié aux « émotions [de quand elle] avai[t] 18 ans ». C'est à travers ce sentiment qu'elle mesure les pertes causées par l'émigration – et sa propre transformation.

4.5.6.3. *Les langues du camouflage*

L'hybridation linguistique peut s'avérer stratégique pour moduler son image. Piotr et Kasia misent sur leur *polonitude* pour se profiler professionnellement car ils savent (consciemment ou inconsciemment) que celle-ci est porteuse d'un *capital sympathie* à Fribourg (voir chapitre 2.2.1.), (Gerber 2011, p. 91. Si Anna persévère dans son perfectionnement du français, c'est qu'elle ne voudrait pas perdre la face devant ses étudiants en faisant des « erreurs » dans cette langue qui lui servira à enseigner le latin. Chez Wiebke et Luisa, l'alternance linguistique avait été stratégique pour l'intégration du groupe des pairs (le cercle des étudiants Suisses allemands

pour l'une, l'équipe de travail tessinoise pour l'autre). Piotr et Luisa réalisent, au cours de conversations avec des Suisses, que leur accent n'est plus assimilable à une provenance géographique – ils s'amusent de cette *langue-déguisement*, participant à leur camouflage physique. On demande à Luisa si elle est asiatique à Lugano, alors que Piotr, avec son style démodé, est pris pour un Belge dans les rues de Fribourg.

Aucun de nos narrateurs ne fait référence au bilinguisme officiel de Fribourg – d'usage au quotidien, pourtant, dans l'univers académique. Anna et Kasia se disent conscientes de la nécessité d'apprendre l'allemand, afin d'augmenter leurs chances sur le marché de l'emploi suisse et fribourgeois; mais au moment de l'entretien, aucune des deux ne s'y était encore mise sérieusement. Si Piotr, Banu et Wiebke usent des langues nationales en alternance, ce n'est pas pour s'afficher plurilingue, mais pour se cacher – au contraire – derrière ces langues (ce sont *les langues du caméléon*).

Dans les récits de vie étudiés, les langues, comme des déguisements, contribuent aux rôles joués sur un mode monolingue, l'une après l'autre et non en parallèle. Nos narrateurs se distinguent, en cela, de l'attitude des *Erasmus* caractérisés par le *baragouinement* linguistique et des *bricolages multilingues* (quand l'anglais n'est pas de mise).

4.5.7. Le *moi* qui émerge de l'interaction entre enquêteur et enquêté

Issu d'un entretien qui l'encadre – lui-même producteur de multiples *tensions* – le récit de vie est orienté. N'étant pas habilitée à décider de ce qui – dans la situation que nous avons provoquée – influençait les discours réceptionnés, il fallut réfléchir à un moyen d'y lire des traces de notre présence. La phase de défrichage des données avait permis de distinguer différents types de séquences, la question de leur fonction se posait. Les *schémas de vitesses* faisaient état de fluctuations dans le rythme des récits, des arrêts sur image ou des avancées rapides sur des pans de vie : pouvait-on en décrire le fonctionnement au niveau du corpus ?

4.5.7.1. *Quand le récit rejoue le passé*

Au cours d'un entretien à travers un récit de vie, la place de l'interlocuteur est fluctuante. Parfois, le narrateur suscite une collaboration dans l'interprétation des faits racontés ; à certains moments, au contraire, plongé dans ses propres souvenirs, ce dernier semble en oublier la présence pour débattre – et se débattre – avec des voix du passé.

Les résumés

Le corpus présente deux types de *résumés*. Les *incipit* des récits de Luisa, de Kasia et d'Anna visent – en quelques lignes – à expliquer leur présence en Suisse :

Je suis née dans une ville, à deux cents kilomètres de Bogota. Je suis née là-bas et, après un an, mes parents ont déménagé dans une autre ville toujours à / je sais pas combien de milliers de kilomètres de la frontière avec le Venezuela / et moi, j'ai grandi là-bas, jusqu'à mes quinze-seize ans. Après, on est retournés dans la ville d'origine, et deux ans après, je suis arrivée en Suisse. Donc où ils habitent maintenant, je n'ai pas beaucoup de souv / j'ai pas vécu // mais c'est là qu'habite toute ma famille (Luisa).¹⁵⁶

Je viens de Pologne, de [REDACTED], au centre. J'ai fait une université technique là-bas. Durant ma troisième année, je suis venue en Suisse pour un échange, neuf mois d'échange. Tout a été fait en vitesse parce que normalement, il y avait un autre étudiant qui devait partir en Suisse, pas moi (Kashia).

Alors, j'ai vingt-cinq ans, je suis Italienne, de Turin. Ma famille est de Turin, j'ai vécu toute ma vie jusqu'à vingt-trois ans à Turin, avec ma sœur, ma famille. Ma maman est employée et mon papa est enseignant, et / c'est une famille qui m'a toujours fait voyager beaucoup / c'est quelque chose que je porte à l'intérieur de moi, d'une certaine manière / je pense toujours que je reproduirai [ce modèle] quand j'aurai une famille (Anna).

Le résumé permet d'être succinct sur une période de temps que l'on ne désire pas détailler. En cinq lignes, Luisa parle de sa naissance, indique avoir passé quinze ans dans le Sud de la Colombie et se recentre sur son arrivée en Suisse. Kasia fait part de données biographiques

¹⁵⁶ So sono nata in una città, a duecento km da Bogotá. Sono nata lì e, dopo un anno, i miei però si sono trasferiti in un'altra città, sempre a / non so, quanta migliaia di km alla frontiera con il Venezuela / e io, sono cresciuta lì fino a quando avevo quindici-sedici anni. Dopo, siamo ritornati dalla città d'origine, e due anni dopo, io sono arrivata in Svizzera. Quindi dove abitano loro adesso, io non ho tanti ric / non ho vissuto // ed è lì che abita tutta la mia famiglia (Luisa).

I come from Poland, from [REDACTED], in the centre. I did a Technical University there. In my third year, I went to Switzerland for a scholarship, nine months scholarship. Everything was made in a hurry because in fact, normally, there was another student who should have gone to Switzerland, not me (Kashia).

Allora, ho venticinque anni, sono italiana, di Torino. La mia famiglia è di Torino, ho vissuto tutta la mia vita fino ai ventitre anni a Torino, con mia sorella, mia famiglia. Mia mamma è un'impiegata, mio papà è insegnante, e / è una famiglia che mi ha sempre fatto viaggiare molto / è qualcosa che mi porto dietro, che ho in mente di replicare insomma, quando avrò io una mia famiglia (Anna).

minimales (provenance géographique et voie d'études) pour passer directement aux raisons de son départ pour la Suisse. Après avoir renseigné sur son âge et sa ville d'origine, Anna sélectionne quelques valeurs caractérisant son cercle familial. Chacune, dans ce qui constitue le début de son récit de vie, avance une idée-phare : Luisa laisse entendre qu'elle ne nourrit aucune attache avec son lieu d'origine ; Kasia suggère que son départ de Pologne avait été décidé par les autres ; Anna fait de l'habitus du voyage un héritage social, qu'elle annonce d'emblée vouloir transmettre à ses enfants.

On trouve, dans le corpus, un second type de résumé – portant sur un pan de récit ou reprenant le parcours dans son ensemble :

[EN COMMENTAIRE A LA SCENE OU LA NARRATRICE AVAIT DIT A SON PROFESSEUR DE MASTER QU'ELLE ETAIT « LA MOINS GEOLOGUE DE SES ETUDIANTS »]. Vraiment, oui, il m'a regardée comme pour dire : « Mais ça c'est toi qui le dis ». Déjà / ça / ça m'a fait me sentir bien / non ? Il dit : « En plus, toi, tu n'as pas trouvé seulement du travail, mais au gouvernement / ça, personne d'autre de mes étudiants suisses ne l'a fait ». Donc, je sais pas / c'est des moments comme ça où tu te rends compte de ton parcours, et je le dis pas par fausse modestie, sincèrement. Tu es tellement dans ton parcours que tu ne te rends plus compte. Quand tu étais en train de demander aux recteurs de signer, moi, je ne me rendais pas compte de ce que j'étais en train de faire. Quand j'étudiais, je ne me rendais pas compte du fait que j'étais en train d'étudier seulement avec des Suisses. Quand j'étais en train de faire un master, je ne me rendais pas compte de la chance que j'avais de faire un master au Poly qui est quand même très bien vu, bien reconnu / et encore maintenant peut-être / oui / maintenant, je commence petit à petit à me dire : « Putain, mais c'était bien, j'ai fait plein de choses » / et tu te le dis sincèrement, avec toute la modestie du monde (Luisa).¹⁵⁷

Quand je vois aujourd'hui un peu dans mon CV / je / c'est un peu une carrière très / on voit ces échelons, donc, dans cette ronde, dans cette échelle, en partant comme portier, secrétaire, sous-assistant, assistant, collaborateur scientifique, c'était / souvent beaucoup de hasard, beaucoup de volonté, beaucoup et puis c'est-à-dire / beaucoup de travail en même temps (Piotr).

Chez Eric, Piotr, Louis ou Banu, ces séquences résumant le parcours en termes de postes occupés ou de titres accumulés, reviennent en refrain et donnent aux récits une allure de *course à la réussite*. Elles ont une fonction récapitulative (pour nous aider à suivre), mais permettent également aux narrateurs de mesurer le chemin parcouru (une prise de conscience dont nous serions les témoins). Chez Luisa, qui avait passé la rencontre à se décrire sur le mode du

¹⁵⁷ Veramente, sì, lui mi ha guardata come per dire: « Ma questo lo dici tu... ». Già quello / quello mi ha fatto sentir bene / no ? Fa: « In più, tu, in più non solo hai trovato lavoro, ma in governo. Questo non l'ha fatto nessuno dei miei allievi svizzeri, non l'ha fatto ». Quindi, non lo so / sono dei momenti così, tu, magari, ti rendi conto il tuo percorso. E non lo dico con falsa modestia, sinceramente, che sei talmente dentro nel tuo percorso che non ti rendi conto, mentre li eri, li magari, a chiedere ai recteurs di firmare, io non mi rendevo conto di quello che stavo facendo, mentre stavo studiando, non mi rendevo conto del fatto che stavo studiando solo con Svizzeri. Mentre stavo facendo il master, non mi rendevo conto della fortuna che avevo di fare un master al Poly, che comunque molto ben visto, molto ben riconosciuto / e ancora adesso, non adesso magari / sì / adesso comincio pian piano a dirti: « Cavolo. Però è stato bello. Ho fatto una marea di cose » / e te lo dici sinceramente, con tutta la modestia del mondo (Luisa).

dénigrement, le « maintenant » de la dernière phrase pose des problèmes d'interprétation. S'agit-il d'un « maintenant » se rapportant à l'époque vécue ou s'étonne-t-elle de ses propres avancées au moment de l'entretien ? Chez Piotr le « quand j'y réfléchis, c'est énorme » est tout aussi ambigu.

Les scènes

A l'opposé des résumés, les scènes ralentissent le cours de l'histoire pour donner à voir une situation. Leur longueur varie selon qu'elles miment un moment s'étant effectivement réalisé dans la *vraie vie* (en rejouant les dialogues) ou qu'elles participent d'un raisonnement à valeur générale (attribuable au moment de l'entretien). Dans notre corpus, ces scènes apparaissent en correspondance avec des *ballotages d'identité(s)* – des moments où celle-ci se négocie entre le narrateur et d'autres actants de son récit – et à des *bifurcations* du parcours.

Cette partie repose sur l'analyse d'extraits d'entretien assez longs regroupés en trois micro-corpus selon qu'ils traitent *d'une situation subie* par le narrateur (micro-corpus 1), *d'une situation négociée* (micro-corpus 2) ou *d'une situation de positionnement actif* (micro-corpus 3).

Séquences de positionnements subis

Micro-corpus 1

Le récit du « blocage » de Piotr

P : Moi, j'ai ressenti ça d'une certaine manière quand j'allais entamer des contacts avec les universités polonaises. Parce que tout d'abord, je voulais écrire ma thèse de doctorat en Pologne / mais j'avais beaucoup de peine dans le sens que tous les professeurs que je rencontrais ils disaient: « Mais écoutez, vous avez le privilège d'étudier en Suisse, nous, nous n'avons pas autant d'argent pour vous payer des bourses. Etudiez là-bas ! Et puis on sera en contact, comme ça on créera des liens ! ». Je crois que c'était un peu // pour moi c'était bizarre au départ, très très bizarre. Moi je me disais: « Mais mais... ». Moi, c'était mon rêve d'aller à Cracovie // faire ma thèse, et là / j'ai été déjà assez habile après toutes mes études ici, je me disais mais je me disais: « J'en prendrais peut-être déjà en polonais un sujet occidental, comme ça juste pour apporter quelque chose.. ».

A: En polonais...

P: En polonais déjà, pour apporter quelques éclairages et puis voilà, et amener un peu de monde de l'Occident là-bas... [...] Et puis, là j'ai été un peu déçu dans ce sens là, j'ai été très déçu / puis les gens me traitaient comme suisse. Voilà. Et là, là, j'ai été / je suis rentré en famille, j'étais là et je me disais: « Mais y a quelque chose qui ne marche pas ». Moi, c'était // c'était très très important moi, j'étais comme justement comme / j'étais un peu dans ce dans ce mythe des Polonais qui allaient en Occident étudier, rentraient dans leurs campagnes, leurs villages, et puis apportaient de l'industrie, apportaient des idées, apportaient de la culture, et tout ça. Donc c'était un peu ça, donc je vivais / je dis d'une manière consciente que ce fut un mythe. Parce que c'est un mythe.

A: C'est un mythe, bien sûr...

P: C'est un c'est un mythe, un // jusqu'à ce que je le conçoive. Mais, et puis également et puis justement et après, donc un peu, d'une certaine manière, j'ai dû retour / donc, revenir en Suisse, qui n'était pas la mienne en même temps, mais j'ai dû revenir pour faire, pour pouvoir m'entendre avec les gens. Ça, je trouvais extrêmement douloureux, c'était pour moi un comble d'une certaine manière. [...] parce que là, j'avais mon université mère, Alma Mater ici, donc je s / là, je connaissais la structure, je connaissais le système d'enseignement je connaissais tout c'était beaucoup plus facile. D'un coup, c'était beaucoup plus facile pour moi de / par exemple d'entamer une thèse de doctorat dans le sens de la compr / de la compréhension même si c'était beaucoup plus difficile bien entendu d'écrire mais bon, j'ai déjà écrit le master mais / mais je me suis dit la thèse ça doit être quelque chose de / c'est un défi beaucoup / tout à fait différent. Mais moi, c'était mon rêve d'écrire ça en polonais. Après mes études, j'ai fait un peu en français, un peu en allemand, je me suis dit: « Ça serait un rêve d'écrire dans ma propre langue » puisque je me suis arrêté avec ma langue aussi d'une certaine manière, vous savez donc / ce qui / j'ai été / j'aimais beaucoup le polonais donc quand j'ai écrit mon baccalauréat j'étais en classe littéraire, j'étais en classe de littérature polonaise / j'ai fait / j'ai travaillé un peu en russe également, j'ai énormément aimé la littérature slave et donc je me voyais perfectionner la langue. Et puis, d'un coup, je pensais que voilà quoi / que ce serait idéal d'écrire ça en polonais, tout ça pour me pour // mais non (RIRES) c'était plus le cas // c'était plus le cas et puis // donc // mais les professeurs ici m'ont proposé une thèse donc je crois qu'on s'entendait très très bien, donc ça allait bien, donc j'ai tout de suite répondu et ensuite j'avais toujours ma bourse et ensuite j'avais plusieurs assistanats qui m'ont permis également / donc / et là, j'ai appris de nouveau autre chose, j'ai appris plein de choses justement au niveau de l'admin / comme j'ai raconté tout à l'heure.

Le récit du « blocage » de Louis

En décembre quatre-vingt douze, j'ai décidé de partir pour voir ce que je pouvais faire avec ça (IL INDIQUE LE MANUSCRIT DE SA THESE). Le livre venait de sortir, juste les premiers exemplaires, juste au moment où je devais repartir. Je suis parti, ça fait 19 ans et quelques / presque vingt ans après. Bon, c'était une redécouverte du pays, oh là, il y aurait de quoi raconter aussi, mais on va pas (CLAPPE DES MAINS) faut pas vous noyer non plus // et puis, j'ai pris des contacts, parce que j'étais dans cet esprit que, je me suis engagé, à faire des études et puis (TAPE SUR LA TABLE) à en faire profiter mes études, mes connaissances, aux autres. Et je suis parti avec plein d'idées, de projets et tout ça. J'ai pris des contacts des engagements // et puis entre temps, y a eu des changements de régime, donc politique mais dans le sens parce qu'il y avait une ouverture démocratique. Et avec des élections, tout ça, et y avait un nouveau pouvoir, et je suis reparti en août / non / en juillet quatre-vingt treize pour faire, en fait, ce que je n'avais pas pu faire quelque mois avant parce que de toute façon j'aurais dû attendre même si ça avait marché. Puis alors, comme y avait un nouveau pouvoir, je me suis dit : « Je vais recommencer ». Alors, on prend des contacts et puis là tout le monde // et puis en plus, c'était favorable en fait, politiquement parlant. Alors j'ai pris des engagements que j'allais me préparer que, à la fin de trois mois / deux trois mois / j'allais revenir. Je rentre au mois d'août et au mois d'octobre, septembre, je suis rentré dans mon // je venais je venais de quitter, de dire, j'avais plus de service à l'Université à Lausanne, que je partais et puis /// vraiment c'était pour faire les prises, pour faire ceci (IL MONTRE LE LIVRE), et puis / le vingt octobre / dans la nuit du vingt au vingt et un / on m'apprend que les choses vont mal / qu'il y a eu les rébellions, que le chef d'Etat, probablement, risque d'être tué s'il n'a pas déjà été tué. Le lendemain (IL TAPE SUR LA TABLE) on nous a confirmé que le chef d'Etat, le président, a été tué. Evidemment, après ça a fait tout ce qui s'en est suivi, c'est ce que je vous disais / il a fallu dix ans, douze ans de guerre et de massacres, de tueries perpétuelles pour qu'enfin on arrive à se dire, y a des problèmes il faut en parler, on peut en parler. Après je ne suis plus parti.

Avant de nous livrer des scènes restituant des événements qu'ils paraissent *subir*, les narrateurs exposent leurs attentes datant d'avant le moment présenté pour que l'on puisse, par contraste, mesurer l'ampleur du revirement de situation. Ce procédé est caractéristique de la présentation d'un moment clé du parcours, comme la décision d'un non-retour. Louis et Piotr recréent les débats intérieurs qui les animaient quand ils espéraient encore rentrer au pays : « J'étais dans cet esprit que je me suis engagé, à faire des études et puis [...] à faire profiter mes connaissances aux autres » (Louis) ; « j'ai été déjà assez habile, après toutes mes études ici » (Piotr). Ces incursions dans leur pensée d'antan – avec des plages au présent de l'indicatif – créent un effet de réel et permettent de reformuler les acquis de la mobilité (que le non-départ rendra bientôt obsolètes). Des voix-tierces – rapportées en discours indirect, « on m'apprend que... », « on nous a confirmé... », « les professeurs ici m'ont proposé... » – interviennent pour traduire le blocage. Ce qui a été effectivement prononcé par les personnes présentes reste implicite, c'est son impact qui est décrit – « puis les gens me traitaient comme Suisse » ou encore « puis d'un coup je pensais [...] mais non, (RIRES). C'était plus le cas » (Piotr) ; c'est sur le sentiment d'incrédulité du narrateur que l'accent est mis, s'exprimant de manière similaire chez Louis et Piotr : « Et je me disais « mais y a quelque chose qui ne marche pas » » (Louis), « pour moi c'était bizarre au départ, très très bizarre. Moi je me disais : « Mais mais // » » (Piotr). Ces pensées attribuables au passé s'entrecoupent de significations données par la suite : Louis fait référence aux conséquences dramatiques du coup d'Etat, non seulement sur son avenir personnel, mais pour son peuple tout entier ; Piotr commente l'aspect naïf du mythe du retour auquel il croyait.

Après ce moment – représentant les émotions provoquées par d'autres chez le narrateur – les scènes embrayent, par un changement de rythme, sur la reprise des activités en Suisse : « Je crois qu'on s'entendait très bien [avec les professeurs suisses] donc ça allait bien / donc j'ai tout de suite répondu et ensuite, j'avais toujours ma bourse et ensuite, j'avais plusieurs assistanats qui m'ont permis également // ». Les références à la situation d'entretien y sont très peu nombreuses ; elles se limitent, chez Piotr, au déictique « ici », indiquant l'Université de Fribourg où se déroule l'entretien, et à un « vous savez donc » à fonction phatique. Par un « on ne va pas / (CLAPE DES MAINS) faut pas vous noyer non plus », Louis signale aussi bien une sortie du souvenir qu'une reprise de l'interaction.

Séquences de positionnements négociés

Micro-corpus 2

Inclusion / exclusion d'un cercle social chez Wiebke

W : Ça dépendait // il avait peut-être une partie où je trouve que // bon / c'était complètement égal et puis, ils ont continué à parler comme / avec moi comme avec les autres, et puis ça, je trouvais vraiment très sympa. Et puis, il y avait l'autre partie où j'ai quand même eu l'impression qu'ils me regardent un peu comme: « Cette Allemande, là... » (RIRES) où je remarquais, ils m'aperçoivent un peu / étrange. Quelque cho /quelqu'un de à part / et ouais, ils ont changé en bon allemand même si j'ai rappelé plein de fois que je comprenais très bien / et ouais où j'ai l'impression: « Voilà, ça... »

A: Ça pose /

W: Ouais, ils ne s'intéressent pas trop à créer trop des liens avec moi. Bon, ils préfèrent rester entre eux. Mais ça c'était vraiment une partie. Et puis moi, je me suis concentrée sur l'autre / partie (RIRES)! [...] Pour ça, moi, je suis vraiment contente d'être à Fribourg, j'aimerais pas du tout être à Zürich par exemple. Et puis aussi moi je me s / aussi aux études, quand j'ai après commencé les cours en français, bien je me sentais beaucoup plus à l'aise // parce que c'est un peu bizarre mais / il n'y a plus de différence dans l'allemand, avec le dialecte différent qu'en français où on entendait bien que je suis pas quelqu'un de langue maternelle française, mais je trouve que les francophones, ils ont eu plutôt l'attitude: « Ouah, elle sait bien parler le français, et puis après si c'est Suisse allemand ou Allemand ou je sais pas quoi, mais elle se donne la peine de parler le français et puis ça marche comme ça », j'étais moins étrangère que /dans les cours / germanophones. Et puis bien aussi, là c'était dans les cours, mais même maintenant je trouve, je suis beaucoup plus à l'aise à Fribourg que / qu'en Suisse alémanique, ouais.

Inclusion / exclusion d'un cercle social chez Kasia

Nous avions un visiteur je / c'est pas un professeur, mais c'est un scientifique, il est dans les sciences. Il est Suisse mais maintenant, il vit à Bruxelles. Et nous nous sommes rencontrés à l'université à une espèce de pause café, et à un moment ils ont commencé à parler de vins. Et je n'ai aucune idée de vins, et je ne sais rien des vins suisses et / d'une certaine manière, ils parlaient ensemble et ils m'ignoraient moi et les autres étudiants doctorants [qui] n'étaient pas suisses. Parce qu'ils faisaient comme / « c'est quelque chose qui nous concerne nous ». Et et à un moment, ils ont demandé, mon professeur m'a demandé quelque chose et je ne pouvais pas lui répondre, je ne sais plus, c'était une sorte de question sur la cuisine suisse ou / et je me suis sentie « je peux rien te répondre sur ça, je peux te répondre sur la cuisine polonaise (RIRES) mais sur ça non » et / pour un instant, je me suis sentie exclue ou / mais c'est une petite chose (RIRES).

Inclusion / exclusion d'un cercle social chez Anna

Ça, c'est ma manière de raisonner / qui peut être, d'une certaine manière / [est] due à une difficulté de / qui peut être, dans une certaine mesure, due à ma difficulté de / d'être étrangère (PAUSE) ici. Parce que moi, j'ai eu un peu / le moment de la prise de conscience d'être vraiment une expatriée, quand j'ai fini mon Erasmus. Parce que quand j'étais étudiante Erasmus, et je me présentais à des étudiants suisses comme l'étudiante Erasmus, j'étais / exotique, j'étais : « Chouette, cette étudiante qui voyage, ah ah ah, qu'elles sont sympas ces petites fautes de français / il y a eu un changement / d'attitude des autres, mais aussi de moi, parce que soudain on était / j'étais plus, comment dire, un élément extérieur, mais qui ne perturbe pas / leur / normalité. Mais j'entrais directement dans leur réseau, leur structure sociale et tout. Donc là, il y a eu « Ok. Je suis une immigrée (PAUSE) comme ceux qu'il y a en Italie, comme / je ne sais pas moi, une famille roumaine qui arrive en Italie. Je suis pareille ».¹⁵⁸

¹⁵⁸ So, we have a visitor I / he is not a professor but he is a scientist, he is in Sciences. He is Swiss but now he lives in Bruxelles. And we had met at the university in some sort of coffee break, and one moment they started talking

Inclusion / exclusion d'un cercle social chez Eric

Oh, écoute. Je peux te citer un exemple. Le regard des autres, ça joue un grand rôle. C'est l'exemple d'une collègue avec laquelle j'avais une relation plutôt bonne, jusqu'au jour où elle était avec des amis à elle, ils étaient tous sur le campus, je suis passé, je lui ai adressé la parole, elle m'a ignoré. Parce qu'elle s'est dit / elle a dû penser: « Mes amis vont se faire des idées, sinon ». Et puis elle m'a ignoré. Je pense qu'en fait, c'est quelque chose qu'on découvre parce qu'elle-même, elle était totalement crispée lorsque je lui parlais. Donc ça veut dire que c'était une réaction qu'elle n'avait pas prévue elle-même (RIRES) // je suppose.

Le micro-corpus 2 regroupe des scènes où les narrateurs se dépeignent dans l'accession (ou la non-accession) à un nouveau cercle social en Suisse. Chez Wiebke, un barrage de langue s'était construit l'excluant des locuteurs de dialecte suisse allemand ; Kasia avait senti un jour que l'on se moquait d'elle à cause de sa méconnaissance de la culture suisse ; quand elle passa d'*Erasmus* au statut d'étudiante régulière, Anna perçut un changement dans le regard des Suisses; en croisant une amie en compagnie d'autres étudiants, Eric avait senti qu'elle avait honte de lui. Dans ces scènes où il n'y eut aucun échange de paroles, les segments en discours direct se réfèrent à des pensées que les narrateurs attribuent aux actants mis en scène, déduites d'expressions faciales ou d'attitudes observées.

Kasia et Eric – qui les connaissaient sous un autre jour avant la scène – se sont sentis désavoués par les auteurs du barrage : le professeur de Kasia savait d'où elle venait, pourquoi la coinçait-il en public dans un interrogatoire sur la cuisine suisse ? Au lieu de rester sans voix, comme elle l'a fait, elle aurait voulu répliquer : « Je ne peux rien te répondre sur ça, je peux te répondre sur la cuisine polonaise (RIRES) mais sur ça non ! ». Eric assume que son amie était consciente de son acte de trahison puisqu'« elle était totalement crispée lorsqu'[il] lui parlait ». Anna, postérieurement autocritique, pense que son propre sentiment d'illégitimité en Suisse a induit des pensées négatives chez elle, qu'elle avait injustement attribuées à l'attitude protectionniste de ses

about wines. And I have no idea about wines, and I don't know anything about Swiss wines, and / they sort of, they talked to each other and they ignored me and other PHD students, they were not Swiss, because we were like « it is not something that considers us ». And and, in one moment they asked, my professor asked me something, and I could not answer him, I don't remember it was sort of about about Swiss, Swiss cuisine or / and I feel like : « I can't tell you anything about this, I can tell you about Polish, Polish cooking (RIRES) but about this not », and / and for a moment, I felt like excluded / but it's a minor stuff (RIRES), (Kashia).

Questo è il mio modo di ragionare che può essere, in qualche misura / dovuto a una difficoltà del / dell'essere straniera /// qui. Perché io, ho avuto un po' / il momento di presa di coscienza dell'essere veramente un'espatriata, quando è finito il mio *Erasmus*. Perché quando ero studentessa *Erasmus*, e mi presentavo a degli studenti svizzeri come la studentessa *Erasmus*, ero / esotica, ero « che bello, la studentessa che viaggia, ah ah ah, che simpatici sti errorini di francese ». Poi c'è stato un cambiamento / di atteggiamento degli altri, ma anche mio, perché di colpo eravamo / non ero più / come dire / un elemento estraneo che però non perturba / la loro / normalità / ma che entrava direttamente dentro la loro rete, la loro struttura sociale e tutto. Per cui lì, c'è stato: « Ok. Io sono un'immigrata /// come quelli che / ci sono in Italia, come / che ne so, una famiglia rumena che arriva in Italia. Io sono uguale » (Anna).

collègues suisses. Chacun clôt la scène par un commentaire visant à en atténuer la portée : « Mais ça, c'était vraiment une partie / et puis moi, je me suis concentrée sur l'autre / partie » (Wiebke) ; « mais c'est une petite chose » (Kasia) ; Eric et Anna reconsidèrent leur interprétation par des « je suppose » (Eric) et « ça, c'est ma manière de raisonner / qui peut être / d'une certaine manière / [est] due à une difficulté de / qui peut être / dans une certaine mesure / due à ma difficulté de / d'être étrangère [en Suisse] » (Anna).

Séquences de positionnements actifs

Micro-corpus 3 – Situations de positionnement actif

La décision du non-retour chez Anna

A : Après les deux premiers mois, je suis arrivée en février, après les deux premiers mois / c'était Pâques, je suis retournée pour les vacances à Turin pour voir ma famille, et je me suis rendu compte que tous me demandaient : « Mais toi, tu veux rester là-bas ? » / et je me suis rendu compte que, dans le fond, oui. C'était étrange. Et donc, d'un jour à l'autre, je me suis rendu compte que ça m'aurait fait plaisir de rester. Et pas / en réalité / il y a deux aspects par rapport à cette volonté de rester. Une chose, c'est justement le fait que l'endroit me plaisait et tout / je me sentais bien / et puis, il y a aussi le fait que / avec la formation que j'ai / et moi, j'ai toujours voulu être une enseignante, mais en Italie, les perspectives étaient / assez grises. Le monde de l'école est très fermé, pour un jeune diplômé, c'est / presque impossible d'avoir un poste / des années et des années de précarité nous attendent, de contrats renouvelés tous les six mois, c'est très difficile. Et c'était une réalité que je connaissais d'assez près puisque mon papa est enseignant / et je me suis rendu compte, justement, durant ces mois d'Erasmus et que / d'une certaine manière / même si je n'en étais pas vraiment consciente, quand j'étais en Italie, cette perspective de ce futur / difficile / dans lequel même si un jour j'avais réussi à entrer dans une école, ça aurait été tout de même difficile / que je n'aurais pas / j'aurais eu du mal à trouver un poste / stable ou dans lequel je me serais sentie bien / je me suis rendu compte à un certain moment que ça, ça influençait beaucoup ma vie, que ça m'enlevait, tu sais, cette lumière que l'on devrait avoir dans les yeux quand on est jeune et qu'on regarde vers son futur. Moi, au lieu de voir le futur comme une possibilité, comme des choix, comment dire, de nombreux sentiers possibles à explorer, entre lesquels choisir, moi je me voyais une voie toute tracée / qui en plus était aussi /

A1 : Difficile /

A : Difficile et / un peu grise. Et parlant justement avec des étudiants ici, je me suis rendu compte de l'attitude complètement différente que ces étudiants ont par rapport à moi et à mes amis de Turin. C'était des étudiants qui pouvaient se permettre de dire : « Ah, moi je pars deux mois, je fais un stage là-bas, puis pendant un an, je m'arrête et je vais travailler à Londres, parce que je veux faire une expérience, je veux apprendre / ». En fait, ils m'ont donné un sens de liberté, ce sont des jeunes qui peuvent se permettre d'être libres, et ça, ça m'a vraiment fait un déclic, et donc, à peine rentrée à Fribourg, j'ai couru voir comment ça fonctionnait pour les inscriptions.¹⁵⁹

¹⁵⁹ A: Dopo i primi due mesi, sono arrivata a febbraio, dopo i primi due mesi / era pasqua, sono ritornata per le vacanze a Torino per vedere la mia famiglia, e mi sono accorta che tutti mi chiedevano: « Ma tu vuoi restare lì ? ». E mi sono accorta che, in fondo, sì. E stato strano. E quindi, da un giorno all'altro, mi sono accorta che mi avrebbe fatto piacere restare. E non è / in realtà / ci sono due aspetti rispetto alla mia volontà di restare. Una cosa, è appunto il fatto che mi piaceva il posto e tutto / mi trovavo bene / e poi, c'è anche il fatto che / con la formazione che ho / e io ho sempre voluto essere un'insegnante, ma in Italia, le prospettive erano / abbastanza grigie. Il mondo della scuola è molto chiuso, per un giovane laureato è / quasi impossibile avere una cattedra / si prospettano anni e anni di precariato di contratti rinnovati di 6 mesi in 6 mesi, è molto difficile. Ed era una realtà che conoscevo anche

La décision du non-retour chez Kasia

K : C'était le contact de mon professeur parce qu'il m'a envoyée à l'étranger, il m'a donné la possibilité et je ne suis pas rentrée. Alors il m'a dit que j'étais déloyale [...] envers lui, que j'ai pris le projet et que je l'ai réalisé en Suisse et que je ne voulais pas revenir, et oui / comme si je le laissais tomber, je ne sais pas vraiment comment // alors il a interprété ça peut-être trop personnellement (RIRES). Mais c'était seulement son point de vue / oui. Mais je vois, mes amis qui ont fini la chimie, leur doctorat en Suisse, il était en train d'essayer de leur trouver une position dans une université polonaise quelque part, pas seulement à W. mais dans d'autres villes. En Pologne, ce qui compte c'est la loyauté, je veux dire, que tu fasses ton doctorat (ELLE TAPE SUR LA TABLE), que tu étudies quelque part, et seulement si les professeurs, et toute la communauté scientifique, voient que tu es loyale, peut-être ils peuvent te trouver une place / mais oui, la loyauté c'est avant, après tes compétences / ça ne devrait pas être comme ça.

A : Donc la science se fait à l'international ?

K : Oui, je pense que c'est magnifique ! Ça fonctionne comme ça / oui / et c'est comme ça que ça devrait être / plus d'environnement international tu as, plus d'expérience / c'est ça qui est enrichissant. Il n'y a rien de mal à ça, et c'est ce qui fait bouger les sciences, c'est pas que je sois loyale avec mon professeur ou pas, ça n'a rien à voir avec les sciences.¹⁶⁰

Les récits de Kasia et d'Anna comportent des scènes-pivots où l'établissement en Suisse se décide par la voix des autres (chez Anna, ce sont les proches en Italie qui le suggèrent, Kasia prend conscience de ne plus souscrire aux modes de pensée de sa communauté d'origine après les accusations de non-loyauté qui lui sont faites). Mais, contrairement à ce qui s'était produit dans le micro-corpus 2, les narratrices *réagissent* dans le micro-corpus 3 à ces discours déclencheurs qu'elles réaniment – elles ne sont *plus agies* par lui. Des bribes de conversations

abbastanza da vicino perché mio papa è insegnante / e mi sono resa conto, proprio durante quei mesi di *Erasmus* / in qualche modo / anche se non ne ero completamente cosciente, quando ero in Italia, questa prospettiva di questo futuro / difficile / in cui anche se un giorno sarei riuscita ad entrare nella scuola sarebbe stata comunque dura / che non / avrei fatto difficoltà a trovare un posto / stabile o comunque dove avrei potuto sentirmi bene / mi sono resa conto ad un certo punto che questo influenzava moltissimo la mia vita, che mi toglieva, sai, quella luce che uno dovrebbe avere quando è giovane e guarda al futuro. Io, invece che vedere il futuro come una possibilità, come delle scelte, come dire, tanti sentieri possibili da esplorare tra cui scegliere, io mi vedevo come una strada unica segnata / che per di più era anche /

A1: Difficile

A: Difficile e / un po' grigia. E parlando proprio con degli studenti qua in Svizzera, mi son resa conto dell'attitudine completamente diversa che questi studenti avevano rispetto a me e ai miei amici a Torino. Erano studenti che si potevano permettere di dire: « Ah, io parto sei mesi, faccio uno stage là, poi per un anno mi fermo e vado a lavorare a Londra perché voglio fare un'esperienza voglio imparare / ». Cioè, mi ha dato un senso di libertà, sono giovani che possono permettersi di essere liberi, e questo, proprio, che mi ha fatto il *declic*, e quindi, appena arrivata a Friburgo, sono corsa subito all'Uni per vedere come funziona per le iscrizioni.

¹⁶⁰ K: It was more the connection of my professor because he sent me abroad, he gave me this opportunity and I didn't come back. So, he told me I'm ungrateful [...] to him, that I took a project and I realised it in Switzerland, and I did not want to come back, and yes / like I let him down or, I don't know how /// so, he treated this maybe too personally (LAUGH). But it was only his point of view / yes [...] but I see this, that my friend who finished Chemistry, PHD in Switzerland, he was trying to find a position at the Polish university somewhere, not only in W. but in other cities. In Poland, what really counts, it is this loyalty, it means that you did your PHD (BANGS THE TABLE WITH HER HANDS) you where studying somewhere, and only if the professors and all these scientific people see that you are loyal, maybe they can find a place for you / but so, loyalty is first, and after your skills / which shouldn't be the case (LAUGH).

A: But what do you think about this internationality in Sciences ? [...]

K: Yes, and I think that's how it should be. That more international environment you have, more experience, it's / It can be only enriching. That can't be anything bad about this, this is what makes Sciences to move, it is not that I'm loyal to my professor or not, this has nothing to do with Sciences.

advenues avec ses proches suffisent à corroborer la thèse d'Anna en faveur de son immigration. Kasia expose les conditions qui ont généré le *clash* du non-retour, le « point de vue » de son professeur sur la loyauté ne correspondant plus aux valeurs d'autonomie qu'elle avait acquises en mobilité. Les deux narratrices s'appuient également sur des actants *contre-modèles* – son père et les diplômés italiens sans emploi chez Anna, les chercheurs polonais retournés au pays chez Kasia – pour fortifier leurs positions respectives en défaveur d'un retour. Toutes deux comptent, enfin, sur le partage supposé d'une valeur commune avec le chercheur – sans doute liée au sujet de la recherche – celle d'une *liberté de mouvement* universellement due aux étudiants.

4.5.7.2. Me définir par ce que je ne suis pas

Notre corpus présente une quantité de syntagmes où, plutôt que de *dire ce qu'il est*, le narrateur exprime *ce qu'il n'est pas*. Luisa affirme : « Je ne suis *pas* une Colombienne typique [dansant] sur les tables dès qu'elle entend de la salsa » en début de récit et conclura plus loin : « Je ne suis *plus* une Latino qui apparaît ». L'incertitude quant à son degré d'*étrangeté* – marquée par le glissement du « pas » au « plus » – se répercute sur l'image qu'elle donne d'elle-même dans d'autres domaines de la vie quotidienne : « Je ne peux pas me considérer géologue » et, « en toute honnêteté, je le dis encore maintenant que moi je n'ai pas le niveau d'un Suisse », « on est pas des super héros au Service des eaux ! ». Une longue définition de soi par la négative en position d'*incipit* permet à Louis de s'écarter des grandes classifications de l'étranger en Suisse pour s'affirmer « étudiant [...] venu faire ses études à l'université » : « Je n'étais pas un immigré », « je n'étais pas un immigré économique », « je n'étais pas clandestin », « je n'étais même pas réfugié politique ». Anna, Wiebke et Kasia se débattent également avec leurs statuts juridiques respectifs en Suisse : « J'étais déjà peu *Erasmus* quand j'étais *Erasmus* » et « je ne suis pas une frontalière » (Anna), « j'oublie souvent que je ne suis pas suisse (RIRES) [...], comme cette affiche avec le mouton noir [...]. Moi je ne me vois pas comme ce mouton noir, j'ai l'impression que je suis aussi suisse (RIRES) » (Wiebke). Même réflexion chez Kasia estimant ne pas se sentir étrangère puisqu'elle est « physiquement Suisse ». Par un « donc, je suis quelqu'un qui » Banu annonce une définition – « qui n'a pas étudié, qui n'a pas fait... ». Mais en faisant précéder cette phrase de « c'est comme si », la narratrice montre qu'elle n'assume pas cette image négative d'elle-même... que ses interlocuteurs suisses, pourtant, lui renvoient...

4.5.7.3. *Parler de moi par images*

Les récits présentent des définitions de soi par la construction ou l'emprunt d'images ou de métaphores. Dans l'économie globale des discours, ces figures fonctionnent – comme les définitions de soi par la négative – telles des reformulations posant un point final ou lançant une démonstration. Faisant référence à un champ lexical large, elles permettent de dire sans *se* dire, sur un mode abstrait ou partiellement implicite. La symbolique ou la suggestion demandent une participation active de l'interlocuteur qui doit injecter du sien pour donner du sens à ce qui s'exprime.

En dressant l'inventaire des figures utilisées par nos narrateurs pour se définir, nous avons trouvé, dans tous les récits de vie, des références à *l'imagerie de la guerre*, du *non-lieu* et de *l'enfermement*. Luisa qualifie le bureau où elle travaille de « forteresse » où elle aurait réussi à pénétrer comme on le ferait dans les « entrailles » d'un « ennemi ». Elle y est « encerclée » par des personnes lui parlant en dialecte tessinois, ce qui renforce son idée d'être « invisible » à leurs yeux ; elle finit par se sentir « une Colombienne de contrefaçon ». Dans le regard des Suisses, Wiebke s' imagine à Zurich comme faisant partie d'« une masse [d'Allemands] qui vien[drait] envahir la ville ». Banu avait décrit son arrivée étouffante en Suisse, recluse dans un cercle de connaissances turques lui ôtant « l'air », barrant la possibilité de « rencontrer des gens ». Constatant son impossible intégration en Suisse, Eric s'était barricadé derrière son ordinateur, où il pouvait travailler « en mode caché ». Louis, dont le « premier port d'attache » fut Fribourg, joue avec l'image du lien physique perdu avec la terre natale en disant que sa thèse – écrite en exil – le « rattache au continent africain ». Pour qualifier cette attache, d'ailleurs, il s'inspire d'un ensevelissement biblique célèbre puisqu'il pensait revenir au pays – comme la colombe de l'Arche de Noé regagnant la terre après le déluge – « du grain mûr au bec ».

Chez Piotr et Anna, ce sont les métaphores de l'entre-deux qui priment en seconde partie de récit. Piotr naviguera constamment entre ses appartenances et ses langues dans un discours souvent incongru où la Suisse et la Pologne prennent périodiquement le dessus l'une sur l'autre. Après s'être comparée aux « immigrés » roumains sillonnant les rues italiennes à la recherche de travail, Anna se dira « suspendue entre deux mondes » et « entre deux âges ». Ces deux narrateurs sont ceux qui faisaient preuve initialement d'une expérience de mobilité lissée. Mais le récit de l'émigration déclenche, chez les deux, une triple perte de maîtrise : sur le plan des références, dans la fluidité de la parole et dans la présentation de soi.

4.5.8. Quand le récit de vie répond à une commande...

Tous les entretiens ont été lancés d'après un déclencheur identique, mais le corpus présente différentes manières d'y répondre (voir chapitre 4.2.2.). Banu, Kasia et Wiebke s'attaquent d'emblée à la raison de leur présence à Fribourg et suivent une trame relativement linéaire, centrée sur leur quotidien en Suisse et sur la décision prise d'un établissement. Ces trois récits ont une allure factuelle, les digressions sont rares. Kasia et Wiebke paraissent parfois même se demander ce qui, dans leur discours, pourrait correspondre aux objectifs de notre recherche.

Après s'être exprimées sur la question des étudiants étrangers en Suisse, Anna et Luisa nous ont toutes deux demandé de les guider pour commencer leur récit (la discussion à valeur générale leur avait fait oublier le déclencheur). En s'interrompant net dans une digression sur les représentations des Colombiens en Suisse, Luisa nous dira même: « Je sais pas, si tu as des questions précises ou si tu veux / ». Ces deux narratrices sont celles qui parleront le plus longuement de leur milieu social de départ. Leurs récits, les plus longs du corpus, ont pris par moment la tournure d'une conversation spontanée.

Piotr se donne une assise historique remontant loin avant sa naissance. Au bout d'une heure d'entretien, il s'exclamera : « Non, mais je sais pas, qu'est-ce qu'il y a, qu'est-ce que je peux te raconter / il faut que tu me poses // [des questions] ! », « tu me dis si je suis... si ça t'ennuie (RIRES) ». Malgré cette invitation à le diriger il évitera, à un certain point, de donner des précisions demandées en rétorquant : « On met, un peu ça entre parenthèses ». Après la mention du « choc » du non-retour, son récit porte sur les stratégies mises en œuvre pour se ressaisir et perd son allure maîtrisée. Le narrateur requiert, à ce stade, notre participation plus active pour valider les thèses qu'il met en jeu...

Les récits de Louis et Eric semblaient ne jamais vouloir commencer. En apprenant l'objet de notre recherche par *email*, Louis s'était préparé à témoigner sur son expérience d'étudiant étranger à Fribourg. La discussion nous ayant menés au-delà, il hésita :

*L : C'est pour dire que / il y a beaucoup de / de choses qui peuvent passer pour des non-dits, des / je n'aimerais pas non plus paraître comme ça / il y a des choses que je n'aimerais pas que ça apparaisse comme ça dans / c'est pour ça que j'essaie un tout petit peu / si vous m'aviez / si j'avais su quelles sont les questions que vous me poseriez, que j'avais réfléchi, je vous aurais dit ça / ça je ne veux pas / mais bon. Pour vous ça vous l'aurez / on va faire du off /
A : Ah, d'accord /*

L : Comme disent les / il faudra vous rappeler pour rallumer votre /
A : Alors attendez / (ENREGISTREUR ETEINT)

Eric se présente d'emblée comme un *interlocuteur de recherche*. Son récit se constitua, pour ses trois-quarts, du thème de l'étudiant étranger en Suisse (sous l'angle de la politique intérieure helvétique, des politiques universitaires européennes, et des difficultés encourues par un Africain hautement qualifié sur les plans social, professionnel et de la vie quotidienne). Si des bribes autobiographiques apparaissent, elles fonctionnent toujours en renforcement d'une thèse. Son discours s'arme de sources extérieures, « faciles à trouver sur internet » ou d'articles de presse parlant « des étrangers qui ont la cote » en Suisse.

D'autres narrateurs se positionnent en *interlocuteur-témoin* des tensions entre Suisses et étrangers. « Tu devrais étudier le rapport à la nationalité », nous dit Piotr et, en parlant du *Journal de la diaspora*, il commente « c'est pour enrichir ton / [travail] ». Louis s'était également fait une idée précise de ce que nous recherchions, ce qui le guidait dans les informations à intégrer au récit : « Ce que vous me demandez de faire / », « et pour faire un lien avec ce qui vous intéresse », « il y aurait tout un pan, mais je ne veux pas vous emmener là-dedans / ». Quand nous lui demandons de développer une question effleurée, il répond ironiquement « il faut que vous fassiez une autre thèse alors ! » ou décide « non, cela ne rentre pas dans votre sujet » ou « ouh la la... ça c'est encore une question à laquelle je ne répondrai pas ». Parfois, il nous fait même sentir que nos exigences à son égard sont trop élevées : « Ecoutez, je n'ai pas fait le recensement donc / ».

Les narrations de nos interlocuteurs africains nous ont surprise par leur schéma circulaire – contrairement aux autres qui avaient globalement suivi le développement classique d'un récit de vie (évoluant de l'enfance à la vie adulte) – et par l'absence de toute mention concernant le passé vécu au pays d'origine. Pour caractériser son propre discours, Louis fait référence à la pratique africaine du « dire sans dire » et aux représentations en circulation en Suisse sur son pays...

Alors en deux mots. Deux m / je suis, disons, d'une famille réduite sur le plan nucléaire, par rapport à ce qu'on sait de l'Afrique et des Africains / mais, en même temps, je suis d'une grande famille (RIRES) puisque je suis dans un contexte de famille élargie donc / où peut-être aussi / des choses ne se passent pas / forcément / comme ça aurait été prôné. Alors là, évidemment, je suis un petit peu embêté parce que, pour être honnête, il faudrait que je vous parle vraiment de ma famille, je ne suis pas t // bon, ça dépend, encore une fois, là / de ce que vous voulez / c'est pas forcément à écrire comme ça, (INSPIRE). Quand je dis que je suis d'une famille réduite, c'est parce qu'il y a une réalité de / de ma famille / là, je suis en train de faire un petit comme disent les Africains je dis pas je vous dirais mais en même temps / je vous le dis, mais bon (RIRES).

La liberté de se dire, impliquée dans une demande de récit de vie, n'est donc pas vécue de la même manière par tous les narrateurs et dépend du *capital narratif* de chacun (Gerber 2010). Mais, au-delà de cette aptitude individuelle au récit, l'idée même que les interviewés se faisaient d'une recherche telle que la nôtre jouait un rôle dans la structure de leurs discours. Certains, s'attendant à un entretien semi-directif, se sont périodiquement bloqués ; pour d'autres, c'était l'occasion de se repasser le film de leur vie, leurs souvenirs s'enchaînaient. A des degrés divers, tous ont fini par se positionner comme témoins d'une situation sociale et juridique complexe, concernant l'étranger hautement qualifié en Suisse. En émettant des hypothèses sur les visées de la recherche, ils ont livré des bribes d'expériences personnelles, échafaudées dans des sources à valeur d'autorité.

4.5.8.1. ... et quand le narrateur se recentre sur la situation d'entretien

Le modèle du positionnement identitaire au sein d'un entretien de recherche a été fondateur dans l'organisation de ce troisième volet d'analyses (Lucius-Hoene, Deppermann 2000 et 2004). Nous concluons donc cette partie empirique par le repérage de traces de cette situation d'énonciation spécifique dans le corpus. Le membre du pays d'accueil joue un rôle effacé dans le discours des narrateurs ; nous nous sommes donc questionnée sur cette neutralité. Quel rôle y tenions-nous, en tant qu'interlocuteur suisse – représentant, de surcroît, cette classe de diplômés nationaux concurrente sur le marché de l'emploi ?

Un moi se reflétant dans l'espace discursif dont on parle

Les narrateurs, une fois mis en confiance, laissent tous transparaître leur avis sur la question des étudiants étrangers en Suisse à un moment ou un autre de l'entretien. Cela correspond, en général, au moment de la discussion suivant leur récit de vie. Ils réagissent alors à ce qu'ils pensent être notre objet de recherche et émettent – très souvent – des avis contrastant fortement avec l'image qu'ils ont donnée d'eux-mêmes durant leur récit de vie...

Deux narrateurs laissent transparaître un fort sentiment d'amertume envers la Suisse. Louis, en référence à l'échec de son projet, laisse échapper – nous l'avons vu – une petite phrase indiquant qu'il retient un sentiment d'agressivité envers une société d'accueil qui « ne comprend[d] pas » : « Non, ça c'est pffff / on est dans une vision un peu /// ouais /// un peu /// ouais, je n'arrive pas à trouver un qualificatif qui ne soit pas méchant non plus, faut pas que je sois méchant ». En parlant des difficultés d'intégration des hommes turcs en Suisse, Banu se contredira sur l'attribution des responsabilités :

*B : Mais c'est vrai qu'il ne faut pas abuser de la gentillesse des gens, celle des Suisses, je veux dire. D'un côté, ils méritent nos compatriotes. Chez nous on dit, c'est comme un bâton à deux bouts.
A : C'est quoi un bâton à deux bouts ?
B : Les Suisses, ils peuvent donner toute la chance aux étrangers, nous on dit en fait que tout le travail que les Suisses ne font pas / il faut quand même nous gêner un peu /*

Le discours se construit donc à partir de représentations en circulation sur le compte de la classe de personnes qu'ils pensent représenter aux yeux du chercheur. Après avoir signifié qu'elle ne connaissait pas le mari auquel elle avait été promise en Suisse, Banu s'exclamera : « C'était un mariage d'amour, hein, c'était pas un mariage arrangé ». En parlant de sa vie de jeune adulte à Turin, Anna expliquera : « [Quand] je me suis inscrite à l'Université de Turin, je suis restée à la maison avec la famille, ce qui / quand je le raconte ici / c'est une chose très étrange, mais en Italie, c'est normal. C'est un truc qui me surprend toujours ». Louis, en référence au sujet de la recherche, tâchera de ne pas être associé à l'image négative qu'il croit être celle des étudiants étrangers provenant de pays défavorisés :

Et qui ont fait que je ne me retrouve pas dans la situation de ceux que, peut-être, vous croisez, de ceux dont vous / moi je / j'ai été bien, j'ai été, j'ai eu la chance d'être à la fois un universitaire, et puis d'arriver à certains de mes buts dans la vie, pas tous, mais certains / et d'être là où je suis / d'être ce que je suis (TAPE SUR LA TABLE).

Alors qu'il avait mis toute son énergie à *lisser* son parcours de mobilité en Suisse, au sujet de la fermeture des CIUS, Piotr s'insurgera : « Ils ne vont pas les bouffer les pavés de Fribourg, ces étudiants étrangers, tout de même ! ».

Parfois, c'est leur image personnelle qu'ils désirent corriger comme Anna, pensant avoir produit l'effet de quelqu'un de spontané durant l'entretien : « Même si ça peut ne pas sembler, moi je suis une qui est terrorisée des nouvelles choses, en fait / ». Luisa fait de même au travers d'un dialogue feint où elle nous attribue d'abord des pensées pour ensuite les rectifier:

Et moi je te dis / alors, je te le dis avec toute honnêteté si tu me parles /// moi je te dis que j'ai fait l'uni, que j'ai fait un master au Poly, et qu'après j'ai fait différentes petites formations comme ça, alors toi tu dis /// au moins je pense que tu peux te dire / que j'ai un niveau de formation plus haut / peut-être / que la moyenne suisse [...] et pourtant c'est pas comme ça, pourtant, mon énorme complexe, c'est encore aujourd'hui ma formation. Moi je ne me sens pas / au niveau.¹⁶¹

Nous avons ici un exemple du fonctionnement de ces signaux en réflexion (au double sens du mot), produits par l'enchevêtrement de communications dont se nourrit le récit de vie. Parfois, c'est l'image du chercheur qui transparaît au fil d'un raisonnement, les objectifs ou les valeurs qu'on lui impute ou ce qu'il représente socialement. Anna et Banu usent systématiquement du pronom « tu » pour se garantir notre adhésion à une thèse : « Ça t'enlève cette lumière que tu devrais avoir dans les yeux quand tu es jeune et que tu / » (Anna)¹⁶². Eric établira une connivence entre nous, fondée sur notre partage d'une identité faible : nous étant femme, lui étant Noir, aurions le même type de difficulté d'autorité devant une classe d'adolescents.

Des voix relancées dans l'espace discursif dont on a parlé

Les narrateurs s'inquiètent de l'usage qui sera fait de leur discours après l'entretien – « c'est le genre de truc que je n'aime pas / dans l'analyse, ce n'est pas pertinent mais il faut le dire aussi / », « c'est pas forcément à écrire comme ça » (Louis) – ou de la manière dont les lecteurs les percevront à leur tour – « certains risquent de croire que je verse dans la victimisation », « je

¹⁶¹ Allora io te lo dico / in tutta onestà se tu parli con me /// io ti dico che ho fatto l'uni, che dopo ho fatto un master al Politecnico e che dopo ho fatto diverse piccole formazioni così, tu dici /// almeno, penso io, che tu puoi dirti / che ho un livello di formazione più alto magari, della media svizzera [...]. E invece non è così, invece il mio grandissimo complesso, ancora adesso, è la mia formazione. Io non mi sento ancora / al livello.

¹⁶² Concernant Anna, il peut également s'agir d'un italianisme. Concernant Banu, il peut s'agir d'une manière de parler issue du turc, entre jeunes femmes qui tissent des liens – où l'une se livre à l'autre. Dans une telle situation, le tutoiement est attendu et démontre la proximité du lien – même si celui-ci est récent.

ne pense pas qu'il y a de honte à le dire ! », « il y a beaucoup de choses qui peuvent passer pour des non-dits, des / je n'aimerais pas non plus paraître comme ça » (Louis). En parlant du choix des matières pour sa licence, Louis anticipe une objection: « C'est un mélange qui peut paraître / », mais qui est « malgré tout autorisé / ». Luisa s'inquiète également de la lecture qui sera faite de son discours: « C'est un parcours que les gens diraient difficile », mais « c'est pas le parcours classique de faim et de froid ». Eric impute les difficultés qu'il a à se faire entendre dans *la vraie vie*, aux représentations qui circulent sur « ces étudiants étrangers qui restent ou qui veulent rester » :

Bon, je voulais toujours partir, puis je ne pouvais pas toujours partir, et puis voilà donc ça c'est / c'est le genre de chose qu'on a de la peine à expliquer aux gens / mais, encore, une fois qui ne dépend pas du tout de nous /

Il remédie, dans son récit, à une image que les Suisses lui renvoient – qu'il considère insatisfaisante.

Certains récits – enfin – comportent des *zones creuses*, lieux où la présence d'*actants fantômes* est ressentie (Demazière et Dubar [1997] 2007). Leur absence avait donné lieu à un vide, perceptible au moment de l'entretien, qui s'était constitué en un nœud impossible à dénouer à l'analyse. Dans deux cas, une explicitation du non-dit était survenue a posteriori et par volonté des narrateurs (c'est ce qui nous habilite à en parler). Alors qu'il avait fermement refusé de parler de la famille qu'il s'était constituée en Suisse durant l'entretien – nous faisant ressentir l'inopportunité de notre demande de précisions au sujet de ses enfants – Louis nous a lui-même invitée à aller lire le texte que son ami avait écrit dans l'ouvrage *Nous et vous, c'est Fribourg* *. C'est ainsi que nous avons compris que le grand drame auquel il impute un retard de six mois dans ses études concernait sa femme et son enfant, exécutés au Burundi alors qu'ils étaient sur le point de le rejoindre en Suisse. Convaincue (à tort) de nous en avoir parlé dans son récit de vie, Banu mentionna son frère décédé en Turquie après avoir été renvoyé de Suisse. Elle le fit à l'occasion d'une visite que nous lui avons faite, quelques semaines plus tard, à la naissance de sa seconde fille. Le récit de ses premiers mois en Suisse, particulièrement sombre – mal-être social, physique et psychique, sentiment de culpabilité – s'explique peut-être par ce deuil omis au moment de l'entretien. L'ambivalence de ses propos envers une Suisse qui n'a pas fait de place à son frère est sans doute à lire à la lumière de cet événement.

Un sentiment de cohérence identitaire : contre-don pour un récit de vie ?

Chacun des entretiens, enfin, porte la trace d'évaluations de l'expérience de s'être dit:

C'est à dire, bon (LAISSE TOMBER SON STYLO). Ça m'a remis, oui et non. C'est des choses dont je ne parle pas tous les jours. Ce sont des choses que je n'ai pas encore eu le temps de /// valoriser. Ce n'est pas non plus l'envie qui m'en manquait, mais il y a des moments où, soit le temps manque ou alors c'est peut-être la configuration générale globale qui n'est pas favorable. Alors, pour l'instant, je ne renonce pas non plus et je pense qu'un jour ça se fera, mais alors j'ai du plaisir à partager. Surtout si vous me dites que c'est pour une recherche (Louis).

Oui, tu te crées / tu te crées, d'une certaine manière, tu te crois comme tu penses toi. D'un autre côté, tu sais ce que j'ai remarqué ? Je l'ai raconté beaucoup de fois mon parcours de vie, il y a différentes personnes qui ont été intéressées et donc je l'ai raconté. Ça semble une chose très bla bla bla /// je ne sais pas. En tous les cas, moi, j'ai l'impression que je l'ai raconté beaucoup de fois et que peut-être ça ressemble à une poésie que j'ai apprise à l'école quand j'étais petite, non ? Et beaucoup de choses, je ne les ferais plus maintenant, donc on voit que je me suis / calmée, je sais pas comment l'expliquer. Et peut-être que c'est aussi la fin du parcours (Luisa).¹⁶³

Les allusions aux occasions précédentes où les narrateurs auraient parlé de leur parcours ne sont pas rares en position de clôture. Elles sont le lieu où ils évaluent le rôle du récit de vie dans la « cré[ation] » d'un sentiment de cohérence identitaire. Pour Luisa, dire sa vie est devenu comme « une poésie [...] apprise à l'école », lui permettant de montrer – et de s'expliquer – ses transitions (fonctionnant comme des scripts). L'acte de se dire en lui-même l'a visiblement « calmée », comme si tout ce qui devait être dit – à ce moment et dans ce contexte précis – l'avait finalement été...

¹⁶³ Per finire, ti ti crei / ti crei in un certo modo, ti credi come la pensi tu, come la pensi tu. D'altra parte, sai che cosa ho notato ? L'ho raccontato tante volte il mio percorso di vita, ci sono diverse persone che sono state interessate quindi l'ho già raccontato. Sembra una cosa molto blabla /// non so. Almeno io ho l'impressione che l'ho raccontato tante volte, che magari sembra una poesia che hai imparato a scuola da piccola, no ? E tante cose io, non so se le farei adesso come adesso, quindi si vede che mi sono quasi / adagiata, non so come spiegarlo. Magari è anche un po' la fine del percorso (Luisa).

4.6. Synthèse de la partie empirique

4.6.1. Deux corpus qui *résonnent* ou qui *raisonnent* ?

Tout discours doit être appréhendé dans le système culturel, social et symbolique qui l'a généré. Pour gérer cette complexité – faire émerger et mettre en dialogue les visions du monde des différents acteurs impliqués dans le phénomène social qui nous intéressait – nous avons adopté une approche interdisciplinaire articulant des outils de l'anthropologie, de la narratologie et de l'analyse de discours. Nos récits de vie ont été soumis à différents traitements – appréhendés dans leur globalité en tant que discours circonscrits (volet 2), croisés pour le repérage de tendances communes au corpus sur les plans thématique et formel (volet 3). Nous nous poserons, dans cette synthèse, la question de la résonnance entre le corpus exploratoire d'articles de presse, faisant office de *paysage discursif* d'arrière fond (volet 1), et le corpus principal des récits de vie. Il se crée ainsi un espace de comparaison entre le *soi parlé* (dans les médias) et le *soi qui parle* (dans les récits de vie).

Les discours en circulation sur l'étranger en Suisse sont garants de « représentations régissant l'inclusion et l'exclusion dans la formation nationale » (Studer, Arlettaz, Argast 2013, p. 30 et ss.). Ils renvoient, par contraste, une « image de la Suisse et des Suisses sur eux-mêmes » (ibid.). Pour différencier ceux *du dedans* et ceux *du dehors*, il faut « catégoriser, différencier, administrer par des lois, des discours [et des] pratiques » (ibid.). L'autre est *fonctionnel* dans l'élaboration d'une image de soi car le catégoriser, c'est se définir par contraste. Tant que l'étranger était fortement différenciable – car visible physiquement et distinguable socialement – il n'influaient pas sur l'image de soi de l'autochtone. Des mesures étaient prises pour l'intégrer dans un système où chacun avait sa place. Mais, depuis quelques décennies, l'étranger a changé non seulement de visage, mais également de *place(s)* et de *rôle(s)* dans la société suisse. S'il est bien formé, c'est le système qui l'appelle à lui dans une logique de concurrence entre Etats où il fait office de monnaie d'échange.

Contrairement à l'étranger travailleur, l'étudiant n'a pas été *appelé, choisi, prié, séduit* par le marché de l'emploi suisse. Venu pour apprendre – non pour produire des richesses quantifiables – il est mis d'emblée dans la position de celui qui reçoit et non de celui qui donne. Dans le corpus exploratoire considéré, les étudiants ou diplômés étrangers sont « des hommes, *non pas*

ceux à qui l'on parle, mais ceux dont on parle [...] saisis en tant que groupes sociaux » (Leeuwen van 2009, nos italiques). L'impact de leur mobilité n'est considéré que dans la perspective de la société qui les accueille (payent-ils assez cher leurs études ? Ont-ils le niveau pour suivre un cursus suisse ? S'adaptent-ils aux modes de vie ? Vont-ils repartir ?). Les avantages de leur présence sont rarement quantifiés au-delà d'un langage métaphorique idéalisant (bienfaits du *partage* et de *l'échange* entre cultures, *enrichissement* par le contact, revendication d'une *liberté de mouvement universelle* pour les intellectuels de la planète). C'est uniquement quand il s'agit de promouvoir l'image internationale des universités helvétiques qu'ils deviennent des interlocuteurs *à qui l'on parle*, auxquels l'on fait miroiter la plus-value d'un séjour en Suisse pour leur carrière ¹⁶⁴.

Qu'elles soient positives ou négatives, les représentations verbales génériques des étrangers qualifiés ou en voie de qualification en Suisse gommant leur statut d'être singulier (ibid.); ils sont « captifs [de] représentation[s] massifiantes » qui les dépossèdent de leur projet et leur histoire. Pensés tantôt comme un problème et tantôt comme une chance, ils le sont toujours en termes de contingentements. Mais les espaces qu'ils occupent dans la société, la qualité de leur formation antérieure, leurs langues, leurs habitudes comportementales, l'évolution de leurs savoir-être en lien avec l'expérience de mobilité, tous ces thèmes phares des discours médiatiques sur leur compte trouvent leur pendant dans le corpus principal. Tout en se disant peu concernés par les discours sur les étrangers en Suisse, nos interlocuteurs ancrent systématiquement leur récit dans le paradigme de la ressemblance avec l'autochtone – l'autre étranger, leurs propres concitoyens expatriés ou restés au pays, servant d'élément repoussoir dans cette démonstration.

4.6.2. L'établissement dans le pays d'études: un récit de mobilité spécifique ?

Le récit d'établissement dans le pays d'études constitue-t-il un récit de mobilité spécifique ? Les jeux de positionnement(s) analysés sont-ils liés au *type* de parcours étudié – et aux transitions qui le caractérisent ? Comment les voix de nos narrateurs répondent-elles – *résonnent-elles* et *raisonnent-elles* – dans l'espace discursif circonscrit par le terrain ? Ayant, dans le passé, travaillé sur des récits de vie d'étudiants de mobilité courte (type *Erasmus*) et de mobilité

¹⁶⁴ Amherd L., Schalbetter E., Galliker M.-J. (2014). *Studying in Switzerland 2014*. Bern : swissuniversities.

académique de longue durée (pour l'exécution à l'étranger d'un cursus d'étude complet sur plusieurs semestres), nous synthétiserons ici – par contraste – les éléments qui ont caractérisé le corpus principal de la thèse (Gerber 2009, Gerber 2012).

- Quand il repense à son départ du pays d'origine, l'étudiant de mobilité courte met l'accent sur le caractère pensé de son projet: il était parti pour se constituer un profil international, pour apprendre une nouvelle langue, pour augmenter son réseau de connaissances académiques et professionnelles à l'étranger – en vue d'un retour. Bien qu'ils soient tous arrivés initialement pour une durée déterminée, aucun récit du départ de nos narrateurs en phase d'insertion ne s'inscrit dans cette logique. Au motif de l'expatriation pensée, voire calculée – permettant de s'afficher tel que quelqu'un de décidé, préparant soigneusement son avenir et ne laissant échapper aucune opportunité d'avancement – ces derniers opposent *la thèse du hasard*, donnant à leur expatriation une dimension casuelle.

- Incontournable dans les récits de mobilité à durée moyenne ou courte, le descriptif des préparatifs du départ est absent du discours de nos candidats à l'établissement. On trouve à sa place de longues séquences où le narrateur évoque les émotions éprouvées à l'idée *d'un départ subi*. Parfois, les préparatifs ont été pris en charge par d'autres, des personnes rendues co-responsables (si ce n'est responsables) du départ, qui l'*ont agi*.

- Si les récits de mobilité à durée déterminée comportent systématiquement un récit d'atterrissage, les récits d'émigration via les études que nous avons étudiés n'en ont pas (fait exception Banu). Les témoignages d'étudiants *Erasmus* articulent les découvertes successives du séjour, d'étonnement en étonnement. Dans la mesure où nos narrateurs, candidats immigrants, travaillent tous à donner une dimension naturelle à leur atterrissage – « je me suis tout de suite sentie bien ici » (Anna), « je me suis tout de suite sentie chez moi » (Wiebke) – *un récit d'étonnement* n'a pas lieu d'être.

- Les crises ou blocages émergent également de manière casuelle dans le corpus étudié et provoquent toujours l'évocation d'une perte de contrôle – parfois

revécue de manière palpable au moment de l'entretien. Quand le récit de la crise survient, la parole est moins fluide et digresse, comme si une solution pouvait encore survenir pour l'éviter. La plus importante de ces crises est, chez tous, constituée par le non-retour.

- L'évocation du non-retour génère systématiquement une réflexion sur la place acquise (ou perdue) dans les différentes sphères investies (sociale, professionnelle et académique, nationale et internationale) – séquences de *ballottage d'identité(s)*. Elle s'accompagne systématiquement de justifications du type « j'aurais voulu rentrer, mais... » (Anna) ou « parce que j'étais venu non pas pour m'installer, mais pour acquérir des connaissances » (Louis), répondant au débat médiatique sur la *rétenion* – ou la *répulsion* – des diplômés étrangers en Suisse. La décision d'établissement – comme l'avait été celle du départ – est systématiquement sous-traitée: les autres ont « choisi » le narrateur, l'ont « rappelé » à eux, l'ont « bloqué » ou lui ont suggéré de ne pas revenir au pays.

- La caractérisation des membres de la société d'accueil est faible dans tous les récits, ce qui contraste avec la grande densité de commentaires – souvent sévères – consacrés à la société de départ. Ne pas émettre de critiques sur le groupe dont on requiert l'inclusion est une manière de prouver que l'on y est à sa place, que l'on s'est *adapté* à son fonctionnement. Le fait de se décrire en contraste avec les co-nationaux laissés au pays permet, selon la même logique, de montrer son évolution propre, en mesurant l'écart entre les valeurs acquises en mobilité et celles que l'éloignement aurait rendues désuètes. Cette attitude mène nos narrateurs à emprunter des clichés en circulation en Suisse pour qualifier leurs concitoyens (le père de Luisa est décrit comme un « indien [auquel il] ne [...] manque[rait] que la plume » ; les Polonais – pour Anna – sont renfermés dans des valeurs dépassées, attribuées à leur fort attachement à la tradition catholique ; quand elle décrit la saleté des rues de son village natal, Banu juge les siens avec un *regard suisse*) ; Wiebke dit s'être désintéressée de l'actualité allemande depuis qu'elle est en Suisse, alors que quand elle séjourne en Allemagne, elle se sent concernée par les informations données sur la Suisse dans les médias. Ce type de commentaire apparaît généralement en lien avec l'évocation de retours pour de courts séjours, porteurs

d'un nouveau *dépaysement*, phénomène d'*altérité inversée* (« j'ai perdu le manuel d'instructions » dira Luisa), mais sont surtout des moments où l'attachement au nouveau pays de résidence peut – par contraste – s'exprimer, voire s'affirmer (Kohler-Bally 2001, p. 95).

- Les *lieux* mentionnés dans les récits de vie étudiés sont des agents actifs du *positionnement* – non pas spatial mais *social* et *identitaire* – de nos narrateurs. Comme cela s'était produit pour les personnes, les lieux attribuables au pays d'études sont très succinctement caractérisés – ou le sont en termes de clichés – alors que le pays d'origine est plus profondément fouillé. C'est la distance prise avec un lieu qui en suscite la description, ce qui déclenche des commentaires non pas sur l'espace physique en lui-même, mais sur le soi en ce lieu : chez Wiebke, les « frontières » nationales rétrécissent et « disparai[ssent] » alors que des « frontières » sociales s'érigent et sont dépassées par des stratégies langagières. Chez Louis, Luisa, Piotr ou Banu, c'est l'image d'un *entre-deux social* qui prévaut. Eric, se disant paradoxalement « quelqu'un que certains diraient très intégré » à Fribourg « sauf que socialement, ce n'est pas le cas », finit par se cacher du regard des autres.

- La décision d'établissement déclenche, chez tous, une reconsidération du lieu d'arrivée – prenant soudainement l'aspect d'un *cocon* de bien-être *naturel*, méritant le titre de *maison*. Alors que, jusque-là, les lieux étaient restés peu déterminés et interchangeableables – ce qui est le cas, d'ailleurs, dans les récits d'étudiants de mobilité courte – l'installation se justifie donc également dans une caractérisation fine du lieu, en vue d'une immigration. Le lieu d'établissement est alors décrit en contraste avec le lieu d'origine (en défaveur de ce dernier). D'abstrait, il s'anime...

- Si l'étudiant mobile joue parfois de son exotisme – potentiellement porteur d'un capital sympathie – l'étudiant immigrant thématise au contraire sa *visibilité* dans sa société d'accueil afin de mesurer son degré d'appartenance ou de *ressemblance* avec ses membres légitimes (Gerber 2010): « Je ne suis pas une Colombienne typique », « je suis suisse physiquement », « je ne suis pas de ceux qui se font remarquer » (Luisa, Wiebke, Eric). Comme l'image de la frontière (et

en lien direct avec elle), des motifs de cette *visibilité* – ou surtout de l'*invisibilité* – parsèment les discours étudiés. Certains avaient emprunté des *déguisements* dans leur société d'origine pour se distinguer (Louisa et ses pulls en cachemire) et avaient mis en acte des *stratégies de camouflage* dans le pays d'accueil pour dérouter les *offreurs* d'identité(s), (Piotr entretenant l'illusion d'un accent belge avec les Fribourgeois de la rue). D'autres avaient fini par se cacher du regard d'autrui pour pouvoir fonctionner en Suisse (Eric et le télétravail). La hiérarchisation de ses langues, pour l'aspirant immigrant, joue un rôle clé dans ces processus de camouflage, oscillant entre la *visibilisation* à l'*invisibilisation* (Wiebke abandonnant l'allemand pour le français, Luisa flattée que l'on s'adresse à elle en dialecte tessinois). Chez Kasia, l'adoption du français face à l'anglais permet au contraire de se *visibiliser*, de se *différencier*, de se trouver de nouveaux rôles à jouer dans la société où elle a décidé de s'établir.

- La figure de l'étranger, chez tous nos narrateurs, est quelqu'un avant tout de *visible* en Suisse sur le plan physique, par le comportement et par un parler qui le distingue. Chacun, à l'étranger, *thématise l'autre étranger*, le plaçant sur une échelle graduée des variantes *d'étrangetés* : « Requérant d'asile » et « immigré économique » (Louis) ; étranger « pauvre », peu scolarisé, « bruyant », « voyant », « ghéttoisé » ou « hautement qualifié » (Eric) ; « mouton noir » et « Allemand » (Wiebke) ; « frontalier italien », « voyageur », « Erasmus » et « professionnel des langues » (Anna) ; « étudiant musulman » ou « étudiant non-musulman » (Banu) ; « étudiant francophile » ou « étudiant germanophile » (Piotr). Tous ont contourné la question de leur propre *étrangeté* en Suisse, de prime abord, pour mettre en avant leur profil *d'étudiant* ou de *chercheur francophone*. Chacun se montre en alerte vis-à-vis des discours en circulation sur l'immigration, les évalue, les emprunte partiellement, mais se positionne assez faiblement par rapport à eux (sauf Eric). Si leurs discours comportent des séquences sur la question, il s'agit toujours de commentaires à portée générale ; le narrateur fait en sorte qu'ils apparaissent détachés de son expérience personnelle.

- Etant donné la durée de leur séjour – non plus de mobilité mais devenu à durée indéterminée – tous nos narrateurs ont passé une tranche importante de leur vie

en Suisse (certains y ont même passé plus de temps que dans leur pays d'origine). Cette dimension de durée se lit en filigrane des discours produits sur leur société non plus d'accueil, mais *d'adoption*. Arrivés durant la première partie des études universitaires – où à l'âge de les commencer – chacun a vécu en Suisse la transition entre le statut de jeune adulte (étudiant mobile aux rêves de liberté) et l'âge de la maturité, porteur d'un désir d'ancrage (professionnel, social et affectif). Si la volonté d'établissement est de l'ordre de l'indicible – nous l'avons vu – la qualité de la formation reçue en Suisse est revendiquée par chacun comme l'un des points forts du profil qu'il s'établit durant l'entretien.

« Est-ce que tu as grandi ici ? », tous les récits du corpus – au fond – répondent à la « qualifying question » du récit d'Eric: oui, ils ont tous *grandi* en Suisse ; et c'est cette dimension qui les guide dans l'autoportrait qu'ils peignent devant nous (ou pour nous ?).

4.6.3. Se *dire* aspirant immigrant...

La difficulté de se dire en situation d'établissement est-elle symptomatique d'une difficulté à prendre une place dans la société où l'on a fait ses études ? Selon le parcours de vie de chacun – dans sa *vraie vie* – et selon les épreuves surmontées, les récits étudiés portent plus ou moins de traces de *blocages*. Mais, au-delà des faits évoqués, parler de son expérience d'immigration comme d'un projet passé ou présent face à une chercheuse membre de cette société d'accueil, c'est prétendre à une place dans le cercle de cet interlocuteur spécifique ; se montrer digne de partager avec elle une certaine *intimité*, centrée sur la connaissance et la maîtrise, de *son* monde. Cette relation, inéquitable sur le plan des places occupées dans *le monde d'où l'on parle* (l'entretien), pèse sur la forme prise par le discours produit, sur *les mondes dont on parle*... Nous les typifierons comme suit :

- les discours étudiés font un usage important de l'interdiscours qui leur permet d'attribuer à d'autres des pans de ces autoportraits. Dans les récits de vie d'étudiants étrangers « en orbite » – ne désirant pas se poser ou n'étant pas supposés se poser comme les *Erasmus* – cette stratégie de modestie est moindre puisqu'au contraire, le *je* veut montrer qu'« il [s'] est débrouillé tout seul » (Gerber 2010, p. 85). Les actants, adjuvants et opposants y ont, en conséquence

moins de poids, (et donc moins de voix). Dans notre corpus principal au contraire, la parole des autres est constitutive de l'image de soi. Si elles remontent à la surface du discours, les voix du passé mettent en perspective les différentes étapes de ce moi en construction ; c'est de leur accumulation – et de leur mise en contraste – que l'interlocuteur mesurera son évolution dans la mobilité. Ce jeu d'emboîtement(s) permet au narrateur de s'étudier avec distance, par l'artifice de l'omniscience. Il peut, ainsi, parler de soi *comme s'il s'agissait d'un autre...* S'il rejoue des épisodes de son passé, c'est pour les relire à la lumière d'un vécu postérieur ; il en redimensionne alors l'impact ou s'aperçoit, au contraire, du rôle qu'ils ont joué dans ce qu'il est devenu. Le moi actuel – l'image de soi acceptable momentanément pour la personne présente physiquement à l'entretien – reste cependant difficile à définir. Au lieu de dire ce qu'ils sont, nos narrateurs en viennent à parler de ce qu'ils ne sont pas : « Je ne suis *pas* une Colombienne typique » et « je ne suis *plus* une Colombienne typique » (Luisa); « je n'étais pas un réfugié » (Eric).

- la circulation des discours ne se confine pas aux voix explicitement citées dans les récits. Certaines significations restent à l'état d'implicite ; leur compréhension repose sur des thèses supposées connues par le chercheur (considérées comme constitutives d'un *espace discursif* commun, caractérisant la scène sociale et l'actualité qu'ils partagent). Les tentatives de catégorisations des étranger en Suisse, auxquelles tous s'atellent, ne peuvent que se lire dans cette optique : « Je ne me sens pas un mouton noir », nous dit Wiebke en référence aux slogans de l'UDC ¹⁶⁵.

L'éclosion de ce moi spécifique, fait d'une suite de soi(s) déchus auxquels ont participé une multitude d'autres absents, est le fruit d'une rencontre spécifique : l'entretien de recherche. L'acte de se dire dans ces conditions étant en lui-même performatif – puisque fortement imbriqué dans cette situation d'énonciation spécifique – il se caractérise de soubresauts, de phrases qui s'enlisent ou qui patinent et de retours au calme.

¹⁶⁵ Voir note 121.

Même si certaines de ses parties ont une préhistoire dans des discours du passé, le récit de vie n'est pas une récitation figée. Les questions que le narrateur se pose à lui-même face au chercheur – comme Eric qui répètera à plusieurs reprises « quel était mon projet déjà ? » – montrent qu'il procède par lissages successifs, entre pans de soi appris par coeur et évocations de soi inédites, puisque (re)découvertes au fil des mots.

5. CONCLUSION

5.1. Le sujet tel qu'il s'est *déroulé*...

En tant que citoyenne, j'ai été frappée – à partir de l'été 2010 – de voir apparaître l'*étudiant* dans la galerie des étrangers *dont on parle* sur la scène médiatique suisse ¹⁶⁶. Je me suis demandé – il ne s'agissait alors que d'une question intuitive – comment ces derniers allaient réagir à ce pointage, et quelles allaient en être les implications dans leur perception d'eux-mêmes chez nous. Avec l'introduction du système de Bologne, l'Université de Fribourg perdait progressivement l'un des traits qui avait longtemps fait sa spécificité, l'accueil d'étudiants en provenance de pays du Sud, venus pour des études de longue durée. Il s'agissait d'un état de fait – le tournant était visible à tous. L'enjeu – ayant lancé la présente thèse – a été de prendre de la distance avec ces débats hautement émotionnels – me touchant profondément dans ma pratique professionnelle et dans mon identité de *mobile* – pour tenter d'en décrire les *rouages*, aux niveaux national et institutionnel, collectif et individuel.

L'analyse du *tournant* dans la relation de la Suisse à ses intellectuels étrangers impliquait que j'emploie une perspective diachronique. Étudier l'histoire de ce lien était le seul moyen de décrire ce que je ressentais comme un *retournement de situation*. Depuis le XIX^{ème} siècle, les politiques universitaires balancent entre deux idéaux antithétiques : le mythe d'un réseau de formation se greffant sur un monde sans frontières pour les académiciens, et l'aspiration à la création d'une université nationale, principale responsable de l'éducation d'*élites du terroir*, pour laquelle une emprise de l'étranger serait « dissolvante » (Sauser-hall 1920 – 1921). Sur ces discours intervient la conjoncture du moment, incitant périodiquement à l'ouverture pour défier la globalisation – et ne pas perdre de terrain face à la concurrence internationale – ou au cloisonnement, pour éviter l'*encombrement* des professions libérales. La notion d'*espace discursif* a permis – par la constitution d'un corpus de presse par mot-clé – de suivre le voyage de *mots-vedettes*, devenus des *slogans*, parvenus jusqu'à nous pratiquement inchangés.

A ce stade néanmoins – si je tenais mon contexte – je n'avais toujours pas réussi à me percer un chemin dénouant la problématique qui s'était annoncée: les individus *dont on parle*, ces étrangers

¹⁶⁶ Je quitte avec bonheur le *nous* d'usage dans les travaux académiques – qui a été de rigueur dans le corps de la thèse – dans cette conclusion aux accents réflexifs...

qualifiés que l'on avait pendant longtemps considérés comme des *invités de choix* en Suisse, comment réagissaient-ils au fait qu'on les propulse sur le devant de la scène médiatique, tel un nouveau *type* dans la *galerie* des étrangers, aux côtés du requérant d'asile, du réfugié, du sans-papiers, du frontalier, du ressortissant de l'UE, du criminel et – fraîchement arrivé – du juge étranger ¹⁶⁷ ? A mi-parcours de thèse, lors d'échanges avec l'une de mes directrices, le statut du corpus de presse fut remis en cause. Ceux que je voulais interroger étaient forcément *baignés* dans le *paysage discursif* que j'avais délimité. Même s'ils ne lisaient pas la presse, les médias nourrissant les discours ordinaires, ces débats dont ils faisaient l'objet ne pouvaient leur être passés inaperçus. Pouvais-je, néanmoins, partir du principe qu'ils les avaient forcément touchés dans leur intimité – au point d'influencer leur image d'eux-mêmes à l'étranger ? N'allais-je pas induire – dans le terrain que je suscitais – une confirmation illégitime de mes intuitions de départ ? L'enquête était donc prise à contre-pied et le corpus exploratoire d'articles fut mis de côté. Des questions de recherche plus *neutres* furent formulées, portant sur les *transitions* vécues par ces anciens étudiants étrangers établis à Fribourg. L'élément liant n'était plus leur bain dans un *espace discursif* commun mais – plus sobrement – leur partage d'un contexte spatio-temporel et la décision commune d'une pause dans leur parcours de mobilité.

Cette première impasse dans le déroulement de la recherche a influencé la construction des dispositifs de récolte et d'analyse des données. Trop inquiète de me voir reflétée dans le matériel étudié je décidai, par mesure de précaution, d'éclairer le corpus sous différentes angulations. La constitution, en parallèle au terrain, d'un cadre théorique portant sur l'expression de l'identité – et sur la manière dont celle-ci se construit en mobilité chez différents *types* d'étrangers hautement qualifiés – a guidé mon regard sur le matériel à débroussailler. Mes auteurs de référence m'offraient un répertoire de thématiques caractéristiques des récits de mobilités académique et professionnelle. Me rattachant à ces terrains proches du mien, je conçus ma propre recherche en dialogue avec eux, dans le but d'ajouter à mon tour une figure au *kaléidoscope* des étrangers hautement qualifiés – celle du migrant par la voie des études.

Il existe, entre le *cadre théorique* et les *outils d'analyse* présentés dans la partie empirique, une relation de filiation. Les *modèles* appliqués au corpus, les *carrés de mise en scène* et les *schémas vitesses-thèmes* – bien que déclinés de modèles existants – ont été associés à des concepts tels

¹⁶⁷ En mars 2015, le parti UDC a lancé une initiative contre « les juges étrangers », visant à instaurer la primauté du droit suisse sur le droit international. L'initiative est intitulée : « Initiative pour l'autodétermination », voir : <http://www.udc.ch/campagnes/apercu/initiative-pour-le28099autodetermination/de-quoi-se28099agit-il/>.

que *forme identitaire, identification, rôle* ou *offre d'identité* (Greimas 1966 ; Demazière et Dubar 2007 [1997], pp. 314 – 315 ; Baudoin 2010). Par leur mise en tension dans des relations d'antagonisme ou de complémentarité, ce sont ces notions qui – devenues opératoires sur mon terrain – ont permis de lire les récits de vie tels des lieux où se testent des identités virtuelles. Les *actants*, ingrédients fondamentaux de ces relations binaires, pouvaient se constituer de *lieux*, de *temporalités*, de symboles représentant des *valeurs* ou des *langues*, de *personnes* et de leurs *voix*. Se justifiant dans les récits de vie dans la mesure où ils parlent du sujet, si celui-ci s'en désolidarise, la clef de l'artifice reste à trouver... L'inquiétude – qui ne m'a jamais lâchée – de mettre à distance mes propres représentations sur l'objet en entraîna une seconde : était-ce possible que ma propre voix – ou ce que mes narrateurs *pensent que je pense* – soit mise en miroir dans ces discours ?

D'éclatements en classements, les *lignes de force* des récits ont commencé à poindre ; elles ont fait l'objet du volet d'analyse conclusif. Bien que caractérisé surtout par sa diversité – au-delà, bien sûr, des traits pour lesquels les narrateurs avaient été sélectionnés – le corpus, dans sa lecture transversale, a mené à une *typologisation* du récit d'établissement via les études. Celle-ci s'est construite en relation à d'autres *types* de récit de mobilité plus étudiés – le récit de mobilité des *Erasmus* par exemple ou celui d'expatriés (Murphy-Lejeune 2006 ; Gerber 2010 ; Glaser 1964).

J'en reporte, une dernière fois, les principaux traits.

- Il s'agit de discours aux allures fluctuantes, intercalant des pans de récit assuré à d'autres où la parole se fragmente et où le *je* lui-même se perd. Ces aller-retours du narrateur se désignant comme protagoniste sur le devant de la scène, et s'éloignant périodiquement pour laisser parler les autres sur son compte, sont significatifs de *positionnements* de soi durant l'entretien de recherche. Ils interviennent à des moments où la responsabilité de bifurcations est laissée à d'autres – en particulier au moment où le départ de chez soi et l'installation à l'étranger se décident. Des actants immatériels – comme la chance ou la malchance, la naïveté, l'incompréhension, le rêve ou la Providence – entrent en jeu à ce stade augmentant le caractère non assumé de ces *tournants*, mais leur octroyant un caractère inévitable...

- Par contraste avec ces moments moins lissés, l'exposition des compétences acquises à l'étranger – en termes d'étapes dans un parcours académique ou professionnel ou en termes d'assurance prise dans des gestes du quotidien (gestion de l'administratif, du ménage, augmentation de la confiance en soi) – font l'objet de pans de récit fluide, ponctués de dates, animés de personnages témoins parlant – éventuellement – pour valider ces *exploits* ou attribuant des *trophées*. Il s'agit de moments où le *je* revient en force pour montrer comment il s'est « débrouillé » sans les autres – mais sous l'œil approbateur des autres...

- Pour décrire la place occupée à l'étranger, nos narrateurs font état d'un sentiment d'*hypervisibilité* – appelant à la barricade (travailler en mode caché derrière un écran d'ordinateur, changer de langue pour ne pas être prise pour une Allemande, arriver à intégrer une équipe de travail en tant qu'étrangère par le biais d'un « cheval de Troie »). Le motif du *déguisement* est central dans le corpus, en relation à des changements de rôles. Parfois, c'est au contraire celui du *dédoublement* qui prime – donnant l'impression de vivre en parallèle des « doubles » ou des « triples » vies. Les langues étrangères, acquises en mobilité, participent à ces déguisements sociaux, afin de décliner des étiquettes collées sur le soi par des *offreurs d'identité(s) non attractives*.

- En lien avec l'objet de la recherche – pour contrecarrer, peut-être, une vision trop simpliste que je pourrais partager – la majorité de mes interlocuteurs évite d'emblée de se dire *étranger* en Suisse. Là, c'est le motif de la *ressemblance* entre nous – donc de l'*invisibilité* – qui prend le dessus au point que le rapport au pays d'accueil soit naturalisé : « Je me sens comme chez moi », « je me sens à la maison », « je sens que je suis au bon endroit ». Ces affirmations entraînent une comparaison acerbe avec le pays d'origine et le concitoyen, resté au pays ou présent sur sol suisse, est décrit de manière péjorative. Ces jugements participent d'une stratégie de mise en conformité du narrateur qui – pensant adopter le regard du Suisse sur l'étranger – désire s'en distancier pour montrer sa propre *transformation*.

- A d'autres moments, si leur *étrangeté* est admise, c'est pour démontrer l'appartenance des narrateurs à une certaine *catégorie* d'étrangers en Suisse. Le discours quitte alors le biographique pour se faire généralisant, dans le partage

d'une identité commune avec moi – de nature corporative – celle des personnes qualifiées, « éduquées », avec des compétences en langues (Gerber 2010, p. 257). L'expression d'un sentiment d'attachement au pays d'origine, dans ce contexte, est vécue comme un manquement vis-à-vis d'un pays d'études dont on ne serait pas digne et entraîne une justification: « J'aurais pu tout autant travailler sur les chemins de fer suisses pour mon doctorat, j'avais les compétences pour, mais // » (Louis) ; « choisir un sujet en slavistique ? Mes amis suisses pouvaient le faire mieux que moi » (Piotr).

- Contrairement à l'étudiant *Erasmus* qui pourrait – à la limite – parler de soi d'une manière semblable dans ses différentes résidences temporaires, le diplômé étranger désirant s'installer dans son pays d'études construit son discours en miroir avec *ce qu'il pense que les autres pensent de lui* – ou des gens comme lui – dans un contexte très spécifique. C'est ainsi que j'explique le caractère hautement hybride de ces récits qui, parfois, semblent exister pour eux-mêmes – sans liens apparents avec leur contexte d'énonciation – et qui, à d'autres moments, patinent dans l'attente qu'on les aide à se développer.

Quelques mois avant le dépôt de la thèse – en discussion avec mes directrices, toujours – le statut du corpus de presse initialement écarté fut remis sur la table. Son analyse avait montré que – incapables de s'émanciper de thèses anciennes, centrées sur les rapports entre éducation et pouvoir – les discours sur les étrangers hautement qualifiés en Suisse ne faisaient aucune place à l'étudiant immigrant. Mis à part les textes concernant la motion Neyrinck, ils se concentraient tous soit sur la figure de *l'étudiant étranger*, soit sur celle du *travailleur étranger hautement qualifié* – aucune continuité, aucun lien entre ces deux statuts juridiques, n'étant prévus (voir chapitre 4.3.3., Neyrinck 2008). L'individu en transition était donc un *impensé* dans les discours en circulation. Le caractère hybride de sa présentation de soi ne découlait-il pas, dès lors, de l'absence de catégories s'offrant à lui pour se définir ?

Le corpus médiatique fut donc réintégré dans un premier volet d'analyse à visée descriptive, non plus dans une relation de *dialogue* avec le corpus principal de récits de vie, mais en *résonance* avec lui.

5.2. La réflexivité... de l'enquêteur

Quelques mots encore sur les difficultés ou biais ressentis dans la manière dont s'est construite la recherche qui se clôt.

5.2.1. Un terrain multilingue, une analyse pointilliste ?

Au-delà des réflexions déjà faites en introduction à la partie empirique, j'aurais voulu décrire le dilemme qui a été le mien concernant les langues en jeu dans les entretiens. J'ai pris le parti de laisser mes interlocuteurs choisir la langue dans laquelle ils désiraient s'exprimer – dans la mesure où je pouvais la comprendre ; mais – à part pour Anna et Eric qui ont parlé dans l'une de leurs langues maternelles – il s'agissait pour tous d'une langue étrangère. Pouvait-on dès lors comparer un entretien mené entre deux personnes dont la langue de communication est étrangère (ce fut le cas avec Kashia), un entretien où l'interviewé parle dans la langue maternelle de l'intervieweur (ce fut le cas pour la majorité), et un entretien où interviewé et intervieweur partagent une même langue maternelle (ce fut le cas pour Anna et Eric) ? On n'exprime pas son récit de vie avec la même aisance dans une langue étrangère, même si celle-ci est maîtrisée – c'est une évidence. Nous avons eu lieu de voir – avec ce que dit Piotr au sujet des *dédouplements identitaires* que lui causent ses langues – qu'une langue acquise formate des visions du monde pouvant être très lointaines de ce que l'on aurait pensé, d'un même sujet, en langue maternelle. Une disparité linguistique – entraînant une inéquité dans l'interaction – renforce, de plus, l'emprise de celui qui est *à son aise* dans sa propre langue, sur l'autre faisant *l'effort* de la parler.¹⁶⁸

D'autres divergences dans la conduite des entretiens m'ont causé problème au moment de l'analyse. Je ne connaissais personnellement aucun de mes interlocuteurs – à part Anna qui avait été étudiante au Centre de langues. Certains, pourtant – comme Banu ou Luisa – m'ont tout de suite tutoyée, ce qui instaura d'emblée une atmosphère très amicale. Appartenant à une autre génération que moi Louis a, au contraire, gardé ses distances jusqu'à ce que l'enregistreur soit

¹⁶⁸ Toutes les interviews ont été retranscrites dans la langue de l'entretien, les analyses elles-mêmes ont donc été faites en langue originale. Au moment de rédiger les résultats, cependant – afin de faciliter une lecture comprenant déjà de longs extraits de citation – j'ai décidé d'uniformiser l'ensemble, dans le corps du texte, par des traductions en français.

éteint, en maintenant le vouvoiement de rigueur. Piotr, qui avait commencé en *vous*, est progressivement passé au *tu*. Mais cela ne devait pas lui sembler très naturel parce que des *tu* et des *vous* se sont continuellement alternés dans son discours, au point que je ne sache plus très bien lequel des deux employer en retour...¹⁶⁹

Ces réflexions se sont constituées en dilemmes au moment de traiter les données car elles semblaient affaiblir ma légitimité à comparer entre eux les différents éléments du corpus. Mon analyse de discours restant, néanmoins, relativement superficielle – confinée à quelques extraits de citation – je pense pouvoir dire aujourd’hui qu’elles n’ont pas véritablement eu d’impact sur les résultats.

5.2.2. Un sujet engagé ?

Etant donné le *paysage discursif* que je partageais avec mes interlocuteurs – partant du principe qu’ils avaient eu vent de la polémique grandissante autour de la question des étrangers hautement qualifiés en Suisse – ceux-ci pouvaient prendre ma demande d’entretien comme un interrogatoire (une demande de justification de leur présence, sur le mode de ce qui est pratiqué par la police des étrangers) ou penser, au contraire – considérant mes appartenances institutionnelles – que je venais recueillir leur témoignage en qualité de *gate-keeper*, pour conforter une vision militante (Goffman 2010 [1963], p. 44). Au-delà de mon opinion personnelle – au-delà du fait que je puisse, effectivement, penser que la Suisse se coupe d’immigrants de *qualité* en s’en prenant aux étudiants (raisonnement qui pose d’ultérieurs problèmes sur le plan éthique, mais là n’est pas la question...) – la nature du sujet a *effectivement* eu un impact sur le déroulement des entretiens. Que mes interlocuteurs assument d’emblée ma bienveillance à leur égard a rapidement instauré une atmosphère de connivence. Malgré toutes les précautions de distanciation prises, les discours obtenus sont donc clairement à lire dans cette optique...

¹⁶⁹ Les Polonais sont très formels dans leurs rapports aux autres et restent très longtemps au « vous », notamment dans le monde académique. Pour Piotr, le statut de l’entretien n’était donc pas très clair.

5.3. Une fascination pour le récit de vie

Le récit de vie est à la mode – nous avons eu lieu d’en discuter dans la partie théorique – et je n’échappe pas à ses effets de fascination. Etant moi-même une enfant de la mobilité – mes parents ayant déménagé dans différents pays d’Europe tous les trois ans en moyenne jusqu’à ce que je rentre à l’école secondaire à Lugano (Tessin, Suisse italophone) – j’ai longtemps lu mon entrée en didactique des langues étrangères dans une visée de réparation. Petite déjà – alors qu’en arrivant chez ma grand-mère française, je ressentais des blocages dans celle que je considérais pourtant *ma* langue, le français – j’étais consciente de la violence contenue dans des déclarations de mes tantes (enseignantes), telles que : « Ah, arrête... parler plusieurs langues, voyager comme vous l’avez fait, c’est une richesse ! ». En attendant, face à mes cousins qui avaient eu *la chance* d’être scolarisés dans un même pays toute leur vie en mode monolingue, je n’en menais pas large quand il s’agissait de faire entendre ma voix. Je ne maîtrisais aucune de mes deux langues – que l’on disait pourtant *maternelles* – et j’attribue, aujourd’hui encore, les failles de mes échafaudages intellectuels à ces insécurités linguistiques, aux racines si profondes dans ma perception de moi-même.

Si je livre ici un petit pan de mon autobiographie langagière, c’est qu’elle est sans doute la *graine* m’ayant rendue sensible aux effets enfermants des discours prônant l’*enrichissement culturel* par effet de contact. Une fois cet avis exprimé – si total dans son idéalisation – l’individu, rendu muet, n’est plus légitimé à (s’)exprimer ses peines de mobile. Un engrenage se met alors en place car ces discours – dans leur abstraction – ne l’aideront pas non plus à répondre à ceux qui – munis d’arguments concrets – remettront en cause sa place dans *leur* monde (et dans *leur* langue).

En espérant avoir pris les précautions nécessaires pour ne pas me raconter à travers l’histoire des autres, un souci de transparence m’oblige à admettre ici – en fin de thèse – que mes propres *traumatismes de mobile* ont pesé sur la construction du présent travail. Par un geste d’archéologue, j’ai déterré des voix que l’on n’entendait pas dans un *paysage discursif* – et des voix que les narrateurs eux-mêmes n’entendaient sans doute plus, enfouies qu’elles étaient, dans leurs propres souvenirs.

5.4. Apports et limites des démarches réflexives

5.4.1. Le récit de vie comme méthode et comme corpus

Cette confrontation des discours sur l'autre et sur soi témoigne-t-elle de processus sociaux généralisables ? Cette recherche part d'une conviction: le récit de vie est un lieu de reconstruction, d'hybridation, d'appropriation, permettant au narrateur de questionner sa place dans le monde et face aux autres. Pour le chercheur, il est un matériau permettant l'étude de toutes les transformations, maturations ou processus d'exclusion, que l'expérience de mobilité entraîne. Il permet, par l'analyse de visions individuelles complexes (auto-catégorisations), de questionner des visions du dehors par essence simplificatrices (hétéro-catégorisations), et de voir comment ces différentes désignations s'interpénètrent. Sur fond de discours sur l'immigration hautement qualifiée en Suisse, il s'est donc agi, dans ce travail, d'interroger l'« histoire des ruptures vis-à-vis des appartenances premières » des acteurs de la mobilité, les « processus de création, de réinvention, de réappropriation d'une identité linguistique, culturelle, [sociale, professionnelle, politique et affective] » (Gohard-Radenkovic 2004, p. 12).

Les limites de la méthode ont été détaillées dans la partie empirique (chapitre 4.2.2.). Elles se constituent généralement du revers de ses apports. Le récit de vie émerge de manière foisonnante et peu contrôlable – à moins de le diriger, ce qui n'est pas le but. Sa nature hybride fait que l'angle d'attaque pour le faire *parler* – en relation à un objet de recherche spécifique – est difficile à trouver. C'est au fur et à mesure d'imprégnations, une fois les entretiens menés, que des chemins de défrichage se dessinent pour l'analyste; un dispositif méthodologique pouvant rarement être recyclé... Cette *petite cuisine empirique*, avant d'être opératoire, doit, elle aussi, *émerger* du terrain, liée qu'elle est à la problématique qu'elle dénoue. La *boîte à outils* du chercheur n'est donc jamais prête à servir – elle se recrée sans cesse, au cours de chacune de ses enquêtes. La nature créative de la méthode en fait son talon d'Achille puisque c'est cette dimension mouvante, dans l'émergence des interprétations, qui la rend questionnable sur le plan scientifique. Mais c'est aussi ce qui fait qu'une fois que l'on y a goûté, il soit si difficile de travailler autrement...

La dimension réduite des corpus de récits de vie – au vu de l'importance des données récoltées et de leur complexité, et parce qu'il est difficile de s'attaquer seul et manuellement à plus de dix

récits par enquête – est une objection qui est souvent faite à la méthode. Comment une *typologie* peut-elle être dressée à partir de huit témoignages ? Il s’agit sans doute du matériau de recherche le plus proche des préceptes de la *Grounded Theory* – même si, comme dit, la virginité du regard analysant relève d’un idéal inaccessible. En comparaison à d’autres méthodes plus directives, induisant l’apparition de thèmes dans les entretiens par le biais de questions, l’on navigue dans un récit de vie à la recherche de lignes de force. Parfois, le chercheur se noie dans ce matériel débordant. Il peut également arriver que ces lignes n’apparaissent pas à l’observation du corpus et que – ne pouvant lui faire violence – celui-ci soit invalidé. Mais si des récurrences pointent – même sur un nombre réduit d’éléments – les catégorisations seront légitimes.

L’analyste théorise sur un micro-monde, bien sûr, correspondant au contexte et à la problématique qu’il a circonscrits. Mais, face à des terrains *cousins* et dans une visée comparative, il aura produit de la connaissance.

5.4.2. Le récit de vie comme mode de formation

Si l’étudiant immigrant est un *impensé* (ou un *trop-peu-pensé*) dans la société suisse, il l’est tout autant dans l’institution académique (Gohard-Radenkovic 2009). En analysant les données recueillies par l’Université de Fribourg, il est actuellement difficile de suivre – au fil des semestres – un *Erasmus* qui serait resté une fois son échange terminé ; et le nombre d’étudiants étrangers qui se seraient finalement installés en Suisse après y avoir conclu des études universitaires est impossible à déterminer. Il s’agirait, pourtant, d’une donnée importante à connaître afin de cadrer les discours qui se répandent – et qui s’amalgament – autour des différents *types* d’immigrations hautement qualifiées en présence sur le sol helvétique.¹⁷⁰

L’Université de Fribourg organise l’arrivée d’étudiants mobiles au travers de stages intensifs *d’atterrissage*, précédant le début des semestres¹⁷¹. Ces stages – tels les cours d’été organisés durant les années 1970 pour les étudiants en provenance d’anciennes colonies (chapitre 2.1.4.) –

¹⁷⁰ Pour une analyse du *profilage* de l’apprenant en langue étrangère dans *le regard de ceux qui lui parlent* – au travers de matériel pédagogique à caractère autobiographique – voir les travaux de Bruno Maurer (Maurer, 2015). L’auteur démontre l’existence d’une *idéologie plurilingue* dans des documents émanant du Conseil de l’Europe, au travers d’une analyse de discours.

¹⁷¹ Il s’agit des stages intensifs organisés par le Service des relations internationales de l’Université de Fribourg, mentionnés en introduction, voir note 5.

ont pour but d'aider l'étudiant étranger à s'insérer dans son nouvel environnement universitaire, mais aussi dans son pays et sa ville d'études, par le biais d'un cours de langue. Si l'étudiant immigrant est une figure apparaissant en force sur la scène sociale en Suisse, il est urgent que l'institution universitaire, comme elle le fait pour l'étudiant mobile, s'inquiète de son intégration – non plus sur le court terme, l'envisageant comme un *visiteur*, mais sur le long terme, voire le très long terme. L'analyse du discours des médias a, à ce sujet, démontré que les employeurs suisses – en provenance du monde des entreprises et du monde scientifique en particulier – percevaient l'enjeu sur les plans économique et en termes de concurrence internationale.

Durant le semestre, en parallèle aux cours réguliers, les étudiants de l'Université de Fribourg bénéficient – s'ils le souhaitent – de formations en langues étrangères dans son Centre de langues. Ces cours – pouvant être pris sur plusieurs semestres en continuité – sont un lieu privilégié pour suivre un étudiant étranger dans son parcours. C'est le lieu où pourraient s'intégrer des unités d'apprentissage visant l'acquisition de connaissances et de compétences socio-culturelles, dans la perspective d'une installation en Suisse. Cette recherche visait à établir un premier profilage de cette figure inédite qu'est l'étudiant immigrant. Mais elle pourrait également constituer l'étape préliminaire d'une recherche-action en didactique des langues, investiguant la problématique de la migration par la voie des d'étude. Il s'agirait alors de réfléchir à des modes de prise en charge de ce public spécifique que sont les étudiants immigrants, dans le cadre d'un cours de langue.

L'analyse des deux corpus de thèse a mis en évidence différents points d'achoppement dans la relation de l'étudiant étranger au système dans lequel il s'insère en Suisse. Il paraît difficile pour lui – dans le contexte de l'entretien, face à une Suissesse – de produire un discours sur soi qui ne s'engluie pas dans ce que pensent (ou pourraient en penser) les autres de lui (ou des personnes comme lui). Ces représentations, ricochant l'une sur l'autre telles une suite de miroirs aux effets déformants, provoquent :

- la difficulté d'exprimer des critiques sur le pays d'accueil et ses habitants; la production d'un discours idéalisant ce pays – souvent stéréotypé – où le citoyen suisse est désincarné.
- l'évitement initial d'une description de soi tel un étranger dans son pays d'études et, quand celle-ci apparaît, la production de discours péjoratifs (voire discriminants)

sur les étrangers comme soi ou sur les autres étrangers. Ces déclarations adoptent des discours en circulation sur les étrangers en Suisse, dans une tentative de rapprochement avec l'autochtone.

- une mise en valeur timide des compétences et des capitaux personnels et – si cela se produit – c'est sur les compétences acquises en mobilité que l'on insiste. Comme le pays d'origine et le cercle d'appartenance primaire, les capitaux initiaux sont, au contraire, le plus souvent oubliés, voire dénigrés.

- une volonté initiale de se dire ignorant des représentations en circulation sur les étrangers en Suisse, suivie de moments où – liée à la formulation de sa propre étrangeté – une souffrance transparaît, impactant sur l'allure du discours (provoquant une perte de maîtrise, un *poireautage* (Eric), sur le plan des contenus exprimés et de la fluidité de son discours).

- des témoignages démontrant l'incapacité du narrateur à comprendre le fonctionnement de certaines institutions suisses comme quand, par exemple, Banu semble penser qu'il suffise de « payer » pour être intégrée dans une formation ou quand elle se déclare déçue de la manière dont des experts ont jugé son examen en histoire de l'art : « J'ai écrit cinq pages, mais ils n'ont pas aimé ». Dans cette affirmation, la jeune femme confond jugement personnel et analyse critique – compétence requise, pourtant, d'un universitaire. Eric et ses « 150 postulations » ne s'y est sans doute pas pris de la meilleure des manières non plus. Au lieu de rédiger des dossiers spécifiquement montés pour chacun des postes auxquels il se présentait, il a procédé à un envoi massif de lettres passe-partout.

Nous obtenons, par ce premier profilage, une idée de la manière dont ce public potentiel perçoit son action – et *dit* sa place – dans sa société d'études. Tout projet didactique devant être construit à partir d'une analyse des besoins de ceux qu'elle désire cibler, ces quelques remarques nous permettent – déjà – d'entrevoir (sans les développer) des champs d'action pour un travail en langue.

Champ	Objectif	Matériel / bibliographie
Histoire de l'immigration en Suisse	<ul style="list-style-type: none"> - illustrer l'histoire suisse en relation avec <i>ses</i> étrangers. Mettre en valeur le rôle des étrangers hautement qualifiés à différentes époques, au moment de la révolution industrielle et de la constitution du réseau universitaire par exemple. - expliquer le fonctionnement de la démocratie helvétique, basée sur une participation active du peuple aux décisions politiques. Parler en particulier du poids des <i>initiatives populaires</i> dans la constitution des lois concernant l'immigration. - travailler, par contraste, sur l'image de l'étranger dans le pays d'origine des étudiants (dans les domaines social, politique, économique, dans une perspective diachronique). 	<p>PIGUET, E. (2009 [2004]). <i>L'immigration en Suisse. 60 ans d'entre-ouverture</i>. Lausanne : Presses polytechniques et universitaires romandes.</p> <p>MULLER-JENTSCH, D. Ed., <i>Die neue Zuwanderung : die Schweiz zwischen Brain-Gain und Überfremdungsangst</i>. Zürich : Neue Zürcher Zeitung.</p> <p>WALTER, F. (2009 – 2010). <i>Histoire de la Suisse</i>. Neuchâtel: Editions Alphil - Presses universitaires suisses.</p>
Représentations de la Suisse dans les arts plastiques	<ul style="list-style-type: none"> - travailler sur les représentations de la Suisse des étudiants en leur proposant de repenser à leurs propres attentes datant d'avant le départ. Ils pourront ainsi réfléchir à la manière dont celles-ci ont évolué durant l'expérience de mobilité. - travailler sur les représentations de la Suisse en circulation à l'étranger, et sur les auto-représentations qu'ont les Suisses de leur propre pays. Quel rôle les entreprises helvétiques ont-elles eu dans la constitution de ces images de <i>swissness</i> ? - travailler sur le rôle des artistes dans la construction de clichés de la Suisse, à travers son histoire de l'art : comment des peintres comme Hodler, Valotton et Anker ont-ils été accueillis sur la scène artistique internationale de leur temps ? Comment leurs œuvres ont-elles participé à cultiver le <i>mythe</i> suisse ? 	<p>WALTER, F. (2011). <i>La Suisse: Au-delà du paysage</i>. Paris: Gallimard.</p> <p>PACCAUD, V. (2010 – 2011). <i>So sweet zerland. Le petit livre rouge des grandes icônes suisses</i>. Lausanne : HEIDI productions. 3 volumes.</p> <p>Magazines contenant des publicités pour des montres ou des produits suisses comme le <i>cénovis</i>.</p> <p>Mythes et légendes suisses (Heidi et Guillaume Tell)</p> <p>Œuvres de l'histoire de l'art suisse de la seconde moitié du XIX^{ème} siècle (Ferdinand Hodler (1853 – 1918), Albert Anker (1831 – 1864), Felix Valotton (1865 – 1925).</p>

<p>Productions culturelles et artistiques traitant du thème de l'immigration en Suisse (littérature migrante ou films thématiques)</p>	<ul style="list-style-type: none"> - lire et analyser des textes littéraires écrits par des étrangers établis en Suisse ou traitant de l'adaptation, afin de faire apparaître des thèmes et des problématiques récurrentes de ces situations de transition. Parler, en particulier, de la perte de repères et de la perte de compétences <i>valides</i> que l'expérience d'immigration engendre. La méconnaissance de la langue, par exemple, fait s'écrouler toute la panoplie des compétences et des capitaux de départ. - observer comment l'image de soi se construit au travers de récits autobiographiques de migrants en Suisse. - observer comment le Suisse se présente face à l'étranger (et rit de lui-même !) dans des films tels que <i>les faiseurs de suisses</i> (l'autorité face aux étrangers qui <i>s'adaptent</i>), <i>les petites fugues</i> (la famille de paysans face au travailleur saisonnier) ou <i>la forteresse</i> (les travailleurs sociaux en contact au quotidien avec des étrangers en attente d'être expulsés, qui finissent par s'y attacher). 	<p>KRISTOF, A. (2004). <i>L'analphabète. Récit autobiographique</i>. Carouge : Editions Zoé.</p> <p>CUNEO, A. (1968). <i>Gravé au diamant</i>. Lausanne : La mouette.</p> <p>LISSY, R. (1978). <i>Les Faiseurs de Suisses (Die Schweizermacher)</i>.</p> <p>YERSIN, Y. (1979). <i>Les petites fugues</i>.</p> <p>MELGAR, Y. (2008). <i>La forteresse</i>.</p> <p>FAZER, L. (2004), <i>Bienvenue en Suisse</i>.</p>
--	---	--

La sélection de ces documents joue sur la relativité des points de vue et contraste – volontairement – avec la vision ethnocentrée qui caractérisait le corpus de presse analysé dans ce travail. Ces oeuvres mettent en scène des Suisses face à *leurs* immigrants, mais également des immigrants exprimant *leur* Suisse ou des Suisses s’exprimant sur *leur* Suisse. En se glissant dans les mots d’artistes qui ont su exprimer leur relation au pays d’accueil, les étudiants étrangers pourront s’y reconnaître – ou auront de la matière pour *se dire en contraste*. La perspective diachronique proposée devrait leur permettre d’appréhender les crispations dont ils font l’objet en Suisse par une analyse du thème de l’immigration sur des temps longs. Ils constateront alors l’ambivalence qui a marqué ces débats au cours des décennies. Ils pourront également réfléchir aux représentations de l’étranger en circulation dans leur propre pays, ainsi qu’à la *place* qui lui est attribuée.

Par les mises en perspective historiques et les témoignages qu’il propose, ce corpus de productions artistiques, culturelles et scientifiques sera analysé en classe avec méthode, afin que l’étudiant étranger acquière des outils d’observation lui permettant de dépasser l’aspect émotionnel inhérent au thème traité. On lui proposera – dans le cadre d’un atelier d’écriture – de développer, à son tour, un récit de vie en établissant par exemple un journal de bord, une biographie langagière et/ou en dessinant sa carte de mobilité(s). Et pour se préparer, finalement, à sa sortie du monde universitaire et à son intégration du monde professionnel suisse, d’autres exercices – tels que la constitution guidée d’un dossier de candidature, la rédaction d’une lettre de motivation, d’un CV et le passage à blanc d’un entretien d’embauche – pourront lui être proposés. Il s’agit de documents aux règles de rédaction culturellement codées, dont il est nécessaire de connaître le rôle et le fonctionnement quand on est à l’étranger. Constituées à travers l’établissement de cartes mentales (ou mind maps), ces activités permettront à l’étudiant de balayer son parcours, dans le but d’une (re-)prise de conscience et d’une (re-)valorisation de ses capitaux personnels et de départ.

Dans la perspective d’une formation, les démarches biographiques auront donc fonctionné à trois niveaux : 1. En amont d’une recherche-action, pour le profilage d’une nouvelle figure sociologique – l’étudiant immigrant (ce fut l’objet de la présente thèse). 2. Dans le cadre d’un projet didactique pour que l’étudiant étranger acquière, en classe de langue – par le biais d’un corpus de documents en lien avec le thème de l’immigration – des outils intellectuels pour une analyse distanciée de ces discours. 3. Dans la mise en oeuvre d’activités à visée réflexive (récits de vie, journaux de bord, cartes de mobilité, biographies langagières), pour qu’il (*re-*)valide des

capitaux personnels acquis et hérités. En prenant en charge lui-même l'image de soi en jeu dans le *paysage discursif* qu'il partage avec ses interlocuteurs suisses, il la *modulera* de manière à *désamorcer* un débat dont il est le centre. Il reprendra, ainsi, sa place et sa voix sur cette scène sociale spécifique, en deviendra l'un des *acteurs*.

6. BIBLIOGRAPHIE GENERALE

ABDALLAH-PRETCEILLE, M. (2008). « Mobilité sans conscience », in DERVIN, F. Coord., *Echanges et mobilités académiques. Quel Bilan ?* Paris : L'Harmattan.

ADAM, J.-M. (1994). « Décrire des actions : raconter ou relater ? », *Littérature* 95, pp. 3 – 22.

ADAM, J.-M. (2000). « Genres de la presse écrite et analyse de discours », *Semen* 13, pp. 7-14.

ADAM, J.-M. (2005). *Introduction à l'analyse textuelle des discours*. Paris : Armand Colin.

ADAM, J.-M. (2006). « Intertextualité et interdiscours : filiations et contextualisation de concepts hétérogènes », *Tranel* 44, pp. 3 – 26.

AESCHBACH, K. (1994). « L'accord de Schengen et le modèle des trois cercles : une perspective syndicale », in CALOZ-TSCHOPP, M.-C. Ed., *Europe : montrez patte blanche : les nouvelles frontières du « laboratoire Schengen »*. Genève : Centre Europe/Tiers-monde, pp. 353 – 360.

AGULHON, C., DE BRITO, X. (2009). *Les étudiants étrangers à Paris. Entre affiliation et repli*. Paris : L'Harmattan. Consultation en ligne le 24 avril 2012 sur le Site : www.rfp.revues.org/2307.

ALTERMATT, U. (2009). *Die zweisprachige Universität Freiburg: Geschichte, Konzepte und Umsetzung der Zweisprachigkeit 1889 – 2006*. Freiburg (Schweiz): Academic Press.

AMADOU DIA, I. (2005). « Migrations internationales estudiantines, internationalisation de l'enseignement supérieur et fuite des cerveaux », pp. 1 – 32. Consultation en ligne le 10 février 2012 sur le Site www.unhcr.org/refworld/pdfid/43a2ced14.pdf.

AMATO (d'), G. (2008). « Erwünscht, aber nicht immer willkommen », in MULLER-JENTSCH, D. Ed., *Die neue Zuwanderung : die Schweiz zwischen Brain-Gain und Überfremdungsangst*. Zürich : Neue Zürcher Zeitung, pp. 27 – 44.

ANDERMATT, U. (2004). « Die Universität Freiburg und Polen », *Schweizerische Zeitschrift für Religions und Kulturgeschichte* 98, pp. 147 – 157.

ANQUETIL, M. (2004). « Les compétences interculturelles sont-elles des savoir être ? », in ZARATE, G., GOHARD-RADENKOVIC, A. Eds., *La reconnaissance des compétences interculturelles : de la grille à la carte. Les Cahiers du CIEP*. Paris : Didier.

ANQUETIL, M. (2006). *Mobilité Erasmus et communication interculturelle. Une recherche-action pour un parcours de formation*. Berne : Transversales Peter Lang.

ANQUETIL, M. (2008). « Apprendre à être étranger : des parcours de formation interculturelle pour les étudiants de mobilité », in DERVIN, F. Coord., *Echanges et mobilités académiques. Quel Bilan ?* Paris : L'Harmattan.

BABEL, J. et. alt. (2010). *Panorama des hautes écoles 2010*. Neuchâtel : Office fédéral de la statistique.

BAKHTINE, M. (1987 [1978]). *Esthétique et théorie du roman*. Paris : Gallimard.

BALLATORE, M., BLÖSS, T. (2008). « Le sens de la mobilité des étudiants *Erasmus* », in DERVIN, F. Coord., *Echanges et mobilités académiques. Quel Bilan ?* Paris : L'Harmattan.

BARDET, B. Ed. (2001). *Etre étudiant étranger au 21e siècle*. Paris : Cité internationale universitaire de Paris.

BARDIN, L. (1985). *L'analyse de contenu*. Paris : PUF.

BARTHES, R. (1966). « Introduction à l'analyse structurale des récits », *Communications* 8.

BAUDOIN, J.-M. (2009). « L'autobiographie à l'épreuve du texte », in BACHELART, D., PINEAU, G. Coord., *Le biographique, la réflexivité et les temporalités. Articuler langues, cultures et formation. La formation comme exotopie*. Paris : L'Harmattan, pp. 97 – 109.

BAUDOIN, J.-M. (2010). *De l'épreuve autobiographique, contribution des histoires de vie à la problématique des genres de texte et de l'herméneutique de l'action*. Berne : Peter Lang.

BAUMANN, J.-A. (1958). *Quelques aspects du problème des étudiants étrangers en Suisse, vus par un professeur de l'Université de Genève*. Zürich: Leemann.

BELKHODJA, C. (2011). « Introduction », *Diversité canadienne* 8 (5), pp. 3 – 10.

BERTAUX, D. (2005 [1997]). *L'enquête et ses méthodes. Le récit de vie*. Paris : Armand Colin.

BETSCHART, M. (1993). *Die Universität Freiburg (CH) als Bildungszentrum für Studenten und Professoren aus "Polen" 1889 – 1918*. Université de Fribourg (Suisse): [n.s].

BILGER, M., et. alt. (2008). *Données orales, les enjeux de la transcription*. Perpignan : Les Cahiers de l'Université de Perpignan.

BISSEGER, P. (1989). « Etudiants suisses à l'Ecole Polytechnique de Paris (1798 – 1850) », *Revue suisse d'histoire* 39 (2), pp. 115 – 151.

BOLZMAN, C. (1994). « Construction européenne, assimilationnisme et citoyenneté. Réflexions sur la place des étrangers résidant dans l'espace européen », in CALOZ-TSCHOPP M.-C. Ed., *Europe : montrez patte blanche : les nouvelles frontières du « laboratoire Schengen »*. Genève : Centre Europe/Tiers-monde, pp. 385 – 394.

BOLZMAN, C. (2002). « La politique migratoire suisse, entre contrôle et intégration », *Ecarts d'identité* 99, pp. 65 – 71.

BOLZMAN, C. (2011). « La politique suisse à l'égard des étudiants internationaux : situation et enjeux », *Diversité canadienne* 8 (5), pp. 85 – 88.

- BOLZERN, R., STEINER, A., PYTHON, F. (1989). « Dossier zur Geschichte der Universität Freiburg », *Zeitschrift für schweizerische Kirchengeschichte* 83.
- BONNAFOUS, S. (1991). *L'immigration prise aux mots. Les immigrés dans la presse au tournant des années 80*. Paris : Kimé.
- BONNOT, C. (2014). « Les premières fois : récits des origines dans les documentaires musicaux... », *Semen* 37, pp. 93 – 110.
- BORDES-BENAYOUN C., SCHNAPPER D. (2006). *Diasporas et nations*, Paris : Odile-Jacob.
- BOURDIEU, P. (1986). « L'illusion biographique », *Actes de la recherche en sciences sociales* 62, pp. 69 – 76.
- BOURDIEU, P. (1980). *Le sens pratique*. Paris : Minuit.
- BOURDIEU, P., PASSERON, J-C. (1985 [1964]). *Les héritiers. Les étudiants et la culture*. Paris : Minuit.
- BRES, J. (1989). « Praxis, production de sens / d'identité, récit », *Langages* 93, pp. 23 – 44.
- BRES, J. (1995). « Alors raconte ! La négociation du récit dans l'interaction de l'interview », in VERONIQUE, D., VION, R. Eds., *Des savoir-faire communicationnels. Actes du premier colloque international sur l'analyse des interactions*. Aix-en-Provence : Publications de l'Université de Provence, pp. 289 – 301.
- BRES, J. (1999). « L'entretien et ses techniques », in CALVET, L.-J., DUMONT, P. Eds., *L'enquête sociolinguistique*. Paris : L'Harmattan, pp. 61 – 76.
- BRUNER J. (2002). *Pourquoi nous racontons-nous des histoires ?* Paris : Pocket.
- BUDKE, A. (2008). « Contacts culturels et identités ethniques des étudiants en Allemagne », in DERVIN, F. Coord., *Echanges et mobilités académiques. Quel Bilan ?* Paris : L'Harmattan.
- BUSINO, G., HOFER, G., MIEVILLE, A. (1991). « Savoirs et nationalités. William E. Rappard et les professeurs étrangers en Suisse », in PRONGUÉ, B., RUFFIEUX, R. Eds., *Passé pluriel: en hommage au professeur Roland Ruffieux*. Fribourg: Editions universitaires 12, pp. 470 – 489.
- BYRAM, M., ZARATE, G., NEUNER, G. (1997). *La compétence socioculturelle dans l'apprentissage et l'enseignement des langues vivantes : études préparatoires*. Strasbourg : Edition du Conseil de l'Europe.
- CALOZ-TSCHOPP, M.-C. (1994). « La politique des trois cercles, un enjeu de... civilisation », in CALOZ-TSCHOPP M.-C. Ed., *Europe : montrez patte blanche : les nouvelles frontières du « laboratoire Schengen »*. Genève : Centre Europe/Tiers-monde, pp. 316 – 351.
- CAMILLERI, C. (2007 [1990]). « Identité et gestion de la disparité culturelle : essai d'une typologie », in CAMILLERI, C. et. alt. *Stratégies identitaires*. Paris: Presses universitaires de France, pp. 85 – 109.

CAST, A.-D., BURKE, P.-J. (2002). « A Theory of Self-Esteem », *Social Forces* 80, pp. 1041–1068.

CASTLE, S. (1994). « La sociologie et la peur de « cultures incompatibles ». Commentaires sur le rapport Hoffmann-Notwotny », in CALOZ-TSCHOPP, M.-C. Ed., *Europe : montrez patte blanche : les nouvelles frontières du « laboratoire Schengen »*. Genève : Centre Europe/Tiers-monde, pp. 370 – 383.

CHARADEAU, P., MAINGUENEAU, D. (2002). *Dictionnaire d'analyse du discours*. Paris : Seuil.

CHENAUX, P. (1989). « Renouveau spirituel et construction de l'Europe (1945 – 1950). Le rôle des milieux chrétiens de Suisse romande », *Revue suisse d'histoire* 39 (3), pp. 266 – 291.

CHODAT, R. (1919). *Notre responsabilité d'étudiants*. Lausanne: La Concorde.

CICCHIELLI, V. (2008). « Connaître les autres pour mieux se connaître : les séjours Erasmus, une *Bildung* contemporaine », in DERVIN, F. Coord., *Echanges et mobilités académiques. Quel Bilan ?* Paris : L'Harmattan.

CINGOLANI, P. (2004). « L'étranger comme catégorie d'action et d'expérience », *socio-anthropologie* 14. Consultation en ligne le 4 avril 2014 sur le Site : socio-anthropologie.revues.org/377.

CUCHE, D. (2010 [1996]). *La notion de culture en sciences sociales*. Paris : La découverte.

DELORY-MOMBERGER, C. (2009). *La condition biographique, Essai sur le récit de soi dans la modernité avancée*. Paris : Téraèdre.

DEMAZIERE, D., DUBAR, C. ([1997] 2007). *Analyser les entretiens biographiques. L'exemple des récits d'insertion*. Laval : Les presses de l'Université de Laval.

DERVIN, F. (2009). « Diversité de façade et désir d'engouffrement dans les mobilités estudiantines en Finlande : Illustrations à partir des représentations sur l'anglais lingua franca ». Consultation en ligne le 15 juillet 2012 sur le Site www.users.utu.fi/freder/besandervinfeb.pdf.

DEVAUD, E. (1940 – 1941). « L'Université de Fribourg comme institution internationale », *Monatschrift Schweizer Studentenverein* 85, pp. 21 – 32.

DUBACH, P. Ed. (2005). *Internationalité des hautes écoles suisses. Etudiants et personnel : un état de la situation*. Neuchâtel : Office fédéral de la statistique.

DUBAR, C. (1991). *La socialisation: Construction des identités sociales et professionnelles*. Paris: A. Colin.

DUCROT, O. (1984). *Le Dire et le dit*. Paris : Minuit.

DUFOUR, F. (2014). « Ce ne sont que des faits, donne-moi des histoires ». La coproduction d'une identité socio-narrative dans des entretiens de recherche », *Semen* 37, pp. 45 – 57.

ENDRIZZI, L. (2010). « La mobilité étudiante, entre mythe et réalité », *Dossier d'actualité de la VST* 51, février 2010. Consultation en ligne le 4 avril 2012 sur le Site : www.ressources.campusfrance.org/mobilite_etudiante/etudes_enquetes/fr/2010_02_inrp_endrizzi_mobilite_etudiante_fr.pdf.

ENNAFAA, R., PAIVANDI, S. (2008). « Le non-retour des étudiants étrangers : au-delà de la « fuite des cerveaux » », *Revue française des sciences sociales* 103, pp. 23 – 39.

FEDRIGO, C. (1992). « Les Polonais à l'Université de Fribourg: Cent ans d'une histoire commune », in FEDRIGO, C., SYGNARSKI, J., GASSER, L., PRONGUÉ, M. Eds., *Papierowa rewolucja: Les éditions clandestines en Pologne communiste 1976-1990*. Fribourg (Suisse): Bibliothèque cantonale et universitaire, pp. 211 – 232.

FEDRIGO, C., ROTH, S. (2000). « Fribourg à l'heure de l'Europe totalitaire: intellectuels et asile », in FEDRIGO, C., BUCHILLIER, C., FOERSTER, H. Eds., *Fribourg sur les chemins de l'Europe: Freiburg auf den Wegen Europas*. Fribourg (Suisse): Archives de l'État; Bibliothèque cantonale et universitaire; Service archéologique cantonal, pp. 123 – 133.

FIBBI, R. (2004). « L'approche transnationale dans l'étude des migrations », in NEDELCO, M. Ed. *La mobilité internationale des compétences. Situations récentes, approches nouvelles*. Actes du colloque « La mobilité internationale des compétences. Fuite ou circulation ? » (Neuchâtel 2002). Paris : L'Harmattan, pp. 61 – 75.

FLOREZ, M. (2004). « La politique migratoire de la Suisse sous l'angle du marché du travail : contexte actuel et défis futurs », in NEDELCO, M. Ed. *La mobilité internationale des compétences. Situations récentes, approches nouvelles*. Actes du colloque « La mobilité internationale des compétences, (Neuchâtel 2002). Fuite ou circulation ? ». Paris : L'Harmattan, pp. 213 – 231.

FLORINETTI, A. (1940 / 1941). « Trois mois avec des étudiants internés ». *Monatschrift Schweizer Studentenverein* 85, pp. 446 – 450.

GAILLARD, A.-M., GAILLARD, J. (1998a). *International migration of the highly qualified : A bibliographic and conceptual itinerary*. New-York : Center for Migration Studies.

GAILLARD, A.-M., GAILLARD, J. (1998b). « The international Circulation of Scientists and Technologists. A Win-Lose or Win-Win Situation ? » *Science Communication* 20 (1), pp. 106 – 115.

GAILLARD, A.-M., GAILLARD, J. (1999). *Les enjeux des migrations scientifiques internationales. De la quête du savoir à la circulation des compétences*. Paris : L'Harmattan.

GAILLARD, A.-M., GAILLARD, J. (2006). « Fuite des cerveaux, circulation des compétences et développement en Afrique : un défi global », in PILON, M. Ed., *Défis du développement en Afrique subsaharienne, l'éducation en jeu*. Paris : les collections du CEDEP, pp. 37 – 65.

GAZZANA-PRIAROGGIA, N. (2013). *Insegnare l'italiano „lingua d'origine“ nella Svizzera romanda. Rappresentazioni e strategie di adattamento di un gruppo di docenti*. Thèse de doctorat présentée à l'Université de Fribourg, dirigée par GOHARD-RADENKOVIC A.

Consultation en ligne le 5 juin 2015 sur le Site : <http://www.unifr.ch/recherche/assets/files/eThesis>.

GENETTE, G. (1972). *Figures III*. Paris : Seuil.

GERBER, A., GOHARD-RADENKOVIC, A. (2011). « Etudiant africain à l'université de Fribourg : un *étranger d'un certain type* ? ou le récit de vie, révélateur du rôle de médiateur », *Diversité canadienne / Canadian Diversity* 8 (5), pp. 89 – 92.

GERBER, A. (2009). « Le récit de vie, un récit initiatique révélateur d'un double processus de médiation. Le cas d'étudiants africains dans le contexte fribourgeois », in GOHARD-RADENKOVIC, A., RACHEDI, L., *Récits de vie, récits de langues et mobilités : nouveaux territoires intimes, nouveaux passages vers l'altérité*. Paris : Espaces interculturels / L'Harmattan.

GERBER, A. (2010). *De narrateur à médiateur. Stratégies d'adaptation d'étudiants africains dans le contexte fribourgeois*. Saarbrücken : Editions universitaires européennes.

GERBER, A. (2012). « La Gazette : un journal collectif « performatif ». Lieu de transformation d'une identité sociale. De l'étranger-visiteur à l'étudiant-observateur », in GOHARD-RADENKOVIC, A., POULIOT, S., STALDER, P. *Journal de bord, journal d'observation. Un récit en soi ou les traces d'un cheminement réflexif*. Berne : Transversales Peter Lang, pp. 317 – 338.

GLADY, M. (2014). « Les marqueurs de dégageement dans les entretiens de recherche à caractère autobiographique, *Semen* 37, pp. 75 – 91.

GLASER, W. (1978). *The Brain Drain. Emigration & Return. Findings of a UNITAR comparative survey of professional personnel of developing countries who study abroad*. Oxford : Pergamon Press.

GOFFMAN, E. (1969). *Strategic interaction*. Philadelphia: University of Pennsylvania Press.

GOFFMAN, E. (1974). *La présentation de soi*. Paris : Minuit.

GOFFMAN, E. (2005 [1974]). *Les rites d'interaction*. Paris: Minuit.

GOFFMAN, E. (2010 [1975]). *Stigmaté: Les usages sociaux des handicaps*. Paris: Minuit.

GOHARD-RADENKOVIC, A. (2004). « Représentations des « nouveaux arrivants » et enjeux de leur intégration au Québec », in MURPHY- LEJEUNE, E., Coord., *Francophonies, n° Interculturel, Nouvelles mobilités, nouveaux voyageurs*, Lecce : Alliance française, pp. 37 – 53).

GOHARD-RADENKOVIC, A. (2007). « Comment analyser les rapports identitaires entre groupes et entre individus en situation de mobilité ? » *Igitur, Lingue – Culture – Identità*, a cura di SANTORE, L. Roma: Nuova Arnica Editrice, pp. 41 – 56.

GOHARD-RADENKOVIC, A. (2009). « Peut-on former à la différence ? Peut-on « penser la différence » dans la mobilité ? », HARDI, M. Ed., *Les Cahiers de l'Aplut* 28 (2).

GOHARD-RADENKOVIC, A. (2011). « D'une didactique d'une langue à une didactique des langues, d'une didactique des langues vers une didactique du plurilinguisme : le choix de la nécessaire pluridisciplinarité », in JULLION, M.-C, LEVY, D., PUCCINI, P. Dir., *Recherches, didactiques et politiques linguistiques. Perspectives pour l'enseignement du Français en Italie*. Milan : Franco Angeli, pp. 139 – 149.

GOHARD-RADENKOVIC, A. (2013). « Politique de rétention au Canada : écarts entre logiques des acteurs de l'institution et logiques des étudiants étrangers en situation de transition », in HAUSER, C., MILANI, P., PAQUET, M. et SKENDEROVIC, S., *Sociétés de migrations en débat. Québec-Canada-Suisse. Approches comparées*. Laval : Presses de l'Université, Porrentruy : Société jurassienne d'émulation, pp. 97 – 112.

GOHARD-RADENKOVIC, A. (2014). « Impact de la mobilité académique sur les divers acteurs de l'institution. Repenser nos évidences ou le désenchantement nécessaire », *Journal of international Mobility* 2, pp. 223 – 248.

GOHARD-RADENKOVIC, A., BERA-VUISTINER, M., VESHI, D. (2003). « Quelle est la perception des « interprètes médiateurs culturels » de leur rôle et de leurs compétences », in *La médiation et la didactique des langues et des cultures, Le français dans le monde recherches et applications*. Paris : Clé international, pp. 58 – 70.

GOHARD-RADENKOVIC, A., KOHLER-BALLY, P. (2004). « L'acte alimentaire comme acte d'appartenance culturelle et comme acte potentiel de renégociation identitaire », in ZARATE, G., GOHARD-RADENKOVIC, A. Coord., *Les Cahiers du CIEP, La reconnaissance des compétences interculturelles: de la grille à la carte*, Paris : Didier, CIEP.

GOHARD-RADENKOVIC, A., KOHLER-BALLY, P. (2005). « Une politique et un cadre de formation au service de l'étudiant de mobilité et de la formation de son « capital » linguistique et culturel », in Gohard-Radenkovic, A. Ed., *Plurilinguisme, interculturalité et didactique des langues étrangères dans un contexte bilingue Mehrsprachigkeit, Interkulturalität und Fremdsprachendidaktik in einem zweisprachigen Kontext*. Berne : Transversales, pp. 247 – 263.

GOHARD-RADENKOVIC, A., RACHEDI, L. (2009). *Récits de vie, récits de langues et mobilités : nouveaux territoires intimes, nouveaux passages vers l'altérité*. Paris : Espaces interculturels / L'Harmattan.

GRABER, M., MEGARD, C.-L., GAKUBA, T.-O. (2010). *Les étudiants d'Afrique subsaharienne : représentations et discours des acteurs des Hautes écoles de la santé et du social sur les processus et les conditions d'apprentissage*. Genève : Editions IES, Haute école de travail social.

GREIMAS, A.-J. (1966). *Sémantique structurale*. Paris : Larousse.

GUILBERT, L., PREVOST, C. (2009). « Immigration et études dans les villes universitaires. Une recherche exploration à Québec et à Sherbrooke », *Métropolis* 37.

GUISOLAN, H. (1979). *Fribourg et le fossé moral*. Université de Fribourg (Suisse): [n.s.].

GUISSE, I. (2010). *Migrations étudiantes africaines en Suisse : de la formation à l'insertion professionnelle. Les conditions d'une mobilité circulatoire*. Thèse de doctorat présentée à la

Faculté des sciences économiques et sociales de l'Université de Genève, sous la direction de BOLZMAN, C., ORIS, M., SCHULTHEIS, F. Université de Genève (Suisse) : [n. s].

GUISSE, I. (2011). « Migrations africaines en Suisse. De la quête de connaissance aux aspirations de reconnaissance. Les mobilités empruntées des diplômés africains suisses », *Diversité canadienne* 8 (5), pp. 93 – 97.

HACHEZ, T. (1990). « Analyse littéraire et analyse de contenu », in REMY, J., RUQUOY, D. *Méthodes d'analyse de contenu et sociologie*. Bruxelles : Facultés universitaires de Saint-Louis, pp. 135 – 147.

HARFI, M., MATHIEU, C. (2006). « Mobilité internationale et attractivité des étudiants et des chercheur », *Horizons stratégiques* 1 (1), pp. 28 – 42.

HIERNAUX, J.-P. (1995). « Analyse structurale de contenus et modèles culturels. Application à des matériaux volumineux », in ALBARELLO, L., DIGNEFFE, F., HIERNAUX, J.-P., MAROY, C., RUQUOY, D., SAINT-GEORGES (de), P., *Pratiques et méthodes de recherche en sciences sociales*. Paris : A. Colin, pp. 111 – 144.

HULEWICZ, J. (1938). « Les études des Polonais dans les universités suisses 1864 – 1918 », in *Pologne – Suisse: Recueil d'études historiques*. Varsovie, Lwów: Société polonaise d'histoire, pp. 117 – 131.

JONGEN, R. (1990). « Sociologie et glossologie », in REMY, J., RUQUOY, D. *Méthodes d'analyse de contenu et sociologie*. Bruxelles : Facultés universitaires de Saint-Louis, pp. 149 – 162.

KARADY, V. (2002). « La migration internationale d'étudiants en Europe ». *Actes de recherche en sciences sociales* 5 (145), pp. 47 – 60.

KARADY, V. (2003). « Les logiques des échanges inégaux. Contraintes et stratégies à l'œuvre dans les migrations d'étudiants en Europe avant les années 1930 », in PETER, R.-H. Ed. *Universitäten als Brücken in Europa*. Frankfurt am Main, Berne: Peterlang, pp. 17 – 34.

KASPRZYCKI, E. (2006). *Entre fin de guerre et soviétisation: Les réactions de la presse en Suisse romande face à la montée du communisme en Pologne (1945)*. Université de Genève (Suisse) : [n.s].

KASTERSZTEIN, J. (2007 [1990]). « Les stratégies identitaires des acteurs sociaux : approche dynamique des finalités », in CAMILLERI, C. et. alt., *Stratégies identitaires*. Paris: Presses universitaires de France, pp. 27 – 41.

KAUFMANN, J.-C. (2004). *L'invention de soi: Une théorie de l'identité*. Paris: Hachette Littératures.

KAUFMANN, J.-C. (2008 [2007]). *L'enquête et ses méthodes. L'entretien compréhensif*. Paris: Armand Colin.

KAUFMANN, J.-C., (2008). *Quand Je est un autre. Pourquoi et comment ça change en nous*. Paris: Armand-Colin.

KERBRAT-ORECCHIONI, C. ([1980] 2009). *L'énonciation : de la subjectivité dans le langage*. Paris : A. Colin.

KERBRAT-ORECCHIONI, C. (1986). *L'implicite*. Paris: A. Colin.

KOCUREK, W.-P. (2011). « A l'origine des premières entreprises de pointe du canton ». *Universitas, le magazine de l'Université de Fribourg, Suisse* 4, pp. 48 – 50.

KOHLER-BALLY, P. (2001). *Mobilité et plurilinguisme : le cas de l'étudiant Erasmus en contexte bilingue*. Fribourg : Editions universitaires.

KOHLER-RIESSMAN, C.-K. (1993). *Narrative Analysis*. Newbury Park, CA : Sage.

KOHLER-RIESSMAN, C.-K. (2000). « Analysis of personal narratives », in GUBRIUM, J.-F., HOLSTEIN, J.-A., a *Handbook of interview*, Thousand Oaks California: Sage publications. Consultation en ligne le 6 juin 2011 sur le Site : <http://alumni.media.mit.edu/~brooks/storybiz/riessman.pdf>.

L'ECUYER, R. (1990). *Méthodologie de l'analyse développementale de contenu. Méthode GPS et Concept de Soi*. Québec : Presses de l'Université du Québec.

LANGNER, M. (2007). « Zweisprachige Studien an einer zweisprachigen Universität. Deutsch – Französisch (und Englisch) », in ÖSTERREICHER, M., ZAHN, R. Eds., *Lingua franca – lingua academica. Mehrsprachigkeit im europäischen Hochschulraum*. Bochum: AKS-Verlag, pp. 232-239.

LANGNER, M., IMBACH R., (2000). « The University of Freiburg : A model for Bilingual University », in *Higher Education in Europe* 25 (4), pp. 461 – 468.

LATALA, R. (2002). « Histoire intellectuelle des Polonais en Suisse au XX^{ème} siècle: les frères Bronarski », in JOST H.-U., PREZIOSO, S. Eds., *Relations internationales, échanges culturels et réseaux intellectuels: Actes du colloque du 3e Cycle romand d'histoire moderne et contemporaine* (Lausanne-Fribourg, 8-23 février 2001). Lausanne: Antipodes, pp. 43 – 67.

LEJEUNE, P. (1975). *Le Pacte autobiographique*. Paris: Seuil.

LEJEUNE, P. (1986). *Moi aussi*. Paris : Seuil.

LEPEZ, B. (2004). « La mobilité étudiante en contexte français : analyse des stratégies d'adaptation d'étudiants internationaux », MURPHY-LEJEUNE Coord., *Nouvelles mobilités, nouveaux voyageurs*. Lecce : Alliance Française.

LEVY, D. (2006). « Préface » in ANQUETIL, M. (2006), *Mobilité Erasmus et communication interculturelle. Une recherche-action pour un parcours de formation*. Berne : Peterlang.

LIARD, L. (1909). *L'Université de Paris*. Paris : H. Laurens.

LIPIANSKY, M. (2007 [1990]). « Identité subjective et interaction », in CAMILLERI, C. et alt., *Stratégies identitaires*. Paris: Presses universitaires de France, pp. 173 – 206.

LIPIANSKY, M., TABOADA-LEONETTI, I., VASQUEZ, A. (2007 [1990]). « Introduction à la problématique de l'identité », in CAMILLERI, C. et alt., *Stratégies identitaires*. Paris: Presses universitaires de France, pp. 7 – 25.

LITS, M. (2006). « La position du chercheur impliqué », *Questions de communication* 9, pp. 207 – 220.

LJALIKOVA, A. (2008). « Différents profils d'enseignants en mobilité académique : le cas d'une université estonienne », in DERVIN, F. Coord. *Echanges et mobilités académiques. Quel Bilan ?* Paris : L'Harmattan.

LUCIUS-HOENE, G., DEPPERMAN, A. (2000). « Narrative identity empirized : a dialogical and positioning approach to autobiographical research interviews », *Narrative Inquiry* 10 (1), pp. 199 – 222.

LUCIUS-HOENE, G., DEPPERMAN, A. (2004). « Narrative Identität und Positionierung », *Gesprächsforschung – Online-Zeitschrift zur verbalen Interaktion* 5, pp. 166 – 183. Consultation en ligne le 4 avril 2014 sur le Site : www.gespraechforschung-ozs.de.

MAINGUENAUD, D. (2012). « Que cherchent les analystes du discours », *Argumentation et analyse du Discours. L'analyse du discours entre critique et argumentation* 9. Consultation en ligne le 15 avril 2013 sur le Site : www.aad.revues.org/1354.

MALEWSKA-PEYRE, H. (2007 [1990]). « Le processus de dévalorisation de l'identité et les stratégies identitaires », in CAMILLERI, C. et alt., *Stratégies identitaires*. Paris: Presses universitaires de France, pp. 11 – 141.

MAURER, B. (2011). *Enseignement des langues et construction européenne : le plurilinguisme, nouvelle idéologie dominante*. Paris : Édition des Archives contemporaines.

MAURER, B. (2015). « L'Autobiographie des Rencontres Interculturelles : l'idéologie plurilingue et interculturelle à travers ses modes d'écriture », in ADAMI, H., ANDRE, V. Eds., *De l'idéologie monolingue à la doxa plurilingue : regards pluridisciplinaires*. Bern : Transversales, pp. 217 – 255.

MEYER, J.-B., HERNANDEZ, V. (2004). « Les diasporas scientifiques et techniques : états des lieux », in NEDELUCU, M. Ed., *La mobilité internationale des compétences. Situations récentes, approches nouvelles*. Actes du colloque « La mobilité internationale des compétences. Fuite ou circulation ? » (Neuchâtel 2002). Paris : L'Harmattan, pp. 19 – 58.

MICHELAT, G. (1975). « Sur l'utilisation de l'entretien non directif en sociologie », *Revue française de sociologie* 16.

MOIRAND, S. (2004). « La circulation interdiscursive comme lieu de construction de domaines de mémoire par les médias », in LOPEZ MUNOZ, J.-M., MARNETTE, S., ROSIER, L., *Le discours rapporté dans tous ses états*, actes du colloque international, (Bruxelles novembre 2001). Paris : L'Harmattan, pp. 373 – 385.

MOIRAND, S. (2007). *Les discours de la presse quotidienne. Observer, analyser, comprendre*. Paris : Presses Universitaires de France.

MOLITOR, M. (1990). « L'herméneutique collective », in *Méthodes d'analyse de contenu et sociologie*. Bruxelles : Facultés universitaires de Saint-Louis, pp. 19 – 35.

MURPHY-LEJEUNE, E. (2003). *L'étudiant européen voyageur, un nouvel étranger*. Paris : Didier.

MURPHY-LEJEUNE, E., ZARATE, G. (2003). « L'acteur social pluriculturel : évolution politique, positions didactiques ». CARTON F., RILEY P. Coord., *Vers une compétence plurilingue. LFDM, Recherches et Applications*, no. de Juillet. Paris: FIPF / Clé international.

NEDELCU, M. (2004). « Introduction. Le saut paradigmatique : de la fuite à la circulation », in NEDELCU, M. Ed. *La mobilité internationale des compétences. Situations récentes, approches nouvelles*. Actes du colloque « La mobilité internationale des compétences. Fuite ou circulation ? » (Neuchâtel 2002). Paris : L'Harmattan, pp. 9 – 17.

NEUMANN, D. (1987). *Studentinnen aus dem Russischen Reich in der Schweiz (1867-1914)*. Zürich: H. Rohr.

NOSSIK, S. (2014). « Introduction. Le récit de soi entre conformisme et émancipation », *Semen* 37, pp. 7 – 14.

OCHS, E. (2014), « Ce que les récits nous apprennent », *Semen* 37, pp. 17 – 43.

OSSIPOW, L. (2004). « Parcours estudiantins et migration qualifiée : l'exemple des conjoints d'origine étrangère d'un partenaire suisse », in NEDELCU, M. Ed. *La mobilité internationale des compétences. Situations récentes, approches nouvelles*. Actes du colloque « La mobilité internationale des compétences. Fuite ou circulation ? » (Neuchâtel 2002). Paris : L'Harmattan, pp. 131 – 141.

OUALI, N., (2007). « Les diplômés du supérieur dans la compétition internationale : surplus, pénurie ou gaspillage des compétences », *Travail, Emploi, Formation* 7.

PAILLE, P. (1994). « L'analyse par théorisation ancrée », *Cahiers de recherche sociologique* 23, pp. 147-181. Consultation en ligne le 13 avril 2012 sur le Site : www.id.erudit.org/iderudit/1002253ar.

PAILLE, P., MUCHIELLI, A. (2003). *L'analyse qualitative en sciences Humaines et Sociales*. Paris : Armand Colin.

PAPATSIBA, V. (2003). *Des étudiants européens « Erasmus » et l'aventure de l'altérité*. Berne : Peterlang.

PAPATSIBA, V. (2004). « Les politiques d'eupéanisation en jeu au travers de la mobilité étudiante. Logiques institutionnelles, expériences individuelles », in ZARATE, G., GOHARD-RADENKOVIC, A. Ed., *La reconnaissance des compétences interculturelles : de la grille à la carte. Les Cahiers du CIEP*. Paris: Hachette littératures, pp. 10 – 23.

PERREFORT, M. (2008). « Changer en échangeant ? Mobilités et expériences langagières », in DERVIN, F. Coord. *Echanges et mobilités académiques. Quel Bilan ?* Paris : L'Harmattan.

PETITCLERC, A. (2009). « Introduction aux notions de contexte et d'acteurs sociaux en Critical Discourse Analysis », *Semen* 27 [en ligne], consulté le 16 juin 2014. URL : <http://semen.revues.org>.

PIGUET, E. (2004). « Les migrants entrepreneurs – entre « success story » et stratégies de survie », in NEDELCOU M. Ed., *La mobilité internationale des compétences. Situations récentes, approches nouvelles*. Actes du colloque « La mobilité internationale des compétences. Fuite ou circulation ? » (Neuchâtel 2002). Paris : L'Harmattan, pp. 105 – 113.

PIGUET, E. (2005). *L'immigration en Suisse depuis 1948. Une analyse des flux migratoires*. Zürich : Seismo.

PIGUET, E. (2009 [2004]). *L'immigration en Suisse. 60 ans d'entre-ouverture*. Lausanne : Presses polytechniques et universitaires romandes.

PORCHER, L. (1994 [1987]). *Manières de classe*, Paris : Didier.

PROPP, V. (1970). *Morphologie du conte*. Paris : Seuil.

PROTTI, T. (2013). *I « Corsi di lingua e cultura italiana » nelle dinamiche familiari : quali strategie di trasmissione intergenerazionale dell'italianità? : il caso della Svizzera romanda*. Thèse de doctorat présentée à l'Université de Fribourg, dirigée par GOHARD-RADENKOVIC A. Consultation en ligne le 5 juin 2015 sur le Site : <http://www.unifr.ch/recherche/assets/files/eThesis>.

PYTHON, F. (1988). « Polen und die Universität Freiburg », *Universitas Friburgensis* 46 (2), pp. 46 – 49.

PYTHON, F. (1989). « La doctrine sociale de l'Eglise dans l'enseignement à l'Université de Fribourg: Approche thématique et essai de périodisation, 1889 – 1956 », *Schweizerische Zeitschrift für Religions und Kulturgeschichte* 1 – 4, pp. 83 – 119.

QUERE, L. (1989). « La vie sociale est une scène. Goffman revu et corrigé par Garfinkel », in *Le Parler frais d'Erwing Goffman*. Paris : Minuit, pp. 47-82.

QUERE, L. (1992). « Le tournant descriptif en sociologie », *Current Sociology* 40 (1), pp. 139 – 165.

QUERE, L. (1994). « Présentation », in FRADIN, B., QUERE, L., WIDMER, J. (dir.), *L'enquête sur les catégories. De Durkheim à Sacks, Raisons Pratiques* 5, pp. 7 – 40.

RAPPARD, W.-E. (1915). « La nationalité des maîtres dans l'enseignement universitaire en Suisse », *Wissen und Leben. Schweizerische halbmonatsschrift* 15 (1), pp. 537– 547.

RAPPARD, W.-E. (1920 – 1921). « Les universités et la vie publique en Suisse ». *Annales universitaires suisses* 1, pp. 16 – 35.

- RASTIER, F. (1999). « Action et récit », in *La logique des situations*. Paris : Editions de l'EHESS, pp. 173 – 197.
- REISER-BELLO, E. (2012). *Comportements sociolinguistiques de « Migrants hautement qualifiés » : acteurs de la mobilité dans une entreprise internationale à Fribourg (Suisse)*. Saarebrücken : Editions Universitaires Européennes.
- REMY, J. (1990). « Les méthodes d'analyse et les objectifs de recherche », in REMY, J., RUQUOY, D. *Méthodes d'analyse de contenu et sociologie*. Bruxelles : Facultés universitaires de Saint-Louis, pp. 191 – 202.
- REMY, J. (1990). « L'analyse structurale et la symbolique sociale. A partir du texte du Cardinal Danneels », in REMY, J., RUQUOY, D. *Méthodes d'analyse de contenu et sociologie*. Bruxelles : Facultés universitaires de Saint-Louis, pp. 111 – 131.
- REVAZ, F., PAPST, L., (2014). « Récits et bribes de narrativité dans les consultations médicales : une approche discursive », *Semen* 37, pp. 59 – 73.
- RICOEUR, P. (1983 1984). *Temps et récit*, 1 et 2. Paris : Seuil.
- RICOEUR, P. (1986). *Du texte à l'action. Essais d'herméneutique II*. Paris : Seuil.
- RICOEUR, P. (2005 [1990]). *Soi-même comme un autre*. Paris: Seuil.
- RIDORE, C. (1992). « Le Tiers-Monde, les dimensions d'une relation complexe », in RUFFIEUX R. Ed., *Histoire de l'Université de Fribourg Suisse, 1889-1989: Institutions, enseignement, recherches*. Fribourg: Ed. universitaires, pp. 321 – 323.
- RINGOOT, J., DEMONTROND, R. (2004). *L'analyse de discours*. Paris: Apogée.
- RUFFIEUX, R. (1964). « Fribourg et les Fribourgeois ». *Revue de psychologie des peuples* 1, pp. 53 – 72.
- RUFFIEUX, R. (1988). « L'Université de Fribourg face aux deux Guerres mondiales. Esquisse d'une problématique », in PORTMANN-TINGUELY, A., RAAB, H. Eds., *Kirche, Staat und katholische Wissenschaft in der Neuzeit: Festschrift für Heribert Raab zum 65. Geburtstag am 16. März 1988*. Paderborn : München, pp. 517 – 539.
- RUFFIEUX, R. Ed. (1992). *Histoire de l'Université de Fribourg Suisse, 1889-1989: Institutions, enseignement, recherches*. Fribourg: Editions universitaires.
- RUQUOY, D. (1990). « Les principes et procédés méthodologiques de l'analyse structurale », in REMY, J. RUQUOY, D. (1990). *Méthodes d'analyse de contenu et sociologie*. Bruxelles : Facultés universitaires de Saint-Louis, pp. 93 – 109.
- SAUSER-HALL, G. (1920 – 1921). « Les étrangers et les universités suisses ». *Annales universitaires suisses* 1, pp. 71 – 87.
- SAYAD, A. (1999). *La double absence. Des illusions de l'émigré aux souffrances de l'immigré*. Paris : Seuil.

- SLAMA, G. (1999). *La fin de l'étudiant étranger*. Paris : L'Harmattan.
- SCHÜTZ, A. (2010 [1944]). *L'étranger. Un essai de psychologie sociale*, suivi de *L'homme qui rentre au pays*, BEGOUT, B. Ed. Paris : Allia.
- SIMMEL, G. (1984 [1908]). « Digressions sur l'étranger » in GRAFMEYER, Y., JOSEPH, I. Eds., *L'école de Chicago*. Paris : Aubier.
- SINGLY, F.-D. (1996). *Le soi, le couple et la famille*. Paris: Nathan.
- SKOWRONSKI (de), S. (1992). *Les Polonais et l'Université de Fribourg: Le camp universitaire des internés pendant la Deuxième Guerre mondiale*. Université de Fribourg (Suisse) [n.s].
- SUTORIUS, B. (1928). *Université de Fribourg. In Das Frauenstudium an den Schweizer Hochschulen*. Zürich, Leipzig: Rascher.
- SYGNARSKI, J. (2000). *Helvétie, terre d'accueil: Espoirs et vie quotidienne des internés polonais en Suisse 1940 – 1946 en images*. Fribourg: Fondation Archivum Helveto-Polonicum : Noir sur Blanc.
- TABOADA-LEONETTI, I. (2007 [1990]). « Stratégies identitaires et minorités : le point de vue du sociologue », in CAMILLERI, C. et alt. *Stratégies identitaires*. Paris: Presses universitaires de France, pp. pp. 43 – 83.
- TIKHONOV, N. (2000). « Les étudiantes russes dans les universités suisses à la fin du XIXe siècle et au début du XXe siècle: les raisons d'un choix », in MOTTU-WEBER H. Ed., *Les femmes dans la société: 8e congrès des historiennes de Suisse*. Genève: Société d'histoire et d'archéologie, pp. 91 – 103.
- TIKHONOV, N. (2003a). « Migrations des étudiants et féminisation de quelques universités européennes. A la recherche d'une convergence », in PETER, R.-H. Ed. *Universitäten als Brücken in Europa*. Frankfurt am Main, Berne: Peterlang, pp. 43 – 53.
- TIKHONOV, N. (2003b). « Zwischen Öffnung und Rückzug. Die Universitäten der Schweiz und Deutschlands angesichts des Studentinnenstroms aus dem Russischen Reich », in PETER, R.-H. Ed.. *Universitäten als Brücken in Europa. Frankfurt am Main*. Berne: Peterlang, pp. 157 – 174.
- VAN CAMPENHOUDT, L. (1990). « Production d'une connaissance sociologique cumulative et analyse de contenu », in REMY, J., RUQUOY, D. *Méthodes d'analyse de contenu et sociologie*. Bruxelles : Facultés universitaires de Saint-Louis, pp. 175 – 189.
- VAN DER POEL, C. (2004). « Share : une réponse à la « fuite » des cerveaux », in NEDELCO, M. Ed., *La mobilité internationale des compétences. Situations récentes, approches nouvelles*. Actes du colloque « La mobilité internationale des compétences. Fuite ou circulation ? » (Neuchâtel 2002). Paris : L'Harmattan, pp. 234 – 244.
- VAN LEEUWEN, T. (2009). « Représenter les acteurs sociaux », *Semen 27* [en ligne]. Consultation en ligne le 10 octobre 2013 sur le Site : semen.revues.org.

VARRO, G. (1997). « Les élèves «étrangers» dans les discours des institutions et des instituteurs », *Langage et Société* 80, pp. 73 – 99.

VASQUEZ, A. (2007 [1990]). « Les mécanismes des stratégies identitaires : une perspective diachronique », in CAMILLERI, C. et alt. *Stratégies identitaires*. Paris: Presses universitaires de France, pp. 143 – 174.

VERGER, G. (1999). *Les universités au Moyen Âge*. Paris: Presses universitaires de France.

VINCENT, D. (2004). « Discours rapporté, représentations sociales et présentation de soi, in LOPEZ MUNOZ, J.-M., MARNETTE, S., ROSIER, L., *Le discours rapporté dans tous ses états*, actes du colloque international (Bruxelles novembre 2001). Paris : L'Harmattan, pp. 235 – 244.

WALTER, F. (2009 – 2010). *Histoire de la Suisse*. Neuchâtel: Editions Alphil - Presses universitaires suisses 4, pp. 71 – 110, pp. 145 – 151 ; 5, pp. 112 – 116, pp. 139 – 143.

WALTER, F. (2011). *La Suisse: Au-delà du paysage*. Paris: Gallimard.

WAUQUIER, S. (2006). *L'adaptation des étudiants étrangers à l'Université Laval : un processus facilité par la mise en place d'interventions*. Département d'information et de communication. Faculté des Lettres. Université de Laval [n.s].

WAXIN, M. (1939). *Statut de l'étudiant étranger dans son développement historique*. Amiens: Yvert.

WEYGOLD, S.-A., BERSET, A., CREVOISIER, O., HAINARD, F. (2001), « La politique d'admission de la main-d'œuvre étrangère : désirabilité, acceptabilité, intégrabilité », in *Swiss Journal of Sociology* 27 (1), pp. 117 – 129.

WICKRAMASEKARA, P. (2004). « Les options politiques en réponse à la migration des compétences : rétention, retour et circulation », in NEDELCOU M. Ed. *La mobilité internationale des compétences. Situations récentes, approches nouvelles*. Actes du colloque « La mobilité internationale des compétences. Fuite ou circulation ? » (Neuchâtel 2002). Paris : L'Harmattan, pp. 167 – 201.

WINDISCH, U. (2007). « La question des langues dans les cantons bilingues de Fribourg et du Valais : un révélateur et une leçon pour toute la Suisse ? », in *Le modèle suisse, la démocratie directe et le savoir-faire intercommunautaire au quotidien*. Lausanne : l'Age de l'homme.

WINKIN, Y. (2001 [1996]). *Anthropologie de la communication: De la théorie au terrain*. Paris: De Boeck & Larcier/Seuil.

WODAK, R. (2009). « Pragmatique et Critical Analysis : un exemple d'une analyse à la croisée des disciplines », *Semen* 27 [en ligne]. Consultation en ligne le 10 octobre 2013 sur le Site : semen.revues.org.

WORONNIECKI, H.-J. (1938). « Les relations polono-suisse pendant la Guerre mondiale », in *Pologne – Suisse: Recueil d'études historiques*. Varsovie, Lwów: Société polonaise d'histoire, pp. 133 – 143.

WYNANTS, B. (1990). « Le projet de l'analyse de contenu en sociologie », in REMY, J., RUQUOY, D. (1990). *Méthodes d'analyse de contenu et sociologie*. Bruxelles : Facultés universitaires de Saint-Louis, pp. 163 – 172.

ZARATE, G., GOHARD-RADENKOVIC, A. (2004). « Introduction. L'identité cartographiée : de la grille à la carte », in *La reconnaissance des compétences interculturelles : de la grille à la carte. Les Cahiers du CIEP*. Paris : Didier.

Documents consultés

(1935). *Schweizerische Hochschulstatistik* 3 (1). Berne: Bureau fédéral de statistique.

(1961). *Die Studierenden an schweizerischen Hochschulen 1938 – 1961*. Berne: Bureau fédéral de statistique.

(2011). *Annuaire statistique du Canton de Fribourg*. Fribourg : Service de la statistique.

7. INDEX DES AUTEURS

Abdallah-Pretceille	100	Berman	104
Adam J.-M.	166	Berset.....	138
Adam R.-H.	119	Bersier.....	38
Aerny.....	47	Bertaux	11, 21, 245
Agulhon.....	117	Bertschart.....	40, 41, 43, 44
Altermatt	44	Birdwhistell	73, 74
Amadou Dia	120, 122, 123, 124	Bissegger	26
Amato d'	37	Blöss	90, 92, 93, 94
Amherd	286	Bohmert	154
Amossy	150	Boltanski.....	91
Anquetil...18, 82, 84, 85, 87, 88, 91, 92, 93, 95, 96, 97, 98, 99, 100, 101, 102, 103, 104		Bolzman.....	32, 36, 37, 57, 59
Argast.....	133, 163, 285	Bonnafou	133
Arlettaz.....	58, 133, 163, 285	Bonnot	166
Austin	70	Bordes-Benayoun	86, 125
Babel	36	Bourdieu	68, 104, 105, 164
Bakhtine	133, 245	Boutinet	116
Ballatore	90, 92, 93, 94	Brito de	117
Bardet.....	113, 114	Bronarski	49, 319
Bardin.....	17, 21, 130, 147, 244, 248	Bruner	69, 71, 81, 166, 167, 168, 244, 247
Barthes	166	Budke.....	87, 95, 98
Bastide.....	104	Bulot	132
Baudoin	148, 167, 297	Burke	72, 166, 314
Baumann	34, 36	Busino.....	32, 33, 34
Becker	104	Calinon	82
Belkhodja	82, 128	Caloz-Tschopp.....	59
Berger.....	57, 61	Camilleri	80, 81, 313, 318, 319, 320, 324, 325
		Cassirer	131

Cast.....	72, 314	Florinetti.....	47, 50
Castle.....	57, 59	Foucault.....	133
Charaudeau.....	150	Fracchiolla.....	132
Chenau.....	40, 42	Freud.....	65, 66
Chiapello.....	91	Gaillard et Gaillard...82, 118, 119, 120, 121, 122, 125, 126	
Chodat.....	32, 33, 314	Gajo.....	106
Cicchielli.....	84, 87, 103	Gakuba.....	108, 112, 114, 117
Cingolani.....	257	Galliker.....	286
Crevoisier.....	138	Gazzana.....	12
Cuche.....	102, 104	Genette.....	17
Cuneo.....	308	Gerber...11, 12, 13, 94, 96, 100, 101, 112, 138, 139, 280, 287, 289, 291, 297, 299	
Decurtins.....	41, 43	Glady.....	130, 131, 166, 249
Demazière...67, 129, 130, 131, 139, 142, 165, 283, 297		Glaser.....	120, 121, 124, 125, 297
Demontrond.....	130	Goethe von.....	103
Deppermann.....	242, 280	Goffman...67, 74, 75, 76, 77, 78, 139, 243, 301, 316, 322	
Devaud.....	41, 63	Gohard-Radenkovic...3, 12, 54, 55, 82, 84, 98, 261, 303, 304, 317	
Devereux.....	73	Goldenstein.....	248
Dubach.....	37	Goodenough.....	73
Dubar...67, 129, 130, 131, 139, 142, 165, 283, 297, 314		Gotman.....	102
Dufour.....	38, 244, 249	Graber.....	82, 108, 112, 113, 114, 117
Ehrenberg.....	71	Greimas.....	17, 164, 167, 168
Endrizzi.....	56, 90, 91, 92, 93, 102, 104, 107	Guilbert.....	82, 83, 108, 110, 114, 116, 128
Ennafaa.....	118, 123, 126	Guisolan.....	42
Erikson.....	66	Guissé.....	82, 108, 111, 113, 125
Fedrigio.....	40, 43, 44, 45, 47, 49	Hachez.....	144, 145
Fibbi.....	125	Hainard.....	138
Florez.....	124		

Harfi	123	Lepez	94, 102
Harman.....	87	Levi-Strauss.....	81
Hernandez	118, 123, 125	Levy.....	84, 88, 91, 92
Hofer	32, 33, 34	Lewis	78
Hoffmann-Notwotny.....	59, 60, 314	Liard	319
Hulewicz	30, 42	Lipiansky	66, 73
Imbach.....	54	Ljalikova.....	87, 92
Jongen	164	Lucius-Hoene	242, 280
Kao	119	Lysgaard	98
Karady	24, 27, 29, 30	Maingueneau	150
Kasprzycki	49	Malewska-Peyre	80
Kastersztein.....	79, 80, 81	Mathieu.....	123
Katz	78	Maurer	92, 304
Kaufmann...20, 66, 67, 68, 69, 70, 71, 72, 143, 318		Mead	65, 72, 74
Kohler-Bally...12, 54, 55, 97, 98, 99, 106, 107, 289		Megard.....	108, 112, 114, 117
Kohler-Riessman.....	243	Meyer.....	118, 123, 125
Kokurek.....	43	Mieville.....	32, 33, 34
Kowalski	43	Modzelewski.....	43, 49
Kristof	308	Moirand	129, 132, 133, 151
Kropotkin	30	Moïse	132
L'Ecuyer	21, 130	Molitor	165
Langellier	243	Moscicki	43
Langner	54, 55	Muller-jentsch.....	307, 311
Laplanche	66	Murphy-Lejeune...13, 82, 83, 84, 85, 87, 88, 89, 96, 98, 99, 101, 102, 104, 105, 106, 107, 242, 297	
Latala.....	49, 319	Nedelcu.....	117
Lazarsfeld.....	78	Neumann.....	29, 30, 321
Leeuwen van	150, 151, 286	Neyrinck...37, 38, 133, 154, 155, 157, 159, 161, 454	

Nicoulin	44	Revaz.....	244
Nossik.....	130, 166	Richomme	25, 26
Ochs	81	Ricoeur.....	67, 242, 323
Oechsli.....	31	Ridoré.....	51, 52, 323
Ossipow	110	Ringoot.....	130
Ouali	123	Rosé.....	49
Paillé	130	Ruffieux...24, 39, 40, 41, 42, 43, 51, 54, 313, 323	
Paivandi	118, 123, 126	Ruquoy	21, 81, 130, 247
Papatsiba...82, 90, 91, 92, 93, 94, 96, 97, 98, 99, 101, 102, 103, 104, 107		Sauser-Hall.....	32, 295, 323
Passeron	105	Sayad.....	85
Pêcheux.....	130	Schalbetter.....	286
Perrefort.....	90, 107	Scheflen.....	75
Peter	318, 324	Schnapper.....	86, 125
Petitelerc	150	Schorderet	41, 42
Philopona	41	Schultheiss	90
Piguet.....	40, 57, 58, 60, 61, 307, 322	Schütz.....	69, 84, 85, 86, 115
Ploog.....	82	Searle.....	244
Poel van der	126	Sheflen	75
Pontalis	66	Simmel	20, 83, 84, 85, 87, 88, 165, 257
Prevost	83, 110, 114, 116, 128	Singly de	67
Propp.....	167, 246	Skowronski de.....	24, 44, 45, 50
Protti	12	Slama.....	108, 109, 110, 111
Python F.....	41, 42, 43, 52, 54, 313	Stamm	152, 153
Python G.....	40, 41, 63	Strauss	67, 165
Rachedi	98	Studer	133, 163, 285
Rappard.....	23, 32, 313, 322	Sutorius	44, 324
Reiser-Bello	88, 89	Sygnarski.....	44, 45, 46, 47, 48, 50, 324
Rémy.....	21, 130	Taboada-Leonetti	65, 66, 73, 79, 80, 81

Talerman	57	Vuistiner	12, 261
Tap	67	Walter	24, 31, 307, 325
Thamin	82	Wauquier	82, 128
Thévenot	69	Waxin	25, 325
Tikhonov	23, 24, 29, 30, 324	Weber	104, 324
Todorov	71, 133	Weygold	138
Toepffer.....	103	Wickramasekara	122
Varro	133	Wierusz-Kowalski	43
Vasquez.....	65, 66, 73, 79, 81	Windisch.....	54, 55
Vautier	29	Winkin	70, 73, 74, 75, 76, 78, 325
Veillette.....	82	Wodak.....	151
Verger	25, 325	Zarate	84, 105
Veshi	12, 261	Zürcher	61
Vincent.....	245		

8. ANNEXES

ANNEXES 1 : les récits de vie

N'ayant pas demandé explicitement l'autorisation à mes interlocuteurs de publier leurs entretiens en version intégrale, j'avais décidé de ne pas les insérer dans la thèse et cela m'a été reproché lors de la soutenance. D'un commun accord avec mes directrices, j'ai décidé de les faire apparaître dans la version définitive, dans la mesure où toutes les informations pouvant révéler leur identité – ou toutes les parties de discussion concernant des tiers – étaient noircies.

Alors qu'il m'avait été conseillé de lisser les citations d'entretien intégrées dans le corps du texte – en ôtant répétitions, balbutiements ou fautes de langue peu utiles à l'analyse, en ajoutant des marques de pauses // se distinguant d'autres marques de ponctuation – les entretiens qui suivent correspondent au matériau brut, dans l'état où il a été analysé. Des petites différences avec le discours reproduit dans le corps du texte peuvent donc se présenter.

ERIC

A: Pourquoi est-ce que la Suisse s'est constituée une identité de pays qui forme des étudiants, parce qu'en venant en Suisse des étudiants étrangers ont accès à des études relativement peu chères par rapport à... 00:01:23-2

E: Il faut relativiser parce que par rapport à l'Angleterre et les pays anglo-saxons... En Allemagne, ça coûte moins cher qu'ici. En Belgique, ça coûte moins cher qu'ici. Donc il faut relativiser. Et je suppose qu'en France aussi ça coûte moins cher qu'ici, ça je ne sais pas, je ne me suis pas beaucoup intéressé à la France. Donc il faut relativiser, parce qu'il y a quand même ce discours, oui, on compare toujours avec l'Angleterre et les pays anglo-saxons qui sont assez chers, et puis c'est pas juste, c'est un discours politique qui est très sélectif. Dans ce sens, si tu compares avec les pays de l'union européenne, hormis l'Angleterre, pour la vie estudiantine, la Suisse reste l'un des pays les plus chers. 00:02:05-3

A: D'accord, mais pourquoi rentrer en matière pour former des gens si ensuite on ne les retient pas ? 00:02:16-4

E: Ça fait quelque chose, aussi une question que je me suis posée, et puis je crois qu'il y a le côté diplomatique et tout ça, et puis euh... en fait, je crois qu'il y a des aspirations contraires... et puis, bon, depuis un certain nombre d'années, il y a l'autre côté qui est devenu, il y en a qui sont devenues plus fortes que d'autres. Ouais. C'est ce que je dirais... 00:03:01-8

A: Mais ça m'intéresse de savoir quelles sont ces aspirations contraires, d'après toi... 00:02:59-8

E: Oh, écoute, aspirations contraire, vouloir, écoute... tout pays a intérêt quand même à se faire une bonne image sur la scène internationale, à dire on ouvre ceci, on est comme ça, venez voir chez nous, euh bon, mais quand même ce qui est paradoxal en Suisse, c'est que dès le moment que les gens arrivent (PAUSE) on ne met pas longtemps pour les comprendre, il faut que vous foutiez le camp, vous foutiez le camp (RIRES). Ouais, et c'est, c'est un peu brutal (RIRES). 00:03:33-7

A: Et puis finalement, est ce qu'en tant qu'étudiant étranger qui arrive en Suisse on se sent, comment est-ce qu'on se sent traité par rapport aux étrangers 00:03:45-1

E: Par rapport aux étrangers ? Ecoute, moi, on voit tout de suite que je suis étranger, moi je suis déjà étranger d'une autre catégorie, euh donc maintenant il faut définir les catégories d'étrangers. Je crois que si tu as vu récemment il y a les sondages comment un peu on a fait en Suisse alémanique un peu comment est ce que, la perception que les Suisses ont des étrangers, tu vas voir qu'il y a quand même des préférences... 00:04:14-0

A: Tu parles de quel sondage, moi j'ai pas vu ça... 00:04:12-9

E: Je n'ai pas bien ça en mémoire, mais il y avait comme ça un sondage je sais un senaba (MOT INCOMPREHENSIBLE) et puis, j'ai suivi ça à la radio et puis j'ai juste lu un petit extrait d'un gratuit et puis c'était tout, et puis je pense qu'il y avait les Espagnols, les Italiens qui avaient la cote, euh... les Asiatiques aussi qui avaient la cote, par contre (PAUSE) ceux des Balkans, bref ceux qui viennent des pays Arabes, maj... dom... euh majoritairement musulmans, pas, et aussi les Africains pas. Donc donc donc, si tu peux retrouver ça, ça te permettra déjà de définir les catégories d'étrangers parce que ça change par rapport à l'origine ethnique (RIRES), la perception est différente. 00:05:07-7

A: Mais en tant qu'étudiant, le statut d'étudiant, est-ce qu'il apporte quelque chose ? 00:05:11-4

E: Non (TON GRAVE ET PAUSE). Je dirais de mon expérience, non. Et puis, euh... mais tout ce que je te dis est subjectif, je n'ai pas fait, je n'ai pas fait, je n'ai pas fait d'études, et au contraire j'ai rencontré quelque fois des autres étudiants qui ne comprenaient pas que eux qui étaient, qui étaient des personnes qualifiées en fait, il semblait qu'on, qu'y avait, que le désir de les repousser était plus fort que pour ceux qui étaient les... les... des fois même qui avaient des problèmes pour avoir un permis de séjour et qui étaient peu qualifiés. Et puis ça m'a fait réfléchir et puis je suis arrivé à une conclusion un peu personnelle que j'assume, mais ce qui est quand même... je je je crois qu'il y a une forme de cynisme en politique. Tu sais, les étrangers, ça fait gagner les élections (PAUSE). Ouais ? Et puis, je me suis dit tous généralement, pfff disons les pauvres (?) c'est difficile mais étudiants et gens qualifiés, en tout cas pour ceux que... avec qui j'ai causé qui étaient majoritairement des Africains, de différents pays, donc c'est une autre catégorie d'étrangers, et que eux ils avaient plus de mal que ceux qui étaient là et qui n'avaient aucune qualification. Et et je pense que si ils ont cette perception là et qu'elle est assez générale, c'est peut-être pour une raison parce que eux déjà, ces étudiants qualifiés, on les voit comme des potentiels concurrents pour les bonnes,

pour les bons emplois, et là, ça joue un rôle, et en plus aussi au niveau politique, euh, j'ai plutôt l'impression en fait que ça sert d'avoir euh, ces étrangers non qualifiés qui sont là, euh... 00:06:57-6

A: Non qualifiés... 00:06:57-6

E: Oui déjà euh... qui suivent les temps à la mode, qui se font remarquer tout de suite, et aussi forcément qu'on ne voit que de loin, donc euh, j'ai l'impression que c'est quand même un potentiel euh, bref... Y z'offrent quand même euh, cette euh... Ils ont, politiquement parlé, ils ont une qualité, ils ont un avantage, c'est que ils sont un réceptacle de de de de tout type de représentation puisqu'on se rapproche pas - tu vois. Et alors que des, ceux qui sont qualifiés qui seraient là, qui s'installeraient, ne dureraient pas beaucoup dans ce sens là, ne dureraient pas entre guillemets beaucoup dans ce sens là parce que ce serait un peu un contre poids. Or, euh, ma perception, par exemple c'est pour ça que... c'est gens-là ceux qui ne sont pas qualifiés on en a besoin finalement pour ça parce que ils permettent, entre guillemets, en quelque sorte, en quelque sorte, de gagner les élections (RIRES). 00:08:02-7

A: Mais moi je ne m'explique toujours pas, ça devient de plus en plus visible en Suisse. On a besoin de main d'oeuvre qualifiée... 00:08:21-2

E: Oui, mais c'est clair, mais je pense que la Suisse la trouvera ailleurs, dans l'Union européenne, je pense c'est la position des politiques, qu'ils trouveront cette main-d'oeuvre dans l'UE, qui en a assez. 00:08:27-8

A: Oui mais si on forme des gens ici... Je parle pas seulement des Africains, pourquoi ces gens qui ont été formés dans nos écoles, et donc on peut s'attendre à ce qu'ils aient une formation plus adaptée, à ce qui est recherché ici... 00:08:41-7

E: Moi ça j'en sais rien... je n'en sais rien 00:08:49-2

A: C'est ça que je n'arrive pas à comprendre en fait... qu'on ne profite pas de se dire on prend une partie des personnes qui ont été formées ici. 00:09:01-1

E: Ça j'en sais rien, il faudrait demander aux... Mais je suppose que si je devais demander un emploi ici. Tu sais, il y a l'ordre de préférence également. Ça voudrait dire d'abord que le Suisse est prioritaire, et puis après les citoyens membres de l'UE, et ensuite si on ne trouve pas, on peut regarder un extra-communautaire. Et donc euh je me suis dit que la politique de la Suisse c'était juste de faire avec euh la main d'oeuvre que l'UE peut offrir et pas forcément s'intéresser aux autres. Je crois que même les USA, je préfère dire comme ça parce que américain c'est un continent (RIRES) qui arrivent ici, je crois qu'eux aussi lorsqu'ils s'attardent un peu on les harcèle déjà le service de migrants que voilà « finissez ce que vous êtes venu faire et allez vous en, hein, on a plus beaucoup de temps ». Du moins j'ai entendu parler de certains cas donc heu... je pense que c'est juste une politique communautaire et extracommunautaire. Et maintenant, au niveau social, l'expérience maintenant de l'Etasunien et de l'Africain sera euh... l'expérience de l'Etasunien comparée à celle de l'Africain sera plus différente. Mais au niveau légal euh... peut-être pas forcément (RIRES), ouais... 00:10:27-5

A: Mais y a eu des nouvelles lois, est-ce que tu en as entendu parler ? 00:10:36-6

E: Oui, oui récemment, même avant de partir je me suis penché sur le sujet, pour le canton, ça varie d'un canton à l'autre, et puis euh... Je trouve quand même que c'est... (RIRES), je ris un coup, hein, c'est absurde. La Suisse avait déjà une loi des plus des plus dures. Et maintenant on a encore mis une autre loi, franchement non (RIRES). 00:10:59-8

A: De quelle loi tu parles ? 00:11:02-5

E: Des lois, par exemple puisque tu dis ceux qui veulent avoir du travail. C'est ceux qui espèrent s'intégrer ici. Mais des lois par exemple pour l'intégration, s'intègrent... tout dépend aussi du permis de séjour qu'on a... mais des lois pour l'obtention du permis de séjour et tout ça euh, Regarde, si tu veux, c'est facile à trouver sur internet, regarde juste les conditions pour le Canton de Fribourg. Regarde juste... 00:11:26-5

A: Parce que je sais pas si on parle de la même chose, mais moi je suis très mauvaise en droit, hein... Moi je parle de cette nouvelle loi qui a été voulue par Jacques Neyrinck, qui est donc une personnalité politique qui est liée à l'EPFL, pour faire changer la loi sur la... y avait une loi pour les étudiants étrangers, qui devaient partir à peine ils avaient reçu leur diplôme. Et maintenant la loi a été un peu modifiée, c'est-à-dire qu'on laisse 6 mois à l'étudiant

étranger pour trouver du travail et y a plus d'après cette nouvelle loi, de préférence entre les gens de l'UE et les gens des pays extracommunautaires. 00:12:18-5

E: Elle a été votée? 00:12:18-5

A: Elle a été votée aux chambres fédérales et elle aurait dû rentrer en vigueur à partir du premier janvier. 00:12:27-2

E: Ah, je ne la connais pas. 00:12:27-2

A: t'en a pas entendu parler 00:12:27-2

E: Non. 00:12:34-2

A: D'accord, hum... Parce que, toi t'as terminé tes études quand ? 00:12:45-2

E: Heu... si je les ai terminées ? En fait, je les ai interrompues. J'avais déjà commencé une thèse et puis j'ai arrêté j'ai perdu intérêt et puis euh... J'avais envie de faire autre chose. Et là, je suis encore inscrit comme étudiant jusqu'au semestre qui arrive, mais ensuite plus du tout. Parce que j'ai déjà dit à mon directeur de thèse, c'est fini, j'arrête. Donc euh... Mais j'ai fini le Master, depuis... voilà, j'ai commencé une thèse... pst... ça ne menait nulle part et puis y avait plus d'intérêt j'ai préféré changer, faire autre chose. 00:13:15-0

A: Ça m'intéresserait d'en savoir un peu plus sur ton parcours en fait, comment est-ce que ça se fait que tu es arrivé à Fribourg? 00:13:33-3

E: Ecoute, je suis arrivé à Fribourg en fait presque un peu par hasard, hein, j'avais jamais prévu ça... euh... mon projet en fait c'était d'étudier un certain temps en Allemagne, pour la langue, parce que je faisais germanistique au Cameroun, et ensuite vers un Pays anglo-saxon cette fois pour une autre formation, qui n'avait cette fois forcément rien à faire avec les lettres, mais euh beaucoup plus dans le monde économie et tout ça parce que j'avais toujours souhaité faire ça, et ensuite, après l'expérience que j'aurai accumulée, voir le pays ou bien la société qui serait, qui aurait un niveau de tolérance élevé et puis... monter une affaire en indépendant pendant un certain temps, et puis ensuite euh... transférer mon affaire (RIRES) dans mon pays, enfin c'était en fait ça mon projet. Bon, il avait pas de solides fondations mais c'était un peu ça l'idée. Et puis, euh donc je suis finalement venu ici parce que j'ai obtenu une bourse, comme ça... 00:14:38-4

A: T'as eu une bourse où, de quelle euh 00:14:44-1

E: De la Confédération 00:14:42-5

A: De la Confédération, d'accord. Mais comment est-ce que t'as su qu'y avait ça... est-ce que ton université elle était liée à l'Unifr, non ? Comment... 00:14:51-9

E: Non. C'était si tu veux une bourse qu'on appelle de coopération. C'est-à-dire que c'est... généralement y mettent ça à disposition... et l'organe responsable de l'enseignement supérieur dans le pays publie et puis euh... voilà. Je l'ai fait comme ça aussi c'est un ami qui me l'a dit, il m'a motivé, il me l'a dit une semaine après j'y était pas, après il a encore insisté, il a dit bon y fait et puis et puis comme ça y passe à autre chose.... 00:15:24-0

A: Donc en fait c'est une bourse qui était publiée au Cameroun donc... 00:15:26-3

E: Oui. Et donc je suis arrivé euh... voilà. C'est comme ça que je suis arrivé ici. J'étais déjà en thèse euh... Au Cameroun, j'avais déjà commencé une thèse euh. Et je suis arrivé ici en thèse, euh... et en fait, puisque pour la bourse il me fallait une lettre de recommandation d'un prof qui accepte de me soutenir. Ce qui m'avait motivé à le faire c'est que je l'ai eu en quelques jours. Très facilement, et puis ensuite, après il s'est avéré que c'était sur un malentendu (RIRES). Je suis arrivé ici et puis c'était un malentendu. Et puis c'était un prof assez conservateur qui était persuadé que quelqu'un de langue maternelle ne peut pas faire germ... de langue étrangère ne peut pas faire germanistique avec les autres étudiants de langue maternelle. C'est un peu arriéré comme pensée, la où je vais, Allemagne, par exemple, on ne pense pas comme ça... bon, mais c'était... c'est de la très très vieille école (RIRES) on la trouve beaucoup à Fribourg, et puis euh... donc c'est comme ça j'ai insisté une année et puis finalement il m'a proposé de travailler sur un thème qui l'intéressait lui et qui ne m'intéressait pas moi, et donc finalement je suis venu ici en didactique des langues étrangères, en fait mais pour pour pour garder la bourse. Il me fallait être inscrit

quelque part. Et donc je me suis inscrit et j'ai rencontré [REDACTED], qui m'a motivé. Je me suis inscrit, et finalement j'ai aimé ce que je faisais ici. Heu, j'ai fini le Master (PAUSE) et avec ça j'ai aussi eu de l'expérience dans l'enseignement des langues étrangères, qui m'a beaucoup enrichi... 00:17:09-4

A: Donc en fait t'enseignait l'allemand? 00:17:09-4

E: J'ai enseigné l'allemand, oui, ici à Fribourg, dans un CO, le CO de la [REDACTED] à [REDACTED], et ici au collège [REDACTED], des remplacements longue durée généralement hein. Et aussi j'ai enseigné le français dans un lycée à [REDACTED]. Aussi en remplacement longue durée... Mais j'ai eu, là c'était un contrat ici aux Cours d'introduction, c'était depuis l'année passée, c'était trois heures par semaine dans le cadre du programme passerelle, de maturité professionnelle, et puis récemment j'ai décidé de résilier mon contrat parce que je voulais pas, j'avais d'ja dis, euh, je pars maintenant j'attends pas l'été quoi (RIRES). Ça été finalement la décision je veux partir maintenant, je veux plus attendre... voilà. 00:17:54-0

A: T'étais en thèse déjà en germanistique, au Cameroun ? 00:17:54-8

E: Oui, et donc quand j'ai fini, ici le Master, j'ai décidé de reprendre la thèse mais cette fois en littérature comparée avec [REDACTED], en français. Lui qui est un prof très correct mais euh... J'ai perdu l'intérêt, cette fois c'est moi qui ai perdu l'intérêt. Je me suis rendu compte que l'intérêt pour la littérature n'était plus là. Hein ? Surtout que j'avais fait la linguistique... bon, j'aime bien la linguistique mais je me vois pas aussi continuer avec ça puis changer, dire mais quel était mon pr..., quel était mon vieux projet déjà. Bien sûr c'était faire ces lettres là et puis passer à l'économie, non? Et bien il n'est pas trop tard (RIRES). Et puis aller en Allemagne et puis un Pays anglo-saxon non ? Je suis encore jeune, tu vois faut y aller. Et puis voilà quoi, euh... 00:18:44-3

A: Mais comment est-ce que c'est venu cet intérêt pour l'allemand et la germanistique ? 00:18:51-6

E: Ecoute, euh... 00:18:55-8

A: C'est intéressant ça 00:18:55-8

E: Au Cameroun, on a la langue vivante 2, on appelle. C'est-à-dire euh. On a des langues officielles qui sont anglais / français, le Francophone a des cours d'anglais et puis il choisit une autre langue vivante 2, et puis là les options prédominantes telles l'allemand et l'espagnol, j'ai pris l'allemand. Et donc je suis arrivé en FAC, on avait pas un système d'orientation vraiment effectif, qui fonctionnait, donc mon problème en fait, mon souci c'était de, je ne voulais renoncer à rien... Non, c'était je n'ai pas choisi la germanistique par projet professionnel, mais parce que là j'étais très jeune, vraiment très jeune, et je ne savais pas où je voulais aller, mais si tout, c'était une mesure conservative, conservatrice euh... parce qu'on ne voulait perdre rien, on voulait ni perdre les études, j'aimais les cours du soir, j'aimais les cours de langue, j'aimais la littérature... tu vois ? Et puis euh... donc je me suis inscrit en Germanistique, et puis j'ai pris UV libre (?) comme on appelle chez nous, ce qui était en anglais. Une traduction en fait, une translation anglais-français. Comme ça j'avais l'allemand, le français l'anglais, j'avais aussi les cours d'histoire-civilisation c'est juste comme ça que j'ai choisi en fait, c'était pas par (RIRES) 00:20:20-0

A: Mais dans ton idées est-ce que c'était clair pour toi que tu serais parti? Parce que peut-être que... Oui, si on fait des langues ensuite on a envie d'aller dans les pays euh... Est-ce que c'était clair pour toi qu'avec ce type d'études tu voulais partir? 00:20:39-1

E: Oui, oui oui, c'était... Bon quand j'ai choisi le type d'études pas forcément. Mais pendant les études c'était clair que je pouvais partir parce qu'il y avait les bourses du [REDACTED] qui étaient mises à la disposition des germanistes, en Maîtrise, donc euh... Et voilà, là je n'ai pas été retenu en fait (PAUSE), à cause d'une erreur. On sélectionnait trois personnes et puis euh... La lectrice du [REDACTED], je sais pas si elle avait pas pris assez, suffisamment de café, mon nom devait être le troisième en fait. Donc, y avait, ça avait été établi par le département, par rapport aux performances et au relevé, tu vois donc si vous attribuez deux bourses. Voilà, deux prin... (?) trois fois là, quatrième voici. Et donc elle elle a juste commis une erreur c'est que finalement elle a écrit le nom du quatrième juste en troisième nom, et puis les trois premiers l'ont eue (RIRES), tu vois ? (RIRES) et donc euh, voilà, je me trouvais à piocher (RIRES), et puis et puis et puis... 00:21:42-1

A: Ça c'était quand ? 00:21:42-1

E: C'était en 2004. 00:21:48-8

A: Mais après t'as retenté parce que tu l'as eue quand même ? 00:21:48-8

E: Non! En fait après y avait la possibilité de l'avoir pour la thèse. Mais ils ont un peu modifié le système en introduisant un DEA, qui était en fait un Master bis, si veux, c'est-à-dire une façon de perdre du temps et moi je ne voulais pas le faire. Et donc euh, tenté le projet (?) j'ai tenté la Suisse ça a marché, je suis venu ici. Mais je ne connaissais rien de la Suisse avant de venir, en fait. Non, rien du tout. Ni de Fribourg, ni de rien. En fait j'ai pris Fribourg, j'ai écrit pour Fribourg parce que j'ai vu y z'avaient là Institut de littérature générale et comparée, et y m'a dit, « ah oui, on a cet institut ». Et quand j'arrive y me dit « oui mais l'institut ne fonctionne pas » (RIRES). « que on va lancer ça dans 2 ou 3 ans » (RIRES). Oui... donc, c'était une série d'histoires comme ça mais ça va, quoi donc euh... J'ai fait didactique des langues étrangères et puis euh jusqu'ici les études que j'ai faites, c'est ce que j'ai trouvé plus intéressant. Et pourtant ce que j'ai fait, euh, un peu sans avoir prévu (RIRES). 00:22:52-9

A: Et puis les cours que tu as donnés comme ça, comment est-ce que tu les as trouvés ? 00:22:51-9

E: Ecoute, l'un c'est tu sais, c'est comme ça se passe. Quelqu'un, un enseignant ne sera pas disponible, il connaît quelqu'un à qui il dit: « Est-ce que tu peux m'aider à trouver ici » quelqu'un qu'il connaît, voilà. C'est comme ça que j'ai eu le premier remplacement. 00:23:10-7

A: Mais grâce à qui, à un ami qui connaissait ? Comment ça s'est passé ? 00:23:14-2

E: Oui. Il est enseignant d'allemand lui-même, et pis je le connaissais dans le cadre de Cours d'introduction, là. 00:23:22-0

A: Ah, parce que t'as fait le Cours d'introduction ici ? 00:23:22-0

E: Lorsque je suis arrivé en été j'ai fait un... j'ai fait un D8, c'est-à-dire puis j'ai fait ZOP(?) donc deux mois et demi de cours quand même. Donc heu pwa, c'était payé hein. J'ai fait et pis eux ils ont payé, c'était la Confédération qui avait payé. C'est dans le cadre de la bourse, ben je l'ai fait! Et puis donc c'est là que j'ai connu ces gens... et puis entre temps quand même j'avais déjà fait un stage, encore là, quand j'avais commencé ici. J'ai fait... On est pas obligés, hein mais j'ai voulu le faire donc euh là aussi... c'était toujours avec avancés: fortgeschrittenen. J'ai fait quoi, un mois et demi... plus deux semaines quelque chose comme ça. Et puis, heu finalement, c'est lui qui m'a parlé de ça. Pour le deuxième stage au [REDACTED], pourquoi j'appelle ça stage, pour le deuxième remplacement. Là, c'est moi plutôt qui avait envoyé mon dossier à la Direction de l'instruction publique, de la culture et du sport, la DICS, là... Au cas où il y avait un remplacement, et puis euh... Il est arrivé qu'il y avait un remplacement justement, qui était disponible à [REDACTED], j'y suis allé... et donc euh... c'est loin, hein ? L'emploi du temps était chaotique et donc euh... 00:24:38-5

A: Oui, [REDACTED] c'est loin hein... 00:24:38-5

E: C'est loin, les heures étaient difficiles. C'est-à-dire t'as une heure ici, après t'as une heure là, une heure au début, une heure à la fin, toute la journée, donc c'est le genre de cours que... beaucoup de gens ne veulent pas, ouais, je suppose, Et moi j'ai pris. Et finalement, ça a duré 7 mois. 00:25:02-3

A: Ah ouais... Tu pouvais cumuler l'argent de la bourse et les remplacements ? 00:25:09-1

E: Quand j'ai commencé le remplacement, les remplacements, j'étais plus boursier. Non, la bourse ça a été, c'était 4 semestres et puis euh... 00:25:19-9

A: Donc là maintenant t'es pas boursier, tu dois subvenir à tes besoins 00:25:20-5

E: Non, je ne suis plus. J'ai fait les 4 premiers semestres comme boursier et puis (PAUSE) et plus du tout. C'est vrai que pendant deux semestres j'ai aussi eu une bourse du canton encore. Mais c'était... c'était plus la même chose. Et puis après plus rien. 00:25:39-3

A: Bon c'est une satisfaction aussi je pense 00:25:37-3

E: Ouais 00:25:40-1

A: Puis de trouver du travail dans ton domaine, aussi... 00:25:40-1

E: Oui oui, même si à [REDACTED] ils ont, ils ont, ils ont aussi quand même abusé de ma naïveté (RIRES). Je crois que normalement, après trois mois ils devaient me faire un contrat, et un contrat ça signifie qu'on paie autrement. J'étais maître de classe je n'ai jamais été payé pour le travail que je faisais comme maître de classe (RIRES). Il a vu « Ah, il économise les sous ». Je venais loin normalement ils devaient me payer le transport. Mais ils le faisaient pas. Donc ça veut dire qu'en fait je ne gagnais pas grand chose. Bon ça me permettait même pas de payer mon loyer mon assurance (RIRES). Donc il fallait que je fasse autre chose à côté (RIRES). 00:26:16-8

A: Qu'est-ce que tu faisais ? 00:26:16-8

E: Ben écoutes, j'ai cherché les jobs, j'en trouvais pas alors (PAUSE) j'ai eu l'idée de faire des traductions. Par internet, ça y est ça arrive, ça peut venir de n'importe quel pays et ensuite euh... tu fais tu traduis on te paye (RIRES) Je n'ai, en fait, c'est essentiellement de ça que j'ai vécu pendant les autres années. 00:26:39-4

A : Ah ouais, mais c'est enfin... (LONGUE PAUSE) 00:27:17-3

E: Ouais, mais je l'ai trouvé tout seul (RIRES). 00:27:25-4

A: Mais c'est très intéressant dans ton parcours la langue, la langue étrangère, les traductions, y a une espèce de continuité qui est assez rare quand même hein ? 00:27:50-3

E: Peut-être bien... 00:27:48-5

A: Je sais pas ? 00:27:48-5

E: Oui, oui, c'est c'est c'est c'est possible, oui. Donc voilà. 00:27:54-3

A: Mais tes parents, ils poussaient pour les langues étrangères ? 00:28:02-3

E: Non, j'ai fait mes choix toujours tout seul sans... J'étais assez indépendant comme garçon... Quand j'avais pris ma décision, je disais c'est ma décision et y savaient que rien n'y changerait. 00:28:16-6

A: Mais tu viens d'où comme milieu, quel est ton milieu, d'où est-ce qu'ils viennent ton papa et ta maman ? 00:28:18-0

E: Ecoute, les deux sont infirmiers. Oui. Oui... donc euh, la classe moyenne au Cameroun (RIRES). 00:28:30-5

A: Donc y z'ont pas, y t'on pas aidé pendant les études ou comme ça t'as pas demandé des aides... 00:28:38-6

E: Pendant les études au Cameroun, un certain temps oui. Ma mère était malade... elle était malade... bon, elle ne travaillait plus. Elle avait arrêté. Euh... Avec mon vieux un certain temps oui et après euh... un peu moins parce que j'ai pris mon indépendance un peu, j'ai arraché mon indépendance, un peu comme on dit et puis ça veut aussi dire que les charges financières, on les assume soi-même. Au Cameroun, je donnais des cours privés, des cours de soutien, aux élèves euh... en difficulté, comme ça hein. Ouais ouais. 00:29:22-4

A: Et pis est ce que t'as des frères et sœurs ? 00:29:20-4

E: Oui (PAUSE) ouais euh... Ben chacun a suivi aussi son parcours. Je suis le troisième, parmi 7. Et donc euh, mon aîné a fini sa formation en bio-tech agro-alimentaire et tout ça. Il a fini avec le Master. Et puis voilà, maintenant il cherche toujours un emploi et puis il s'auto-emploie, parce qu'il ne trouve pas 00:29:56-6

A: Au Cameroun, il est resté ? 00:29:56-6

E: Oui, ma sœur aînée a fait une form... a suivi les pas de mon père puisqu'elle a fait aussi infirmière diplômée de l'Etat. Bon, ce n'est pas comme infirmière ici, puisqu'infirmière diplômée d'Etat chez nous ça a, a beaucoup plus de responsabilité qu'une infirmière ici, hein. Donc c'est c'est plutôt dans le ouais ouais... donc et... Elle, elle finalement, elle s'est mariée, et elle devrait aller en France où elle ferait cette fois encore une formation d'infirmière française et puis elle vivrait à Paris ou quelque chose entre ou... 00:30:35-9

A: Mais son mari il est français ? 00:30:35-9

E: Oui, franco-camerounais. 00:30:44-5

A: Et lui il est déjà à Paris ou... ils ont décidé d'y aller ensemble? 00:30:44-1

E: Oui, il y est déjà. Il est ingénieur là depuis plusieurs années... 00:30:48-9

A: En France ? 00:30:48-9

E: Oui oui, en France... Le cas de la fille qui me suit, elle a fait une formation en communication édition et psychologie, et maintenant elle est chargée de communication... Elle a travaillé avec la GTV (?) Gesellschaft für Technische zusammen Arbeit, une ONG allemande... 00:31:23-9

A: Ah ouais ? Aussi ? D'accord. 00:31:23-9

E: Et puis finalement maintenant elle travaille chez Transparency International au Cameroun et puis elle est chargée de communication là-bas. Et puis elle est attachée de presse, responsable de communication. Et puis celle qui vient après elle, elle a fait aussi édition, communication. Elle a d'abord travaillé dans une maison d'édition comme adjointe, comme une adjointe à la direction et puis après (PAUSE) euh elle s'est mise, elle a été recrutée euh... dans une compagnie d'assurances. Donc là aussi elle est se charge de communication - marketing dans le département marketing et tout ça. Voilà. Puis arrive mon jeune frère... 00:32:07-5

A: Le petit 00:32:07-5

E: Ouais. Lui il a commencé les études, ça fait deux ans maintenant en informatique et électronique là, au Cameroun. Et puis la dernière, elle est encore au lycée. Voilà. 00:32:23-1

A: Wow, tes parents ils peuvent être fiers! 00:32:21-0

E: Ouais... C'est ce qu'on dit (RIRES). Ça euh, je sais pas si ils le sont (RIRES) 00:32:30-7

A: Tu sais pas si ils le sont ? 00:32:30-7

E: Je crois qu'ils le sont mais (PAUSE) je crois que la culture africaine est un peu bizarre au niveau de l'éducation euh... 00:32:38-0

A: Modeste ? 00:32:38-0

E: Euh, non euh, en tout cas euh je pense que les parents ne communiquent pas beaucoup avec... euh, c'est-à-dire leurs émotions avec les enfants, alors y a presque toujours une certaine distance, ouais. Donc ce qui fait que même si ils sont fiers, ils le diront à d'autres et pas à leurs enfants. Ou bien s'ils le disent, c'est lorsque les enfants sont avec d'autres et puis on ne sait jamais si c'est vraiment sincère (RIRES). Donc euh voilà. 00:33:03-8

A: Mais tu rentres souvent 00:33:06-3

E: Je suis rentré deux fois déjà. 00:33:11-1

A: Deux fois, mais t'est là depuis combien d'années ? 00:33:09-7

E: 5 ans et demi 00:33:09-7

A: Ah ouais c'est pas beaucoup 00:33:11-6

E: C'est pas beaucoup non. Ouais, ça fait quand même... beaucoup d'argent hein pour faire l'aller-retour, faut prévoir (PAUSE) des fois au delà de 1000 francs (RIRES). 00:33:29-4

A: Mais toi, tu t'es jamais mis à espérer de pouvoir rester en Suisse ou comme ça ? C'était clair dans ta tête que c'était pas le pays où t'allais... 00:33:38-0

E: J'ai, un moment, j'y ai pensé puisque les traductions que j'ai faites et surtout dans le domaine des assurances et banques, et puisque je t... (?) que le domaine économique m'intéressait, c'est où je souhaitais finir, et j'ai essayé de me faire engager comme traducteur. Euh... 00:34:02-1

A: Pour le Cameroun ? 00:34:00-0

E: Non. Ici... euh, justement dans les sociétés des banques privées ou ceci cela, euh donc euh je me suis rendu compte que c'était pas possible. Donc je me suis dit peut être ce serait une autre forme de tra... de euh... le nom m'échappe... une autre forme de... transition, de commencer d'abord par les traductions et compléter errrr, et puis faire des études et cette fois en tant que professionnel en étant déjà dans le milieu, mais je me rendais ttt... bah, écoute, parce que j'ai fait plus de 150 demandes (RIRES) et puis généralement j'ai pas reçu de réponse. Donc j'ai envoyé plus de 150, hein ? 00:34:44-2

A: Mais tu penses que c'est des questions de statut ? Comment est-ce que t'explique ça... Est-ce que légalement ça aurait été possible ? 00:34:50-6

E: Légalement ? En fait c'est après ça que je me suis intéressé au côté légal parce que je voulais un peu aussi euh (mot incompréhensible) et puis je me suis rendu compte que légalement c'est difficile. (une phrase incompréhensible) du côté légal, déjà peu de réponses j'ai eu deux mais si tu vois deux sur 150 euh c'est pas grand chose. Une c'était justement une banque privée qui a aussi son siège ici à Fribourg, et qui disent « on aimerait bien, désolé mais nous ne pouvons pas », euh. Une autre euh, c'était pour dire m... (?) la formule habituelle qu'ils nous balancent « malgré euh votre profil intéressant tout ça euh, nous sommes dans l'obligation de vous annoncer que nous n'avons pas de postes disponibles ni maintenant ni dans les années à venir ni jamais quoi (Cette phrase est dite avec un ton croissant terminant par un RIRES sur le « quoi »). Ouais, voilà, c'est c'est c'est ça. 00:35:37-9

A: Du coup tu t'es intéressé aux... Quand même, j'imagine que toi t'as été confronté pendant tout ton séjour ici en Suisse, à ton statut légal. 00:35:57-9

E: Oui. Oui, même lorsque j'ai souvent déménagé, euh. En 5 ans et demi j'ai déménagé plusieurs fois... deux fois, trois fois ? Euh... tant que je quittais [REDACTED] pour aller à la [REDACTED], c'était pas un problème (PHRASE INCOMPREHENSIBLE): 00:36:09-1

A: C'est quoi la [REDACTED] ? 00:36:09-1

E: C'est l'ancien nom d' [REDACTED]. C'était pas un problème. Mais dès que j'ai quitté, en plus, j'étais en collocation, et puis euh... J'ai fait une année, c'était nickel, et puis tu sais comment les collocations sont, il suffit qu'une ou deux personnes s'en vont et puis euh... que deux autres arrivent et foutent le bordel et tout change. Et puis c'est plus vivable (RIRES). Alors là je suis sorti, là j'ai pris pour la première fois... 00:36:38-8

A: Un appartement 00:36:38-8

E: Un appartement. Je peux te dire que... Et puis je suis sorti encore de là, qui était à [REDACTED], l'appartement était à [REDACTED], pour chercher encore un autre plus proche à Fribourg, je peux te dire que c'est une galère pas possible absolument. C'est là que tu te rends compte... Déjà, juste au niveau du logement tu te rends compte des limitations légales. Ouais. C'est-à-dire on te dis non non et puis plusieurs semaine après, l'annonce est encore en ligne (RIRES). On te dis « non euh on a attribué à quelqu'un d'autre » et puis euh, ouais c'est une vraie galère, ou bien alors au téléphone l'arrogance avec laquelle on te parle, c'est vraiment (RIRES). C'est-à-dire, non, c'est une vraie galère, non, je parle même pas encore du job... je parle même pas encore du boulot, hein... parce que là, euh, après... trouver boulot c'est aussi autre chose (RIRES). Donc comme je t'ai dis euh... de toute façon euh... j'ai l'esprit indépendant, je prévois déjà le film que rien n'est indépendant et puis euh, dès le moment que je me suis rendu compte que je ne trouverais pas un job, que ça dépendait trop du bon vouloir des... euh, de certaines personnes euh, ben j'ai utilisé internet et puis j'ai opté pour le télétravail. C'est encore beaucoup plus... C'est dur de se faire une base mais après, ça va un peu mieux. 00:37:59-7

A: Et puis maintenant, tu pars en Allemagne ? Pourquoi l'Allemagne et par quel réseau ? 00:38:03-2

E: Ecoute. Mon meilleur ami est en Allemagne en fait. On avait été au lycée ensemble et puis même à l'université. Et puis on a même quitté euh... le Cameroun la même année. Lui, il est allé en Allemagne et puis moi, je suis venu ici. Et puis il était même venu ici et puis bon euh, mais je suis resté longtemps cantonné à Fribourg hein, puisque juste

pour aller au Cameroun et puis je me focalisais sur mes études parce que je savais que je voulais finir et puis... essayer. Je pense que si j'étais sorti (PAUSE) beaucoup plus tôt (PAUSE) de la Suisse, et que j'étais allé voir en Allemagne, je serais pas resté 5 ans et demi ici (RIRES). 00:38:41-9

A: Ah ouais... 00:38:41-9

E: Ouais... donc peut-être si euh (RIRES). Ouais donc je serais pas resté 5 ans et demi ici parce que... Ce qu'il vit lui en Allemagne... On a à peu près les caractères similaires, des aspirations un peu aussi similaires. Et puis ce qu'il vit... en Allemagne, les opportunités qu'il a, n'ont rien à voir avec ce qu'on a... 00:39:04-4

A: Qu'est-ce qu'il fait ? 00:39:03-4

E: Lui, il avait fait lettres anglaises. Il aurait pu... en Allemagne, il a fait traduction, il est traducteur diplômé, maintenant il fait une thèse en spr... uberetzen Wissenschaften. Et entre-temps, lui, il travaille comme accompagnateur linguistique, tu sais dans les... il y a les programmes d'échanges entre écoles, lycées ou bien entre écoles professionnelles entre la France et l'Allemagne et puis euh... écoute. Il travaille... tu sais. L'Allemagne et la Suisse c'est à peu près la même chose, si tu prends. Ici, en temps qu'étudiant étranger, tu as droit à 15h de travail par semaine. En Allemagne, c'est la même chose, il a droit à 15h, mais il est libre c'est-à-dire il peut faire ça en trois mois, hein... donc on totalise le nombre d'heures pour l'année, si tu veux. Donc ça fait à peu près trois mois. Alors qu'ici tu ne peux pas. Alors ça veut dire qu'il peut faire ça trois mois, il peut faire trois mois, après faire un autre. Et comme ça il peut planifier un peu mieux son année. Avec son travail d'accompagnateur il fait une semaine, ça lui fait 1500 euros, qu'il gagne. Et puis lorsqu'il va à son hotel, logement, nutrition, c'est payé quoi. C'est-à-dire, il ne dépense pas grand chose (RIRES). Tu vois ? Alors il peut planifier et dire voilà... par rapport à ce que son emploi lui propose, il s'arrange et puis il sait que « j'ai gagné assez peut-être pour les deux prochaines années ensuite je peux des économies » (RIRES). Alors que c'est un sentiment qu'ici euh, en tant qu'étudiant en tout cas, je ne peux pas avoir. Au contraire, chaque temps, je me demande euh... Le mois prochain je fais comment, est-ce que j'en aurai assez pour... tu vois bon... 00:40:45-9

A: C'est un stress oui... 00:40:48-1

E: Une situation différente... 00:40:48-1

A: Mais maintenant tu vas aller en Allemagne, t'auras plus ton statut d'étudiant, comment ça va se passer ? 00:40:57-4

E: Ah, tu demandes aussi comment j'ai fait pour aller en Allemagne justement... 00:41:00-1

A: Ouais, comment ça marche ? 00:41:00-1

E: En fait c'est juste que j'ai trouvé l'offre de formation qui me convenait 00:41:04-8

A: Ah, la formation en économie ? 00:41:04-8

E: Oui. Et j'ai été admis (RIRES). Donc c'est un Master, Economics Finance and Philosophy. Je crois qu'ils m'ont admis parce que c'est un Master interdisciplinaire et y a ce côté Philosophy... et puisqu'ils l'ouvrent à ceux qui ont un Bachelor en philosophie, je crois qu'en faisant valoir mes études que j'ai avant en comment on dit en allemand, Philosophische Fakultät, « bon, on l'admet, hein ». 00:41:30-8

A: Ah, super... 00:41:30-8

E: Et donc j'ai pu être admis... c'est c'est... j'y vais parce que... c'est pas juste parce que mon ami y est, c'est dans cette université qu'on m'a admis. 00:41:40-5

A: Ah oui, super... Mais est-ce que tu sais ? Comment c'est pour les étudiants étrangers en Allemagne ? 00:41:48-4

E: Ça dépend des villes... 00:41:56-0

A: Mais c'est pas aussi restrictif qu'en Suisse ? 00:41:56-0

E: Euh... La loi c'est la même pour tout le monde, mais ça dépend les villes... et ça dépend aussi euh... de l'acquisition de la langue. Voilà. C'est-à-dire, là c'est l'Allemand, si on a pas le français, beaucoup qui arrivent, les pays africains sont francophones, anglophones pour la plupart hein, donc euh... C'est déjà une autre langue, donc on va trouver de vrais jobs faut d'abord avoir de vraies connaissances linguistiques, les compétences linguistiques... Bon, il y a déjà cette barrière là. Ça dépend de la ville. Ceux qui vont dans des toutes petites villes auront beaucoup plus de mal parce que les gens sont beaucoup plus conservateurs et ne... Par contre, ceux qui vont dans les grandes villes industrielles, trouveront déjà plus facilement des jobs. Ou bien ceux qui comme mon ami vont dans des villes frontalières, comme la [REDACTED] c'est un tout petit Etat, un tout petit Land qui est frontalier à la France, et ça lui permet d'utiliser ses compétences linguistiques puisqu'il parle couramment anglais, allemand, français. Donc ça dépend des situations de la vie. Quelqu'un qui va dans une Technische Hochschule, dans une toute petite ville aura de mal (RIRES). Donc euh... 00:43:12-8

A: Et puis tu va chercher un job ou tu peux continuer tes traductions là-bas 00:43:19-5

E: Pffff... Je verrai, je peux continuer les traductions euh... je peux me mettre à l'accompagnement linguistique comme lui, c'est plutôt confortable, et puis voyager un peu partout (RIRES). Donc euh, je verrai, je verrai. 00:43:34-9

A: Et puis ici en Suisse, tu laisses des amis, t'avais quand même euh... 00:43:39-6

E: Non. 00:43:39-6

A: Tu pars, sans te retourner... 00:43:39-6

E: Disons que j'ai un couple, bref, la moyenne d'âge, ce sont des quinquagénaires, ouais y a eux. Et puis une collègue, qui est enseignante. Elle était là... maintenant... une germaniste. Qui est maintenant à [REDACTED] avec qui j'ai aussi de très bons rapports. Voilà, euh bon mais des amis, je dirais euh non. Non. Donc euh, c'est aussi facile de partir parce que y en a pas. C'est pas que j'ai pas été (RIRES). Et puis aussi, les amis africains que j'ai eus, ou bien Camerounais essentiellement, eux ont déjà fini leurs études et sont partis donc actuellement, aucune attache. 00:44:34-2

A: Même pas pendant les études ? T'as eu des collègues pendant les études ? 00:44:34-6

E: Oh, écoute. Je peux te citer un exemple, écoute. Le regard des autres, ça joue ça joue ça joue un grand rôle. Et puis... Ecoute c'est un exemple d'une collègue avec laquelle j'avais une relation plutôt bonne, jusqu'au jour où elle était avec des amis à elle, ils étaient tous sur le campus, je suis passé, je lui ai adressé la parole, elle m'a ignoré. Parce qu'elle s'est dit... elle a dû penser « quesque mes amis vont se faire des idées aussi sinon »... et puis elle m'a ignoré, je pense qu'en fait c'est quelque chose qu'on découvre parce que elle-même était totalement crispée lorsque je lui parlait... Donc ça veut dire que c'était une réaction qu'elle n'avait pas prévue elle-même (RIRES). Je suppose. 00:45:19-7

A: Et vous en avez jamais parlé après ? 00:45:22-8

E: Euh... J'ai jamais. Après la relation est restée un peu plus distante et cordiale bonjour bonjour et puis c'est tout... Mais moi je lui en ai pas voulu, bon. C'est tout (RIRES). 00:45:36-5

A: Ça ça va être aussi... 00:45:36-5

E: Donc donc donc donc tu vois que voilà des exemples comme ça euh, le relationnel c'est aussi... Voilà, relationnel c'est assez difficile. Et puis quand tu parles de collègues. Tu vas avec quelqu'un, si il paie le café, je suis en ordre. Une fois il paie, deux fois il paie, si un jour tu paies, lui ça le gêne (PAUSE). Tu ne comprends pas alors, comment ça fonctionne (RIRES), tu vois ? C'est-à-dire quand il paye, ça lui va, mais le jour où tu payes, lui lui lui il est dérangé, pourquoi ? Donc euh... Y a toujours des petites choses comme ça qui font que (RIRES), qu'après... 00:46:17-8

A: Ouais... Moi je sais pas quoi te répondre hein... 00:46:24-3

E: Non mais tu m'as demandé de parler de mon expérience, je t'en parle... 00:46:26-7

PAUSE

E: Ecoutes, Je pense que c'est devenu aussi encore plus difficile, la notion est devenue un peu plus hostile à cause de toutes ces, un peu ce... ces fanfares politiques pour des... (RIRES) dernières années... 00:47:04-8

A: C'est vrai. Fanfares politiques, mais les gens y suivent... 00:47:04-8

E: Ben ouais 00:47:08-4

A: Les gens suivent... 00:48:20-1

E: Moi, c'est pas mon domaine... 00:48:26-7

A: J'ai l'impression qu'on n'éveille pas le bon sens... 00:48:31-7

E: (RIRES) 00:48:33-8

A: C'est ma réflexion à moi... 00:48:41-0

E: Mv'ouais... 00:48:41-0

A: Parce que c'est vraiment triste 00:48:41-0

E: NE DIT RIEN 00:48:58-2

A (SE JUSTIFIANT): Bon, l'idée de la thèse de doctorat est de produire un discours objectif et non idéalisant, mais c'est difficile... 00:48:58-2

E: C'est difficile d'échapper à un discours sur les valeurs... 00:49:05-1

UN MOMENT DE PAUSE. JE LUI DONNE DU SUCRE POUR SON THE. JE LE REMERCIE EN ME DISANT QUE C'EST LA FIN DE L'ENTRETIEN. IL ME POSE UNE QUESTION SUR LES ECOLES OÙ J'ENSEIGNE. IL ENCHAÎNE.

E: Ecoutes, j'ai une expérience du qualifying, ce qu'on appelle qualifying questions en anglais. Hmm... Y a deux questions lorsque j'ai parlé un peu avec d'autres étudiants, un peu comme moi... Y a deux types de questions qu'on pose: 1. Lorsque l'étudiant est bon: « Quand est-ce que tu rentres », tout le temps, on lui demande « quand est-ce que tu rentres », « quand est-ce que tu rentres », « quand est-ce que tu rentres », « quand est-ce que tu rentres ». 00:52:08-1

A: Pourquoi ? 00:52:06-0

E: C'est un concurrent potentiel, hein. Ce sont les collègues qui lui demandent. Et puis moi j'ai quand même eu une autre expérience, parce que je serais ce que certains diraient plutôt du très intégré c'est-à-dire au niveau des moeurs des habitudes. Même si socialement ce n'est pas le cas. Et donc j'ai souvent, je rencontre souvent des gens, euh... J'avais pris cela un peu naïvement au début mais ça c'est tellement répété répété que j'ai fini par y réfléchir et j'en ai discuté avec certains qui m'ont dit que... et puis j'ai compris que ce n'était pas une question aussi innocente que ça... c'est-à-dire « est-ce que tu as grandi ici ». 00:52:50-9

A: Est-ce que tu as grandi 00:52:49-1

E: Ici 00:52:49-1

A: Ah... est-ce que tu as grandi ici, d'accord 00:52:51-0

E: Oui. Et c'est-à-dire, ce sont des gens qui au départ montraient une certaine euh... disposition, une certaine ouverture mais, et puis chaque fois, je me suis rendu compte que c'était la dernière réaction « Est-ce que tu as grandi ici » « Non ». Pfiu... C'est-à-dire, c'est comme une question euh... Ça qualifie, ça qualifie pas, Non. La porte se referme (RIRES). 00:53:13-2

A: C'est très intéressant ce que tu me dis là 00:53:13-2

E: Ouais... et et... c'est une question, tous posent, tout le monde, tiens toi, tu ne me l'as pas posée. Donc euh... y a une façon de répondre. Par aussi une forme de communautarisme. C'est-à-dire, tu vas avoir aussi des gens qui se regroupent euh, entre Africains ou en groupes tout le temps. Et très souvent aussi, parce qu'être humain, chacun a sa dignité, ils ne vont pas avoir envie de parler de leurs propres difficultés, qu'ils vivent des fois comme dégradantes. Ça veut dire qu'ils doivent maintenant se créer des sujets de conversation, ou bien qu'ils qu'ils, comment, un peu de bounds comme ça, de quelque chose qui va faire qu'ils puissent passer le temps. Et ça peut être autour, par exemple, d'un sport, que tous aiment. Ça peut être autour de la politique, dans les pays d'origine. Ça peut être aussi être, autour des clichés, cette fois aussi... Ça devient aussi une usine à clichés, c'est... par rapport à la société dans laquelle on est, tu vois puisque... Ils doivent se dire... Ils doivent... iy y y... C'est un mécanisme de protection, attention, il faut bien (RIRES) c'est un peu une armure et puis y vont.... ça peut aussi devenir une usine à clichés et puis euh... je m'en suis tout à fait, je m'en suis rendu compte, et comme euh je ne voulais pas participer à ça ni même me laisser influencer par ça, ça veut dire que je n'ai pas été admis dans la société suisse et puis j'ai délibérément choisi de me retirer par rapport au groupe africain qui développait ces... qui, à long terme, euh... (PAUSE) comment dirais-je. C'est-à-dire, au début y peuvent balancer ça comme ça tout juste peut-être parce que ceux qui sont là n'ont pas pu regarder... côtoyer les gens de près, ils ne connaissent pas comment ils sont. Ou bien, parce que leurs expériences ont été négatives. Ils ont ruminé, ils ont ruminé et puis euh... ça occupe une grande partie de leurs préoccupations, et à la longue, je trouve que ça ne sert pas ces personnes là parce que (PAUSE) ça détruit quelque chose. Encore. Et donc ce n'est pas constructif. Et donc mon réflexe à moi, tout de suite... Je t'ai dit que j'ai déjà choisi ma filière parce que je ne voulais rien perdre. Et donc je suis plutôt celui qui sait, qui a décidé, que voici ce que je veux avoir comme caractère, et je ne veux pas perdre ça. Donc si j'arrêtais après je vois que je peux perdre tel élément alors je me retire (RIRES). Donc qui qui qui quitte à souffrir un peu de solitude, moi ça me va. Donc tu vois ? Donc euh... je suis quand même dans une situation assez intéressante: celui qui a essayé d'entrer dans la société suisse mais, comme je t'ai dit qualifying question (RIRES) sinon mettez-nous dehors, et puis qui a choisi délibérément de s'éloigner des communautés (RIRES). 01:03:05-7

A: Et puis dernière question peut-être... le fait que tu parles allemand, est-ce que ça étonne les gens ? 01:03:13-3

E: Oui. Oui. Justement, c'est aussi à cause de ça souvent euh, qu'ils demandent si j'ai grandi ici. Et puis euh... ouais, ça étonne les gens. Après ils s'y font... de toute façon (RIRES). 01:03:32-2

A: Oui oui, bien sûr, mais je pense que c'est p'tête quelque chose qui les fascine, tu vois ? 01:03:39-7

E: Ouais, ça étonne, mais après ça passe (RIRES). Ça a plus rien... et puis après j'ai pas l'impression que pour la suite ça a vraiment une importance. Au début oui, c'est comme avec les élèves, écoute. Lorsque t'arrive avec les élèves, les deux premières semaines, ou la première ils sont assez fantastiques parce que ils sont curieux de tout « Oh, tiens, un prof africain, c'est nouveau! ». Mais après, les trois semaines qui suivent les deux premières semaines deviennent difficiles parce qu'à ce moment là, ils ont déjà fêté qu'ils ont un prof africain, maintenant il faut leur faire aussi accepter ton autorité (RIRES), comme prof. Et ils la contestent ouvertement souvent donc euh... 01:04:22-7

A: Mais ils la contestent comme ils contesteraient souvent le... le... 01:04:22-0

E: Oui, comme ils contesteraient l'autorité de n'importe quel autre prof, ou de n'importe quel autre remplaçant, ouais. Non mais justement, les modalités, hein, diffèrent par rapport à la personnalité, c'est-à-dire lorsque c'est une femme, on va cont... oui, ce sera surtout les garçons, hein, mais d'une certaine façon lorsque c'est un africain, d'une certaine façon aussi. La modalité varie quand même. Mais c'est une contestation qui est normale chez les adolescents. 01:04:54-0

(PAUSE)

E: Et ça se paie cash 01:05:02-0

A: Ça se paie cash 01:05:02-0 01:05:06-9

E: Ça je sais aussi, ça se paie cash. Les élèves qui étaient contents: « Oh, il est patient et en plus il est pas rancunier, Waou! » (RIRES). Et puis ça se paie cash. Non, si t'es sympa euh... Je vais plus enseigner de toute façon. Si t'es sympa, je te conseille, ne montre pas... (RIRES) Ça paie cash (RIRES). 01:05:26-1

A: Et ben merci beaucoup écoute, je sais pas si t'as quelque chose que t'as envie de rajouter...Tu m'as donné beaucoup de pistes de réflexions. 01:05:40-1

E: C'est ce que je me suis dit aussi, je ne vais te donner aucune donnée mais tu auras probablement des pistes de réflexion.

LOUIS

A: Parce qu'en fait, [REDACTED] m'a dit également que vous aviez écrit un petit livre ? 00:00:09-0

B: J'ai pas écrit vraiment mais j'ai... c'est ce que j'étais en train de regarder, mais apparemment... IL CHERCHE DANS SA BIBLIOTHEQUE. 00:00:14-5 00:00:14-5

A: Mais [REDACTED] l'a, elle m'a dit qu'elle allait me le prêter.

B: Elle l'a. Et il y a le... c'était en fait une sorte de récit, c'est un peu ce que vous me demandez en fait (RIRES) indirectement. C'est une, un récit mais, qui était de... je dirais de groupe, et qui avait cet avantage, c'est que c'était des points de vues, c'est une sorte de points de vues alternés. C'est-à-dire point de vues de de Suisses sur un étranger ou des étrangers et puis point de vue d' d'étrangers par rapport à, aux Suisses. C'est-à-dire en fait, la question c'est de dire comment est-ce qu'on s'est retrouvés dans ce milieu, comment on a été accueillis, comment on s'est sentis, comment... et puis comment à travers la relation en fait avec autrui euh, ont a vécu cette relation, je dirais d'immigration. Comment est-ce qu'on se retrouve en tant qu'immigré euh, dans un monde quand même qui n'est pas euh... Voilà, alors, y avait y avait plusieurs cas euh... Pis moi, moi j'ai eu la chance euh, peut-être ça reviendra dans l'histoire du parcours, j'ai eu la chance que dans mon parcours, dans mon évolution dans mon monde, j'ai eu la chance de tomber sur des gens fabuleux, fantastiques, qui fait que justement parfois je me pose des... je me posais, je me pose toujours la question, de dire, qu'est-ce que ça veut dire ? On lit beaucoup de choses, on entend beaucoup de choses, on vit beaucoup de choses aussi et tout dépend de comment on le vit, avec qui on le vit, euh, ça peut changer du tout au tout. Voilà, alors moi j'ai eu la chance, d'abord, pour revenir à ceci dont je veux vous parler, la question du parcours, j'ai eu la chance de (PAUSE) venir ici, je n'étais un immigré au sens pre-mier du terme, je n'étais pas un immigré économique, je n'étais pas clandestin, je n'étais pas, comment est-ce que je dirais, bon... 00:02:23-5

A: Travailleur ? 00:02:23-5

B: Oui voilà. Travailleur donc comment dire un immigré donc, un réfugié économique, bon voilà. Et même du point de vue légal je n'étais même pas un réfugié politique, donc vous savez (IL JETTE SON STYLO SUR LA TABLE) j'étais en dehors, si vous voulez de de, des grandes classifications, donc j'étais, je suis venu en tant qu'étudiant, faire mes études à l'université... à Fribourg. Donc c'était aussi que [REDACTED] vous a mise sur la piste, parce que je suis venu, ça a été mon premier, ma première terre d'attache en Suisse, ça alors ça me reste quelque part, j'ai un petit bout dans mon coeur à Fribourg, ou à Fribourg, par Fribourg disons en tant que ville. Donc j'étais venu pour faire des études à la suite de toutes... mais en même temps dans... C'était aussi ce que je suis, c'est-à-dire lorsque vous évoquiez le parcours d'étudiants étrangers venus à la suite des contextes de guerre des années 60, y a pas que les années 60 euh, y a eu beaucoup de choses (RIRES) et là juste pour faire le lien avec ce que ce qui vous intéresse, euh, ce que je me rappelle par exemple que j'étais à Fribourg au cours de mes études au cours de mon séjour à Fribourg, j'étais dans un milieu où il y avait plein d'étudiants et d'étudiantes d'origines multiples, diverses, on avait des Vietnamiens, on avait des Chinois, on avait des Sud-américains, on avait oui, donc dans mon temps hein, je me souviens. Y avait des Brésiliens, y avait des Argentins je crois, y avait des Chiliens, y avait des, et d'autres. Et pis y avait aussi des des Africains, dont je faisais partie, et dont une partie était liée aux événements d'histoire disons ce qui se passait en Afrique, comme les Vietnamiens, comme les... les Vietnamiens étaient venus parce qu'il y avait la situation de guerre avec les... les boat-people, les Chinois aussi c'était des Chinois qui n'étaient pas de... la plup (MOT INCOMPREHENSIBLE) je crois, ce que j'ai connus ils étaient probablement de Taiwan, mais il n'est pas impossible qu'il y en ait eu aussi de la grande Chine. Donc vous voyez, c'est toujours les histoires et des politiques. Bon, les Latinos, les Sud-américains ça y avait pas l'ombre d'un doute, c'était à l'époque des grandes crises euh... brésiliennes, argentines, uruguayenne... mais l'Uruguay c'était après à [REDACTED]... Mais bon. Voyez. C'est ça l'ambiance déjà, mais y avait alors c'est ça qui est génial, quand vous me demandez mon parcours de vie, il est... il est ce qu'il est mais il se comprend pas sans aussi cet environnement, y avait tout ce monde multicolore ou divers si vous voulez, multicolore, les Latinos, Asie, Afrique euh... Pis y avait aussi des Suisses, y avait quelques Suisses, y avait y avait euh quelques quelques Français, et des Allemands aussi, quelques Allemands, euh. Et alors moi j'avais la chance de vivre, l'Université ça aussi c'était sa spécificité, à l'époque en tout cas aujourd'hui je crois que ça le reste en partie, cette Université comme vous l'avez soulevé qui était, qui était, l'une des plus ouvertes au monde en fait. C'était sa spécificité l'ouverture au monde euh. Et ou alors dans une des, dans les représentations que se faisaient certains, c'était l'une de celles ouvertes entre guillemets à ce qu'on appelait à l'époque le Tiers-Monde, ce qu'on appelle aujourd'hui le Sud, ou les Suds, c'était sa spécificité, qui en qui en faisait alors une sorte de... cosmopolitisme intellectuel, qui était génial quoi, et voilà (RIRES). Ehmmm voilà. Et pis j'ai eu la chance de vivre dans une maison où il y avait justement ce cosmopolitisme qui se retrouvait c'était à... au [REDACTED] euh, qui était une émanation de [REDACTED] alors euh, et on avait [REDACTED] ça c'était encore

l'avantage, à l'époque, c'était la rue [REDACTED], donc voilà. Ça si vous voulez c'est le contexte de l'époque dans lequel j'ai vécu pendant 4 ans et demi, à peu près, donc de exactement ça je me souviens encore, de mars 1974 à mars 1979, ça fait 5 ans en fait, mais je dis 4 ans et demi parce que l'autre, le dernier demi je le considère pas comme, n'est pas de moi, donc euh, c'est parce que c'est un demi qui est lié aux circonstances, autrement j'aurais pu terminer dans, c'est pas seulement la demi au milieu de l'année (?), j'avais aussi, j'avais commencé à l'époque on avait encore cette chance de commencer au semestre d'été, ce qui n'est plus possible aujourd'hui, alors moi j'avais commencé ça au semestre d'été, ce qui aurait pu être un semestre perdu mais ça a été quelque chose de génial, intéressant aussi parce que j'ai fait une expérience unique c'est-à-dire que j'ai commencé au semestre d'été alors que les autres avaient un... semestre, c'est pas toujours facile de... de rentrer comme ça dans les auditoires et pis de se dire ben qu'est-ce que je fais euh, moi je le fais... vous arrivez là les autres ont déjà six six mois de travail et pis vous arrivez en disant je commence (IL FAIT UN BRUIT AVEC LA BOUCHE). Bon. Y a des matières où ça marchait où j'ai pu me débrouiller très bien, en histoire c'était bien, mais en géographie c'était la... c'était la... ouais, c'était dur dur hein ? (RIRES). Pour pour certaines choses, j'ai fait certains cours, et pis d'autres je les ai pas faits j'ai décidé d'arrêter de les reprendre à la rentrée, à l'automne. Parce que si vous êtes dans les travaux pratiques, que les autres ont déjà fait 6 mois (IL FAIT LE BRUIT AVEC LA BOUCHE). Vous regardez, vous avez beau être intelligent, bon. Et comme j'avais la chance de pouvoir faire ça plus tard, j'ai demandé de refaire à l'automne. Et pis ça c'est très très bien passé, sinon je ne serais pas ici (RIRES). 00:09:10-8

A: Et puis vous étiez inscrit en quoi ? 00:09:11-2

B: Euh, comme faculté ? 00:09:13-6

A: Oui 00:09:12-9

B: Faculté des lettres. 00:09:14-6

A: D'accord. 00:09:14-6

B: Ouais. Heu, à l'époque euh... (PAUSE). En fait, j'ai fait... y avait de... un mélange qui peut paraître impropre, mais c'est un mélange tout à fait, qui était autorisé, euh... qui est dans la filière euh... de la conception je crois française de, des études de géographie, parce que j'étais inscrit en lettres, en histoire plus précisément, comme première branche et pis j'avais la géographie comme deuxième branche. Et la géographie se trouvait en sciences, à [REDACTED], je crois que ça le reste d'ailleurs je crois jusqu'à aujourd'hui donc euh... C'est la faculté des sciences, et pis euh comme entre-temps j'avais euh... non, pas entre-temps, j'avais fait cette combinaison aussi pour des raisons très simplement, heu... (PAUSE) je dirais heu... pratiques heu... alors là ça veut dire rude quoi, la misère de l'apprentissage (RIRES), non (RIRES). C'est que j'étais venu pour faire en fait euh, un certificat de journalisme. Bon, et pourquoi journalisme, parce que quand j'ai fait ma demande d'admission à l'Université, j'avais postulé, j'avais dit que je voulais faire euh la médecine, en deuxième lieu l'agronomie, et pis en troisième lieu si vraiment rien n'allait, à tout hasard j'avais mis journalisme (IL LE DIT EN BAISSANT LA VOIX). Mais mon envie c'était de faire la médecine d'abord, et puis ensuite, un rêve quoi (?). On m'a expliqué par après que c'était pas possible pour des raisons diverses que je ne vais pas... Entre autre pour la médecine, c'était le numérus clausus, et puis pour l'agronomie c'est qu'il fallait pratiquer, bien maîtriser l'allemand, ce qui n'était pas... je n'avais même pas... aucune n... même aujourd'hui je le parle pas, malheureusement pour moi d'ailleurs, bon (EN RIANT). Donc euh... c'était de avant alors on s'est rabattus sur le plus simple, le plus court, c'était le journalisme. Et puis quand je suis arrivé, j'ai fait le tour, j'ai réfléchi, je me suis rendu compte... faire du journalisme euh... à l'occidentale, (PAUSE) avec la liberté d'expression avec euh, avec des méthodes euh, disons euh... et (PAUSE) pis aller le pratiquer en Afrique (PAUSE) c'était heu plus que risqué. Et en plus dans la condition qui était la mienne puisque à l'époque quand même j'arrivais avec un statut heu de réfugié, donc c'est-à-dire non porteur de passeport de mon pays, donc ça voulait dire que je devais exercer ce métier dans un autre pays donc un autre contexte, ce qui n'était pas du tout (PAUSE) assuré et réassurant. Alors j'ai demandé de faire tout simplement (PAUSE) des études qui me permettraient d'exercer ultérieurement, et de pouvoir (PAUSE) m'engager et me faire engager sans difficultés ailleurs. Alors c'est comme ça que j'avais demandé de faire vraiment des études de lettres, entre autre en particulier l'histoire et la géographie, parce que c'est des cours que j'aimais et que, à l'époque, que j'avais déjà enseigné d'ailleurs, c'est ça aussi la tentation probable. Parce que j'avais déjà enseigné pendant 2 ans, j'avais déjà enseigné dans des écoles secondaires. Voilà. Alors c'est comme ça que je suis parti là dessus et que moi ici, j'ai demandé si... Y avait un autre petit point quand même aussi c'est-à-dire faire (PAUSE) du certificat euh... c'était pas très (PAUSE) porteur hein, c'est-à-dire en fait les mêmes trois ans d'études, de formation, celui qui a un diplôme universitaire recevait un diplôme, (IL TAPOTTE SUR LA TABLE) et celui qui n'avait pas de... diplôme universitaire recevait un certificat. Voyez c'est deux... Mais vous faites exactement la même matière, mais le fait de ne pas avoir un diplôme universitaire faisait qu'on le faisait en fait un diplôme au rabais entre guillemets et ça ce,

c'était me dire que dans le contexte ici ça... à la limite euh, si vous avez un patron qui vous estime qui vous embauche vous faites votre processus en Suisse, c'est comme l'apprentissage, on a pas besoin forcément d'avoir un diplôme euh... même un apprentissage peut mener sur des, ouvrir des voies sur. Et là j'ai... en analysant le contexte, et la fragilité déjà qui était la mienne je me suis dit si je fais ça, shhhh... (IL ASPIRE), c'est pas dit que le certificat soit forcément... déjà on dirait pourquoi vous avez fait un certificat pas un diplôme. 00:14:04-2

A: Oui, bien sûr, mais ça je comprends pas. Donc en fait, il y a des étudiants étrangers qui arrivaient déjà avec un diplôme ? Du coup, ils refaisaient un diplôme à Fribourg ? 00:14:13-1

B: Non non non, c'est l'organisation du cours de journalisme à l'époque qui était comme ça, c'est-à-dire que... même les Suisses, si c'était quelqu'un qui n'avait pas de diplôme universitaire, il obtenait un certificat. 00:14:28-3

A: C'était seulement pour le journalisme ? 00:14:28-3

B: Entre-autre, à l'époque. C'est celui dont je me souviens, les autres, je ne sais pas. Donc, on faisait un certificat et puis celui qui avait un diplôme universitaire euh, qui avait fait, mettons, une licence en, je sais pas moi, en économie, en droit, en lettres, il obtenait un diplôme. Ça a l'air de rien mais dans un... contexte professionnel africain, ça pouvait avoir une signification, je dirais (PAUSE) avec des conséquences non négligeables. Alors voilà. C'est comme ça et puis j'ai eu la chance que euh (PAUSE) ceux qui disons me prenaient en charge ont accepté que je fasse ce changement, ce qui évidemment signifiait que si je changeais pour faire une licence en es-lettres, ça voulait dire une année en plus. Donc voyez euh... financièrement, c'était pas rien hein (RIRES). Voilà, c'est comme ça. Mais, j'ai... on m'a accepté. Bon heu. Probablement parce que le heu... la direction peut-être avait une bonne image, une bonne idée de moi. 00:15:37-5

A: La direction de [REDACTED] ? 00:15:37-5

B: Oui, de [REDACTED] parce que c'est eux qui me finançaient (PAUSE) mon mon, comment dire déjà, mes études. Et pis voilà, pis j'ai commencé, j'ai commencé l'uni je vous dis au mois de mars, je me suis inscrit à la faculté, en prenant les cours d'histoire, de géographie et de science de... à l'époque on appelait ça la pédagogie. C'était pas encore les sciences de l'éducation comme on le dit aujourd'hui mais ça s'appelait la pédagogie. Et, pédagogie générale plus exactement, mais ça impliquait des cours de psychologie, psychologie expérimentale, et pis je sais plus encore... psychologie curative (IL JETTE SON STYLO). Y a eu tout ça. Voilà (IL TAPE SUR LA TABLE). Pis après bon, j'ai fait mon petit monde quoi, j'ai fait, j'ai fait mes 4 années de formation, donc euh, et pis au moment de... j'aurais dû normalement présenter mes... non, à l'année où j'aurais dû présenter mes examens j'ai eu des événements personnels qui ont fait que, je ne pouvais pas. Y a eu des décès dans ma famille que je ne peux pas... Humainement, je... c'était impossible. Voilà. Pis je... c'est pour ça que je vous disais que heu, le petit, je dirais, quart, la demi, vraiment qui m'a été... que j'ai ajoutée, moi, je le considère comme (IL RESPIRE FORT) 00:17:05-2

A: Quelque chose de oui... hors de vous. 00:17:06-5

B: Non, c'est pas ffff. Ça n'aurait pas si, ce ne, ça ne, ce n'eut pas pas été, voilà c'est dur, de trouver le mot en français, ce n'eut pas été mon... mon choix, mais ça été, c'est comme ça, c'est pas une réponse. Et pis ça c'est très bien passé, j'ai passé ma licence, sans autres. Sans quoi je n'aurais pas fait un doctorat après (RIRES). 00:17:30-7

A: C'était particulier à Fribourg, finalement, cette ambiance multiculturelle... 00:17:54-4

B: Ecoutez, c'est ce que je n'ai pas v... après j'ai vécu d'autres, dans d'autres universités mais je crois que c'était, c'était spécifique à Fribourg, à l'époque. J'ai ensuite, je je... Au moment de la licence, je ne l'ai pas fait, je n'ai pas connu d'autres universités mais je suis resté à Fribourg, j'ai fait ma licence, après la licence, je suis venu ici, bon (SOUPIRE). Là j'ai eu, c'était un tout petit peu aussi, c'était une sorte de continuité mais dans la... Comment est-ce qu'on va dire ça... Ouais, c'était une continuité mais... Différente. Je veux dire. Bon c'est pas très bien dit, c'est pas euh... spécifique ce que je vous dit là mais... C'est pas bien, ou vrai. Donc quand je dis continuité différente, bon. Parce que j'ai continué à retrouver, si vous voulez, ce monde multiple, multicolore, multi heu dimensionnel humainement parlant, parce que je suis allé à l [REDACTED] à l'époque, c'est un [REDACTED] 00:19:02-4

A: Ah, d'accord. 00:19:02-4

B: Entre gu... A l'époque, ça s'appelait comme ça, [REDACTED] 00:19:11-9

A: (EN ECRIVANT) [REDACTED], d'accord. 00:19:14-2

B: [REDACTED] Qui est devenu maintenant une partie de... De [REDACTED]
[REDACTED] Voilà, donc, là là... Ça c'était aussi dans... C'était fantastique. Pour moi, c'était génial parce que je quittais Fribourg avec le... Ce monde, pour moi, assez fantastique hein, sur le plan humain, pis je retombais dans un autre monde euh, avec une dominante (PAUSE) africaine et Latino-américaine surtout quelques Asiatiques aussi, c'était pas encore, à l'époque c'était pas encore une ouverture au monde arabe, c'est surtout spécifiquement Africain et Latino-américain, mais aussi avec alors des parts non négligeables d'Européens, de Suisses et d'autres Européens. Et puis donc c'était une sorte de continuité en termes humains, ce qui était bien. Et puis après bon, quand j'ai fini ça j'ai commencé ma thèse... 00:20:19-3

A: Voilà donc en fait vous vous êtes inscrit là pour faire votre thèse ? 00:20:20-7

B: Non. Ça c'était pour le la spécialisation, diplôme en études du développement. Parce que ça me préoccupait déjà depuis Fribourg, depuis la géographie ça m'a... c'est c'est... ça m'a pris quoi aux tripes et puis bon, pas seulement la géographie mais tout ce qu'on peut entendre tout ce qu'on peut... et vous savez, ça c'est un des aspects que je trouve génial, géniaux, de notre monde ici, c'est-à-dire c'est l'ouverture au monde donc euh... avec ce que permet d'avoir, ce que permettent d'avoir les... les disponibilités multiples sur le plan de l'information. Alors bon, on était à une époque aussi qui était porteuse, hein, il faut le dire. Les années 70 à 80 étaient des années qui étaient porteuses, on est encore dans la foulée de mai 68, on est... C'est un moment où y a beaucoup de générosité, beaucoup d'ouverture, beaucoup de... donc euh, c'est aussi tout ça qui s'est poursuivi à travers mon... mes études à [REDACTED]. Et pis ensuite après les études à [REDACTED] alors là, ça ça démarre le parcours parce que je voulais, je voulais rentrer, j'aurais déjà voulu rentrer déjà à la fin de ma licence, mais bon. Et là ça c'est les parcours individuels, qui font que les choses ne se passent pas, ne vont pas au moment où... Et c'est fait que... 00:21:54-9

A: Votre chemin n'était pas fini ici en fait... 00:21:54-9

B: Non, c'était pas fini parce que je ne pouvais pas rentrer dans mon pays, d'origine, et je ne pouvais pas non plus, j'avais plus un intérêt vraiment de rentrer euh... Dans n'importe quel pays d'Afrique, ça m'intéresse pas et puis, et puis j'avais envie aussi de parfaire mes études, ça aussi. Voyez, y a plusieurs choses qui se combinent là pour expliquer mon long séjour pourquoi je ne suis pas parti, et à la fois le contexte global, et à la fois le... Le besoin, l'envie (IL DIT CE MOT TRES LENTEMENT), et voilà, tout simplement... L'envie de faire des études, des études solides, sérieuses, mais aussi avec un autre... Élément très important (RIRES) que je retrouve à travers les cours que je fais, je voyais encore dans les discours que j'ai avec les étudiants, c'est le contexte global de la de la pauvreté générale du continent c'est-à-dire que si je partais j'étais pas sûr de revenir, tout simplement. Si je repartais en Afrique, il n'est pas dit que je pouvais revenir pour faire mes études. 00:23:03-2

A: Pour revenir ici ? 00:23:03-2

B: En a... Oui, c'est-à-dire allais-je retrouver les moyens tatatata euh, alors. Autant dire que quand on a la possibilité, on dit on fait de d'ent... d'entrer, voilà. C'est un peu ça. 00:23:23-5

A: Mais j'ai pas très bien compris pourquoi vous ne pouviez pas rentrer dans votre pays d'origine... 00:23:30-3

B: Euh, ça c'est pour des raisons, c'est ce que vous... 00:23:31-5

A: Voilà, vous m'avez dit que vous étiez réfugié... 00:23:34-3

B: Quand vous parliez des situations de guerre des années 60 ou 70 ou 80, je ne sais pas mieux d'ailleurs, (RIRES). 00:23:41-2

A: Parce que votre pays d'origine c'est où ? 00:23:42-4

B: heu... Je veux dire mieux, c'est pas par rapport à mon pays mais par rapport à l'ensemble de... de l'Afrique ou du monde, y a eu un poufff, vous savez tshhhh, je disais tout à l'heure à un étudiant, mais ça c'est une digression (RIRES), si vous voyez ce qui se passe en Grèce, si vous voyez ce qui se passe... en Espagne, les risques que ça peut générer (ASPIRE), je vous, la situation grecque quand j'entend les propos de... de certains, euh, j'ai peur, je me dis ça me rappelle la période des colonels. C'est-à-dire, il peut y avoir le retour d'une droite dure dure dure avec la situation des colonels. On était, on est en Grèce, hein, un pays de... Comment dirais-je la... (PAUSE), le berceau de

la, de la, de la civilisation occidentale, de la démocratie et pourtant, vous voyez ? Donc, ceci c'est pour... 00:24:33-0

A: Oui, bien sûr 00:24:33-0

B: Et donc, le contexte que... C'était celui de, de mon pays d'origine était le Burundi. Où on est... on est... On avait vécu des moments, des périodes très tragiques, avec les... (LONGUE PAUSE) Les massacres assez massifs qui aujourd'hui riment à ce qu'on appelle... la plupart des analystes qualifient de, de génocide en fait. Et pis bon... je faisais partie de la mi... minorité qui était, qui était visée à l'époque, qui avait été visée, c'est-à-dire une minorité d'intellectuels, d'une minorité euh, mais non pas d'une minorité, d'une majorité ethnique mais bon ça ça a pas de... C'est le genre de truc que je n'aime pas... dans l'analyse c'est pas pertinent, mais il faut le dire aussi... (PAUSE) donc. Moi, j'avais dû partir à la suite des massacres de 72-73, et pis euh, et pis je, j'ai eu la chance d'avoir un... cette offre de donc de bourse voyez euh, assez rapidement, mais c'était pas assez rapidement, ça c'est toute une histoire encore longue, c'était engagé déjà depuis 73 je crois avant même que je ne parte, et pis bon, le hasard, enfin le hasard, oui, mais c'est dans le fait que après je suis parti, j'ai eu, on a pu m'accepter donc les études, malgré mon mon nouveau statut incertain (RIRES), donc euh, de réfugié, dans un pays incertain, bon, voilà. 00:26:24-1

A: Mais est-ce que vous ne pensez pas que c'est peut-être aussi à cause de votre statut incertain que [REDACTED] a octroyé une bourse ? 00:26:36-9

B: Euh... Je pense que (LONGUE PAUSE) dans la durée du temps, le principe avait déjà été acquis. Avant, avant que je ne parte, peut-être quelque temps avant que je ne parte. Mais je ne le savais pas. C'est seulement, si, j'avais déjà des éléments mais il restait encore un certain nombre de choses, le principe était pratiquement acquis avant que je ne parte mais c'était aussi lié à... à l'incertitude du moment. Probablement je pense mais je n'ai pas de données à ce niveau là, mais je pense que la position des... Qu'est-ce que je disais, des... De la chaîne qui est impliquée dans la décision a dû être, a dû être de tenir compte de la... du contexte aussi, ça a dû certainement à un moment où un autre jou... Influencer au moins pour la décision, rapider la décision. Rapidité, c'est le mot. Je ne sais pas à quel moment ça c'est... Mais ce que je sais, c'est que quand je suis arrivé de l'autre côté, après j'ai j'ai fait la demande, si je pouvais être accepté, [REDACTED] ma dit qu'ils me sauvaient, ils m'acceptaient à bras ouverts, si j'arrivais, c'était positif sinon (RIRES) voilà... 00:28:03-9

A: Et comment est-ce que vous aviez entendu parler de ces bourses de [REDACTED] ? 00:28:08-3

B: Ça encore, c'est l'autre parcours, c'est votre... 00:28:10-7

A: Alors peut-être qu'on va reco... heu... Vous m'avez donné des éléments sur la vie à Fribourg etc. Est-ce que vous voulez bien qu'on commence par... qu'on parle de votre parcours en fait ? 00:28:24-9

B: Oui, off. Non disons en résumé, c'est que... Bon, je me trouvais dans une école, une école qui était tenue par des (PAUSE) une école de l'église catholique et qui faisait que, j'avais des liens, j'ai eu des relations avec tout un tas de gens dont entre... J'avais parmi les enseignants, des professeurs suisses, ça c'est encore une histoire euh, qui est longue... 00:28:57-5

A: Ouais mais c'est très intéressant... 00:28:57-5

B: Et c'est, et c'est à travers ces profs que euh... J'avais eu vent de l'existence de de [REDACTED] qui (PAUSE) qui octroyait des bourses pour des gens des pays du Sud, du Tiers-Monde de l'époque, comme on disait à l'époque et, et que bon ben, j'ai tenté ma chance à travers ces relations et puis voilà. 00:29:33-6

A: Et puis vous avez dû écrire un dossier ? 00:29:35-9

B: Ah forcément (RIRES) sinon (RIRES) forcément, ça c'est normal, comme toutes les demandes y a un dossier, y a eu des lettres de recommandation, de x personnes, dont certains de mes collègues enseignants, ceux qui m'employaient à l'époque. Parce que au moment où j'ai fait la demande, j'étais dans l'enseignement, je vous ai dit, je... j'enseignais dans une école prim... euh secondaire, secondaire, déjà. 00:30:03-0

A: Ouais, donc vous étiez déjà enseignant. 00:30:05-5

B: Oui (GRANDE PAUSE). Voilà. 00:30:09-7

A: Et alors cette école avec des profs suisses, qu'est-ce que c'était comme école ? 00:30:18-1

B: C'est une école secondaire quiiiiii, pour une bonne part disons, était orientée vers la formation de... entre autre de futurs prêtres, c'était un séminaire. 00:30:31-5

A: Oui, d'accord. Et puis c'était des gens qui venaient de Fribourg ou pas ? 00:30:35-7

B:

A:

B: Voilà. Et ça je ne souhaiterais pas que ça figure dans le... (MOT INCOMPREHENSIBLE). 00:30:56-2

A: Très bien. 00:30:57-8

B:

00:31:24-3

A: Oui, non je comprends tout à fait. 00:31:24-3

B: Je préfère que... Mais c'est, c'est pour dire aussi, mais ça je pense qu'il y a pas de honte à le dire, c'est-à-dire que dans les parcours que vous avez justement, y a beaucoup de... y a beaucoup de... (PAUSE) de participation comment est-ce qu'on pourrait dire ça ? Y a de multiples interventions dont on ne sait pas à quel moment ça intervient, hein. Ça contribue à la fois, à la fois à l'avancement et à la fois à la fabrication de, de l'être qu'on est. Enfin fabrication, constitution, réalisation de l'être qu'on est. C'est pour ça que je dis toujours que dans nos vies, ce sont des chaînes. 00:32:13-3

A: Oui c'est ça des chaînes euh... 00:32:13-3

B: Ouais, créatrices et puis voilà! Et que chacun de nous, c'est le résultat de toutes ces chaînes recréées. Le..., je ne crois pas j'ai toujours pensé qu'il n'y a pas un self-made, hein, pour moi on est toujours un... 00:32:34-1

A: Résultat de chaînes. 00:32:34-1

B: Voilà. C'est ça. Donc là vous voyez qu'il y en a beaucoup hein, là (PAUSE) y en a beaucoup hein. Je commence par vous dire justement que j'ai eu de la chance, que ma vie a eu toutes ces (PAUSE), toutes ces multitudes de relations, justement qui ont, qui m'ont fait. Et que je... j'apprécie ça. Entre-autre, justement, quand je suis arrivé à l'Université, ça a été de trouver des gens à l'Université, en dehors de l'Université, ici, qui sont devenus des... ouais, des gens bien. Et qui ont fait que je ne me retrouve pas dans la situation de ceux que peut-être vous croisez, de ceux dont vous... Moi je... j'ai été bien, j'ai été, j'ai eu la chance d'être à la fois un universitaire, et pis dans la... et pis d'arriver à certains de mes buts dans la vie. Pas tous, mais certains. Et d'être là où je suis (SE CORRIGE) d'être ce que je suis (TAPE SUR LA TABLE). Et ça bon ben, c'est grâce aux autres. Voilà. 00:33:50-0

A: Et donc vous avez fait votre thèse ici ? 00:33:51-2

B: A Lausanne. 00:33:51-2

A: Ah, à Lausanne ? 00:33:51-2

B: A Lausanne. 00:33:55-7

A: Donc vous avez fait d'abord, heu... 00:33:55-7

B: Fribourg, et puis Genève, et puis... 00:33:57-3

A: ... et puis ensuite à Lausanne vous avez fait votre thèse ? En géographie ? 00:33:59-5

B: Oui. 00:34:01-1

A: D'accord. Et ensuite qu'est-ce qui s'est passé ? 00:34:04-2

B: Alors bon ben qu'est-ce qui s'est passé ? Y s'est passé que (EN RIANT) ehm... (PAUSE). Bon je voulais toujours partir, puis je ne pouvais pas toujours partir, et puis voilà donc ça c'est... C'est le genre de chose qu'on a de la peine à expliquer aux gens euh... Mais encore une fois, qui ne dépendent pas du tout de nous... 00:34:31-9

A: Et puis tant mieux que vous n'êtes pas parti, j'imagine... 00:34:31-9

B: Dans un sens oui. Ça c'est sûr (RIRES). Heu dans un sens oui parce que peut-être que je ne serais pas là à vous parler (RIRES). Non non pas à cause de la distance, à cause des engagements mais à cause même peut-être que je ne serais même peut-être pas en vie, ça encore c'est le hasard. De vie de tout un chacun. (RIRES) dans ce sens je voudrais vous dire, comme je vous disais, quand j'ai fait ma licence je voulais partir mais (LONGUE PAUSE) les portes étaient, les portes étaient fortement closes, voir plus (RIRES). J'ai eu, mais ça c'est pour la petite histoire, mais quand même, c'est pas la petite histoire. J'ai eu le culot à l'époque de m'intéresser à des problèmes qu'il ne fallait pas toucher parce que, quand, je vous ai dit que j'avais la chance d'être dans un monde qui me permettait d'avoir une ouverture d'esprit, et l'encadrement aussi scientifique que je voulais avoir, j'étais préoccupé par la... situation, les situations africaines et entre autre, et en particulier la situation de mon pays, d'origine, de la région aussi d'origine parce qu'il y a pas que mon pays, et... pis j'étais préoccupé par ce qu'on appelle les problèmes ethniques. C'était cette ethnie massacrée où on peut massacrer d'autres, et qu'est-ce que ça signifiait d'être, d'appartenir à telle ou telle ethnie, ou tel ou tel groupe x et y. Et ça me préoccupait. Pis comme j'avais la chance de faire des études justement qui m'ouvraient à ça, que ce soit l'histoire, que ce soit la géographie, je me suis dit j'en profite. Et pis j'ai fait un... J'ai centré ma recherche de mémoire justement sur les problèmes ethniques, euh dans l'Afrique, dans le Burundi et dans l'Afrique des Grands Lacs, mais surtout au Burundi. A l'époque justement, j'étais encore frais et très idéaliste, je le suis encore aujourd'hui mais là je l'étais encore plus c'était, c'est la jeunesse hein (RIRES). Alors j'avais fait un... je me suis centré, j'ai essayé de comprendre pourquoi y avait tous ces massacres, et qu'est-ce qui était pertinent, et c'est ce que j'essaie de dire à mes étudiants en citant ce que je connais sur l'Afrique, qui... y a des arbres qui nous apparaissent de première abord pis après on projette, ouais vous êtes devant un immense séquoia ou bien un immense, comment ça s'appelle l'immense arbre d'Afrique occidentale (IL CHERCHE SES MOTS). Voilà, bon peut-être ça me reviendra. Et pis vous ne voyez que ça, bon si vous êtes devant un immense chêne faut faire le tour, vous voyez pas tout ce qui se passe derrière, alors je dis ça c'est l'arbre qui cache la forêt, les forêts qui sont tout autre. Alors je dit, on met en avant les arbres, que les arbres, la religion, les langues tout ce qu'on veut, les régions et pis qu'est-ce qu'il y a au fond et c'est ça que je voulais comprendre. Et pis alors j'ai centré ça sur les problèmes ethniques et j'ai intitulé ça les problèmes ethniques dans la société africaine en mutation et j'étais très... et le cas du Burundi, et pis c'était de dire qu'est-ce qui est rayé le problème qu'est-ce qui n'est pas problème, qu'est-ce qui peut être changé qu'est-ce qui ne peut pas être changé, et ceci évidemment à l'époque, c'est ce que j'ai appelé la démythification ou la démythisation, disons, de certains problèmes, des faux problèmes, pour voir les vrais problèmes. Et ceci pouvait ne pas être du goût de certains euh... Ce qui était dans les droits de l'époque. Et c'est comme ça que... quand j'ai fini mon travail, sans que jamais les gens l'aient lu, la plupart de ceux qui peut-être en entendaient parler ne l'avaient jamais lu, non non, jusqu'à aujourd'hui n'ont jamais lu, (RIRES) et pis ils ont estimé que c'était un crime de lèse majesté d'avoir traité le sujet, et puis de cette manière là, et puis hein... 00:38:50-5

A: Donc ça c'était des gens en Afrique ? C'était des gens au Burundi qui... 00:38:56-4

B: Oui, bon, mais à partir de ceux qui étaient ici parce que ceux qui étaient en Afrique ne le savaient pas. Au début les gens ne le savaient pas (IL ASPIRE). Ceux qui étaient ici et pis après les autres, euh... donc c'était un sujet, y a des sujets qu'il ne fallait pas aborder, c'était le sujet tabou et pis moi j'avais enfreint la... la règle du jeu, comme dirait le chanteur. Et puis, alors, en enfreignant la règle du jeu, ça voulait dire aussi que je voulais, bon, je me posais, je me compliquais la vie, de toutes les façons elle était déjà pas facile, (SOUPIR), et pis alors j'ai terminé mon diplôme en études du développement... 00:39:32-3

B: Donc ça, c'était le mémoire en études du développement ? Non, en histoire. En licence. 00:39:37-9

A: Donc ça c'était la licence à Fribourg. 00:39:38-5

B: Fribourg. 00:39:38-5

A: D'accord. 00:39:38-5

B: 1978-79. Ehm, et puis à l'époque après j'ai fait mes deux années de formation en étude du développement, pis quand j'ai fini, je voulais toujours faire ma thèse mais j'avais envie de faire une thèse qui soit (FAIT UN BRUIT AVEC SES MAINS) concrète quoi, pas seulement... Je dis toujours que j'aurais pu faire une thèse sur les Alpes, sur le chemin de fer, sur euh, sur n'importe quel sujet, l'urbanisation en Suisse, j'étais formé pour. Mais je trouvais que - ça alors, ça me ramène à mon parcours et à mon histoire - je trouvais que j'avais eu la chance de bénéficier d'une formation qui valait la peine, qui était solide, et que peut-être mon a... (PAUSE) j'avais le devoir, si vous voulez, d'en faire bénéficier à d'autres. Sur d'autres plans, et c'était de... de pouvoir dire ou plutôt de faire une thèse qui me rat-tache au continent africain (IL LAISSE TOMBER SON CRAYON) et aux réalités africaines. Ça, c'était mon vœux le plus cher. Alors je me suis battu pour que ça se fasse. Ça a pas été facile (EN RIANT). Ehm... Bon alors j'ai commencé et puis j'ai galéré quelques mois, quelques années (IL FAIT TOURNER SON CRAYON SUR LA TABLE). Alors, la thèse, le sujet était déjà fait, choisi, plus ou moins, et puis j'ai demandé de rentrer dans le pays. Pour pouvoir, à la fois faire mes recherches sur le sujet que je voulais faire, et puis en même temps, si c'est possible, avoir un poste d'enseignement, comme ça se fait, c'est-à-dire comme assistant à l'université et puis ensuite, avec évidemment un pied dans une université ici où j'avais fait mes études où j'avais des relations, humaines et scientifiques... académiques. Et pis bon on m'a dit oui, pas de problèmes. Et pis j'attends toujours ma nomination jusqu'à aujourd'hui (RIRES). Non mais bon, (BRUIT AVEC LE CRAYON QUI TOURNE, RIRES). 00:41:48-4

A: Donc en fait ça c'est jamais fait ça ? 00:41:52-6

B: C'est ça. Bon là, il faudrait vous expliquer un nombre de choses, mais tout ça pour résumer euh, c'est que certaines personnes qui me connaissaient, et qui connaissaient le contexte, m'ont dit que j'étais en fait un fou de pouvoir faire une telle démarche. Etant donné le contexte général à l'époque et puis aussi étant donné le sujet ou les sujets que j'abordais ou ce que j'avais écrit à l'époque. 00:42:21-7

A: Vous vouliez continuer votre thèse dans la même direction que le mémoire ? 00:42:24-8

B: Heu... Non, c'est-à-dire que ça j'aurais pu le faire, mais j'ai... Non d'abord (IL LANCE LE CRAYON SUR LA TABLE), ceci... Bon je si j'ai oublié, vous ramenez là dessus. Pourquoi c'était ? Parce que le fait d'avoir traité le problème ethnique, ça dérangeait énormément le pouvoir à l'époque, parce que la position du pouvoir c'est de dire il n'y a pas de problème ethnique dans le pays. Et dire qu'il n'y a pas de problème ethnique dans le pays, ça voulait dire pour le pouvoir une manière d'avoir une mise sur heu... comment dirais-je... le contrôle, si vous voulez, c'est un refuge si vous voulez. C'est-à-dire y a pas de problème ethnique donc nous pouvons continuer à faire comme avant et pis si quelqu'un vient dire qu'il y a un problème, ça veut dire que il faut remettre en question ce qui est établi, euh... Hors justement, je montrais à travers mon analyse qui s'est avérée malheureusement d'ailleurs très vraie... Heureusement, de ce côté, j'ai eu l'histoire avec moi... que toute l'architecture du pouvoir, en fait, était en fait basée sur un faux problème, vous savez, les injustices, sans parler des massacres dont on n'avait pas parlé à l'époque, aujourd'hui c'est devenu un, un sujet de débat public donc à l'époque, c'était quelque chose. Mais pour ça il a fallu qu'il y ait 13 années de guerre, civile, pour qu'on arrive à dire, on peut en parler. Donc voyez (RIRES) ? Donc moi, ce que je faisais à l'époque, c'est de dire entre autre dans une réflexion intellectuelle académique ou tout simplement scientifique, pour pouvoir démystifier des problèmes, poser les vrais problèmes. Et il a fallu 13 années de guerre, 10 années de guerre en tout cas acharnée et pis trois, quatre ans, presque quatre ans de discussions de négociation, pour pouvoir arriver finalement à dire le problème politique n'est plus un problème. Ce que je demandais à l'époque, c'est-à-dire de reconnaître les ethnies de, de passer outre, il a fallu que en fin de compte, quand même, on dise oui, ça existe - non seulement ça existe - mais on doit le reconnaître (TAPE SUR LA TABLE) maintenant, c'est marqué dans la constitution qu'on doit répartir le pouvoir en fonction de ça ça ça ça, mais ça c'est un autre débat qui serait très long à mener il faudrait toute une démonstration pour... Parce que quand je dis ça, certains risquent de croire que je, je verse dans le victimisme ou je ne sais pas quoi, et ou les... les systèmes de quotas que j'aborde, c'est autre chose. Il faudrait le situer dans vo... 00:44:49-4

A: Là il faudrait que je lise votre mémoire 00:44:52-1

B: Pas seulement ça, mais il faudrait le situer dans, non en plus, il faudrait le situer dans le contexte de l'évolution des années, 90 à 2000, à 2000 et quelques pour comprendre les réalités de l'histoire burundaise, act... récentes. Mais bon, passons. Non, la question c'était de dire, en fait, ceci ne pouvait pas permettre en fait, ne pouvait pas être reçu accepté par un pouvoir qui justement tablait sur les discriminations ethniques. Et bon, alors euh finalement, on s'est dit Dieu merci que je ne sois pas rentré finalement, parce que probablement que... mon sort aurait été réglé ou alors je n'aurais pas fait ce que j'ai fait (LAISSE TOMBER SON STYLO) par la suite parce que par la suite, bon. J'ai eu beaucoup de mal, beaucoup de peine, à faire ma thèse, pour des raisons tout simplement parce que je la faisais sans moyens. Mais quand même je l'ai faite. Dieu Merci, de ce côté là aussi euh... je l'ai faite de la... pff...

peut-être euh. C'est pas de la, de la satisfaction de la glorification personnelle, j'ai eu la meilleure je dirais, de la plus belle façon quand même parce que ça a été quelque chose qui a débouché sur des choses que je n'aurais jamais imaginées, attendues en termes de, de résultats scientifiques et d'intérêt. Ça, c'est encore une fois... Là, il y aurait tout un pan, mais je veux pas vous emmener là dedans. 00:46:27-7

A: Mais quand même... 00:46:27-7

B: Pardonnez ? 00:46:29-5

A: Mais quand même ça m'intéresse... 00:46:29-5 00:46:29-5

B: Ah mais ça vous intéresse mais (RIRES), c'est toute une hi hi, un pan et qui évidemment, serait à vous dire mais pourquoi vous êtes encore là et avec... Si je vous raconte tout, vous allez me dire que faites-vous encore là. Mais là encore, c'est toujours les histoires et les moments. Non euh, en deux mots. J'ai fait une thèse qui était, qui parlait des considérations très scientifiques que j'avais eues en licence, c'est-à-dire à travers la géographie en particulier, et le peu de cours de sociologie que j'avais eus à l'université mais, parce que j'ai fait un semestre ou deux je sais plus, en sociologie, mais ça c'est moins important... intéressant. Mais surtout les études du développement, alors j'étais préoccupé par cette question du développement, de la pauvreté, de... et de certains aspects aussi que on voit c'est-à-dire les situations de crise qu'on voit en permanence derrière lesquelles la pauvreté la famine, les crises alimentaires, y avait tout ça derrière. Mais scientifiquement je ne pouvais pas aborder tout ça alors j'étais parti sur l'angle d'optique très peu ciblé, j'étais parti sur euh... A partir de la géographie, lien entre l'homme et l'environnement. Ce qu'on agite aujourd'hui avec les questions du développement durable c'était ça déjà à l'époque. Et puis surtout à travers, il fallait aussi avoir un angle d'attaque, c'était une approche par rapport à... C'était les cultures, les cultures spéciales, spécifiques à l'Afrique qui s'appelle le Manioc. C'est de voir, maintenant, le point d'attaque c'est de dire quel impact ça a eu sur l'environnement, sur le milieu, dans le contexte géographique, topographique, écologique de l'Afrique des Grands Lacs et du Burundi en particulier compte tenu de beaucoup de choses. Oh, une fois que j'ai fait des recherches pendant 2 ans, 2 ans et demi, j'arrive au bout et je dis bon ben j'ai fini de faire la bibliothèque maintenant qu'est-ce que je fais ? Il fallait trouver les moyens pour faire du terrain. Du terrain ou alors... bon (TAPE SUR LA TABLE). On a essayé de faire des demandes de financement moi et mon directeur de thèse à l'époque, ptttt... ça a jamais abouti, pendant 2 ans 3 ans (JETTE SON CRAYON). Ça a été la galère et puis finalement, fin des fins, on a pu trouver une astuce qui a permis qu'on obtienne un petit financement du, du fond national suisse de la recherche scientifique. Qui m'a permis alors d'aller faire du terrain en Afrique de l'Est donc au Grands Lacs plus précisément. Parce qu'à l'époque, comme je vous dis, je n'avais pas pu avoir mon, mon passeport pour rentrer dans mon pays d'origine, ni mon engagement que j'attends toujours, donc je ne peux pas espérer faire des recherches dans mon pays, j'ai dit qu'à cela ne tienne si je ne peux pas rentrer dans mon pays je vais dans un pays voisin où les conditions sont similaires. Et là j'ai eu la chance encore une fois de tomber dans, d'avoir disons un encadrement, heu, une acceptation qui qui a été favorable qui m'a permis de mener les recherches comme je voulais, comme je souhaitais, ça a été fantastique j'ai pu faire, j'ai pu liquider rapidement toute la partie, je dirais, enquête théorique qu'il fallait faire parce qu'il fallait passer par là, dont je n'avais pas vraiment besoin, pour le sujet que je voulais faire. Et puis une fois que c'était mis de côté, je me suis mis à faire de l'expérimentation, c'est-à-dire de voir si (IL TAPE SUR LA TABLE) ce que je voulais proposer était faisable, était possible ou pas. Et c'est pour ça que j'ai commencé à faire des... Mais là alors vous en saurez long donc heu... 00:50:44-2

A: Et donc du coup vous êtes retourné, pour le terrain vous avez réussi à retourner 00:50:48-6

B: Oui oui parce que je vous dit, là je... Parce que les enquêtes ce que j'ai faites euh... Je les ai faites entre 87 et 89, enquête 87 88, fin 88, août 88 jusqu'en septembre et puis après j'ai fait des amorces de premières expérimentations sur ce que je voulais faire, sur ce qu'on appelle les transformations des tubercules de manioc mais en fait, en semoule et puis voilà, je me suis transformé en... en fabriquant je sais pas de quoi, et en cuisinier, en communicateur, j'ai fait tout ça pendant une année et demi et quelques mois et ça a marché. Voilà là vous avez, là ça c'est brique là... (IL ME FAIT SIGNE DE PRENDRE DANS SA BIBLIOTHEQUE). Le bleu, non plus bas. Tout au bout, non à votre droite, là (RIRES). 00:51:51-5

A: Ah ça c'est votre thèse. 00:51:52-3 00:52:19-5

B: Ça ça c'était la thèse. Voilà. Et puis euh et puis après je l'ai transformée rapidement parce qu'elle a été reçue donc euh... avec euhh... comment est-ce que je dirais, bien reçue. Et on m'a proposé de la publier, j'ai eu la chance là aussi, ça c'est passé assez rapidement, relativement vite parce que soit c'était plutôt une réécriture de certains

chapitres, de certains passages dans le sens d'une réécriture d'amélioration, d'ailleurs si on regarde le contenu, le livre qui en est sorti, vous avez là juste en haut tout en haut en vert... (IL ME DEMANDE DE SORTIR UN LIVRE DE LA BIBLIOTHEQUE) voilà, celui-là. Si on regarde le contenu des chapitres, ils sont pratiquement les mêmes, ça a pas changé c'est... Je veux dire le contenu n'a changé que de forme sur certains passages et sur le fond, sur l'ensemble il est toujours euh... Il est toujours là. Voilà. Alors, c'est pour ça que je vous dis que, à vrai dire, à quelque chose malheur est bon, c'est-à-dire que le fait de ne pas rentrer dans mon pays ça m... a permis de réorienter mes recherches autrement, et de... peut-être euh... d'arriver à cette euh... comment est-ce que je dirais, à cette extrava-gante (RIRES) réussite finalement, à la fois académique mais aussi surtout sur le plan humain, parce que l'aventure malgré, elle n'est pas encore terminée, elle continue aujourd'hui, et pas plus tard qu'hier encore je discutais avec mon collègue associé qui est en Afrique du Sud, et ça c'est encore une autre histoire, bon, voilà (RIRES, IL JETTE SON CRAYON). 00:54:04-0

A: Ehm... Est-ce que vous pensez que le fait d'avoir eu une formation ici en Suisse ou en tous cas, d'avoir pris de la distance avec votre pays, a changé votre regard sur la manière d'aborder ces thématiques ? Sur le plan scientifique ? 00:54:24-1

B: Je ne serais pas si pré-tentieux, je pense que quelqu'un se trouvant dans une autre université aurait pu faire la même démarche, mais il y a eu euh... je dirais... plusieurs coïncidences heureuses. Y a eu, le fait que bon, moi, je me sois trouvé dans une université où j'ai pu faire la géographie, mais ça on peut le faire dans toutes les universités mais ça c'est... mais ma... Je crois qu'il y a eu d'abord la sensibilité personnelle, la préoccupation, la sensibilité personnelle, mon histoire personnelle euh, le fait d'être parti dans... J'aurais grandi en Europe, en Occident je n'aurais pas eu les préoccupations que j'ai eues. Je serais arrivé directement après mon école secondaire, pour faire une université, peut-être que je ne l'aurais pas fait de la manière que je l'ai fait. Donc le fait d'être arrivé déjà en âge je dirais avancé, puisque j'étais plus jeune étud... élève ayant terminé la matu, l'équivalent de la matu qui commence l'uni, non, j'avais deux ans d'études supérieures, j'avais deux ans de travail, j'avais une année de bivouac (IL SE LEVE ET FERME LA FENÊTRE) la circulation commence à nous empester, ou alors les travaux. Je sens le... 00:55:51-6

A: Oui, la pollution. 00:56:05-7

B: C'est bien mais en même temps quand, on est à cet étage, parfois bon. Donc voilà y a eu cette préoccupation, je pense que j'aurais été dans une autre université j'aurais eu peut-être les mêmes préoccupations mais le fait d'avoir euh, dans cette université, d'avoir eu l'■■■■ ça m'a conforté. Quand je suis allé à l'■■■■ c'était pour dire est-ce que les choses dont je... que je connais, dont je suis conscient, est-ce que je les conforte ça c'était ça pour moi l'■■■■ ça a été de conforter les visions, les idées les conceptions que je m'étais faites à travers les études universitaires, mais qui elle aussi a été renforcée par déjà mes préoccupations que j'avais quand j'étais déjà, chez moi. Il y a certaines choses que j'avais déjà... que je vous disais, je crois que indirectement, involontairement, sans le savoir disons, j'étais le fruit de mai 68. Ça, il y a pas le moindre doute. Et c'est à travers mai 68, j'entends, ces préoccupations mythiques mais qui font qu'à un moment donné on a envie de dire des choses. Et qui sait... alors en fonction, à travers tous mes parcours, mes rencontres multiples et tout ça. Et alors pour (RIRES) justement, en fait je disais que c'est une aventure heureuse, géniale dans un sens parce que même si jusqu'à aujourd'hui ça reste encore à un niveau de, malheureusement, de non application, je dis c'est une aventure heureuse qui a fait que, derrière tout ce qui est dedans, c'est ce que justement avait, avait remarqué la faculté ou la direction à la faculté des sciences, de des lettres donc de l'université de Lausanne parce que quand même ils ont estimé que ma recherche valait la peine et m'ont octroyé un prix, et à l'époque, alors là peut-être on pourra rejoindre vos préoccupations, n'eut été mon statut, peut-être que ça aurait été encore un pied, encore euh plus... beaucoup plus significatif et qui aurait permis peut-être d'embarquer le sujet sur d'autres voies. Parce que, il semble d'ap... Non, il ne semble pas, il m'a été dit de... par mon directeur de thèse que, en fait, ils avaient proposé vu le sujet, son intérêt, il avait proposé à une boîte, il avait un prix, qui aurait été de l'ordre de 70'000 francs, mais que ce prix là, tout simplement, n'a pas été reçu, ne m'a pas été accordé parce que je n'étais pas Suisse. Mais ça, c'est un détail mais quand même qui faut aussi quelque chose, faut, devienne, aboutisse, mais eux ils avaient estimé quand même que... (IL CHERCHE) je sais plus où c'est je vais le s... le prix, très clair et très spécifique, pour dire que je, non seulement j'avais fait une thèse mais que ça avait... (IL LIT): « Pour avoir analysé de façon très documentée dans sa thèse les potentiels ... et culturels justement méprisés et pour l'engagement d'un homme à l'égard des artisans et paysans d'Afrique » (IL FERME LE LIVRE). C'était ça. Que cela... (IL TOURNE LES PAGES, ET ME TEND LE VOLUME). Voilà, vous voulez ? (RIRES) 00:59:22-0

A: Oui, c'est intéressant. 00:59:22-0

B: Ça c'est le préfacier qui est l'ancien directeur de de l' [REDACTED] aussi, (IL LIT): « En octobre 91 nanana, la faculté de nanana... » 00:59:37-9

A: Ah, prix de la faculté, ouais. 00:59:43-8

B: Bon, ça on pourrait reprendre peut-être après. Si jamais. Donc ceci pourquoi, pourquoi je vous raconte ça, c'est parce que vous êtes en train de parler de parcours, de choses qui aboutissent et qui n'aboutissent pas, pourquoi je suis là, pourquoi je suis ce que je suis, Je vous dit (IL TAPE SUR LA THESE) là, par exemple, ça fait 20 ans qu'on est en train de... de galérer et d'attendre euh... des choses qui auraient pu, dans le contexte que... dans le contexte disons actuel et c'est ce que je dis aussi dans la thèse que on avance pas toujours parce que on a pas les moyens et que on aurait pu peut être continuer à des recherches de solutions, si c'était un problème, problème de la faim de la famine dans les régions africaines, y a tout un tas de choses, y a. Mais bon c'est ce que c'est hein... La recherche, c'est ça aussi parfois on abouti, parfois on abouti pas. Alors j'attends le bon jour qui viendra, je ne sais pas quand alors le grand soir il viendra, je ne sais pas. Je ne sais pas bon. Ça viendra peut-être. Oui. Un jour. Alors voilà... Oui ? 01:00:45-0

A: Non, je disais simplement, souvent la recherche va très vite et les solutions sur le terrain tardent à suivre... 01:00:53-8

B: Non, ça c'est pffff. On est dans une des visions un peu (PAUSE) ouais (PAUSE) un peu euh... (PAUSE) ouais je n'arrive pas à trouver un qualificatif qui ne soit pas méchant non plus, faut pas que je sois méchant. Mais les gens ne comprennent pas, tout simplement. Et puis, on est toujours en train de vous raconter que les gens crèvent de faim que les gens font ci, que les gens font ça, et puis quand vous dites « voilà des solutions toutes simples » on dit qu'il n'y a pas les moyens, et pis après on est prêts à déboursier des millions, ou des milliards, pour vendre de la camelote qui ne tiendra pas un jour... juste de... Donc c'est ça, on est dans la problématique d'un tout autre genre, c'est les problèmes du développement qu'est-ce que ça signifie le développement et pis qu'est-ce qui fait qu'on se développe, on se développe pas, mais je ne vais pas vous emmener sur ce terrain là... 01:01:48-1

A: Ça c'est, c'est compliqué... 01:01:52-4

B: Oui c'est compliqué parce que les humains veulent que ça soit compliqué. Mais en même temps, je dis toujours qu'on est une ch... vous savez qu'on est une chaîne, on est des... on est solidaires et pis dans cette solidarité là, je crois qu'on ne prend pas les solidarités, si vous voulez, qu'il faudrait. Pour, moi je dis euh, quelle est la solidarité ? Mais ceci, c'est une question peut-être de temps. Tant que je vis, je ne désespère pas. Voilà (RIRES, IL TAPE SUR LA TABLE). Donc voilà, c'est ça le monde, si vous voulez, que je suis, que j'ai été grâce à mon passage à Fribourg. Voilà donc euh... Je sais pas si... 01:02:32-5

A: Et après votre thèse ? Vous avez été tout de suite engagé ici à Genève ? 01:02:37-9

B: Tout de suite euh... Non, d'abord, euh, qu'est-ce que je... (IL COMPTE) Je pense, je ne suis pas sûr, je pense que en 90-91 j'ai eu un moment de... de vide (IL JETTE SON CRAYON) y a eu une période de... bon. L'idéal aurait été, j'étais venu faire, terminer ma thèse, pour retourner sur le terrain, pour pouvoir cette fois-ci, ce que j'ai fait en laboratoire en fait, réduire le passé en grandeur nature. Malheureusement, pour le pays, et pour les pays de l'Afrique... pour moi, y a eu la guerre qui a éclaté juste au moment où moi je soutenais la thèse, en fait, la guerre venait de commencer. Donc ça a bloqué tout. Alors, alors que, quand je suis venu pour faire... J'étais venu pour finir ma thèse et puis de retourner tout de suite... j'avais tenu d'abord à finir ma thèse parce que j'aurais pu rester sans problèmes sur le terrain. Pis là je ne sais pas où je serais aujourd'hui. Bon (RIRES). Ensuite, euh, entre 90 et 91, j'ai eu un poste de maître-assistant à l'Université de [REDACTED], et pis, euh, malheureusement, ça a pas duré et pis le poste de maître assistant a été transformé en assistant diplômé et avec moins de taux d'activité. Comment dirais-je, j'ai survécu un tout petit peu avec ça, et puis, après qu'est-ce que (PAUSE). Bon ça a duré jusqu'en 93-94 et pis en 95 je crois que ça a été le chômage. Et pis après j'ai eu un petit bout... de comment dire de... d'assistanat mais pas vraiment ici, heu, et pis c'est après que à partir de 96, de 97, j'ai eu un petit pied ici, euh, comme chargé de cours. Pis, depuis, ça dure (PAUSE). Depuis 96 jusqu'à aujourd'hui où ça dure, ça fait 15 ans, 16 ans maintenant que ça dure. Et puis, par la suite aussi, pour pouvoir continuer à vivre, j'ai dû euh (PAUSE) comment dirais-je, j'ai dû prendre de l'enseignement au collège donc je fais, en fait maintenant, je fais les deux, dans une proportion beaucoup plus large au collège qu'ici pour avoir un poste complet. Cinq ans, cinq six ans maintenant. Pis bon évidemment entre temps la recherche ça ça ça compaitit, ça pâtit, ça pâtit un tout petit peu, ça pâtit beaucoup. Quand vous avez heu 19 heures de cours de... collège, vous n'avez même plus le temps pour quoi que soit d'autre, plus l'enseignement ici donc euh... 01:06:07-0

A: Donc ici ça vous fait combien ? 01:06:08-9

B: C'est un quart de temps, un quart de poste, donc... Voilà, c'est un peu ça le parcours euh... 01:06:19-9

A: Et ici vous donnez quoi comme cours ? 01:06:19-9

B: Géographie 01:06:22-5

A: Géographie...? 01:06:22-5

B: Géographie politique, plus précisément. Et plus spécifiquement orientée vers des aspects de... de quelque chose que je trouve bien, c'est l'approche du pouvoir, par le pouvoir disons, vous pouvez vous imaginer (RIRES), ouais. En reprenant là, le point de vue de l'un des maîtres de la géographie en Suisse, et même en Europe qui est le professeur [REDACTED] (?). Je reprends un peu, je traduis un tout petit peu à ma manière, si vous voulez, sa vision de la géographie politique, j'essaie justement de, de prolonger, parce que je la trouve euh... pertinente, et fructueuse. Voilà. 01:07:19-3

A: J'ai encore une toute petite précision à vous demander, vous avez dit que vous êtes issu de 68 mais ça veut dire que 68 a eu des résonances dans votre pays ? 01:07:29-2

B: Oh, je pense que ça a eu des résonances dans le monde entier, euh... 01:07:32-7

A: Mais mais... 01:07:33-2

B: Je pense qu'on en a été marqué consciemment et inconsciemment. C'est en analysant en observant un certain nombre de faits, non pas de ma vie mais des lieux, des milieux que j'ai traversés, depuis je dirais 69, que je me suis rendu compte que probablement, y a eu beaucoup de... et à travers même les... les enseignements que j'ai eus, que ce soit au Burundi, que ce soit ici que ce soit... et je crois qu'il y a eu ça. On le sent et on le sentait, on le sent. Ce n'est qu'évidemment quand on commence à avoir fait l'histoire, pour avoir créé la chose, et ça fait que je ne peux pas être insensible cette dynamique. C'est-à-dire à la fois à cette... comment est-ce que je vais dire, à cette approche et, et, et cette époque. Je crois que... et pis vous savez, depuis que je suis là, depuis 74 et pis bon à travers des études comme celles de la pédagogie génér... de la pédagogie tout court, sciences de l'éducation, là on sent le poids si vous voulez tout de suite euh... que ce soit dans les méthodes, dans les... dans les orientations, euh, idem pour les enseignants. Tout ce qu'on peut avoir à travers la formation personnelle, à travers les conférences, à travers les débats à la télévision, à la radio, surtout la télé, y a tellement, c'est c'est... Moi je dis toujours que les médias, si on a le temps de les écouter avec un tout petit peu de sens critique, c'est des véritables universités. J'entends, tout ce qui se passe à longueur de journaux, tout ce qui peut... c'est fantastique. Sinon je crois que le public, une partie du public n'est pas toujours f... outillée ou formée pour pouvoir justement, en tirer la substance. Mais ça c'est... Alors, dans l'histoire de 68, on est pas des soixante-huitards, je n'ai pas été les b... pavés machin, mais je pense que y a tout ça qui a marqué... 01:09:50-4

A: Qui a marqué... 01:09:50-4

B: D'où alors toutes ces préoccupations aussi, euh... disons qui ont, euh, justement amené à ce que je vous dis là. Mais bon, voilà. 01:10:05-7

A: C'est joli cette expression « à longueur de journaux » 01:10:06-5

B: Ah, je sais pas, je sais pas je l'ai dit comme ça... Quand je prends la radio, la télé, les journaux écrits, euh... la presse écrite et tout ça, y en a tellement et au lieu de... dans une journée vous avez des quantités de journaux, d'analyses, de de de magazines c'est fou, c'est fou ce qu'il y a. Alors je vous dirais, je me trouve toujours dans des situations que je disais à un de mes amis, collègues et amis de l'époque des 70, je lui disais c'était ma... vous voyez, je suis plus un... mon bureau plein de bouquins, je sais plus où les mettre, parfois. J'en ai chez moi la cave est pleine de de bouquins, je sais pas où... partout où je m'assois j'ai dit, juste pour en revenir à cette image de longueur, c'est un peu, je disais à mes amis, ou à un de mes amis que on est dans la situation de, d'un côté où on a l'abondance les gens meurent disons, je dirais, de de surabondance, de bouffe et d'un autre côté, on est dans la pénurie on est dans la, la... comment on appelle ça... 01:11:29-7

A: Oui la pénurie la... 01:11:29-7

B: Le manque absolu, la famine la... C'est ça alors mais ça, c'est pas seulement sur le plan matériel, c'est aussi sur le plan intellectuel et scientifique. Ici je me trouve dans un milieu où la... la surabondance à tout bout de champ ptchhh... et puis quand je me mets dans la position d'autres régions, d'autres... je me dis tiens y a la pauv... y a la pénurie, la misère. Alors, y en a qui meurent de faim et pis y en a qui meurent de surabondance (TAPE SUR LA TABLE). Alors moi j'essaie de survivre, disons, dans les deux, disons dans les deux (RIRES). C'est pour ça que les journaux, les enchaînement, les magazines m'intéressent, me plaisent, c'est comme je vous disais que j'aurais aimé faire du journalisme, bon c'est peut-être ça aussi, faire de la communication. Voilà! Ça a pas été, mais bon (IL TAPE DES MAINS). Voilà. 01:12:34-8

A: Est-ce que ça vous... Est-ce que vous pourriez me parler de votre environnement familial ? 01:12:46-2

B: euh.... 01:12:49-6

A: De votre enfance en fait. 01:12:49-8

B: Ici ou ailleurs ? Enfin enfance, oui, bon. 01:12:54-8

A: Juste pour avoir un peu une ligne, voyez, parce qu'on est partis de... On a beaucoup parlé de la scolarité, et je... je sais pas si vous avez des frères et soeurs euh... Si vous avez encore des contacts avec votre famille... Voyez, mais je ne voudrais pas être indélicate. 01:13:15-3

B: Ben je... Oui, mais non mais... 01:13:17-4

A: Je vous laisse gérer ce que vous avez envie de dévoiler. 01:13:17-4

B: C'est... je sais pas ce que euh... Bon, tout dépend de ce qu'on veut en faire ou en dire aussi, hein (PAUSE). Je pense qu'on est aussi quelque part le résultat de... de tout son parcours, de toute son histoire (INSPIRE). Et, de ce côté là, évidemment, y aurait encore, c'est tout... tout un livre et là je ne veux pas vous y amener (RIRES). 01:13:46-3

A: Non mais en même temps, c'est sûr que les parents, l'éducation, sont des clés importantes pour comprendre les envies, pour comprendre les envies d'études et le rapport de la famille au monde aussi est d'une certaine manière importante, pour comprendre le parcours de quelqu'un. 01:14:03-8

B: Là il faut que vous fassiez alors une autre thèse, hein... Non, mais je vous dis ça non pas en m'amusant mais y a quelque chose, on a discuté. Une amie qui est en train de faire un certificat, et pis euh... c'est quelqu'un de ma famille plutôt, c'est plus qu'une amie, non c'est pas une amie. C'est une amie dans le bon sens, dans ce que [REDACTED] une formule que j'aime beaucoup il dit: « Mon amie est ma soeur ». Donc voilà. Dans ce sens là. Mais euh... ce que je veux dire euh. On parle de culture là, ça veut dire, il faudrait rentrer dans la culture du Burundi. Ce que je vous raconte là, je vous dis, je ne serais pas ce que je suis si il n'y avait pas eu cette culture de base, si il n'y avait pas eu euh... ma famille euh... Si... Bon, tout ce que je vous dis en termes des relations, de la relation, ne se serait pas (IL TAPE SUR LA TABLE) si je n'avais pas mon ancrage familial et ma culture aussi, je suis le résultat de ça aussi (IL ASPIRE). C'est aussi ce que j'essaie de temps en temps de le traduire à travers mes petites cogitations avec mes étudiants, mes élèves. Voilà, c'est un peu ça. C'est pas tant la matière grise, y en a pas... peut être y en a moins que d'autres, euh... Mais par contre, l'environnement culturel, l'environnement socio euh humain est fondamental. Alors, en deux mots, deux m... euh.... Je suis, disons, d'une famille réduite sur le plan euh, nucléaire. Heu, par rapport à ce qu'on sait de l'Afrique et des Africains. Mais en même temps, je suis d'une grande famille (RIRES) puisque je, je suis dans un, un contexte de famille élargie donc euh... Ou peut-être aussi, euh..., des choses ne se passent pas, forcément, comme ça aurait été prédit. Alors, ehm, là évidemment, je suis un petit peu embêté parce que pour être honnête, il faudrait que je vous parle vraiment de ma famille, je ne suis pas t... bon ça dépend encore une fois là là... de ce que vous voulez euh... C'est pas forcément à écrire comme ça (INSPIRE). Quand je dis que je suis d'une famille réduite, c'est parce que y a une réalité de... de ma famille, là, je suis en train de faire un petit... comme disent les Africains... je dis pas, je vous dirais, mais en même temps... je vous le dis, mais bon (RIRES). 01:17:07-3

A: Je veux surtout pas vous mettre mal à l'aise... 01:17:10-3

B: Non non, c'est pas pour me mettre mal à l'aise, mais c'est pour dire que... y a beaucoup de... de choses... qui peuvent passer pour des, des, des non dits, des s..., je n'aimerais pas non plus paraître comme ça. Y a des choses que je n'aimerais pas que ça apparaisse comme ça dans... C'est pour ça que j'essaie un tout petit peu... Si vous

m'aviez... Si j'avais su quelles sont les questions que vous me poseriez, que j'avais réfléchi, je vous aurais dit ça... ça je ne veux pas... Mais bon. Mais pour vous, ça vous l'aurez... on va faire du off... 01:17:46-0

A: Ah d'accord. 01:17:46-6

B: Comme disent les... Il faudra vous rappeler pour ré-allumer votre heu... 01:17:53-7

A: Alors attendez, juste que je sache... ET J'ETEINDS MON ENREGISTREUR.

DEUXIEME PARTIE DE L'ENTRETIEN D'ANGELO

B: Oui donc c'est ce que j'appelais la grande famille, si vous voulez, humaine, quand je parle de chaîne humaine ou de chaîne euh... de relations, la grande fraternité c'est, ça pour moi. C'est... et ça ça... Alors je vous disais que pour ça il faudrait refaire tout un monde et tout un... Parce que là, pour moi, je me situe dans la vision culturelle comme on dit, avec tout ce que cela implique, tout ce que cela véhicule sur les valeurs fondamentales de l'être humain, sur euh... des notions capitales de l'humain, celles d'être un être humain ou tout... notre culture qui est fondamentale. Y a tout ça que je retrouve à travers toutes les connections multiples de l'histoire ou des histoires que j'ai vécues et qui ma foi, qui continuent! Et que j'essaie alors de, bon, de perpétuer à ma manière, à mon petit, comment dirais-je, ouais. A ma petite échelle, voilà. A travers ce que je, ce que je vis, ce que je rencontre, ceux que je croise, et c'est pas toujours facile, tout simplement. 00:01:20-7

A: Mais votre grand-mère, c'est votre grand-mère qui vous a aidé pour l'école ou comme ça ? 00:01:27-6

B: Non, non. 00:01:27-7

A: Non ? Vous étiez toujours euh... 00:01:30-5

B: Non, elle euh m'a donné l'amour voilà (RIRES). Elle pouvait pas m'aider pour l'école parce qu'elle était pas instruite, non non. L'école, ça a été, y a... y a beaucoup de choses, y a eu d'abord, y a eu toujours une volonté... familiale mais surtout une volonté de mon père... de mon... (IL LAISSE TOMBER LE STYLO) de mon oncle, devenu mon père parce que c'est celui-là mon père en fait, c'est celui-là (IL ME MONTRE UNE PHOTO ENCADREE SUR SON BUREAU). 00:02:02-8

A: Donc il est encore vivant. 00:02:05-0

B: Non, il est décédé il y a, il y a quoi maintenant, on est en 2011, y a 4 ans, il est décédé en 2007. 00:02:11-2

A: Ah... Et il avait des enfants, lui ? 00:02:14-1

B: Non. C'est encore, encore une histoire, des humains et de... Vous voyez ? Bon ça a été aussi à la fois (IL LANCE SON STYLO SUR LA TABLE), y a le coup du hasard et... peut-être je sais pas une chance ? Un hasard comme ça, qui fait que, comme le seul enfant de la famille aussi j'avais, j'ai eu la chance d'être euh... Comment dirais-je euh... euh... 00:02:41-4

A: Pris en charge ? 00:02:41-4

B: Pris en charge sans... Mais je crois qu'il y aurait eu, il en aurait eu 10, il s'en serait occupé, il aurait fait aussi le nécessaire, ouais. C'est un homme fantas..., c'était un homme fantastique. Et... comment est-ce que je dirais, d'une, d'une profondeur, d'une humanité et puis d'une générosité, d'une capacité aussi de travail extraordinaire. Mais de ce côté là, je... j'ai gardé un petit... un petit quelque chose de lui, c'est pour cela que je lui ai dédié, justement, ma thèse et mon livre, ici (IL FEUILLETTE). C'est, c'est ça. C'est ça que vous avez ici (IL ME LE MONTRE). Donc euh... LONGUE PAUSE, IL ME LAISSE REGARDER. 00:03:28-0

A: Oh... 00:03:28-0

B: Donc, il en aurait eu 10 ou 20, je crois qu'il s'en serait occupé autant, il aurait donné la chance bon. Mais moi j'étais le seul, donc c'est lui vraiment qui... qui a fait ça et puis, vous savez dans... y a dans la providence, ce que certains appellent le destin, y a destin et destin, peut-être que j'aurais jamais fait des études euh... y a eu un coup de... de bol, de hasard, y a... J'étais chez, là où je vivais donc euh (IL JETTE SON STYLO SUR LA TABLE) chez mes... ma grand-mère et mes oncles maternels, et pis, euh... et pis y a eu (IL TAPE SUR LA TABLE) j'avais mes

cousins, bon, ça je peux vous raconter, ça c'est un petit détail mais qui est piquant, qui est très intéressant (RIRES). Mes cousins qui, y en avait un qui avait fait, qui avait commencé l'école, qui est allé en quatrième puis qui avait arrêté. Et pis, un beau jour, y a eu un des moniteurs, un des enseignants qui s'est dit mais j'ai un de mes élèves là, à tel endroit, il a essayé de le réveiller quoi. Et pis un beau jour euh... il vient et pis il dit toi, tu dois aller à l'école, toi tu dois il faut recommencer et toi aussi et toi aussi et toi aussi... (IL TAPE DES MAINS). Et pis euh, moi timidement, je ne sais pas parce que j'ai dit: « Tiens, y a mon cousin », euh, y avait un de mes cousins que je... j'aimais beaucoup, avec qui j'étais en phase, voyez, c'était vraiment là... et pis on faisait beaucoup de trucs, beaucoup de choses ensemble, et pis euh... lui, il était parmi ceux là. Et pis le maître il lui dit: « Au mois de septembre, tu dois recommencer (IL TAPE SUR LA TABLE) l'école ». Et il dit : « Ok ». Et pis timidement je dis : « Est-ce que moi aussi je peux venir ? » Et pis, le maître il dit: « Mais oui, bien sûr! » Et alors... 00:05:30-7

A: Vous aviez quel âge ? 00:05:30-7

B: Offff... je devais avoir 7 ans je pense, 7 ans et demi, je pense. Parce que je crois que j'ai commencé, je pense que j'ai commencé à 8 ans l'école, je pense oui. Et pis (RIRES) et puis je lui dit, et pis il me dit « oui » et pis je savais pas du tout. J'avais commencé en fait, un enseignement qu'on donnait à l'époque, c'est-à-dire de formation religieuse catéchumène, on apprenait aux gens à lire, juste savoir lire, fallait pouvoir lire là, les livres la Bible, entre autre et pis bon c'est tout, c'est tout ce qu'on apprend. C'est tout ce qu'on avait, c'est du par coeur! Et et... alors bon ben entre-temps, il était venu me chercher déjà, à ces cours de catéchumène pour pouvoir aller à l'école et pis j'avais refusé... je sais pas, je dis pas refusé parce que je pouvais pas aller à l'école tout seul alors que mes cousins ne le faisaient pas, pis j'avais dit ouais, non bon. Pis finalement j'avais pas été. Mais moins d'une année après y a ce maître qui passe et pis qui me dit : « Est-ce que tu... » et pis je dis : « Est-ce que je peux venir » il me dit : « Oui ». Et pis je dis bon, avec mes CLAPPE DES MAINS cousins, on est partis, c'est comme ça que j'ai commencé l'école. J'étais à un moment, je sais pas encore, fantast... je vois encore l'image. J'arrive à l'école, je voyais les gamins y avait, qui avaient déjà commencé l'école et pis qui écrivaient (IL BOUSCULE SON STYLO SUR LA TABLE) des tas des tas de trucs par terre, dans la poussière, c'est fou c'est un peu comme les arabesques, des tas de trucs, c'est l'image que je garde, disons de ma première journée à l'école. Tous les gamins en train d'écrire partout par terre, dans la poussière, pis moi je me disais, c'est quoi ce truc euh... Et pis évidemment, les conditions de travail aussi bon c'était pas l'école comme vous l'imaginez ici, les conditions vraiment précaires, plus que précaire mais bon, mais on a commencé et puis voilà. Ça a pas empêché que je fasse l'université, que je réussisse mes études malgré tout... ça. 00:07:45-4

A: Mais en fait, votre oncle il était déjà venu vous chercher pour que vous commenciez l'école et pis à ce moment-là vous aviez euh... (J'AVAIS MAL COMPRIS EN FAIT... MAIS IL NE SEMBLE PAS AVOIR REMARQUE. CE N'ETAIT PAS SON ONCLE QUI ETAIT VENU LE CHERCHER...) 00:07:50-4

B: Je sais pas ça ne m'insp... J'ai dit, dans un premier temps, j'ai dit oui, et pis après je me suis dit zut, je vais aller à l'école et pis une fois qu'il était parti, je me suis dit mais zut, je vais aller à l'école tout seul et pis euh... Vous voyez le, le le groupe, la... Comment est-ce qu'on dit ça, oui, la vie de communauté, de gamin quoi. Et pis, mais bon, ça n'a pas empêché que moins d'une année après c'est moi qui aie pris la décision et pis encore une fois parce que mon cousin y allait. Et pis... Bon peut-être même si mon cousin n'y aurait pas été j'aurais été mais là ça a été un concours de circonstances heureux donc euh... Voilà! 00:08:30-2

A: Mais est-ce que vous êtes le seul qui est parti ensuite ? 00:08:29-8

B: Parti de où ? 00:08:33-4

A: Dans votre environnement, qui est parti du pays 00:08:40-0

B: Alors ça dépend, environnement de quel euh... 00:08:41-0

A: Enfin dans les cousins, par exemple... 00:08:42-2

B: Non, je suis le... un des rares, le seul dans la... dans la région qui ait fait des études poussées, c'est-à-dire, de ma génération. Je suis le seul, heu qui a pu, à l'époque, de ceux qui ont mon âge, je suis le seul. Y en a eu quelques-uns, mais dans la région large, mais dans le coin, y en a eu quelques-uns dont d'ailleurs la plupart ont péri dans ces fameuses années 72-73, et ce qui fait que, aujourd'hui je suis un des rares, comme on dit dans le coin, qui ait mon âge et qui ait fait des études, qui ait vu ou vécu un certain nombre de choses. Celui qui n'a pas été tué en 72-73 il l'aurait été entre 93 et suivant, mais bon voilà. Donc euh... Mais dans, dans, pour revenir à votre question, oui, je

suis le seul probablement, dans la famille, mais même dans la région. PAUSE. Malheureusement (RIRES). 00:09:44-7

A: Et est-ce que c'est vraiment tout dû au hasard ? 00:09:50-3

B: Dans quel sens ? 00:09:50-3

A: Dans le sens où vous parlez de la bonne providence etc. mais enfin, vous aviez quand même heu... finalement, votre parcours a pas tant été sinueux que ça, il a quand même été dans une direction relativement heu... cohérente en fait, par rapport à ce que vous... 00:10:11-1

B: Alors, là je ne... je ne peux pas vous répondre comme cela parce que ça voudrait dire euh... Ah. Non je, je, y a une idée qui me vient à l'esprit quand vous me posez cette question mais c'est dans... cela n'est pas retraduit parce que je ne l'ai pas en français mais c'est dans ce que dit [REDACTED] c'est à propos de l'évolution de... de l'univers, de la planète, depuis le big bang et tout ça on voit des successions de, de phénomènes, parfois inexplicables ou inexpliqués et on se dit mais comment se fait-il ? Parfois on a l'impression qu'y a un hasard. Et puis en même temps, mais c'est ce que vous dites, y a une logique. 00:10:53-5

A: Y a quand même une logique, ouais... 00:10:53-5

B: Une sorte de suivi, qu'on ne sait pas expliquer ou expliciter pour... et c'est ça que j'appelle la providence, pour moi. Cette logique là, elle est évidemment à la fois, c'est ce qui, c'est à la fois ce qui fait que on est ce qu'on est et quand on y croit, c'est ce qui fait qu'on avance, et pis, quand on y croit pas, c'est qu'on chute. Alors pour moi, maintenant, je suis, je suis convaincu d'une chose c'est qu'il y a eu, selon toute probabilité, cet enchaînement des faits et de logiques heu, dont je ne suis pas responsable. Je n'ai rien fait, je peux vous dire (RIRES) et en même temps, c'est pas si évident, c'est pas si facile à dire. Et en même temps, quand même, il y a une volonté, y a une part de soi. Je vais vous dire un hasard, par exemple. Je vous ai dit que y a des, j'ai des amis des relations, je vous disais que j'ai un petit bout de mon cœur à Fribourg, j'ai des relations avec des gens que j'ai connus en arrivant en 1974. Y a des gens que je connaissais à Genève, avec qui je suis en contact depuis 1974. Et pis, le hasard a fait que je les ai conn..., rien ne me prédestinait. Une ou deux familles, familles amies avec qui on est liés depuis 74, ça a été un coup de hasard qui a fait que, il a croisé un de mes amis, un de mes compatriotes-collègues et ami, qui était ici aux études en, à ce moment-là, dans un train, en 73 je crois, se sont croisés dans un bus, dans un train, ils ont lié amitié. Et quand moi je suis arrivé ici, je connaissais cet ami, par une chaîne d'autres amis. Et qui a fait qu'on essaye d'autre gens, et pis on est rentrés en commun..., en connexion, et puis aujourd'hui on est toujours, toujours. On a fait des, tellement de choses ensemble, tellement de... Et pis des gens qui nous ont... qui m'ont été par rapport à ma famille d'une très très grande utilité, alors que bon. C'est là que je vous dis, pourquoi ceux-là et pas d'autres ? 00:13:19-9

A: C'est la vie, ouais. 00:13:19-9

B: Si vous lisez le témoignage là, dans le livre, vous verrez quelqu'un comme [REDACTED] qui est le [REDACTED], c'est mon c'est mon pote. C'est c'est... On est bon. Il était [REDACTED] à l'époque si je me trompe de, [REDACTED], qui était notre prof [REDACTED]. Comment se fait-il qu'avec celui-là on ait croché ? Rien ne prédestinait à ce qu'on se connaisse. Les relations entre étudiants et assistants ou profs, c'est des choses qui sont comme ça (IL TAPE SUR LA TABLE). Mais ce que je ne vous ai pas dit, je ne vous ai pas raconté, c'est qu'on a été des amis, des très grands amis, euh à travers d'abord des connaissances purement académiques, parce que, je pense, il a apprécié les choses que j'ai faites quand j'ai commencé, quand j'étais, le sérieux avec lequel je les ai faites. Et pis, après, il y a mes histoires personnelles, dont je vous disais, qui ont fait que je ne fasse pas ma licence tout de suite, y avait des événements, y avait des décès dans ma famille, et là ça a été encore un plus, qui a fait que ce n'était plus que la relation humaine, euh... intellectuelle scientifique mais y avait aussi la relation humaine. La dimension humaine a été beaucoup plus déterminante en fait que... a été aussi déterminante que la scientifique et finalement en la faisant culminer. Et dans ça, ça a fait que, comme je le dis dans le texte, homme sans terre que j'ai été je ne suis plus je n'ai pas été un homme sans repères. J'ai retrouvé des repères dans ces gens que j'ai retrouvés et que... Et ceux-ci, ces repères, évidemment, ils sont à la fois culturels, philosophiques, intellectuels, qui fait tout cet ensemble justement, de ce monde, de cet univers de départ qui me resitue sur les hauts plateaux de l'Afrique de l'Est, et puis qui me resitue en même temps dans les montagnes suisses, ou les plateaux suisses, et puis que je me retrouve chez moi, que je me retrouve dans les Grands Lacs, que je me retrouve ici, je me sens chez moi. Donc euh... Et puis j'avais l'habitude de dire que... aux gens, et en partie aux étudiants, je dis bon. J'étais plongé dans la culture judéo-chrétienne occidentale depuis ma plus... tendre enfance même je dis depuis mes premiers jours puisque j'étais baptisé à, à quelques semaines, à deux semaines de ma naissance. Donc voilà, c'est devenu mon monde, donc voilà.

J'y suis autant et puis je me retrouve bien quand je suis dans la philosophie bantouroudi (?) je me trouve bien et bon, c'est ce qui fait ma force peut-être, et ma chance. Par rapport à d'autres, mais c'est pas toujours facile (RIRES) c'est ce que, on pourrait dire. 00:16:30-8

A: Je pense que c'est un beau mot de la fin... 00:16:30-8

B: Ah je ne sais pas ça c'est vous qui le dites (RIRES) 00:16:35-7

A: Finalement vous savez, le principe aussi du récit de vie c'est de pas trop diriger les gens, si j'ai des questions qui me titillent, je vous écrirai mais je pense que c'est joli de terminer sur cette image des repères, des Grands Lacs et des montagnes suisses. 00:17:03-3

B: Ben oui, mais c'est devenu mes repères aujourd'hui hein. 00:17:07-8

A: Vous avez finalement passé plus de temps en Suisse que dans votre pays... 00:17:09-9

B: Ah oui. Donc ça fait depuis, oui. Donc ça fait depuis... Oui, je vais même pas, y a même pas à compter c'est une évidence, je suis arrivé à 26 ans et j'en ai 63 maintenant, bientôt. 00:17:26-6

A: J'aurais jamais cru. Tout à l'heure j'essayais de calculer parce que j'avais aucune information sur votre âge. Et j'essayais de me dire alors est-ce qu'il était à Fribourg dans les années 80... Enfin je me disais plutôt 80-90, donc ouais. 00:17:44-7

B: Non non, non non non, c'est ça. Je les aurai dans comment (IL COMPTE) au mois d'août. 00:17:57-3

A: Mais maintenant est-ce que vous êtes suisse ? Est-ce que vous avez la nationalité suisse ? 00:18:00-5

B: Oui, depuis depuis... (IL COMPTE). Vous savez, une fois qu'on, qu'on sait, on ne se pose même plus la question. Avant euh, je crois que c'est depuis 2001 ou 2002, je sais plus. 2002 je pense. Mais... Ouais. Non ça aussi ça... c'est assez intéressant. Là, y aurait énormément de choses mais on recommence pas l'entretien, c'est de voir les obstacles franchis, non franchis, justement à cause de ça aussi (IL JETTE SON STYLO). Et puis, en même temps, bon, je pense que c'est là aussi, on se dit, on ne refait pas l'histoire mais il faut l'assumer. Et pis euh, c'est pour ça que je vous disais que derrière tout ça, parce que vous parliez de... de guide, de logiques, de... C'est pour ça que je vous disais aussi que, actuellement, malgré les... les incompréhensions, là par exemple, je garde une foi forte dans ça (IL TAPE SUR SA THESE DE DOCTORAT OUVERTE). Je me dis que tant que je vis, je dois continuer parce que je crois que... y a à apporter. Alors j'étais venu ici pour faire des études, c'est vrai, mais je voulais faire des études où j'apporte quelque chose, sur le plan peut-être de l'écrit et de ceci, ça a été ça (IL TAPE SUR SA THESE DE DOCTORAT), un tout petit peu, ça c'est d'accord. Et pis maintenant je me dis je vis dans l'espoir que ceci puisse se concrétiser, réellement, je caresse ce moment et ne trouvant pas les moyens aujourd'hui, n'ayant pas trouvé les moyens aujourd'hui, j'ai toujours bon espoir que peut-être au moins, je puisse ouvrir les portes, les pistes à d'autres qui continueront demain, pour que ceci devienne une réalité comme une autre. Et là, je vous disais, je vis, je caresse cet espoir parce que je me dis que dans, à travers, puisque vous m'avez amené sur mon parcours, que le fait d'avoir passé toutes ces périodes, tous ces moments de crise et pis de désespérance, pourquoi je suis encore là ? Alors je me dis que si je suis encore là, c'est pour que ceci devienne une réalité (IL TAPE SUR SA THESE DE DOCTORAT). Et j'ai un ami, je vous ai dit, qui est ici maintenant, au Cap (IL VA VERS UNE CARTE AU MUR). Vous imaginez, il est parti de là, heu... il a fait tout ça, tout ça, tout ça et il s'est dit et « je peux pas continuer plus bas » (IL SE RASSOIT). Il est là euh... Si j'avais le temps, je vous montrerais, si on avait le temps, je vous montrerais ce qu'il fait, c'est génial. C'est ça aussi qui me fait espérer, qui me fait durer, tenir dans certains moments, de me dire qu'il y a toute une chaîne. Je vois, là, c'est quelqu'un qui a pas fait beaucoup d'études comme moi, mais qui a du génie (IL CLAPPE DES MAINS) je me dis c'est pas possible! Il m'a fabriqué ça, là, ça c'est pour la petite histoire... (IL SE LEVE ET ME TEND UNE PHOTO) 00:21:14-3

B: oui, oui, mais c'est rigolo... Euh... Il m'avait fabriqué ça parce que j'avais besoin de ça pour faire mon expérience 00:21:22-4

A: (JE LIS) Machine à râper. 00:21:23-6

B: Ouais, c'est un truc comme ça qu'il avait fabriqué, là. Et puis maintenant il est en train de le transformer en une gigantesque machine qui fonctionnera d'une manière... Déjà ça c'était extraordinaire... Un expert du BIT qui est venu, qui c'est de la haute technologie, il a vu ça il a dit : « Mais ça peut faire voler un avion! ». Parce qu'avec la

puissance que ça avait. Pis maintenant, il est entrain de refaire, il a refait tout ça, c'est déjà prêt, la machine est déjà prête, et pis quand je vois ça je me dis : « C'est pas possible! ». Hier je l'ai appelé au téléphone, quand j'ai le temps, je l'appelle pour qu'il sache qu'on maintient la mèche et pis il m'a dit : « Oh, tu sais j'ai avancé je vais... », pis y m'a dit, je m'attendais pas à ça : « Tu me donnes ton email je vais t'envoyer des photos de la machine, la phase qui est déjà finie ». Et pis quand je vois la quantité de trucs, combines, alors qu'il n'a que, à peine 3-4 ans post-primaire, c'est un petit mécanicien, mais qui a du génie dans (IL TAPE SUR LA TABLE). Et là, je me dis, c'est fou, hein. Et c'est ça aussi et... j'essaie de me dire euh... bon, il m'enverra la partie, pas finale, mais l'autre partie samedi, il m'a promis de m'envoyer samedi, et quand je vois ça je me dis non, y a quelque chose et que ceci justement ne me permet pas de baisser les bras quand... Dans les moments de doute, de découragement, ou d'incertitude euh... Et... bon, en espérant que peut-être on ne retombe pas sur des... Comment est-ce qu'on dit ça, des... pas des caïmans mais des... Ouais, qui ne me piquent le truc parce que vous savez, c'est vite fait dans... dans le domaine, j'ai pas trouvé, y a des mots qui me manquent des fois quand je dois les utiliser, donc (RIRES). Heu, bon. Donc, voilà. C'est ça aussi moi, c'est c'est c'est aussi ça c'est c'est cette foi, parfois faible fragile, fébrile mais qui devient tout d'un coup et qui font que... Là, il a fallu beaucoup de foi pour faire ça (IL TAPE SUR LE MEMOIRE). Au début, quand on avait aucun financement et qu'on a dû le faire. Et puis on l'a fait, on a on a eu (IL TAPE SUR LA THESE) ça, et puis après ça (IL FEUILLETTE LE LIVRE) et puis bon, les gens ont mangé, vous savez ils m'ont dit: « Ah, c'est la première fois qu'on fait une thèse et puis on mange », j'ai dit : « Oui, et puis maintenant j'aimerais que les autres puissent manger » (RIRES), voilà. 00:23:55-0

A: En manger, j'ai pas compris ça... 00:23:56-0

B: Les produits que j'avais faits, d'accord. Ouais, et pis j'ai dit : « Il faudra que les autres puissent manger aussi », c'est ça. Voilà. 00:24:10-9

A: Et quand vous dites finalement 00:24:10-9

B: Oui. 00:24:10-9

A: Quand vous dites que vous pourriez ouvrir des pistes à d'autres est-ce que vous pensez que c'est à travers l'enseignement ? 00:24:18-8

B: J'ai pas cette prétention à ce niveau là. Certes, n'importe quel communicateur, l'enseignant c'est toujours son souhait, cet espoir de pouvoir... J'espère qu'il y en a qui profitent des quelques petites choses que je peux dire, mais je n'aurais pas cette prétention à ce niveau-là. Encore que le souhait est là. Mais soyons honnêtes et modestes. Non, je pense à des pistes par rapport à l'exploitation de ce qui gît là dedans (IL TAPE SUR SA THESE). Et dont les gens n'ont aucune, aucune imagination, aucune. Ou que les gens ne veulent pas voir, tout simplement, parce que c'est malhonnête c'est-à-dire quand on dit que, encore une fois, comme je vous disais, quand on vous dit qu'il n'y a pas de moyens, que c'est pas dans nos priorités, et que pendant ce temps vous voyez les écrans de télévision avec des enfants faméliques, quand je suis rentré du terrain (IL TAPE SUR LA TABLE), avant de faire ceci (IL JETTE LE LIVRE SUR LA TABLE). J'avais dit à des gens, des spécialistes du développement que je croisais : « Vous savez je viens de quitter un pays que j'ai vu en situation difficile ». Parce que j'avais fait des enquêtes à travers tout le pays, je l'avais sillonné de A à Z, et pis j'avais dit: « Voilà, j'ai peur que les gens n'ont, dont la situation de disette, de famine est grave », et que ça me ferait mal de voir que, heu moi, je prétend et j'écris en disant: « Voilà des solutions ». Et puis j'ai vu qu'il y avait des solutions qui sont possibles on pourrait moduler le... Je leur dis : « Ça me ferait du mal de voir que les gens meurent de faim pendant que moi je dis qu'il y a des solutions ». Et pis, y en a un qui me dit: « Vous voulez réinventer la roue ». J'ai dit : « oui ». Bon. Après j'ai pas réinventé la roue mais (RIRES) et pis au mois de mars je voyais dessus les écrans de télévision des gens qui manquaient de faim au Rwanda en été 90, en 90. J'avais quitté le pays en 89. Et pis j'avais dit aux gens... et aussi je pense qu'il y a des situations qui peuvent porter au désespoir. Ça je le savais parce que j'avais travaillé dans le milieu des artisans dans lequel, justement, c'est là où j'ai pu dénicher ce bonhomme qui m'a fait ces machines dont je vous parle (INSPIRE). Et pis j'avais dit bon, la situation est inquiétante, y a pas de moyens, bon. Pis on a vu ce qui s'est passé dans le désespoir les gens sont prêts à tout. Ça a été le génocide au Rwanda. Bon, mais quand je parle d'ouvrir des pistes c'est de dire que peut-être euh, j'espère encore avoir encore un tout petit peu d'énergie pour que, d'ici trois quatre ans maximum, quand j'aurai fini, quand j'aurais plus de lien avec l'enseignement que je puisse me mettre à ça. Mais j'aurais souhaité qu'il ne faille pas attendre ça, parce que quand vous parlez de recherches vous voyez de la recherche là qui gicle qui pourrait être (PAUSE) utile, efficace au monde, on vous dit que non c'est trop compliqué, c'est trop pointu ou c'est trop général, vous savez, ptttt. Vous dites ouais (IL TAPE SUR LA TABLE). Mais ça vous le savez peut-être aussi mieux que moi (RIRES), vous vous pouvez vous taper tout ce que vous voulez mais c'est pas forcément ça qui va faire que vous deveniez la référence ou derrière laquelle euh on ne court pas, mais au moins. 00:27:56-1

A: *Y a trop d'enjeux qui sont... 00:27:56-1*

B: *Voilà! Donc quand je dis ouvrir des pistes c'est un peu ça (IL SE LEVE). Pour faire ça, j'ai dû me trouver ici, là (IL MONTRE SUR UNE CARTE). J'ai dû aller au Togo pour voir en fait comment les gens faisaient ça. Et pis euh... Au début, j'avais... Ouais, pour revenir à Fribourg, parce que j'avais croisé un copain togolais qui était aux études avec moi à Fribourg, c'est comme ça que j'ai découvert les formes de transformations. Et pis que ça m'a fait tilt quelques 10 ans après. Là, on était dans les années 76-77, un peu près. 87-88, je suis retourné au Togo pour voir un peu comment effectivement les gens faisaient ça. Et pis en 88 j'ai dit : « Si j'ai un apport que je dois faire, je dois le faire dans la région des Grands Lacs », sans avoir aucun espoir que ça marcherait! Et puis voilà donc c'est l'aventure là... Technologiquement parlant, et puis voyez ce que je vous dit maintenant, ce que je vous ai pas dit c'est que ce qu'est en train de faire mon collègue au Cap, on a commencé ici tout ce que je vous ai montré là, ce que je vous ai montré là, demande aucune goutte de... mazout, ou d'essence ou grain d'énergie électr... électrique, elle se prépare avec force musculaire, c'est-à-dire les pédales, c'est tout! Et pis ça marche à merveille, et pis ça on vous dit que c'est pas du pttt vous dites « Ah bon...? ». Pendant ce temps... voilà ! (RIRES). Donc c'est pour ça que je vous parle des pistes que j'espère. Comme celui que m'a ouvert le gars, le copain qui m'a invité à manger des semoules à l'époque dans sa petite chambre d'étudiants à Fribourg, voilà, c'est ça la porte. Ça remonte à 1976-77, et ça continue, donc euh... 00:29:50-2*

A: *Qui est-ce qui vous a invité (J'AVAIS MAL COMPRIS) ? 00:29:50-7*

B: *Un condisciple. Un étudiant africain qui était à... Qui était au foyer [REDACTED] comme moi. Et à l'époque on enfrenait même le règlement parce qu'on ne pouvait pas vraiment cuisiner dans les chambres. Et voilà, donc de... 00:30:05-8*

A: *Et puis ça, ça a fait, ça a créé une amitié ? 00:30:07-9*

B: *Ap... ça de toutes les façons, on l'était, on l'était déjà. Sinon il pouvait pas m'inviter à manger si on était pas amis. On était déjà amis, on partageait plein de choses, et puis... et puis nous restons bon, ça c'est autre chose, bon voilà. 00:30:26-5*

A: *Et puis peut-être encore une dernière chose parce que du coup vous me dites des choses qui à chaque fois me paraissent... Est-ce qu'il y a comme vous d'autres personnes qui sont restées parce que moi j'ai interviewé le directeur de [REDACTED], qui me disait que leur but était quand même que les gens rentrent dans leur pays. Les personnes qui ont été à [REDACTED] avec vous est-ce qu'y en a d'autres qui sont restées ou la majorité est rentrée ? 00:31:18-1*

B: *Ecoutez, je n'ai pas fait le recensement. Donc euh... 00:31:27-5*

A: *Mais vous avez des contacts avec des personnes... 00:31:27-5*

B: *J'en croise certains quelques-uns. Mais d'abord, le principe du retour moi j'étais favorable. Je le suis toujours favorable, je suis pour et c'est pour ça que je vous le dit aussi, je... j'ai fait une thèse... dans cette optique là, parce que j'étais venu non pas pour m'installer mais pour acquérir des connaissances, comme on dit dans ma langue d'origine, c'est-à-dire faire un peu comme l'oiseau qui vole qui va voir où le grain est mûr et puis qui prend ce qu'il veut et puis qui revient. Et ceci, c'était mon engagement. J'avais signé aussi, d'ailleurs, un papier, pourquoi je devais retourner. Et je crois que... Et c'est ça qui m'a habité et qui a fait que pendant longtemps... quand vous demandiez si j'étais suisse. Pendant longtemps j'avais écarté... 00:32:19-9*

A: *Vous n'avez p... 00:32:19-9*

B: *Non, j'avais écarté cette idée. Parce que ce n'était pas dans... mes objectifs de départ. Et que pour être honnête avec moi-même je devais rentrer. Et comme je vous dis 1978-9, 1979, 1980, 1993 tiens je suis rentré, en 90, ça c'est la petite histoire puisque vous me posez la question, j'aurais encore des parcours, hein, vous risquez d'en avoir encore... 00:32:49-7*

A: *Donc vous êtes rentré ? 00:32:50-1*

B: *Donc après, je vous ai dit, 72-73 je suis... en 93 je suis donc ça fait 20 ans, non 92, 92. Non, j'ai vu que avec la guerre je ne pouvait pas faire ce que j'avais envie de faire, pis j'étais convaincu, j'avais vraiment apporté (?). C'est*

vrai ça, le reste encore. J'ai dit ce que je ne peut pas faire dans un pays je vais le faire dans l'autre. Je suis rentré chez moi. Y avait un début d'ouverture politique qui semblait... Pis, j'ai décidé... Je m'étais dit maintenant de toutes les façons maintenant je fais ma thèse! J'ai mon expérience, j'ai de quoi faire euh... Je pense que je peux me défendre. En décembre 92, j'ai décidé de partir pour voir ce que je pouvais faire avec ça. Le livre venait de sortir, juste les premiers exemplaires juste au moment où je, je devais repartir. Je suis parti, ça fait 19 ans et quelques... presque 20 ans après. Bon, c'était une redécouverte du pays, oh là y aurait de quoi raconter aussi, mais on va pas (CLAPPE DES MAINS) faut pas vous noyer non plus... Et puis, j'ai pris des contacts, parce que j'étais dans cet esprit que, je me suis engagé, à faire des études et pis (IL TAPE SUR LA TABLE) à en faire profiter mes études mes connaissances aux autres. Et je suis parti avec plein d'idées, de projets et tout ça. J'ai pris des contacts des engagements euh... Et pis entre temps, y a eu des changements de régime donc politique mais dans le sens parce qu'il y avait une ouverture démocratique. Et avec des élections tout ça et y avait un nouveau pouvoir, et je suis reparti, euh, en Août, non en Juillet 1993 pour en faire, en fait, ce que je n'avais pas pu faire quelque mois avant parce que de toute façon j'aurais dû attendre, même si ça avait marché, pis alors comme y avait un nouveau pouvoir je me suis dit je vais recommencer. Alors on prend des contacts et pis là tout le monde, et pis en plus c'était favorable en fait, politiquement parlant. Alors j'ai pris des engagements que j'allais me préparer, que à la fin de trois mois, deux trois mois, j'allais revenir. Je rentre au mois d'août et au mois d'octobre, septembre, je suis rentré dans mon... je venais, je venais de quitter, de dire, j'avais plus de service à l'Université à [REDACTED], que je partais et puis... vraiment c'était pour faire les prises, pour faire ceci (IL MONTRE LE LIVRE), et puis le 20 octobre, dans la nuit du 20 au 21, on m'apprend que les choses vont mal qu'il y a eu les rébellions, que le chef d'état, probablement, risque d'être tué, si il n'a pas été tué. Le lendemain (IL TAPE SUR LA TABLE) on nous a confirmé que le chef d'état, le président a été tué. Evidemment, après ça a fait tout ce qui s'en est suivi, c'est ce que je vous disais, y a fallu 10 ans, 12 ans de guerre et de massacres de tueries perpétuelles pour que enfin on arrive à se dire, y a des problèmes il faut en parler on peut en parler. Après, je ne suis plus parti (IL TAPPE SUR LA TABLE). Voyez, alors... 00:36:12-6

A: Donc après en fait vous êtes revenu en Suisse ? 00:36:12-6

B: Ça c'est, oui de toute façon, en août 93 je suis revenu parce que là j'étais parti pour les vacances. Je n'avais pas encore fait mes valises. Non, je n'étais pas encore parti, mais j'allais préparer mes valises pour partir. Lorsqu'il y a eu le coup d'état le 21 octobre. 00:36:28-0

A: Attendez, j'ai juste... Dans ma tête... Donc en fait, vous êtes pas vraiment revenu ? 00:36:37-2

B: Non. Je suis parti, fin 92, début 93, un mois de séjour, et puis c'est bon et puis je reviens en Suisse. 00:36:46-4

A: D'accord, donc là c'était vacances. 00:36:46-4

B: De nouveau, été 93, je repars pour les vacances, afin de pouvoir mettre en place le processus de lancement du projet (IL TAPOTTE SUR LE LIVRE). Et pis je reviens de nouveau, ça c'est normal, c'était aller prendre les contacts, voir ma famille, et pis voir où pas poser les pieds et tout ça. Et puis, au moment où j'aurais dû partir normalement, cette fois-ci (IL TAPE SUR LA TABLE) voyez. 00:37:13-3

A: Définitivement 00:37:11-9

B: Définitivement, pour euh.... ceci (IL TAPE SUR SA THESE) c'est à ce moment-là qu'il y a eu le coup d'état. 00:37:20-5

A: Donc vous étiez en Suisse quand vous avez appris... 00:37:18-9

B: Oui oui, j'étais ici. Et puis après bon, je ne suis pas reparti il a fallu attendre 2004. Et puis en 2004, j'ai fait une aventure aussi qui est... que j'aime bien. Parce que j'ai pu organiser, avec mes collègues ici du département, en fait plutôt, j'ai organisé, j'ai organisé un voyage d'études avec les étudiants de l'Université de notre département et des autres qui pouvaient s'y ajouter. On est partis on était une quinz... y avait une quinzaine d'étudiants et (PAUSE) deux de mes collègues un d'ici, un de l'extérieur. C'était fantastique. On a vécu ça deux bonnes... quinze jours de ptttt..., de moments intenses extraordinaires, alors où on a pu faire aussi des relations avec des étudiants de là-bas, de l'université sur place. Alors ils étaient une quinzaine, une vingtaine, on avait une trentaine d'étudiants pendant une dizaine de jours, on a sillonné le pays, on a visité un tas de trucs... Non c'était extra. Quand je me rappelle je me dis c'était génial! 00:38:33-6

A: Mais juste un petit détail, juste pour comprendre. Donc vous pendant toutes ces années ici en Suisse vous aviez un statut d'étudiant avant d'obtenir la nationalité ? 00:38:46-1 00:38:52-6

A: Bon c'est encore une question trop longue, bon tant pis...

B: C'est une question trop longue et, pas complexe mais il y a des buts, voyez ? Il faudrait voir à quel moment et comment, tatata bon. Non, d'abord pendant longtemps, un statut d'étudiant jusque... jusqu'à pratiquement jusqu'à ma thèse. 00:39:09-1

A: Mais la thèse comprise ? 00:39:09-1

B: La thèse comprise oui, jusqu'en 90-91 j'avais un statut d'étudiant. Ensuite... Après à p... 00:39:20-7

A: Engagé par l'Uni en fait... 00:39:21-0

B: Engagé, c'est trop dire. Oui. Pour les p'tits boulots, oui. Disons que j'avais un... Parce qu'à l'époque, j'avais pas d'engagement, jusqu'en 91, jusqu'au moment où j'ai eu le poste, j'ai été engagé comme euh... maître assistant. Là, jusque là c'était un statut d'étudiant même quand j'étais engagé pour... J'étais assist... quand j'ai fait du terrain, c'est-à-dire 2000... 1990... 1987-1990 parce que on approche un tout petit peu administrativement mais je n'avais plus de bourse, mais il fallait que je puisse quand même terminer ma thèse, donc là j'étais assistant si vous voulez, et c'était doctorant. C'est toujours, le post- c'est toujours le statut d'étudiant. Jusqu'en 90 peu après puis à partir de 91, à partir du moment où j'ai... 91 je pense. Je sais plus parce que faut que je reprenne. Donc avec le poste de maître assistant là, ça commence à changer. J'étais toujours en permis B et pis entre-temps je crois que... euh... (PAUSE) il s'est passé que je me suis marié, et pis et pis après, étant donné le statut de mon épouse, on a dû changer de statut. C'est-à-dire on a dû adapter mon statut à celui de mon épouse. Normalement c'est l'inverse mais, très souvent, mais là c'était... c'est moi qui bénéficiait de son statut qui était beaucoup plus favorable que le mien. Donc je passais du permis B au permis C. Donc euh... A partir de 1991 je crois... Offf... 91-92, non disons 91, en fait, les choses ont changé. Pis après, jusqu'en 98-99 je crois. Pis après bon quand j'ai vu les événements, comment les choses se passaient, j'ai commencé à mettre un tout petit peu de l'eau dans mon vin du retour, je me suis dit, ça risque de ne jamais arriver et puis autant... vaut mieux être là où on est et puis c'est à ce moment-là qu'on a décidé de demander la nationalité. Je, finalement, je me suis comment dirais-je, enfin libéré en me disant, je peux demander la nationalité. Sans me sentir forcément culpabilisé d'aucune manière, parce que j'ai fait ce que j'avais pu et ce que je pouvais, et pis bon. Ma foi, il fallait à un moment donné être réaliste. 00:41:39-1

A: Non pis bon, ça ouvrirait encore une heure de discussion mais à partir du moment où vous étiez une famille... 00:42:10-9

B: Oui, ça aussi. 00:42:13-0

A: Ça c'est quand même important dans la dans la... 00:42:13-0

B: C'est clair c'est clair on a... Quand on est seul on décide ce qu'on veut. Et quand on est deux, trois ça devient plus compliqué hein. 00:42:23-7

A: Et puis la famille prend une autre euh... 00:42:24-6

B: Non non non, ça c'est un aspect que j'avais pas le... C'est clair que à partir de 1991, je dirais même 1990, les choses ont dû changer parce que il a fallu être... Penser un, mais penser 3-4, penser 4 et puis 5 donc tout était différent. Aussi bien dans les rêves que dans la réalité (IL TAPE SUR LA TABLE). Là vous avez... c'est un élément important effectivement. 00:42:58-0

A: Je pense que c'est un élément important... 00:43:01-8

B: Et qui fait que on a beau être idéaliste, il y a des choses avec lesquelles on ne peut pas transiger. La responsabilité parentale est une chose avec laquelle on ne peut pas transiger. 00:43:18-3

A: Donc vos enfants maintenant ils sont adolescents, ils... 00:43:18-3

B: Ouh la la... ça c'est encore une autre question à laquelle je ne répondrai pas RIRES 00:43:27-1

A: Non, très bien. 00:43:28-2

B: Non je ne... je ne... Oui. 00:43:29-8

A: Ça nous mène... 00:43:32-9

B: Dans un autre, tout autre... ça serait un morceau encore comme ça... 00:43:43-8

A: Bien, écoutez, je vous remercie énormément de m'avoir concédé 2 heures et demi de votre temps. C'était... Je pense que ça vous a aussi, certainement remis dans le bain de choses... 00:43:56-4

B: C'est-à-dire euh, bon (LAISSE TOMBER SON STYLO). Ça m'a remis, oui et non. C'est des choses dont je ne parle pas tous les jours. Ce sont des choses, je n'ai pas encore eu le temps de (PAUSE) valoriser. C'est pas non plus l'envie qui m'en manquait mais y a des moments où soit le temps manque ou alors quand le temps est... c'est peut-être un peu la configuration générale globale qui n'est pas favorable. Alors pour l'instant je ne renonce pas non plus et je pense qu'un jour ça se fera, mais alors j'ai du plaisir à partager. Surtout si vous me dites que c'est pour une recherche.... 00:44:45-5

A: Vous savez tout à l'heure vous parliez de la recherche, y a toujours un mouvement de balancier. Moi je travaille sur des récits de vie, la logique des récits oraux m'intéresse, logiques de la pensée, la manière d'agencer les éléments... 00:45:45-2

B: Dites-moi, euh. Vous avez le temps, on pourrait prolonger, on pourrait manger quelque chose ensemble comme ça ça me permet, parce que je reprends à 1h 1h30 comme ça, ça me permet, on pourrait... Je ne sais pas si la cafétéria est ouverte ? 00:46:09-5

A: On pourrait manger à la cafétéria... 00:00:00-0

B: Comme ça on peut papoter sur d'autres choses qui vous intéressent.

PIOTR

A: Alors Fribourg... 00:00:07-0

P: Tu me poses la question ? 00:00:07-6

A: Comment est-ce que tu es arrivé à Fribourg ? 00:00:11-8

P: Alors, donc euh... déjà dans mon pays, donc euh... La Suisse faisait donc bien entendu, était très connue, comme pays, également tout en particulier les villes comme Zürich, Zurich, Lausanne et Genève, et puis dans ma famille on avait toujours une grande estime pour la Suisse concernant justement ces villes, surtout Lausanne, et puis les environs de Lausanne, puisque il y avait beaucoup de Polonais, bon il faut que je dise quelques voilà, qui venaient, qui venaient justement se soigner ici... 00:00:52-3

A: Se soigner... 00:00:52-3

P: Se soigner donc ils étaient surtout dans, dans, durant le XIXe siècle, et puis au début du XXe siècle, venaient souvent justement au bord du Lac Léman, justement, pour se soigner... Pour les questions de poumons, tout ce qui était... 00:01:11-6

A: La respiration. 00:01:13-0

P: Le système, justement, de la respiration. Donc là, on avait beaucoup d'estime et puis grâce, c'est pas grâce, à cause (RIRES) un peu difficile à dire, il y avait tout un réseau d'intellectuels, qui s'est constitué justement au, au cours du XIXe, début XXe, début du XXe siècle. Donc en vivant un peu dans ce climat de, de cette, de cette vénération, de ces endroits et pis de ces personnages, de ces personnalités, illustres, donc, on véhiculait déjà, dans ma famille, un air justement, de reconnaissance et puis de soif d'apprentissage. Et pis, comme comme, comme la pol... donc notre pays était jadis très lié à la France, surtout, euh... En vivant un peu grâce au duché de Varsovie, créé par Napoléon, et pis les multiples mariages avec, avec les Français (SOUPIR) la langue française était une langue habituelle. Donc c'était la langue de table, on appelait ça (RIRES). 00:02:27-4

A: D'accord, mais dans la famille ? 00:02:29-0

P: Oui dans la famille, mais avant, avant, jadis (TAPE DES MAINS), mais plus, plus tard. Donc, mais, justement, cette, ce mythe, un peu, d'une certaine manière, était véhiculé. Donc voilà. Quand... et puis à un moment donné, quand j'étais, justement, au collège, donc, je m'intéressait énormément donc, aux origines de la famille, aux racines, et à la question linguistique et tout ça, donc j'étais tourné, très tourné, vers la France bien entendu, et pis mon idée était d'aller en France. Tout simplement. Et après avoir terminé mon Baccalauréat, Baccalauréat polonais, j'ai commencé les premières années de théologie et philosophie, donc j'ai entamé mes premiers deux semestres, et ensuite, donc, la direction, le rectorat de l'université m'avait, m'avait dirigé vers la Suisse, voilà; vers la Suisse, en disant que si on veut vraiment bien étudier la théologie et la philosophie, il n'y a pas mieux que l'Université de Fribourg (RIRES). Voilà j'arrive (RIRES)... Donc le choix était simple. Et vu que l'Université de Fribourg est bilingue, donc, la langue française s'imposait puisque moi-même j'étais déjà un peu euh... j'étais, j'avais une chance inouïe d'avoir une personne de... qui venait de Besançon, qui vivait dans, dans ma ville où j'étais aux études, qui me donnait des cours particuliers, me donnait des cours de, de la langue française. 00:03:59-7

A: Donc ça chez toi... 00:03:59-7

P: Chez moi, encore. D'où justement, j'avais cette affinité et, et puis euh... après, après un an justement de, de conversation avec la personne, avec cette française, j'ai reçu une bourse d'études pour la théologie ici, à Fribourg. C'était une bourse octroyée déjà par les instances ecclésiastiques et puis donc la faculté de théologie de Fribourg. Donc voilà... Donc la joie immense, je me suis rendu ici pour, pour entamer mes études un peu pour, pour suivre mais comme, comme j'ai été encore à l'époque qu'on pouvait pas tout reconnaître et puis c'est-à-dire que donc, le Baccalauréat était déjà reconnu, c'était déjà un plus, mais il a fallu passer des examens. Les examens d'entrée, donc je me suis inscrit à l'école de langue ici (montre le CIUS). Exactement. Je me suis inscrit à cette école pour justement me préparer aux examens (TAPE DES MAINS). Et (SOUPIR) voilà la rapidité, justement, de bourse, et pis il s'est avéré justement que j'avais très peu de temps justement pour entrer à l'Université donc ils m'ont donné trois mois, plus de mon apprentissage de la langue, pour entrer ici à la Faculté, à la Faculté de théologie. Bon, donc, je travaillais dans une an... dans le dans le... j'ai été... j'ai été... comment dirais-je, entouré de francopho... parce qu'y, y... Je pouvais choisir bien entendu entre l'allemand et le français. Parce qu'ici on pouvait, donc, mais je

parlais un peu l'allemand, mais je me disais que j'avais plus de connaissances au niveau de l'écriture au niveau, de culture on avait plus la culture française. J'étais plus un peu... fr fr francophone dans ce sens là que germanophone... Ah... Tu me dis si je suis... si ça t'ennuie (RIRES). 00:05:53-8

A: Non, c'est parfait... 00:05:53-4

P: Donc euh, je me souviens, je suis entré un peu au fur et à mesure dans... mes souvenirs... mes souvenirs de ces années. Donc j'ai choisi donc, j'ai choisi donc, finalement la, le cours préparatoire en langue française, avec plusieurs professeurs que j'ai beaucoup appréciés que j'ai aimés, je sais pas si je dois les nommer ou pas mais c'est pas grave, c'est pas nécessaire mais (RIRES)... 00:06:26-1

A: Mais par contre c'est intéressant parce que comme tu sais le CIUS va... Donc ton avis par rapport à ça m'intéresse aussi donc si jamais pour après... 00:06:34-1

P: C'est-à-dire, pour après, bien entendu, on peut faire un peu au fur... maintenant... 00:06:37-7

A: Je veux pas te couper hein... 00:06:37-7

P: On met un peu entre parenthèses, et ensuite donc j'ai passé mes examens, donc j'ai passé les examens d'all... les examens se sont déroulés à la rue [REDACTED], [REDACTED] je crois d... 00:06:53-8

A: [REDACTED] 00:06:53-8

P: Voilà, c'était ça, et puis j'avais justement toute la commission pour l'oral, pour l'écrit, et tout ça finalement, c'est très très bien passé, finalement j'ai été admis ici, heu, j'ai été admis ici mais du coup heu, donc je commençais les études, mais ils m'ont proposé directement de suivre des cours de méthodologie et de langues à [REDACTED]. 00:07:16-1

A: D'accord. 00:07:16-7

P: Directement, pour approfondir bien entendu la culture fran... la culture française. Parce que c'était la civilisation française, tout simplement un peu dans ce sens là, donc j'étais très ouvert, et d'ailleurs c'est dans ce cadre là que j'ai rencontré la directrice, [REDACTED], et puis toute la compagnie qui était avec elle. Et donc j'ai suivi donc, en même temps les cours de, de théologie et de philosophie parce que je faisais les deux en même temps, je faisais ici à l'Université à [REDACTED], et en même temps je suivais au moins tout un parcours, presque une dizaine d'heures, même plus, à justement... 00:07:59-2

A: [REDACTED]. Mais c'était seulement langue ou c'était aussi pour enseigner la langue ? 00:08:02-5

P: Exactement. A un moment donné je me suis, je me suis, je me suis inscrit également à ce, à ce module pour faire un diplôme, un diplôme d'enseignement, euh... 00:08:14-2

A: Je crois que c'est [REDACTED] 00:08:17-0

P: [REDACTED], mais malheureusement je n'ai pas abouti, (RIRES) jusqu'au bout, puisque c'était... On était tellement chargés ici parce que j'avais beaucoup, j'avais presque deux facultés, deux deux, pas deux facultés, mais deux deux... 00:08:32-6

A: Deux matières en fait... 00:08:34-6

P: Deux matières, la philosophie et la théologie, à faire, donc, j'étais très chargé, et en plus... 00:08:40-1

A: Ca ça aurait été une troisième... 00:08:42-8

P: Donc j'ai suivi des cours, mais j'ai pas finalement, je n'ai pas fait le diplôme final parce que donc il a fallu que j'arrête à un moment donné pour pouvoir aboutir à... la première partie de mes études ici donc. Donc finalement, finalement j'ai passé un semestre à l'école [REDACTED], intense, j'ai énormément appris parce que c'était des cours extrêmement interactifs, très très bien préparés, souvent euh... Je crois que je comprenais plus ou moins tout parce qu'il y avait donc tout ce qui était dit donc à l'époque, en famille, donc à l'époque chez nous et c'était plus ou moins un reflet (RIRES) un reflet de toute la francophon... de toute la... un peu la... la francophonie, même si c'était

déroulé à Fribourg en Suisse mais les enseignantes ou les enseignants étaient français (RIRES) pour la plupart, vu que c'était un peu lié à l'Alliance française bien entendu, mais euh... la culture fribourgeoise n'était pas si loin. Elles est justement très très liées et puis d'où justement l'intérêt de, de, un peu de marier ces deux cultures en même temps, euh.... Et donc c'était ça, c'était mes années de théologie. Ensuite après avoir terminé la demi-licence en théologie, je me suis dirigé vers euh... vers euh un master, mais on appelait ça la licence à l'époque, donc, magisterium comme on appelait ça, pour faire en philosophie, en philosophie. Mais d'où la, donc, à un moment donné, j'avais plus de bourse donc ecclésiastique donc j'ai, commencé à chercher du travail. Donc j'avais déjà un petit réseau d'amis, d'amis que j'ai rencontrés durant mes études, donc, surtout dans le corps professoral, corps intermédiaire, assistant tous liés, liés aussi à l'église, puisque la ville de Fribourg est très, très liée justement à, à... et tournée vers l'église catholique, euh... J'ai trouvé un poste de bibliothécaire, assistant, à la bibliothèque euh des professeurs de théologie, qui se trouve à [REDACTED] 00:11:05-5

A: C'est où ça ? 00:11:06-0

P: L [REDACTED] c'est [REDACTED]
[REDACTED] c'est, comme tu vois, c'est, il se trouve dans [REDACTED]
[REDACTED] Et là j'ai obtenu ce poste pour financer justement ma... bien entendu donc pour euh pour euh... 00:11:43-4

A: Les études. 00:11:46-4

P: Les études. Donc c'était le poste d'aide assistant et bibliothécaire, je travaillais sous tutelle d'un professeur renommé (RIRES) que j'ai beaucoup apprécié donc j'ai passé quelques années auprès de lui, en travaillant en tant que bibliothécaire donc le catalogage, donc on a créé des systèmes, on a beaucoup informatisé, également, la bibliothèque et puis donc... Donc ça, c'était des années donc, magnifiques, donc, j'ai pu finalement euh... C'était bien entendu au début, j'étais dans les foyers, durant mes premières années d'études, mais ensuite comme j'ai commencé déjà directement à écrire la licence, j'ai été en collocation, en collocation, parce que dans ce cas là, je pouvais me permettre de payer une petite chambre, et c'était pas très cher, mais c'était une petite chambre en collocation avec les Italiens, les Italiens et puis un Suisse, d'ailleurs, c'était des gens qui faisaient les études en géologie, et pis en sciences médicales. Et donc on habitait, on habitait pendant deux, deux années ensemble, ce qui était très enrichissant parce que entre Polonais, des Italiens et puis un Suisse, en vivant ici on faisait un team, interculturel en même temps, énormément d'échanges, souvent interdiscip... dans l'interdisciplinarité, euh et pis c'est là justement où j'ai, euh, j'ai abouti à terminer mon travail de licence, donc, euh, mon travail de Master en, philosophie. 00:13:16-3

A: Et quand tu dis, euh... On se dit « tu » moi, en écrivant le mail j'ai dit « vous » mais je savais plus... Maintenant on peut se dire « tu » (RIRES) ? Et quand tu dis que tu, que tu étais au foyer, c'est le foyer [REDACTED] au début ? 00:13:28-1

P: Non, non non moi j'étais au [REDACTED] 00:13:33-2

A: Ah... 00:13:33-2

P: Ouais, exactement... 00:13:35-8

A: Avec d'autres étudiants ? 00:13:36-2

P: C'était d'autres étudiants, c'était des étudiants qui étaient destinés à la prêtrise, et des étudiants de théologie laïque, et on avait aussi des étudiants du droit, qui logeaient, et des étudiants de sciences sociales, et économiques. Donc c'était un peu... C'était un peu mixte en même temps. 00:13:53-8

A: Et c'était des étudiants euh... étrangers en général ou... ? 00:13:56-4

P: Alors, sous... c'est-à-dire, il y avait beaucoup de Suisses, donc la majorité était suisse, et pis surtout suisse romande, suisse romande donc de Fribourg, donc Fribourg, du Canton de Fribourg et pis de donc euh... Canton de Vaud et Genève, généralement, et, ensuite, il y avait des étudiants de provenance de, de pays africains, de pays africains, de la Chine aussi, du Vietnam, euh... surtout. On avait aussi des Allemands. On avait aussi des étudiants qui venaient de l'Allemagne, donc généralement oui... donc c'était un foyer international, plus ou moins, donc. Ah,

pis y avait bien entendu, y avait des Français, donc euh, y avait des étudiants qui venaient de la... de la France, euh... donc c'était la licence, après avoir justement terminé, donc, je sais pas si, si je continue ou euh... 00:14:58-8

A: Tu continues, très bien. 00:14:59-1

P: Donc c'était la licence, et donc. Mais une chose qu'il faut dire... que justement, durant ces études, euh, il ne faut pas négliger une chose importante, c'est que, euh... J'ai également créé, j'ai créé un journal pour les étudiants, pour les étudiants polonais, de la diaspora polonaise estudiantine, euh... justement. C'était presque dès le départ de, dès le départ des études, donc j'ai créé deux choses... C'est pas pour me... simplement pour enrichir éventuellement ton... (RIRES). Donc c'était le journal, le journal de la diaspora des étudiants polonais, et également donc ça s'appelait, donc, je sais pas si il faut di... si t'as besoin du nom de la... 00:15:47-5

A: Ben ça peut être intéressant. 00:15:49-6

P: Ça peut être intéressant ou pas mais ça s'appelait... 00:15:49-7

A: Parce que j'imagine qu'on peut le trouver ? 00:15:52-0

P: Oui, je crois qu'il y a quelques exemplaires quelque part, mais je sais plus où... En tous cas moi j'en ai, j'en ai, mais on en a fait au moins une dizaine je crois de numéros, on a édité... Ça s'appelait euh... Ça c'est en Polonais, mais normalement ça c'est la transcription du nom Alma Mater Friburgensis mais en Polonais. Ça s'appelait C. F., donc ça signifie Alma Mater Friburgensis et... Polonia dans ce sens là, donc euh, je pourrais après transcrire, après, en polonais, si tu le laisse entre parenthèses... 00:16:25-9

A: Ouais, je vais laisser là, qu'il manque quelque chose... 00:16:25-9

P: Une place... En Polonais, donc on a édité, donc moi j'étais rédacteur en chef de ce journal, parce qu'on était à plus ou moins plus que 60 personnes qui étaient là, dans le cours, 60 étudiants, et ensuite euh... Ensuite on a, on a donné aussi l'impulsion, heu, à constituer un groupe, une sorte de aumônerie catholique polonaise. Voilà, donc, les étudiants polonais qui étaient euh... qui se réunissaient chaque, chaque... au début c'était chaque jeudi soir, on avait une messe ici à la chapelle, à la chapelle ici à [REDACTED], chaque jeudi soir on avait toute une heu... toute une messe, euh... Donc justement, c'était sous la tutelle euh... C'était sous la coordination de père Dominicain polonais qui était étudiant également, qui était en doctorat en thèse... 00:17:29-8

A: Qui était à ce moment-là en doctorat. 00:17:31-6

P: Qui était à ce moment-là, donc qui était en doctorat donc qui venait justement qui... qui était Dominicain. 00:17:37-6

A: Par rapport à ce journal, quand on dit que c'était pour la diaspora des étudiants polonais, est-ce que c'était seulement pour les étudiants de Fribourg ou est-ce qu'il y avait une diffusion au delà de Fribourg ? 00:17:49-1

P: Alors justement pas, c'était un peu, bien entendu, on avait une ambition énorme, comme quand on commence, mais c'était des choses très pratiques souvent. Des choses pratiques, des informations, par exemple si quelqu'un de nouveau arrive, quelle personne de contact qui où est-ce qu'on peut trouver un logement, quelles sont nos rencontres, quelles sont les problématiques, quels sont nos soucis et nos joies (RIRES). 00:18:16-7

A: D'accord, donc c'était par rapport au contexte fribourgeois. 00:18:16-4

P: C'était au contexte Fribourg et pis ça permettait aussi aux gens, parce que nous on aime beaucoup écrire, souvent, on aime beaucoup partager des idées, et ça, ça a permis également euh... donné l'occasion à ceux qui aiment la plume de, de s'exprimer, surtout dans le contexte international, dans le contexte de l'Ouest. Donc les gens, les gens avaient la possibilité de, de partager ces remarques en langue polonaise on est beaucoup plus à l'aise à écrire en Polonais, qui se remarque, justement euh, ces euh, ces observations, concernant, concernant la vie à l'Ouest (soupir). Ce que je trouve extrêmement intéressant, on avait donc, justement, des Polonais qui, qui étudiaient en allemand et des Polonais qui étudiaient en français. Ce qui était très intéressant d'ailleurs, parce qu'on avait des points de vue souvent différents en fonction des langues... 00:19:06-6

A: Ah, ça c'est intéressant... 00:19:06-6

P: Ça c'est très très intéressant... Ceux qui étudient en allemand, le droit par exemple, ceux qui étudient l'économie en français, c'est compl... deux écoles différentes, et puis exprimé en polonais, ça donnait toujours un canevas pour un débat (RIRES) indéterminé. 00:19:24-6

A: Mais est-ce que ces journaux, par exemple, pouvaient servir à des personnes qui n'étaient pas encore arrivées par exemple ? 00:19:29-9

P: Alors on avait, on avait justement, parce qu'à un moment donné, donc, les échanges Erasmus commençaient. C'était à peine commen... On avait pas, on avait encore une étudiante qui était en échange mais c'était pas Erasmus, et puis l'année suivante ça commençait un tout petit peu à s'ouvrir, donc là, on a donné, déjà, cette possibilité à plusieurs universités en Pologne que nous, que ce journal existe, nous existons également, ça peut donner justement, ça peut être très pratique pour ceux qui s'intéressent à venir à Fribourg, on a même effectué un voyage à l'Université de Varsovie, pour faire de la publicité pour l'Université de Fribourg. 00:20:10-0

A: Ah oui... Et est-ce que c'était, d'une manière ou d'une autre, poussé par les Suisses ou pas ? 00:20:18-0

P: Non, c'était plutôt initiative personnelle. 00:20:18-9

P: Oui, d'un groupe heu... de trois quatre personnes qui sont venues, euh, dans le même bus (RIRES), ici pour entamer un semestre d'études, euh, mais ce type, justement, de rencontres existait déjà, existait déjà... C'est le père [REDACTED] le Dominicain [REDACTED] qui, qui également entouré de Polonais à l'époque donc, c'est pas quelque chose de nouveau qu'on a créé. On a repris justement un tout petit peu, donc, ces initiatives qui ont été déjà... Qui étaient déjà entamées par le par le, le recteur, il était justement recteur à l'époque dans les années 60, recteur [REDACTED] (SOUPIR). 00:21:05-4

A: Excuse-moi de te couper mais c'est parce que je trouve ça très intéressant, mais il est notoire que l'université a accueilli beaucoup d'étudiants polonais, et choyait ces étudiants polonais peut-être même, en particulier... 00:21:25-2

P: Ouais, tout à fait... 00:21:25-2

A: Depuis la fondation... alors qu'est-ce que cette histoire des étudiants polonais à Fribourg, comment est-ce que tu... 00:21:45-8

P: Exactement parce que donc, là, c'était, c'était oui, on était un peu même favorisés d'une certaine manière, en venant directement. On disait: « Ah oui, vous êtes polonais, ah oui tout à fait, donc nous avons connu tel ou tel professeur, ou nous étions à telle ou telle université en Pologne, et vous savez, à Fribourg il y a une grande tradition polonaise ici, des intellectuels polonais » ect. Donc là, à l'époque, toutes les portes étaient déjà ouvertes. Toutes les portes étaient déjà ouvertes, donc ça nous a... on avait... moi, je trouvais que c'est quelque chose de formidable, et pis, et pis, je me disais toujours : « Ça c'est notre devoir aussi, un peu, de continuer ». C'est notre devoir parce qu'on va pas, on va pas s'asseoir sur les lauriers, comme ça et pis en profiter, mais je dirais ce n'est pas un devoir dans le sens pas, euh... pas comme une obligation mais c'est un devoir vraiment euh... un peu moral même, de continuer cette tradition polonaise, parce que c'est, c'était... Cette tradition était toujours en cohabitation, vous voyez, parce que quand on venait chez quelqu'un, donc on apportait quelque chose également et pis on recevait, de l'autre côté, c'était, c'était une euh... Je crois que la terre fribourgeoise était extrêmement, extrêmement bienveillante pour le pour la Pologne, peut-être le catholicisme, les grandes familles, euh y a aussi des mariages qui ont été effectués dans la, dans la guerre, les camps des étudiants polonais ici à l'Université de Fribourg, d'ailleurs si vous êtes att... vous voyez, y a au moins 3, 4 plaques commémoratives concernant les polonais ici. Et puis ensuite le rôle indéniable de, du professeur [REDACTED] à l'essor de cette Université, donc euh... Nous, on savait ça en venant ici, on savait déjà, dès le départ, quelle est notre carte (RIRES) quelle est notre carte de visite. Mais maintenant, il fallait assumer. 00:23:49-9

A: Fallait assumer... 00:23:51-4

P: Honorer de plus en plus, et créer. Donc, ce qui ce qui s'est, ce qu'on parlait justement de cette, de cette diaspora polonaise, cette diaspora polonaise est toujours très ouverte c'est-à-dire on organisait tout le temps des fêtes pour tout le monde (RIRES). On invitait, on faisait des... l'initiative suivante, on a créé une chose qu'on a appelée la « Tertulia Polonaise », Tertulia polonaise, on a pris le mot espagnol, Tertulia polska ça s'appelait, mais c'était une sorte de causerie polonaise, autour d'un thème. D'ailleurs, le premier thème de notre Tertulia Polsky,

Polsky on appelait ça, Tertulia Polsky, en polonais il faudra que je vous, je vous transcrit en Polonais après tous ces noms, euh... C'était autour de la... entre la logique et la foi du Père [REDACTED] (RIRES). 00:24:48-2

A: Ok (EN ECRIVANT) la logique... 00:24:48-2

P: La logique, entre la logique et la foi... du père [REDACTED], c'était notre premier thème de rencontre des Polonais, fin des années 90. Donc là, on a réussi à inviter beaucoup de monde, d'ailleurs, c'était justement l'idée c'était que ce soit trilingue, français, polonais, allemand, d'ailleurs, on a fait toutes nos affiches en trois langues et heu... Donc on a eu un public extraordinaire et puis, on avait pas encore un endroit ici, donc autour de l'université, donc on se rencontrait à [REDACTED], à la mission catholique polonaise. Parce que nous avons notre pied à terre là bas, heu... C'est justement là que nous avons, nous nous sommes rencontrés autour de cette de cette institution si tu veux, de Tertulia Polsky, la causerie polonaise, et cette initiative, donc, il y avait trois initiatives, donc, presque parallèles, donc, la... donc le journal, le journal de la diaspora, euh... donc des étudiants, toujours des étudiants, ensuite euh, la euh, l'aumônerie catholique polonaise, donc, j'avais parlé des doctorants, des Dominicains, et troisième, la causerie, Tertulia Polsky, troisième initiative, et la quatrième initiative qui est née en mille neuf cent nonante-neuf, quatre vingt dix-neuf, c'était les journées mondiales de la jeunesse polonaise en Suisse (RIRES). 00:26:19-2

A: Ah, ah...! 00:26:19-2

P: Les JMJ polonaises... Voilà. Donc là c'était justement une initiative interuniversitaire en Suisse, donc de l'Université de Zurich, Genève, Bâle, Fribourg, Berne et Lausanne. Et là, chaque année, avant les fêtes de Pâques, on faisait, on organisait trois jours de rencontre des étudiants de ces, de ces plusieurs Universités de Suisse. 00:26:47-0

A: Est-ce que l'Université de Fribourg accueillait particulièrement des Polonais ou est-ce qu'il y en avait dans toutes les Universités plus ou moins au même euh... à ce moment-là ? 00:27:03-9

P: Ça dépend parce qu'on avait des scientifiques qui étaient à Zurich aussi, à l'école polytechnique de Zürich. C'est aussi une école qui est très renommée, euh, donc c'est... aussi cette école accueillait énormément de Polonais, euhm... On a une tradition à Genève, on a une tradition polonaise à Genève, qui est, qui est considérable également, et Fribourg... et Fribourg bien entendu, donc euh... Mais je dirais, donc euh, parce que Genève avait tout à fait un autre public, Genève, c'était plus ou moins, euh, plus ou moins la diaspora polonaise un peu... d'avant la guerre et Fribourg, c'était plus ou moins durant et après la guerre, donc euh (RIRES). Mais on se complétait très bien, on se complétait très bien. Il n'y avait pas de faille, y avait toute une grande collaboration et puis, surtout, vers les missions polonaises d'ailleurs, créées par père [REDACTED]. On avait eu une rencontre à Marly, donc euh, tous les polonais venaient plus ou moins de ces endroits. Une question, est-ce que c'était confessionnel ou pas, euh, c'est-à-dire que ben, on est tous, on était tous, euh, on était tous liés bien évidemment à l'église catholique, mais il ne faut pas négliger quelque chose d'extrêmement important, qu'il avait une diaspora juive polonaise à Genève, à Genève et à l'Université de Genève, qui était très très très active, très active aussi au sein de la ville et tout ça, au milieu de la ville de Genève. Donc euh... Mais il y avait toujours une entente et puis y toujours, euh, ouais, cette polonitude était véhiculée (RIRES). 00:28:47-5

A: Mais en fait, excuse-moi de t'interrompre, mais c'est une idée aujourd'hui de tout rapporter à la religion comme une caractéristique identitaire des personnes... 00:29:16-2

P: Oui, tout à fait donc euh... On comprend très très bien la chose et puis euh... Je crois que c'était un, c'est un facteur un peu déclencheur et puis c'était une sorte de facilité aussi, donc, et puis identitaire, qu'on pouvait se rencontrer facilement et puis par exemple aller à la messe tous ensemble et puis ensuite après partager, ou débattre d'un sujet, donc, ça faisait partie, parce que ça se fait chez nous également de la même manière, surtout dans les aumôneries, les aumôneries des étudiants, ah bon dans quasiment chaque université polonaise, donc, il y a ces aumôneries qui sont très très actives, donc, on a donc on a rien inventé, on a juste... 00:30:04-5

A: Transposé 00:30:04-5

P: Transposé, et puis euh, revivifié les idées du père [REDACTED] qui a, des années 60, 70 qui a, voire 80, et la fin des années 90. Donc, il y avait énormément d'activités, ces activités sont toujours, elles sont un tout petit peu, la situation est un petit peu différente. Puisque nous nous étions les étudiants polonais réguliers, c'est-à-dire que nous sommes venus, ici comme, comme moi-même, soit avec une bourse ou un moment donné il a fallu chercher du travail et puis travailler à côté, et puis étudier. Maintenant, maintenant on a des étudiants qui sont, qui sont en

mobilité, des étudiants de... Erasmus qui, qui ont tout à fait un autre statut. Ils viennent juste un semestre, ou deux semestres, rarement quelqu'un qui prolonge et puis, ensuite, ils sont plus là. Donc, on les voit même pas aujourd'hui. On les... moi, j'ai été un moment donné quand j'étais encore, j'étais, quand j'ai commencé ma première année, donc, ça on va voir... j'ai commencé ma première année de thèse, parce qu'ensuite ils m'ont proposé d'écrire une thèse de doctorat ici, en philosophie, donc Erasmus Student Network m'avait demandé si je peux être correspondant pour la Pologne. Donc j'ai travaillé pour une année pour, pour ce service ici des étudiants ici à l'Université. Donc j'étais correspondant... j'étais un répondant justement pour les étudiants... 00:31:37-2

A: Répondant, pas correspondant... 00:31:37-2

P: Non non répondant, voilà justement, j'étais répondant, euh et c'est d'ailleurs dans ce cadre là, je suis, dans les Universités en Pologne pour faire de la publicité pour cette Université. 00:31:46-5

A: Pour les... Par contre seulement pour les Erasmus ? 00:31:49-3

P: Pour les Erasmus, parce que c'était toujours des Erasmus days dans le cadre justement des journées d'Erasmus dans les universités polonaises, pour organiser le stand Université de Fribourg, on a... pour justement faire, pour les pour les conquérir (RIRES). 00:32:05-0

A: D'accord. Mais est-ce que ça se faisait aussi pour les autres nationalités ? Est-ce qu'il y avait des répondants qui allaient faire des stands dans d'autres pays ? 00:32:12-2

P: C'est-à-dire que non, généralement c'est les Suisses qui allaient, c'est souvent les Suisses. Moi j'allais toujours avec les Suisses, bien entendu. J'allais toujours avec le président de ESN n'est-ce pas, j'allais avec les collaborateurs collaboratrices, euh. Et puis vu que je connaissais bien, bien les universités, comme ça, alors c'était juste pour euh... Pour entamer le débat mais en fait c'était très, c'était très Université de Fribourg donc euh... parce que moi j'avais terminé mes études ici, euh, j'étais en première année de thèse, donc euh... Pis avec mes amis de Suisse, on avait justement fait de la publicité pour cette université, c'était notre Alma Mater, c'est là où j'ai compris que c'était LA MIENNE... Alma Mater. Ce qui est très... ce qui était très très important pour moi. En tant que, en tant que Polonais, à un moment donné, je m'identifiais avec cette Université. Parce que j'ai, j'avais, j'ai obtenu ma licence, ma demi-licence, ma licence ici et, et ensuite je me suis dit: « Mais j'ai pas une, une université mère polonaise ». 00:33:17-4

A: Ah ouais... 00:33:17-4

P: Et oui, d'un coup, mon... ma seule référence... unique, dans le domaine universitaire, c'est Fribourg (RIRES UN PEU SARCASTIQUE) donc euh... ça... c'est quelque chose qui commençait un tout petit peu à... oui... donc euh. Donc si j'allais justement en tant que Polonais, j'allais à l'Université de Varsovie, par exemple, je parlais au nom de l'Université de Fribourg. C'était... 00:33:40-3

A: C'est quand même quelque chose... 00:33:40-3

P: Oui, c'était quelque chose de, justement, donc on ne se rendait même pas compte, mais c'était ça, donc, moi je m'identifiais avec tous ces gens là, c'était mes amis d'études (RIRES), suisses, ou allemands, ou français ou autre (SOUPIR) voilà. Et pis moi j'étais là aussi, j'étais, j'étais aussi l'un des représentants, mais même si il était Polonais... 00:33:57-4

A: Médiateur ? 00:33:57-4

P: Oui, exactement, médiateur mais... ce qui, ce qui est arrivé beaucoup plus tard et donc je vous raconterai encore quelques, quelques, quelques peut-être... (PAUSE) quelques histoires... Donc c'était la première année de thèse que j'entamais puis, bien entendu, je travaillais toujours en tant que bibliothécaire, en tant que bibliothécaire à... mhmhhh pour la maison des professeurs de théologie, mais au moment donné, c'était en deuxième année de thèse, j'ai été appelé à... j'ai été appelé comme assistant diplômé, j'ai eu cette occasion travailler à 50 % à la... au département d'éthique et de théologie morale... département d'éthique et de théologie morale, et j'ai eu l'occasion justement d'exercer quelques fonctions euh... voilà un peu en tant que, déjà, collaborateur scientifique, et aussi en administrateur aussi, j'ai appris beaucoup de tâches administratives concernant justement la gestion un peu de, de, du départ... de la chaire, à laquelle j'étais rattaché. Donc, finalement, j'étais toujours dans cette orbite là, toujours dans l'orbi... dans cette orbite donc, euh, dans dans dans... j'étais dans cet axe universitaire, Miséricorde surtout, donc là j'ai effectué, pendant une année, mon assistanat... donc ça m'a permis, bien entendu aussi un peu de

financer aussi la suite de mon doctorat, euh... et ensuite, après avoir, après avoir justement terminé mon assistantat, j'ai été j'ai été collaborateur scientifique à la chaire, à la chaire d'études interdisciplinaires en éthique et droits de l'homme, c'est un institut interdisciplinaire d'éthique et des droits de l'homme, donc j'ai pu travailler pendant plusieurs mois en tant que collaborateur scientifique également, euh... et entre-temps j'ai été aussi assistant à la chaire de théologie pastorale (RIRES). Donc j'ai parcouru plusieurs départements. Donc, juste pour revenir, c'est que mon premier job avant tout cela, j'ai commencé comme portier à l'██████████ . Ça, c'était mon premier job que j'ai eu en tant qu'étudiant. Donc euh... j'ai été encore, justement, en train d'apprendre j'étais à cette école là, ici, pour justement passer les examens, ça c'est juste le début, le début, j'étais portier et puis pendant, justement, ce travail en tant que portier, ils m'ont confié une petite tâche de rédaction d'une revue des Dominicains, donc j'ai fait une petite rédaction d'un numéro spécial pour un professeur d'histoire de l'église, pendant ce trav... pendant ce temps là... euh... donc euh... 00:37:24-2

A: Et ça, ça a ouvert des portes ? 00:37:24-2

P: Ça, ça m'a donné, c'est-à-dire que j'étais extrêmement honoré parce qu'à peine arrivé, j'ai... ils me... et justement, c'était, c'était pas la question d'être polonais, mais il a fallu quand même assumer cette pol... cette polonité (EN RIANT). C'était pas toujours, c'était pas toujours si facile... parce qu'on savait... on avait une conscience qui était, qui travaillait... On savait exactement que en ayant tous ces professeurs comme ██████████ qui était en science de l'antiquité, on avait ██████████ on avait plusieurs euh... plusieurs cardinaux qui ont terminé leurs études, leur doctorat, on savait que voilà, ça c'est notre, ça c'est notre destin (RIRES). En tout cas, pour moi, c'était, c'était évident. Donc là, ça m'a justement, ce travail comme portier, pendant... c'était l'été, ça a duré justement l'été, et puis ensuite cette petite rédaction de cette revue, ça m'a donné, ça m'a donné beaucoup de courage et ensuite j'étais appelé comme secrétaire donc, je travaillais comme secrétaire pour le département de l'église ici, et puis ensuite après tous ces assistantats, donc euh... quand je vois aujourd'hui un peu dans mon CV, je... c'est un peu une carrière très, très... on voit ces échelons donc, dans cette ronde, dans cette échelle, en partant comme portier, secrétaire, sous-assistant, assistant, collaborateur-scientifique, c'était euh... souvent, souvent beaucoup de hasard, beaucoup de volonté, beaucoup et pis, c'est-à-dire, que beaucoup de travail en même temps... 00:39:02-1

A: Oui, je pense... 00:39:02-1

P: C'est un travail qui est un peu différent parce que donc euh... Tu sais, mais j'étais, j'étais la personne, j'étais seul ici, j'avais pas de famille, ça c'est aussi très important quand on fait un récit d'un étranger, vous savez, donc, c'est pas la question que, qu'on rentre le week-end à la maison et puis et puis on prend nos bouches avec de la viande et pis de la soupe pour la semaine et on est lo... on peut même mettre une machine quelque part, euh... Ça, on avait pas ça, on avait, on avait... ça n'existe pas. Donc, on était indépendant de, de A à Z. Et puis même, même, on pouvait pas toujours téléphoner parce que ça coûtait extrêmement cher. Aujourd'hui, on a, avec un système informatique, à l'époque c'était les ordinateurs qui entraient en marche, c'était les premiers emails qu'on écrivait. C'était pas encore, les emails n'étaient encore... On les ouvrait une fois par mois (RIRES). Parce que c'était pas encore au point. Donc, il n'y avait pas de communication, donc c'était des lettres qu'on écrivait, des lettres, moi j'ai des tas de lettres... d'ailleurs, qui sont qui étaient extrêmement bien classées, des correspondances avec ma famille, justement en... presque à chaque étape, à chaque réussite, on écrivait une lettre. Moi, j'écrivais une lettre et je recevais immédiatement, dans une semaine, ça durait plus ou moins une semaine et demi la... justement, l'intervalle. Donc là, c'était assez difficile. C'était assez difficile parce donc, quand on a, quand on a 20-22-23-24 ans, on a besoin d'un soutien, pas d'un soutien mais de partage. On a besoin de partage et puis on ne connaissait pas encore très très bien la mentalité occidentale et on, donc, on peut se confier mais on se confie et ça reste sur le plan linguistique, souvent, c'est-à-dire sur la sémantique, c'est-à-dire que nous parlons, moi j'essaie d'exprimer ce que je vais exprimer, mais je ne, je respire pas entre ces deux mots, entre les mots, donc on comprend pas ce qui se passe entre les mots, mais j'utilise des mots qui correspondent plus ou moins à ce que je veux dire, mais c'est pas toujours le cas. Donc, on savait pas encore raccourcir les mots, on savait pas encore parler dans le langage courant, argotique souvent, ou autre, ou le jargon, le jargon d'étudiant, on connaissait pas donc, c'était un langage qui, qui permettait de communiquer mais on savait que... on savait que, on se demandait : « Est-ce que moi j'ai bien compris la personne qui est en face de moi ou est-ce que la personne m'a comp... ». C'était toujours comme ça... y avait toujours une sorte, justement, de cohabitation mais on savait pas exactement, on s'apprenait mutuellement... j'ai l'impression. On s'apprenait mutuellement et... et je me souviens, j'étais très curieux, toujours des débats, et pis, donc, je parlais la langue mais, mais souvent, les discussions étaient très poussées, j'avais tellement de choses à dire et pis je me disais : « Mais je suis à l'école primaire, je dois apprendre les mots basiques » et ça, j'étais très énervé souvent. Parce que j'avais tellement de choses, parce que j'avais l'impression que « je veux participer à ce débat, je peux apporter quelque chose moi-même mais comment ? » Bien entendu qu'on levait le doigt et puis on essayait de ba... je sais pas, comment dirais-je... 00:42:30-5

A: Ben de se faire entendre, en fait ? 00:42:29-4

P: De se faire entendre mais... de se faire entendre, mais c'est ce que justement, ce qu'on était toujours très énervés : « est-ce qu'on comprend ce qu'on dit ? » (RIRES)... 00:42:37-8

A: Ben surtout si on veut exprimer des choses quand même assez complexes, parler des sentiments etc. 00:42:43-0

P: Exactement, mmmm, tout à fait. Donc la vie, la vie, la vie était, comme la vie de tout le monde ici d'ailleurs, elle est toujours complexe. Même pas double, mais triple ou autre parce que donc on est toujours, euh, on a toujours nos familles qui sont derrière, on est souvent, souvent un peu... Donc moi, je comprenais très très bien... On avait beaucoup d'affinités avec les étudiants par exemple, ceux qui venaient de l'Afrique par exemple, ceux qui venaient d'autres pays même, même de la France, de l'Allemagne un peu moins parce que eux, ils avaient cette possibilité de rentrer le week-end par exemple... souvent. Et pis, eux, ils étaient très à l'aise parce qu'ils connaissaient bien la mentalité. Ils connaissaient des langues, dès le départ, ils connaissaient tout, tout était pour eux, c'était de l'évidence. Pour nous, c'était tout un système à apprendre. Même ouvrir la porte d'une banque, c'était, c'était un apprentissage (RIRES). Parce qu'on avait pas ça encore... le grand boum. Moi, j'ai quitté, j'ai quitté, je suis parti à l'étranger un moment donné que les investisseurs commençaient justement à entamer les travaux. Je me suis retrouvé... bon, j'allais souvent, mais c'était juste des voyages très pointus donc Fribourg-maison, maison-Fribourg, un moment donné, quand j'ai commencé visiter la Pologne après quelques années, j'ai retrouvé la Pologne très, euh, très très changée, très très changée. C'est pas encore dans la mentalité, mais c'était la Pologne très changée. Et pis, c'était mes années de thèse donc j'ai, j'ai écrit, j'ai finalement abouti à la... j'ai écrit la thèse, euh... Donc je l'ai soutenue... je l'ai soutenue et pis bon... souvent, à quoi je pensais souvent, donc, d'ailleurs, déjà la question du sujet de thèse aussi donc parce que c'est quelque chose d'extrêmement important que, pour moi en tout cas c'était très important, quand j'écrivais déjà mon master, je me disais, je suis Polonais c'est facile d'écrire sur un sujet polonais, mais je ne l'ai pas fait. Je me suis dit: « De toute manière j'aimerais bien rentrer un jour à l'autre ou il faudra que j'apprenne l'Occident, il faut que je me penche sur un sujet occidental complètement ». Puisque je connaissais la Pologne, je connaissais tout ce que je pouvais connaître, bien entendu, jusqu'à la maturité, mais je me disais il faut, il faut quand même apprendre comment ça fonctionne c'est-à-dire de lire, n'est-ce pas, j'ai pas besoin de lire en polonais de retraduire ça sert à rien, je ne sais pas si ça peut servir à quelqu'un ici. En tout cas on avait la faculté de slavistique, les gens faisaient tout ça, donc les Suisses qui apprenaient moi, j'ai dit: « Mais alors allons-y apprenons » donc j'ai fait mon master justement concernant complètement l'histoire de, du Libéralisme (MOT INCOMPREHENSIBLE, RIRES)... 00:45:24-2

A: L'histoire du libéralisme ? 00:45:24-9

P: Non, j'ai travaillé, donc, justement dans les idées du Libéralisme occidental et des USA. Et puis euh... Pour ma thèse de doctorat, je travaillais le XIXe siècle français (RIRES). Pour les questions sociales... donc euh... donc ça m'a de nouveau permis... 00:45:46-4

A: C'était dans quelle faculté ? 00:45:46-4

P: C'était faculté des lettres. 00:45:48-2

A: Mais dans quelle... 00:45:48-2

P: Philo... philosophie. Et donc là, justement, donc, j'étais complètement plongé dans ce débat franco... donc pour la thèse très, débat très français, entièrement français, pour le master, pour la licence c'était un débat plutôt anglo-saxon, donc et puis, ça m'a permis, justement donc, d'englober plus ou moins au niveau, au moins intellectuel, de comprendre plus ou moins comment le monde anglo-saxon et français fonctionnent. Comment, comment cela fonctionne. Et d'où, justement, une certaine, une certaine reconnaissance, une petite reconnaissance de la chose puisqu'à un moment donné, j'ai été appelé comme un des conseillés auprès de plusieurs ministères en Pologne. J'étais un conseillé plus ou moins scientifico... difficile à dire, plus ou moins universitaire, que je donnais des conseils à quelques, quelques, à quelques ministres en Pologne, euh justement... étant choisi en tant que quelqu'un qui s'est spécialisé dans, dans leur, dans les questionnements de... concernant l'Europe occidentale, donc j'ai trouvé à cet... j'ai compris voilà un avantage, un avantage de la chose puisque donc, parce qu'en écrivant, en lisant tout ce qui concernait seulement l'Occid... tout sur l'Europe occidentale, j'ai dû rencontrer aussi des gens! des spécialistes du domaine, des gens qui, qui vivaient cet occidentalisme aussi. Donc euh, c'était aussi un réseau social qui s'est créé. Et là, j'ai compris, que en tant que Polonais, il y a... si je suis en Occident, il vaut mieux se pencher sur la question du du du... 00:47:36-1

A: Du lieu 00:47:36-1

P: Du lieu que, justement transporter la Pologne, et puis la transcrire ici. Parce que je pense que mes amis suisses ou autre faisaient, faisaient ça mieux d'une certaine manière, pouvaient se spécialiser donc dans les questions polonaises en faisant la slavistique ou en allant justement aux universités polonaises, donc là je trouvais, je trouvais une complémentarité extraordinaire, euh... donc euh... je trouvais ça très très très très enrichissant. Et d'ailleurs, justement, après avoir terminé ma thèse de doctorat j'ai, j'ai commencé à chercher du travail, euh... donc j'ai écrit quelques projets de recherche d'ailleurs, mais c'est, c'était un peu, c'était pas toujours facile à trouver une bourse pour ce type de recherche. Moi j'en ai écrit quelque quelques-uns, mais je n'ai pas, je n'ai pas directement trouvé des... des fonds propres pour réaliser ces projets, c'était plus ou moins dans la recherche, dans la recherche académique, mais je n'ai pas trouvé donc j'ai commencé, et j'ai commencé à chercher déjà encore en Suisse, à travailler dans les milieux de... des affaires. J'ai commencé à chercher dans les milieux des affaires, d'ailleurs je me suis adressé à plusieurs banques, puisque quand... plusieurs banques pour, pour les questions du, du marché polonais, pour les questions du marché polonais, j'avais eu beaucoup de réponses positives comme ça même si j'étais pas de formation justement euh... euh... économique, même, je m'intéressais pas... je suivais beaucoup de cours en économie aussi, en économie du droit, j'ai fait à part, pour moi-même, euh, pour apprendre le fonctionnement, euh donc j'ai, j'ai trouvé des endroits à Genève pour euh, pour un peu donner quelques conseils concernant le marché polonais, puisque j'ai, j'ai, je le connaissais, je le connais grâce à mes conseils, à mes travaux pour le, pour justement... pour les parlementaires! Donc ça, c'était quelque chose que... et là, justement, cet investissement un peu... investissement de l'apprentissage de l'Occident était très très très très important, mais comme vous savez le, le... c'est pas toujours que les travaux durent à long terme (RIRES) vu la crise qui est venue en 2007 par exemple, déjà, on avait beaucoup de peine, beaucoup de peine à entretenir donc ces trav... donc ce type de travail, dans le, dans le milieu de la banque ou autre, je me suis tourné, je me suis tourné, je me suis tourné vers l'industrie, vers l'industrie justement, euh, dans le domaine des relations publiques pour créer des liens, des échanges contre les... entre les entrepreneurs suisses et les entrepreneurs polonais. Et... d'ailleurs c'est ça mon pôle de recherche actuel, mon pôle de mes investissements personnels, et puis également, j'aimerais bien développer ce pôle d'activité parce que surtout dans le domaine de l'énergie, dans le domaine de l'énergie, puisque c'est une dimension extrêmement importante pour nous tous, mais mais donc, euh, pour le monde entier (EN RIANT) mais, mais, surtout, moi même, je vois très bien la situation, je vois très bien la situation en Pologne, je vois très bien aussi la situation en Suisse et pis, ou ailleurs, et puis là, je crois que dans les prochaines années, déjà depuis plus ou moins un an, je travaille là dessus, puis je veux me consacrer maintenant plus ou moins à ces... d'où, justement, la question : « Est-ce que je suis en Suisse ? ». Je suis justement entre les deux. Je suis exactement entre les deux parce que je suis établi en Pologne, je suis établi en Suisse, mais je suis établi en Suisse de manière temporaire toujours, donc, mon lieu, mon lieu de de... mon lieu d'habitation était toujours la Pologne et elle l'est toujours... 00:52:08-4

A: Ou elle est redevenue ? 00:52:08-4

P: Non, elle était toujours là. Elle était toujours là, moi j'ai pas, j'ai jamais... c'est-à-dire que... moi j'allais toujours durant mes études régulièrement en Pologne. J'allais toujours plus ou moins, plus rarement que les lettres mais (RIRES), mais, mais je, je crois que durant mes ét... durant mon séjour ici, j'avais peut-être à peine, peut-être une année que... un an que je me suis pas rendu en Pologne, de dis... mais je ne suis même pas sûr si c'était un an. Ouais. Donc euh, je suis domicilié en Pologne, temporairement en Suisse, euh... et ce qui est justement très intéressant dans le, dans l'affaire, c'est que, c'est que là où je me rends compte, comme je vous avais, comme je t'avais dit que j'avais pas d'université mère et pis là, justement, j'en ai pas. J'ai dû rec... j'ai dû créer tout un réseau, finalement. 00:53:12-2

A: En Pologne ? 00:53:12-2

P: En Pologne. Complètement... à zéro... également, soit dans le milieu académique, dans le milieu académique et également dans le milieu des affaires. Parce que c'est là que durant les études on apprend, on fait des stages, on apprend beaucoup de choses tandis ce que là, j'ai pas eu l'occasion donc, donc dans ce cas là, je connais mieux la Suisse dans ce sens là, ici, mais j'ai donc, et puis donc je suis plus ou moins depuis un an en Pologne à peine, pas encore, euh... donc je suis en train de redécouvrir mais pas de redécouvrir la Pologne parce que... mais de créer, de recréer, non créer parce que donc, quand on est au collège on a pas de... on est pas dans les affaires, on est à la maison... donc plutôt de recréer, de créer donc tout le... créer tout le réseau, désolé je crois que... (IL REGARDE PAR LA FENETRE) ah non c'est pas lui. 00:54:06-2

A: Si tu veux qu'on... si tu es pressé on peut reprendre à un autre moment... 00:54:27-8

P: Non non non... mais je sais pas, qu'est-ce qu'il y a, qu'est-ce que je peux te raconter... Il faut que tu me poses... 00:54:31-2

A: Alors ça, déjà, c'est du pain béni. Parce qu'on a souvent besoin de relancer un récit, en vérité ce qui est intéressant c'est de voir comment les choses apparaissent comme ça de manière spontanée donc euh je suis très contente de t'avoir très peu interrompu. Euh, j'ai, j'ai mis des petites, des petites étoiles aux endroits où je me promettais de te demander des précisions pour pas t'interrompre... 00:55:05-8

P: Je t'en prie 00:55:05-8

LA PARTIE DISCUSSION COMMENCE

A: Alors je vais vite parcourir mes petites étoiles... Alors, oui justement, de ton parcours, donc, vraiment entre deux, donc, entre la Suisse et la Pologne, et peut être non seulement de ton parcours professionnel mais aussi de ta connaissance du monde occidental, qu'est-ce qui a été valorisé, ou qu'est-ce qui est valorisé, finalement, maintenant, en Pologne. Et quand on arrive dans l'autre endroit, on est peut-être perçu comme quelqu'un qui arrive de Suisse. Alors comment est-ce que ça apparaît ? Est-ce que ça joue un rôle ? 00:56:02-0

P: C'est-à-dire que ça joue un rôle un moment, quand on... Moi j'ai ressenti ça d'une certaine manière quand, quand j'allais entamer des contacts avec les universités polonaises. Parce que tout d'abord, je voulais écrire ma thèse de doctorat en Pologne. Mais j'avais beaucoup de peine, beaucoup de peine, dans le sens que tous les, tous les, tous les professeurs que je rencontrais, ils disaient: « Mais écoutez vous avez, donc le privilège d'étudier en Suisse, que nous nous n'avons pas autant même d'argent pour vous payer, des bourses et tout, que... étudiez là-bas et puis on sera en contact comme ça on peut, on peut, on peut créer des liens ». Je crois que c'était un peu... Pour moi c'était bizarre au départ. Très très bizarre. Moi je me disais: « Mais mais... ». Moi, c'était mon rêve d'aller à Cracovie, tu... euh... faire ma thèse, et là, j'ai été déjà assez habile dans... dans après toutes mes études ici, je me disais, mais je me disais: « J'en prendrais peut-être, déjà, en polonais, un sujet occidental, comme ça juste pour apporter quelque chose... » 00:57:07-0

A: En polonais... 00:57:07-0

P: En polonais, déjà, pour apporter quelques, quelques éclairages et puis voilà, et amener un peu de monde de l'Occident là-bas... 00:57:16-3

A: Parce que peut-être que la réception aurait été majeure si ça avait été... 00:57:22-2

P: Mais bien entendu. Et pis là, j'ai été un peu déçu dans ce sens là, j'ai été très déçu, pis les gens me traitaient comme suisse... voilà. Et là, là, j'ai été, j'ai rentré en famille, j'étais là et je me disais « mais y a quelque chose qui ne marche pas ». Moi c'était, c'était euh... C'était très très important, moi, j'étais comme justement comme... J'étais un peu dans ce, dans ce mythe des Polonais qui allaient à l'Occident étudier, rentrer à leurs campagnes, leurs villages, et puis apporter de l'industrie, apporter des idées, apporter de la culture, et tout ça. Donc c'était un peu ça, donc, je vivais, je dis ça d'une manière consciente que ce fut un mythe. Parce que c'est un mythe. 00:58:02-7

A: C'est un mythe, bien sûr... 00:58:05-0

P: C'est un, c'est un mythe, un... un... jusqu'à je le conçoive. Mais, euh, et pis également et pis justement et après, donc, un peu, d'une certaine manière, j'ai dû retour... donc revenir en Suisse, qui n'était pas la mienne en même temps, mais j'ai dû revenir pour faire, pour pouvoir m'entendre avec les gens... ça, je trouvais extrêmement douloureux, c'était pour moi un comble d'une certaine manière. 00:58:30-1

A: Pour pouvoir m'entendre avec qui, avec les Polonais ou avec les Suisses ? 00:58:32-8

P: Non, avec les Polonais, parce que là, j'avais mon université mère, Alma, Alma Mater ici, donc je s... Là, je connaissais la structure, je connaissais le système d'enseignement, je connaissais tout, c'était beaucoup plus facile. D'un coup, c'était beaucoup plus facile pour moi de... par exemple d'entamer une thèse de doctorat dans le sens... euh... de, de la compr... de la compréhension même si c'était beaucoup plus difficile, bien entendu, d'écrire, mais bon... j'ai déjà écrit le master mais... mais je me suis dit : « La thèse ça doit être quelque chose de... ». C'est un défi beaucoup... tout à fait différent. Mais moi, c'était mon rêve d'écrire ça en polonais. Après mes études j'ai fait un peu en français, un peu en allemand, je me suis dit: « Ça serait un rêve d'écrire dans ma propre langue » puisque je me

suis arrêté avec ma langue aussi, d'une certaine manière, vous savez donc... Ce qui euh... j'ai été, j'aimais beaucoup le polonais donc quand j'ai écrit mon baccalauréat j'étais en classe littéraire, j'étais en classe de littérature polonaise, donc l'universel (MOT INCOMPREHENSIBLE) et la littérature polonaise, c'est mon baccalauréat, j'ai fait, j'ai travaillé un peu en russe également, j'ai énormément aimé la littérature slave et donc je, je, je me voyais perfectionner la langue. Et pis, d'un coup, je pensais que voilà quoi, que ce serait idéal d'écrire ça en polonais, tout ça pour me, pour euh... Mais, mais non (RIRES). C'était plus le cas. C'était plus le cas et puis... donc euh... Mais les professeurs ici m'ont proposé une thèse donc euh... Je crois qu'on s'entendait très très bien donc ça allait bien, donc j'ai tout de suite répondu et ensuite j'avais toujours ma bourse et ensuite j'avais plusieurs assistanats qui m'ont permis également... donc... Et là, j'ai appris de nouveau autre chose, j'ai appris plein de choses justement au niveau de l'admin... de de de... comme j'ai raconté tout à l'heure que j'ai appris pendant les années d'assistanat mais... 01:00:28-7

A: Là, j'ai peut-être une petite coup... Est-ce que la connaissance de cette Suisse, elle restait sur le monde académique ou dans les différents domaines très particuliers dont tu parlais tout à l'heure des affaires ou comme ça ? Finalement, ce retour, est-ce qu'il a permis peut-être de s'inscrire d'une autre manière dans cette société suisse, sur le plan plus global. Ou est-ce que ça restait quand même polarisé autour de certains réseaux ? 01:01:03-9

P: C'est-à-dire que en... Mmmm... Bien entendu que tout était un peu... Tout pivotait d'une certaine manière autour du monde académique, mais c'est un monde académique très occidental, puisque j'étais organisateur de plusieurs colloques entre temps. J'ai... je me suis fait un peu connaître comme organisateur de colloques internationaux, donc j'ai, j'étais en contact avec plusieurs universités au monde, également... voire de l'autre côté de l'Atlantique. Et puis j'ai eu aussi l'occasion de travailler pour le Service des affaires étrangères également, pour les questions justement de colloques internationaux. Donc ça, c'était le monde académique, mais suisse, mais le monde académique aussi international, mais en même temps, en tant que conseiller pour le ministère, ça m'a permis justement de voir les... là... déjà, tout d'abord, la politique suisse... 01:02:08-1

ON EST INTERROMPUS PAR QUELQU'UN QUI ENTRE DANS LA SALLE

P: Donc, tout d'abord, la politique suisse, euh... donc j'étais, j'étais assez actif dans le monde euh... je ne suis jamais adhéré à un parti politique suisse mais j'étais très actif, en ayant un diplôme en éthique et philosophie politique, j'étais souvent, euh, demandé, euh, d'apporter quelques éclairages dans ce domaine pour les partis, les partis en Suisse, les partis politiques, donc, pendant plusieurs années, j'ai participé à beaucoup de rencontres soit à Berne, soit à Genève, soit à... Fribourg, après mon doctorat, ma thèse, j'étais même, même mandaté par un parti pour un projet. 01:03:06-0

A: Ah oui ? 01:03:06-0

P: Ouais (RIRES) c'était... donc également pour un parti politique... Donc j'ai, j'ai... j'ai initié un projet, il faut le dire que j'ai initié, j'ai initié oui... donc j'ai initié les travaux préparatoires de ce projet là, donc ça, c'est le monde politique d'une part, mais de l'autre part, le monde justement économique. Donc j'ai participé à beaucoup de rencontres concernant l'énergie renouvelable ici des foires ici, souvent, j'ai collaboré, donc j'ai collaboré également, j'étais en contact avec les, les organes comme le [REDACTED] ou les [REDACTED] la [REDACTED], le département de [REDACTED] à Berne, donc ce sont des organes, le [REDACTED] et puis on appelle ça la [REDACTED] euh... qui ont, qui sont liés au ministère de l'intérieur, donc ministère des affaires étrangères suisse. Euh... Et donc le monde, depuis justement un an, un an et demi, donc, je suis un peu... j'explore un tout petit peu le monde, le monde du marché de l'énergie, le monde de l'industrie, euh... donc beaucoup, du coup, quand je réfléchis, c'est énorme. C'est énorme donc euh... donc je crois que hmm... donc je ne sais pas comment, comment, comment répondre à donc... comment répondre à la question parce que donc... 01:04:48-2

A: A part les contacts, est-ce que toi tu t'es senti transformé par la Suisse ? 01:04:56-2

P: c'est-à-dire pas transformé, ça on peut pas dire. On peut pas être transformé. Poliment, il faut dire que enrichi donc ça c'est indéniable. On est enrichi, donc, sur plusieurs plans, sur plusieurs plans, et en plus la Suisse donne la possibilité de s'enrichir, mais multiculturellement en plus. C'est ça ce qui m'est très difficile à dire parce que ce que c'est exactement la Suisse, puisque j'ai été toujours entouré par, par des groupes, par des gens suisses allemands français ou autre, ou les italiens ici. C'est toujours le réseau. Vu que je venais aussi de Pologne donc, j'avais peut-être une certaine audace de, de parler à aux gens de plusieurs nationalités. Donc c'est-à-dire que ce que je connais de Suisse, je connais de Suisse le fonctionnement suisse donc l'histoire suisse (RIRES)... que j'ai beaucoup aimée que j'aime beaucoup, donc euh... certaines mentalités, surtout par exemple, ce que je connais le mieux, c'est la mentalité fribourgeoise, la mentalité fribourgeoise, donc j'arriverais plus ou moins maintenant, je suis à ma

quatorzième année de mon séjour plus ou moins maintenant, j'arrivais plus ou moins à m'identifier avec cette mentalité. Donc si par exemple si si si, donc là, il y a une certaine imprégnation. Ça, c'est ça, c'est inévitable... ça, c'est inévitable. J'ai aussi adopté quelques coutumes peut-être. 01:06:39-8

A: Cette mentalité fribourgeoise en quelques mots, comment est-ce qu'on pourrait la définir ? 01:06:41-8

P: Alors, la mentalité fribourgeoise, elle est une elle est une mentalité justement un peu... euh... ce que j'appelle de la classe bourgeoise un peu, d'une certaine manière, qu'on apprend dans une ville, bien que c'est pas une grande ville, mais c'est une mentalité qui véhicule le bien-être un peu plus ou moins, donc c'est la classe moy... là, il n'y a pas de... ce qu'on observe, ce qu'on ressent ici, on... a pas... on a des excès, bien entendu, y a tout le temps, mais c'est quelque chose qui véhicule ce qu'on appelait la mentalité des, des villes, des villes occidentales euh... après avant la guerre donc un peu mais... c'est une mentalité très, un peu aussi euh..., comment..., euh..., c'est une mentalité, mentalité, mais c'est pas une mentalité, c'est une question d'identité plutôt, voilà, les gens se sont très très liés... les gens sont très euh... euh... très liés, à leur endroit. C'est extrêmement important ici. Voilà, c'est plus une quest... c'est pas la mentalité parce que la mentalité, parce que la ment... c'est les gens. La mentalité, c'est le... c'est le caractère. C'est tout une... tout un débat psychologique, plutôt caractérologique. C'est une question d'identité, les gens s'identifient avec les endroits, s'identifient avec leur village même, donc il n'y a pas une mentalité fribourgeoise, une caractéristique, une identité, c'est-à-dire, il y a une identité de la ville, une identité de la Basse-Ville, il y a une identité de la Gruyère, il y a une identité déjà de, de, de Morat par exemple et tout ça donc euh... euh... Ce que, par exemple, par rapport à notre culture n'existe pas. Si vous êtes du Nord, de l'Est Ouest, bien entendu qu'il y a des différences mais nous on... si on est à l'étranger, on se comprend hein, si on est en Pologne, on se comprend très bien dans le sens, ou même à l'étranger. Donc là euh... Mais je sais une chose. Quand de suis en Pologne, je dois, je suis, donc, je suis Polonais entièrement. C'est-à-dire que je dois vivre selon les coutumes polonaises. Ça, je je peux absolument euh... Donc je crois que je suis tout de suite dans un mode polonais. Il n'y a rien de Suisse. Complètement. Donc déjà, la langue, on ne parle pas. On change déjà donc le langage, donc je peux pa... je peux parler, je ne peux pas parler en langue, en français ou en allemand, ou en italien, en utilisant le polonais c'est-à-dire que si je parle le Polonais, ça détermine déjà tout de suite la, la façon d'être. Donc on est, on est, dans mon cas donc, je crois que je suis entièrement polonais quand je suis en Pologne. Et quand je suis en Suisse, les gens m'appellent: « Voilà le Polonais » (RIRES). Le Polonais, ça signifie que donc « Voilà, ouh notre amis polonais » on dit souvent, même s'ils m'appellent, dès mon arrivée, ils m'ont dit [REDACTED] parce que mon nom c'est [REDACTED], ils ont dit [REDACTED] tout de suite voilà... Ils m'ont donné déjà la fête de Saint [REDACTED] donc le [REDACTED], et c'est là où je devais fêter ma fête (RIRES) même si en Pologne on fêtait le [REDACTED], donc il a ouais, donc il a fallu, il a fallu changer, s'adapter au [REDACTED] et pis au [REDACTED]... euh trois septembre pardon, c'est la fête du du du... du [REDACTED]... 01:10:22-5

A: Ça c'est drôle... 01:10:22-5

P: (RIRES) et puis voilà, donc il n'y a pas de... donc je sais pas si si si donc là, ça m'a permis de fonctionner comme ça, j'ai pas, j'ai, j'ai d'ailleurs, j'ai jamais eu cette tentative de, de, pour moi, à un moment donné, surtout, quand j'allais aux études, c'était comme si j'allais de mon village à Cracovie, ou à Lublin, ou à Varsovie pour étudier, donc, j'allais à Fribourg. Je prenais mon bus, presque de mon village c'était à côté, donc, je mettais mes valises donc bien entendu que c'était une, deux fois par année, mais j'allais là, j'allais là... Donc je traversais l'Allemagne, je traversais l'Autriche, mais et pis je débarquais ici. Donc comme si c'était... comme si j'allais à Cracovie, j'ai toujours, j'ai pas mal de kilomètres justement soit à Varsovie, c'était dans la... dans le sentiment c'était ça. Dans le sentiment, c'était exactement cela. Et puis, j'ai souvent invité des étudiants, suisses ou autre, qui étaient en classe avec moi pour passer des séjours chez moi, donc ils venaient chez moi à la maison. Et puis, ils passaient du temps chez moi, soit si on avait plus de temps, on voyageait, on visitait la Pologne, ça, je faisais régulièrement, même j'organisais des voyages de faculté, à un moment donné, euh... Parce qu'il y avait une soif de découvrir la Pologne dans ces cas là, j'organisais vraiment des voyages un peu d'étude. On allait justement découvrir la Pologne pendant 8, 10 jours. Quelque chose du style. Donc je crois que (SOUPIR) c'était entièrement polon... j'ai jamais... il y a une question qui s'impose, il y a une question qui s'impose... donc que toi, tu devras la poser cette question là, au niveau nationalité par exemple au moment donné, n'est-ce pas. C'est une question de nationalité, qui donc on sait très très bien que, un certain séjour, donc, donne la possibilité de d'obtenir telle ou telle nationalité, mais je pense que... je pense que la question ne se pose absolument pas. Je crois qu'il faut sentir. 01:12:39-8

A: D'autant plus que maintenant, pour les Polonais c'est plus facile de pouvoir fonctionner ici sans forcément changer... 01:12:45-7

P: Exactement, exactement. Donc ça c'est la question de sentir. Et je pense que quand je suis ici, je fais partie intégrale de la ville, donc euh... Certains rigolent, ils disent: « Mais toi tu connais la moitié de la ville » et je réponds : « Mais toi tu connais l'autre et on se complète » (RIRES). 01:13:06-5

A: Mais c'est vrai que tu fais partie de la ville... 01:13:10-7

P: Oui justement... Oui quelqu'un qui marche, qui souvent avec [REDACTED], dépend de la période (RIRES) mais mais, c'est c'est souvent les gens, les gens, parfois m'arrêtent dans la rue et puis: « Excusez-moi Monsieur est-ce que j'ose vous poser la question » comme ça, souvent. Ils s'arrêtent souvent, c'est ça ce que ce que ce que, ce que j'adore aussi d'une certaine manière que il y a, il y a, c'est pas une question de curiosité, mais c'est-à-dire que la ville (PAUSE) elle est entière. Que les gens se sentent responsables de la ville... qu'ils sont chez eux... qu'ils se sentent très bien et puis d'un coup y a un type qui arrive voilà, voilà, il bouge, on le voit ici, on le voit là, là, là... « Ecoutez, j'ose vous poser la question, mais vous vous êtes qui vous ? » (RIRES). Parfois je... d'ailleurs, ça m'est arrivé souvent d'être interrogé par les journaux ici en Suisse. Concernant justement la politique de l'Est, ou la politique polonaise, donc j'ai apparu souvent dans [REDACTED], donc les gens lisaient et puis parfois, et puis comme ça, ils savaient... 01:14:16-5

A: Ah, ils voyaient la photo ? 01:14:16-5

P: Oui, souvent la photo, ou soit ils lisaient le débat, euh et puis d'un coup voilà : « J'ose, j'ose vous poser la question, vous vous êtes... donc qui êtes vous ? Vous êtes... ». Et pis, par rapport à la langue par exemple, ils disaient : « Mais vous, vous êtes plutôt un Tessinois ou vous êtes Belge ? » L'accent. C'est rarement qu'ils m'ont posé la question si je venais de Pologne ou d'ailleurs. « Est-ce que vous êtes Tessinois ? Ou Belge ? » C'était souvent Belge. Mais j'étais très étonné là... mais mais... 01:14:53-1

A: C'est drôle ça... 01:14:53-1

P: C'était très étrange... 01:14:53-7

A: J'essaie de de de me... de comprendre... 01:15:00-5

P: Et pis donc, surtout, j'ai jamais entendu ce j'ai raconté tout de suite, que suis Polo... « Ah Polonais, Polonais, voilà Polonais ». 01:15:06-8

A: Et les gens aiment les Polonais à Fribourg... 01:15:06-8

P: Oui, (RIRES), mais en tout cas, c'était tellement drôle... que je je, oui: « Mais qui êtes-vous ? » (RIRES), (PAUSE). Donc je trouvais très très bien. Comme ça... c'est-à-dire que... Chaque fois qu'on... depuis un certain temps, que je suis maintenant, je suis en Pologne, je vis, je vis à la campagne, je suis pas en même temps dans une ville (?), je vis à la campagne et quand je rentre maintenant, souvent, ce qui est très agréable que les gens par exemple, comme maintenant, les gens de de l'université me proposent, de temps en temps, un petit mandat, pour organiser une conférence, ou quelque chose du style. Donc, ils m'appellent, ils m'écrivent un email, et pis moi j'accepte volontiers de venir, donc, j'organise, j'organise, justement, une conférence, un colloque ou quelque chose du style. 01:16:07-8

A: Alors en fait tu es combien de temps en Suisse, enfin c'est peut-être difficile à dire mais... 01:16:07-8

P: Alors maintenant je suis depuis, je crois 4 semaines plus ou moins, puis je reste jusqu'à Noël, je reste jusqu'à Noël, et puis après je repars, et pis après on verra, on verra ce qu'on peut faire durant l'hiver, parce que normalement je suis attaché à une entreprise maintenant, justement concernant l'énergie 01:16:25-0

A: En Pologne ? 01:16:25-0

P: En Pologne, donc euh... donc j'essaie justement de travailler à l'intérieur de cette entreprise et pis en même temps d'essayer d'être un peu répondant pour l'Europe occidentale, donc c'est ça ce qui a été reconnu, mais c'était pas si facile. Donc je crois que c'est une des rares entreprises qui a reconnu plus ou moins, ça il faut toujours souligner que aujourd'hui, quelqu'un qui vient des lettres a beaucoup de peine à trouver dans l'industrie par exemple, que ce fut pas le cas jadis. Mais parce que on avait des apprentissages, on pouvait être licenciés en philosophie, on pouvait travailler dans les banques, beaucoup de choses, on pour être... Maintenant, c'est très difficile de trouver ce travail là... Du coup, je suis rentré, j'ai déposé 14 postulations il n'y avait aucune tout était

négligé, et finalement, j'ai trouvé une entreprise de l'énergie renouvelable qui m'a, qui m'a accueilli et puis ils m'ont dit : « Vous travaillez gratuitement parce que vous êtes pas de formation, si vous apprenez, ça vous convient on y va ». Donc j'ai travaillé pendant deux mois gratuitement dans une entreprise. J'allais à la production, j'allais au marketing, j'allais plus loin un peu tout ça. Ensuite, ils m'ont pris comme médiateur pour des contrats à l'étranger, en France, on est partis en France, et puis c'est là qui a déclenché aussi un peu donc, il a fallu que j'apprenne aussi que j'ai une seule compétence aussi un peu dans là, dans la matière... 01:17:55-3

A: Et qu'on te connaisse aussi 01:17:56-0

P: Et qu'on me connaisse parce que personne pensait que je suis venu riche, tout simplement. Parce que la Suisse, c'est la question moi, je me souviens, mes voisines sont venues : « Ecoutez moi j'ai une maison à vendre, j'ai une maison ça, j'ai une maison là ». Et puis comme ça les gens venaient, venaient spontanément: « Ah j'ai ça, j'ai ça et là... » Parce qu'on pense que... Généralement, il y a beaucoup de gens de de de notre pays, de l'Europe de l'Est, qui vont pour les questions soit commerciales, soit tout simplement questions de travail. On va pas pour étudier. Soit on fait Erasmus si vous voulez, donc, vous faites les études en Pologne quand même. Mais depuis 20 ans, il n'y a pas de gens qui partent de A à Z. Ça n'existe plus dans ce sens là. Parce que les gens déjà, en Pologne maintenant, vous pouvez étudier en anglais, facilement, donc il y a des modules en anglais de A à Z donc il n'y avait pas besoin d'aller à l'étranger pour étudier, toute la ville est maintenant très très occidentale, donc euh, comme ici quand vous êtes dans le mode ville (?) il n'y a pas de différence, donc, on a plus besoin de se déplacer. Comme c'était, comme c'était dans mon cas, c'était pas la même chose. Tout était différent. Et pis moi, je suis allé ici pour apprendre, pas pour gagner (RIRES). C'était gagner dans un autre sens, c'était l'apprentissage et être encore dans cette dans cette lignée de de, des étud... des jeunes qui vont à l'étranger pour étudier. Euh... Donc euh... (PAUSE) ouais. 01:19:40-7

A: Peut-être une petite précision pour le contexte en fait, si je peut savoir quel est le métier de tes parents, tu vois juste pour pouvoir te resituer sur le plan social. 01:19:57-0

P: Ah... Donc, c'est ça, mon père, en tant qu'ingénieur technicien dans une usine de fabrication de ciment et ma mère, elle était dans la même usine en tant que comptable, et pis euh... A côté, elle travaillait, elle était dans un mouvement plus ou moins éditorial de, de d'un mouvement dans les années 80, c'était un mouvement, heu... éditorial plus ou moins de l'intelligentsia polonaise un peu... Donc c'était un milieu plus ou moins favorable à l'étude, puisque donc on a euh... C'était d'ailleurs toutes nos vies jusque... pivotaient autour de autour des écoles... écoles, études et pis d'ailleurs donc euh... 01:20:54-4

A: Et tu as des frères et soeurs ? 01:20:54-4

P: Donc mon frère a fait également, a étudié, il a aussi fait une partie des études à l'étranger, euh... Ma soeur également, donc euh... mais ils sont tous établis en Pologne, ils sont tous établis en Pologne, ils travaillent en Pologne, euh... 01:21:13-3

A: Donc, en fait, est-ce que dans la famille, dans ce milieu, il y avait une incitation, d'aller à l'étranger pour se former ? 01:21:27-8

P: Donc l'idée était toujours là mais c'était des questions de moyens toujours, aussi parce qu'on se disait que c'était très difficile, c'était ça. Ça c'était toujours, c'était dans la, dans la phase des rêves, et pis quand mon frère aîné, qui a commencé à faire ses stages à l'étranger, pour moi c'était déjà envisageable. Parce que lui il venait et puis on voyait qu'il se débrouille. C'est-à-dire qu'il allait plutôt dans les parties germanophones pour étudier. Donc c'est l'Allemagne, l'Autriche, donc euh... Ils nous encourageaient aussi. Ils nous encourageaient à aller ailleurs donc pour moi, un moment donné, c'était quelque chose qui était envisageable, oui tout à fait déjà donc, oui oui. Donc je me souviens, encore au collège, je voyais que c'est très difficile, est-ce que j'aurai la même chose que mon frère, hein ? Sauf que la germanophonie ne se posait pas comme question, pour moi c'était plus les pays... 01:22:25-8

A: Ça c'était un choix personnel ? 01:22:25-8

P: C'était un choix personnel. 01:22:27-8

A: Le français. 01:22:29-0

P: Aussi le aussi le choix des lectures, c'était tout autour de la langue française. En lisant Voltaire, en lisant Rousseau et tout ça donc, même en traduction, ou quoi que ce soit, donc Balzac, moi j'étais plus plus orienté vers la langue française, hein. 01:23:03-2

A: Mais ces deux langues à l'Est et en Pologne en particulier dans les années 90, est-ce qu'elles avaient symboliquement ou culturellement un statut particulier, sur le plan de la civilisation etc. et est-ce que ça c'est resté ? 01:23:03-3 01:23:04-6

P: Les langues, euh... 01:23:04-6

A: Le français, la France et le... 01:23:09-1

P: Non plus plus plus... 01:23:09-2

A: Parce que je sais que autrefois c'était beaucoup comme ça. 01:23:12-7

P: Tout à fait. Mais là maintenant donc, j'... Quand je faisais souvent, j'allais parfois faire des retraites en Pologne. Des retraites à Cracovie, dans la période de Pâques. Et pis là, justement, j'ai rencontré la vieille couche sociale de professeurs et tout ça qui connaissaient le français. Qui en me voyant voulaient me parler français même, les Polonais. Mais plus la jeunesse. La langue a complètement disparu. J'ai rencontré encore quelques uns, un oncle par exemple qui parlait très bien qui a fait sa maturité encore. Mais qui est déjà très âgé, mais qui a, qui est qui... Mais ce que je regrette énormément et d'ailleurs, c'est une de mes initiatives actuelles, qui sera donc probablement, qui va débiter en 2012, on va faire les échanges avec les écoles, les écoles francophones de Fribourg avec mon village. Ça, c'est un projet que je suis en train de ficeler maintenant, euh, avec les autorités, on verra donc euh... Ça, c'est un projet pour réinstaurer la langue française. Parce que j'aimerais bien que, cette culture, réapparaisse, puisque la Pologne culturellement, elle doit beaucoup à la France, beaucoup aux pays comme la Suisse ou autre, mais on est tr... on est moins liés à la culture américaine ou autre, qui est, naturellement, maintenant, dans les pays de l'Est, mais déontologiquement parlant, par rapport à l'déontologie sociale si vous voulez, si j'ose utiliser ces termes, nous sommes beaucoup plus proches, il faut pas oublier que le code napoléonien était jusqu'en 1931 en Pologne, on avait toute une structure, on avait toute une structure aussi germanique en Pologne, donc nous devons témoigner de l'occidentalisme en Pologne, qui est autre chose. Pis maintenant il y a une confusion, pis moi, c'est un peu aussi une mission, c'est pas un rêve, mais un rêve, bien entendu, mais une ambition de réinstaurer la culture francophone, euh, puisque je la connais mieux, de de... je suis en train de négocier justement avec les autorités en Pologne, et puis en Suisse, euh... D'ailleurs, pourquoi pas, faire quelque chose avec vous, à un moment donné... 01:25:31-5

A: Justement, j'y pensais... 01:25:36-1

P: Parce que donc que, je crois... ce qui, par exemple, mais pourquoi je le dis, mais je le dis pour plusieurs raisons, mais une, par exemple, les gens disent: « Mais l'anglais remplace tout ». Mais j'étais souvent, j'étais souvent dans les salons par exemple, salons de la haute politique internationale, grâce à mes organisations de colloques et tout ça. Et puis un moment donné, dans les secteurs très très privés tout ça, les gens parlaient le français. 01:26:01-9

A: Ah... Mais quand ça ? 01:26:01-9

P: Même les jeunes comme ça, partout maintenant. 01:26:05-9

A: Encore ? 01:26:05-9

P: Encore! Même les Américains, les Anglais, Hollandais, tout ça. Ceux qui savent le français préfèrent parler le français que l'anglais. 01:26:11-6

A: Incroyable... 01:26:11-6

P: Ceux qui se rendent compte de l'anglici... de l'anglican... de l'américanisation plutôt aujourd'hui de l'anglophonisation aujourd'hui, de la planète, c'est un peu cet anglais très basique comme ça. Très How are you ? n'est-ce pas, et là ça suffit plus. Ça suffit plus parce que cette langue, vous savez, et pis dès qu'il y a un anglais qui parle les gens : « Oh... on comprend pas. On comprend pas ce qui se passe ». Et pis tandis ce que le français est une langue au niveau de la fi... de la fi... de la finesse (« FINESSE » DIT AVEC UN TON PRECIEUX), un peu de la subtilité, et puis du charme, de rencontre et des débats, c'est une langue irremplaçable. 01:26:59-8

A: Oh... Si [REDACTED] vous entendait... 01:27:00-1

P: Non, mais ça, je témoigne, c'est l'expérience, c'est pas une invention pure, c'est pas, c'est pas une cogitation mais c'est une euh... C'est tout à fait mais... Combien de fois j'étais avec les Allemands, Américains, Anglais, les Anglais, pis d'un coup, ah... Si on peut par exemple blaguer en français, c'est extraordinaire! Ah, y a tout un, tout un rythme, tout un style, tout un langage qui est... qui est lié. On peut, en blaguant, dans toutes les langues bien entendu, mais euh... Y a quelque chose de transnational... en français. Y a quelque chose de transnational qu'on dit que l'Anglais le fait, non l'Anglais, bien entendu, mais ceux qui le connaissent bien. Mais j'ai l'impression que le français pour ce type de débat peut apprendre assez rapidement. 01:27:53-8

A: En fait, il y a un goût je crois... 01:27:56-9

P: Ouais, il y a un goût... 01:27:56-9

LONGUE PAUSE

P: C'est une langue qui donne un goût, et l'anglais quand il est parlé par des British il a un goût extraordinaire mais malheureusement, l'anglais qu'on entend partout c'est pas ça... 01:28:07-8

A: Non, c'est malheureusement très... très raccourci.

P: Et puis euh. Et puis the jokes sont toujours plus ou moins répétés (RIRES). Il y a une standardisation, justement, de gags, comme on dit (RIRES). Mais c'est-à-dire que le français permettra, grâce à sa structure linguistique d'ailleurs, de, de, de jongler avec la langue, euh... Ce qui est formidable. Ce que je trouve extrêmement formidable. Je vous le dit parce que donc, je connais quelques langues, donc je sais. Donc, je ne les connais pas parfaitement tout, mais j'ai... je sais que... je sais que, j'ai quelques blagues à raconter en français, que je ne dirais pas en polonais. Et pis ça me fait rire quand euh... non mais... Parce qu'il y a tout un contexte, il y a tout un contexte... Euh, différent, qu'il est intraduisible... qu'on peut pas traduire. On peut pas traduire, donc, ce contexte là. Je crois que ça vaut la peine et donc je reviens à cette ambition que j'ai, en commençant tout simplement par les écoles un peu, donc secondai... non pas secondai... c'est les CO plus ou moins encore, que j'aimerais bien qu'on commence l'apprentissage de la langue française, même organiser des camps d'été, avec des profs de langue pour les Polonais et pis vice versa, euh... Je pense que la langue polonaise aussi peut apporter un peu quelque chose parce que ce sont des langues qui vont... quand parfois je traduis, je vois énormément de similitudes. Quand je prends par exemple une traduct... Quand je prend un livre en polonais, sur une page au moins deux trois mots en français... que je retrouve. Donc, c'est significatif... même aujourd'hui. Bon, bien entendu que l'anglais est un peu partout maintenant, on a la tendance d'écrire tout en anglais dans ce sens là, mais... Il y a souvent, il y a souvent des mots en polonais qui n'ont jamais eu d'équivalent... euh... des mots en français qui n'ont jamais eu d'équivalent en polonais, comme l'« étuis » par exemple, comme euh... « chapeau bas », des choses comme ça, que dans une littérature, ça, ça enrichi, ça fait un charme quand on lit, « Ah » on écrit en polonais « cher Monsieur » n'est-ce pas « vous avez obtenu tel ou tel p... chapeau bas » c'est en polonais mais d'un coup « chapeau bas » est écrit mais pas « chapeau » mais pas transcrit mais écrit en français et c'est-à-dire que vous devez apprendre « courage », les mots dans ce sens. 01:30:31-9

A: Mais ce qui est drôle, c'est que « chapeau bas » on l'utilise presque plus en polonais que nous, peut-être. 01:30:40-7

P: Ouais, probablement. Ah oui, vous êtes dans un discours dans... en polonais d'un coup y a quelqu'un qui vous fait signe « chapeau bas » ! 01:30:47-1

A: Même quelqu'un qui ne connaît pas le français ? 01:30:46-7

P: Qui ne connaît pas, absolument pas non, parce que là, nous avons un dictionnaire de la phraséologie ou dictionnaire des mots étrangers, et pis nous, vous cherchez dans ce dictionnaire que ça signifie, vous apprenez aussi la prononciation, donc vous apprenez ça et puis donc... Ce qui est drôle, y a plus de mots en français qu'en autres langues, qui sont comme ça. Comme « Est-ce que vous pouvez m'apporter mon étuis » par exemple, donc ça c'est en polonais puis l'étuis bien entendu que ça doit être écrit en français, et puis on sait exactement de de... 01:31:18-1

A: Donc vous parlez d'étuis, ça peut être ça ? (JE MONTRE MA TROUSSE). 01:31:19-4

P: Exactement, ça peut être pour les lunettes. 01:31:20-4

A: On est d'accord, l'étuis à lunettes, ouais. 01:31:21-2

P: Ouais, tout à fait, tout à fait. Donc, je parle plutôt dans le langage de la littérature, mais même, même si ma mère me demande l'étuis, elle me demande l'étuis, donc euh... (RIRES) et puis on sait qu'il s'agit de ça, donc elle... il y a énormément de mots... Même, il y a des phrases qui sont, qui sont, qui sont en entier, qui existent, des phrases qui sont en littérature. Une fois, à l'occasion, quand je lis, il faut que je, que je garde à côté pour, pour vous démontrer, dans cette, cette culture francophone. Et même aujourd'hui, quand je vous dit l'anglais est là, donc par exemple en publiciste, dans le journalisme, on utilise également les mots français. Donc actuel... vous voyez donc, même si vous voyez, on doit dire tout en anglais, c'est-à-dire que... mais y a des mots, des mots qui se trouvent... Donc mon ambition est de restaurer des... un peu de sensibiliser un peu la... Une chose qui, si vous parlez, d'après l'étude en Suisse. Quand j'ai postulé, j'ai postulé pour les écoles de langue. Je me disais, je pourrais enseigner, par exemple, le français, bon pour les débutants, je ne sais pas, donc je me débrouille en étant Polonais j'arrivais à enseigner la langue, en Pologne. Vu que j'ai fait autant d'école (RIRES). Ils m'ont dit: « Non non non, il n'y a plus de public. Fini. Il n'y a plus. Si vous me trouvez des élèves on vous emploie tout de suite. Il n'y a même pas, il y a moins, il y a rien du tout. L'anglais et de plus à la mode, l'espagnol ». Donc il n'y a pas. Donc il n'y a pas. Et pis moi, quand je commence à discuter avec la direction de l'Ecole, quand j'explique combien le français est important, là ça commence: « Bon Dieu, comme c'est important » (RIRES). On ignore tout simplement que c'est extrêmement important. On pense que voilà, c'est l'anglais, c'est l'anglais, donc justement... 01:33:25-2

A: Donc ça, tu parles de la Pologne, hein ? 01:33:26-9

P: De la Pologne, quand je suis là-bas. 01:33:26-0

A: Parce qu'en Suisse, on pourrait presque vous tenir le même discours bientôt, hein ? 01:33:32-9

P: Oui oui, tout à fait. Donc là, c'est justement quand j'ai postulé pour le travail en fonction de mes études là-bas, j'avais... impossible... dans aucune école... dans aucune école. Je sais qu'il y a beaucoup de native speakers comme on dit, de natifs comme ça, qui sont euh... de langue maternelle française, qui sont dans les hautes écoles à Varsovie ou à Brozva (?), ou à Cracovie, qui s'enseignent, qui ont des postes mais justement pour les questions, plus ou moins pour la conversation. Donc euh... Mais c'est pas c'est pas énorme, c'est pas énorme... Et puis moi je pense donc euh... Je pense aboutir à finaliser ce projet on verra encore comment. Donc ça, c'était ma v... aussi ma... une continuation de ma, de ma, un peu de ma vie fribourgeoise aussi, d'une certaine manière. Elle est fribourgeoise, mais elle est très, justement, elle est très fribourgeoise parce qu'elle est à Fribourg, mais elle est extrêmement internationale quand je me rends compte de, de, de, euh, je rencontre autant de suisses qu'étrangers. Et ça, c'est exactement lié à l'université. Donc euh, ça, c'est lié à l'université. Parce que quand je suis dans l'industrie, je travaille avec des Suisses allemands. Entièrement. Donc... 01:35:00-6

A: Ça, ça me mène au dernier pan, peut-être, de cet entretien, et je me rattache à la mention de cette école peut-être, qui va fermer (ON REGARDE LES BATIMENTS DU CIUS PAR LA FENETRE). Parce que mon sujet, c'est d'essayer de comprendre. Je travaille sur un terrain qui est celui de l'Université de Fribourg, qui a été pendant longtemps la plus internationale des universités suisses, elle ne l'est plus forcément. Elle a changé de visage aussi, c'est-à-dire que pendant longtemps, elle était officiellement catholique, maintenant elle mise sur le bilinguisme, le trilinguisme éventuellement, mais elle est devenue plus nationale, d'une certaine manière. Je me pose des questions sur l'attitude de la Suisse en général vis-à-vis des étudiants étrangers, est-ce qu'on est également en train de changer de politique, est-ce qu'on est en train de changer de regard aussi sur ces personnes qui viennent se former dans notre pays, parce que la Suisse a été pendant longtemps un pays formateur des élites internationales, quel est ton avis par rapport à cette thématique, donc, là, on s'éloigne de ta vie, c'est plus ton opinion... 01:36:15-0

P: Plus mon opinion actuelle. Donc on sait, on connaît publiquement ce qui nous a été révélé par la presse, pourquoi cette école a été fermée, pourquoi on l'a déjà fermée, cette école. Mais il faut pas oublier que j'ai été élève... On était tous étrangers. Mais c'était pas des étrangers allemands ou français qui étaient avec le passeport européen, mais on était souvent soit de l'Europe de l'Est, soit de l'Asie. Donc ça signifie que, potentiellement, nous allons rester au moins pour la période d'études mais vous savez, on connaît la vie on a chaque... donc euh... La vie, comme on dit souvent ailleurs, la vie en Suisse, la vie est belle ici, n'est-ce pas. La Suisse est... très attractive par rapport à... par rapport à la standardisation de la vie. Donc là, ça a posé énormément de problèmes et moi je trouve ça extrêmement triste, parce que il faudra faire des statistiques des élèves qui sont qui sont restés, vraiment. 01:37:24-4

A: Oui, malheureusement il n'y a rien. 01:37:23-7

P: Il n'y a rien parce que moi, donc, parce que donc, j'ai bien étudié pendant, pendant un certain temps, énormément de gens qui ne sont pas là... D'ailleurs moi, je suis le cas (RIRES) aussi. 01:37:35-6

A: Oui, finalement. 01:37:35-6

P: Finalement euh, j'ai j'ai, je suis am... j'ai j'ai mon permis de séjour bien entendu, ça c'est un papier officiel qu'il faut avoir pour, pour pouvoir fonctionner ou acheter quoi que ce soit si vous voulez un ap... une chambre, un appartement, donc ça, c'est c'est, j'appelle ça une procédure administrative n'importe où, n'importe quel pays, mais ce n'est pas un facteur, je pense qu'il ne faut pas avoir de crainte parce que la Suisse, il faut pas négliger une chose, stratégiquement, moi que j'ai connu, c'était des gens de bonne famille souvent. De ces pays là. C'est pas n'importe qui qui pouvait venir à cette école. D'abord, tout d'abord, elle est très chère, et puis de se déplacer tout ça, c'est des gens qui peuvent apporter énormément à la Suisse. Parce que si quelqu'un qui vient pour un cours introductif, à part justement si il a des obligations un peu familiales, si il a une famille ici pis d'un coup il doit venir, ça c'est autre chose. Mais souvent, j'avais des étudiants, j'avais des gens qui voulaient étudier ici, qui venaient de familles qui avaient soit un business dans leur pays, soit ils étaient, soit ils étaient en politique. Mais je me disais un pain béni pour l'internationalisme de la Suisse pour avoir des contacts directs. Pour avoir un contact direct avec ces gens qui apportent énormément parce que nous, on doit, vous savez maintenant, quand moi-même comme j'ai fait maintenant, je vais faire ces échanges et tout ça, là... Moi, je dois quelque chose aussi, à ça. J'ai appris cette langue ici, et pis j'aimerais bien répandre cette langue ailleurs. C'est simple. C'est pas la question que je vais pas bouffer (RIRES) des pavés de Fribourg (RIRES), vous comprenez ? C'est d'ailleurs ma collègue en géologie qui a travaillé beaucoup (RIRES), elle était italienne. Donc je connais la dureté des pavés de Fribourg, mais je pourrais pas les avaler! Mais je pense que, justement, euh, moi j'aimerais bien aussi être cet exemple de, de cet interculturelisme que je peux apporter, je peux apporter quelque chose et tout d'abord je peux les inviter, tout tout simplement déjà, tout simplement les inviter, et si il y a quelque chose qui peut se créer soit au niveau scolaire universitaire ou au niveau du business, ça vaut la peine. La Suisse peut en bénéficier énormément. Parce que vous savez, on est, on est, on est maintenant dans la globalisation donc, il y a de moins en moins de différences. Donc les gens se posent la question, aujourd'hui... se posent la question: « Est-ce que je rentre chez moi, j'ai plus de possibilités en ayant étudié ici et pis je trouve du travail ? » ou est-ce que je reste ici mais je n'arrive parce que la priorité est suisse, qui est tout à fait normal. C'est tout à fait logique et tout à fait normal. Donc je pense que nous avons plus de possibilités, rentrer chez vous, même si c'est très difficile, mais tout d'abord on se sent bien, on a, on peut essayer de faire valoriser nos, nos, nos efforts, et puis si il y a une volonté, puis une bienveillance d'ailleurs, c'est ce qui est, c'est le cas, on peut créer des pôles de projets, de projets... Ah, ça c'est mes ambitions, ça c'est personnel, donc je peux pas entrer dans mes... mais j'ai été, j'ai connu beaucoup de gens qui ont fait ces écoles là, qui sont repartis ou soit ils sont allés ailleurs aussi, pour créer soit des entreprises pour travailler dans le monde euh... Et ce qui était très très intéressant, de l'autre côté c'était la seule école qui préparait les gens pour les universités donc à Bâle, Zurich, toutes les universités. Donc en étant étudiant tout ça, on avait tout de suite les contacts avec ces gens là, qui étaient, qui elle était dans la zone intercantonale, donc énormément. Moi, je vois énormément d'inté... énormément d'intérêts. Ça peut se faire, je ne sais pas ça, c'est une question, ça c'est une question politique, c'est pas forcément la question, ça peut être, euh, ça peut être aussi à l'Université de Fribourg, une telle école. Je ne sais pas. Est-ce qu'on doit vraiment fermer l'idée, parce que c'est pas la question qu'on va fermer le bâtiment. Il ne s'agit pas des murs. Mais l'idée. Donc ça, c'est ça, j'ai beaucoup de peine à saisir un peu. Comment, comment est-ce qu'on peut fermer cette idée là. Je pense que Fribourg, donc euh, était, était internationalement connue grâce à ça, énormément. Parce que les cours de Fribourg étaient connus partout, tout le monde, tout le monde tout le monde, moi j'ai eu des amis d'Amérique du Sud, d'Afrique du Sud, d'Azerbaïdjan, de... et puis, vous savez, comme moi je voyage beaucoup. Je voyage énormément, moi j'ai des amis au Pérou, d'un coup j'ai des amis au Mexique, j'ai des accueils non mais c'est magnifique! C'est magnifique c'est-à-dire que moi-même, donc, c'est des amis, mais c'est des Suisses et eux ils pensent beaucoup: « Qu'est-ce qu'on peut faire », « Comment est-ce qu'on peut renouer des contacts », il y a énormément de choses à faire, soit au niveau de, déjà, de... Ces gens, souvent, puisqu'ils connaissent une langue supplémentaire, ils sont souvent bien placés, ceux qui sont universitaires restent dans les milieux universitaires, il y a énormément de sujets à faire et pis comme je dis dans les affaires, il y a énormément, donc ça peut énormément servir. Euh... Sauf si... la Suisse pense qu'elle sera autosuffisante mais euh... je ne suis pas sur... je ne suis pas sur... euh... 01:43:19-8

A: Oui... 01:43:26-5

P: Mais ce sont des décisions qui sont tout à fait, qui sont, qui sont différentes, et puis... C'est qui le voit, parce que moi je suis, je pense qu'il faut être jeune dans ce domaine, dans ces réflexions là, c'est-à-dire que même si, même quand je suis maintenant en Pologne, je plaide aux Polonais: « Chers amis rentrez, on va travailler ensemble. Parce que la Pologne c'est à nous maintenant. C'est à notre génération. C'est nous qui devons vivre ». Comme là, je construis une maison, je construis une maison pour moi, par exemple, pour ma famille, pour mon futur. Et c'est ça.

Donc je dis que quand vous rentrez en Pologne, pensez comme à la maison. Vous rentrez et c'est à vous maintenant. Il faut oser. Il faut pas dire que le système etc. Donc, il est bien entendu. Mais c'est à vous parce que, un conseiller, ou un président, est aussi aussi comme nous. Il n'y a pas de différence d'une certaine manière. Mais maintenant, si on commence à entrer dans les arcades un peu, débat, c'est tout à fait un autre discours, mais je crois qu'il faut oser, il faut oser, il faut oser plaider, et la même chose pour la Suisse, c'est-à-dire que si la Suisse plaide, que la Suisse doit être pour les Suisses, mais écoutez, pourquoi pas. Mais il faut que la Suisse se pose la question parce qu'il faut se poser la question: « Qu'est-ce qu'on ferait sans ces étrangers ? » (RIRES). 01:44:46-6

A: Ces étrangers quand même spéciaux car c'est pas... 01:44:52-8

P: On met tout. Mais ce sont des accadémi... des universitaires, ils apportent énor... Non mais c'est-à-dire qu'ils ne vont jamais faire une infraction à quoi que ce soit, c'est eux qui apportent déjà énormément, qui euh... qui apportent, c'est pas la question du Suisse ou n'importe ou. C'est une certaine, un changement, une fraîcheur aussi par rapport à... des rencontres qui se créent extraordinaires. Et souvent, quand on voit, quand on voit le business, je travaille un peu depuis un certain temps, je vois que si il y a une entreprise suisse dans un pays ou autre, c'est grâce à un mariage ou aux études des gens. Souvent, comme ça... souvent, comme ça. C'est pas comme ça qu'on a créé, qu'on a créé justement, parce que d'office, on va aller par exemple en Argentine et puis créer un business, non! Ça, y avait quelqu'un qui a fait les études et qui... qui... qui a créé un pont ou grâce à ces études, il y avait des liens qui se sont créés, euh... Non, mais il faut, il faut penser, il faut penser parce que c'est... Bon ça, on peut débattre ça en privé, une fois... Un peu différemment aussi. 01:46:11-8

A: Et bien merci beaucoup. 01:46:11-8

P: Non mais je t'en prie, merci, merci à toi... 01:46:11-5

A: C'était un plaisir, mais je sais pas comment tu vas te débrouiller avec tes notes, avec tes récits... 01:46:52-7

IL M'OFFRE D'ALLER BOIRE UN CAFE... 01:47:04-7

WIEBKE

A: Alors, comment est-ce que tu as atterri à Fribourg, Wiebke ?

W: Par hasard (RIRES). C'est vraiment pas un choix mais... Heu... pas un choix conscient, mais euh... Bon, je cherchais des études, et pis je voulais faire l'éducation, ou la pédagogie spécialisée, et puis le, l'uni qui était tout près de chez moi, ça me plaisait pas, et pis alors je voulais aller en principe à Fribourg en Allemagne, et puis une amie à moi, elle voulait aussi y aller, et pis pour ce... ces études. il fallait faire une année de pré-stage, et pis mon amie, elle faisait ici à Fribourg. Et pis alors, par elle... j'ai connu Fribourg et pis je connaiss... oui, j'ai su qu'on peut faire des études ici, pis certainement, j'ai connu la communauté de la [REDACTED] ici où, où voilà, on a appris que c'était possible de vivre comme étudiant, de travailler un peu à côté pour la pension, et puis voilà, c'est comme ça que... après, j'ai décidé de venir à Fribourg, et pas à Fribourg (RIRES) et voilà, alors c'était plutôt ce qui allait autour, qui m'a fait choisir Fribourg. Parce que je pensais que c'est quand même une expérience formidable de... d'avoir la pratique à côté des études, et pis, depuis chez moi, d'où je viens, c'était... quand même la même distance de venir à Fribourg que d'aller à Fribourg, ben avec des correspondances de train, beaucoup mieux (RIRES). Et puis en même temps, je me suis dit c'est une bonne occasion d'apprendre le français (RIRES) même que j'ai pu faire les études en Allemand, donc c'était double effet (RIRES).

A: Et pis, et pis donc en fait c'était grâce à une amie, elle était déjà là ?

W: Elle est venue une année avant moi pour faire son pré-stage, que moi je faisais en Allemagne, et pis euh... Je lui ai, je suis venue en visite ici, et pis c'est là que moi j'ai trouvé aussi du plaisir dans la communauté, mais aussi de la ville, et tout ce qui allait autour, et j'ai rencontré des gens ici qui faisaient la pédagogie curative à l'uni ici. Et pis, je me suis renseignée et pis ici, je pouvais faire, je trouvais plus intéressant, les études parce que c'était la pédagogie curative et l'éducation spécialisée donc un peu un double diplôme, je pensais c'est intéressant comme ça, je laisse encore les deux voies ouvertes.

A: Donc en fait elle, elle habitait déjà ici à la [REDACTED] en fait, cette amie ?

W: Oui.

A: Et puis avant de venir, est-ce que tu connaissais déjà la Suisse...

W: Bon, avant c'était assez... étrange pour moi (RIRES). J'avais pas beaucoup de contacts avec la Suisse, même que je viens pas de très loin, mais... c'est... Bon, j'avais jamais l'idée ou le souhait de venir en Suisse. C'était... pas que je voulais pas, mais c'était hors question (RIRES). J'ai jamais imaginé de faire les études à l'étranger. Et pis alors, c'était vraiment... Ouais, au début je me suis demandée comment ça va être si après... euh, je fais des études en Suisse, et pis après de trouver un travail en Allemagne, comment est-ce que les employés, les employeurs, ils vont prendre ça est-ce que ça va être bien pour le CV ou pas bien alors j'ai demandé à... là où je faisais le stage en Allemagne et à d'autres institutions, ce que eux ils diraient, et pis j'ai eu des réponses très très mélangées, y a des uns qui disaient: « Ah oui la Suisse, c'est magnifique, le système scolaire et tout ça, c'est super alors il emploierait tout de suite » parce que ça, c'est quand même la réputation en Allemagne que la Suisse, au niveau de formation, c'est vraiment bien, et pis y avait aussi d'autres qui disaient: « Ah, mais on sait pas, la Suisse, on connaît pas le système alors, on sait pas si c'est aussi bien que en Allemagne », alors ils auraient plus de doutes. Alors, à la fin, je me suis dit: « Bon (RIRES) moitié moitié, c'est égal alors (RIRES). Je peux attaquer. 00:09:19-8

A: Donc t'es arrivée dans cette communauté, est-ce que tu as des souvenirs des premiers jours ? 00:09:28-0

W: Oui, c'était fatigant (RIRES) parce que je savais pas vraiment bien le français (RIRES). Donc, euh, ça, c'était vraiment fatigant, je suis arrivée, je crois deux semaines avant les études, pis ça veut dire que j'avais deux semaines vraiment pour être ici, pour m'adapter, quand même, à quelque chose complètement nouveau. Bon, c'était aussi que j'ai quitté ma famille et donc y avait vraiment tout qui changeait d'un coup, ça c'était vraiment super fatigant, bon, je me sentais vraiment bien mais, ouais, j'étais bien accueillie et... grâce à la communauté, ici, j'avais l'impression de... d'avoir tout de suite un réseau d'amis, ou presque un réseau familial. Euh... ce qui m'a vraiment, ouais ce qui m'a bien soutenue, et ce qui m'a fait que je me sentais tout de suite ici... chez moi... 00:10:19-7

A: Et pis après, les études alors ça veut dire que t'as commencé directement ta première année ici, c'est ça hein ? 00:10:48-0

W: Ouais, je peux vraiment pas comparer parce que j'ai jamais étudié en Allemagne (RIRES) alors je sais pas ce qui est normal et ce qui est pas normal, mais je me rappelle que avant que j'ai commencé, j'avais quand même un peu des doutes parce que j'étais pas ici sur place pour chercher des informations, par exemple. J'ai pas pu être là pour la journée d'informations, et y a les informations que j'ai demandé qu'on me les envoie pis alors j'étais jamais sûre si j'avais tout compris, ou si il me manquait encore quelque chose d'essentiel ou pour l'inscription après, ça compliquait un peu les choses mais... Bon, j'imagine que pour quelqu'un de la Suisse c'est aussi pas... tout simple non plus. Heu... Voilà, ouais c'était déjà au niveau organisationnel que... ouais, ça m'a demandé quand même... une confiance (RIRES). 00:11:50-3

A: Et pis au niveau des cours et comme ça, t'as pris des cours en français ou en allemand ? 00:11:54-9

W: J'ai commencé tout en allemand, euh, après, ça c'est donné qui avait, je crois, deux profs qui donnaient des cours en allemand et en français donc on pouvait choisir, et pis après un certain temps, après un certain temps, j'ai commencé à prendre des cours en français, parce que c'était mieux dans l'horaire, mais euh... Après, c'était quand même les études germanophones en principe. C'était juste après que j'ai fait encore un diplôme supplémentaire, et pis ça, j'ai pu faire bilingue, comme ça c'était, à la place de le faire en deux ans, j'ai fait en une année, et pis ça c'était vachement pratique, mais c'était aussi bien pour moi de commencer tout en allemand, et apprendre le français tout au quotidien et après, quand j'étais plus... plus sûre... de commencer gentiment avec des cours en français. Ça c'était vraiment bien parce que j'aurais jamais p..., j'aurais jamais... osé de faire les études en français. Et... Ouais, parce que le français c'était pas vraiment ma langue euh... préférée ou... (RIRES) où j'étais vraiment à l'aise. A l'école j'ai... j'avais toujours la peine avec le français, ça m'est pas venu comme l'anglais. 00:13:13-6

A: Quand tu étais en Allemagne tu avais appris des langues étrangères ? 00:13:25-8

W: Oui. Bon à l'école... En cinquième année, donc quand j'ai eu 10 ans, j'ai commencé l'anglais et pis après en septième... bon en Allemagne on compte la première année au début et pis après ça augmente (RIRES) alors en septième année, quand j'étais 12 ans, que j'ai pris le français. Donc c'était déjà ma langue, ma deuxième langue étrangère, donc c'était aussi quelque chose où j'étais déjà plus âgée, mais c'... voilà. Alors j'ai appris les deux langues mais... Voilà, l'anglais je trouvais plus logique et plus simple et plus... Je pouvais l'intégrer comme ça, et puis je trouvais aussi plus d'utilité (RIRES) et le français, j'ai jamais vraiment intégré dans mes pensées. J'ai toujours dû traduire mot par mot, et pis j'avais juste 5 ans, 5 ans de cours. Et dès que j'ai pu, j'ai j'ai arrêté le français (RIRES) parce que je pensais toute façon je, je vais l'utiliser que pour les vacances (RIRES). 00:14:38-5

A: Parce que t'allais en vacances euh... 00:14:41-9

W: Mes parents, ils allaient... ils... ouais, ils aiment bien aller en vacances en France, donc ça c'était mon lien avec la... avec le français. 00:14:51-3

A: Où est-ce qu'ils allaient en France ? 00:14:52-3

W: Pfff... Soit en Provence, ou en... Vers l'Atlantique... euh... Quelque part où il y a un bon vin (RIRES). 00:15:04-1

A: Parce que vous faites du bateau ? 00:15:04-6

W: Non. Du vin. 00:15:06-2

A: Ah vin, d'accord, j'ai cru vent... Parce que nous on fait de la voile alors j'ai cru « vent », d'accord. Oui oui. 00:15:13-5

W: Ben c'est parce que c'était vraiment le quotidien où j'ai pu apprendre. Et pis là, ça vient tellement naturellement... (RIRES) c'est vraiment autre chose d'apprendre ça, comme ça, on l'entend toute la journée, ou si tu entends par des livres et par des cours. Et puis là, ben j'avais pas... J'ai même pas dû apprendre exprès, dès que j'étais à Fribourg. Ça m'est venu comme ça, en écoutant, y a des gens qui m'ont corrigée et... et... voilà. Et pis après, après aussi, je pense que le f... pourquoi j'ai bien appris après, c'est parce que j'ai pu le lier à une bonne, à un bon contexte, avec des bonnes expériences et bon souvenirs, et pis j'ai vraiment commencé à apprécier la langue. Parce que d'abord, je je ouais, j'ai essayé de l'apprendre mais bon pour l'école (RIRES). 00:17:01-2

A: Est-ce que tu pourrais développer un petit peu ce contexte justement. C'était quoi ces occasions de parler en français ? Ici est-ce qu'on parle français par exemple ici à la [REDACTED] ? 00:17:11-6

W: Oui, ici à la [REDACTED] c'est que le français, et puis vraiment, que le français, même qui a souvent des germanophones, et aussi ma... l'amie qui était déjà ici, bon c'est une... avec qui j'ai grandi... mais ici, au foyer, on a aussi parlé français... entre nous, si y avait d'autres personnes autour parce que c'était très clair, c'est un endroit francophone et pis alors on parle français, quand on est dehors, on peut parler allemand, et pis ça... au début ça faisait un peu bizarre de parler français avec elle. Mais on s'est très vite habituées. Et pis même maintenant qu'elle est de nouveau en Allemagne, dès fois, on parle français (RIRES). 00:17:52-2

A: Non, c'est vrai ? 00:17:54-0

W: Même quand on est que les deux, bon, normalement, on parle allemand, mais ça dépend la situation, le... ça dépend de quoi on parle. Et si on parle de quelque chose qui a un lien avec la [REDACTED] ou quelque chose qu'on a vécu à Fribourg, ben on doit changer en français parce qu'il nous... on a vécu en français, et pis y a des mots qui sont pas tout à fait les mêmes en français qu'en allemand, alors on a toujours l'impression, si on parle en allemand, c'est pas... exactement ce qu'on veut dire, alors souvent, si on parle de la [REDACTED] on parle en français. 00:18:30-9

A: Ah, c'est... c'est drôle (RIRES) 00:18:31-5

W: (RIRES) oui, c'est vraiment bizarre, mais ça fait une toute petite nuance, et ouais, je pense que c'est aussi un peu de sentimentalité (RIRES). 00:18:42-1

A: Oui, mais je pense que... y a vraiment des sentiments qui sont un moment donné... Les expériences qu'on fait dans une langue... 00:18:55-8

W: Oui. Et je pense vraiment que la langue, j'ai intégré, j'ai enregistré... avec des événements. Ou avec ce que j'ai appris... euh... autrement, dans la vie comme ça... Parce qu'il y a vraiment des sujets, comme ça, que je préfère parler en français, et des sujets où je préfère parler en allemand, et pis c'est tout ce que j'ai appris au niveau professionnel par exemple, de parler, de... euh... de comment encadrer une personne avec un handicap par exemple, j'ai la peine de parler de ça en allemand. Parce que j'ai jamais fait... 00:19:49-0

A: Alors que les études étaient quand même en allemand ? 00:19:48-9

W: Oui, ça c'était en allemand mais c'était la théorie (RIRES). Mais après ici, j'ai parlé beaucoup plus... Pis alors... pour moi, c'est beaucoup plus simple de parler en français, de ça. 00:20:01-6

A: Mais le fait d'avoir l'aspect pratique du métier en français et l'aspect théorique en allemand, ça posait pas de problèmes, c'est quand même assez curieux ça ? 00:20:10-1

W: Ça posait plutôt des problèmes à l'uni. Plutôt, j'avais plutôt des problèmes en allemand que en français (RIRES). Parce que bon, ici, dans le travail, on parle quand même assez simple. On parle pas avec des expressions super développées, des théories, je sais pas quoi, donc euh... Là, c'est quand même un langage qui euh... voilà... qu'on apprend très vite. Mais après, de traduire ça en allemand, ce que par exemple, pour les stages, ou pour les expériences qu'on avait déjà faites, de... si il fallait prendre des exemples à l'Uni. Ben quand j'ai pris des notes... j'ai quand même marqué souvent en français... parce que... ben, les expressions qu'on a ici au travail, ben ça me venait plus vite en français... ou bien si on utilise les noms, les noms, les noms français, on peut pas switcher d'une langue à l'autre comme ça. 00:21:13-1

A: Et les... tu as des collègues ici qui ont fait leur formation en français, ici ? 00:21:26-1

W: Ehm. De ceux avec qui j'ai fait les études ? Non, parce que la pédagogie curative, c'est quand même un cours un peu particulier où l'horaire c'est déjà donné, tu peux pas vraiment choisir des cours. Donc y a tout le monde qui suit le même... 00:21:43-7

A: Donc en fait, c'est plutôt en allemand que ça se passe ici à Fribourg... 00:21:43-7

W: Ouais, ouais. Bon, y a aussi, en parallèle, euh toute la partie francophone, mais on avait rien à faire avec eux... mais vraiment rien. Donc j'ai pas eu l'occasion de faire connaissance avec eux, c'était d'autres horaires, on les croisait de temps en temps, mais... 00:22:04-6

A: (LA SONNETTE SONNE) Tu dois aller répondre ? 00:22:05-3

W: Heu... peut-être (RIRES) 00:22:07-7

INTERRUPTION DE LA PREMIERE PARTIE DE L'ENTRETIEN. TRANSCRIPTION DE LA SECONDE PISTE
SON. LONGUE PAUSE

A: Mais du coup, je me rappelle plus où on était en fait, de quoi on parlait. On a parlé des langues, du français, du français au travail, des... 00:08:19-7

W: Est-ce que le dernier c'était que je disais qu'il y avait la section francophone et germanophone à l'Uni ? 00:08:26-0

A: Oui, oui... 00:08:26-0

W: C'était ça le dernier ? 00:08:26-5

A: Je crois... 00:08:29-2

W: En tous cas, je me rappelle pas de autre chose (RIRES) 00:08:30-3

A: Mais bon, je pense que... Je sais pas si toi tu as envie de rajouter quelque chose par rapport à ce français, mais c'était déjà... Quelles étaient les idées de tes parents sur le fait que tu t'en ailles à l'étranger, ou... 00:09:17-9

W: Pffff... Je crois, y a pas énormément de choses à dire parce que mes parents, ils sont pas trop bavards euh... sur ça (RIRES). En tous cas, c'est pas eux qui m'ont poussée de aller à l'étranger, mais ils m'ont pas freinée non plus, euh... je crois que... ouais... Pour eux, c'était un peu, si je puis dire, égal (RIRES). Pas qu'ils s'en foutent, mais... mais, voilà, ils avaient pas une priorité et pis ils m'ont vraiment laissé le choix, faire moi-même. 00:09:55-3

A: Qu'est-ce qu'ils font tes parents comme métier ? 00:09:55-3

W: Ils ont un petit magasin... de ménage ou de cuisine, comme ça. 00:10:02-6

A: Et pis t'as des frères et soeurs ? 00:10:01-4

W: J'ai une soeur, plus âgée que moi, ouais. 00:10:09-0

A: Et puis elle est en Allemagne, elle est restée, elle ? 00:10:07-8

W: Heu... la plupart, elle est en Allemagne, à du... Ben, elle travaille dans des hôtels, et puis elle était bien en Allemagne jusqu'à ce que moi j'étais en Suisse (RIRES)... qu'elle a aussi osé venir, des fois, en Suisse pour travailler. 00:10:25-2

A: Oui oui oui oui... 00:10:28-6

W: Et pis dans l'hôtel, c'est toujours le... le problème que... y a des saisons et pis alors en été elle a trouvé quelque chose en Allemagne, mais pour l'hiver, c'était après bien pratique de trouver un hôtel en Suisse où dans une région de ski. Pis, je crois que, comme moi j'étais déjà en Suisse, ça facilitait pour elle. Ouais. 00:10:53-9

A: Parce qu'elle l'avait déjà fait avant, ou euh... 00:10:56-8

W: Non, c'était quand moi j'étais ici. 00:10:59-9

A: Ah oui... 00:10:59-9

W: Ouais...! 00:11:02-7

A: Et donc ? 00:11:01-8

W: Donc je pense que pour moi-même, déjà, avec les années que je suis ici, pour moi, la frontière, elle est devenue plus petite, ou elle existe presque plus, la frontière entre l'Allemagne et la Suisse, et puis je crois aussi pour ma

famille, maintenant (RIRES). Donc bon, avant, c'était vraiment hors question de... d'aller en Suisse, on pense même pas. Et puis maintenant voilà, est-ce qu'on... Si on est en Allemagne ou en Suisse, ça change pas grand chose. 00:11:34-7

A: Donc maintenant, ta soeur elle vient tous les hivers ? 00:11:34-6

W: Maintenant plus. Non... je crois elle a fait ça trois hivers... 00:11:37-7

A: Et puis maintenant, par contre, elle est en Allemagne. 00:11:37-7

W: Oui. 00:11:40-9

A: D'accord. Mais elle était venue en visite quand je l'ai rencontrée ? 00:11:42-8

W: Oui. 00:11:46-5

A: D'accord, oui. Et puis toi tu retournes assez régulièrement chez tes parents ? 00:11:48-9

W: Oui. Oui. Bon... c'est assez proche avec le train. Je suis, en 4, 5 heures, je suis là-bas. Donc je peux même y aller pour un week-end. C'est pratique... 00:12:03-0

A: Donc toi, en fait, donc quand tu es arrivée ici, euh... tu as habité à la [REDACTED] et tu tu avais des... c'était ton petit boulot ? Comment tu faisais pour vivre en fait... c'était... Tu arrivais à vivre avec ce que tu gagnais ici en tant que stagiaire ? 00:12:20-7

W: Ben en fait, je gagnais rien de... de liquide, mais je travaillais quelque chose de... Peut-être équivalent à 30 / 40 % et pis pour ça j'ai pu vivre ici donc, la pension, la chambre et tout ça, c'était payé comme ça. Donc, en principe, j'avais pas besoin de grand chose de plus et puis avant de venir ici, bon, j'ai pas mal économisé, et puis alors là, j'avais, ouais quelques sous encore à part avec ce qui m'a suffi pour euh... Ouais, les loisirs mais aussi pour les frais de l'Uni. 00:13:10-1

A: C'est un échange en fait. Et pis maintenant, y a d'autres étudiants qui font ça ? 00:13:21-4

W: Ici oui, y a toujours. 00:13:28-3

A: C'est des étudiants suisses ou ? 00:13:27-6

W: Non, la plupart, c'est Suisses, ouais. 00:13:31-7

A: Mais c'est des gens qui sont de Fribourg ? 00:13:31-7

W: Non. Bon, pour le moment, y a une de Berne et une du Tessin, habituellement la plupart, c'est des gens qui font la pédagogie curative, ou la psychologie, mais y a aussi tout autre sorte, des juristes, des... maintenant, y a une qui fait la musicologie, géographe, donc y a aussi d'autres choses, mais souvent c'est la pédagogie curative, la psychologie ou la théologie. 00:14:01-1

A: Donc en fait, c'est pas un système qui a été mis en place de manière spontanée, c'est un système de fonctionnement de la [REDACTED] aussi de pouvoir avoir cet échange avec des étudiants. 00:14:13-4

W: Oui, parce que c'est génial pour les étudiants, bon, d'avoir une solution sympa de vivre, mais aussi de faire plein d'expériences. Mais aussi pour la communauté, c'est, c'est profitable parce qu'il y a des gens qui s'investissent bénévolement aussi, une bonne partie bénévolement. Y a aussi des jeunes qui arrivent, qui amènent de nouveau une autre vie. Et pour l'intégration des personnes handicapées, c'est génial. 00:14:43-3

A: Non non, c'est sûr. Et pour toi ça a été une chose naturelle ou ça a été une décision, le jour où tu as terminé tes études, de rester ici, en fait ? 00:15:00-0

W: Ah c'était pas prévu (RIRES). 00:15:03-1

A: C'était pas prévu ? 00:15:01-9

W: Oh, j'ai toujours pensé que je fais les études ici et après je retourne en Allemagne, voilà. Parce que bon, moi j'étais bien en Allemagne et puis j'ai pas... J'avais pas ce sentiment de devoir quitter l'Allemagne parce que c'est si terrible. J'avais pas ça. C'était vraiment pour les études, ça c'est donné comme ça et puis voilà après bon, je retourne, c'était très clair. Mais après, pendant que j'ai... bon, dans ma dernière année, que je faisais, bon j'étais plus à fribourg la dernière année, c'était de nouveau un stage que j'ai fait à... près de [REDACTED]. Et puis pendant ce stage là, y a la [REDACTED] qui m'a demandé de trav... d'être employée à la [REDACTED]. Ils m'ont demandé pour un poste. Et puis voilà, c'est comme ça que j'ai réfléchi. Ils m'ont demandé même avant que moi j'ai réfléchi sérieusement ce que je voulais faire... 00:15:59-9

A: Ils t'ont choisie en fait... 00:15:59-9

W: Ils m'ont choisie, ouais. Et pis alors j'ai juste dû choisir si j'accepte ou pas. Pis alors, j'ai accepté. Et pis c'est comme ça que j'ai... de nouveau, un peu par hasard, que je suis restée. Voilà (RIRES). 00:16:19-7

A: Et puis qu'est-ce qui a changé parce que t'as quand même changé de statut ici. Comment ça s'est fait cette transition du statut de stagiaire au statut, quand même de... d'employée avec des responsabilités, euh... 00:16:29-1

W: Tu veux dire pour le travail ? 00:16:30-8

A: Oui, et sur le plan personnel et sur le plan aussi de l'équipe, euh... 00:16:36-6

W: Bon ce qui était pas mal, c'est qu'entre-deux, j'étais une année loin. Donc de toute façon, j'étais plus là alors je suis revenue comme... avec un autre statut, donc c'était clair que c'était différent et puis après... Ils m'ont demandé directement pour la responsabilité du foyer et pis alors c'était très clair que voilà... C'est complètement différent. 00:16:58-3

A: Donc maintenant toi t'es responsable du foyer ? 00:16:58-3

W: Oui, c'est ça. 00:17:03-0

A: Donc c'est vraiment toi qui gère l'équipe ? 00:17:03

W: Oui oui. 00:17:07-3

A: Pis y a personne au dessus, c'est toi la responsable... 00:17:09-1

W: Du foyer, c'est moi, mais après, on est trois foyers à Fribourg, et pis là, y a encore une personne qui gère l'ensemble. Oui oui, ça quand même... (RIRES). 00:17:23-6

A: Oui, mais c'est quand même une sacrée reconnaissance aussi. 00:17:27-5

W: Ouais, ça je trouvais vraiment sympa qu'ils m'ont demandé, qui ont pensé à moi, qu'ils ont pensé que j'étais capable de faire. Et alors je... ça, je pense, c'est quand même après c'est... Bon déjà. c'est rare qu'il y a euh un travail qui demande à quelqu'un de, de postuler... Normalement il faut plutôt se battre pour... Et puis, qu'ils me proposent quand même des conditions assez, assez sympa, ou avec vraiment une responsabilité, en même temps, la confiance, un contrat... illimité, ce qui est quand même rare, avec tout le contexte que je connaissais alors, je savais sur quoi m'engager, et eux aussi, alors c'était vraiment une sur... quelque chose de sûr pour moi. 00:18:15-8

A: T'as quel âge en fait ? 00:18:20-2

W: 27 00:18:20-2

A: Ouais, t'es super jeune en fait pour être déjà responsable d'un foyer... 00:18:22-8

W: Ouais j'étais... J'avais 24 ans quand j'ai commencé. 00:18:29-0

A: Quand t'as commencé à être la responsable du foyer ? A oui donc ça fait déjà trois ans...! 00:18:34-4

W: (RIRES) ouais... 00:18:35-8

A: Et tout à l'heure, tu parlais de cette frontière qui n'existe plus, ce qui est une très belle image en fait... 00:18:42-1

W: (RIRES). Ça fait 7 ans maintenant, pffff... Je sais pas si je suis Suisse maintenant (RIRES). ou... Mais, en tout cas, maintenant, j'ai quand même bien un lien avec la Suisse et puis... euh, voilà, quand à la télé y a quelque chose, dans la politique, y a quelque chose qui parle de la Suisse, je me sens presque plus attirée que si y a quelque chose qui parle de l'Allemagne... Même si je suis en Allemagne et pis j'entends quelque chose de la Suisse, ça... ça attire beaucoup plus de mon attention que si y a quelque chose en Allemagne. Parce que c'est vraiment là où je suis ce qui me concerne, ou ouais où j'ai un peu plus de coeur maintenant... 00:19:44-7

LE RECIT DE VIE AYANT BEAUCOUP DE MAL A SE DEVELOPPER, ON PASSE A LA DISCUSSION

A: Alors moi je pense que je vais passer, à moins que tu aies quelque chose à rajouter, mais sur le plan du récit de vie on a une ligne, on a bien travaillé sur les différentes phases jusqu'à la transition. Alors maintenant, c'est pour avoir ton opinion sur des questions qui concernent mon sujet de recherche, tu vois, qui est cette place de l'étudiant ou du diplômé étranger en Suisse. C'est-à-dire que pendant longtemps la Suisse a été un pays qui s'est considéré comme un pays d'accueil des étudiants étrangers, mais maintenant, ça commence à faire débat. Alors j'aimerais déjà savoir si toi, tu as entendu parler de ces débats, ou pas... 00:20:58-9

W: Un petit peu... Mais pas spécialement, je dois dire j'ai pas cherché non plus. Ça... ça m'intéresse pas... Ça me concernait pas trop... Aussi pendant que moi je faisais des études, parce que je me suis pas sentie trop concernée de ça. Parce que dans mes études, mon amie et moi, on était les seules... étrangères, dans le cours, donc je trouvais pas un sujet tellement important. 00:21:28-2

A: Particul... Mais, est-ce que est-ce que une fois c'est arrivé qu'on te le fasse sentir ? 00:21:36-8

W: Bon, un petit peu, à cause de la langue. Ben, je faisais des études en allemand (RIRES). Mais avec le dialecte de suisse allemand et mon dialecte c'est quand même quelque chose que tu remarques toujours... Que t'es étrangère (RIRES). 00:21:54-5

A: Mais est-ce qu'on t'a fait sentir... Ou est-ce que les gens remarquaient simplement que tu étais allemande mais... 00:22:00-5

W: Ça dépendait... Y avait peut-être une partie où je trouve que... bon, c'était complètement égal et pis ils ont continué à parler comme... avec moi comme avec les autres, et pis ça, je trouvais vraiment très sympa. Et pis, y avait l'autre partie où j'ai quand même eu l'impression qu'ils me regardent un peu comme: « Cette Allemande, là... » (RIRES) où je remarquais, ils m'aperçoivent un peu... étrange. Quelque cho... Quelqu'un de part... Et ouais, ils ont changé en bon allemand même si j'ai rappelé plein de fois que je comprenais très bien etc. et ouais où j'ai l'impression: « Voilà, ça... » 00:22:45-8

A: Ça pose, euh... 00:22:47-5

W: Ouais, ils s'intéressent pas trop à créer trop de liens avec moi. Bon, ils préfèrent rester entre eux. Mais ça, c'était vraiment une partie. Et puis moi, je me suis concentrée sur l'autre... partie (RIRES)! 00:23:00-4

A: Peut-être que toi tu habites, tu es aussi dans un milieu très très différent. Mais on entend parler, en particulier en Suisse allemande, d'une attitude assez dure à l'égard des Allemands, en particulier. 00:23:21-9

W: Oui oui. Pour ça, moi, je suis vraiment contente d'être à Fribourg, j'aimerais pas du tout être à Zürich, par exemple. Et pis aussi moi, je me s... aussi aux études, quand j'ai, après, commencé les cours en français, ben je me sentais beaucoup plus à l'aise... Parce que c'est un peu bizarre mais... y a plus de différence dans l'Allemand, avec le dialecte différent que en français où on entendait bien que je suis pas quelqu'un de langue maternelle français, mais je trouve que les francophones, ils ont eu plutôt l'attitude: « Ouah, elle sait bien parler le français, et puis après, si c'est suisse allemand ou allemand, ou je sais pas quoi, mais elle se donne la peine de parler le français et pis ça marche comme ça, j'étais moins étrangère que... dans les cours... germanophones. Et pis ben aussi, là c'était dans les cours, mais même maintenant je trouve, je suis beaucoup plus à l'aise à Fribourg que... qu'en Suisse alémanique, ouais. 00:24:24-3

A: Ouais. 00:24:24-3

W: Ouais, déjà pour la langue... On le remarque moins, mais aussi à Fribourg, y a assez peu de... d'Allemands, je trouve. Ou en tous cas, moi, je... j'ai pas à faire avec beaucoup d'Allemands. Et pis, quand, quand je suis à Zürich, j'ai toujours l'impression d'être une entre toute une masse qui vient envahir (RIRES) la ville, et pis quand même aussi avec des gens... qui ont quitté l'Allemagne parce qu'ils étaient vraiment pas satisfaits. Et pis, c'est des gens, qui vont jamais être satisfaits. Et pis moi, je voulais pas me mettre... 00:24:55-8

A: Dans cette situation... 00:24:55-8

W: Ouais... je voulais pas être mise dans le même groupe. 00:24:59-4

A: Absolument parce que tu as une histoire qui est complètement différente. 00:25:02-8

W: Absolument (RIRES) 00:25:05-9

A: On est venus te chercher, tu vois ? 00:25:07-4

W: Oui... 00:25:07-4

A: Enfin, t'es pas venue en Suisse en sachant que la Suisse était un oasis pour les travailleurs... 00:25:14-9

W: Tout est beaucoup mieux et pis on gagne plus et... non, c'était pas ça, mais... ça, j'ai toujours l'impression quand je suis à Zurich par exemple, que les gens, ils savent pas qui je suis et pis alors ils me mettent dans cette catégorie et pis ça me rend... ça me met pas à l'aise... ouais. Et pis à Fribourg, ça m'arrive pas ça. 00:25:37-7

A: Comment est-ce que tu comprends cette situation de tension ? 00:25:40-9

W: Bon, ça me fâche pas vraiment parce que ça me concerne pas vraiment personnellement. Si j'étais vraiment ailleurs, ben... ouais, ça me dérangerait quand même... mais... là, je peux bien l'éviter (RIRES). 00:26:10-4

A: Et le fait d'être étudiante et travailleuse à Fribourg, qui est une ville relativement internationale sur le plan des étudiants, qu'est-ce que tu en penses, est-ce que tu l'as vécu, cette internationalité des étudiants à Fribourg ? 00:26:33-8

W: Comme étudiante pas. 00:26:35-5

A: Comme étudiante pas, d'accord. 00:26:38-1

W: Non, là, c'était moi qui a fait l'internationalité (RIRES). Non. Parce que j'avais pas de contacts avec d'autres étrangers. 00:26:49-3

A: Et pis après, oui ? 00:26:50-9

W: Bon, c'est plutôt maintenant, quand je sors, que là, je rencontre presque que des étrangers (RIRES). C'est plutôt là... 00:26:59-5

A: C'est lié plutôt à [REDACTED] en fait. 00:27:01-2

W: C'est lié à [REDACTED] c'est lié à la salsa où on trouve plein d'étrangers. Mais... 00:27:10-4

A: Alors peut-être sur le plan de la politique de la Suisse de manière plus général, les affiches de l'UDC par exemple, les discours sur les étrangers en général, est ce que tu suis ce genre de débat ? 00:27:51-9

W: Je suis pas vraiment, non. Mais c'est assez, ouais, c'est rigolo un peu que quand je vois ces affiches, ou quand j'entends les débats sur les étrangers qu'il faut limiter et tout ça, moi... Bon, des fois, je réfléchis un petit peu heu... Si j'avais le droit de voter, je voterais quoi. Mais là, j'oublie souvent que je suis pas Suisse (RIRES) que en fait, comme cette affiche avec le mouton noir, qui sort. Moi, je me vois pas comme ce mouton noir, j'ai l'impression je suis aussi Suisse (RIRES). 00:28:27-6

A: En fait tu t'en rends pas compte 00:28:31-4

W: Et puis... Bon, c'est d'autres étrangers qui sont ces étrangers... (RIRES). Alors je me sens pas attaquée personnellement. Ou j'ai pas peur que si y a quelque chose qui se passe, que c'est une conséquence pour moi. C'est un peu fou mais je néglige que... (RIRES) 00:28:52-3

A: Que t'es étrangère en fait... Mais bon, moi, je connais pas du tout la politique en Allemagne mais je pense que ça participe d'une tendance un peu en Europe. En fait, y a les étrangers de l'UE et il y a les autres... 00:29:23-3

W: Euh... un peu oui, en tout cas, y a aussi beaucoup d'étrangers, d'autres pays. Mais quand même, y a aussi pas mal de groupes précis où y a des problèmes. Comme ici, c'est les Portugais c'est les Turcs en Allemagne, par exemple. Mais je crois quand même, en Suisse, y a énormément plus d'étrangers, et pis y a beaucoup... Les étrangers, ils sont beaucoup plus... nécessaires. 00:29:53-5

A: Ils sont plus nécessaires, ouais... 00:29:53-5

W: Plus. 00:29:56-5

A: Plus nécessaires, ouais. 00:29:57-2

W: Je crois en Allemagne, on pourrait aussi... vivre sans eux. Ben, au niveau fonctionnel, hein (RIRES). Mais en Suisse, ils sont... Y a une bonne partie qui est tellement bien intégrée qui est tellement importante pour... Si on pense au secteur médical, que si tous les étrangers partaient ben ce serait simplement pas possible. Alors là, je crois, y a quand même une très grande différence de... de fonctionnalité, entre ces deux pays. Ouais, je pense qu'il y a bien des avantages, et des désavantages... Et pis voilà souvent on voit plutôt les désavantages... (RIRES). Bon, je pense qu'il y a quand même un limite et pis des fois la limite, elle est déjà presque atteinte, et pis ça fait peur aux gens, et pis je comprends aussi. 00:31:53-4

A: Merci Wiebke, je te laisse à ton rendez-vous.... 00:31:58-4

BANU

A: En fait, je sais même pas de quel pays tu viens ? 00:00:13-2

B: De Turquie, d'Istanbul. Je suis pas née à Istanbul mais euh, dès l'âge de 5 ans, j'ai, j'y ai vécu, jusqu'à 19 ans. 00:00:31-0

A: D'accord... Alors peut-être, ce qui est souvent assez pratique, c'est que la personne se présente comme elle a envie en quelques phrases et puis ensuite, en pensant au parcours de mobilité, au parcours, voilà. Et puis ensuite, on reviendra sur quelques questions, comme comment on a organisé le départ, comment on a pris des décisions et puis voilà... 00:01:06-9

B: Alors, euh... Comment j'ai pris cette décision ? J'ai euh, j'ai eu le contact avec quelqu'un qui vivait déjà à Fribourg, qui... disons depuis 15 ans en Suisse, et euh, on a fait la connaissance par l'intermédiaire de mon oncle, surtout, après, il était question que je vienne moi parce que lui il pouvait pas aller au pays. Donc j'ai pu... j'ai pu commencer les démarches en 99 et, euh, lui, il a pu m'inscrire ici, au cours de... universitaire, au cours intensif. 00:01:57-6

A: Alors en fait, c'était le cours d'introduction, c'est ça ? 00:02:15-7

B: Non, c'était le cours de français intensif (ACQUIESCE). Parce que le cours d'introduction, je pouvais pas le faire, hein, je vais te dire ça après... 00:02:12-1

A: Le cours intensif, c'était le stage intensif en fait, alors ? 00:02:15-7

B: Non, pas du tout, c'était, disons, c'était dans une période de 8 mois. 00:02:23-6

A: D'accord. 00:02:27-6

B: Il faut encore rajouter, mais je pense cette année... Ils ont déjà fini, je pense, ils ont ils ont fini ces cours euh... 00:02:33-7

A: Alors c'est ça, c'est le CIUS, le cours d'introduction. 00:02:36-7
00:02:36-7

B: Voilà, c'est ça CIUS. Oui, parce que voilà, ils ont perdu leur travail et tout. Donc euh, nous, c'était la belle époque, hein, je trouve, parce qu'il y avait beaucoup de... beaucoup d'élèves de l'étranger surtout de, de mon pays. On était au moins 4 dans la classe, Dans la même classe. Y avait même pas 10, enfin une dizaine de personnes, quoi. Donc j'ai... je suis arrivée en octobre, et j'ai pu commencer tout de suite, une semaine plus tard, quoi, les cours. Pis là, on était en vie euh... en vie co... commune avec euh... Avec mon compagnon, euhm... Quelques mois plus tard, c'est quoi ? En été, en 2000, pendant l'été, on s'est mariés. Pis moi, j'ai pu suivre ce cours pendant une année, euh... Je connaissais rien de la langue française hein, juste merci, et pis ça, c'est ce qu'on a appris euh... Mais même pas Madame, Monsieur, Bonjour, rien du tout. Donc euh, j'ai tout appris ici. J'ai... La première année était très difficile, mais la deuxième année, donc entre deux y avait les vacances d'été, j'ai, j'ai parlé un petit peu avec les gens, j'ai osé, si tu veux. Donc j'ai pu... commenc... J'avais fini au niveau 1, pis la deuxième année j'ai pu commencer au niveau 5. Ils ont fait le test au début pis là, ça a été... 00:04:25-7

A: Donc pendant l'été en fait ça a vraiment beaucoup avancé 00:04:28-6

B: Ça a avancé un peu (ACQUIESCE). J'ai fait une deuxième année de ce cours, ça me plaisait beaucoup. Disons j'ai... quand on est dedans et, je sais pas, on est pas conscient de ce que c'est, c'est après qu'on se dit: « A oui, c'était bien quand même, il fallait que je travaille un peu plus ou que je fasse un peu plus d'efforts », mais c'était quand même euh... Je sais pas, j'avais beaucoup d'amis, beaucoup de... On a créé une... vraiment, de bonnes relations. Avec beaucoup... C'était que des étrangers, ça c'est sûr, pis y avait des Brésiliennes, des Vietnamiennes, de... je sais pas, des des Kurdes d'Iran, de Sirie, tout. Heu... de la Russie aussi, oui, c'était vraiment un arc en ciel de... 00:05:28-8

A: Ouais, c'est joli cette expression arc en ciel. 00:05:29-6

B: Mais c'était vraiment ça. Alors on... Les profs étaient très gentils avec nous. J'ai beaucoup aimé. Disons que euh, y en a certains que je vois encore, qui me reconnaissent pis qu'on discute... Et euh... C'était, non c'était. Non, disons, ils nous ont accueilli d'une façon de... très chaleureuse. Et pendant ces deux années, j'ai jamais eu l'impression que ça me faisait, ça me faisait peur d'y aller ou qu'un prof allait me dire un truc parce que je ne connais pas cette loi (cette règle de grammaire ?) et tout, c'était vraiment... Pour moi ça c'est bien passé, sauf la première année parce que je connaissais rien. 00:06:22-1

A: A cause de la langue essentiellement ou...? 00:06:23-5

B: Aussi de, de l'étranger. C'est la première fois que je sors de mon pays pis j'ai pas de famille ici, aucune de ma famille, donc aucune personne de ma famille, pis j'étais seule avec mon ex mari et tout. Là, j'avais la boule à l'estomac. Mais ça, c'était un peu difficile mais la deuxième année j'... je me suis un peu laissée aller, disons, c'était plus, plus cool. Pis à la fin de la deuxième année, j'ai fait mon diplôme. Là-bas, le diplôme de l'Alliance Française. Donc je l'ai reçu avec une mention de... assez bien. Quelques années plus tard, je voulais refaire cet examen. Mais je, j'ai jamais osé parce que j'ai vu le test qu'ils font... Je... ils avaient changé hein, au début, quand nous on a fait cet examen, c'était, c'était plus simple. Mais après, j'ai vu que c'était que des tests et que... il fallait que tu fasses un résumé, et que... c'était plus... 00:07:30-0

A: Y a des techniques, y a des techniques de préparation... 00:07:35-7

B: Oui, mais je, je... voilà. Je pensais de refaire mais pour perdre après, non. J'ai laissé tomber. T'as des questions ? 00:07:48-9

A: En fait, euh... Oui bon. Peut-être qu'on reviendra là dessus mais cette première année difficile, moi ça m'intéresse de savoir un peu pourquoi c'était difficile, tu vois ? 00:08:05-0

B: La première année était difficile. 00:08:08-0

A: Sur quels plans, tu vois, si t'arrive un peu à te mettre dans la... 00:08:11-7

B: Oui, tout de suite... 00:08:11-7

ELLE VA CHERCHER LE THE QUI EST PRET. ELLE ME LE SERT. 00:08:12-2

B: Y a plusieurs raisons, hein... C'est pas seulement... T'as déjà mangé ? 00:08:40-3

A: Oui, j'ai mangé en venant merci. 00:08:40-3

B: Je t'ai même pas demandé... 00:08:40-3

A: Ouauw... (EN VOYANT LA DOUBLE THEIERE). Comment ça marche ? 00:08:40-3

B: Je fais du thé turc. Alors ça c'est... 00:08:45-7

A: Mais j'ai jamais vu la double euh... 00:08:45-7

B: Là, il y a de l'eau, là, il y a du thé. 00:08:51-9

A: C'est pour pouvoir mélanger ou ? 00:08:56-5

B: VERSE LE THE. C'est du thé noir, je sais pas si tu aimes... 00:08:56-5

A: Ah oui oui, c'est parfait. 00:09:05-1

B: Parce que le thé noir seul, il est très fort. 00:09:16-6

A: Et puis comme ça, ça tient chaud en fait. 00:09:17-7

B: Oui oui, ça reste chaud, bien longtemps. 00:09:22-0

B: Oui, c'était difficile parce que... Je pense qu'il y avait tout d'abord mon... euh... Il y avait déjà mon, mon... ma relation, ou mon mariage prévu avec... avec, euh, le père de ma fille. Donc c'était... J'avais 19 ans, tu vois, donc j'étais... 19 - 20, donc tu... je, je, je suis venue ici avec beaucoup d'espérance, beaucoup de, avec beaucoup... Je sais pas, je pense que j'attendais beaucoup de choses... de la vie... à cet âge-là... Donc lui, il avait ses conditions de vie, euh... tout à fait, euh... ouf... banales, si tu veux, aujourd'hui, pour moi. Même, même là, à l'époque, c'était pas ce qu'il m'avait raconté au téléphone ou... (RIRES). Tu vois ? Il y avait d'abord ça et il y avait un certain âge entre nous deux, nous deux... Bon, moi je l'aimais, c'était vraiment un mariage d'amour, c'était pas un mariage arrangé parce qu'on a fait un enfant, on est restés ensemble 8 ans, tout. Mais lui..., tu connais... pas cette personne avant. Je l'ai vu seulement ici, je ne savais pas comment il était, comment il vivait, et ses habitudes tout, et pis j'étais toute jeune je... voilà. Donc tout ça, c'était... la première raison, on peut dire. Pis le deuxième, c'est que, voilà, je connaissais rien de cette langue française, euh... Même, même une autre langue, on a appris l'anglais à l'école mais c'était des notions, mais très peu, euh... On a pas pu pratiquer, c'était juste pour avoir des bonnes notes, tu apprenais cette langue. Et... j'avais pas une expérience de... une expérience linguistique, si tu veux. Y avait encore ça, euh... autrement, voilà. Manque de famille, ça, ça m'a beaucoup... Voilà, parce que la première et la deuxième année, je tombais souvent malade, je je faisais 40 de fièvre, et j'étais, j'avais eu le torti... torti... 00:11:48-3

A: Le torticoli 00:11:48-3

B: Le torticoli euh... très souvent. Et ça, ça me mettait vraiment mal à l'aise un peu, dans tout. Après, ça c'est passé, mais je pense que c'était parce que j'étais pas bien, je sais pas... que voilà la température était bas... n'était pas la même chose que chez nous. Donc il y a tout ça. 00:12:14-6

A: Et puis par rapport à la Suisse plus spécifiquement, quels sont tes premiers souvenirs en arrivant ici... 00:12:35-3

B: Alors Fribourg, je connaissais pas au début, si tu veux, c'est-à-dire, j'ai jamais vécu à Fribourg en ville, jusqu'à il y a 4 ans, 3-4 ans. Jusqu'à ma séparation, si tu veux. Alors on habitait à [REDACTED] s'était un petit village vraiment perdu du côté de [REDACTED], et j'allais euh... j'allais tous les jours à pieds jusqu'à l'[REDACTED]... jusqu'à l'autre village. Mais j'ai jamais, je sais pas, la Suisse m'a paru comme, comme mon pays un peu, dès l'arrivée. Les gens aussi. Au village, bon, tout le monde est gentil et tout, mais tu connais personne, y a pas de voisinage, si il y a mais pas pour nous. Pour vraiment ceux qui sont déjà là, ou qui sont suisses, euh... Mais autrement, j'avais pas de contact avec les Suisses au début, pas tout de suite, sauf avec les collègues de travail de mon ex-mari, et c'était limité. Après, moi, j'ai créé ma... mon entourage. Pis là, bon, c'était pas très... apprécié. Voilà, il fallait que je, si tu veux, je suis quelqu'un qui n'aime pas rester dans son coin, et que ça lui suffit. Moi, il me faut, de l'air et pis des gens, et discuter... Et ça j'ai... ça a causé quelques problèmes parce que voilà, il a, il a, je sais pas, il pensait que j'étais, je serais à sa merci ou à son... je sais pas. C'était un petit peu, c'était pas dur mais c'était un petit peu gênant quoi, comme situation. Sinon euh, je me sentais toute seule, voilà, pour finir, la première année. Très seule même, parce que ma... je suis arrivée ici juste après le tremblement de terre en 99, et ça, on l'a vécu vraiment parce que c'était vraiment où on habitait euh... je sais pas si tu vois, mais c'était la région où ça a touché plus. Donc on était sauvés mais y a eu beaucoup dans le quartier soit blessés, per... morts ou voilà. Et c'est, c'était juste après ce tremblement de terre que je suis arrivée ici, y avait aussi le regret d'avoir quitté la f... ou de les avoir laissés là bas, c'est comme si je pouvais faire quelque chose même si... Y avait ça, y avait la peur que ça se répète, je sais pas y avait tout ça qui... 00:15:48-9

A: Qui s'imbriquait... qui s'imbriquait pendant cette première année. Bon, je veux juste te dire que tu parles des choses qui te font pas mal... si je pose des questions sur des choses dont t'a pas envie de parler, il y a aucun problème tu vois. Parce que là on est tombés sur euh... 00:16:22-3

B: Non, moi non plus je veux pas rentrer dans les détails non plus, c'est juste qu'il y avait encore ça... 00:16:28-9

A: C'est toi qui sait, c'est important, je pense dans le contexte, mais c'est toi qui sait jusqu'où tu veux aller. 00:16:34-1

B: Non non, je vais pas parler de lui de toute façon, mais c'est juste parce qu'il y avait encore ça comme raison... 00:16:41-5

A: Pis c'est quand même lui qui a déclenché ton envie de venir le rejoindre en fait. 00:16:48-8

B: Oui, oui tout à fait, tout à fait. Et pis voilà, la première année j'ai fait, euh, comment dire, j'ai fait la demande auprès de l'Université de Fribourg, parce que j'ai étudié au... enfin j'ai fini le Lycée donc j'avais fait toute ma

scolarité et tout, et j'avais mon diplôme avec, mais par contre mon diplôme, euh, de, de l'école professionnelle n'était pas valable ici, et y avait pas d'équivalent donc. J'ai été encore frappée par ça, parce que, ils m'avaient dit avant de venir qu'ils m'avaient préinscrite à l'université. Donc j'avais encore cet espoir, de pouvoir étudier. 00:17:37-6

A: En fait, toi tu pensais pouvoir commencer, en arrivant... 00:17:38-4

B: Oui! Oui, oui, à l'université. Mais c'était pas du tout possible donc, euh... J'ai envoyé mon dossier à [REDACTED], à [REDACTED], [REDACTED], [REDACTED]... [REDACTED] je sais pas si il y a une université je pense pas. [REDACTED], [REDACTED], en tous cas. J'ai envoyé mon dossier pis ils ont, ils m'ont donné la même réponse, donc ça passe pas. Donc je suis quelqu'un qui, c'est comme si, qui n'a pas étudié, qui n'a pas fait, euh, voilà (PAUSE). Ça, c'était, c'était très euh... je sais pas. Il fallait, il faut donner peut-être une chance quoi, je sais pas. Et le cours d'introduction, je pouvais même pas le faire, même pas. Même si c'est moi qui payais, je sais pas même si tu payes, hein, ton année de cours et que c'est assez cher, et que voilà, et que c'est toi qui travaille qui... c'était pas possible. Ils ont même pas (PAUSE) je sais pas, ils ont même pas voulu essayer ou quoi, c'était non. Donc il y avait aucune chance que je puisse (EN RIANT) continuer les études. C'était euh... ça j'ai... et j'étais jeune hein, j'avais 20 ans, donc c'était encore le moment où je pouvais encore étudier, ou... Je sais pas, ce serait peut-être pas difficile, d'accord avec la langue que je viens d'apprendre, tout, mais je sais pas, au moins essayer. Donc, euh... Tout d'un coup, la vie de travail m'est, m'est apparue comme ça, j'ai déjà travaillé en Turquie, à Istanbul je travaillais aussi, ça m'est égal. Mais c'est juste, c'était pas ce que j'espérais. Donc j'ai dû commencer à travailler tout de suite, après ces cours, pis j'ai fait encore un cours d'allemand, une année, encore au même cours. 00:20:03-5

A: Donc en fait toi, tu as fait cette école pendant 3 ans ? 00:20:15-9

B: Oui. Oui. Pis j'ai eu le diplôme de l'Alliance française et pis encore le certificat du Goethe, pour allemand. Ben autrement, (PAUSE) j'ai commencé petit à petit à travailler, pendant ce temps, et après euh... une fois que le cours est terminé, j'ai continué dans le monde du travail. 00:20:43-9

A: Dans le monde du travail... 00:20:51-1

B: J'ai fait 4 ans, plus que 4 ans, dans la pizzeria [REDACTED]. Après, euh... J'ai travaillé au café du [REDACTED] pendant une année, comme serveuse toujours. Après, j'ai div... enfin je me suis séparée, j'ai trouvé, ben j'étais au chômage mais en même temps j'ai trouvé un travail en [REDACTED]. 00:21:29-4

[REDACTED]

[REDACTED]

[REDACTED]

B: J'ai fait 5 mois là-bas. C'était au début quand ils ont ouvert. Avec [REDACTED]. Alors j'ai travaillé là bas, et après, il y avait un client qui venait et qui travaillait à la [REDACTED], euh, qui a su que je finissais euh, ce jour-là et que le lendemain j'étais sans travail, et il m'a demandé si je ne voulais pas travailler à la bibliothèque. J'ai dit oui parce qu'avant, j'avais passé à la [REDACTED] pour demander du travail, mais Monsieur [REDACTED] m'a dit : « Nous, on prend pas comme ça les gens parce qu'on a pas assez de budget, il faut faire ça par je sais pas chômage ou autre, autrement je peux pas vous donner du travail ou autre », donc c'était pas bien, pas bon. Mais après, quand il m'a dit comme ça j'ai dit tout de suite, et le lendemain je suis allée et il m'a, il a appelé son chef et j'ai été voir tout de suite le chef l'après-midi et, euh, on a discuté et dans deux semaines j'ai reçu la réponse donc c'était bon. Mais c'était juste du travail manuel tu vois, du cottage. Je fais des étiquettes pour les... Et après, off, j'ai travaillé, j'ai commencé au tribunal [REDACTED], une année, euh... J'ai fait au musée de vitrail à [REDACTED], euh à la BCU [REDACTED], quelques mois, euh... Au Service des biens culturels en [REDACTED], ouais. Avec [REDACTED] pis [REDACTED], tout, et euh au musée [REDACTED], j'ai fait réceptionniste, en même temps j'étais toujours à la [REDACTED] mais soit au cottage soit avec des mandats extérieurs. Voilà, c'est comme ça que... et en même temps j'ai travaillé toujours dans le service (PAUSE). Et cette année je suis aux Archives [REDACTED], [REDACTED] et pis encor... 00:24:00-9

[REDACTED]

[REDACTED]

[REDACTED]

B: Oui, j'allais aussi commencer aux Archives de [REDACTED] cette année, je me suis présentée tout, mais ils voulaient quelqu'un qui soit stable pendant 3 ans pour 20 ou 30 % alors euh... Comme je voulais commencer la formation de bibliothécaire ici, c'était pas possible pour eux, c'était pas... Et j'allais commencer cette année cette formation de bibliothécaire, mais comme je suis tombée enceinte, ils avaient accepté tout était bon. Mais voilà, à cause de la grossesse, ils ont pas... ils ont dit : « Alors tu commences peut-être l'année prochaine ». Alors je vais faire encore une fois la demande pour l'année prochaine. 00:25:18-8

A: Et c'est une formation qui est dans quel cadre ? 00:25:18-8

B: Apprentissage. De trois ans, donc... 00:25:26-3

A: C'est, c'est important... 00:25:25-5

B: Oui oui, oui oui tout à fait. C'est c'est... [REDACTED] on appelle ça. Assistante en information documentaire, voilà. Mais, bibliothécaire, tu deviens bibliothécaire. Voilà. Donc je vais essayer ça encore cette année prochaine et pis euh, euh... Maintenant, j'ai commencé une formation de secrétaire médicale, pour euh... Voilà si je peux faire ou pas je sais pas, mais euh... (PAUSE). M'occuper. 00:26:04-1

A: Est-ce qu'on peut parler un petit peu de toi en Turquie, de ta famille... Est-ce que toi, dans ton idée tu aurais toujours eu envie de partir ? A l'étranger, ou est-ce que c'est quelque chose qui s'est donné comme ça, comment est-ce que ça a... 00:26:29-3

B: Ah, ah... Non, pas tout, pas tout à fait, parce que j'avais, j'avais pas cette idée de partir. J'avais l'idée de, de quitter la famille, oui (RIRES) parce que tu sais en... dans l'adolescence, t'as toutes les idées... un peu farfelues, tout, mais euh... mais euh, non! Clairement, comme ça, partir, non. Mais une fois que, que j'ai eu cet... qu'on m'a dit... que j'ai eu cette idée, ça me plaisait beaucoup. ça c'est, ça c'est euh... ça je peux l'admettre quoi. Et euh... Mais bon, y a eu des moments où j'ai regretté, et je me suis dit pffff... je sais pas, un mariage que, qui n'a pas marché déjà, ça te décourage, et euh d'avoir quitté ta famille à cause (PAUSE) ça, encore. Mais après, je me dis bon. Au moins, j'ai ma fille qui grandit ici, qui reçoit cette scolarité, cette éducation, européenne entre guillemets, voilà. Parce qu'on est jamais européens (RIRES). Donc ça, ça me... c'est pas, ça me soulage mais ça... ben je... je me sens quand même euh... 00:28:07-3

A: Qu'il y a des bons côtés, dans ta décision. 00:28:06-1

B: Au moins pour ma fille, voilà. 00:28:13-9

A: Et puis est-ce que tu retournes assez régulièrement chez tes... dans ta famille ? 00:28:17-3

B: Oui, euh. Depuis à peu près 5 ans je peux aller euh sans problèmes. Avant je pouvais pas, avant c'était euh... Une question de finances, voilà. On pouvait pas. Mais maintenant c'est bon, j'y vais au moins une fois par année, mais peut-être une deuxième fois à Noël, ou voilà. 00:28:51-1

A: Et puis, ta petite fille, tu lui parles en quelle langue ? 00:28:51-1

B: A la maison ? En turc. Elle me comprend (RIRES) mais elle me répond en français, et souvent, maintenant, souvent en turc parce que mon copain il est turc, donc euh... Elle est presque obligée, il sait pas le français, il sait l'allemand seulement. Et... Mais, à l'extérieur, c'est toujours le français, plus ou moins. 00:29:19-8

A: Donc elle est bilingue ? 00:29:17-5

B: (ACQUIESCENCE) 00:29:17-5

A: Ouais, c'est génial... parce que maintenant elle est à l'école en fait... 00:29:24-9

B: Oui. 00:29:24-1

A: Donc elle apprend aussi l'allemand ? 00:29:24-1

B: Euh, elle va commencer l'année prochaine, elle est en deuxième encore. 00:29:29-3

A: Donc en fait toi, maintenant tu te vois... toi, maintenant, ta vie elle est ici ? 00:29:38-2

B: Non. C'est jamais ici ma vie. Je pense pas que je vais... Je sais pas, je vais mourir ici, je pense pas. Un jour ou l'autre, je vais retourner. Et pis j'ai beaucoup pensé, hein, je me suis beaucoup posé la question : « Est-ce que si je retournais ce serait pas mieux ? » euh. Cette famille me manque toujours, même si ça fait 12 ans, ça me manque encore plus. Et je... je sais pas. Ça dépend comment on... on va faire après, parce que le deuxième enfant, ça devient assez stable quoi, la vie ici. Tu vois, tu peux pas dire, voilà... on part, pis retourner. Mais si tu me demandes, moi j'aimerais toujours retourner et y vivre là-bas, quoi c'est... 00:30:39-7

A: Mais quels pourraient être les projets, euh. Comment est-ce que concrètement, tu pourrais envisager, qu'est-ce que tu pourrais faire là bas, par exemple, si tu retournais ? 00:32:17-9

B: Euh... Travailler (RIRES). Mais euh, travailler, je sais pas, avec mon diplôme on peut, je peux faire quelque chose. Je peux le... faire reconnaître là bas, en passant un examen et puis après, pas traductrice mais je sais pas, je peux faire plein de travail, avec le tourisme ou dans des hôtels ou autre. Y aurait toujours quelque chose. Sinon, je pouvais, je sais pas, ouvrir un petit café, au centre de la ville et... Tout ça se serait envisageable, mais euh... Pas plus que ça, je pense. 00:31:51-4

EN SENTANT QUE LE RECIT DE VIE DEVIENT TRES DIFFICILE A MAINTENIR, JE PASSE A LA PARTIE DISCUSSION

A: Sur la thématique des étudiants étrangers en Suisse, est-ce que tu as une opinion ? 00:32:14-0

B: Je pense que la Suisse ne donne pas la même valeur pour tous les pays du monde. C'est leur politique peut-être, je sais pas. En tous cas, les pays musulmans, euh... de... les gens qui viennent de l'Orient ou du Proche-Orient ou de Turquie ou de... pffffff... Ils sont accueillis, ils sont bien accueillis, mais après, y a beaucoup de difficultés dans leur démarche, ils peuvent pas avancer. Je connais... Surtout les Kurdes. Ehm... On, on... (PAUSE). Je connais quelques cas, c'est surtout les garçons. Les filles, je sais pas, c'est peut-être plus facile. Mais surtout pour les hommes, pour les garçons, ils sont... ils donnent pas euh... toutes ces possibilités que un étudiant de, je sais pas d'Italie ou de, de, de France ou euh... de Roumanie ou d'Amérique, tout, a. Donc c'est pas juste. Déjà, comme mon cas, leur diplôme n'est pas reconnu, euh. Ou bien leurs études universitaires encore, ne sont pas reconnues. Il faut refaire ici pour euh, pttt... Mais c'est pas facile, il faut d'abord qu'ils sachent la langue, voilà, qu'ils payent pour le cours, qu'ils suivent le cours, qu'ils aient un bon résultat à la fin, et qu'ils puissent commencer une deuxième fois les mêmes études qu'ils ont fait, chez chez eux. Donc ça (PAUSE) je pense, la Suisse, comme pays, elle est beaucoup plus stricte dans ces démarches universitaires, on peut dire ou scolaires. Donc ça, j'ai entendu beaucoup d'histoires comme ça, qui se terminent toujours « bon je laisse tomber, j'ai trouvé un petit travail je vais continuer comme ça ». C'est dommage. Parce que c'est des gens qui ont quand même de la compétence mais ils peuvent pas le pratiquer ici. C'est pas juste. Moi d'accord, je voulais étudier à l'université parce que j'avais pas fait chez moi. Mais même quelqu'un qui a étudié la médecine ne peut pas pratiquer son métier ici. Il faut qu'il refasse un ou deux ans dans une université suisse. Donc ça c'est malsain. Y a ça... autrement, je sais pas, je connais quelqu'un qui se plaignait toujours depuis son arrivée, il disait y a personne qui veut lui donner ni du travail, ni une chance, qu'il était désespéré et tout, donc après il déprime et après, ils font n'importe quoi ou ils font rien du tout ou ils... voilà. Y a pas mal de cas comme ça. Mais vraiment, c'est très sévère ici, pour ces questions de diplômes, de papiers, il faut avoir ci, il faut avoir ça, et aujourd'hui, c'est encore plus difficile je pense. Maintenant, je sais plus, mais comme ils ont euh... arrêté avec ces cours, maintenant ça va être soit à Zurich soit à Genève je pense, donc ici euh... On m'a dit qu'ils voulaient plus, si possible, peu d'étudiants étrangers. A Fribourg. Je sais pas pourquoi. Est-ce qu'ils ont commis des... Je sais pas, c'est des terroristes ou ces... des je sais pas... C'est des gens qui sont volontaires, mais voilà. Y a ça quoi. Sinon... Oui, pour tout ce qui est européen ou américain, ils sont vraiment très accueillants. Et très... Si tu sais déjà l'anglais, ou si tu sais déjà une deuxième langue et que tu viens ici pour apprendre une troisième langue et que tu vas étudier encore tu va encore étudier, là, ils t'ouvrent toutes les portes. J'ai l'impression, je sais pas, je me trompe peut-être. Mais j'ai des amies brésiliennes qui, qui ont pas eu de, de soucis pour pouvoir commencer l'université, pour continuer après finir les études, après. Tu vois, elles ont fait vraiment tout ici. Mais à côté, nous, c'était pas la belle vie (RIRES). Mais c'est un peu ça, je sais pas comment tu vois les choses, mais... 00:37:59-1

A: Ben moi j'ai le sentiment mais que pendant très longtemps Fribourg a, par le biais d'institutions religieuses comme [REDACTED] par exemple, on a constitué un pôle d'intellectuels chrétiens. Et donc, par exemple, les pays africains qui avaient été colonisés, devenus petit à petit catholiques, on a voulu former ces élites, il y a eu une époque où c'était très international, mais toujours lié au catholicisme. Dans les rues de Fribourg, on avait des

étudiants de tous les pays, même si c'était lié à un enseignement... Nous, maintenant, on vit dans une Suisse qui devient de plus en plus laïque, mais il y a encore 40 ans, par exemple, les gens du Tessin envoyaient leurs enfants se former à Fribourg parce que c'était une Université catholique, pour certaines personnes c'est important d'être formés dans une institution catholique. Donc ça, ça a drainé des étudiants étrangers. Et puis petit à petit, l'Université a perdu son... elle n'était plus officiellement catholique elle a est devenue européenne, bilingue etc. et ça ça a provoqué exactement ce que tu dis, on a perdu intérêt dans les étudiants qui ne viennent pas des pays limitrophes en fait, des pays riches disons. Non, le contraire, on a perdu intérêt dans les étudiants qui venaient des pays plus lointains... 00:40:53-4

ELLE N'A PAS COMPRIS MON PROPOS

B: Mais oui, ça aussi, oui oui. C'est quand même... Je sais pas. C'est du racisme, hein, quand même d'un côté, pour moi. Racisme religieux, peut-être, on peut le dire comme ça. Mais oui, c'est vrai, j'avais pas vraiment pensé à ce côté religion. C'est quand même, non, ça joue un grand rôle... 00:41:19-1

A: La question se pose, oui, à Fribourg peut-être tout particulièrement. 00:41:43-3

B: Ah ok... 00:41:43-3

[REDACTED]

[REDACTED]

[REDACTED]

■ Oui oui, exactement. Je sais pas dans quel but, en tout cas, c'est pas seulement religieux mais peut-être il y a d'autres, je sais pas, je ne suis pas trop... Ah, excuse moi, hein, (ELLE SE GRATTE LES MAINS), je me gratte partout... 00:43:00-0

A: Ma pauvre... 00:43:03-4

A: Il y a un pas entre le fait de former des gens et de leur donner ensuite accès à... On peut venir en fait, assez facilement, encore que toi, tu es eu des soucis en tant qu'étudiant étranger, mais ensuite, si on désire rester, c'est très difficile. 00:43:50-0

B: Moi, c'était par obligation parce que j'étais mariée, tu vois, je suis restée après les études tout, après ces cours, même pas des études. Voilà. Mais si je peux, je vais faire euh, voilà cet apprentissage, c'est aussi quelque chose, pendant longtemps, j'ai cherché un apprentissage et pis j'ai, j'ai fait des demandes un peu partout. Pas dans les bibliothèques mais je voulais faire assistante dentaire, ou autre. C'était « non ». Parce que ils voyaient mon diplôme, comment j'ai, ben ce que j'ai étudié ici, en Suisse, rien, donc c'était « non ». J'ai cherché autre chose, j'étais très désespérée un moment donné parce que je voyais pas un avenir devant moi, même aujourd'hui je vois pas vraiment très clairement un avenir. Mais j'essaie de construire petit à petit, je sais pas. Et pour finir, je pense que tu reste ici pour tes enfants (en riant). Et ça suffit et voilà et tu travailles et ça, ça te suffit. Mais bon, je vais pas, je vais pas me désespérer comme ça, donc je vais faire quelque chose. Mais jusqu'à maintenant, j'ai 32 ans, je suis venue à 19 ans ici, j'ai pas pu avancer plus que d'un pas voilà, c'est ça. 00:45:35-5

A: Mais est-ce que dans la vie, dans la vie sociale par exemple, tu te sens transformée par ces années en Suisse ? 00:45:47-7

B: Oui oui, certainement heu... Oui oui, le mode de vie en tout cas a changé. Bon là, j'étais, j'étais une jeune fille donc tu vois pas non plus comment c'était chez toi, tu vois c'était, c'était pas très net dans ta tête. Mais après y avoir retourné chez moi, ouais, je vois des petits trucs, soit la propreté des villes ou des rues, soit les habitudes des gens, ça me plaît plus là-bas qu'ici. Mais jamais je me dis: « Mais comment ils vivent ces gens, comment j'ai pu vivre ici »

tu vois ? C'est mon pays, mes gens, et pis mes... voilà. Mais il y a eu beaucoup de changements, mais voilà.
00:46:48-6

A: Mais parce que les années que tu as vécues ici, c'est des années où tu as grandi aussi, tu as grandi presque la moitié de ta vie ici. 00:47:37-1

B: J'ai beaucoup appris ici... appris beaucoup de choses en tout cas, de la vie, des gens, fffff... de tout. Mais pfff... Oui ça te ch... oui, je fais en fonction de, de, de, de la mode de vie ici à Fribourg. Mais autrement euh... Je peux faire autant à la campagne, c'est égal. 00:47:37-1

A: Mais est-ce que maintenant, dans ta vie sociale, est-ce que tu as rencontré des Suisses, est-ce que maintenant...
00:47:43-8

B: Oui oui oui beaucoup, oui, je fais du théâtre aussi à côté, avec le théâtre [REDACTED] en [REDACTED]. Pendant 2 ans j'étais très active, cette année j'ai pas pu faire beaucoup de choses sauf les ateliers... une fois que je suis tombée enceinte, j'ai pas pu aller aussi souvent mais j'ai joué dans quelques pièces pis j'ai fait beaucoup de connaissances là-bas. Pis ma fille, aussi elle venait avec moi, on était...

LA BANDE SON A COUPE... LE RESTE EST UNE RECONSTRUCTION FRUIT DES NOTES.

A : Et tes parents, comment est-ce qu'ils ont vécu ton départ ?

B : ma mère a beaucoup pleuré, elle a eu beaucoup de peine d'envoyer sa fille toute seule à l'étranger avec quelqu'un qu'elle ne connaît pas. Moi, j'aurais pas pu faire ça. Mais moi, je l'aimais et j'avais cette idée d'étudier à l'université. Mais j'ai été déçue. L'année passée, j'ai retenté un examen d'admission à l'université de Fribourg, mais je n'ai pas réussi. J'avais choisi l'histoire de l'art et la religion. Il fallait décrire une image, j'ai écrit trois pages de mon avis personnel, mais c'était pas intéressant pour eux.

A : Mais quel type d'examen d'admission c'était ?

B : C'était pour les personnes qui ont plus de 30 ans et qui veulent commencer les études, mais il faut se préparer à l'avance.

A : Comment est-ce que tu expliques le fait que les Suisses, comme tu le disais, semblent avoir peur de laisser l'autre progresser ?

B : Ils ont peur de créer une relation, mais les femmes sont plus ouvertes. Je sais pas si ils ont peur d'intégrer des gens dans leur vie. Chez nous, la voisine connaît tout de ta vie, elle participe à tes deuils, elle sait tout. Ils ont peur de casser ce mur. C'est un petit détail mais ça peut être une raison pourquoi on ne veut pas donner une chance à l'autre. Moi, je n'ai jamais eu de souci en Suisse, j'ai toujours bien été accueillie, et moi j'ai toujours été gentille avec tout le monde. Mais c'est vrai qu'il faut pas abuser de la gentillesse des gens, celle des Suisses, je veux dire. D'un côté, ils méritent nos compatriotes. Chez nous on dit, c'est comme un bâton à deux bouts.

A : C'est quoi un bâton à deux bouts ?

B : Les Suisses, ils peuvent donner toute la chance aux étrangers, nous on dit en fait que tout le travail que les Suisses ne font pas, il faut quand même nous gâter un peu...

A : Et pour ta fille, comment ça se passe à l'école ?

B : Pour le moment ça se passe bien, elle est très forte en français. Mais je sais que quand elle aura des problèmes on dira que c'est parce que c'est une étrangère. Les enfants turcs, c'est pas comme en Allemagne, ça donne pas de fruits ici.

ANNA

L'ENREGISTREUR A ETE ALLUME BEAUCOUP TROP TOT. PENDANT LES 10 PREMIERES MINUTES DE RENCONTRE, LE RECIT DE VIE D'ANNA NE DEBUTE PAS.

AN: *Ok. Va bene, vado ?* 00:09:39-5

A: *E quindi si può partire da dove vuoi tu.* 00:09:39-5

AN: *Allora, ho 25 anni, sono italiana, di Torino, ehm... La mia famiglia è di Torino, ho vissuto tutta la mia vita fino ai 23 anni a Torino, con mia sorella, mia famiglia. Mia mamma è un'impiegata, mio papà è insegnante, e... è una famiglia che mi ha sempre, fin da piccola, fatto viaggiare molto, che insomma... è qualcosa che mi porto dietro, una un... che ho in mente di replicare insomma, quando avrò io una mia famiglia. E per quanto riguarda le lingue, ehm... C'è stata una bipartizione perché mio papà era quello che parlava bene inglese. Aveva fatto un semestre negli Stati Uniti per cui, insomma, adesso è un po' arrugginito però... era quello che parlava nei paesi anglofoni, mentre mia mamma era quella che parlava nei paesi francofoni perché aveva fatto francese al liceo e... per cui toccava a lei. Io, per quanto riguarda le lingue, va beh... sono sempre stata portata per cui a scuola ero brava, e... ho iniziato alle medie e facevo fran... in realtà, ho iniziato col francese, perché eh... al tempo, l'inglese non era ancora obbligatorio in Italia, e allora passavo dalle elementari alle medie, miei genitori mi avevano detto: « Fai solo una lingua straniera perché sarà già un passaggio, insomma, un passaggio difficile », allora avevo cominciato col francese. Poi mi ero accorta che in realtà, a scuola, andavo bene, e tutto... per cui ero entrata anche in una classe d'inglese, con un anno di ritardo. Per cui avevo dovuto... insomma, avevo un po' recuperato poi, siccome ero abbastanza brava, mi avevano fatta passare nella classe coi miei coetanei, e proprio alle medie, ho cominciato a fare delle vacanze studio, in Inghilterra. L'ho fatto dalla seconda media fino alla seconda, terza liceo, due, tre settimane all'anno. E lì, ho imparato bene l'inglese. Molto poco a scuola, diciamo che poi, quando ho cominciato a parlarlo un po' bene, ho perso completamente l'interesse per i corsi di lingua a scuola che mi sembravano completamente inefficaci, insomma. Però, mi sono appassionata, son sempre stata orgogliosa del fatto di parlare bene l'inglese e tutto. Invece, il francese, al liceo, non l'ho più fatto. Ho solo fatto tre anni alle scuole medie, e basta. Però, ho continuato a sentirlo, a frequentarlo perché... appunto essendo di Torino, siamo vicini alla Francia, alla Svizzera, per cui anche coi miei in vacanza capitava la Corsica, insomma. Diciamo che non è che parlassi francese però potevo... ordinare al ristorante, comprarmi le magliette in vacanza (EN RIANT) insomma. Questo. E... Sì, questo per quanto riguarda le lingue, poi appunto, ho fatto il liceo scientifico, non si sa bene perché, perché in realtà, io, sono sempre stata più portata per le cose umanistiche, però... Ho fatto il liceo scientifico con una specializzazione in fisica e informatica, figurati. Poi, alla fine della maturità ho riconquistato la ragione e mi sono iscritta a lettere classiche, all'Università di Torino.* 00:13:08-7

A: *Quindi senza aver fatto latino prima ?* 00:13:09-6

AN: *No, latino sì perché al liceo in Italia il latino è obbligatorio... greco zero. Per cui, appunto, mi sono iscritta all'università di Torino, sono rimasta a casa con la famiglia, che... quando lo racconto qui è una cosa stranissima, ma in Italia è normalissimo. Eh... E una cosa che mi colpisce molto questa, e... Quindi ho fatto la [REDACTED] a Torino... città amatissima che... amo, è la mia città...* 00:13:40-3

A: *Bellissima.* 00:13:41-0

AN: *Io...* 00:13:41-8

A: *Una delle più belle...* 00:13:41-8

AN: *Ah sono contenta che mi dici questo perché... Devo sempre un po' lottare per far capire che l'Italia non è solo Firenze, Venezia, Roma. Io amo Torino...* 00:13:52-1

A: *A me piace Torino e Genova.* 00:13:55-8

AN: *Ecco, brava, mi fai contenta. Perché forse è una città che affascina meno uno straniero perché è meno facetamente italiana.* 00:14:03-7

A: *Esattamente. Infatti, ha qualcosa di parigino.* 00:14:07-3

AN: *Si assolutamente, sai i Savoia...* 00:14:10-6

A: Si esattamente, si. 00:14:10-6

AN: Eh... E quindi città amatissima, amici, tranquilla, nessuna idea di andare via, anche in un contesto in cui spesso invece i miei coetanei parlavano di... : « Vado via... a Torino non c'è niente... vado fuori... ». Io invece, ero proprio tranquilla, stavo benissimo. Eh... Ho cominciato il master, sempre in lettere classiche a Friburgo, e si a Friburgo a... vedi ? Ormai mi confondo. A Torino. E poi, insomma, si è presentata questa opportunità di fare un Erasmus... che io non volevo fare, io ero terrorizzata. Dicevo: « Ma cosa mi serve ? Io sono qua tranquilla, a casa mia, eh... » insomma non avevo una forte motivazione, e poi, anche se non può sembrare, io sono una terrorizzata dalle cose nuove, cioè... l'idea di trovarmi in mezzo ad un sacco di gente che non conoscevo, da sola, insomma... avevo... E qui è cominciata la mia prima fortuna, insomma, si è insomma, la fortuna di avere il mio fidanzato al mio fianco, perché lui, che aveva dovuto rinunciare, a suo tempo quando faceva l'Università, a fare l'Erasmus, perché la sua fidanzata, insomma, l'aveva minacciato che se partiva non l'avrebbe ritrovata al ritorno, lui invece mi ha proprio invogliata, mi ha quasi costretta a fare questa domanda per l'Erasmus perché sapeva che, che mi avrebbe... che mi avrebbe... 00:15:44-7

A: Ma che bella cosa 00:15:45-7

AN: ELLE PLEURE 00:15:48-0

A: Emozione... 00:15:53-2

AN: E quindi ho fatto questa domanda. Aiuto (ELLE PLEURE DE NOUVEAU). Ho fatto questa domanda... Eh, per le lettere classiche, non c'erano molte possibilità di destinazione, c'era: Tessalonica, in Grecia, però era molto lontana... è lontano e poi il greco non è che sia proprio la mia migliore materia, c'era Parigi, La Sorbona, sai grande nome, magnifico, vado a fare l'Erasmus a Parigi, eh... Poi c'era Friburgo (PAUSE)... che in qualche modo mi ha... mi ha subito, insomma, l'ho preferita all'idea di partire a Parigi perché... 00:16:32-0

A: Ah, non era una seconda scelta oh... 00:16:32-0

AN: No no... ho messo prima Friburgo. Perché Parigi, grande metropoli, mi sono fatta all'idea che sarebbe stato più difficile... in qualche modo, integrarsi, conoscere la città nel senso di renderla un po' propria no, e poi... cara, cercare casa a Parigi, è abbastanza... E quindi Friburgo. A tre ore e mezza da casa, Svizzera, che mi è sempre piaciuta, in mezzo alle montagne, bellissimo. E... E così niente, sono partita, eh, sono arrivata qua. Ho fatto questi i primi mesi di Erasmus diciamo. In teoria dovevo stare cinque mesi in tutto. Dopo i primi due mesi, sono arrivata a febbraio, dopo i primi due mesi, eh... Era pasqua, sono ritornata per le vacanze a Torino per vedere la mia famiglia, e mi sono accorta che tutti mi chiedevano: « Ma tu vuoi restare lì ? » E mi sono accorta che, in fondo, sì. E stato strano. E quindi, da un giorno all'altro, mi sono accorta che... che io... che mi avrebbe fatto piacere restare. E non è... In realtà... Ci sono un po' due aspetti rispetto alla mia volontà di restare. Una cosa è appunto, il fatto che mi piaceva il posto e tutto. Mi trovavo bene. E poi, c'è anche il fatto che... con la formazione che ho... E io ho sempre voluto essere un'insegnante, in Italia le prospettive erano... erano abbastanza grigie. Nel senso che il mondo della scuola è molto chiuso, per un giovane laureato è... quasi impossibile avere una cattedra. Si prospettano anni e anni di precariato, di contratti rinnovati di 6 mesi in 6 mesi, è molto difficile. Ed era una realtà che conosco anche abbastanza da vicino perché, come ho detto, mio papà è insegnante. 00:18:34-6

A: Tuo papà insegna al liceo ? 00:18:37-6

AN: Mio papà insegna in... ha insegnato in molti tipi di scuole differenti, perché insegna economia aziendale. Al momento, insegna in un istituto alberghiero, in realtà ha due mestieri mio papà è un consulente finanziario e insegna per passione, accanto al suo lavoro. Eh... E mi sono resa conto, proprio nei mesi in cui ero in Erasmus, che... in qualche modo anche se non ne ero completamente cosciente, quando ero in Italia questa prospettiva di questo futuro... difficile... in cui anche se un giorno sarei riuscita ad entrare nella scuola sarebbe stata comunque dura, che non... non... avrei fatto difficoltà a trovare un posto, insomma int... stabile o comunque dove avrei potuto sentirmi bene, mi sono resa conto, ad un certo punto, che questo influenzava moltissimo la mia vita... che insomma, mi toglieva, sai, quella luce che uno dovrebbe avere quando è giovane e guarda al futuro. Io, invece che vedere il futuro come una possibilità, come delle scelte, come, come dire tanti sentieri possibili da, da esplorare, tra cui scegliere, io mi vedevo come una strada unica segnata, che per di più era anche... 00:19:59-5

A: Difficile 00:19:59-5

AN: Difficile e un po'... grigia. E parlando con degli studenti anche qua, in Svizzera, mi son resa conto dell... dell'attitudine completamente diversa che questi studenti avevano rispetto a me, e i miei amici a Torino. Cioè, questi erano studenti che si potevano permettere di dire: « Ah io parto sei mesi, faccio uno stage là, poi, per un anno, mi fermo e vado a lavorare a Londra perché voglio fare un' esperienza, voglio imparare l'inglese, poi, al master penso che partirò fare il master in un' altra città e fare lo stage da un' altra parte », per me era « Whaou », questi... Cioè, mi ha dato un senso di libertà, cioè, sono giovani che possono permettersi di essere liberi, e... E questo proprio che mi ha camb... mi ha fatto il declic, no ? E... e quindi, appena sono arrivata a Friburgo sono corsa subito all'uni per vedere come funziona per le iscrizioni, visto che era possibile, sono corsa all'ufficio delle iscrizioni, mi han detto sì... documenti da presentare e a quel punto... e in quel punto... ho telefonato al mio fidanzato. E gli ho chiesto cosa ne pensava... che se lui fosse stato d'accordo io, il giorno dopo, ero già pronta a depositare... a fare la domanda. Ehm... E lui mi ha detto sì. Va detto che lui, prima che io partissi per l'Erasmus, lui anche voleva fare un'esperienza all'estero, e si era detto: « In quei mesi in cui tu sei in Erasmus, io posso andare a trovare qualcosa fuori ». E aveva fatto anche qualche colloquio in Francia. Che però, non era andato bene. E... per cui, insomma, ci siamo ritrovati che ad un certo punto... andava bene per tutti e due, lui veniva spesso a trovarmi mentre ero in Erasmus e uno di questi week-end in cui è venuto su, ha fatto due colloqui, il secondo colloquio... è stato preso... 00:22:09-7

A: Sì, questo è incredibile. 00:22:10-4

AN: Lui parlava malissimo francese tra l'altro (RIRES) è miracoloso... E quindi, ci siamo trovati praticamente che io mi ero iscritta qui, all'Università, lui aveva un lavoro, abbiamo cercato una casa. E stata una cosa folle. Poi, io, da sola qui, non avevamo ancora il permesso di soggiorno... Cercare l'appartamento. E stato abbastanza... Per me, è stato abbastanza pesante come periodo. Ehm... Non sapevo bene come funzionava, andavo dalle, dalle... come si dice, dalle gérances e mi dicevano : « E ci vuole il permesso di soggiorno » per avere il permesso di soggiorno stabile dovevo dare un luogo di domicilio, che io non avevo. Hem... allo stesso tempo, mi dovevo portare i documenti del mio ragazzo perché era lui che aveva lo stipendio che gli permetteva di prendere un... un bail. Mentre io non, c'è l'avevo perché sono studente... Per cui, è stato un po' complicato. Alla fine, grazie ad un'amica, heu... abbiamo trovato un appartamento in collocation con degli altri studenti, e... e così, insomma ci siamo installati a Friburgo. E... Abbiamo vissuto questo primo anno... della nostra vita a Friburgo, in collocation. Poi, insomma (RIRES), ci ha stufati abbastanza presto perché siamo una coppia, eravamo più grandi dei nostri coinquilini, insomma, avevamo bisogno di stare a casa nostra. Perciù, dopo un anno abbiamo... anche con la sicurezza di voler restare qui più a lungo, con lui che aveva un posto di lavoro che gli piaceva, stabile e tutto, io che... insomma cominciamo a vedere delle possibilità per me, abbiamo cercato una casa per noi... E adesso è qualche mese che abitiamo io e lui nella nostra casa a Friburgo... E così! 00:24:13-8

A: Che bello. Quindi questo è il tuo arrivo. Comunque io voglia di farti sviluppare un po', perché il francese prima ? Perché l'hai detta come una cosa ovvia, forse per te era ovvia... 00:24:27-6

AN: No... ma in realtà, in Italia non è così strano. Perché al tempo, si poteva scegliere tra... questo fa ridere... Si poteva scegliere tra varie, insomma, si poteva scegliere la lingua straniera da studiare. Per cui, se tu facevi spagnolo, francese o inglese, eri esattamente sullo stesso piano. In realtà, la scelta non è stata veramente la scelta del francese. Ma è stato il fatto che, la classe di francese, nella scuola media dove sono andata, che scuola media stiamo parlando di 10 anni, allora mio papà, che ci tiene che io sia in forma e tutto, ci teneva che io facessi la sperimentazione di educazione fisica. Praticamente, io ho, scelto quella classe perché si facevano due ore in più di ginnastica. E poi, il francese ci poteva stare perché anche con i miei ci capitava spesso di andare in vacanza in Francia per cui, insomma. Eh... Sì, non penso che... Però adesso non ricordo, ma non è stata proprio una scelta: « ok scelgo il francese perché... ». Ma quelli sono stati forse gli ultimi anni. Io sono dell'87 per cui sì, erano fine anni 90, e ancora lì non era... Erano gli ultimi anni in cui non era obbligatorio l'inglese a scuola. I miei mi avevano detto: « Alla fine se vorrai poi avrai il tempo di impararlo l'inglese, per cui... ». Tant'è che io fino a due anni fa parlavo l'inglese mille volte meglio del francese, per cui non... In quel senso, non ho avuto problemi. 00:26:24-8

SENTANT LE RECIT DE VIE S'ESSOUFFLER, J'INTRODUIS LA PARTIE DISCUSSION. EN FAIT, LE RECIT DE VIE REPRENDRA PLUS BAS.

A: E dopo, mi piacerebbe se ritorniamo un po' su questa cosa del teatro... Molto interessante trovo questo rapporto alla lingua francese di cui hai parlato prima. E poi hai parlato anche dell'insegnamento, il fatto di insegnare il latino in lingua francese, questo è anche una dinamica molto interessante a livello delle tue scelte professionali... 00:27:33-6

AN: Allora, per quanto riguarda il teatro, dunque, io ho iniziato a fare il teatro, va beh, ho avuto un po', come tutti i bambini qualche piccola esperienza a scuola, niente di che. Poi, al liceo - ero entrata nel gruppo del liceo, in cui

sono restata per tutti i cinque anni del liceo, abbiamo perfino formato una piccola compagnia finito il liceo, in cui sono rimasta ancora durante gli anni dell'università, poi ero uscita da quel gruppo - avevo provato altro, però insomma non sono mai stata più di sei mesi senza fare teatro perché... insomma, è la mia passione, quello che mi piace, è un... io non sono una persona particolarmente creativa per cui il teatro è il mio modo di tirare fuori un po' quello che magari una persona che ha uno spirito un po' più artistico tira fuori suonando, o dipingendo, insomma è, è la cosa per me. Per cui, quando sono arrivata qui, ho saputo da un'amica, insomma, tramite conoscenze, che esisteva questo gruppo di teatro Università di Friburgo, e quando ho capito che sarei rimasta, mi ci sono fiondata proprio a pesce perché eh... beh, da una parte mi piaceva in generale l'idea di fare teatro perché è una passione, dall'altra parte sarebbe stato, ed è stato effettivamente, un ottimo modo di... conoscere delle persone. Perché alla fine penso che quando... insomma, non c'è modo migliore di conoscere delle persone e creare anche delle amicizie forti, che conoscendo qualcuno che, che partage, che condivide la tua passione. Perché per forza hai qualcosa in comune e avrai sempre qualcosa da fare insieme. Per cui sì. Sono entrata negli [REDACTED], il gruppo [REDACTED], il gruppo francofono, e... che in realtà francofono nel senso che si fanno gli spettacoli in francese però ci sono ticinesi, ci sono anche persone che parlano tedesco, e... per cui, in realtà, non è mai stato un enorme problema quello che non fosse la mia lingua perché non ero l'unica, anzi penso forse che fossimo in maggioranza non francofoni. 00:29:43-8

A: Ecco... 00:29:42-5

AN: Questo è interessantissimo, in fatti... è una cosa a cui ho pensato. E credo che sia proprio dovuto al fatto che... quando tu non sei a casa, hai più bisogno di cercare dei l... dei luoghi, delle occasioni di aggregazione anche. Eh... per cui appunto magari, un... ticinese che è lontano dal Ticino o appunto uno Svizzero tedesco che è lontano, che è più lontano da casa... a più bisogno anche di questo. Ed è anche magari il fatto di essere lontano da casa, ti dà anche un po' più, come dire, quel coraggio di, di buttarti nelle cose nuove. Perché quando sei a casa tua, in qualche modo sei in questo... entri in... come dire... in una vita in cui ti sembra di avere meno scelte, ma non perché hai meno scelte, perché a Torino, voglio dire, una città di un milione di abitanti, sono mille le opportunità. Però, c'è una sorta, si crea una sorta d'inerzia. Per cui, tu ti abitui alla vita che hai, stai bene... e non... come dire, hai come uno sguardo meno aperto su quello che c'è intorno. E quindi, non è stato un grandissimo problema quello della lingua a teatro. Eh... E che... Io, la mia preoccupazione, non era tanto di non avere accento, perché mi sono resa conto che tanto quello c'è l'avrei avuto comunque, non potevo fare altro. Ma di essere comprensibile. Questo è una cosa che avevo veramente a cuore perché alla fine, il teatro, come ogni forma di arte, è comunicazione. E se tu non riesci a comunicare il tuo testo, hai fallito lo scopo del... di quello che stai facendo. Per cui, ho chiesto molto anche di correggermi la pronuncia, di aiutarmi in questo. E... in generale, le persone intorno a me sono state in questo senso fantastiche, nel senso che... non è facile aiutare correggere una persona, nel modo giusto. Ne ho incontrate che l'hanno fatto nel modo sbagliato e magari, si sono anche beccati delle rispostacce, però in generale sono stata molto fortunata. E ad esempio vedo che rispetto al mio fidanzato che ha imparato il francese in un ambiente di lavoro, io progredisco molto più facilmente perché essendo in un ambiente informale, io posso continuamente chiedere cosa vuol dire, come si dice, come si pronuncia, eh... costantemente. E i miei amici sono... sanno che sono liberi di correggermi. Mentre il mio fidanzato è in un ambiente in cui non può... fare quello che faccio io. 00:32:23-5

A: Anche perché le persone non hanno questa disponibilità. 00:32:23-5

AN: No, perché anche il collega magari ha delle remore a venirti a correggere. Si crea un... 00:32:32-1

A: Sì, poi, finché lui funziona nel... 00:32:32-1

AN: Sì, esatto. E per cui, in questo senso, sono molto avvantaggiata rispetto a lui. E... E poi sì, insomma... sul sul palco, mi sono resa conto che in realtà funziona, insomma. E chiaro, posso fare degli errori, ho cercato di correggere tutti quelli che potevo però... 00:32:54-7

A: Tanto è la comunicazione. 00:32:54-7

AN: Esatto. Per cui, in questo senso, è stato molto positivo, mi ha dato anche fiducia. Per quello che mi chiedevi invece dell'insegnamento... E questa, è forse la preoccupazione che ho. Nel senso che insegnare, è il mestiere che voglio fare... da sempre. E... Finché, si trattava, insomma, di insegnare italiano e latino in Italia, tutto è abbastanza tranquillo. Per quanto io comunque ho enorme rispetto del mestiere dell'insegnamento, e so che non è un mestiere facile, che implica insomma... non bisogna soltanto avere conoscenze, competenze ma è anche un fatto di... di carisma, di persona, insomma... o... non è un mestiere che prendo alla leggera. Per cui, trovatami a studiare qui, comunque, le materie che studiavo anche in Italia per cui italiano, latino etc. Anzi in realtà, ho iniziato solo con

latino e greco, l'italiano l'ho aggiunto dopo perché mi sono resa conto che... mi poteva essere utile insegnare l'italiano qui. Eh... Ecco, mi si è posto il problema di dovere insegnare il latino, in francese. E... una paura che io ho ancora oggi... perché... innanzitutto, già il fatto di presentarti, in una materia come il latino, che è strettamente legata al, in realtà alla lingua in cui è insegnata no ? Nel senso che la professoressa di latino in Italia è una che ha un italiano perfetto e che... insomma, gestisce la sua lingua in modo eccellente. Per cui già, trovarsi, insomma, io mi immagino, se mandassi mia figlia a scuola in Italia, e la professoressa di latino fosse... che ne so... portoghese... beh un po' di problema me lo porrei perché dico : « Cavoli, ma questa, lei stessa, fa degli errori in italiano come può correggere le versioni di mio figlio ? ». E... Per cui si crea un problema di autorevolezza sia nei confronti dei genitori che nei confronti degli studenti. Come possono loro sentirsi al loro agio ad essere corretti, in un testo scritto in francese, da me, che faccio errori in francese. C'è qualcosa che non funziona. 00:35:19-3

A: Capisco. E il problema della traduzione... 00:35:22-3

AN: E una traduzione. 00:35:25-3

A: E si fa sempre quello, sì. 00:35:28-1

AN: E no... 00:35:28-1

A: Capisci, ecco. 00:35:30-2

AN: Li, tu hai un testo, e... si tratta di tradurlo in un francese che A corrisponde esattamente al latino B sia corretto e C sia anche magari non elegante ma comunque una bella prosa. E per me questa è una sfida grossa, grossa, insomma. 00:35:52-3

A: Ma però, appunto, avendo fatto teatro e tante pièces in francese, tu hai probabilmente gustato anche moltissimo la lingua... Cioè, tu ti sei rinforzata moltissimo in francese anche grazie al teatro. 00:36:05-5

AN: Assolutamente sì. No, questo è fuori di dubbio. E parlerei molto me... eh... molto peggio francese se non avessi fatto il teatro. Però non basta (RIRES). Ti raccontavo prima, mi è capitato di fare ripetizioni con, di latino, con dei miei compagni che avevano bisogno di fare... degli esami di latino. E comunque è tosta. Perché se loro mi chiedono: « Cosa vuol dire questa parola ? », Eh io... 00:36:36-8

A: La sai in italiano 00:36:36-8

AN: La so in italiano. O magari, se anche in italiano non ho la traduzione esatta perché non posso sapere ogni parola, però posso dirti esattamente cosa vuol dire. Mentre in francese io devo aprire il vocabolario. E insomma. 00:36:53-6

A: Sì, però ti restano ancora alcuni anni prima di arrivare al momento di insegnare. 00:36:55-8

AN: Ma, alcuni anni, diciamo che se mi prendono alla scuola io... il 25 di agosto sarò in una classe. Per cui... alcuni anni, più o meno. 00:37:07-5

A: Si è vero, perché lo faresti en cours d'emploi. 00:37:10-7

AN: Sì, sì sì. E proprio parallelo alla formazione. 00:37:18-3

A: Però, tu non pensi che nell'immaginario delle persone qui, una persona italoфона che insegna il latino... 00:37:29-3

AN: A questo me lo dic... me lo dicono tutti. Eh... Sarà meno strano. Però, nella pratica, cioè magari, fa meno strano, magari, al genitore che dice : « Ah beh, però italiana... ». Però lo studente che mi sente entrare in classe e presentarmi... e commettere errori perché io, per quanto possa comunque parlare un discreto francese adesso, commetto degli errori. Eh... Li, è un po' più tosta. Perché un conto è insegnarlo in una scuola di lingue, o un corso di lingue esterno alla scuola in cui le persone hanno un certo tipo di motivazione, c'è un certo tipo di dinamica. Quando tu insegni a scuola, il professore non è importante solo per quello che ti insegna, per le sue competenze. E una figura che deve avere una sua autorevolezza, che entrano delle dinamiche se vuoi di potere, con lo studente... per cui, è delicata la faccenda. E io penso che, come dire, l'autorevolezza si costruisca anche attraverso la... come si dice, la maîtrise del linguaggio. Ma anche con uno di madre lingua, eh... perché un mio professore, italiano, di

una scuola italiana, che ha un italiano un po' incerto o che magari sbaglia qualche congiuntivo, anche se lui insegna biologia, cambia la mia... la mia percezione di lui. 00:39:01-7

AN: Beh, io chiaramente posso parlare per il mio... per le materie che... che studio. Diciamo che. Un po' lo shock iniziale era dovuto a una differenza abissale nel metodo e nell'ambiente in cui si impara. Io ero abituata ad un università, quella di Torino, che ha migliaia e migliaia di studenti, i corsi di latino magari ci sono 150-200 persone, e... in cui, per ogni corso io magari dovevo studiare 5, 6 libri, in cui dovevo magari tradurre 500 versi dell'Eneide, sono arrivata qui, una classe in cui eravamo tre o quattro, in cui... Non so... mi si chiedeva di tradurre qualcosina, di... ehm.... di scrivere un seminario. Però, io, non vedevo i libri. E questa cosa mi ha veramente... Mi ha veramente colpita. E, sinceramente credo che questo aspetto credo che sia un... una, una mancanza. Perché, perché... quando si studia, dico, la letteratura antica, ma tutta la letteratura, uno deve avere a che fare con con dei testi critici, cioè non è possibile che tu non... non conosca chi siano i critici più importanti, che tu non li abbia letti, che tu non li abbia meditati, insomma. Questo manca. Però, c'è il rovescio della medaglia. Cioè, che questo rapporto eccezionale che c'è tra il numero di studenti e il numero di... e l'insegnante, pensa che io non ho mai fatto un corso in cui eravamo, parlo per il latino, più di... 6 o 7, è una cosa pazzesca. Cioè, una situazione che assomiglia quasi di più all'insegnamento liceale, cioè, in cui lo studente è attivo mentre invece all'università che facevo a Torino io potevo anche non esistere durante il corso, prendevo i miei appunti poi ci rivediamo all'esame in cui il professore a stento si ricorda chi sei, perché aveva davanti 500 persone per cui... E invece, qui, si crea proprio un rapporto personale che può essere anche molto fecondo... e che, appunto, all'inizio mi aveva dato un'impressione come di superficialità, no ? E invece, è estremamente arricchente, soprattutto il fatto, per esempio, dei seminari, che all'università, almeno quella di Torino, non esistono, per cui tu ti ritrovi dopo tre anni, a dover scrivere una tesi: « Scrivimi 100 pagine di tesi ». Ma tu non hai mai scritto nemmeno 5 righe su... Per cui scrivi delle schifezze colossali innanzitutto, e poi, come dire, non c'è un filo conduttore, di questa formazione. Mentre questo penso che sia un aspetto estremamente valido dell', dell'insegnamento qui. Cioè, che dal primo anno di bachelor, ehm, scrivi i seminari, prima più piccoli, più semplici, che poi si sviluppano durante il master. Per cui, quando alla fine, quando tu arrivi a scrivere la tua tesi di master, non è una cosa estemporanea, ma è un lavoro che... insomma, che tu hai imparato a fare. Ti sono stati corretti 20 seminari, hai sbagliato, hai imparato a curare una bibliografia, insomma. E, trovo che sia estremo... veramente positiva come, come cosa questa. Per cui no. Penso che il livello non sia basso. Forse, appunto ci sono dei punti su cui uno studente italiano può essere più forte, però altri su cui... Qua, c'è un ottimo livello. 00:44:23-4

A: Poi forse a Fribourg, non so, c'è qualcosa di... estremamente, coccolante. 00:44:34-0

AN: E non per forza positivo... io, ho avuto un'esperienza che mi ha fatta arrabbiare in questo senso. Insomma, tutti hanno fatto un sacco di seminari, conoscono i professori magari anche da tanti anni perché hanno fatto il bachelor qua, io ero più o meno l'ultima arrivata. Per cui, il professore mi dice: « Fai il seminario di greco me lo devi dare, che ne so, il 15 di giugno ». Io questo seminario, non mi piaceva, insomma non mi interessava tanto l'argomento, non mi aveva presa, l'ho fatto veramente all'ultimo. Non era molto bello. Però, lo dovevo consegnare il 15 di giugno, sono rimasta alzata tutta la notte per finirlo ect., il che ha comportato che non fosse bello perché... insomma mancavano... C'erano un sacco di refusi, mancavano proprio, cioè si vedeva che l'avevo fatto proprio di fretta. Il giorno dopo, vado all'università, incrocio un compagno che aveva fatto il seminario con me, dico « Cavoli sono stata alzata tutta la notte ieri per finire questo seminario, tu l'hai consegnato ? » Lui mi ha detto: « Ah no, io

non l'avevo finito, ho chiesto al professore se potevo avere ancora una settimana, lui mi ha detto sì ». Io ci sono rimasta, mi son detta: « Cavolo! Ma si può fare questo ? » Io mai, mai nella vita mi sarei aspettata di dire al professore: « Dammi ancora una settimana » cioè, è talmente inconcepibile per me una cosa del genere che l'ho sentita come un'ingiustizia nei miei confronti, grave, perché il professore avrebbe forse dovuto - a quel punto, se proprio voleva dare una settimana in più - bah dire a tutti che c'era questa settimana in più. Come potevo ? Perché devi dare a me la responsabilità di chiederti del tempo in più ? L'ho trovato proprio, non so ? Proprio poco professionale, non mi è piaciuto. Mi sono sentita che il mio lavoro è stato danneggiato da questa cosa. Perché se avessi avuto una settimana in più, avrei fatto un lavoro migliore, per cui... pro e contro. 00:46:48-1

A: Bon, forse di base credo che ci sia un problema, di quasi troppa prossimità coi professori... E forse le materie latino e greco hanno in Italia un'importanza che qui... all'università di Fribourg non so, non mi rendo conto, che importanza ha questa sezione. 00:47:31-2

AN: Non ci sono molti studenti (PAUSE). Però, io penso che a Fribourg, in particolare, almeno, non è un'esperienza diretta, sono cose che ho sentito, però rispetto al resto della Svizzera invece, soprattutto l'insegnamento del latino sia importante, perché a Friburgo è obbligatorio a scuola, e... anche probabilmente per la tradizione cattolica di Friburgo che ha giocato un ruolo importante. Per cui, ora non so anche a livello... Non posso veramente dire come venga percepito dagli Svizzeri, non riesco a capirlo completamente. 00:48:14-7

A: Perché mi sembra che in Italia, al liceo, tutti fanno il latino. Da noi sono solo quelli che fanno il letterario, che è peccato secondo me. 00:48:31-6

AN: Ah beh, anche secondo me (RIRES) però è... C'è da dire, dall'altra parte, se vogliamo vedere il rovescio della medaglia, che qui tutti quelli... che la maggior parte degli studenti in Italia, che fanno latino allo scientifico, non capiscono, non sanno perché lo stanno facendo. Dicono: « Cavolo, io faccio la scuola scientifica in cui faccio fisica, biologia, informatica, matematica avanzata, perché devo passare 5 ore alla settimana di latino ? » che sono tante, per cui c'è come una non comprensione, no ? Mentre invece, qui, quelli che fanno latino scelgono. Per cui, mi ricordo, parlavo con un amico, parlavo appunto delle mie preoccupazioni dell'essere insegnante e tutto, mi diceva: « Tranquilla perché tanto tu ti troverai qui, cavoli, se tu insegni latino, ti troverai con delle classi coi fiocchi ». Diceva : « Avrai piuttosto problemi in italiano perché italiano è la sperimentazione che viene scelta magari da quelli che hanno meno voglia di fare, perché magari non scelgono latino, non scelgono matematica avanzata, italiano è un po' più facile ». Però questa cosa... qui la capisco, però è il contrario di come sarebbe stata in Italia per me. 00:49:46-8

A: E vero, è vero questo. Ma comunque sai, qui in Svizzera siamo molto abituati ad avere una Svizzera tedesca insegnante di inglese... 00:50:54-9

AN: Ora che mi ci fai pensare forse è vero. 00:51:00-0

A: E però noi sappiamo che se qualcuno ci scrive un email nella nostra lingua con degli errori noi non pensiamo: « che vergogna », pensiamo: « Whaou! ha fatto lo sforzo, sapendo che ero francofona, ha fatto un passo verso di me scrivendomi nella mia lingua ». 00:51:19-9

AN: Questo è interessante. Per me, è molto interessante perché io tendo ad essere un po' perfezionista per cui, eh, l'errore in una lingua mi disturba. 00:51:33-8

A: Giustamente anche, un po'... 00:51:33-8

AN: Sì, però, dall'altra parte, invece, è talmente più pratico, più realistico il modo di pensare che c'è qui, cioè. C'è comunicazione, mi stai facendo un passo verso di me, perfetto! Se anche hai messo una « s » di più, ma... ma non sei la prima a dirmelo. Faccio fatica un po' a... digerire questa cosa perché chiaramente... insomma non mi appartiene. Però sì, insomma dovrò farci l'abitudine. Del resto, adesso che mi ci fai pensare, io faccio dei corsi, ho fatto dei corsi all'università, bilingui quindi in tedesco e francese, con la mia professoressa che è di madre lingua tedesca. Parla ovviamente un ottimo francese, non esente da errori o da: « Come si dice questo ? ». Però lei è una professoressa universitaria, e se lo può fare lei, insomma... forse lo posso fare pure io (EN RIANT). 00:52:46-0

J'ESSAIE DEREACTIVER LE RECIT DE VIE

A: Ritornando alla tua vita studente. Sei partita dall'Italia, sei arrivata qui. Hai fatto prima una vita Erasmus, con tutte le caratteristiche di questa vita Erasmus: Libertà, feste... Tu sei rimasta un po' Erasmus nel tuo modo di vivere qui a Fribourg o ad un certo punto ti sei sentita un po' cambiare ? 00:53:41-0

AN: Diciamo che io forse ero già poco Erasmus quando ero Erasmus. Sia per un'attitudine mia caratteriale, e sia perché dopo 2 mesi di Erasmus, io ho capito che sarei rimasta qui. Per cui, ad esempio, io, durante il mio Erasmus, ho trovato un lavoro, eh... ho cominciato a cercare casa. Ho cominciato, per esempio, a passare più tempo con gli amici svizzeri che avevo conosciuto, che non con gli Erasmus, perché... era più giusto per me. Per cui sì, non potrei dire che c'è qualcosa di Erasmus nel modo in cui io vivo qui. 00:54:27-1

A: Ma però eri fuori casa, quindi hai dovuto adattarti ad un nuovo stile di vita, imparare nuove cose. 00:54:34-5

AN: Sì. Eh... E stato. Se vuoi, l'Erasmus è stato veramente un modo perfetto per scivolare quasi senza accorgermene dal essere a casa coi miei a uno stato che se vuoi è due passi più in là, cioè il fatto di convivere col mio fidanzato. E un passo che, di solito, per le persone, è molto più importante, vissuto anche con più, in modo magari più critico con più riflessione con più consapevolezza. E se vuoi, la mia storia un po' particolare ha fatto sì che questi passaggi scivolassero l'uno sull'altro con grande naturalezza. E... e questo è stato, secondo me, ottimo perché mi ha permesso di, di fare quello che volevo senza perdermi in, in troppe riflessioni che poi inibiscono poi l'azione, no ? Se ti metti troppo a pensare sul, sulle conseguenze i pro, i contro, alla fine resti dove sei. E stato un'evoluzione naturale che... insomma, molto poco razionalizzata, non so come dirti. E per quanto riguarda il mio modo di vita, (PAUSE). Non lo so, le cose che mi vengono in mente di più come differenze sono... ehm... forse non tanto legate al mio essere studente, più legate al fatto che... sono una persona che ha una sua famiglia adesso, perché io mi sento veramente in famiglia adesso, per cui... veramente, dal punto di vista pratico voglio dire, e dai contratti, le bollette, le... forse... 00:56:23-6

A: Col tuo ragazzo ? 00:56:23-6

AN: Hmmm! Questo. E come vita studentesca... devo dire che a Friburgo non faccio tanta vita studentesca legata all'università. Che è dovuto al fatto che sono arrivata alla fine dei miei studi, per cui avevo pochi corsi da seguire, sono pochi gli studenti a filologia classica. A italiano, dove invece sono di più, ho seguito pochissimi corsi perché ero alla fine. Per cui non ho molti amici legati ai corsi dell'università. E... non mi capita di studiare con loro, ma ho il sospetto che neanche loro, in realtà, lo facciano insieme. Almeno, ho avuto questa sensazione. Ecco, in Italia per esempio, lo studio era proprio un momento... assolutamente condiviso con i miei amici. Non tanto gli amici dell'università, quanto gli amici del liceo, ci siamo tutti dispersi, chi a fare medicina, chi a fare lettere, chi a fare ingegneria, però il pomeriggio eravamo tutti insieme in biblioteca a studiare tutti i giorni. Ehm... forse, appunto, nella mia vita di studente ho dovuto più imparare e non sono sicura di averlo imparato, a studiare da sola. Mentre prima, lo studio era inserito in una routine. Per cui uscivo dai corsi, andavo in biblioteca sapevo che avrei trovato dei miei amici, che ci saremmo presi il caffè, avremmo preso la pausa sigaretta, saremmo rimasti fino alle 7, insomma, era naturale. Mentre qui, euh, devo, insomma, ci va più forza di volontà. Perché non ho una condizione che, tra virgolette, mi obbliga a studiare, ma devo scegliere ogni volta di sedermi al tavolo e aprirmi i libri. Quindi forse è questo. 00:58:14-9

A: E la vita in Svizzera, è più facile, più difficile ? 00:58:31-6

AN: Allora. Diciamo che la domanda se la vita è più facile o più difficile (PAUSA) la trovo un po' troppo generica perché per me sono cambiate talmente tante cose per cui non so che... quali cambiamenti attribuire al fatto di essere in Svizzera e quali attribuire al fatto di eh... essere in un altro momento della mia vita. Per quanto rig... va detto che all'inizio, beh, l'impressione per un Italiano che arriva in Svizzera, è che... sia più difficile fare, fare... fare amicizia. Però, è un'impressione generica. Come dire, è vera in un certo senso ma non mi disturba più di tanto perché, se è vero che ci va un po' più di tempo per conquistarsi un po' la fiducia di una persona, che non verrà la prima volta che ti vede a raccontarti della sua famiglia o dei suoi sogni... Però, una volta che una persona è tua amica, è tua amica per davvero. E questa è una sensazione molto forte e che... mi aiuta molto perché... Io già, di mio, non sono una persona di molte amicizie, per cui, in un qualche modo, si adatta a me. Io so che qui ho magari quelle due o tre amiche però io non ho dubbi, ci metto la mano sul fuoco. Mentre magari, in Italia, capita una volta che all'uni facevo la pausa caffè con qualcuno, ti incroci nei corridoi, bevi il caffè tutti i giorni, però non vuol dire niente. C'è un po' questa differenza, forse. E per quanto riguarda le reti sociali... Diciamo che i miei amici, tendenzialmente, sono o persone che ho conosciuto in Erasmus, tramite delle attività dell'università - come ad esempio appunto [REDACTED] che è stato il mio primo inquilino, oppure i miei amici di teatro. Siamo un gruppo molto coeso e... insomma ho trovato delle belle amicizie proprio. 01:00:45-2

A: E con il lavoro del tuo ragazzo ? 01:00:45-3

AN: Ah... Sì... sì sì, e specie ultimamente ci frequentiamo molto. E sono persone un pochino più grandi di noi, tendenzialmente, con dei bambini, e questo per me è molto interessante perché... come dire, è la concretizzazione proprio del mio essere... a metà strada. Nel senso che capita che una sera io... magari, esco con i miei amici di teatro, dei cui alcuni hanno appena iniziato il bachelor e hanno 19 anni, e... così, stanno cominciando la loro avventura, e poi la domenica, come è successo l'altra settimana magari organizz... faccio a casa mia un pranzo, con i colleghi del mio fidanzato, i bambini, e... e appunto, io sono la donna di casa come... come quelle mamme che sono lì con i loro bambini, per cui è ouf (EMOTION) è un po'... per me, è proprio forte questa cosa, perché mi rendo proprio conto che sono sospesa tra due mondi quasi. E si comunque lui ha fatto delle amicizie al lavoro sono... persone in gamba, escono sia spess... diciamo tra uomini, però anche abbiamo fatto tante cose con le famiglie appunto. 01:02:02-1

A: Lui è ingegnere ? 01:02:02-1

AN: Informatico, informatico. E poi, appunto, lui ha conosciuto qualche amico alla sala di scalata a [REDACTED], non so se la conosci... Hanno aperto questa bellissima sala, salle de grimpe, e ha conosciuto qualcuno lì. E poi, ha seguito anche un corso di tedesco alla scuola Migros e ha conosciuto qualcuno lì. 01:02:37-4

A: E tu hai fatto tedesco, neh... ne hai parlato prima... 01:02:37-4

AN: Sì, sì ma lo sto ancora facendo. Perché in realtà, quando sono arrivata, dopo aver fatto lo stage intensivo, eh... come tutti gli Erasmus ho detto ok, iscriviamoci al corso di tede... di francese scusami. Per cui, io, mi sono iscritta al corso di francese. Questa è una vergogna terribile tra l'altro perché è l'unico échec che ho nella mia... Io ho l'échec di francese... Perché cos'è successo, perché io pensavo di essere in Erasmus, tranquilla. Per cui, mi iscrivo a questo corso di francese, che non mi piaceva. Non mi piaceva proprio perché mi sentivo di aver bisogno di imparare a parlare, perché... allora non lo parlavo come lo parlo oggi... 01:03:32-9

A: Poi passavi da [REDACTED] a qualcuno di più... 01:03:32-9

AN: Beh, non era tanto quello, che io avevo... Ero finita nel corso quello più alto, il C1 mi sembra, che non è un vero corso di lingua è un corso per passare il dalf, o il delf non so più. Per cui, pfff... per me non era proprio quello di cui avevo bisogno. Per cui, senza troppo pensarci, non ci sono più andata. E non mi sono disiscritta. Perché poi, dicevo io, tanto poi torno in Italia, io questo corso, non compare da nessuna parte. Invece, adesso, è ancora nel mio curriculum bello scritto in rosso: échec corso di francese. Va beh... 01:04:15-0

A: E dopo il tedesco ? 01:04:15-0

AN: E dopo il tedesco. Hm... Diciamo che ho capito subito che... Premetto: volevo già imparare il tedesco all'università in Italia, perché per la filologia classica, il tedesco è una lingua molto importante. 01:04:30-5

A: Ah sì, come mai ? 01:04:30-5

AN: Perché diciamo che la scuola filologica italiana e la scuola filologica tedesca sono quelle più importanti, tanta critica è scritta in tedesco. Insomma è importante. Non l'avevo fatto perché dovevo già imparare il greco da zero, insomma, mi sembrava un po' troppo. E non l'avevo fatto. Arrivata qui, capito che sarei restata, ho detto va beh, ci vuole, anche perché il dipartimento di di filologia classica è veramente bilingue. Ci sono corsi nelle due lingue, insomma... e poi appunto per... leggere la critica e tutto. E per di più, stando in un cantone bilingue, avere almeno una base di tedesco mi sembrava fondamentale. Insomma, c'era un handicap da, da colmare rispetto a tutti gli altri studenti che hanno fatto 10-12 anni di tedesco a scuola. Per cui, ho cominciato a studiare tedesco da sola. E è stato bellissimo perché è durato qualche mese in cui non ho seguito il corso perché se non sbaglio perché sì... gli orari sì... non andavano con i miei corsi. Per cui, ho fatto questo semestre da sola, non avevo molti corsi all'università, e facevo tipo 7 ore di tedesco alla settimana con i miei libri alla mediateca, e ho imparato tantissimo. Cioè, è pazzesco come se ti metti da solo, e lavori a fondo, impari veramente un sacco. E poi, ho fatto anche il tandem con [REDACTED], io le insegnavo italiano lei tedesco, non abbiamo fatto tantissimo, però insomma un pochino. E per la prima volta con lei sono passata dai libri a parlare un pochino, e poi ho fatto il test, ho fatto il corso... per il livello A2, nel... primavera scorsa... e ho fatto il primo del B1 invece il semestre passato e sono andata quest'estate due settimane a Berlino a scuola di tedesco. Perché... insomma, a parte che andare a Berlino comunque è troppo bello, io amo quella città. E poi, ci voleva un po' una spinta in più anche [REDACTED], mio fidanzato voleva anche lui imparare un po' il tedesco. Partendo da zero, zero, ho detto: « Va beh, magari questi queste due settimane intensive mi danno

un po' anche di motivazione » e infatti ha studiato anche lui qualche mese alla scuola Migros, e questo è il tedesco. Adesso appunto, parluccio. Non molto bene però, insomma nella conversazione base, al ristorante, nei negozi così... E poi, quello che mi consola è che nel corso con me ci sono degli studenti svizzeri, e a me questa cosa ha sconvolto, ho detto ma come è possibile ? 01:07:35-7

A: E... forse per concludere, perché se no potremmo continuare a lunghissimo... rispetto alla mia problematica di questa chiusura degli Svizzeri, tendenza che si vede anche in altri paesi, tu come studentessa straniera hai percepito in occasioni che ti venisse rinfacciato il fatto che tu adesso hai deciso di rimanere qui, investirti... 01:10:13-5

AN: Ehm... Sì. C'è per esempio il mio collega al lavoro che è ticinese, e già penso che tra l'altro i ticinesi con gli italiani abbiano un... ancora un altro tipo di, di problema. Però, insomma viene fuori questa cosa degli, degli stranieri che vengono a rubare il lavoro. E... io lo capisco sinceramente, in qualche modo. E non mi sento di rivendicare questa mia scelta davanti ad uno Svizzero, in modo sfacciato, perché mi rendo conto che per loro, in qualche modo, non io, ma persone come me, o forse ancora di più come il mio fidanzato, costituiscono un po' un problema. Perché la gente ha paura, perché insomma la crisi, e tutto, e vede noi come persone che siccome veniamo da posti dove il mercato del lavoro è ancora peggiore che qua, siamo disposti ad accettare condizioni meno... buone... salari più bassi, e che quindi mettiamo in difficoltà lo Svizzero che cerca lavoro. Non riesco a, a dare completamente torto ad una persona che mi rinfaccia questo. 01:11:40-9

A: Sì però tu devi pensare che questo discorso che stai facendo vale per gli stranieri poco qualificati, secondo me... 01:12:14-0

AN: No, ma che noi non lo rubiamo, io ne sono abbastanza convinta. Tant'è che il datore di lavoro del mio fidanzato, sono in 15 nell'azienda e ci sono 2 Svizzeri ma non perché lui non li voglia, ma perché non li trova. Per cui, su questo, è chiaro. D'altra parte, io, come dire, non mi sento di stigmatizzare l'attitudine di una persona svizzera perché è naturale. Non lo so, forse questo mio modo di ragionare... può essere anche, in qualche misura... dovuto a... una mia difficoltà del... dell'essere straniera (PAUSE) qui. Perché io ho avuto un po'... il momento se vuoi di presa di coscienza dell'essere veramente un'espatriata quando è finito il mio Erasmus. Perché quando... quando ero studentessa Erasmus, e mi presentavo a degli studenti svizzeri, come la studentessa Erasmus, ero... esotica, ero « che bello, la studentessa che viaggia » eh... « che simpatici sti errorini di francese ». Poi, quando io mi sono iscritta veramente qui all'università, e mi sono messa, se vuoi, anche in competizione con loro, eh... c'è stato un cambiamento... di atteggiamento degli altri, ma anche mio, perché di colpo eravamo... non ero più un... come dire, un elemento estraneo che però non perturba... la loro... normalità. Ma che entrava direttamente dentro la loro rete, la loro struttura sociale, e tutto. Per cui, lì, c'è stato ok, cioè io sono un'immigrata come (PAUSA) quelli che... ci sono in Italia, come... che ne so, una famiglia rumena che arriva in Italia. Io sono uguale. 01:14:21-4

A: E oltre tutto, tu hai avuto, non ne hai parlato, ma hai avuto molto in fretta una possibilità di diventare allieva assistente. 01:14:27-6

AN: Ehm ehmm (VOULANT DIRE OUI). Allora lì, sul momento, ho avuto molta fortuna perché siamo pochi studenti a filologia classica, e in quell'anno non c'era nessuno studente di master che avesse latino come prima materia. C'ero solo io. 01:15:03-5

A: Quindi non sei stata... 01:15:03-5

AN: Mi hanno pres... non sono stata... scelta. C'ero solo io. Tra l'altro, questa cosa non l'ho scoperta subito. Ma l'ho scoperta dopo, ma vabeh... 01:15:10-6

A: RIRES 01:15:10-6

AN: E... e per cui, in quel senso non è che avessi dei concorrenti che potevano dire: « Ah mi hai fregato il posto ». Però, dopo, ora non so se è una mia sensazione o se ci fosse veramente, però uno sguardo un po'... quanto meno sospettoso... penso di averlo ricevuto. Cioè, tu sei appena arrivata... cosa ci fai lì ? Per cui. Però, va bene nel senso, cioè io non ho rubato niente a nessuno eh... 01:15:45-7

A: E sei ancora, tra l'altro ? 01:15:45-7

AN: Si si si. L'ultimo anno. Infatti, un po' il mio problema sarà che il prossimo anno io non avrò più lavoro. E questo insomma è anche un altro discorso... abbastanza delicato. E non avrò lavoro e non potrò lavorare. Perché... 01:16:07-9

A: Perché dovrai fare gli stage e la scuola. 01:16:13-9

AN: Ad esempio due mie... insomma due ragazze che lavorano con me in ufficio, sono assistenti, loro hanno scelto di fare la scuola su due anni, insegnamento su due anni, in modo da poter avere il tempo di continuare a lavorare come assistenti. Io non ho questa possibilità perché... 01:16:30-1

A: Quindi non preparano un dottorato ? 01:16:30-5

AN: No. Ancora no. Però lo faranno alla fine della scuola, almeno una delle due. E... e poi d'altra parte ne ho ovviamente discusso a fondo con [REDACTED], e... ci siamo detti che era meglio che non lavorassi per un anno, che però poi... avessi la possibilità alla fine di quell'anno di... trovare un lavoro vero. Perché io potrei anche fare la scuola su due anni e lavorare in un bar. Ma che cosa mi rapporta questo ? 01:18:07-9

A: A la fine a livello finanziario ci perdete. 01:18:10-0

AN: Ma poi, voglio dire, io non ho più, cioè, voglio dire non è che sono vecchia però ho 25 anni, quand'è che comincio veramente ? Nel senso, che già comunque, ho fatto una formazione lunga perché sono in ritardo di un' anno all'università, ho ancora un anno di formazione insomma. Cioè, mia madre alla mia età aveva un figlio di tre anni. Per cui (RIRES). 01:18:51-1

A: Bene, grazie mille. Aspetta che spengo. Mamma mia, un ora e 18.

AN: Ammazza!

KASHIA

LES 15 PREMIERES MINUTES DE CETTE RETRANSCRIPTION ONT ETE SAISIES GRACE AUX NOTES D'ENTRETIEN. MALHEUREUSEMENT, LA BANDE SON A ETE ABIMEE.

K: I come from Poland, from [REDACTED], in the centre of Poland. I did a Technical University there. In my third year, I went to Switzerland for a scholarship, 9 months scholarship. Everything was made in a hurry because in fact, normally, there was another student who should have gone to Switzerland, not me. But his subject did not fit. At first, I was not eager to go, in fact I refused. I had never been thinking of going away, I was afraid. I did not know the local language, I said no. But then, my professor told me that I needed to go abroad if I wanted to continue in my field, I needed experience. And my mum also encouraged me, she said: « Try » ! But after, the difference in life style, everything was easy in Switzerland. Then I asked for a prolongation. I talked to the professors and the professor in Poland said: « Ok ».

A: But why Switzerland, why Fribourg ?

K: Because my professor knew a Swiss professor who asked if he had a student for this project.

A: But was there a kind of tradition for students of your University to go to Fribourg ?

K: No, it was only out of friendship. In fact, I think they once worked together, it was on friendly agreements, it was regulated later.

A: How many students from your University came to Fribourg before you came ?

K: 3 or 4 students. Before, 10 – 15 years ago, it was more difficult. Apparently, Swiss people did not like Polish students to come very much, as I heard. But now it is ok.

A: And what about your family, what do they do? What was the attitude of the family toward mobility, internationality, languages ?

K: My mum is a gardener. My father is a Taxi driver. Now he works for a company.

A: And why did you decide to study chemistry ?

K: Because I had a very good teacher, and I liked it.

A: And you were probably good at it, didn't you ?

K: Yes, probably not too bad (RIRES).

A: And was it a career plan ? What can you do with such studies in Poland ?

K: In Poland, it is not very popular. Industry is not very developed, people who decided to study chemistry generally continue with a scientific career. Many of them try to do the studies to become a doctor and then enter into chemistry because they did not make it, as a second choice.

A: Was it common for people of your University to go abroad during the studies ?

K: Not very common 4 or 6 years ago, not really in the habits.

A: And are there any Erasmus programs ?

K: Yes, there are, but not with Switzerland, other countries, because of financial barriers. But it is not very common to go during the studies, or for a few years.

A: Ok. Now I want you to tell me about your first impressions in Switzerland.

K: So, I was really worried, how will I manage here alone ? I know little English and no French at all. For the administration and all... Not at university, but in the city. I was homesick.

A: But where did you live then, did someone come and pick you up from the station ?

K: I came by bus, and hopefully yes, there was a Polish student who came and brought me to [REDACTED]. I had met him once in Poland, once he came back and it was already decided I should go.

A: And what did you think about Fribourg then ?

K: I thought that everything was so nice, everywhere you went, everything was beautiful. Small, quiet, clean. You can go everywhere on foot, everything is at a walking distance. My city is so big.

A: Did you have any difficulties during your first days ?

K: Not really because everything was organised for me, my professor arranged my room, everything was done for me. And if there was an administrative paper, I could always ask at University and someone would help me.

A: Was your team at university very international ?

K: Oh yes... I only met one Swiss guy I think. Now I start to know Swiss people but for a long time I did not meet anyone who was Swiss.

A: Did you meet many Polish people, students...

K: Yes, quite a lot for a small town like Fribourg, there are a lot. I met them at church. There is a Polish mission in [REDACTED] and there I met many Polish people.

A: And do you know if these people came here as a student ?

K: Many came as « au pair » workers and then decided to study, after.

A: What was your idea of Switzerland before you came here ?

K: My idea of Switzerland... I was not travelling abroad a lot. I had been once in Budapest and once for a week in Rome. But in the 90, there was a soap opera... It can seem stupid to tell this (RIRES)...

A: Oh no, please do!

K: In this soap opera there was once an action taking place in a Swiss scientific pharmaceutical center. And there was this Polish guy going there to work as a scientist, and it was as if he went out of space (RIRES). That was the only connection with Switzerland I had before coming here.

A: And you are a lonely child, right ?

K: No, I have a little brother.

A: Ah... And how did your parents react when you decided to go, and after ?

K: My mother, well. My mother wanted me to go. But when she came here to visit me, in fact it was at my civil marriage, she told me that for the first time she felt a relief. She saw how I'm living here, and she felt relieved.

A: That takes us to speak about your husband [REDACTED]... I think to remember there is something with salsa in this story...

K: Yes (RIRES) I met [REDACTED] at a party at [REDACTED]. Neither None of us both was invited to that party, as it happens often in the student community... We were friends of friends. And then, [REDACTED] invited me to dance salsa, but I could not understand French and he could not understand English. Then a few days later he wrote me an email which was supposed to be in English but as a matter of fact there was more French than English in it so I had to use a French – English dictionary to understand it. And then I went to his place, and I met [REDACTED] there also. He told me about the salsa course. And then we started to meet more often.

A: And when was this ?

K: It was in January, 3 months after my arrival in Switzerland. And then during the summer he came to Poland to meet my parents.

A: Did you go back often to Poland during this first year ?

K: Yes, I went back for Christmas. And then I saw my friends and family and it was really really hard to come back. But then, less than a month after I met [REDACTED].

A: So everything went quite quickly with [REDACTED], finally ?

K: Yes, quite quick. We decided to rent a flat together in August.

A: And then you decided to stay here, to ask for a prolongation...?

K: Yes, and that meant to change my status. I was not able to stay as a student from my university, I had to be a post-graduated from Switzerland, a student in Switzerland, involved in studies here. But basically I continued the project I started in Poland.

A: And financially, your status changed as well ?

K: Yes. Then I became an assistant. A research assistant at first, and then a teaching assistant. But it did not change really my life here and my research.

A: How long have you been staying here in total ?

K: 5 years.

JE M'APERÇOIS QUE L'ENREGISTREMENT N'A PAS FONCTIONNE...

A: Technical data after your... On your life, etc... (JE REGARDE MES FEUILLES). And in case I need more information I will contact you. Voilà. And you were speaking about this political change in Poland in the 90. 00:01:13-0

K: yes, in this time I was watching this soap opera. 00:01:18-3

A: Yes, and you were speaking about this fascination that Switzerland of the 90 was doing on your... and... 00:01:31-4

K: It was something unreachable (RIRES) it euh... The part of world you can't get in (RIRES). So, this was my impression and it stays in my mind, and when this guy came, from this film, when he came and talked to Polish people how people are working in Switzerland so... It was something completely different and I would never think that I could be in his place, and go to Switzerland to study. I remember that I was thinking about this when I came, and euh..., and euh..., but I did not have any expectations, I mean that I was waiting for something impress... Ok, it was impressive but I think I didn't expect anything, I only, I came here (RIRES). So, this serial did not influence my expectation, at least I can't remember now. But... feeling something like this. 00:02:48-8

A: So, then you... 00:03:11-1

K: I think I did a lot, personally. 00:03:15-9

PAUSE

K: So... first of all we should consider that I, it was the first time in my life I was living without my parents. So, you know all those things like paying bills, I was never thinking about this because there was someone who was doing this for me so, for the first time in my life I was responsible for my own. And of course, the change was bigger because it was not only moving to another city in Poland but it was really changing country. And euh... I think, I got more self confidence and euh... because if I manage here, alone, at the beginning so (RIRES), I started to think I can

manage everywhere (RIRES)... which I was never thinking about this. And, I became more independent, and euh...
00:04:16-9

A: And what about the language, because... what about the language you use, or you have been using in Switzerland ? 00:04:26-8

K: So, I... because of this international environment, we were mostly speaking in English euh... So, at the beginning, I really did not need, euh, to know French, at least I did not feel that I needed a lot, because I had contact with French only in this... a few moments when I need to do some administrative stuff, and friends of course I had mostly at university, and we were speaking in English so we were living like sort of isolated environment, it was not like if I came to work in a Swiss company and I should speak French or German, so I think it is euh... maybe my experience it's different than other people. 00:05:16-4

A: Because you are in a scientific world, also... 00:05:21-1

K: Yes. 00:05:24-5

A: But then I know you took some courses... 00:05:24-7

K: Yes, I took some courses, but euh... (PAUSE) my French is still not... not very good (RIRES), not good enough. So, I don't... feel comfortable speaking French. 00:05:40-6

A: But what was your motivation to learn French ? 00:05:43-9

K: Euh... to... to be more, more independent in, in this, in these, I don't know, administrative situations, and... but also, I started to meet some Swiss people, and not everyone speaks... F... English (RIRES), as I learned so... euh. I realised that to re... to really know Swiss people, I should know the language, which is sort of obvious but you don't think about this when... if you are not in the situation. 00:06:19-3

A: But Switzerland is complicated because you have to choose between French and German. 00:06:26-4

K: But I feel that Fribourg is more French... speaking so... euh... so French, it was sort of natural, because I saw some of my friends they were speaking, they were speaking German and they had some difficulties in Fribourg so... It's bilingual but still more French than, than German. 00:06:47-5

A: And [REDACTED], well [REDACTED]'s language is French so... 00:06:54-1

K: Yes. But he started to learn English with me so... I put more effort than me so... because he learned English better than I French (RIRES). 00:07:04-2

A: So, you continue to speak English together. 00:07:07-8

K: Yes. I don't think it would be now easy to change it because English is our language of communication, even we start speaking French, it is sort of artificial it's, it's not a normal situation for us, but I know that it is doable because I have friends, he is Swiss, she is Polish, but they met in England, and they started speaking English to each other, so, also English was for them a language of communication, but now they have a kid euh... small child, and they said it's enough for this child to have three languages, French, German and Polish, so... they decided to speak French at home. But child was the reason so I know it is... If you have a good motivation you can do this (RIRES).
00:08:03-1

A: Do you think [REDACTED], if you have a child together, would speak English to him ? 00:08:11-5

K: [REDACTED] ? I think he would speak Arabic and French and... I would speak to my child Polish, I can't imagine to talking another language it's... about feeling, some thinking in Polish so... I can't express this in another language.
00:08:35-1

A: And You just got your diploma... 00:08:42-6

K: Yes, it was some evolution I mean, it... So, first of all, I came I came for these 9 months, after I thought about prolongation for maybe another year, when I learned that it is not possible, that I need to prolong it for 4 years, as a

normal PHD student, Swiss PHD student, so I thought ok, I'll finish this period and then we will go to Poland, but... 00:09:11-5

A: That was the project ? 00:09:11-5

K: That was the project, but. After I... when you... when I live longer in Switzerland, I, I like it! I like this country, really, and I start to think that this can be country for the rest of my life, not only for, for studying. 00:09:33-8

A: And did you really think that... Of course you were two in the decision... 00:09:39-9

K: Yes, yes of course. 00:09:43-5

A: What about [REDACTED], what did he think about going to... Poland ? 00:09:50-7

K: At the beginning, if... when I did not know if I could prolong my staying here, after these 9 months, so he started to look for some Erasmus program... in Poland, so that he could go as an Erasmus student from Switzerland to Poland. And once I got the decision that I can stay, as a PHD student, he didn't continue this idea, because I was here so he did not need to go to Poland. Ok, he was thinking about going to Poland but he was euh... He was not very very eager, so he said that he... of course, he did not say that that he would stop me here in Switzerland, and... but, he... but I think he... he started earlier to think about staying in Switzerland, after studying... than me. So, he is longer here, so I think, this decision came earlier to him than to me. But after some time, we met together at the same point that, that Switzerland is a country where, where we would like to live. 00:11:06-5

A: And you decided that you wanted to stay here... 00:11:14-5

K: OK, from the bureaucratic point of view, meanwhile, everything became easier, because the regulations has change during my staying here, so... euh... Now we have more rights like the old UE countries, so, I got a permit for 5 years, and... which was not the case because during the first year I got only for really the first year, and... but just after, I got for 5 years. So lot's of... this also influenced our decision because if you, if you need to really fight to stay somewhere, you are not so eager to do this. You start to think about other, other possibilities, but if you see that you can, you can look for a job, and leave here without big problems, he... it's easier to make a decision to stay in the country that you don't feel wants to throw you away (RIRES). 00:12:46-8

A: But for [REDACTED] was it easy as well or not ? 00:12:48-5

K: So, once we got married it became easier because he started to be treated like a european. Before, it was hard, it was really hard for him because Switzerland has different regulations for europeans and people who are another part of the world. 00:13:08-1

A: But strait away, as soon as you got married, did he get the same rights ? 00:13:24-4

K: He could, he got the same permit like me so he got the same rights, but it is not always the case because I know some Polish couples, they came before me with these old regulations, and it was not like this so... She got a job, and she got a permit but her husband, Polish husband, couldn't get it because they decided that they don't have enough money to stay together in Switzerland because she was working only 50 % so there were some problems. But now, I don't see this as a problem. I only know that change for [REDACTED]... before, there were different rules that applied to him than now. That is the only thing I can tell you. 00:14:12-0

A: And the fact that you married here, for you symbolically was it important ? 00:14:17-8

K: In fact, we were sort of pushed by... by circumstances. We wanted to get married in, in Poland, the civil marriage to make it in Poland as well, but we had problems with documents. And finally, it became easier in Switzerland than in Poland to get married, there isn... So, there was no sentimental reason but finally I think it was a good idea because we had our Swiss wedding, and our Swiss friends or people living in Switzerland could come, after not everyone could come to Poland so... I think it was, it was good. Even if we didn't plan this, I think it was nice, that it happened like this. 00:15:09-1

A: So, ans now, studies are finished ? And what next ? 00:15:19-5

K: So, I'm looking, I'm looking for a job in Switzerland, and heu... I will start next month intensive French course because I really see that it, it is important on the job market that you speak... one of the official languages, so this, I hope this will help me. And I'm still working partially at the university I mean, I'm 50 % employed as an assistant, until the end of...00:15:49-5

A: Oh, that's nice. 00:15:49-5

A: Yes, it's a good... And, I started teaching in French. The first time in my life (rires). Because I saw, so, until now, the student's at University, in the Chemistry they had level of English enough to teach them in English but this year it is not the case and I discovered that my French is better than their English so (rires)... 00:16:13-4

A: That's nice! 00:16:13-4

K: I costs me lots of work to prepare myself to learn scientific vocabulary in French, that I was never doing I, I know this either in Polish or in English, when I was doing my PHD so... I'm also learning chemistry again in French. 00:16:39-9

A: Wow... 00:16:39-9

K: It's hard but... I improve my French. 00:16:46-3

A: And I'm sure student's are happy... 00:16:48-0

K: it depends you know, some people appreciate an effort, but some of students are sitting like: « Hum, I don't understand her accent, what did she say ». 00:16:58-6

A: Yes, but because you make the effort, they don't have to do it in English so... 00:17:02-0

K: But... but they expect people speak in French, I sort of understand them. And they told me, ok some people can und... can understand your situation and can, can really appreciate that this is not my maternal language, it is even not my second language, and it's hard for me but some people really they say like: « We already have 2 languages at university French and German so, English it's, it's too much for me ». 00:17:41-0

A: But are the students in chemistry more Swiss... 00:17:43-0

K: Heu, I don't really kn... 00:17:44-8

A: Is it not so international ? 00:17:48-1

A: No, it's not, it's not. Ok, if there are it... there are some strangers, they are from Italy for example, I mean the neighbours. But I have never had like Polish student in chemistry or... 00:18:06-4

A: So it's really something linked to the PHD, this international thing. 00:18:13-7

K: Yes, I think that after, after finishing your master studies you start to think about going abroad more. If you are a student, you are going for one semester or two as an Erasmus student, but I don't really think that people are planning a lot doing studies at master level abroad. No, I don't think so. At least I don't see this. 00:18:43-3

A: And now you are looking for a job, how do you do it ? Do you have some people helping you, the fact that you studied in Fribourg is it helping for, you know for the places... 00:19:02-2

K: Ok, this could help me if I was looking for a post-doc, if I wanted to continue my scientific career, because my professor and other professors, they have cooperation with some universities in America for example. But the fact that I want to stay in Switzerland, I don't want to go abroad for, for for post-doc, really limits amount of help I can get from people, because they could help me in scientific career, some scientific development, but to switch now to industry it's quite hard and I need to do this on my own. So, so I'm looking on the websites of pharmaceutical or chemical companies if they have some vacancies, this is how I'm doing this. 00:20:00-9

A: And, did you have some meeting or... 00:20:04-1

K: Not yet, no no... unfortunately not. No one invited me for interview (RIRES). In industry, they are looking for some specific skills, and euh... more general knowledge you have I feel it's worse... because they list an amount of skills, you should know this, and that and that... and if you don't know this, it's hard. And they are looking for people with work-experience. So... it's particularly hard for someone who just finished studying. 00:20:55-9

A: Ok. But it is not harder because you are not Swiss... 00:20:55-5

K: No, I don't think so because I have friends they finished more or less at the same time, so, one guy, he is from Luxembourg, but all his life he spent here so, I think he considers himself as a Swiss, he is speaking German and French, and he also can't find a job so... I think it is specifically of our field. I would never think that the problem is that I'm not Swiss. I don't have this experience, no. 00:21:34-4

A: And also, you have now a Swiss diploma so... That's what counts, I think. 00:21:39-0

K: I hope so (pires). 00:21:44-4

A: Ok, I basically have finished the life story part (JE LIS LES QUESTIONS SUR MA GRILLE). 00:22:40-5

A: And I was interested to hear you speaking about religion... 00:23:07-8

K: I know some people that they started to go to church, so even they were not very religious in Poland, they treated church like one of the place they can meet Polish people it... So, it is not that their level of faith grew but it's a good social place (RIRES) and it helps. 00:23:35-5

A: And why is it important that this church is Polish ? 00:23:41-3

K: Because of the language, and you overcome this first barrier. 00:23:53-2

A: And because it helps you meeting Polish people I guess, but on the theological point of view... 00:24:03-1

K: On the theological point of view, for sure, it doesn't change, but some rituals, it's a little bit different maybe in Swiss catholic church because we still go on our knee on some special parts of the mass, and in Switzerland, in special moments, you stand up. This is how you show your respects so, so maybe it is a detail but it's different. And the same with communion, it's still not a lot of Polish people they took communion on their hand. We are still taking in our mouth (RIRES). 00:24:47-0

A: In Poland, maybe people are a bit more religious than here... 00:24:55-4

K: It starts changing, but I think it is still more people believe or going to church you can say it's the same. Maybe more people are still going to church and, and religion has bigger influence in Poland but of course it changes. 00:25:12-9

A: It changes 00:25:12-9

K: Yes. 00:25:12-9

A: (JE CONTINUE A LIRE MA GRILLE TOUT HAUT). 00:25:37-1

A: Yes and the Swiss society... In the end, you have the feeling you met some people from Switzerland ? 00:25:43-4

K: I met some people but because I still didn't leave this academic environment I'm still working partially there so, I still feel more bound to, to this international environment and I would, I would never claim that I know Swiss people, and I know how the society looks like because I still don't know enough Swiss people. 00:26:14-1

A: But you still sort of have a family here... 00:26:14-1

K: Yes, I have [REDACTED]'s family that became my family, yes. 00:26:22-6

A: And you have his wife, who is really Swiss. 00:26:27-0

K: Yes, she is Swiss. But this is one person so... I can't draw any conclusion. So I treat [REDACTED] like a person, as my family, but I don't think about her « oh, she is Swiss, she is the Swiss person in my life », no, I don't think about this. 00:26:51-9

A: Was there at one point someone who gave you the sensation that you were not at your place here ? 00:27:03-2

K: Oh yes, it happened once. I remember euh... my professor in fact. So, we have a visitor I... he is not a professor but he is a scientist, he is in Sciences. He is Swiss but now he lives in... in.... Bruxelles. And we had a... we met at the university in some sort of coffee break, and one moment they started talking about wines. And I have no idea about wines, and I don't know anything about Swiss wines, and... they sort of, they talked to each other and they ignored me and other PHD students, they were not Swiss, because we were like, it is not something that considers us, and and, in one moment they asked, my professor asked me something, and I could not answer him, I don't remember it was sort of about about Swiss, Swiss cuisine or... and I feel like : « I can't tell you anything about this, I can tell you about Polish, Polish cooking (RIRES) but about this not », and... And for a moment, I felt like excluded or... but it's a minor stuff (RIRES). 00:28:52-2

A: But it was not mean...? 00:28:51-2

K: No, it was... I think they did not realise it. It's like, I think it would be the same if there was a group of Polish people and we would discuss, and yes, and there would be someone who does not know something about in some Polish tradition. Otherwise, I never got any negative feed back, no no no. 00:29:26-3

A: Do you think think that the fact that you are an international student will help you in a way in your work ? 00:30:02-4

K: The only think I can think about is if there will be someone, some company maybe, needs someone who speaks Polish, but this is the only... or have some sort of connection to the Easter part of Europe. If they were look... someone with this kind of... skills or knowledge, maybe yes. But otherwise no... No, not especially. 00:30:55-4

A: Here we speak about foreign students / étudiant étranger... but you look like a Swiss... 00:31:16-4

LONGUE PAUSE

K: Yes, from the first glance no, one can say if I am étrangère or not, eh eh. 00:31:33-9

A: So maybe, in your life not but it can be interesting to think about what [REDACTED] experiences. What do you think... 00:31:43-4

K: I don't really know if he has some negative experience. Maybe I did not notice anything I see... Because, you have... In Switzerland, you have a lot of foreigners. And I see more when we are going to Poland that people look at him in the streets. And, here it does not happen... because you are going at [REDACTED] and you meet someone black Asiatic Indian and this can happen in 5 minutes, so, so people don't look... people look at each other because they pass each other, they don't stare at you (RIRES), like in Poland. And in Poland it happens so, I so it's only in Poland that I realised that he does not look like an European. Here I don't think about this. 00:32:31-9

A: You don't think about this, ok. You never thought that after Switzerland you could go somewhere else. That was not into your plans... 00:32:57-4

K: No... 00:32:57-4

A: It was either staying here or going back t... 00:32:57-1

K: to Poland, ehm, ehm. I started to think, for a moment, but euh... mh... but reall... no, I, if, I, if, I can, I would like to stay here. 00:33:11-2

A: Did you here some, I don't know, if it is interesting for Poland but the question of the going back to the country. There is some kind of pressure on International Students who don't go back to their country because the country paid for their studies etc. Did it, in a way, enter into your... 00:33:38-2

K: It was more eh eh... It was more euh... The connection of my professor because he sent me abroad, he gave me this opportunity and I didn't come back. So, he told me I'm ungrateful and... 00:33:57-9

A: Did he tell you this ? 00:33:57-9

K: Yes, he told me this, yes. And ehm... I'm not loyal, but it's not really that money came into play but... 00:34:08-3

A: But what was his... Why did he say that, you where not loyal to whom ?

K : To him... that I took a project and I realised it in Switzerland. And I did not want to come back, and yes... like I let him down or I don't know how, to really... So, he treated this maybe too personally (RIRES). But it was only, only from this point, yes. 00:34:43-9

A: Was it bad for you, how did you feel ? 00:34:46-5

K: It was... It made me think about this. And that maybe yes, maybe I'm ungrateful but from another side, if you are giving someone better opportunity don't expect that he will leave it to come back to sort of worse place. 00:35:13-8

A: And also, in Science, internationality is important isn't it ? 00:35:13-8

K: Yes, but I see this that so... my friends who finished also Chemistry, PHD in Switzerland, he was trying to find a, he was trying to find a position at the Polish university somewhere, not only in ■ but in other cities, and still, in Poland, what really counts is this loyalty, it means that you did your PHD (ELLE TAPE SUR LA TABLE) you where studying somewhere, you were doing your PHD, and only if the professors and all these scientific people see that you are loyal, maybe they can find a place for you. But so, loyalty is first, and after your skills... which shouldn't be the case (RIRES). 00:36:03-0

A: But what do you think about this internationality in Sciences ? 00:36:02-0

K: Hm... 00:36:07-0

A: Away from Poland... 00:36:07-0

K: Yeah, I think it's great! It's... 00:36:11-6

A: It functions like that... 00:36:10-5

K: Yes, and I think that's how it should be. That more international environment you have, you have more experience, it's... It can be only enriching. That can't be anything bad about this. And this is what makes sciences to move, it is not that I'm loyal to my professor or not, this has nothing to do with Sciences. 00:36:36-7

A: Absolutely, yes (JE RELIS LA GRILLE A HAUTE VOIX). 00:36:55-4

K: Yes, it is like improvement... I don't know, no. I don't feel that I would nev... I don't consider myself as... as a foreigner of special category and... I'm a foreigner but I don't treat this as something negative, because I never got a negative feed back. 00:37:35-4

A: Feed back... and what about what we hear in the medias ? 00:37:58-1

K: Yes, ok, this, this subject is raised mostly before votations, it comes more... Ok, there is all the time some, some discussion in a public medias about this but at least I feel this more before votation, and these posters of UDC, I... (RIRES) I can't say that touches me personally it's... I see this... it's... I don't know, its... I know, they are against foreigners but I don't take this personally, I don't, I don't have this feeling, maybe I should (RIRES)... 00:38:49-7

A: No, I don't know ? 00:38:50-9

K: Because it is no... nothing bad happened to me, I mean, I did not get any of these negative feed back so, I see this like... I... another part of Switzerland, that I'm not living, some people have problems with foreigners but it does not touch me. 00:39:06-6

A: It doesn't touch you, yeah. But in Poland, what is their attitude toward foreigners ? 00:39:17-4

K: People are still, are still more afraid of foreigners, I mean that they change our culture, which is... We have monoculture, its... 90 something % are Catholics so, we really don't have our experience that people can be different and they can co-exist. I can, I can understand feeling of fear, or... or... negative feelings toward foreigners, I can understand this. I don't say... 00:40:05-5

A: How it functions... 00:40:05-5

K: Yes, I can understand the source of this, of this kind of feelings. 00:40:15-9

A: So yes, and this will be the last question: Do you feel that you have some habits which changed here, you see, and that you attribute to the fact that you are here, or not ? 00:40:46-9

K: No, I think that world is functioning in a way I like, which I did not feel in Poland, like the rules are, some rules are applied and people respect them, which I did not feel in Poland, so... I feel like I'm in the right place. It doesn't mean that in Poland I'm not in the right place but euh... I didn't think that I should adapt in a special way here. 00:41:13-6

A: That's interesting... 00:41:13-6

K: I see sciences, international, it is not like law. Law is different in every country, except for international law, which a few countries agree to apply. But, I think it does not limit me, I'm in Sciences. It's just in other fields you are limited, sort of. If you are studying some special culture or language yes so... It makes my life easier (RIRES). 00:42:31-9

A: It makes you again international.... 00:42:41-6

A: That's it... Thank you very much... 00:42:56-3

K: We can meet again if you need or I can answer by email... 00:00:00-0

LUISA

L: Quello che io ti racconto adesso non sarà quello che avrei potuto raccontare quando ero appena arrivata e sicuramente non sarà... Infatti, mi fai pensare che una volta il mio ragazzo mi aveva detto: « No, tu non sei la colombiana tipica perché quando... Non è quella che salta sul tavolo appena sente la salsa » (RIRES). Questa è stata la sua definizione (RIRES). 00:08:43-2

A: E quando te l'ha detto questo ? 00:08:44-0

L: Oh me l'ha detto all'inizio, quando ci conoscevamo, e vero che io sono quello che si può definire un po' taroccata, non sono la colombiana tipica, ma mi chiedo se lo sono mai stata una volta infatti, perché quando ero in Colombia, mi davano fastidio certe cose, che qui ho scoperto che vanno magari meglio, tipo il rumore... sempre dato fastidio il rumore. E per forza, in Colombia, è sempre tutto più esuberante, qui mi trovo meglio perché c'è meno... rumore. Dunque sono cose... Io penso di averle sempre avuto... 00:09:13-1

A: Ma tu come, come l'hai presa quando ti ha detto questo ? 00:09:18-3

L: Non era così. Perché non era così cliché come me l'aveva detto, però l'idea era quella. Ed effettivamente se io... ci sono due categorie, a meno, a mio modo di vedere, ci sono la gente un po' come me, con l'integrarsi a quasi rinnegato certe cose, e ci sono gli altri che continuano ad essere colombiani o ecuadoriani o che ne so poi, e quasi per ripicca diventano ancora più, ancora più colombiani, ancora più... e mangiano solo colombiano, mangiano solo il cibo del loro paese, e, e diventa un mito il loro paese, diventa Colombia, diventa il paese più bello al mondo, con il cibo migliore al mondo, con la musica folkloristica... con le radici più antiche al mondo, cioè tutte cose così, no ? Ma ho notato che non... per tutti è la stessa cosa più o meno, ci sono queste due categorie, è raro trovare una persona che si comporta in modo non influenzato, diciamo, dalla sua cultura. O ti allontani che quello che è successo a me, o la fai quasi notare in un modo quasi caricaturale. 00:10:36-3

A: Penso che il fatto di non essere nel tuo paese ti rende sensibile... 00:10:40-4

L: Sì, ti rende sensibile... ti rende sensibile, ma in un modo strano, anch'io, quando la gente mi fa l'ennesima battuta della cocaina colombiana, io divento una belva umana, proprio. Mi era capitato di essere anche sgarbata con la gente che magari appena mi conosce: « Ah Colombiana, allora, come siamo messi con la cocaina ? », c'è gente che mi dice così. A parte che io, ti dico la verità, non ho mai, non ho mai fatto coca o spinelli, non so neanche di che cosa si tratta. E io appartengo alla generazione che considera ancora quelli che utilizzano la droga gente veramente malata, ma... Non abbiamo ancora... Abbiamo ancora la mentalità anche dei nostri genitori che considerano che se tu sniffi la coca tu, giorni dopo, muori praticamente, un disastro totale... 00:12:24-5

A: Una Colombiana mi ha detto: « Ma noi la coca e il caffè, che sono due prodotti che si associano alla Colombia, noi non li consumiamo perché sono per esportare ». 00:12:52-9

L: Sì, è per l'export. Infatti mi ricordo un'amica spagnola, appena arrivata qui, io appena arrivata qui in Svizzera, lei mi spiegava che gli spagnoli odiavano i Latino americani e i Colombiani in particolare sono... erano... Io non, lo so non sono mai andata, sono andata a Barcellona, non conosco la Spagna e non frequento tanto gli Spagnoli, però i Colombiani che sono andati, anche della mia famiglia, mi hanno spiegato che sono particolarmente razzisti con i Colombiani, la teoria di questa amica è che in Spagna c'è stato un momento in cui ogni famiglia aveva almeno una persona che era completamente dipendente dalla cocaina. E la cocaina in quel periodo vedi, veniva unicamente dalla... Quindi loro associavano la Colombia a proprio il demone, a questa... 00:13:44-1

A: A questa malattia ? 00:13:44-1

L: A questa malattia, a questo fléau, ecco. Ed era, ed era veramente un odio profondo, un odio, sì, con delle radici veramente profonde. E noi, non so come, come sia per [REDACTED] ma io non conosco nessuno che abbia preso la cocaina, almeno la mia generazione no, veramente no. Magari dopo, magari adesso i miei amici perché non ho più avuto contatto con loro, magari è così però non mi sembra. E qualcosa di lontano ecco, è una realtà molto molto lontana, molto lontana. Quando tu arrivi qui vieni quasi punito per qualcosa che tu non conosci. La gente ti sbatte in faccia la cocaina in Colombia tu non la c... tu non sai di cosa ti stanno parlando. e come se... 00:14:26-4

A: Sai meno bene di loro... 00:14:26-4

L: Sì... effettivamente, io so molto meno bene di qualsiasi persona che l'ha sniffata, o conosce qualcuno che lo fa, ecco, e quello è qualcosa che mi può veramente tirare fuori dalle pezze. La battutina colombiana tipica, infatti, la gente che mi conosce bene, quando mi presenta a una persona che mi fa una battuta, tu vedi la gente che fa shhhhh (SOUPIRS, RIRES)... che sanno già che è un tema molto sensibile. E qualcosa che ha la particolarità di arrabbiarmi, non so perché, ma ancora adesso, è qualcosa che non riesco a... io non so se hai delle domande precise o come vuoi... 00:15:04-1

A: Allora, non ho delle domande precise. Ho una griglia con su delle cose che mi interessano. L'idea è di lavorare sull'esperienza di mobilità. Le ragioni della partenza, la preparazione del viaggio, l'arrivo... et poi magari in particolare gli studi a Fribourg, perché è questa la ragione per la quale tu sei interessante, perché io lavoro su questo contesto friborghese. E poi, come si è formata la decisione di rimanere, no ? Prima parlavi della famiglia per esempio, della tua visione della famiglia, e questo per esempio può essere un punto di partenza... 00:17:47-6

L: Allora, io sono, quello che ti dicevo, io vengo da una famiglia modesta, ma una famiglia modesta molto particolare. Non è una famiglia che abita in una favelas per dirti no, è una famiglia modesta ma che ha certe caratteristiche di una classe media... o di una classe media alta. Per esempio, l'amore per l'educazione, o il fatto di leggere parecchio, di avere delle letture diverse, che, non so se, se lo sai però in Colombia è molto, la gente è molto divisa secondo le classi, e si vede molto da molti dettagli, da come parli, dalle parole che tu usi, dalle espressioni che usi, dai vestiti che usi e quindi, si cerca sempre di uscire un po' da quella... da quella classe. Quello che succede è che la gente si veste in un certo modo, però rimane parlando nello stesso modo di prima. Qua non è, magari, come si può dire, non è concepibile una cosa del genere perché qua la gente è molto mischiata. In più, una delle caratteristiche, magari, degli Svizzeri, o quelli della Scandinavia, e che anche quando hanno tanti soldi non si nota, perché sono vestiti in jeans e maglietta semplicemente. Mentre da noi, c'è comunque questa ricerca, c'è l'avevo anch'io. Però per dirti, per tornare al tema, la mia famiglia ha sempre avuto magari un linguaggio diverso, qualcosa di diverso. cioè tu non riesci a dire: « E gente modesta », non riesci a dirlo subito. In più, abbiamo sempre avuto contatti con gente di ceti sociali più alti quindi questi ti... non so come dire, ti educa... ti fa parlare in un altro modo, ti fa degli altri interessi magari, quindi vengo da una famiglia modesta particolare, e.. 00:19:42-6

A: Ma che abita in città o in campagna ? 00:19:42-6

L: In città, in città. 00:19:48-4

A: Perché forse questo è anche un elemento... 00:19:51-1

L: Sì, effettivamente, è magari più marcato fenomeno in città che in campagna, dove la gente è più... 00:19:56-1

A: E questo da diverse generazioni o c'è stato un momento... 00:20:00-5

L: Sì, effettivamente, magari la mia di generazione a già cominciato a cambiare questo fatto. Non siamo più così... come si può dire, così fissati in una classe, in un certo tipo di comportamento, di abitudine siamo ap... lo vedo anche con i miei cugini, che cercano altro che... diversi hanno migrato, diversi dei miei cugini, quindi si cerca altro. Io, fin da piccola, lo so perché me l'ha raccontato mia mamma, che io le dicevo : « Ma pensa che bello poter mangiare », io sono una gran mangiona, io sono sempre stata preoccupata o non so, meravigliata, da quello che si mangia altrove... Io dicevo : « Ma pensa che bello, cosa mangeranno in Cina ? Cosa mangeranno, non lo so... Ma pensa che bello poter mangiare di tutto, poter sapere come mangiano loro ». Mi sono sempre piaciute le ricette e quando ho imparato le lingue, ho sempre imparato il linguaggio della cucina prima di tutto. Prima di ogni cosa, io so come si chiamano le cose in cucina, non so, frutta, verdura, che ne so, spezie... sono sempre stata così, veramente una passione. E volevo viaggiare, volevo anche imparare altre lingue, quello fin da piccola, o almeno mia mamma ha sempre detto che era così. Poi dopo... 00:21:51-9

A: Fin da piccola... e i tuoi ? Parlavano le lingue ? 00:21:58-5

L: No. No no. I miei genitori non hanno nessuna formazione. Hanno fatto la scuola elementare, mio papa ha fatto la scuola commercio, ecco, e si sono fermati lì. Dopo, mia mamma ha sempre fatto la casalinga, mio papa sempre lavorato, è un operaio mio papa. Non hanno avuto accesso a studi, non hanno imparato le lingue, non ho mai viaggiato, non lo so no. Però avevamo tanti libri, avevamo... ecco. Poi, in quel periodo lì, non era come adesso, che tu tramite la TV ad esempio hai già accesso a una marea di informazioni o di altre culture. Non c'era la TV via cavo, adesso quasi, più o meno qualsiasi casa c'è l'ha. Hai internet, hai tante cose che ti permettono di rimanere in contatto con altre culture. In quel momento no, era tutto molto misterioso, il mondo era ancora veramente enorme, per me. 00:22:52-4

A: Quindi erano i libri ? 00:22:52-4

L: Sì erano piuttosto i libri penso, e magari anche il romanzo, io ho letto sempre tanti romanzi. 00:22:58-9

A: Ma ti ricordi una storia in particolare che ti avrebbe fatto sognare in un certo senso ? 00:22:58-9

L: No. No mi ricordo che leggevo le biografie, mi piaceva anche la, la mitologia. No, ne senti parlare delle meraviglie che ci sono nel mondo, magari anche gente che era partita, che era tornata con delle storie molto belle, però non c'è stato una cosa, almeno, che io ricordo no. Che mi abbia portato a voler viaggiare o così, no. 00:23:32-5

A: E parlavi dei cugini invece. Quindi nella tua famiglia c'erano persone che andavano e venivano...? 00:23:37-6

L: Sì, sì. Ma non saprei dir... so che sono, o erano in America, perché non ho nessun contatto con loro, non sono legami stretti, perché magari... Ecco, ti spiego brevemente, io sono nata in una città, a 200 km da Bogotá. Sono nata lì, dopo un anno i miei però si sono trasferiti in un'altra città, sempre a, non so, quanta migliaia di km alla frontiera con il Venezuela. E io sono cresciuta lì fino a quando avevo 15-16 anni. Dopo, siamo ritornati dalla città d'origine, e due anni dopo io sono arrivata in Svizzera. Quindi dove abitano loro adesso, io non ho tanti ric... non ho vissuto, ed è lì che abita tutta la mia famiglia. Durante tutto il periodo di emigrazione, diciamo all'interno dello stesso paese, noi non abbiamo avuto contatti con la nostra famiglia. Io avevo visto la mia nonna due volte, tre volte, in tutto quel periodo lì, in 15 16 anni, quindi... Non non ho un gran rapporto con la mia famiglia, ci sono dei cugini che io non conosco. Nella famiglia ci sono 3 o 4 Luisa, io le altre, non le conosco ancora, non so chi siano. Perché mio nonno, il papà di mio papà si è sposato 4 o 5 volte, ogni volta ha avuto una carrellata di figli. E a lui, la sua moglie preferita era sempre rimasta Luisa, che è la mia nonna. E quindi, ad un certo punto, c'è sempre una Luisa in ogni matrimonio, in un modo o l'altro, ma non le conosco tutte. 00:25:09-0

A: E il fatto di avere cambiato casa, quando eri piccola, vuol dire che sei stata anche abituata a perdere gli amici, non ti ricordi ? 00:25:39-0

L: Della prima volta no perché avevo solo un anno. Poi, dopo, eravamo già stranieri dove abitavamo perché venivamo da un'altra regione della Colombia, dove la gente è molto diversa, dove le abitudini sono diverse, sì. 00:25:55-0

A: E quindi eravate considerati stranieri ? 00:25:55-8

L: Eravamo diversi. Eravamo diversi, in più io. Una cosa della quale mi sono resa conto arrivando qui, io non ho mai avuto un accento. Se tu mi senti parlare, tu sei Colombiana, tu sai che io sono Colombiana, ma non riesci a dire da quale regione. Ho un accento neutro. In Colombia, è rimasto dal fatto che io, a casa, sentivo un accento molto marcato, i miei genitori hanno un accento molto marcato e a scuola sentivo tutto un altro... sempre tanto quanto marcato. Si vede che io ho fatto un *michmach* per quello mi è rimasto un accento che non si riesce a capire da dove arriva. Quando io ero appena arrivata qui tutti mi chiedevano se fossi francofona (RIRES). 00:27:10-5

A: Perché non hai l'accento tipico di un'ispanofona che parla l'Italiano... 00:27:11-5

L: A quanto pare no. Adesso magari un po' di più, perché sto perdendo il francese. Quando torno, infatti, mi chiedono se sono italoфона, in Svizzera francese. Acquisisco questo, questo accento molto italofono. 00:27:30-0

A: Quindi dicevi che tu ti sentivi straniera in questo... 00:27:34-8

L: Ma mi sentivo diversa, perché mangiavamo cose diverse, anche, anche all'interno della Colombia, tu hai delle regioni ben differenziate tra di loro no, con delle abitudini culinarie molto diverse, e... non so, per dirti, nella regione dove ci sono i miei, dove sono nata io, si mangiano fagioli rossi tre volte a settimana proprio, se non quattro. Nell'altra regione, dove sono cresciuta, i fagioli non li vedi mai. Quindi io mangiavo tantissimi fagioli a casa. E quando la gente, i miei amici che venivano raramente, venivano a casa, mangiavano fagioli, mia mamma faceva il piatto tipico nostro, erano fagioli, la gente rimaneva meravigliata perché (RIRES) non avevano mai mangiato i fagioli, sì. Quindi ero diversa, si vede che ero diversa, o... E nella regione dove ci sono i miei, heu, la gente è caratterizzata per essere piuttosto simpatica, molto accogliente, molto... sì, molto accogliente. Nell'altra regione no, la gente è molto più... 00:28:33-1

A: Quindi nella regione del Sud ? 00:28:33-9

L: Dove sono cresciuta io, la gente è piuttosto, non direi odiosa o sgarbata, ma piuttosto... secca. 00:28:46-1

A: Distante ? 00:28:46-1

L: Distante. Non è gente... invece dove sono nata, la gente è veramente molto aperta, molto molto aperta, ti chiacchierano tantissimo, e quindi c'era qualcosa di diverso, per forza penso che siamo cresciuti diversi noi, in mezzo a queste due culture anche all'interno alla stessa Colombia, eravamo Colombiani non è che... ecco. Poi, per tornare al discorso del perché sono partita, non lo so. Boh... effettivamente, anche a me interessava avere più soldi, perché i racconti di quelli che tornano sono sempre legati ai soldi. Sono sempre... invariabilmente legati ai soldi. Sono convinta che fosse quello anche perché mi sono sempre piaciute le belle cose fin da piccola. Mia mamma mi diceva sempre che ero particolarmente snob... E quello sono d'accordissimo con lei, sono sempre stata particolarmente snob, una cosa assurda, io preferivo, non lo so... evitare di comperarmi tre gonne da 10 pesos e comperarmene una di 40, una volta nella mia vita e dire cavolo, è la mia gonna, me ne prendo cura, me la sono sudata però è una bella gonna, non è una cosa cheap, ancora adesso c'è l'ho. E sono sempre stata così, non è qualcosa di cui me ne vanto però è, cioè, mi dura da sempre, non lo so, sono nata snob, non so come spiegarlo (RIRES) 00:31:04-8

A: (RIRES) è divertente... 00:31:05-1

L: E così, non so ! Ecco! 00:31:13-6

A: E adesso, quando torni a casa, la tua mamma ti trova ancora più snob, quando torni dalla Svizzera o...? 00:31:16-0

L: Sì, sì, anche perché da noi i rapporti si sono... invertiti perché adesso sono un po' io il Pater Famiglia. E quindi, mi trovano... mi trovano molto fredda e quello è qualcosa che mi... mi fa molto male però. Mi trovano particolarmente fredda, quello sì... sì, sì. Perché io ho un rapporto molto... cioè, il nostro rapporto è molto legato ai soldi, e appunto come tu dici in Svizzera, è un tema tabù. E per me è diventato un po' un tema tabù. Nel senso che loro non sapranno mai quanto guadagno io. Questo, lo so già... per certo. 00:31:56-3

A: Però, loro vorrebbero saperlo o...? 00:31:55-6

L: Sono molto curiosi. Adesso no, molto meno, perché comunque hanno visto che con me è un tema che non si tocca tanto, quindi... lo lasciamo passare così all'acqua bassa, ma... sono curiosi, sì, sono curiosi. Poi, soprattutto adesso che ho un lavoro stabile, che ho un buon lavoro, quindi... Sì. E un tema molto delicato quello. E diventato un tema molto delicato. 00:32:23-3

A: Ma, ma tu hai fratelli e sorelle ? 00:32:23-7

L: Sì. Siamo in tre. Sono la più grande. Ho un fratello che ha 4 anni in meno di me... adesso ne ha 32. E mia sorella che è nata quando io avevo 13 anni. Adesso ne ha 23, è nata nonostante mia mamma si era fatta operare per non avere più bambini. Quindi è stata... 00:32:46-4

A: Una sorpresa ? 00:32:46-4

L: Sì, una sorpresa, sì. 00:32:50-4

A: E quindi tu sei diventata una specie di modello per i tuoi fratelli o... 00:32:55-7

L: No, non necessariamente no... no, no, no. Mio fratello è molto... Lui ha studiato arte, e col passar del tempo è diventato molto... fa molto yoga, fa meditazione, e per lui sono la persona che si è lasciata assorbire dal sistema. quindi... siamo veramente in due due... campi (RIRES) diversi, non... Ecco, lui dice che bisogna magari mangiare, essere molto frugali, vestire magari senza marca, per carità anche a me non è che piacciono le cose di marca, mi piacciono altro tipo di cose ad esempio un pullover di lana per me è più bello se è di... di cachemire. Anche se non ha nessuna marca però mi piacciono le belle materie, le belle cose, adesso non si vede (RIRES) però... Anche perché non avevo la possibilità di permettermele, mi sono sempre piaciuti, ecco, non so. 00:33:52-6

A: La materia... 00:33:52-6

L: La materia... Magari preferisco non mangiare carne durante una settimana e mangiare una buona bistecca saporita al sabato ecco, e godermela. Ecco, per lui non è così, ecco per lui è... Si per lui è tutto sì, ha un modo di vedere tutto diverso, poi lui ha veramente un percorso molto diverso dal mio. Lui, ma lui ti dico, ha avuto un percorso molto diverso, è cresciuto dai miei. Io sono partita quando avevo 18 anni. Sì, lui, invece è rimasto fino a non lo so 4 o 5 anni a casa dei miei. Dopo, è andato a vivere in Argentina, lì, per la prima volta, lui mi ha detto: « Sai, quanto ti capisco, adesso ti capisco », quando lui è uscito di casa che andato a vivere da solo, lui mi ha detto per la prima volta: « Adesso capisco certe tue attitudini e ti chiedo scusa se sono stato sgarbato ». 00:35:21-1

A: Ah... Che bello! 00:35:21-1

L: Sì ma anch'io ero stata sg... Cioè, è diventato un rapporto difficile perché io sono cresciuta fuori dalla mia famiglia dai 18 anni in poi, quindi, come persona sono cresciuta qui. Io non avevo più nessun punto di riferimento che, che, che fosse ricordato a loro per dire, non avevo la mia famiglia dopo i 18 anni che mi dicesse sì fai così... ma piuttosto cosa o... Invece lui è rimasto legato alla famiglia, alla mamma, è legato molto legato a mia mamma. Io sono quella che non dà notizie per più di 6 mesi, per dirti, cose atroci. E così. E siamo cresciuti tutti e tre in modi molto diversi. Veramente siamo tre fratelli veramente molto, molto particolari ognuno il suo (RIRES). 00:36:11-0

A: E allora dopo c'è stata questa decisione di partire. 00:36:15-9

L: Sì sì. Si vede che c'era già un po' da prima e poi ho avuto la possibilità di partire. C'è stato l'ex marito di mia zia, che lui abita a Fribourg, tra l'altro. E lui, regolarmente, andava in vacanza in Colombia, e... avevo già parlato con lui durante una delle sue vacanze, avevamo già discusso sul fatto che in Svizzera era possibile studiare e lavorare. Dopo, la cosa prendeva sempre più forma diventava sempre più... 00:36:45-1

A: Concreta 00:36:45-1

L: Concreta. Ad un certo punto, c'era una famiglia che aveva chiesto a lui se non conosceva una ragazza che facesse baby-sitting. E quindi lui aveva pensato a me e mi aveva chiesto se... Era tutto veramente casuale. Prima di andare in vacanza aveva incontrato questi suoi amici che avevano chiesto a lui questa cosa, e dopo tornando in Colombia l'aveva riferita. E così mi sono trovata qui. Lui, mi aveva prestato i soldi del biglietto, dopo ero arrivata qui avevo già una famiglia dove andare a lavorare. Quindi era tutto molto... era tranquillo come viaggio diciamo, come... 00:37:25-6

A: E ti ricordi un po' della preparazione di questa partenza ? 00:37:28-2

L: Ah sì eravamo tutti... io ero eccitatissima, mia mamma molto meno... E devo dire che io ero talmente nel mio trip che non mi rendevo conto di come stessero gli altri. Mio papà restava molto male. Lui, per lui, era quasi un fallimento. 00:37:45-9

A: A sì ? 00:37:45-9

L: Sì, perché lui diceva che io ero partita cercare qualcosa che lui non aveva potuto darmi. 00:37:54-3

A: Oh, sì sì sì... 00:37:54-3

L: E quello era veramente un fallimento. Io a quell'epoca non lo... 00:37:57-8

A: Non l'hai visto ? 00:37:57-8

L: Non, l'ho capito dopo. L'ho capito dopo, poi ancora adesso, non avendo bambini, io non so che cosa significa un figlio che ti lascia e che tu lo vedi che è talmente contento di andar via (RIRES). Penso che ti spezza il cuore, sai. Io non avevo nessun ripensamento, volevo semplicemente andare. 00:38:16-3

A: Ma per te era una cosa potenzialmente definitiva o pensavi di andare a fare un'esperienza e tornar tra un anno ? 00:38:25-6

L: Non me lo ricordo, veramente, non non non riesco a ricordarmelo adesso come adesso. Ma penso che non era... Non era definitiva, penso di no, no, no. No non penso, perché io mi vedevo tornare a raccontare almeno le cose, almeno tornare molto più spesso, il che non è andato come avevo pensato, quello me lo ricordo, che pensavo di

tornare molto più spesso, almeno ogni anno una cosa così. Invece, andato tutto veramente... in modo molto... sì. Poi, la preparazione niente, io non avevo nessun informazione, nessuno sapeva niente della Svizzera... 00:39:05-7

A: Non avevi nessuna idea della Svizzera ? 00:39:05-7

L: Nessuna, io mi immaginavo... Sì, mi immaginavo dei chalets, quando ero arrivata, lo so che può sembrare la cosa più stupida al mondo... Quando ero arrivata, che avevo visto i palazzi, mi sentivo delusa. Perché io mi immaginavo, mi immaginavo Heidiland, mi immaginavo una montagna, una zona collinare con un chalet qua, un chalet là, un chalet là... Invece, tu arrivi e ti trovi in un posto normalissimo con dei palazzi e dici: « No, no, sc... Adesso mi faccio rimborsare, non è possibile non è questa la Svizzera ». 00:39:40-0

A: Ma è come se noi andiamo al Nord, per dire, che immaginiamo l'igloo, e così e arriviamo a Stoccolma e invece non... 00:39:52-7

L: Con un po' più di mare (RIRES). Sì no, effettivamente. E per me era così, mi ricordo la prima impressione era quella, di... di... dei palazzi, non so perché, non facevano parte del mio sogno, assolutamente. Poi, una cosa molto bella che avevo visto era la Tour Eiffel. Quello mi era rimasto impresso. 00:40:12-1

A: L'hai visto dove...? 00:40:12-1

L: Dall'aereo, perché io avevo fatto scalo a Parigi. Arrivando a Parigi, avevo visto la Tour Eiffel, e quello non era previsto, perché io non sapevo... Sì, sapevo che si passava da Parigi però... non avevo... E quello mi aveva, ah... mi aveva già colpito tantissimo, mi ricordo. Quello è il ricordo del viaggio. Parigi, la Tour Eiffel. Che non era previsto, è stato un plus, proprio (RIRES) veramente. E poi, sono arrivata a Friburgo, sì, sono arrivata a Friburgo in questa famiglia, dove io, se non ricordo male, parlavo inglese però non so che inglese perché ancora adesso l'inglese non lo parlo (RIRES) quindi doveva essere un'inglese molto rudimentale, però riuscivo comunque a vivere con loro, ed ero rimasta lì da loro un paio di mesi, euh... Dopo, non andava più bene perché già loro avevano problemi di coppia, quindi non andava... non andava bene, e avevo cambiato famiglia. Però, comunque, mi ricordo che non era difficile trovare una famiglia in quel periodo, o almeno quando tu andavi a lavorare che abitavi nella casa, sì. Non era difficile avevo trovato subito lavoro. 00:41:24-5

A: Ed eri già partita con l'idea di studiare ? 00:41:25-6

L: Sì. 00:41:31-6

A: E avevi delle idee di quello che volevi fare ? 00:41:31-6

L: No, zero. Penso che ancora dieci giorni prima di entrare all'uni non avevo ancora idea di cosa studiare (RIRES). L'idea era entrare all'uni, poi dopo si sarebbe deciso. Poi dopo, effettivamente, tu arrivi qua e pensi che in tre mesi c'è l'avrai fatta, e non è così. Son passati due anni e mezzo se non tre prima che io potessi entrare all'università. E ho lavorato con il fille au pair per... sì, due anni e mezzo, tre, in diverse famiglie. C'è stata una famiglia dove sono stata un po' più di un anno ed è stata l'esperienza più bella e lì, ho dovuto partire perché è così che la signora lavorava come postina. E in quel periodo stavano facendo una riorganizzazione delle poste di quel, di quella regione di Friburgo, era in campagna, nella campagna friborghese. Quindi, due posti venivano soppressi, due su tre, rimaneva solo un postino in quella regione. Tre erano quindi i candidati per il posto. A un certo punto io, in quel periodo, non avevo il permesso di soggiorno. Io prima di entrare all'uni, questi due anni e mezzo tre, lì ho vissuto senza eh... Io sono arrivata in maggio del 94 e ho iniziato a studiare a... ottobre del 96, quindi... per quei due anni, non ho avuto il permesso. E una di queste signore le ha detto che sarebbe stato peccato che la gente venisse a sapere, che la postina aveva una fille au pair che non era in regola. Quindi lei con tutto il... 00:43:12-7

A: Tatto... 00:43:12-7

L: Sì, cioè, me l'aveva anche spiegato così perché comunque c'era una certa fiducia. Lei mi aveva fatto capire che magari era meglio... che comunque lei, ci teneva a diventare postina, e che allora era meglio che ci... che cessasse il rapporto di lavoro perché l'altra avrebbe fatto di tutto per avere anche lei il posto. E quello era stato veramente triste... Lì, c'erano state un paio di esperienze che erano state veramente bruttine. C'è tipo una signora, non so se te l'avevo raccontato, che era maniaca di pulizia, e mi faceva pulire tutto con l'alcool e senza i guanti, perché siccome io ero la fille au pair, allora diceva, le sue teorie molto personali, era che le persone che facevano le pulizie sviluppavano una certa resistenza a tutte le sostanze irritanti o che ne so e che io non dovevo mettere i guanti perché io ero « la bonne ». 00:44:06-7

A: oh, mio Dio... 00:44:05-6

L: Ecco. E oppure prima di andare a lavorare, lei si prendeva la (RIRES) il, la, come si dice, beh metteva le ditte sugli specchi, sulle finestre... 00:44:20-4

A: Per vedere se tu le trovavi! 00:44:20-4

L: Sì. Sì sì. Era una cosa atroce. Lì, avevo fatto tipo un mese ed ero proprio sull'orlo di una crisi di nervi. 00:44:27-8

A: Ma ti sei fatta male alle mani ? 00:44:28-0

L: Avevo le mani molto, molto secche. Molto mi ricordo perché lei puliva tutto con l'alcool, aveva questa fobia dei batteri, cioè manipolare alcool è... 00:44:41-9

A: Ma che orrore... 00:44:41-9

L: Oppure il, il, l'asse da stiro dovevo regolare alla sua altezza, lei mi arrivava tipo qua (ELLE MONTRE LA MESURE) lei diceva che era così... che l'asse si doveva regolare così... No ma aveva delle fisse veramente atroci era una cosa... Oppure io non potevo mangiare con loro, dovevo aspettare che loro avessero mangiato... che poi, era una famiglia, adesso che io ho già fatto il mio pezzo di strada in Svizzera e comunque conosco un pochino come funziona, una famiglia molto modesta svizzera. Erano tutti e due impiegati, tutti e due, lui era africano, lei era italiana, o sono rispettivamente italiano africano, ed era una famiglia di due lavoratori, persone piuttosto modeste, non era una famiglia... Ricevevo, mi ricordo, 500 franchi al mese. Che era veramente poco. C'era gente che prendeva già di più, sì sì. Però per me bastava e avanzava perché io dormivo da loro... No, non è vero, in quel momento loro abitavano [redacted], e io abitavo [redacted]. Quindi io potevo permettermi di andare da loro e tornare al mattino senza dover dormire. Però loro, mi avevano proposto solo 500. Mentre nell'altra famiglia dormivo da loro, mangiavo da loro... Ero alloggiata dall'ex marito di mia zia. In quel periodo ero lì. No, non è vero, in quel periodo ero già uscita, ero già con il mio ex compagno. Sì, era l'inizio del nostro... della nostra vita di coppia. Ero già da lui, ehm. Ecco, e lì, ovviamente, ho finito. Il rapporto è finito tipo dopo un mese, è stato uno dei giorni più belli della mia vita quando ho telefonato al mattino e ho detto: « Oggi non posso andare », e non ero mai più tornata. Non avevo dormito la notte, pensando che lei si sarebbe arrabbiata, proprio mi vedevo già che arrivava a casa, che mi denunciavano, non so che tipo di cosa e... 00:46:38-6

A: Ma tu pensi che si permetteva di pagarti 500 franchi perché tu non eri in regola ? 00:46:40-8

L: (PAUSE) Sì, sì, sì, sicuramente, sicuramente. E perché vedeva che comunque io non avevo nessun mezzo di pressione, io non mi lamentavo non è che andavo oltre dicevo: « Ma no ma stiamo scherzando, non », non esiste. Se adesso una persona mi dice una cosa così io le rispondo male insomma. Se qualcuno che ti conosce adesso ti dice: « No, guarda che io pulisco ogni giorno la casa », tu dici: « Ma sei matto ». E in quel momento io non mi sarei mai permessa. Per me era così. Per me lei lo faceva così ed era così. Non c'era da discutere. Oppure, ah una cosa veramente... Lei mi aveva detto, ad un certo punto: « Ah, ho notato » perché tu quando fai questo tipo di lavori, tu comunque arrivi tramite l'inserimento di Cercasi fille au pair. Era sempre così. 00:47:37-0

A: Era un sito ? 00:47:35-8

L: No era nel... sul giornale o... però comunque l'annuncio era per filles au pairs. E dopo tu arrivavi e scoprivi che tu, in realtà, dovevi fare la bonne e occuparti un po' dei bambini. La più delle volte i bambini erano già abbastanza grandi quindi auto-gestiti, non è che c'era... Invece lì, i bambini erano piccoli, e dovevo comunque occuparmene. Ad un certo punto, lei mi aveva detto, ma me l'aveva girato in un modo perfetto, machiavellico, mi aveva detto: « Ho notato che tu non hai tempo per giocare con i bambini quindi sai che cosa, ci ho ripensato ho deciso che farò venire una signora. Tu ti occuperai dei bambini, e farò venire una signora due o tre volte alla settimana che dia una passatina alla casa, così ». Io ho detto: « Finalmente, ah, che bello ». Lei mi ha detto: « Però verrà dedotta dal tuo stipendio la signora ». 00:48:27-8

A: Ah... 00:48:27-8

L: Sì sì era una cosa atroce... 00:48:27-8

A: Incredibile. 00:48:32-0

L: Adesso quando ci penso a me sembra... 00:48:34-2

A: Fantascienza... 00:48:34-2

L: Sì sì... Veramente. In quel momento no, in quel momento non mi sembrava per niente... 00:48:41-4

A: Ma tu quando dicevi a queste persone, non so se si interessavano, ma che il tuo progetto era di studiare... 00:48:46-5

L: No, loro non... No... A loro... A parte che per loro (PAUSE) non so, magari sbaglio, però io penso che per loro le persone che avevano avuto come fille au pair per loro rimanevano sempre fille au pair. 00:48:58-0

A: Non erano interessati a sapere quali erano i tuoi piani di vita... 00:49:00-3

L: Sì, no, assolutamente no, ne da dove arrivavo, ne dove stavo andando, no, no, no. Era proprio il momento presente. Adesso che io sono al loro posto, e che ho una signora molto gentile che mi dà una mano con le pulizie, io è per pudore che non le chiedo di più. 00:49:54-4

A: Sì. Sì. Capisco. Sì sì. 00:49:57-3

L: Lì lo vedevi che era perché davvero non erano interessati. La famiglia dove ero prima erano molto interessati ma anche loro, per pudore, non mi chiedevano di più. Questo me lo ricordo benissimo. Non tutti sono stati così, c'era gente veramente molto simpatica, dove avevo lavorato un paio di mesi, o durante l'estate, tanti avevano bisogno, così. C'era una famiglia molto particolare, il papà che aveva avuto quattro bambini e si era divorziato di recente quando ero appena arrivata da loro, lui era rimasto con la custodia delle due figlie. E a pranzo spesso e volentieri le conversazioni erano del tipo: « Ah, souvenez-vous les filles toutes les femmes sont des salopes » (RIRES). Whaou. Ma siccome io non conoscevo niente, per me la Svizzera era quello, era gente che diceva cose di questo tipo, e tu dicevi: « Ah ma... sarà così la Svizzera ? » non lo so, se tu ti divorzi, diventi allergico alle donne e rispettivamente agli uomini. Per me era così quindi, anche questo penso che abbia aiutato tanto a passare questo periodo... 00:50:59-9

A: Perché eri giovane 00:51:00-4

L: Anche sì... Io non conoscevo altri paesi, non conoscevo altre lingue, non conoscevo altre culture, io ero... arrivavo dalla mia Colombia, con le mie idee, basta. E poi per me certe cose erano sbagliate, però erano sbagliate rispetto ai miei valori non rispetto a me, o... Cioè, non che la signora mi dicesse, che mi mettesse le ditate, a me non dava fastidio perché era quasi dello schiavismo, a me dava fastidio perché, perché non si faceva, perché tu, se una persona ti dà pulito, tu non vai e le metti una ditata. Non so come spiegare. Però non andavo al di là, non è che ragionavo e dicevo: « No insomma questa qua le manca... » 00:51:44-8

A: Ha un problema... 00:51:44-8

L: ...Ha un problema lei. No, era... così. 00:51:49-1

A: E dopo allora dunque durante questi anni tu facevi dei... Come, hai fatto dei tentativi per cercare di andare all'università... 00:52:06-7

L: Allora da sempre, avevo già cominciato subito, subito imparare la lingua, il mio scopo primario era imparare la lingua quindi mi ero comprata una grammatica, un dizionarietto, e imparavo anche molto in fretta perché ero fresca, ero veramente una spugna e assorbivo tutto. In più trovavo bellissimo il francese, tutt'ora trovo strepitoso il francese, è una lingua che mi piace particolarmente. Quindi, avevo imparato la lingua, dopo, avevo cominciato a informarmi, avevo tutti... in quel tempo internet non... 00:52:34-8

A: Non esisteva, no. 00:52:34-0

L: E quindi avevo tutti i librettini, mi ricordo ancora, i librettini dell'università, lo leggevo continuamente quando tornavo a Friburgo, approfittavo andavo all'università a vedere le bacheche, cosa c'era scritto, però non avevo un'idea ben precisa di cosa studiare, no? Anche perché io e i miei fratelli siamo la prima generazione che ha avuto

studi che ha fatto degli studi universitari. Io non ho... no avevo modelli, non sapevo... no sapevo. E non avevo gente intorno a me che avesse studiato. Poi dopo, non lo so... Non... Geografia magari, geografia era qualcosa che mi interessava, sì, mi interessava da sempre. Non lo so, magari era semplicemente legato al fatto che io conoscevo i miei limiti in una carriera scientifica, che alla fine sono finita in una facoltà scientifica ma è stato veramente un puro caso. E tutt'ora continua, la mia vita in un mondo tecnico, però... cioè, volevo evitare accuratamente i rami scientifici perché sapevo già che sarei stata una schiappa totale e quindi... E poi ecco, mi scoprivo pian piano una certa facilità per le lingue, quindi era più orientato verso le lingue. Poi, però, dicevo, le lingue ma magari... E dopo, se torno in Colombia cosa faccio con le lingue, dev'essere una cosa un po' più pratica. Perché ecco, lì, in quel momento, mi vedevo tornare in Colombia. Io dicevo: « Eh, ma non so magari in Colombia è una cosa un po'... un po' più... ». All'inizio inizio avevo voluto fare, quelli che fanno le protesi, che era un apprendistato però, ortopedia. 00:54:27-2

A: Ortopedia. 00:54:27-2

L: Ortopedia, ortopedia, mi vedevo più ortopedia o... quelli che... come si chiama... radiologia, queste cose più pratiche, più... però, non accettavano stranieri e non accettavano gente che avesse già la mia età, in un... in un apprendistato. 00:54:44-6

A: Perché quanti anni avevi lì... Ah, in un apprendistato!... 00:54:44-6

L: In quel momento avevo già 21, 20-21. 00:54:49-2

A: E non accettavano più nell'apprendistato, ok. 00:54:49-2

L: No. No nell'apprendistato no. Ovviamente non cerca... E poi io, in quel momento, non avevo nessun'esperienza di apprendistati, io alzavo il telefono e dicevo: « Buongiorno, cercate un apprendista ? » « No » « Bene grazie arrivederci ». Era così, questa era la mia demarche per cercare un posto di apprendistato quindi era anche totalmente sbagliato. Niente, dopo, ho voluto studiare geografia, ero partita con questa idea. Poi, dopo, mi sembrava molto generale. Ho ripiegato su geologia. E alla fine ho studiato geologia. E avevo studiato anche geologia perché l'idea era, che in quel momento andava anche molto di moda, l'ambiente, il medio ambiente, quindi avevo detto: « Ma, magari studio geologia, poi dopo questo mi porterà a fare medio ambiente, lalala... ». 00:55:34-6

A: Anche in Colombia era cominciava ad esserci una piccola sensibilizzazione per l'environnement ? 00:55:40-0

L: Cominciava sì, sì sì... Ecco ecologia era una parola (PAUSE) per me... mi parlava insomma. Quindi l'idea era magari di cercare di avvicinarmi all'ecologia, io dicevo ecologia è più biologia, la biologia non mi interessava così tanto, quindi cercavo comunque di rimanere lì attorno. La geologia è un ramo tecnico che però è la più umanistica di tutte le altre. Non è matematica, non è fisica, non è... prettamente scientifica quindi... quello mi conveniva. 00:56:22-0

A: Sì. Sì. 00:56:23-2

L: Poi dopo, non ho mai lavorato come geologa, non sono geologa, non posso considerarmi geologa perché... ho studiato ma non ci ho mai lavorato, non so cosa sia. 00:56:31-0

A: Ma quindi tu hai fatto a Fribourg questo corso per studenti stranieri o no ? 00:56:35-8

L: Sì, sì, sì, ho fatto il Vorbereitung Kurse, sì 00:56:36-3

A: CIUS 00:56:36-3

L: Sì, CIUS. Sì. Ho fatto il CIUS, ho fatto. E stato un anno bellissimo, un anno bellissimo, ehm... 00:56:44-2

[REDACTED]

[REDACTED]

[REDACTED]

[REDACTED]

[REDACTED]

[REDACTED]

[REDACTED]

[REDACTED]

[REDACTED]

[REDACTED]

A: E com'è che l'hai saputo che c'era questo ? 01:00:24-6

L: Era obbligatorio, era obbligatorio. 01:00:25-8

A: Per te era obbligatorio ? 01:00:25-8

L: E sì, per me era obbligatorio, sì sì, assolutamente. 01:00:28-7

A: Per poter accedere all'università... 01:00:28-7

L: Sì. A ecco, quello che non ti ho detto e stato un anno (RIRES) era stato un anno drammatico perché non mi riconoscevano il mio livello di studi. Se io devo essere sincera, capisco perché non me lo riconoscevano perché io... praticamente, sapevo solo leggere e scrivere arrivando. Perché noi, in Colombia, se tu non vai all'università, almeno la mia generazione, se tu non andavi a un liceo privato, il tuo livello era veramente scarso, era veramente scarso. Questo, adesso, lo dico in tutta sincerità, non l'avrei ammesso in quel periodo, anche per amour propre. E no, mi rendo conto... sopratt... ti rendi conto dopo, quando tu inizi l'università, che sei confrontata agli Svizzeri al loro livello di studi, lì, ti rendi conto di quanto... rame (RIRES EN FAISANT LES GESTES D'UNE RAMEUSE). E ti rendi conto di quanto è stato importante... 01:01:24-8

A: Questo anno 01:01:25-9

L: Questo questo passaggio graduale, anche questa entrare nell'educazione svizzera in modo così graduale perché l'università, almeno per me, è stata micidiale, i primi giorni era stata... un incubo un incubo, sì, sì, dal punto di vista del livello richiesto. E poi, anche perché Friburgo è talmente piccolo che si conoscono tutti. Io ero l'unica che arrivava che non conosceva nessuno. Non avevo mai studiato con nessuno, non conoscevo nessuno, non facevo parte di nessun clan quindi era era... piuttosto difficile. 01:01:56-8

A: Perché in questi anni dove hai lavorato tu in fondo non hai incontrato gente della tua età ? 01:01:58-8

L: No, io avevo, o pochissimo, avevo un rapporto con gente, eh. Non avevo neanche tanto tempo libero a dire il vero perché io avevo uscita al sabato sera, o al venerdì sera, tornavo alla casa dove lavoravo alla domenica. Quindi frequentavo poca gente e frequentavo stranieri, molti stranieri, ma poca gente che avesse studiato. Svizzeri non frequentavo. 01:02:26-9

A: Ma queste persone all'inizio, queste persone... 01:02:33-7

L: Perché erano amici, del euh... dell'ex marito di mia zia. Era, era gente che gravitava intorno a lui dopo loro mi hanno presentato altri eccetera eccetera e si è creata un po' una rete. Ah, e quindi non mi riconoscevano assolutamente il mio livello di studi. Anche perché da noi, non so se adesso sia la stessa cosa, mi sembra di no, mi sembra che comunque l'educazione sia migliorata tantissimo. Tu, quando eri agli ultimi anni del Liceo, gli ultimi due anni tu dovevi scegliere una specializzazione. Io mi ero specializzata in salute, e quindi io dovevo andare due tre volte alla settimana in un centro di salute, che è una specie di... Qua non esiste, sono dei mini ospedali nei quartieri. Ma non è un vero ospedale, è una specie di centro di smistamento dove hanno due tre medicinali, le cose... dei mini pronti soccorso, dove ti fanno lo smistamento a dipendenza di chi arriva con la malattia o il problema che arriva. E io andavo lì a dare una mano. E loro, quando sono arrivata in Svizzera, loro consideravano che non era, che già il livello era basso. In più il fatto di aver fatto questa... 01:03:52-6

A: Questa esperienza professionale 01:03:52-6

L: Aveva tolto ore di insegnamento. Io non avevo le ore di insegnamento. Loro non hanno mai parlato di livello, ovviamente, non si sarebbero mai permessi. Ma dicevano che non avevo le ore necessarie. 01:04:06-1

A: Ho capito. 01:04:07-1

L: Hanno sempre parlato di ore. Ed è stato più di un anno, io avevo fatto ricorso contro l'Università di Friburgo e l'avevo vinta. E non so se sia vero, ad un certo punto mi avevano detto che era il primo ricorso di questo tipo che vinceva. Non lo so, non mi ricordo. 01:04:21-8

A: E hai vinto ? 01:04:21-8

L: Sì. Sì, perché la mia argomentazione era molto semplice dicevo: « Ok. Va bene magari non ho il livello. Questo non lo posso sapere è possibilissimo che voi abbiate ragione. Però almeno lasciatemi fare il corso d'introduzione. Uno: è un introito per voi perché costava... » E in più c'è comunque un filtro alla fine. Se io realmente non ho il livello, non passerò mai questo esame quindi... E inutile star qui a dirmi che io non posso neanche, che io non potrò mai. Ah, loro mi proponevano di fare la matura, era quella l'unica soluzione che mi davano, mi dicevano: « No, lei, non ha le ore sufficienti, almeno dal nostro punto di vista, dal punto di vista dell'educazione nazionale, lei deve rifare la maturità ». 01:05:24-5

A: Ma avevi qualcuno che ti consigliava in questo periodo ? 01:05:24-8

L: Sì. 01:05:24-8

A: Perché insomma eri ancora una bambina in fondo e per vincere un ricorso immagino che ci vuole sostegno... 01:05:34-2

L: Ma infatti era stato tutto molto semplice, io avevo scritto una lettera dove dicevo che non ero d'accordo, semplicemente una cosa così... 01:05:41-8

A: Da sola ? 01:05:40-8

L: Sì... Poi io com... però, effettivamente, avevo gente che mi indirizzava più o meno 01:05:45-8

A: Che ti consigliava 01:05:45-8

L: Sì. Avevo già il mio compagno, non ch'è ex-marito, e lui aveva due, due persone molto vicine alla sua famiglia maestre, quindi loro mi avevano permesso uno di andare dai, dai, come si chiamano, i responsabili del liceo, pas les doyens, les recteurs, ecco. Io ero andata ai due o tre licei che c'erano a Friburgo e avevo parlato con loro, avevo spiegato il mio caso. Loro si erano veramente inteneriti e anche perché io, mio ragionamento, secondo me non faceva una piega, se tu veramente non hai il livello, si vede alla fine del corso universitario quindi per forza se non c'è l'hai, anzi loro guadagnavano soldi, solo e basta. E quando io arrivavo con questo ragionamento loro mi dicevano: « Sì, effettivamente non, non fa una piega » quindi, alla fine, ah... Quello che... per la quale mi avevano aiutato tanto e che mi avevano scritto una specie di lettera alla quale, queste due signore, alla quale aderivano le persone che io contattavo. Quindi, dopo, io mi ero presentata con la mia letterina dove dicevo per questo questo e

questo motivo trovo che dovete darmi l'opportunità di fare questo corso universitario, alla fine si vedrà. E allegavo questa lettera dove le persone dicevano: « Abbiamo parlato con lei, ci ha spiegato e noi consideriamo che lei non dovrebbe fare la maturità, che lei si dovrebbe dare una chance, ecco ». Ed è stato così dopo un anno, mi sa che io non sapevo neanche che fosse un ricorso, però alla fine loro avevano archiviato quello come un ricorso che io facevo contro l'Università di Friburgo. Poi dopo un anno mi avevano comunicato che io avevo vinto il ricorso, che avevo il diritto di andare a fare il... Quello era stato sofferto, mi ricordo, molto sofferto. Io mi ricordo che te... lo devo, lo devo avere ancora, avevo il giorno del calendario, sai i calendari piccolini che hai solo il giorno scritto in nero, quello classico, e avevo messo un cuore (RIRES) c'è l'ho ancora da qualche parte il giorno che mi era arrivata la risposta dove mi dicevano... 01:07:41-9

A: Ma tu aspettavi una risposta o... 01:07:44-9

L: Io aspettavo, no no aspettavo, ho aspettato un anno, un po' più di un anno. E mi era arrivata poco prima delle iscrizioni all'università quindi mi era arrivata penso nel mese di luglio, agosto settembre una cosa così penso. Quello era stato un periodo molto particolare molto... penso che ero in una specie di stato secondo perché non capivo, io non l'avevo previsto nel mio percorso. E quello era stato difficile. Mi ricordo che quello mi rattristava particolarmente, quello sì. 01:08:17-2

A: E dopo, questo corso del CIUS, non so se puoi parlarne un pochino... 01:08:30-0

L: Allora, mi ha aiutato comunque ad avere un certo livello. E, come ti dicevo, io, come primo contatto con la educazione svizzera. Io non avevo idea di cosa fosse la educazione svizzera. Quindi è stato molto bello per quello, è stato... difficile, perché io non avevo il livello, e... in tutta onestà io ti dico, ancora adesso, io non ho il livello di uno Svizzero... Non non penso almeno, questo è uno dei miei grandissimi complessi. 01:08:55-7

A: Adesso dici questo, ma davvero ? 01:08:59-0

L: Ti dico... Allora te lo dico in tutta onestà se tu parli con me (PAUSA) io ti dico che ho fatto l'uni, che dopo ho fatto un master al Politecnico e che dopo ho fatto diverse piccole formazioni così, tu dici... almeno, penso io, che tu puoi dirti, che ho un livello di formazione più alto magari, della media svizzera. 01:09:16-5

A: Ma certo... 01:09:16-5

L: E invece non è così, invece il mio grandissimo complesso, ancora adesso, è la mia formazione. Io non mi sento ancora... al livello. 01:09:27-9

[REDACTED]

[REDACTED]

[REDACTED]

[REDACTED]

[REDACTED]

[REDACTED]

[REDACTED]

[REDACTED]

[REDACTED]

[REDACTED]

[REDACTED]

[REDACTED] Guarda che sono... Guarda che io sono arrivata, io ho avuto una crisi, ma una crisi tremenda quando stavo finendo il diploma, il diploma universitario, io non ho fatto il dottorato, ma universitario. Io andavo dalla psicologa universitaria che tra l'altro mi aveva aiutata parecchio e le dicevo: « Non c'è la farò mai ». E lei diceva: « Ma cosa ? », « Ma il diploma », « Ma ti hanno detto che non c'è la farai », « No, ma io lo so che non c'è la farò mai ». Io avevo, ho anche sviluppato la mia teoria personale, non so se hai sentito parlare (EN Riant) del Syndrome de, de, la... Aspetta, come si chiama ? E il syndrome del... caspita, ci ho pensato un minuto fa e adesso mi sfugge. Niente, du supplendeur... Che tu riesci a bleuffer la gente, tu hai questa specie di sensazione. Io anche durante la presentazione del mio diploma, la presentazione orale davanti a tutti... 01:13:15-5

A: Avevi l'impressione che non era vero... 01:13:15-5

L: Che era un bluff, e che si sarebbero accorti proprio quel giorno lì che sarebbe stato il giorno più... più vergognoso della mia vita. Invece, e io continuavo, andavo avanti, rispondevo alle domande e dicevo: « Ecco si vede, si vede si vede che sono una schiappa, si vede che io non sono geologa, si vede che... E infatti sono la prima, quando conosco qualcuno mi dice: « Geologia, bello, geologia... », « Si ma non sono geologa », proprio lo dico. Ed è sempre così, sono sempre molto molto insicura. E col primo anno di lavoro adesso dove... Perché è il primo lavoro anche molto... concreto che ho dove mi sento bene, dove mi viene detto: « Cavolo, che fai un bel lavoro e tutto », io non ci credo ancora. Io non... E la gente, non è per sentirmelo dire, te lo giuro... 01:13:55-5

A: No, ma.... 01:13:57-6

L: Il syndrome dell'impostore, adesso me lo ricordo... 01:14:02-0

A: Dell'impost... (EN ECRIVANT) 01:14:02-0

L: Io ci ho letto, ci ho letto, ci ho letto... E sono arrivata alla conclusione sai, come la gente che... e... ipocondriaci, che si fanno auto medica... Io faccio però con le cose psicologiche. E io sono convinta di avere sviluppato il syndrome dell'impostore. E io glielo dicevo alla psicologa: « No ma io ho il syndrome dell'impostore, io lo so ». E lei mi guardava con due occhi così e mi diceva « Ma... cara mia, tu hai guardato troppo la tele, non è possibile ». 01:14:24-8

A: Ma in realtà tu hai passato le tue ore a studiare etc. ma è come se non non le rappresenti nella tua testa. Tu non riesci a dirti: « Ma io ho studiato così quindi è giusto che riesco » Sono dissociate. 01:14:37-6

L: Sì completamente dissociate. Completamente dissociate. Sì, tu sai quello che vali comunque... Anche perché sì. Adesso, con il passar del tempo, sto sviluppando un altro modo di vedere la cosa, però... sempre sta autocritica exacerbée, che proprio è atrofizzata, sono continuamente a chiederci: « Cosa fare di meglio, cosa fare di più » Quindi tu comunque conosci il tuo valore, comunque lo sai, però non so da dove viene. Anche a me... Io sono cresciuta in una famiglia dove la non e-s-i-s-t-e-v-a proprio, anche perché... I miei sono molto cattolici, ma quel cattolicesimo della rassegnazione. 01:16:06-9

A: Della modestia... 01:16:12-6

L: Del non volere altro, del non aspettare altro, del non... anche per questo mia mamma mi ha sempre detto che io ero molto snob, a detto perché io le dicevo: « Ma no, ma scusa, ma io vorrei un marito ricco ». E lei mi diceva:

« Ma perché un marito ricco ? ». Dicevo: « Ma come perché ? Ma perché voglio un mar... Perché la vita è più semplice! ». Per darti un'idea della visione dei miei, mia mamma mi di... (RIRES) adesso non so se è cambiato parecchio ma mi diceva: « No... Guarda che i ricchi finiscono sempre in sedie a rotelle » Dicevo: « Ma come in sedie a rotelle...? » (RIRES). 01:16:42-3

A: (RIRES). 01:16:42-3

E: E da film, è grandiosa! E da film: « No no, i ricchi finiscono sempre in sedie a rotelle... tristi e in sedie a rotelle ». Dicevo: « Ammazza però! ». Mi ricordo, da piccola già dicevo: « Che bello diventare ricchi ». Diceva: « no no, (ELLE FAIT UN SIGNE DE NON AVEC L'ANNULAIRE) ricchi in sedie a rotelle » Dicevo: « Shhhhh... Ma non voglio diventare ricca se no finisco in sedia a rotelle, a no... allora costa troppo allora ». Per darti un'idea della mentalità... E così, è così. Ed è una mentalità anche molto cristiana di rassegnazione, di: « Dio provvederà ». Ecco. Mi ricordo, per tornare al mio discorso, quando chiamavo mia mamma che dicevo: « Mamma, non c'è la faccio... Mi hanno detto di no all'uni, devo ancora aspettare » « Dio provvederà. Se Dio vuole che tu studi, tu studierai. Se Dio non lo vuole, tu non studierai ». 01:17:22-1

A: Così almeno... 01:17:22-1

L: Così almeno... Non sei responsabilizzata! Anche quello, e che è molto semplice, è bellissimo vorrei anch'io avere la fede così, e dirmi: « Ma no... ma infatti, se ho fatto... Ho fatto un lavoro di merda ? Dio voleva che io facessi un lavoro di merda. Mi dispiace ». Ecco. Cavolo (RIRES). 01:17:45-1

[REDACTED]

[REDACTED]

[REDACTED]

L: Del volere altro, semplicemente. E l'altro non era previsto. Almeno... Sì penso, a casa mia non era previsto. Mia mamma, anche lei, non si truoca, non si... Ti dico, per me è una cosa rarissima truccarmi, penso che mi stanno guardando tutti che è completamente falso perché la gente pensa che è così... 01:18:58-1

A: Ma certo! 01:18:59-0

L: E io mi trucco e mi dico: « Sono uscita così ». Al mio ragazzo: « Va bene ? » E lui: Sì sì, va bene. E fac... « Non è troppo volgare ». Lui: « Volgare? Ma perché dovrebbe essere volgare ? » « Perché, non lo so... non lo so... ». 01:19:15-3

A: Ma queste sono cose che restano comunque, dalle cose che ti hanno detto... 01:19:15-0

L: A sì sì... sì... incredibile... incredibile... 01:19:17-6

A: Allora ritorniamo dunque a questo corso CIUS. 01:19:22-1

L: Allora il CIUS era veramente molto carino, io l'ho vissuto molto bene. Anche perché bisognava lavorare sodo era molto bello, ed era molto bello perché ti facevi un casino di amici, da tante altre nazionalità... Quindi già una parte del mio sogno si realizzava, conoscere gente da tanti paesi etc. etc. Una cosa difficile erano gli Svizzeri dell'estero, erano ricchissimi. E lì, mi rendevo conto quanto ero povera, di quanto ero povera. E mi rendevo conto anche, scusa se ti interrompo, che c'erano delle Colombie molto diverse, perché erano, c'erano gli Svizzeri colombiani del, del... Gli Svizzeri dell'esterno, Colombiani, certi nati di un genitore colombiano uno svizzero, certi di entrambi genitori svizzeri, ed erano ricchissimi. E loro mi raccontavano tutta un'altra Colombia, quello mi... Ti giuro che mi rendeva di un invidioso... Veramente, perché io quella Colombia lì non la conoscevo, ed era una Colombia molto bella, quella che non rac... Poi lo stesso era molto bello, era molto bello. 01:20:23-8

A: Ma tu come eri riuscita a mettere insieme tutti questi soldi per fare questo anno...? 01:20:26-9

L: Me li avevano prestati. Me li aveva prestato un'amica boliviana sposata con uno un signore svizzero, era una famiglia benestante, particolarmente benestante. Loro me li avevano prestati perché lei aveva due figli, e lei aveva sognato che i suoi figli avrebbero studiato avrebbero fatto delle grandissime carriere e non avevano mai voluto studiare. Quindi ero un po' la loro eroina, la ragazzina brava e buona che voleva studiare... 01:20:51-9

A: E loro in Svizzera 01:20:51-9

L: Sì sì, loro erano in Svizzera. A Friburgo, sempre a Friburgo, tutti i miei amici erano a Friburgo e... E loro mi avevano prestato questi soldi, quello sì. In più, sì, erano stati gentilissimi. Lui sì era portato garante... 01:21:05-8

A: Per te...? 01:21:05-8

L: Sì, per me. Perché tu dovevi per essere ammesso all'università, come straniero dovevi avere un garante. Anche per quello non ho mai potuto avere accesso ad una bourse, niente, perché almeno, in quel periodo lì, si considerava che se tu eri straniero e venivi a studiare in Svizzera, tu avevi i mezzi. Quindi tu non avevi bisogno di aiuto. La stessa cosa per le assicurazioni malattie, tutto quanto non ho mai avuto diritto a nessuna riduzione. Quello era... 01:21:34-1

A: Ma questa persona l'avevi conosciuta in Svizzera ? 01:21:41-4

L: Sì sì, tutti in Svizzera. Ma ecco, io ho sempre avuto, sempre molta fortuna anche magari quello mi rinforza la, la teoria della... della sindrome dell'imposteur. Perché la gente a sempre avuto molta fiducia, ma quando io andavo... Adesso che ci ripenso, quando io andavo da un recteur a spiegarli il mio caso, loro mi dicevano il più semplicemente al mondo: « Ma sì, effettivamente, tu non devi st... » e mi firmavano delle cose, ed è sempre andata così. 01:22:13-3

[REDACTED]

[REDACTED]

[REDACTED]

[REDACTED]

[REDACTED]

[REDACTED]

[REDACTED]

[REDACTED]

L: Io, ispiravo fiducia, non so come spiegare, la gente voleva, un certo punto, c'era questo club des fans « Elisa studia, vai ». 01:23:17-4

A: Club des fans, bello... 01:23:17-4

L: Non lo so... E tutti, in un certo modo... poi ho avuto semp... sono sempre arrivata nel momento giusto, con la persona giusta... La gente che tutti mi dicevano: « Ah, quello lì super stronzo, vedrai », io li trovavo simpatici, non so come spiegarli, ma lo so, sembra poco modesto ma è sempre stato così. Io ho avuto un percorso che la gente considera difficile. Io non saprei dirti se è difficile o no perché ho sempre avuto molta gente che mi ha aiutato, ma tanta gente che mi ha aiutato. 01:23:40-7

A: Sempre avuto fortuna a livello sociale... 01:23:41-1

L: Sempre avuto fortuna... Sì, ma tanta fortuna. Ma anche i professori, tutto... non so, anche nei momenti più difficili, non ho avuto una vita così straziante... 01:23:51-1

A: Non ti sei sentita disperata... 01:23:53-3

L: Ci sono stati un paio di momenti, però, c'è sempre qualcosa che mi fa sì che io ho fiducia il giorno dopo e non lo so, le cose si sono date più meno come io le aspettavo non... Sì. Non so come dirti. Quindi... Non lo so, io non... Se io guardo indietro non ho un ricordo duro di quando ho dovuto... euh... lottare della fame, del freddo, no, non mi ricordo, ho sempre avuto piuttosto bei ricordi. Questo, magari, un percorso molto diverso dagli altri che io conosco che hanno studiato magari, la gente del [REDACTED], magari meno mezzi. Anch'io avevo pochi mezzi economici alla fine però sono sempre riuscita a... A parte il fatto che io, sono andata in coppia molto velocemente. Quando io ho iniziato l'uni, io ero già in coppia. E questo era molto diverso dagli altri, tutti gli altri erano dai genitori... 01:24:47-9

A: Perché il tuo ex-marito era Svizzero ? 01:24:50-8

L: Sì, sì sì sì... In più aveva già un lavoro compiuto insomma, lui a 10 anni di più di me, aveva già il suo lavoro di ingegnere, quindi, io mi potevo permettere anche altre cose. Vivevamo in modo normale però lo vedevo, io avevo un altro modo di vedere magari la vita rispetto agli studenti semplici. Io ero la studente, però già in coppia, già magari con già altre idee, anche così. 01:25:19-7

A: E dopo allora questa vita Università a Fribourg, in fondo che ricordi hai rispetto a Fribourg ? 01:25:26-4

L: Allora... Anche lì, ti devo dire... ti devo deludere (RIRES). No, perché la città universitaria l'ho vissuta pochissimo. Perché io, almeno fino al terzo anno di università, non sono mai uscita, io uscivo solo con il mio ragazzo. Io non avevo amici all'uni, non mi interessavano, io ero innamorata pazza del mio ragazzo, o magari non innamorata... non lo so. Sinceramente, non mi ricordo, però ci bastavamo a noi due. 01:25:57-1

A: Funzionava così... 01:25:57-1

L: Sì. Funzionavamo veramente in circuito chiuso. 01:25:58-9

A: E abitavate dove ? 01:25:59-8

L: A [REDACTED]. 01:26:00-8

A: Ah ok. 01:26:00-9

L: Ho sempre vissuto a [REDACTED], quasi sempre quindi. Solo una volta ho vissuto accanto alla clinica [REDACTED], e non ci è mai piaciuto. Abbiamo fatto 6 mesi siamo ritornati a [REDACTED]. Quindi anche lì ero distaccata dalla città di friburgo. E io vivevo solo con lui, e con la sua famiglia ogni tanto, e con... sono andata alla prima festa universitaria il terzo anno. Questo perché non potevo mancare, non che io volessi andare, ma mi avevano trascinato perché all'uni eravamo in all'inizio, eravamo in 18, dopo eravamo in 10, e alla fine, dal terzo anno in poi, eravamo in 3, solo 3. E dovevamo organizzare la festa di natale. E sarebbe stata una cosa tristissima (RIRES) in tre, in tre. Quindi dovevamo per forza andare tutti e tre e invitare il più gran numero di... 01:26:53-4

A: Adesso tu stai parlando del gruppo di geologia ? 01:26:52-2

L: Sì. Eravamo tre geolog... abbiamo finito in tre, due ragazzi e io. E solo in terzo anno mi sono aperta più meno, leggermente, alla vita universitaria, non so... Non mi ricordo cosa, cosa significa io non ho mai fatto le feste, della [REDACTED] etc. Io non sono mai andata. 01:27:11-8

A: Avevi altri cerchi sociali semplicemente. 01:27:12-6

L: Sì... O neanche, stavo, stavo col mio moroso, col mio marito e non... 01:27:18-0

A: E vi siete sposati quando ? 01:27:18-9

L: Nel 2003. Avevo appena finito l'uni. Io avevo finito l'uni nel 2001, e dopo mi sono sposata. 01:27:32-2

A: E dopo ? 01:27:34-0

L: Allora, dopo l'uni, allora ho fatto l'uni ho finito ho fatto cinque anni di uni, e dopo, avevo lavorato per... mi sembra 6 mesi, un po' di più 50 % come assistente. 01:27:48-3

A: Come assistente, sì... sempre a Fribourg ? 01:27:48-3

L: Sempre a Fribourg, sì, sempre, sempre a Fribourg. Ed era bellissimo. Era un lavoro veramente bello, era una piattaforma di E-learning, per insegnare la le... geosciences. Ed era bellissimo. Con un amico, era stato un posto al 100 diviso in due, e sviluppavamo dei piccoli moduli di geologie, era bello, era veramente bello. Quello era durato poco, che si sapeva che era un lavoro a tempo determinato, e dopo ero rimasta in disoccupazione per un po' di tempo. Non mi ricordo quanto ma penso un anno, comunque. Li avevo tentato di imparare il tedesco, avevo fatto dei corsi di tedesco... Niente, facevo tanto sport, ero giovane e spensierata... 01:28:34-9

A: (RIRES) 01:28:37-9

L: Facevo tanto sport, e dopo avevo deciso di fare una formazione, euh... E avevo fatto un master in scienze ingegneria ambientale al Poly di Losanna. 01:28:46-1

A: Al Poly di Losanna, sì. Per quanto tempo ? 01:28:48-7

L: Un anno. 01:28:48-7

A: Un anno, sì. 01:28:49-2

L: Un master di un anno, sì. 01:28:52-1

L: E lì era stato fantastico... fantastico era stato. Lì, avevo fatto tutto quello che non avevo fatto all'uni, uscite, etc., tutte al Poly, non c'era notte che io non tornassi a casa prima tipo all'una del mattino... 01:29:06-4

A: Che bello, ma quindi lì vivevi a Losanna ? 01:29:06-4

L: No. Abitavo sempre a Fribourg. 01:29:09-7

A: Continuavi ad abitare a Fribourg, sì. 01:29:10-7

L: No, ho sempre vissuto a Fribourg, non ho mai vissuto a Losanna... Ah, e poi, uno di quelli che ha finito geologia con me ha fatto anche questo Master, abbiamo studiato assieme, quindi conoscevo. E una ragazza che aveva fatto geografia. Quindi avevo già almeno due amici in quel gruppo lì e... 01:29:34-3

A: E lì, il Poly di Losanna, perché questa è una cosa che mi interessa magari in particolare... Su questo discorso dei studenti stranieri in Svizzera, il Poly di Losanna è una voce molto importante in favore... degli studenti stranieri. 01:29:49-5

L: A sì, sì... sì è vero, è vero. Ho seguito non tanto, ti dico la verità, ho seguito un po' questo dibattito sul fatto di... degli studenti stranieri, il numerus clausus, etc. e il Poly è sempre stato... 01:30:00-9

A: E il Poly... e quindi, lì, hai incontrato tanto... eri di nuovo in un un ambiente internazionale ? 01:30:07-6

L: Completamente. Eravamo, adesso non mi ricordo quanto, ma non meno di 20 cittadinanze diverse. Era, era fenomenale, veramente bellissimo, anche perché era così, tu facevi i tuoi, mi sembra, tre settimane, era a moduli, tre settimane di modulo, una settimana di lavoro di gruppo, e l'esame. E quindi, nel gruppo, quasi sempre mi ritrovavo con gente diversa, mi piaceva anche questo. Ed erano modi di lavorare, ragionamenti completamente diversi, ma completamente diversi, già io che avevo un percorso... svizzero se vuoi, di educazione, già ero completamente diversa dei Latino americani. C'erano tanti Latino americani e il mio modo di ragionare rispetto al loro, nonostante il fatto di essere latino americani, e di avere tremila affinità con loro, era diverso, era già diverso. Da loro ero già considerata una Svizzera, si infatti, sì... 01:31:06-7

A: E interessante... 01:31:10-8

A: Sì, era, era interessante. Era molto interessante, era strano, ti senti molto strano. Ti senti molto fiero perché dici: « Ah, ho raggiunto il mio obiettivo » ma ti senti molto... Ancora adesso, quando ti dicono: « Ah, tu sei particolarmente Svizzera » 01:31:26-8

[REDACTED]

[REDACTED]

[REDACTED]

[REDACTED]

[REDACTED]

[REDACTED]

[REDACTED]

[REDACTED]

[REDACTED]

L: Allora ti dirò. Ovviamente, più passa il tempo, meno la gente me lo chiede, anche perché non sono più in un contesto di studi, dove tu finisci e torni, io sono già in un contesto di lavoro. In più magari, non lo so se è un modo di vedere. Magari anche perché lavoro in Cantone. Quindi la gente magari dice: « Ah, lei lavora... in Cantone quindi vuol dire che... è Svizzera, in un certo modo ». 01:34:55-8

A: Sì si forse, si forse... 01:34:56-2

L: Quindi... Penso che sia una specie di gage d'integrazione lavorare qui. O per me, per me è stata una cosa allucinante, io ero molto fiera di entrare, molto fiera. 01:35:07-6

A: Di lavorare per il Cantone. 01:35:08-2

L: Sì, molt... ancora, tutt'ora sono molto fiera. 01:35:12-1

A: E la riconoscenza ? 01:35:12-1

L: Non dovrei dirlo, non è bello, però per me dire: « Cavolo, sono la straniera che è arrivata... E adesso sono entrata... non lo so... dal nemico... sono arrivata (RIRES) dans les entrailles du... du... ». Non lo so, e in un certo modo è così, lo vedo così, è la mia, è il mio piccolo... E... E la mia piccola goduria personale... 01:35:36-5

A: Incognita, incognita... 01:35:37-3

L: Sì, che poi, non è neanche, non è che io stia postulando per diventare presidentessa della Svizzera capisci, non ha questo... 01:35:45-1

A: Però è un posto... Esattamente, cos'è che fai ? Tu lavori con l'acqua, eh ? 01:35:47-5

L: Sì, mi occupo di acquedotti, sì, nell'Ufficio Cantonale degli acquedotti. E tu dici: « Ah, però... Ah, hein... » però alla fine, se... quando tu vedi la gente, quando vedi quello che faccio io, quello che fa la gente in Cantone non è che siamo dei Supereroi, siamo gente corrente, però... 01:36:06-2

A: Però tu tocchi a un bisogno fondamentale... 01:36:08-1

L: Sì quello è molto bello, è un lavoro bello bello, quello sì. Veramente un lavoro bello. C'è una specie di missione, di lavoro missionario. Tu dici: « Che bello l'acqua, vita » etc. etc. Bon, non sempre la vivo così perché noi facciamo un lavoro molto amministrativo, sinceramente. Però comunque sì, comunque è tutto un tema particolarmente interessante tutti i temi legati al territorio li trovo particolarmente interessanti poi... ma... E ogni tanto mi lascio sfuggire, tipo con mia mamma, le dico: « Ah sì... io sono... lavoro in governo » E mia mamma dice: « Ah... l'ho detto alla vicina che tu lavoravi in governo » anche lei è molto fiera così no, e poi alla fine non so cosa ti immagini se qualcuno mi arriva e mi dice: « Ah perché la mia figlia lavora nel governo svedese ». « Ok ». Adesso so che cos'è, ti dico, non siamo dei supereroi però a, mi rende... fiera. 01:37:03-9

A: No, io capisco perché, perché il governo è legato all'identità... E c'è anche questa idea, ancorata nell'idea, che sento spesso quando parlo con li Svizzeri, che ci sono determinati mestieri che non bisogna lasciare alla mano degli stranieri. 01:37:20-4

L: Ah, lo so... Sì sì lo so. Sì sì sì. 01:37:25-2

A: Questi posti legati allo stato, l'insegnamento... 01:37:46-7

L : E, lo so, lo so. In più io, ti dico la verità, Ticino non è... così internazionale come Friburgo. Qui, ci sono molti di meno stranieri e lo noti subito, la gente non è preparata, non sa che cosa è uno straniero, no. Mangiare esotico, frequentare stranieri, c'è poco, poco ancora, qui devo dire la verità. E quindi, per certi versi c'è ancora razzismo. 01:38:19-8

A: Basta guardare le votazioni e... 01:38:19-4

L: Sì sì sì. E un movimento sempre più amplificato a livello europeo, è. Però, qui è ancora molto... Per certi, versi è ancora molto provinciale. 01:38:32-4

LONGUE PAUSE

L : A me capita quello. A me capita quello, che io arrivo, ti dico, arrivo al lavoro al mattino, e mi rendo conto che sono attorniata di Svizzeri... Di Svizzeri italiani, che ti parlano solo in dialetto, quindi è veramente, non lo so, è come entrare in una fortezza, sai, e io dico: « C'è l'ho fatta ». In più, poco tempo fa, ho parlato con uno dei miei ex-professori, il mio direttore di laurea, e io li dicevo: « Ah, sì Jean-Pierre, vedi », si parlava del fatto che era difficile trovare lavoro, e li ho detto: « Ah, ti rendi conto, la meno geologa delle tue studentesse, a trovato lavoro alla fine ». E lui mi ha detto: « Ma uno, non eri... » 01:39:37-2

A: ... la meno geologa (RIRES) questo era il tuo problema nella testa (RIRES). 01:39:38-3

L: Veramente, sì, lui mi ha guardata come per dire: « Ma questo lo dici tu... » Già quello (PAUSA) quello mi ha fatto sentir bene, no ? Fa: « In più, tu, in più non solo hai trovato lavoro, ma in governo. Questo non l'ha fatto nessuno dei miei allievi svizzeri, non l'ha fatto ». Quindi, non lo so, sono dei momenti così, qui, tu, magari, ti rendi conto il tuo percorso. E non lo dico con falsa modestia, sinceramente, che sei talmente dentro nel tuo percorso che non ti rendi conto, mentre li eri, li magari, a chiedere ai recteurs di firmare, io non mi rendevo conto di quello che stavo facendo, mentre stavo studiando, non mi rendevo conto del fatto che stavo studiando solo con Svizzeri. Mentre stavo facendo il Master, non mi rendevo conto della fortuna che avevo di fare un master al Poly, che comunque molto ben visto, molto ben riconosciuto... E ancora adesso, non adesso magari sì, adesso comincio pian pianino a dirmi: « Cavolo. Però è stato bello. Ho fatto una marea di cose », e te lo dici sinceramente, con tutta la modestia del mondo. Eh, però devi avere un interlocutore che abbia vissuto qualcosa di simile, oh... perché se no, non... se io

arrivo e dico: « Ah sì, perché io lavoro in Cantone » tutti mi guardano per dire: Ah (ELLE FAIT LE GESTE POUR DIRE: ELLE EST FOLLE CELLE-LA). 01:40:55-1

A: Ecco, brava (RIRES). Sì, ma perché loro, mentre tu lo dici, non realizzano da dove parli. 01:41:07-8

L: No. No, la gente non lo può sapere, no. 01:41:11-1

A: Non lo vedi più, ma è anche un complimento questo, nel senso che forse, la gente a smesso di vederti come... quella Latino che arriva... 01:41:28-6

L: Allora guarda, ti dico, uno che è molto bello, ma ti fa anche male perché ti dici: « Cavolo ma allora ho veramente rinnegato la mia cultura. Sono diventata più papiste que le pape » come dicono in francese. Quello, ti fa un po' male perché dici allora, da qualche parte ho guadagnato, ma qualche parte, avrò perso qualcosa... E impossibile se no. Poi, è vero, tanta gente mi considera Svizzera, ma non Sviz... non è che dicono sei Sv... ma integrata, io non sono... 01:41:57-0

A: Completamente... 01:41:57-0

L: Sì, non sono più la persona che... la Latino Americana che spicca, e... che tu, vedi un gruppo e salta fuori, no, quello no. A parte il fatto, fisionomico non... Però non... è anche lì, la gente mi chiede da dove arrivo. C'è gente che mi chiede se sono Cinese, se sono... Una volta una ragazza cinese, di madre cinese e papà francese, mi ha chiesto se ero Cinese. 01:42:19-5

A: Se eri un incrocio... 01:42:18-3

L: Se ero un incrocio anch'io... la gente non mi... Penso che non mi sa identificare come Latino americana, quello no... non necessariamente... Sì, se tu conosci altri Colombiani sì, perché io comunque sono Colombiana. In più non ho genitori... Sono profondamente Colombiana, da sempre, non sono un incrocio, quindi. Ma non lo so... Ah, e poi, per tornare a quello che [REDACTED], quando io ero in secondo anno, uno dei due ragazzi che ha finito gli studi con me mi ha chiesto: « Ma come sei arrivata qui in Svizzera, voglio dire, come vi siete messi d'accordo tra di... voglio dire, come vi siete messi d'accordo tra di voi nella tua tribù ». Ho detto: « Nella mia tribù ? », non capivo. Ho detto « Nella mia famiglia ? ». Mi fa: « Sì insomma la tua tribù, nella riserva naturale dove abitavi ». Io sono caduta dal pero. 01:43:23-7

A: Oh, mio Dio... 01:43:22-5

L: E lui non me l'ha detto con cattiveria, è la persona più... più buona al mondo, è la persona... Lui lavora veramente... E una persona apertissima... lavora con la cooperazione internazionale, lui a contatto con persone, ha sempre contatto con stranieri. E per lui era ovvio che io arrivavo da una riserva naturale. 01:43:38-4

A: Che tu eri un'indigena delle riserve... 01:43:38-4

L: Sì, sì. Che io arrivavo da una riserva naturale, che magari arrivavo con una qualche borsa di studi, per euh... le minorità etniche, non lo so ? Questo è stato qualcosa che, non lo so, tu conosci il [REDACTED], della [REDACTED] ? 01:43:54-2

A: Sì. Conosco bene, sì. 01:43:54-2

L: Ecco. E stata la prima volta in vita mia che mi sono accorta che io ero indiana, India. E stata la prima volta. La prima cosa, è una baffe incredibile perché in Colombia essere Indio è... non è bello. Perché tu cresci con una cultura anti-indio. Infatti, Indio, è un insulto. Se qualcuno ti dà dell'Indio vuol dire che sei ignorante, che sei rozzo, che sei... E in un primo momento mi sono sentita molto offesa, perché lui mi aveva dato della india, ho detto: « Perché della india, scusa ? ». Poi, dopo, c'è un altro fenomeno, che tu, quello che dicevo all'inizio dopo, diventi molto fiera quasi troppo fiera, dei tuoi origini. Quando dopo mi dicevo: « Ah... Ma allora ho una faccia di India ? » Magari... « Ma le indio sono bellissimi », al mio modo di vedere, poi dopo... 01:44:45-3

A: Sì sì, sì sì... 01:44:46-9

L: Allora. Dopo però, euh... Non ho mai più parlato di questa cosa fino a quando il [REDACTED], mi ha raccontato che lui, una volta, un suo amico li ha detto: « Ma scusa. Come mai tu sei nero e i tuoi genitori sono bianchi ». Lui veniva assimilato a un nero come io venivo assimilata a una india, e nessuno dei due avrebbe mai pensato essere o

nero o indio. E questo è una cosa che mi ha sempre colpito. Questo non l'ho mai capito, non so se capita anche a altri stranieri che non si rendono conto, magari solo dal punto di vista fisico, come sono. Io, a 23 anni, ho scoperto di essere india, perché in Colombia nessuno mi avrebbe mai detto che io ho dei tratti indi, nessun, nessuno. Perché non è così, non lo so, dobbiamo già essere molto un indio è molto diverso da quello che sono io fisicamente. Sono molto più... Sono più puri. E veramente un, un viso puro. Noi siamo già molto più mischiati, molto più... 01:45:49-7

[REDACTED]

[REDACTED]

[REDACTED]

[REDACTED]

[REDACTED]

[REDACTED]

[REDACTED]

[REDACTED]

[REDACTED]

[REDACTED]

[REDACTED]

[REDACTED]

[REDACTED]

[REDACTED]

[REDACTED]

L: Tutte le sfumature, tutti i, le etnie che possiamo avere noi. Quindi. E ti dico questa è una delle cose che mi ha marcato di più in 17 anni (RIRES), quella. Quando lui mi ha chiesto come aveva reagito la mia tribù. Che io mi ero messa a ridere, io dicevo: « Fantastico, che umorismo che ha questo ragazzo ». E lui aspettava la mia risposta, e non capitava perché... 01:47:50-4

A: No, lui voleva quasi una risposta etnologica. 01:47:52-4

L: Sì, lui voleva, non lo so. Allora dopo ridavamo perché è rimasta un po' la battuta tra di noi gli dicevo: « Sì allora, abbiamo fatto il consiglio di famiglia intorno al fuoco di notte, abbiamo buttato le conchiglie » 01:48:08-6

A: (RIRES) 01:48:08-6

L: Dopo è diventata la super battuta, ma io non capivo, lì per lì, non capivo di cosa mi stesse parlando. E il [REDACTED], è stata l'unica persona che mi ha detto una cosa simile. Lui è rimasto molto colpito quando gli hanno detto: « Ma perché sei nero, sei adottato ? » 01:48:19-0

A: Anche perché lui è praticamente rimasto... Ha vissuto qui comunque... 01:48:23-3

spiagge, ha... Però non è la destinazione turistica, a meno di andare a Cartagena però non è Colombia. Quindi non consigliavo. Adesso, consiglio molto di più perché... perché sì... perché perché adesso io posso vedere Colombia con gli occhi di una Svizzera. E lo so, non suona giusto però è così. Io sono talmente abituata alla Svizzera che so cosa vede uno Svizzero quando arriva in Colombia, ed è fantastica, è fantastica, è semplicemente fantastica. Uno, la gente, ogni volta, sono sconvolta di quanto sono educati e cordiali. Io non ho mai trovato gente così ben educata, ma sono Colombiana, non dovrei dirlo io, ma però continuo a dire al mio ragazzo: « Ma dillo, dillo, tu dillo tu ». Anche lui è rimasto sconvolto. Gente di un educato e di un cordiale, raro. Lui ha viaggiato parecchio, io non ho viaggiato tanto, lui sì. E lui mi dice, esempio a Cuba, Cuba è fantastica però i Cubani ti assillano. Non ne puoi più, dopo due giorni non ne puoi più dei Cubani, in più non riesci a stabilire un rapporto euh... un rapporto naturale. 01:53:56-6

A: No, ma in Colombia non sono neanche abituati al Turismo. 01:54:00-3

L: No, non sono abituati. Quindi la gente, se ti parla, non ti sta vendendo qualcosa, non ti sta... offrendo qualcosa... Ti sta parlando normalmente. In più, noi andiamo pazzi per la gente che parla un'altra lingua, cioè... peggio parli lo spagnolo meglio è perché lo troviamo ancora più bello, cioè prova qua a parlare male in francese, e che qualcuno ti dica: « Ah, che bello, come parli male il francese » no, non esiste proprio (RIRES). Ti dico, adoro il francese adoro i miei amici Svizzeri, però è tutto un altro approccio è... Sì, la gente è contenta che tu vada che tu che tu... sì, sono contenti. 01:54:53-5

A: Ti proteggono, c'è qualcosa... 01:54:53-5

L: E ti dicono: « Guarda, non andare magari... ». A me stessa, che sono Colombiana, mi è capitato che mi dicessero: « Dove state andando adesso ? » Ma non è per farsi i cavoli tuoi, è per dirti: « Attenzione. Magari evitate questa strada, andate piuttosto di là. Quel ristorante lì poi non è così buono alla fine, andate più di qua... ». E poi la gente cerca sempre di dirti dove sono le cose più a buon mercato, quello è fantastico. Non so se vi è capitato, diceva: « No, lì è buono però costa, non so 6000 pesos » che sono 3 franchi « andate di là che sono solo 4500 ». Sono grandiosi, io, io adoro i Colombiani. Adesso quando torno... anche quello mi fa vedere a che punto sto perdendo la mia cultura, ma li trovo spettacolari adesso continuo a invitare gente, la ■■■■■, ■■■■■ verrebbe con noi la prossima volta... 01:55:45-7

A: Ma adesso tu, i ritorni ? 01:55:48-4

L: Allora, i ritorni. Adesso, fortunatamente, sono molto più ravvicinati tra di loro. La prima volta che sono tornata è stata dopo 7 anni. Avevo finito l'uni, perché durante l'uni lavoravo, quindi sono tornata dopo 7 anni ed è stato un shock, veramente era stato un vero shock. Dopo la seconda volta dopo 5 anni... 01:56:08-0

A: Perché è stato uno shock ? 01:56:08-0

L: Perché mi sono resa conto, tutto un tratto, di tutto il tempo che era passato. E stato un shock, prima di tutto per mia sorella perché io l'avevo lasciata che aveva 6 anni. 01:56:22-9

A: Ma sì... 01:56:22-9

L: E io ero tornata, e mi ero trovata con un'adolescente, che non conoscevo, non avevamo nessun rapporto. Io non sapevo come parlare con una mia sorella, una mia sorella, e quello è stata una cosa che mi ha colpito in un modo... Infatti, il rapporto con mia sorella è da pochissimo che c'è l'ho. Non esisteva il rapporto. Non mi... lei me lo diceva: « Mi dispiace dirtelo non posso considerarti una sorella, non... Mia mamma mi dice che tu sei la mia sorella ma io non riesco ad immaginarmelo ». Ed era una cosa che mi... che mi faceva un male una cosa tremenda. In più, lei era in questa tappa adolescenziale in cui se io dicevo nero, lei diceva bianco, era una cosa pietosa il nostro rapporto, adesso è perfetto. Adesso è fantastico, ehm... Questa è una cosa che mi ha colpito tanto, tutti i bambini che io avevo lasciato erano già degli adolescenti, non li avevo visto, non li avevo vissuto. In più, mi rendevo conto che i miei genitori erano invecchiati, per la prima volta, e che erano vulnerabili, che poteva succedere qualcosa. Un'altra cosa, che io tornavo, ehm... piccola parentesi con mia mamma il rapporto è sempre stato molto... non è la mamma amica, non è la mamma complice, era l'autorità. Mia mamma, mio papà, erano l'autorità, non erano gli amici. E mi rendevo conto che avevano... degli errori, che facevano degli errori. E stata la prima volta che ho visto che i miei genitori non erano degli Dei dell'Olimpo. Quello mi ha colpito tantissimo. Da lì, da lì è cominciato un rapporto diverso. Perché io mi rendevo conto che io potevo dire delle cose dove io avevo ragione, dove si sarebbe fatto come avevo previsto io e non come avrebbero fatto i miei genitori, e quello, la prima volta, ti colpisce. Non, non so se gli altri fa tanto effetto la prima volta che tu ti rendi conto che i tuoi genitori, poi, non è così. 01:58:19-4

A: Ma io penso che il fatto di essere via per così a lungo lo rende più chiaro, capisci 01:58:21-7

L: Sì è più netto, è molto più netto. 01:58:26-5

A: E molto più netto per te... 01:58:30-3

L: No, invece per me è arrivato pouf, una botta così no? Quello è stato molto difficile. È stato molto bello, ma è stato molto difficile. In più, erano venuti tanti, tanti miei parenti all'aeroporto ma non lo so, 50 persone, con cartelloni, con delle cose, e io qui ero relativamente sola perché io ero in questo periodo in cui per me bastava e avanzava il mio moroso. 01:58:57-9

A: Eri tornata da sola? 01:58:57-9

L: No, con lui... con lui, però, ero passata da un rapporto a due molto fusionale a un rapporto di gruppo. Che tra l'altro, io non avevo più. Noi in Colombia è molto legato al gruppo, è molto di tribù, aveva ragione il mio amico (RIRES). E io qua ero la figlia del capo della tribù, da sola (RIRES). Tu torni lì e non hai più... l'autonomia in Colombia è relativa. Soprattutto per le donne, o almeno quelle della mia classe, o della mia generazione. E torni a un rapporto di gruppo che io non avevo più da una vita. Quindi è molto bello tornare, ancora adesso è molto bello tornare, ma mi ritrovo senza le istruzioni di uso, te lo dico francamente, e così lo detto ai miei genitori per fargli capire che per me è difficilissimo i primi giorni quando torno. Sono tornata quindi dopo 7 anni, sono tornata la seconda volta dopo 5 anni perché nel frattempo mi ero separata dal mio... Dal mio compagno e le cose non erano andate bene, e quindi avevo dovuto aspettare ancora lì, e da lì sono tornata ogni due anni. Sono tornata ancora tre volte, e adesso l'idea è di tornare più o meno ogni due anni. L'anno prossimo dovrei ritornare. 02:00:10-8

A: Con il tuo nuovo amico adesso... 02:00:10-8

L: Sì sì sì

L: Che dettosi tra parentesi è molto Colombiano... Nel modo di fare, nel modo di pensare, si si pazzesco. 02:00:21-3

A: E magari ancora un'ultima cosa perché vedo che il tempo passa e che ti sto... prendendo... 02:00:27-3

L: Io veramente non ho impegni quindi dimmi tu... beviamo qualcosa, ti va? 02:00:37-8

A: Io smetto con il vino perché sono in macchina, ma sì sì volentieri... 02:00:38-1

L: Appena passa lo chiamiamo. 02:00:44-3

A: Ehm... E Lugano. Come mai da Fribourg a Lugano? 02:00:47-5

L: A Lugano...? A parte che il mio compagno è di Lu... di Lu... 02:00:50-4

A: Di Lugano? 02:00:50-4

L: Ehm, Ticinese. 02:00:54-4

A: E Ticinese, ma l'hai conosciuto a Fribourg... 02:00:53-6

L: No, l'ho conosciuto al Poly, abbiamo studiato assieme al Poly. E poi ho cominciato, in realtà io volevo andare nella Svizzera tedesca a trovare un lavoro, dopo il Poly sono rimasta un po' più di un anno senza lavoro, lavoravo come cameriera. 02:01:13-2

A: Dove, a Fribourg? 02:01:12-1

L: A Fribourg, al ■■■ 02:01:14-4

A: Ah...! 02:01:14-4

L: Al ■■■, si si. E è stato l'anno dopo la separazione dal mio ex marito quello lì è stato un anno molto particolare, molto strano ma molto bello perché era bellissimo lavorare in questo bar. E niente, volevo andare nella Svizzera fran... eh, tedesca per il tedesco, perché mi manca. Volevo, volevo veramente impararlo volevo entrare nella cultura svizzera tedesca, alla fine ho trovato un lavoro qui in Ticino, contro ogni speranza. E quindi mi sono trasferita qua. E mi sono trasferita nelle migliori condizioni con il ragazzo ticinese, con il lavoro in Ticino che abbastanza disastroso da quel punto di vista, dopo ho lavorato lì dal 2006 al 2008, e dopo ho ini... e dopo ha fatto fallimento, dove lavoravo io. Dopo, ho cominciato a lavorare a metà tempo, e dopo ho fatto un programma occupazionale in Cantone e dopo sono stata assunta. 02:02:13-0

A: Ma quando dici che hai trovato lavoro in Ticino, era sempre legato alla geologia ? 02:02:15-9

L: No, no, non ho mai lavorato in geologia. A Friburgo lavoravo, quando lavoravo come cameriera facevo dei piccoli stages, uno come geologa e un altro in un ufficio di, di, di urbanismo. E facevo pianificazione territoriale. E dopo, quando sono arrivata qua, sono arrivata sempre con la pianificazione territoriale con la... l'informatizzazione del territorio, sono entrata in Cantone all'Ufficio dei geologi, ma per pianificazione territoriale. 02:02:47-4

A: A Fribourg 02:02:47-4

L: No qui qui qui in Ticino. 02:02:52-7

L: Dopo per puro caso ho saputo che c'era questo concorso, e mi sono presentata è andata bene. 02:03:01-6

A: Che bello... 02:03:01-2

L: Quindi, vedi, alla fine io ho avuto anche parecchie possibilità. Non è il classico, la classica storia di sofferenza. Ci sono stati dei periodi difficili, quello sì senz'altro però in generale ho avuto veramente molta fortuna. 02:03:22-3

A: E quando torni in Colombia, il tuo amico è vissuto bene dalla tua famiglia... 02:03:27-3

L: E vissuto meglio di me. Perché loro dicono che io ho un carattere di maiale, in Colombia si dice che hai un carattere di maiale quando hai un brutto carattere, e lui è molto tranquillo. Ho sempre pensato che lui è il mio freno a mano, no, proprio. E molto posato, è molto. E io, in Colombia, i primi giorni, sono molto stressata, molto molto stressata. Uno, perché ritorno, come ti dicevo, questo rapporto di gruppo, io non ho più l'abitudine, io esco di casa al mattino e dico a mia mamma: « Bene, vado al centro, torno sta sera o se caso mai chiamo ». Se nessuno vuole andare con me, vado da sola se qualcuno... Io chiedo: « Qualcuno vuol venire ? » Se no... E non si fa così... da noi. Mia mamma comincia, i primi giorni non osa tanto ma dopo comincia: « Ma dove vai ? », « vado a comperare una maglietta », « ma che tipo di maglietta », ma è curiosità sana. Sono tutti così... Tutti vogliono sapere cosa fai. O quando tu comperi qualcosa, che arrivi a casa vogliono sempre vedere dove l'hai comperato, quanto ti è costato, dopo ognuno dice la sua: « No ma guarda che lì era più buon mercato » « ma guarda che io ho un'amica che l'ha comperata di là », ma questo, non solo la famiglia ristretta, ma anche i cugini... E io non ho mai avuto... come spiegarti, io sono rimasta, con un po' la mentalità e gli affetti di quando avevo 18 anni, cioè quando io ero lontano dalla mia famiglia allargata e avevo solo il mio piccolo nucleo papà mamma fratello sorella. Quindi io non ho l'abitudine... di questa tribù, non ho l'abitudine (RIRES). Loro invece sì, l'hanno v... Dopo si sono abituati, l'hanno vissuta, io non sono più abituata. E mi fa molto strano quando torno, quando torno, che al mattino tipo tu stai russando apri gli occhi ti ritrovi lì la tua zia che stava già lì per dirti qualcosa, per me è uno shock ogni volta che torno, non ho più, perché non hai più tanta intimità. Quello perdi parecchio, e devo abituarli, i primi giorni è un shock totale. 02:05:27-7

A: Per fortuna che il tuo ragazzo invece... 02:05:26-9

L: Lui è il, il, il, come si può dire, il tampone, no ? 02:05:32-1

A: Il tampone 02:05:32-1

L: Lui è il tampone. Fa molto molto di legame i primi giorni perché lui è molto tranquillo, lui si trova bene, lui ha un dono, euh, naturale per la gente. Si trova bene in ogni circostanza, si fa amici. Si fa amici, tu lo lasci qua e dopo 3 minuti è già amico di tutti questi che stanno qua a bere il caffè, gli piace tutto e... Tipo la ■■■, è un'altra persona così che tu dici: « Dai, sta sera andiamo a ballare » « A ballare, oh che bello, sì dai », « Andiamo a guardare le

stelle », « A guardare le... oh che bello si dai », io sono molto più difficile da quel punto di vista non... Ho le mie manie, so che non mi piace tutto,... Lui no, lui è tranquillissimo. E molto, molto tranquillo, si molto sereno. Ecco. E quindi lui fa da tampone. 02:06:16-8

A: E ti faccio una domanda che... E perché ne hai parlato prima ma se è troppo indiscreta mi dici... Hai detto che tu eri diventata un po' il pilier de famille. Vuol dire che tu aiuti un po' i tuoi genitori adesso ? 02:06:36-0

L: Si si si. No, adesso come adesso, sono... è può meno l'unico introito cioè, mio papa lavora, Mia mamma non lavora. Diciamo che a casa ci sono due fonti di introiti: mio papa ed io. Mio papa, però, ha un stipendio veramente basso. Non ha uno stipendio basso, ha uno stipendio che ha 90 % delle persone in Colombia, Che lo stipend... anzi, lui guadagna di più dello stipendio medio. Euh, però non arrivano alla fine del mese. 02:07:06-2

A: Non c'è la fanno... 02:07:06-2

L: Non c'è la fanno. In più, lui siccome non c'è la faceva, ha cominciato a fare quello che fanno tutti: prestiti, prestiti, prestiti, prestiti. Quindi, adesso come adesso, mio papa non arriva più a pagare gli interessi di quello che ha... Cioè, una parte del suo stipendio gli viene detratta purtroppo. E quindi, praticamente, vivono quasi di quello che io, mando io. Ma adesso, a casa c'è solo mia sorella, mio fratello fa già una vita indipendente, si si si. Non è più dipendente da loro. I nostri problemi, come famiglia, adesso sono quelli, si sono spostati un po' dal punto di vista economico perché (PAUSA) io sono diventata anche Svizzera da questo punto di vista, cioè, una visione a lungo termine. In Colombia, viviamo di più al giorno di oggi. Non dico che sia migliore, che sia peggiore, e solo che io non conosco più quello, io adesso sono qui, ho il mio stipendio, pago le mie fatture alla fine del mese, se rimane si compera qualcosa, se non rimane pace, rimandi al mese dopo, al mese dopo dopo. Si tenta piuttosto di fare il risparmio, di di fare non lo so, il terzo pilastro, queste cose, che sono più correnti in Svizzera. E in Colombia non esistono. Quindi sono due mentalità completamente diverse, non so dirti se la mia è migliore o la loro è migliore, non si tratta di quello, è molto diverso. E non per forza sono compatibili anche se è la mia famiglia. Io la penso in un modo, e loro la pensano in tutt'altro modo. Quindi è molto diverso, molto difficile. 02:08:50-6

A: Ma per loro, dal momento che tu sei qui e che hai una bella vita, è normale che li aiuti ? E una pretesa ? 02:08:56-8

L: Si. 02:09:02-5

A: Oppure sei tu che hai deciso, com'è che... 02:09:01-5

L: No, è una pretesa. E una pretesa, ma non è una pretesa loro, è una pretesa... culturale. Anche perché io sono la figlia maggiore, la figlia maggiore aiuterà sempre i genitori. Che lavori in Svizzera o che lavori a due metri da casa sua, è sempre così. Ed è qualcosa di dovuto. E quello anche è un punto di... conflitto tra di noi. Perché io sono sempre stata... contro questo tipo di convenzioni che dice che tu devi aiutare i genitori. Ma non è che sono stata contro è che... quando tu arrivi qui e ti rendi conto... che possono anche aiutare te i tuoi genitori, un po' ti, ti fa male dici: « Cavolo... a me, anche a me piacerebbe che i miei genitori mi dicessero a 18 anni ti pago la patente ». O mi piacerebbe che i miei genitori avessero dovuto regalarmi... più cose, no ? E quello ti fa un po' male e quindi dopo un po' diventi quasi cattivo, almeno io sono diventata cattiva ho fatto notare che non era proprio un dovere, che non è proprio così... Il che non è giusto perché loro non, non hanno vissuto altro. Io ho vissuto altro, io ho visto che non in tutte le culture per forza perché sei il figlio maggiore ti devi occupare dei tuoi genitori, loro non hanno mai visto una cosa diversa, quindi loro non capiscono il mio punto di vista e io non capisco più il loro punto di vista. Quello, ti dirò, che di tutte le cose che ha portato il fatto che io sia immigrata, quella è la cosa più difficile. Che il mio rapporto con la mia famiglia non è più, non è più fluido, non è più un rapporto fluido, anche perché ci sono i soldi di mezzo, ed è sempre molto difficile un rapporto monetizzato renderlo così fluido, e non sarà più fluido, questa è una cosa... 02:10:46-7

A: Si perché questa è una palla al piede per sempre, eh ? 02:10:45-6

L: Si. Si si... (ON COMMANDE A BOIRE) questo, ti dirò è una delle cose che tu perdi. Quando, quando vai via perdi questo tipo di cose: non vedere più crescere i tuoi... fratelli, il rapporto con i tuoi genitori... Perché non sono l'unica, parlando con altre amiche che sono qui nella stessa situazione questo è qualcosa che ci pesa, che ci pesa parecchio. Che tu sei qua in una società dove piuttosto il papa... (ON EST INTERROMPUES PAR LE SERVEUR). Ecco, quando tu vai, le mie amiche, che siamo venute qua in Svizzera che dici: « Però cavolo mi sarebbe piaciuto avere i genitori così, sai che con piuttosto questa visione no ? Sono genitori che fanno il risparmio, il librettino per

quando il bambino avrà 18 anni, quello ci sarebbe piaciuto... tanto ». E dopo tu lo sai, pertinentemente che non lo puoi cambiare però è qualcosa che ti, mhm... Ti dispiace. 02:11:59-6

A: Io capisco. E d'altronde tu hai una storia di vita... Che ti ha dato un sacco di insicurezze, come parlavamo prima di questa fobia di non mai essere perfetta, di non mai. 02:12:34-4

L: Il mio ragazzo è così, lui non si fa le domande che mi faccio io. 02:12:37-3

A: Niente... 02:12:37-3

L: E lui mi guarda come se io fossi... Non che non mi capisca, mi capisce benissimo... 02:12:40-1

A: Benissimo ! 02:12:40-1

A: Ed è anche sicuramente affascinato, eh ? 02:12:44-0

L: Però sono delle cose che sì, che lui non ha mai conosciuto, no ? 02:12:48-5

A: Questi ragionamenti, non... 02:12:49-0

L: Sì, ma neanche solo al livello dei soldi, ma la mamma che gli stava dietro, che gli diceva: « Tu sei fantastico » 02:12:58-0

A: E è stata una fortuna perché lui... 02:13:01-1

L: Anche lui non ha mai avuto... Per finire, ti ti crei, ti crei in un certo modo, ti credi come la pensi tu, come la pensi tu. D'altra parte, sai che cosa ho notato, che... l'ho raccontato tante volte il mio percorso di vita, c'è diverse persone che sono state interessate quindi l'ho già raccontato. Sembra una cosa molto blabla... Non so, almeno io ho l'impressione che l'ho raccontato tante volte, che magari sembra una poesia che hai imparato a scuola da piccola, no ? E tante cose io, non so se le farei adesso come adesso, quindi si vede che mi sono quasi... adagiata non so come spiegarlo. Magari è anche un po' la fine del percorso... 02:14:28-6

A: Ti rivedi la vita come un film un po' 02:14:29-6

L: Sì e mi dico, adesso non lo farei più andare in una... in un liceo a chiedere se effettivamente loro considerano che io devo fare la maturità, o... andare a lavorare con la tipa che mi mette le ditte, io sclererei, non avrei più l'energia, non avrei più la forza non so da dove mi veniva anche questa forza... Sicuramente dalla giovinezza 02:14:52-4

A: E i tuoi figli non avranno da vivere questo 02:14:54-5

L: Penso proprio di no, penso proprio di no... 02:14:58-0

A: Probabilmente tu... Probabilmente quello che hai vissuto tu avrà molta influenza sul modo di dare delle cose ai bambini 02:16:18-6

L: A sicuramente, sicuramente. Una cosa è proprio quella della fiducia, vorrei dargli fiducia ai miei bambini. Dopo, non lo so se non c'è l'hai te stessa, non so come si fa a trasmetterla sinceramente, quella è una cosa che mi preoccupa. Per esempio Gustavo non si preoccupa di queste cose perché per lui non entra in linea di considerazione. 02:16:37-2

A: Sì ma, io per esempio penso... (J'ETEINDS L'APPAREIL CAR L'ENTRETIEN S'EST TRANSFORME EN CONVERSATION...)

LES ETAPES DE L'INSTALLATION

Capitiaux de départ : famille et les rapports à la mobilité (parents et fratrie). Statut socioprofessionnel des parents. Formation antérieure et mobilités antérieures. Langues parlées, langues rêvées, langues détestées, langues de scolarisation, langues de communication, langues de voyage... Toujours eu envie de partir ? Vision du séjour à l'étranger précédant le départ.

Préparation au départ : comment le projet s'est-il constitué ? Qui a aidé au départ ? Quels ont été les sentiments ressentis, exprimés avant le départ ?

L'atterrissage en Suisse : Premiers réseaux de socialisation. Premier logement. Insertion dans le monde universitaire (difficultés ? dépaysement ? culture académique ?). Religion. Argent, premiers petits boulots. Loisirs.

Vie d'étudiant en Suisse : depuis combien de temps ? Formation : acquis et différences par rapport aux formations antérieures. Evolution des réseaux de socialisation. Vie familiale et amoureuse. Expériences professionnelles annexes aux études. Langues parlées, langues apprises, langues d'étude, langues de socialisation. Rapports avec la société fribourgeoise et la Suisse. Voyages et découvertes culturels. Retours au pays. Diplôme.

Transition vers une installation : décision de s'établir en Suisse. Personnes d'influence dans cette décision. Faits ayant influencé cette décision. Difficultés, opportunités dans la recherche d'un emploi. Aides financières. Période de chômage ? Connaissances de la motion Neyrinck (2008). Changement de statut étudiant > travailleur. Stratégies, réseaux de socialisation, mode de vie. « Tentation » de rester dans le pays d'études. Quelles réactions de la part de la famille ? De la part des amis en Suisse ? De la part d'autres personnes en Suisse ? Choix de la voie d'études avait-il été fait selon un plan de carrière visant l'international ?

« Les CIUS, un joyau pulvérisé », *La liberté*, 22.6.11.

Les CIUS, un joyau pulvérisé

Au cœur de Fribourg se niche sous un vieux pont un fossé identitaire et culturel indomptable. Une sorte de trou noir démagogique, impulsif et cyclonique qui absorbe ou propulse tous les projets fédéraux dans l'une ou l'autre tribu de l'Helvétie: sur les hauteurs de la ville s'exhibe fièrement une école fédérale cosmopolite.

Ce sont les CIUS (les cours préparatoires aux études universitaires en Suisse) dont la réputation, en 23 ans de bons et loyaux services, n'est plus à faire. Fribourg est un canton bilingue, trait d'union entre la Suisse alémanique et la Suisse romande. Un trait d'union ou un trait d'illusion? Depuis 1988, tous les étudiants étrangers ont passé ici leurs examens d'entrée dans les universités suisses. Mais la promotion 2010-2011 sera la dernière. La fermeture de cette école

fédérale écœure enseignants et étudiants. En dépit de leur mobilisation, les autorités se murent dans un silence assourdissant quant à l'avenir des étudiants. Une pétition a beau avoir été envoyée aux cantons membres de la Conférence universitaire et à la Berne fédérale, personne ne s'est soucié du sort des étudiants. On n'y est pour rien, ce sont les conséquences de la réforme de Bologne et des restrictions budgétaires, nous dit-on.

En somme, on ferme d'abord et on réfléchit après. La Suisse n'accueillerait-elle donc plus que des doctorants étrangers surdoués ou des riches étrangers pouvant se payer ses écoles privées? Ou est-ce le Röstigraben qui pulvérise ce joyau de la Confédération à Fribourg?

ADAMAN TOURE,
Fribourg

« Maîtriser efficacement et judicieusement l'afflux d'étudiants étrangers » (www.parlement.ch 30.09.10).

10.3764 – Postulat

Maîtriser efficacement et judicieusement l'afflux d'étudiants étrangers

Déposé par



Bischofberger Ivo

Date de dépôt

30.09.2010

Déposé au

Conseil des Etats

Etat des délibérations

Adopté

Texte déposé

Le Conseil fédéral est chargé d'analyser dans un rapport l'afflux important, voire massif dans certains cas, d'étudiants étrangers dans les hautes écoles suisses et de souligner les méthodes possibles pour maîtriser ces flux de manière efficace, mais aussi de voir ce qui est judicieux du point de vue de la politique éducative. Il examinera en particulier les conséquences d'une augmentation appropriée des taxes d'études et l'instauration - en tant que mesure complémentaire ou de remplacement - d'examens d'admission obligatoires pour les candidats aux études en provenance de pays étrangers, c'est-à-dire de contingents ou de quotas d'étudiants étrangers. Ce rapport tiendra compte, sous une forme comparative, de la manière dont d'autres pays traitent cette problématique, des différences entre les hautes écoles suisses et des différences selon le type d'établissement.

Développement

Les hautes écoles suisses enregistrent pour l'heure un afflux sans précédent d'étudiants étrangers, dont le nombre a plus que doublé au cours des dix dernières années. Cette évolution montre combien notre système éducatif est attrayant, mais elle est assortie de conséquences négatives. D'abord, la Suisse assume de toute évidence des coûts, ce dont bénéficient d'autres pays, puisque beaucoup d'étudiants étrangers repartent dans leur pays, une fois leurs études terminées, afin d'y décrocher un emploi qualifié (en 2008, les étudiants et les doctorants étrangers ont généré en Suisse des coûts éducatifs pour un montant total de 560 millions de francs). Grâce à la Suisse, d'autres pays peuvent donc mieux se positionner face à la concurrence internationale. Ensuite, d'un point de vue qualitatif, l'afflux d'étudiants étrangers mène à une détérioration du niveau des hautes écoles suisses, car notre maturité est incomparablement meilleure que les diplômes équivalents des pays avoisinants. Pour toutes ces raisons, il convient d'examiner les possibilités de maîtriser l'afflux d'étudiants étrangers d'une manière qui soit à la fois efficace et judicieuse d'un point de vue de politique éducative.

« Etudiants étrangers: les moutons de l'UDC vont-ils se remettre en marche? »
(www.sandrinesalerno.ch, 3.12.10).

3 | DÉC
2010

Etudiants étrangers: les moutons de l'UDC vont-ils se remettre en marche?

Les moutons de l'UDC vont-ils se remettre en marche? Après le renvoi des criminels étrangers, voici les quotas pour les étudiants étrangers! Jamais en retard d'une provocation, l'UDC a déposé cette semaine une interpellation urgente demandant au parlement de prendre des mesures en ce sens. Va-t-on revivre un remake du suivisme moutonnier des libéraux-radicaux et des démocrates-chrétiens sur les délinquants étrangers?

Il est peut-être trop tôt pour le dire. Le Conseil des Etats a en tout cas tacitement adopté hier un postulat déposé en septembre par les démocrates-chrétiens demandant au Conseil fédéral d'examiner la pertinence des quotas...

Selon les xénophobes de service, la Suisse serait victimes d'un "Ansturm", une "invasion" d'étudiants étrangers. Face à cette dernière dérive, le parlement devra cette fois-ci prendre ses responsabilités!

En attendant, des voix se lèvent au sein de la société civile. Que disent-elles? Que les étudiants étrangers assurent l'avenir de la Suisse, qu'ils sont "vitaux" pour l'économie! Qu'ils sont les futurs cadres des multinationales genevoises ou suisses. Limiter leur nombre, c'est affaiblir la recherche et le savoir, les entreprises et la croissance. C'est ternir davantage l'image de la Suisse dans le monde.

Je partage ces conclusions et me soucie avant tout de l'image de Genève, que je remercie d'être ce qu'elle est : une ville cosmopolite et métissée, qui, dans la tradition de l'accueil et du refuge, s'est construite avec les étrangers, qu'elle a su intégrer. Une ville réputée pour son savoir-faire et la qualité de ses cursus universitaires.

La migration des étudiants est un facteur de modernisation sociale. Voici une revue de presse sur les résistances xénophobes et communautaires qui se rassemblent aujourd'hui contre elle.

Y a-t-il trop d'étudiants étrangers?, Le Temps, 3 décembre 2010

Daniel Borel: "Les étrangers sont vitaux", Le Matin, 3 décembre 2010

Y a-t-il trop d'étudiants étrangers?, Le Matin, 2 décembre 2010

L'UDC veut freiner l'afflux d'étudiants étrangers, Tribune de Genève, 1 décembre 2010

9. TABLE DES MATIERES DETAILLEE

1. INTRODUCTION	11
1.1. Choix du sujet et questions de départ.....	11
1.2. Problématique et questions de recherche	15
1.3. L'interdisciplinarité, ses apports et ses limites	17
1.4. Articulation de la thèse.....	19
2. PARTIE CONTEXTUELLE	23
2.1 L'étudiant étranger en Suisse	23
2.1.1. Histoire du voyage en Suisse pour des raisons académiques	23
2.1.2. Des pérégrinations estudiantines à la nationalisation	25
2.1.2.1. La formation des Suisses avant 1853.....	26
2.1.2.2. Au tournant du siècle, reprise des mobilités: le rôle de la Suisse.....	27
2.1.2.3. Le « modèle zurichois »: l'étudiante russe en médecine	29
Les fonctions symboliques du séjour en Suisse	30
2.1.3. Former des citoyens suisses ou des ambassadeurs ?	32
2.1.3.1. Se sélectionner des interlocuteurs dans un monde globalisé	34
2.1.4. Les étudiants étrangers en Suisse aujourd'hui.....	36
2.1.4.1. « Apport massif d'étudiants étrangers [...] bien-être de la Suisse »	37
2.2. L'Université de Fribourg, l'internationale	39
2.2.1. Le projet des fondateurs	40
2.2.2. Les Fribourgeois et leur université durant les deux guerres mondiales	41
2.2.2.1. Fribourg et la Pologne	42
Le contingent polonais avant 1918.....	42
« Les rouages de l'université en exil » 1940 – 1945	44
L'intellectuel exilé : une figure prête à l'emploi ?	49
2.2.3. Réouverture sur le monde après 1945	51
2.2.4. Des <i>Weltsprachen</i> aux langues nationales.....	54
2.2.4.1. Emboîtements linguistiques : la Suisse, Fribourg et son université	54
2.3. Le travailleur étranger en Suisse	57
2.3.1. Le XX ^{ème} siècle, de crise en <i>surchauffe</i>	57
2.3.1.1. La Suisse et l'Europe, la crainte de l'isolement	59
De la <i>proximité culturelle</i> au <i>niveau de qualification</i>	59
Le modèle des trois cercles	60
Le modèle des deux cercles.....	60
2.4. Synthèse de la partie contextuelle	63

3. PARTIE THEORIQUE 65

3.1. Les processus identitaires.....	65
3.1.1. L'identité, un concept « starifié » ?	65
3.1.2. L'identité pour soi.....	68
3.1.2.1. Le modèle de la double hélice.....	68
3.1.2.2. Pour l'articulation des deux hélices: le récit	69
3.1.2.3. La reconnaissance, moteur de l'action.....	71
3.1.3. L'identité pour les autres	73
3.1.3.1. La communication comme « performance de la culture ».....	73
3.1.3.2. De la vision orchestrale de la communication à la métaphore théâtrale.....	74
La figuration	76
Le stigmaté	77
3.1.4. Stratégies identitaires et mobilité.....	79
3.1.4.1. Les stratégies identitaires	79
Le récit de mobilité, stratégique en réponse au stigmaté culturel ?.....	81
3.2. D'étudiant à travailleur étranger hautement qualifié.....	82
3.2.1. Le concept d'étranger	83
3.2.1.1. La sociologie de l'étranger.....	83
L'étranger diasporique, le retour (ou le non-retour).....	86
3.2.1.2. Post-moderne = mobile ?	86
3.2.1.3. La mobilité académique de courte durée dans les discours institutionnels.....	90
Le <i>mythe</i> du réseau <i>Erasmus</i>	90
Le <i>marché</i> de la mobilité académique	92
3.2.1.4. Des discours institutionnels à l'expérience des Erasmus.....	94
L'expérience du temps.....	95
L'expérience des lieux.....	97
L'expérience sociale	99
L'expérience identitaire et symbolique	102
3.2.1.5. Concepts et outils opératoires pour l'analyse des parcours de mobilité courte	103
L'étudiant voyageur, une <i>Bildung</i> contemporaine ?.....	103
Les concepts de <i>capital</i> et de <i>rôle</i> en contexte de mobilité académique.....	104
Les <i>rôles</i> joués en langue étrangère.....	106
3.2.1.6. La mobilité étudiante de longue durée dans les discours institutionnels	108
« Être étudiant étranger au XXI ^{ème} siècle »	108
« La fin de l'étudiant étranger »	109
3.2.1.7. Des discours institutionnels à l'expérience des étudiants étrangers.....	111
Se dire dans l'espace académique	113
3.2.1.8. Concepts et outils opératoires pour l'analyse des parcours de mobilité longue	115
L'adaptation en milieu étranger.....	115
L'espace-temps de la transition.....	115
L' <i>habitus</i> migrant	117
3.2.2. Le diplômé immigrant ou travailleur étranger hautement qualifié.....	117
3.2.2.1. « Brain drain »: naissance d'un concept	118
3.2.2.2. An peregratio conducat ad philophandum ?.....	122
3.2.2.3. D'étudiant étranger à travailleur hautement qualifié	124
3.2.2.4. Diasporas scientifiques, alternatives au brain drain ?	125
3.3. Synthèse de la partie théorique.....	127

4. PARTIE EMPIRIQUE	129
4.1. Choix des outils d'analyse en fonction des objectifs de la recherche	129
4.1.1. Outils d'analyse : du contenu au discours	130
4.2. Méthodologie – terrain	132
4.2.1. Constitution du corpus de presse	132
4.2.1.1. Notion d'événement discursif	132
4.2.1.2. Notion de mot-vedette	133
4.2.1.3. Construction du corpus de presse et traitement des données	133
4.2.2. Constitution du corpus de récits de vie	138
4.2.2.1. Lancement du terrain	138
4.2.2.2. Préparation du terrain	142
Principes méthodologiques adoptés	142
... et entorses aux principes annoncés	143
4.2.2.3. Clôture du terrain, phase de pré-analyse	144
Défrichage des récits de vie	145
4.3. Premier volet: analyse du corpus médiatique	150
4.3.1. Catégories d'identification	150
4.3.2. Les étudiants étrangers – travailleurs hautement qualifiés <i>parlés</i> dans les médias	151
4.3.2.1. Fluidités et débordements	152
4.3.2.2. Diplômés étrangers, gages de prospérité économique	154
4.3.2.3. Etudiants de passage, gages de rayonnement culturel	156
4.3.2.4. Les bienfaits du mélange	158
4.3.2.5. L'étudiant étranger change de visage à l'Université de Fribourg	160
4.3.2.6. Etrangers qualifiés ou en voie de qualification en Suisse, un événement discursif ?	161
4.4. Deuxième volet: analyse des récits de vie	164
4.4.1. Formes identitaires	164
4.4.2. Intrigues	166
4.4.2.1. La grammaire du récit	166
Les carrés de mise en scène	168
4.4.3. Le récit d'Eric	171
4.4.3.1. Ces (ou ses) « catégorie[s] d'étranger[s] » en Suisse	172
4.4.3.2. Ces bribes subjectives qui échappent au discours distancé	174
4.4.3.3. Entre « projet » et « hasards », l'émergence du « je » dans le récit	176
4.4.4. Le récit de Louis	181
4.4.4.1. Témoin de « ce monde multicolore » fribourgeois	182
4.4.4.2. Appris « à dire » en Suisse	183
4.4.4.3. Un exil doré, mais stérile	185
4.4.4.4. De l'« eau dans [s]on vin du retour »	187
4.4.5. Le récit de Piotr	191
4.4.5.1. Mythes propulseurs, exil et production(s) de soi	192
4.4.5.2. Projet de retour et errances: le rôle des langues	194
4.4.5.3. Installation dans un entre-deux	196
4.4.6. Le récit de Wiebke	199
4.4.6.1. Fluidités matérielles	199
4.4.6.2. Barrages immatériels	201
4.4.6.3. Une langue médiatrice: fluidités retrouvées	202
4.4.7. Le récit de Banu	205
4.4.7.1. Un atterrissage désengagé	205
4.4.7.2. Ronde des postes	208
4.4.7.3. Turquitude	209
4.4.7.4. Balancements	211

4.4.8. Le récit d'Anna	215
4.4.8.1. Des langues et des rôles – du rôle des langues.....	216
4.4.8.2. Mobilité(s).....	219
4.4.8.3. Sédentarisation(s).....	223
4.4.9. Le récit de Kasia	227
4.4.9.1. L'éclatement de la « bulle ».....	227
4.4.9.2. Arrêt de la mobilité : une double « déloyauté ».....	230
4.4.10. Le récit de Luisa	235
4.4.10.1. Les graines de mobilité.....	235
4.4.10.2. Colombienne en Suisse.....	237
4.4.10.3. ... mais suisse en Colombie.....	239
4.4.10.4. Camouflages.....	240
4.5. Troisième volet : analyse croisée des récits de vie.....	242
4.5.1. Entretien de recherche et positionnement(s).....	242
4.5.1.1. Les tensions exercées par le dispositif d'entretien sur le narrateur.....	244
4.5.1.2. La fonction du discours rapporté dans un récit de vie	245
4.5.2. Les objectifs de l'analyse.....	246
4.5.2.1. Les catégories d'actants	246
4.5.3. Le <i>moi</i> se positionne dans le discours.....	249
4.5.3.1. Les inspireurs de mobilité et déclencheurs de sédentarisation.....	249
4.5.3.2. Les pourvoyeurs de pouvoir et semeurs d'embûches	250
Les guides nommés	252
Les actants sans nom	253
4.5.3.3. Les personnes qui me parlent ou qui parlent de moi.....	254
4.5.4. Les mondes dont <i>je</i> parle	255
4.5.4.1. Les mondes d'où je parle	257
4.5.4.2. Le non-retour – l'entre-deux	258
4.5.4.3. Les produits de l'exil.....	261
4.5.5. Les objets qui <i>me</i> parlent... ou qui parlent de <i>moi</i>	262
4.5.6. Les langues qui <i>me</i> parlent... ou qui parlent de <i>moi</i>	264
4.5.6.1. Les langues de la distinction	264
4.5.6.2. Les langues incorporées ou « mises en corps».....	265
4.5.6.3. Les langues du camouflage	265
4.5.7. Le <i>moi</i> qui émerge de l'interaction entre enquêteur et enquêté.....	266
4.5.7.1. Quand le récit rejoue le passé.....	267
Les résumés	267
Les scènes	269
4.5.7.2. Me définir par ce que je ne suis pas	276
4.5.7.3. Parler de moi par images.....	277
4.5.8. Quand le récit de vie répond à une commande.....	278
4.5.8.1. ... et quand le narrateur se recentre sur la situation d'entretien.....	280
Un <i>moi</i> se reflétant dans l'espace discursif dont on parle	281
Des voix relancées dans l'espace discursif dont on a parlé	282
Un sentiment de cohérence identitaire : contre-don pour un récit de vie ?	284
4.6. Synthèse de la partie empirique.....	285
4.6.1. Deux corpus qui <i>résonnent</i> ou qui <i>raisonnent</i> ?	285
4.6.2. L'établissement dans le pays d'études: un récit de mobilité spécifique ?	286
4.6.3. Se <i>dire</i> aspirant immigrant.....	291

5. CONCLUSION	295
5.1. Le sujet tel qu'il s'est <i>déroulé</i>	295
5.2. La réflexivité... de l'enquêteur	300
5.2.1. Un terrain multilingue, une analyse pointilliste ?.....	300
5.2.2. Un sujet engagé ?.....	301
5.3. Une fascination pour le récit de vie.....	302
5.4. Apports et limites des démarches réflexives	303
5.4.1. Le récit de vie comme méthode et comme corpus	303
5.4.2. Le récit de vie comme mode de formation	304
6. BIBLIOGRAPHIE GENERALE	311
7. INDEX DES AUTEURS.....	327
8. ANNEXES.....	333
9. TABLE DES MATIERES DETAILLEE	459